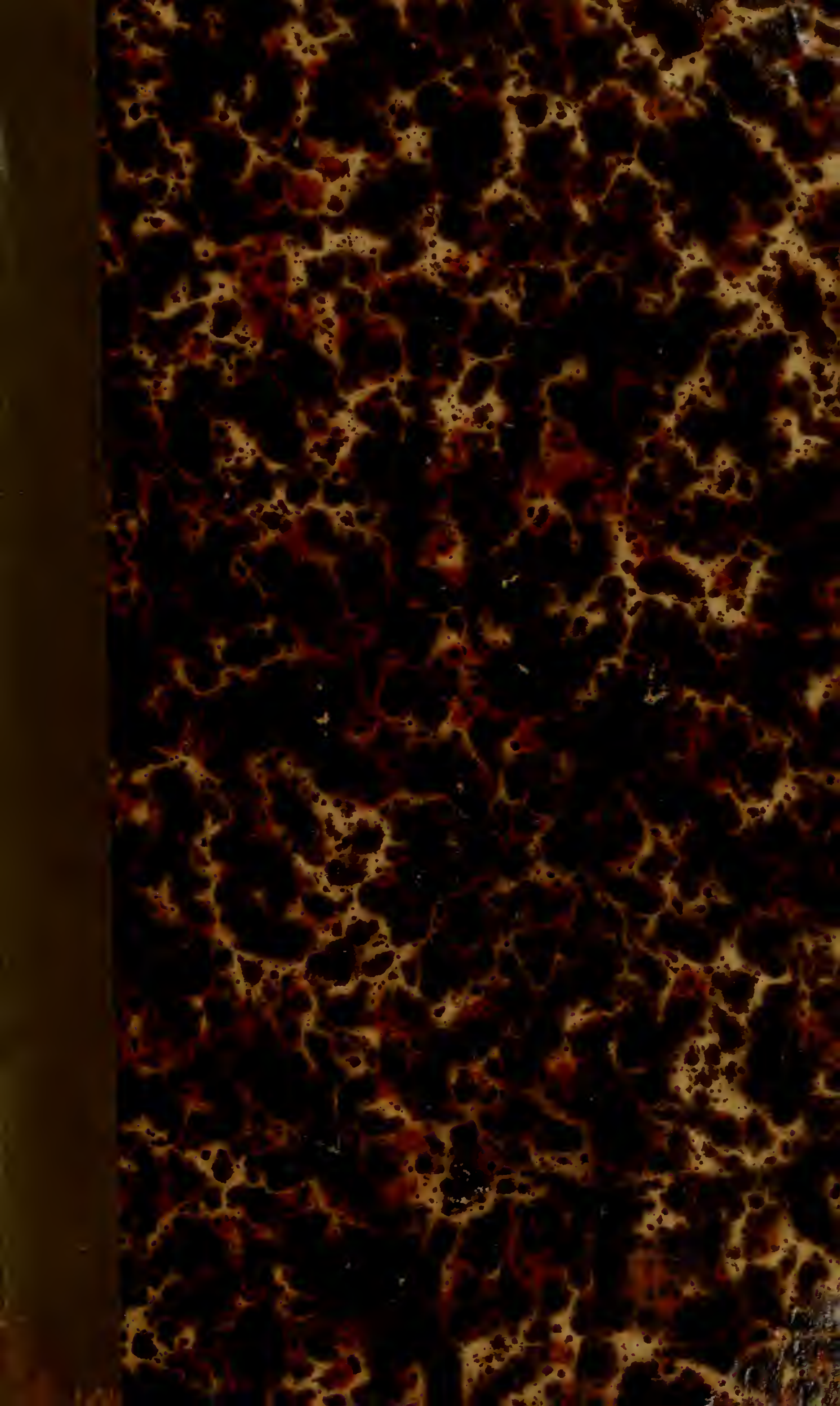
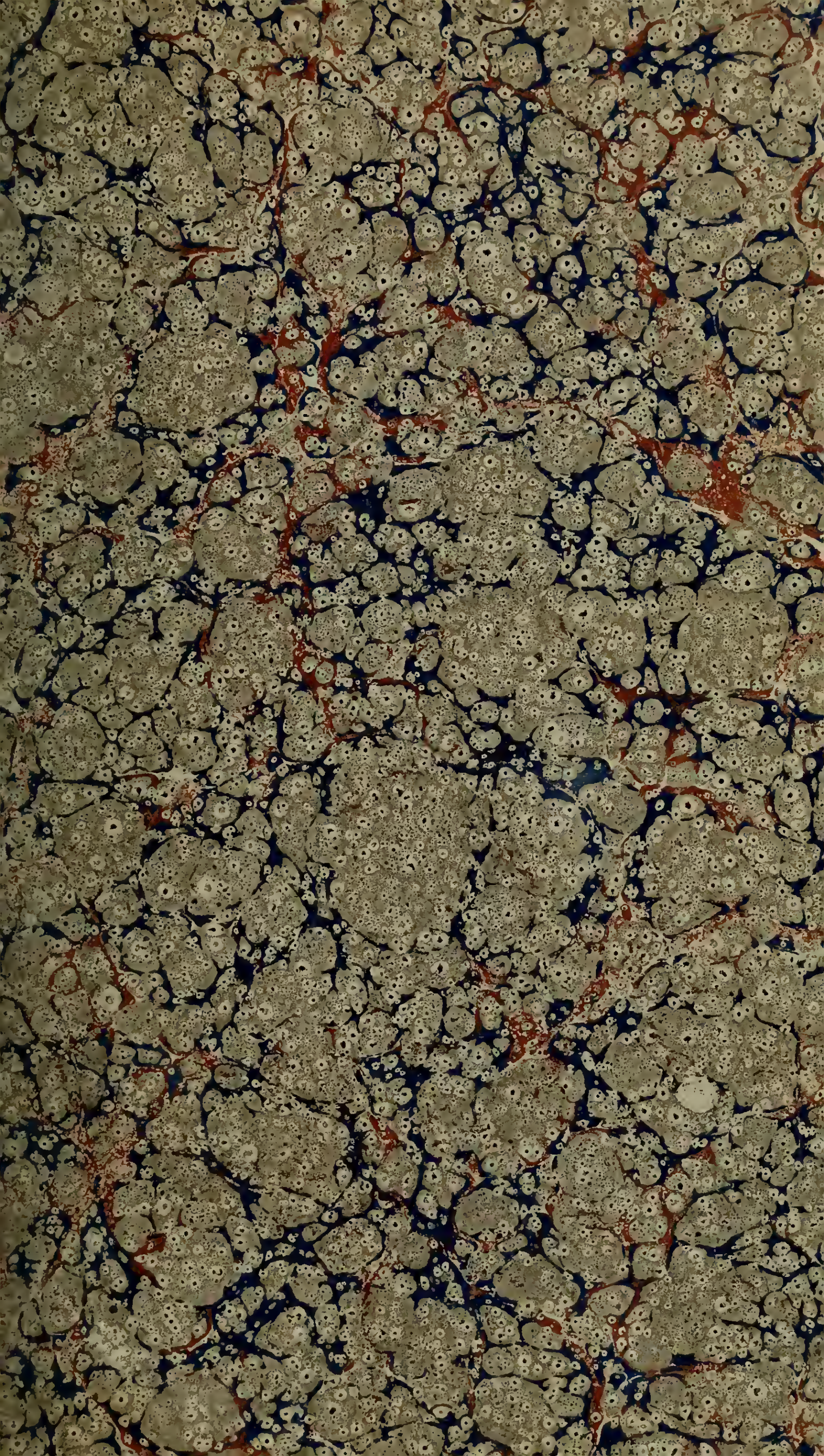






ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

Avec approbation des Supérieurs.

LYON, IMPRIMERIE DE LOUIS LESNE.

ANNALES

DE LA

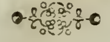
PROPAGATION DE LA FOI

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENTS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'OEUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

COLLECTION FAISANT SUITE AUX LETTRES ÉDIFIANTES.

TOME SEIZIÈME.



A LYON,
CHEZ L'ÉDITEUR DES ANNALES,
RUE DU PÉRAT, N° 6.
1844.

MISSIONS D'AFRIQUE.

MISSION DE L'ABYSSINIE.

*Extrait d'une lettre de M. de Jacobis, Missionnaire lazariste, à M. ***, à Naples.*

Adoua, 31 mai 1842.

« MONSIEUR,

« Je suis enfin de retour en Abyssinie, et voici quelques nouveaux détails sur ce long et fatigant voyage. Je n'espère pas, il faut le dire, intéresser votre curiosité par cette relation désenchantée comme les régions qu'elle décrit; mais au moins j'aime à croire qu'elle resserrera les liens de charité qui nous unissent, et cette confiance est pour moi d'un prix inestimable; rien n'est doux pour le Missionnaire, exilé sous de lointains climats, comme de penser que, par delà les mers, des cœurs dévoués prient pour ses besoins et prennent part à ses peines.

« De *Macullo*, dernier village mentionné dans ma lettre précédente, je m'engageai dans la solitude du *Samhara*. C'est une terre aride qui s'étend à l'ouest d'*Arkiko* jusqu'à *Amazen*, et au sud va mourir au pied des montagnes de *Schihah*. A travers ce sol inhabité, deux routes pouvaient me conduire au centre de ma mission, celle de *Dexa* et celle de *Galaguora*. Je préférai la seconde. L'autre était à la vérité la plus courte, mais elle était moins sûre ; puis, je l'avais déjà tenue lorsque j'avais pénétré pour la première fois en Abyssinie, et je lui dois d'avoir vu le *Saranta*, cet autre St-Bernard des Alpes éthiopiennes. Par un singulier phénomène, cette chaîne de montagnes s'élève comme une barrière entre la bonne et la mauvaise saison, entre les pluies continuelles et la sérénité inaltérable qui règnent tour à tour, pendant six mois, sur les deux versants opposés.

« Notre itinéraire par *Galaguora* ne présente pas des contrastes moins frappants. Arrivés à *Laguaja*, nous entrâmes dans un labyrinthe de hautes collines dont les crêtes plus ou moins façonnées en cônes avaient pris, sous les ardeurs d'un soleil dévorant, l'aspect noirâtre et désolé des roches volcaniques. Une bête féroce fut aperçue au fond d'une de ces gorges solitaires par le frère Abatini : était-ce un lion, ainsi qu'il le pense, ou seulement, comme cela est plus probable, une énorme hyène, je l'ignore; pour moi, je n'ai vu que de simples gazelles errer en paix dans les prairies de la vallée.

« Après quatre heures de marche, nous fîmes halte près d'une petite source, où nous trouvâmes campée toute une armée de singes, grands et petits, que notre apparition mit en déroute complète. Toutefois la peur ne les emporta pas très-loin : retranchés sur les cimes des montagnes qui nous environnaient, ces antiques propriétaires de la fontaine semblaient, par leurs grimaces et leurs cris qui ne

cessèrent qu'à notre départ, protester contre notre usurpation.

« Notre première journée ne fut qu'une complication d'incidents malheureux. Elle s'était ouverte par une chicane du *Nayb* d'Arkiko qui, sous prétexte de prélever un certain droit de passage sur ses terres, rançonne à discrétion les voyageurs; quelques pas plus loin, quatre de nos mulets succombèrent à je ne sais quelle épidémie qui les tua en peu d'instants; les quatre qui nous restaient, déjà insuffisants pour le transport des bagages, durent encore recevoir, comme surcroît de fardeau, ceux de nos compagnons qui tombaient de lassitude ou de maladie : à voir se traîner notre languissante caravane, on l'eût aisément prise pour un hôpital ambulant.

« Quand vint le soir, nos provisions se trouvèrent épuisées aussi bien que nos forces; il fallut donc se coucher presqu'à jeun, sans autre lit qu'une simple couverture étendue sur un sol pierreux, avec la crainte des bêtes féroces que les carcasses de nos mulets attireraient probablement sur nos traces. Ce fut une longue nuit d'insomnie, durant laquelle nous apercevions avec anxiété le ciel, d'abord serein, se disposer à l'orage; des nuages épais s'amoncelaient sur nos têtes; la pluie menaçait de tomber à flots sur les pauvres pèlerins sans abri. Heureusement, à deux heures du matin le vent changea de direction, et dissipa ces masses noires qui assombrissaient encore la solitude; nous nous plaisions à voir les nues fugitives glisser sur le disque de la lune qu'elles ne voilaient plus qu'à demi, et qui nous envoyait par intervalle sa faible clarté comme un rayon d'espérance.

« Enfin le jour parut, et ce fut pour éclairer une scène riante. Les énormes montagnes qui nous avaient apparu dans l'obscurité comme autant de gigantesques et sinistres figures, se montraient, à la lumière, comme l'encadrement

grandiose d'une nature toute de fraîcheur et de beauté. A leur pied se déroulait une plaine fertile, du sein de laquelle nous arrivaient, avec le parfum des fleurs, les chants du rossignol, les accents plaintifs de la tourterelle et le concert matinal de mille oiseaux harmonieux.

« Vers les trois heures après midi, nous fîmes une étrange rencontre : c'était un homme aux cheveux graissés de beurre ; un lambeau d'étoffe jeté sur ses épaules lui servait de manteau ; le coutelas à la ceinture, le bouclier d'une main et la lance dans l'autre, il s'avança vers nous dans l'attitude d'un héros de comédie, et s'annonça comme soldat envoyé par le *Sciummo* du village voisin, avec mission de nous arrêter et de nous conduire à son maître : déjà même il se mettait en devoir de le faire, en saisissant par la bride le premier âne de la caravane. La violence de ses cris égalait seule son impertinente audace, et l'on eût dit que nous avions à faire à un redoutable géant. Je ne me déconcertai pas néanmoins à travers tout ce bruit. L'expérience m'avait appris que, pour se délivrer de ces êtres rodomonts, il suffisait de pousser des vociférations énergiques : j'employai cet expédient qui me réussit, je criai de toute la force de mes poumons ; et comme si notre Abyssin avait cru trouver quelque chose de surhumain dans les éclats de ma voix européenne, nous le vîmes soudain tomber à nos genoux, et implorer miséricorde.

« Le 13 maï, nous fîmes notre entrée solennelle dans Adoua, montés sur des mules richement caparaçonnées qui nous avaient été envoyées par MM. Schimper et d'Abbadie ; un certain nombre d'Abyssins, heureux de nous revoir, étaient venus à notre rencontre ; et ce fut au milieu de ce cortége d'amis que nous pénétrâmes dans la cité.

« Voilà en abrégé l'histoire de mon voyage. Permettez-moi maintenant quelques observations sur l'état politique et religieux de l'Abyssinie.

« Une inimitié profonde, vous le savez sans doute, régnait entre *Ubiè* et *Ras-Aly*. L'arrivée d'un évêque jacobite aurait dû, ce semble, avoir pour effet d'opérer entre eux une réconciliation ; mais au contraire elle envenima la discorde ; le nouvel *Abouna*, s'attachant aux drapeaux d'*Ubiè*, le suivit contre son rival, et pendant que le prince pillait, incendiait, démolissait tout ce qui se rencontrait sur sa route, lui frappait d'excommunication quiconque osait se ranger sous les bannières ennemies. Avec eux était ligué *Desiasmaccio Berra*, le plus brave guerrier dont s'honore aujourd'hui l'Abyssinie. Ce général attaqua les troupes de *Ras-Aly* à Débra Gaber, et les eût défaites complètement, si *Ubié*, ivre ce jour-là comme toujours, n'eût été dans l'impossibilité de combattre. *Rass*, il est vrai, ne profita point par lui-même des fautes de son rival ; à l'approche de l'ennemi, il s'était enfui dans un couvent à trois journées de distance, abjurant ainsi la réputation de valeur dont il avait joui jusqu'alors. Heureusement pour lui, une partie de ses soldats suppléant par le courage à la présence de son chef, força la tente d'*Ubiè*, trouva ce prince abîmé dans l'ivresse et le chargea de fers. L'*Abouna* et les principaux officiers du parti vaincu subirent le même sort.

« Informé, dans sa retraite, de ce triomphe auquel il refusa d'abord de croire, *Rass* enfin se rendit au camp. Mais ce ne fut point pour abuser de sa victoire : « Vous êtes mon père, dit-il à *Ubié ;* la loi de J. C. me commande de vous honorer, et je le fais. Déliez, crie-t-il aussitôt aux gardes, déliez ses mains, et qu'il soit en liberté ! » Puis se retournant vers son captif : « Votre frère marche sur votre ville principale, et veut s'en emparer ; reprenez vos soldats et courez défendre votre trône. » *Desyemaccio mårco*, allié du vainqueur et frère d'*Ubiè*, se précipitait en effet sur la capitale du prince prisonnier, et comptait l'envahir.

« Envisagée sous le point de vue religieux l'Abyssinie

n'est guère plus florissante que sous le rapport politique. Cependant son état est moins triste qu'on ne l'a supposé quelquefois : on a prétendu qu'une mission catholique ne saurait y réussir ; il est même certains bras qui se sont lassés à défricher ce champ qu'ils regardaient comme devant être éternellement infructueux : je trouve qu'on s'est exagéré le mal et qu'on s'est trop tôt découragé.

« Pour moi j'espère, et ma confiance, tout entière dans les miséricordes divines, s'anime encore aux souvenirs d'un passé qui n'est pas sans gloire pour la religion en Ethiopie. Je sais qu'on reproche aux Abyssins d'être trop inconstants pour que le règne de Dieu s'affermisse dans leurs âmes; mais l'histoire dément en partie cette accusation. Depuis le quatrième siècle, époque où saint Frumence devint l'apôtre du pays après en avoir été le bienfaiteur comme ministre, cette Eglise n'a-t-elle pas gardé avec amour, pendant près de cinq cents ans, le dépôt de la vérité qu'elle semble prête à ressaisir? Ne florissait-elle pas encore au milieu du désert, échappant par sa ferveur à la contagion de l'hérésie, alors que tout l'Orient en était déjà infecté, et qu'autour d'elle les chrétientés les plus illustres avaient donné l'exemple de la défection ?

« Sa chute, il est vrai, fut profonde. Entraînée dans les erreurs de Dioscore, à la suite d'Alexandrie sa mère spirituelle, elle attendit pour revenir à l'unité que Dieu l'y ramenât par ses propres malheurs. Ce fut au quinzième siècle qu'un jeune prince, dont la minorité servait de prétexte à l'ambition de plusieurs rivaux, demanda au roi de Portugal une colonie de Misssionnaires catholiques, en même temps qu'il réclamait des troupes pour raffermir son trône ébranlé. Avec ce nouvel apostolat commencèrent, je l'avoue, ces alternatives de ferveur et de persécution qui ont fait soupçonner les Abyssins d'instabilité dans l'orthodoxie. Les Pères Jésuites d'abord, et les religieux franciscains venus

après eux, se virent tour à tour protégés ou proscrits, selon que le trône était occupé par des rois sages ou par des tyrans, par Atznaf-Seghed et Susnéios, les princes les plus accomplis qui aient régné à Axum, ou par Faciladas, le bourreau de ses sujets. Mais il faut reconnaître que les moines hérétiques doivent porter la principale responsabilité de nos désastres, et que leur fanatisme, jadis tout-puissant sur des esprits égarés, a toujours eu plus de part à ces révolutions que le caractère même du peuple. Aujourd'hui que leur influence est presque perdue, nos craintes doivent donc s'évanouir.

« Partout commencent à se révéler des dispositions heureuses pour le catholicisme. Les princes sont bienveillants; *Ubiè* lui-même, malgré sa cruauté, nous estime et nous aime; il reconnaît de quelle utilité notre ministère peut être à son pays, et nous assure qu'il aura bien du plaisir à nous voir, quand une fois il sera rentré dans la libre possession de ses états. *Balagada*, gouverneur de plusieurs provinces, nous porte encore plus d'intérêt : « Venez, nous a-t-il dit, venez dans le pays que j'administre, et vous aurez toute liberté de prêcher la religion dont vous êtes les apôtres. » Des sentiments analogues se retrouvent dans le cœur de *Sala Salassiè*, le plus sage des rois éthiopiens. A Gondar, *Rass* nous protége; l'*Iecchè*, qui est à la tête des moines, montre aujourd'hui un tel attachement pour notre culte qu'il voulait, il y a peu de temps, faire avec un catholique le double pèlerinage de Rome et de Jérusalem. Il n'est pas jusqu'à l'*Abouna* qui ne se soit rapproché de nous depuis ses revers, et je ne doute pas qu'avec des présents de quelque valeur on ne fît tomber en lui tous les restes de la haine qu'il nous porte.

« Enfin, si des grands vous descendez aux peuples, vous les trouvez également inclinés vers le catholicisme; la cause en est sans doute d'un côté dans les exemples que leur

donnent à cet égard les puissances auxquelles ils sont soumis; mais elle est aussi dans les récits merveilleux que font à leurs compatriotes les Abyssins conduits par nous à Rome. Encore sous l'impression des souvenirs qu'ils ont rapportés de leur voyage, ces bons néophytes s'en vont répétant partout ce qu'ils savent et ce qu'ils ont vu du Pape, des églises d'Italie et de la cour de Naples avec ses magnificences et sa foi. A ces tableaux, les populations se sentent transportées d'un religieux enthousiasme; leurs préjugés s'évanouissent devant leur admiration, et grâce à ces sentiments, le catholicisme, autrefois répudié comme la plus criminelle des hérésies, jouit maintenant de la même liberté que les autres religions établies dans le pays.

« Croyez-moi, dans l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« Justin DE JACOBIS. »

DIOCÈSE D'ALGER.

Extrait d'une lettre de Mgr Dupuch, Evêque d'Alger, à MM. les Membres du conseil central de Lyon.

14 septembre 1843.

« MESSIEURS ET CHARITABLES BIENFAITEURS,

« J'achève par une belle, par une magnifique cérémonie, la plus complète visite pastorale de mon diocèse que j'aie encore pu faire ; je bénis, ce matin même, les fondations du nouveau monastère de Notre-Dame de *Staouëli*. C'est en présence du Maréchal et des principales autorités de la colonie, avec un nombreux clergé et quatorze Religieux, que je pose la première pierre de l'église,. sur le champ même où se livra la bataille de *Staouëli* qui décida en grande partie de la prise d'Alger.

« Cette première pierre, façonnée il y a de longs siècles par le ciseau des vainqueurs du monde, — ils se sont évanouis dans leur gloire! — nous la posons sur un lit de boulets, ramassés dans l'enceinte de la nouvelle Trappe.

« Mais ce serait trop de détails à vous donner ; les moments se pressent, et aussitôt après la cérémonie, je vais bénir à une lieue de là le nouveau village de St-Ferdinand, terminer bientôt ma visite par la bénédiction de la cloche

de St-Simon et de St-Jude de *Koléah*, et par l'exploration des ruines de *Tipâsa*; ce sont certainement les plus intéressantes de l'Algérie.

« Cependant j'avais fait une espèce de journal quotidien de cette même visite, commencée le 20 avril dernier et à peine finie. Il est plein de ces détails que je n'ose vous donner. Ce serait demander une trop grande place dans vos précieuses annales; si toutefois vous le désiriez, je me hasarderais à le faire copier et à vous l'adresser. En attendant, je voudrais, sous le palmier séculaire qui ombrage la tente des Pères trappistes, essayer de vous en donner comme un abrégé, malheureusement trop sec et dépourvu de vie. Vous me comprendrez et m'excuserez.

« J'ai quitté Alger le 20 avril. Après une traversée assez orageuse, j'ai touché à *Bône* où j'ai commencé d'intéressantes fouilles dans les ruines de l'ancienne basilique de saint Augustin. Le 28, j'arrivais par terre à la Calle où je n'étais point encore allé; j'y consacrais une église sous l'invocation de saint Cyprien, dans l'endroit le plus rapproché du lieu de son glorieux martyre; je faisais une ordination le jour de saint Jacques et de saint Marien de Constantine, dont j'ai retrouvé les ossements sacrés; j'installais définitivement un curé, ancien officier de l'artillerie de marine; je confirmais, donnais la communion à un grand nombre de corailleurs, bénissais du milieu de la mer la pêche aventureuse du corail, etc.

« Le 1er mai, j'étais de retour à *Bône*, après avoir reçu sur les deux routes différentes que j'avais parcourues en allant et en revenant, la plus touchante, la plus cordiale hospitalité, sous la tente des tribus pacifiques de cette belle province. Combien de fois répétions-nous qu'en Europe on ne pourrait croire tout ce dont nous avions été témoins à cet égard !

« Durant les huit jours qui suivirent, je ne cessai de

considérer avec la reconnaissance la plus profonde les merveilleux effets du retour des reliques de saint Augustin. Sur quatre mille habitants chrétiens, les plus petits enfants compris, plus de mille avaient communié dans le temps pascal. Le 4, jour de sainte Monique, et sous ses maternels auspices, j'établissais une société de charité qui, ce jour même, ne comptait pas moins de cent vingt-trois dames. Je bénissais l'humble hôpital civil, le berceau de l'œuvre des orphelines des provinces de l'Est, le catéchisme de persévérance, les écoles et le pensionnat si florissant des sœurs de la doctrine chrétienne. Enfin, je faisais faire la première communion à un grand nombre d'heureux enfants; j'organisais la souscription unanime des fidèles habitants de Bône, qui doit leur donner, après une longue et stérile attente, une église moins indigne de la sœur, de l'héritière de Hippone. En cinq jours, et en fouillant les entrailles de celle-ci, j'ai trouvé beaucoup de marbres précieux, des corniches admirablement conservées, des chapiteaux, etc.

« Mais avant de quitter *Bône* de nouveau et pour de longs jours, je visitais pour la seconde fois depuis quatre ans, et avec le plus vif intérêt, les ruines de *Ghelma*, celles de *Villa-Victoriana*, et de l'ancienne *Tibilis*, ainsi nommée des eaux Tibilitaines qui en descendent; d'*Announàh*, d'*Ammam Mas-Koutin* (les *bains enchantés*); et à *Villa Serviliana*, à *Ghelma*, à *Announàh*, je retrouvais trois églises chrétiennes encore debout. Je priais sur les tombes qu'elles renferment ou qui les entourent, sur les débris de leurs voûtes renversées, dans la profondeur de leurs cryptes, au pied de la croix encore incrustée sur la façade.

« A *Ghelma*, j'étais accueilli avec transport par la garnison et la population civile qui me rendait, dans une des salles du bel hôpital militaire que le génie vient d'y construire, une visite filiale et amie. Quelques heures

avant et dans cette même salle convertie en chapelle, j'avais offert le saint sacrifice en l'honneur de Possidius, le dernier Evêque de Calame, l'ami, l'historien et auparavant le disciple fidèle d'Augustin. Toute la garnison y assistait autant que le pouvait permettre ce vaste local. J'y donnai la communion, j'y baptisai quatre enfants! Depuis combien de siècles cet auguste sacrifice n'y avait pas été célébré! c'était la première fois que Possidius y était invoqué par un de ses successeurs, par son premier successeur! j'ai demandé et obtiendrai de restaurer la vieille église. Un de mes prêtres desservira *Ghelma* et *Sétif* alternativement; il y a pourtant soixante-deux lieues de l'une à l'autre et par un vrai désert. A *Sétif* nous avons une chapelle militaire nouvellement construite, grâces aux instances d'un pieux général. A *Ghelma* encore, on venait de trouver une croix en bronze, assez grande et d'une conservation parfaite.

« A la *Calle*, j'ai trouvé cent habitants sédentaires et près de deux mille corailleurs, dont trois cents seulement y séjournent durant l'hiver. L'église est l'ancienne chapelle de la compagnie française; nous la pourvoyons d'ornements complets. A côté sera l'école, et plus loin l'hôpital destiné à recevoir quinze frères de Saint-Jean-de-Dieu : on en allait creuser les fondations.

« A *Bône*, les sœurs ont une chapelle nouvelle. Une aumônerie titulaire pour l'hôpital militaire nous a été accordée, ainsi que pour la légion étrangère. Il y a donc cinq prêtres attachés à cette intéressante chrétienté.

« Revenu d'*Announàh* qui est au bas du *Raz-el-Akba*, si célèbre dans nos guerres de Constantine par ses bivouacs glacés, jusqu'à *Bône* qui en est éloignée de vingt-cinq lieues environ, je ne tardai pas à reprendre la mer et à regagner, par *Philippeville* et les camps intermédiaires, le cœur de la province de Constantine proprement dite.

« Je la trouvai toujours se rapprochant de plus en plus de nous, de plus en plus se préparant à un immense dessein de la providence de Dieu! j'étais accompagné d'*Hassounah*; mon bien-aimé fils et interprète; il y reparaissait pour la première fois depuis son éclatante conversion, et y recevait l'accueil le plus inattendu, *étant fêté de tous*, même des chefs religieux. J'y embrassai avec bonheur *Salah* son frère et son émule, je bénis en pasteur et en père les familles principales, donnai la confirmation, fis faire la première communion : les sœurs y font, comme partout du reste, un bien prodigieux. L'hôpital civil de Constantine (*hôpital St-Grégoire*) fondé par les indigènes et meublé par le Pape, prospère de plus en plus. — *Ah! pourquoi, quand un musulman est mort, ne pries-tu pas, comme tu le fais après la mort des chrétiens?* disait à une des sœurs, au moment de mon passage, un de ceux qu'elles y avaient recueillis.

« Il y a trois ecclésiastiques dans cette intéressante capitale de l'est; un frère coadjuteur y fait l'école aux petits garçons chrétiens, arabes ou juifs; l'église est belle; l'hôpital, monument digne des anciens vainqueurs de *Cirta*, a une chapelle. Les prêtres en ont une dans leur modeste résidence. La maison des sœurs, leur pensionnat, leurs écoles, leur infirmerie et l'hôpital civil touchent à l'église, ancienne mosquée du palais des beys; la croix domine le minaret, la ville entière et les profondes vallées qui l'enceignent. Le général-gouverneur, dont j'avais six semaines auparavant visité le camp devant *Collo*, ayant bien voulu être parrain de la cloche, je la baptisai parmi les flots d'Arabes émerveillés. Le cheik *El-Arab* (*serpent du désert*) n'avait pas dédaigné, pour mieux jouir de ce spectacle si nouveau pour lui, de grimper sur les épaules d'un de ses spahis.

« Le nombre des communions pascales avait été aussi fort considérable, dans les rangs de l'armée surtout. La

population chrétienne ne dépasse pas un millier d'âmes. Vous savez que plus de cinq cents enfants arabes y ont été baptisés *in extremis*, et comment j'ai fait conserver, avec son inscription mémorable (de l'an 259), le roc du haut duquel tombèrent dans le *Rummel*, il y a près de seize cents ans, les têtes des bienheureux martyrs. J'ai été assez heureux pour retrouver leurs ossements. Le serai-je assez pour conserver le sanctuaire de l'église antique de Constantin qui est encore debout à côté de l'hôpital! il y a trois ans que le reste a été démoli.

« A *Philippeville*, m'attendait avec anxiété un bon peuple, fort préoccupé de son avenir. L'église, ou mieux le magasin en bois qui en tient encore lieu, la belle chapelle du grand hôpital militaire du fort de France, l'humble sanctuaire des sœurs de la doctrine chrétienne que j'inaugurai pareillement, furent tour à tour témoins des plus intéressantes cérémonies. Un grand nombre d'enfants firent leur première communion; beaucoup d'autres enfants, cinquante soldats, presque autant de marins âgés et brunis par la mer, recevaient avec eux la confirmation.

« Indépendamment de sa garnison fort nombreuse, *Philippeville*, qui a souffert beaucoup depuis un an, ne compte pas plus de quatre mille habitants civils, en y comprenant même *Stora* et le hameau de *St-Antoine*. D'habitants musulmans résidants, presqu'aucun. Il y a trois prêtres: inutile d'ajouter que les communions pascales ont répondu à leur zèle.

« Le 25 mai, nous glissions de nouveau sur la mer, plus paisible qu'aux derniers jours d'avril : je revoyais de loin *Collo* et sa mosquée si pittoresque; j'en avais naguère visité la baie et les délicieuses campagnes, au moment de leur conquête. Cent blessés y avaient reçu nos consolations et nos soins, nous les avions transportés à *Philippeville* à bord du *Sphinx*; je revoyais *Gigelly*, où je baptisais plu-

sieurs enfants, en confirmais quelques autres, bénissais deux mariages; et durant ce temps-là, le vaisseau canonnait les Kabyles, *Hassounah* recevait une balle en combattant avec intrépidité et tombait évanoui. Il est guéri depuis longtemps, grâce à Dieu.

« A *Gigelly* il y a environ quatre cents habitants civils et le double de garnison. L'hôpital est remarquable, il est à peine achevé; j'ai nommé, il y a plus de dix-huit mois, un curé de *Gigelly*, il n'a fait qu'y paraître à diverses reprises; il ne peut encore résider, faute d'une cabane et surtout faute d'une église.

« Je ne fis que toucher à *Bougie;* sa petite église est convenable, le curé y est heureux; la ville ne renferme que trois ou quatre cents habitants civils, et comme à *Gigelly* dont elle est à peine éloignée de quinze lieues marines, le double d'habitants militaires. L'hôpital, un des plus anciens de l'Algérie, m'a toujours paru très-bien tenu.

« Le 28, je débarquais à Alger, et aussitôt j'inaugurais la chapelle de l'hôpital civil. Avant mon départ, j'avais béni la nouvelle église de Notre-Dame-des-Victoires, la chapelle des Lazaristes, celles de la Miséricorde, de Kouba, du Sacré-Cœur, des Orphelins. Avec ces nouveaux sanctuaires, Alger et sa banlieue comptent déjà seize églises ou chapelles, sans y comprendre les églises des villages nouveaux consacrées depuis.

« Mais, comment dire notre retraite ecclésiastique, ces saints jours de bonheur si vite écoulés, ces trente prêtres de toutes nations ne formant plus qu'une famille, l'évêché devenu comme un séminaire, nos agapes fraternelles au milieu de la cour de marbre des Maures et parmi des guirlandes de croissants, le zèle apostolique et brûlant de notre saint prédicateur, et la rénovation des promesses cléricales, et le chant des litanies de tous les Saints de l'Afrique,

dont j'ai poursuivi et retrouvé les restes sacrés (ils sont déjà plus de cinquante); et les jours suivants, la consécration de l'église de St-Eugène de *Prariah*, celle de la charmante église de Ste-Philomène de *Byr-Kadem*, *etc*... Saintes et délicieuses journées, que je compte parmi les plus belles de mon épiscopat.

« Elles duraient encore que je repartais, traversant les premières chaînes de l'Atlas, remontant désormais sans efforts les gorges pittoresques de la *Chiffa*, pour gagner *Médéah*. Quelle jolie église, et comme elle a été merveilleusement pourvue de tout! la croix la domine; mais bientôt quel sera le hameau, la cité mauresque ou française sur laquelle elle ne brillera pas?

« Parmi les enfants que j'y baptisais, je n'oublie ni cette charmante petite Arabe, sauvée des horreurs de la prise de la *Smala* (sa sœur avait été massacrée à ses côtés, en sortant, pour jouer avec elle, de la tente de leur père), et que l'armée victorieuse m'offrait comme son plus précieux trophée; ni ce petit juif que sa mère, juive encore, et une de ses parentes, en grande parure de juive d'Alger, offraient à leur tour au pied du même autel devant lequel étaient rangés en demi-cercle un certain nombre de juifs émerveillés.

« Le 6 août, je traversais les montagnes, j'allais à *Milianah*, je franchissais le col célèbre de *Mouzaya*. Quelle soirée, quelle nuit que cette paisible nuit du 7 au 8 août, chez les Kabyles, sur la paille fraîchement battue, sous le pavillon magique du ciel, par ce clair de lune si ravissant! Le 8, jour anniversaire de ma première communion, arrivé sur le col même et à genoux sur le plus haut sommet, je priais pour ceux qui tant de fois et si vaillamment y combattirent, et dont je mouillais de mes larmes les ossements cachés sous les myrthes et les bruyères;... c'est alors que d'une voix profondément émue

et retentissante par tous ces échos étonnés, je bénis, en étendant ma croix, ces montagnes, ces campagnes immenses et jusqu'à cette mer lointaine qu'un prince y avait déclarées françaises en étendant sa victorieuse épée, comme je les déclarais chrétiennes en les foulant de ma houlette, en offrant le sang de la victime sainte !...

« Je célébrai un peu plus tard, sur le revers opposé de l'Atlas, avant le fameux bois des oliviers, au plateau de la croix; il était dix heures. Figurez-vous des grottes profondément creusées dans le roc vif, portant encore la trace séculaire de leurs premiers habitants; et au-dessus, une croix, une véritable croix chrétienne, une croix incrustée parmi des touffes de lauriers roses chargés de fleurs embaumées; du pied de la croix où il enfonce ses racines sauvages, un figuier immense se détache et forme une gracieuse coupole; l'*oued-el-Bouroumi* (*le ruisseau du père des chrétiens*) coule auprès sous une voûte de feuillages et de fleurs.

« Mais déjà un de nos spahis roule avec effort la pierre sur laquelle s'appuiera l'autel; un second fait feu avec sa carabine et allume la mèche qui doit éclairer nos rustiques flambeaux; un autre est descendu et puise dans les burettes éclatantes l'onde pure du *Bouroumi*. Des rameaux fleuris s'enfoncent avec nos cierges improvisés dans les anfractuosités du rocher, d'autres gracieux rameaux effeuillés forment le tapis épiscopal, des stalactites descendent comme de magiques guirlandes. J'ai revêtu mes plus beaux ornements pontificaux, j'attache ma crosse à une ronce qui descend du roc, parmi les pampres de vignes et les fleurs; symbole singulièrement expressif! J'offre l'auguste sacrifice, je renouvelle ma première communion ! j'avais prié pour ceux qui succombèrent dans ces lieux mémorables, pour d'anciens et infortunés esclaves chrétiens qui avaient creusé la mine de cuivre voisine, pour ceux à qui je devais un pareil jour,

pour l'Afrique, pour vous, pour vous mille fois bénis que vous êtes de tous les biens que vous ne cessez de nous faire !

« On raconte que lorsque pour la première fois, et encore tout couverts du sang des ennemis, nos bataillons descendant la pente raide du *Téniah*, arrivèrent à ce plateau, un long et solennel cri de joie s'éleva du milieu de leurs rangs confus, ils saluaient cette croix !...

« Nous remontons à cheval, et durant vingt heures, à peine interrompues par quelques instants de sommeil sur le tapis d'une tente hospitalière, par un soleil dévorant, épuisés de soif et de fatigue, nous chevauchions à l'aventure, partout accueillis comme des amis, partout bénis nous-mêmes comme des *Marabouts;* tantôt retrouvant au milieu d'un vaste marché et sous la tente où il rendait la justice, un des principaux acteurs de l'ancien échange des prisonniers; tantôt traversant d'immenses solitudes, aux bords du *Chéliff*, sur les pentes des montagnes de *Milianah;* jusqu'à ce qu'enfin nous ayons pu y camper nous-mêmes un instant. Il était temps d'arriver, les ardeurs du soleil nous brûlaient le visage et les mains; un de nos chevaux était mort de fatigue, d'autres refusaient de marcher.

« J'allais à *Milianah* recueillir les restes d'un brave officier, mon vieil ami, j'allais dire mon frère, né sur les mêmes rives que moi et mort si loin, asphyxié sous une imprudente voûte de lauriers roses, empoisonné par ces cruelles fleurs, si gracieuses et si perfides : ainsi les plaisirs ! j'allais y visiter nos guerriers malades, y baptiser des enfants, préparer une église pour l'arrivée prochaine du nouveau curé de St-Adéodat-de-*Milianah*.

« Avant de repartir, le 11 août au matin, dès les premières clartés de l'aurore j'étais à genoux, au pied de la cime du mont *Zacchar*, le géant de ces contrées. Le

sol était jonché, par les mains des soldats, de fleurs humides de rosée. Dans la redoute voisine, devant laquelle l'autel se dressait par enchantement, la musique militaire se faisait entendre à travers les créneaux noircis par la poudre; le général Réven, son état-major, la garnison, gravissaient la colline; j'offrais encore les sacrés mystères, et encore et toujours pour ceux qui moururent en nous y frayant la voie : quel ministère !

« Une heure après, et par des chemins nouveaux, nous redescendions de ces régions élevées. Encore quarante-huit heures et nous rentrions dans Alger, d'où, après avoir chanté la glorieuse assomption de Marie, nous repartions sans plus de délai le 15 à huit heures du soir, pour continuer nos courses pastorales dans la province de l'ouest.

« Je visitais d'abord *Cherchell*, l'ancienne *Julia Cæsarea* dont je porte le titre épiscopal; sa jolie mosquée a trois nefs; j'ai parcouru son hôpital immense, supporté par quatre-vingt-dix-neuf colonnes romaines de granit, dont quelques-unes, les chapiteaux surtout, sont de la plus grande beauté. Ses cinq cents habitants civils et sa garnison célèbrent à l'envi la piété et le zèle de leur excellent curé.

« Après Cherchell ce fut Ténès, l'ancienne *Cartenna*, puis *Orléansville*, assise à peine sur d'autres ruines, *Mostaganem* et *Mazagran* qui tous les jours prennent un accroissement considérable et prospèrent : les campagnes y sont si fertiles ! Il y a à *Mostaganem* environ deux mille habitants civils et un corps d'armée. Dans ces derniers temps seulement, cent petits Arabes *in extremis* y ont été baptisés, saintes et joyeuses prémices !

« *Arzew*, *Arsenaria* des Romains, célèbre maintenant par son commerce des grains et ses salines, n'avait pu jusqu'ici que de loin en loin être visitée; désormais et sous le patronage de saint Jacques apôtre, sa petite chapelle sera régulièrement desservie par un des pères auxiliaires

d'Oran. Non loin coule à travers les sables une rivière aux douloureux souvenirs, la *Macta*.

« Je revois *Oran*, la seconde ville chrétienne du diocèse; car il y a, sans compter *Mers-el-Kébir*, *Miserguin*, le *Figuier*, *etc.*, près de neuf mille catholiques; l'établissement des sœurs trinitaires d'Oran fleurit de plus en plus et rend les plus précieux services; il y a un an, j'en avais consacré la belle chapelle. L'église paroissiale, ancien sanctuaire d'un couvent de Religieuses espagnoles bâti par Charles-Quint, dont les nobles armoiries le décorent et sont après tant de vicissitudes aussi bien conservées qu'aux premiers jours, pouvait contenir cent personnes au plus. Elle va être livrée au génie militaire qui poursuit avec activité la construction d'un des plus remarquables hôpitaux de l'Algérie (il est destiné à quatorze cents malades) et deviendra chapelle de l'hôpital; à sa place, nous obtenons une belle mosquée des musulmans au-dessous du quartier Napoléon.

« J'ai comblé les vœux des habitants de *Mers-el-Kébir* (*portus magnus*). Ils sont déjà quatre cents vivant à terre, et environ trois cents demeurant dans des barques. L'hiver dernier, et pour exaucer, selon que nous le pouvions, leurs désirs sans cesse renouvelés, la messe avait été célébrée sur un trois-mâts, dans la belle rade qui est abritée par le fort; tous les bâtiments s'étaient rapprochés; sur le pont, sur les mâts, sur les vergues, c'était une multitude d'heureux fidèles qui s'unissaient aux sacrés mystères avec des transports de joie. Aussi comme ils ont été consolés, quand dans quarante-huit heures, et grâce à leur élan unanime, chapelle, presbytère, école, autel, tout a été prêt; les bâtiments étaient pavoisés, le temps était superbe; j'arrivais dans une barque avec pavillon à l'avant et à l'arrière; elle bondissait sur la mer argentée; sur le pont des vaisseaux de l'Etat les tambours battaient, les clairons sonnaient;

à terre, la cloche était incessamment agitée; tous avaient revêtu des habits de fête; un vieux marin, sa boutonnière ornée de la croix d'honneur, faisait l'office de sacristain; le maire, ancien marin aussi, présidait à tout avec un goût et un zèle admirables.

15 septembre.

« En parlant d'une de mes dernières journées de visite pastorale, je l'appelais une des plus belles de mon épiscopat. Comment dirais-je donc celle d'hier à *Staouëli*, à *St-Ferdinand?* Autour des Religieux, tous étaient accourus avec empressement, le maréchal-gouverneur général à leur tête. J'ai donc posé cette première pierre! nos mains unies comme son épée, leur charrue et ma croix, l'ont donc assise cette vieille pierre carrée, façonnée par un ciseau romain, sur son lit de fer et de bronze; j'ai répandu sur elle l'eau sacrée, avec mes prières les plus ardentes et mes larmes de bonheur; puis, j'ai laissé mon âme attendrie s'exhaler, s'épancher dans l'âme de mes frères. J'ai offert la victime du salut, j'ai béni ces champs fameux.

« Tout à coup les Religieux se forment en couronne, ils sont prosternés devant l'autel de fleurs; tous ensemble nous redisons avec transport : *Laudate Dominum... quoniam confirmata est super nos misericordia ejus.* Nous regardions au loin le tombeau de la chrétienne (Kaber el Roumia), pieux témoin de tant de scènes merveilleuses, et auquel nous demandions s'il en avait jamais vu de plus extraordinaire. Derrière lui se dessinaient les ruines de l'héroïque *Tipasa*, la tour blanchissante de *Sidi-Fer-*

ruch; nous nous laissions aller à ce calme, à cette joie indéfinissable du cœur, sous le charme de Dieu ; et voici qu'un des frères, un des quatorze qui étaient là prosternés tout à l'heure, racontait qu'en 1830, soldat du 26ᵉ de ligne, il avait combattu dans ce même champ de *Staouëli*, qu'il avait de ses mains intrépides travaillé à cette même redoute, au milieu de laquelle il recevait avant l'aurore, aujourd'hui, dans le vieux blockau qui en défendait l'enceinte, la communion des mains du Père François Régis. Dans cette redoute dormiront ceux que le Seigneur appellera à lui du sein du cloître civilisateur de *Staouëli*....

« A deux heures nous traversions les palmiers nains, les jujubiers sauvages, les épais buissons qui couvrent au loin le sol ; nous avions franchi le ravin de St-Ferdinand. Quelle surprise ! quelle métamorphose ! quel joli village avec ses cactus, ses vieux figuiers, ses plantations nouvelles, ses maisons, aussi commodes qu'élégantes et admirablement disposées, son camp et surtout son castel couvert d'ardoises et entouré de jardins pittoresques, mais bien plus encore avec sa colonne si gracieusement située, et sa belle croix en fer, ouvrage sorti le matin même de l'atelier des condamnés.

« En résumé j'ai cinquante mille diocésains catholiques, dans dix mois j'en aurai soixante mille, tous habitants civils, et quatre-vingt mille militaires. D'après de précieux renseignements, on évalue à cinq ou six millions la population totale du reste : ô mon Dieu, que d'âmes ! J'ai bientôt plus de cinquante églises ou chapelles, j'ai un commencement de grand séminaire, une école de jeunes clercs, quatre-vingt-seize orphelins ou orphelines chez les sœurs de St-Vincent de Paul et ailleurs, trois sociétés de dames de charité, comptant près de quatre cents membres, seize maisons religieuses, d'éducation, de secours, de refuge, d'expiation, de travail, contenant soixante-quinze sœurs, et en y

comprenant les frères de la Trappe, soixante-douze frères, et soixante-six prêtres.

« A qui tous ces trésors? à Dieu, parce qu'ils viennent de lui; à qui après Dieu? à votre Œuvre. Bénissez avec nous le Seigneur, invitez tous vos frères, tous vos associés à le bénir avec vous, et répétons une nouvelle, une dernière, une perpétuelle fois : *Laudate Dominum, omnes gentes, omnes populi, quoniam confirmata est super nos misericordia ejus.*

« J'ai l'honneur, etc.

« † ANTOINE ADOLPHE, *Evêque d'Alger.* »

Les notes suivantes ne portent pas de signature; mais nous prévenons nos lecteurs qu'elles ont été adressées par le même Prélat à MM. les Directeurs de l'Œuvre.

« La belle mosaïque retrouvée à *El-Esslam* (1) par les soins de M. le commandant du génie Tripièr, était bien en effet le pavé d'une des plus anciennes basiliques de la chrétienté; à en juger par son inscription, écrite en grands caractères, elle daterait des premières années du troisième siècle. Cette mosaïque n'a pas moins de quarante pas de longueur sur vingt-deux de large, sans y comprendre les bas-côtés qui étaient séparés de la nef par deux rangs de colonnes.

---

(1) *El-Esslam*, la *Ville aux Statues*, nom donné à ces ruines par les Arabes, à cause de la multitude de grandes pierres droites qu'on y voyait.

« A l'extrémité Est de cet admirable pavé et au milieu d'un hémicycle, se trouvait l'autel ; l'hémicycle est remarquable par son élévation d'un mètre et quelques centimètres, mais bien plus par la perfection de la mosaïque qui le décore. Au devant de l'autel est un agneau percé d'une flèche, et un peu au-dessous', des deux côtés, des poissons d'un merveilleux travail. Le poisson dans ces temps antiques était, comme tous le savent, un signe symbolique du christianisme.

« Sous l'autel, dans une crypte voûtée, est un tombeau creusé dans du plâtre ; il était ouvert au moment des fouilles ; ce qui ne doit pas surprendre, puisqu'on communiquait de la basilique au caveau par un escalier dont on reconnaît encore les marches. A droite et à gauche s'élevaient deux colonnes de marbre blanc.

« A l'extrémité opposée et dans un hémicycle parfaitement semblable à celui où est l'autel, mais presque au niveau du pavé, orné comme le premier de deux colonnes de marbre blanc, on lit, au milieu d'une belle rosace entourée de guirlandes de feuillages, l'inscription tumulaire que voici dans sa plus parfaite exactitude.

HIC · REQVIESCIT.
SANCTÆ · MEMORIÆ · PATER NOSTER.
REPARATVS · E · P · S · QVI · FECIT.
IN · SACERDOTIVM · ANNOS VIIII
MENSESXI · ET NOS PRECES
SIT · IN · PACE DIE VNDECIMA
K · A · L · A · G · PROV · N (CCCCXXX
ET SEXTA.

Ici repose notre Père de sainte mémoire, Reparatus

évêque; il vécut dans le sacerdoce neuf ans et onze mois: il nous a précédés dans la paix, le onzième jour des kalendes d'août de l'an de notre province 436 (1).

« Ce serait donc vers l'an 412 de J.-C. que se serait endormi dans le sein de Dieu ce père de sainte mémoire, cet Evêque Réparatus à qui ses enfants reconnaissants élevèrent ce monument devenu presque impérissable. Ils sont allés le rejoindre dans la paix... Puissent ceux qui leur succèdent après tant de siècles, les y retrouver un jour !

« L'inscription est aussi en grands caractères et en mosaïque; la rosace est encadrée entre deux colonnes en mosaïque et une arcade surmontée d'une corbeille de fleurs; tout à l'entour serpentent des guirlandes supportées par des colombes. Vers le bas, d'autres colombes boivent dans deux beaux vases.

« Evidemment le tombeau de Réparatus n'a pas été violé. Le Pontife a été enseveli là et il y repose, *hic requiescit.* Impossible de pénétrer par l'intérieur de la basilique dans le caveau, et à l'extérieur il a été mûré dès le commencement. Déjà, suivant le désir de Mgr l'Evêque, des travaux avaient été entrepris pour parvenir jusqu'au précieux dépôt; mais la difficulté de les terminer avant son départ, l'inconvénient d'ouvrir trop tôt ce sépulcre sacré, et la certitude de le faire plus convenablement lors de la restauration prochaine de la basilique, les ont fait heureusement ajourner.

« Sur le tombeau même, le samedi 30 septembre au matin, le successeur de Réparatus officiait pontificalement entouré de l'armée, des colons, des indigènes étonnés.

---

(1) Une nouvelle organisation de cette province, dont l'époque servait a déterminer la date des monuments publics et des monnaies du pays, avait précédé de quelques années notre ère chrétienne.

Après la Messe, en frappant de son bâton pastoral le dessus du tombeau et en invitant son prédécesseur, de sainte mémoire, à se réjouir dans le glorieux lit où il repose, Mgr l'Evêque paraphrasait ces belles paroles : *Exultabunt sancti in gloriâ, lætabuntur in cubilibus suis;* il y baptisait le premier enfant d'Orléansville présenté aux fonts sacrés ; c'était une petite fille née l'avant-veille, intéressant et fragile anneau, renoué si merveilleusement à une chaîne brisée pendant de longs siècles !

« Le reste de la mosaïque se compose alternativement de guirlandes, de feuillages et de rosaces de fleurs au milieu, et, sur les côtés, de compartiments variés, aux arabesques émaillées des plus vives couleurs. En avant de la porte latérale, à gauche, se trouve une dernière inscription, véritable jeu de lettres, où ne figurent que ces paroles répétées diverses fois : *Ecclesia sancta.*

« Malgré la chute de la voûte de l'édifice, la mosaïque est encore dans un état surprenant de conservation. Restaurée à peu de frais, elle servira bientôt sans doute de pavé à la nouvelle basilique. Nous donnons le nom de Sufazar à ce poste devenu si intéressant, parce que l'Evêque Réparatus de Sufazar est le seul, dans la notice extrêmement détaillée des Evêques de l'ancienne Afrique, dont l'époque se rapproche de celle de l'inscription.

« Notre Réparatus assistait à la célèbre conférence où saint Augustin et ses principaux disciples remportèrent une si éclatante victoire sur les donatistes. Il mourut peu après l'énergique profession de foi que mentionnent encore les actes de la conférence.

« Indépendamment de cette basilique, on a retrouvé à Orléansville l'emplacement et les débris d'une seconde église chrétienne, au lieu même où s'élève l'hôpital militaire, et, à un quart de lieue environ, au milieu du nécropole chrétien de Sufazar, les restes de deux chapelles ou

oratoires dont la forme et la destination ne sauraient être douteuses.

« Sur les bords escarpés du Chélif (Chinalaph des Anciens) et parmi des éboulements de terrains causés soit par des inondations, soit par de nouvelles fouilles, se sont trouvées, au milieu d'ossements brisés, plusieurs pierres tumulaires ornées d'inscriptions et de figures symboliques, vestiges sacrés qui recouvraient autrefois les dépouilles sanglantes des martyrs, comme l'attestent encore ces inscriptions touchantes que nous n'osons ajouter à des détails déjà trop longs. Tout auprès gît encore une grande pierre taillée et creusée en-dessus. Sur la face antérieure on lit en gros caractères et en toutes lettres :

ARAM DEO

SANTO ÆTERNO.

Autel à Dieu, Saint, Eternel.

« En général on a découvert jusqu'ici à Orléansville très-peu d'inscriptions et de monuments païens caractérisés, tandis qu'à chaque pas on y rencontre des restes, des traces incontestables du christianisme.

« Mgr Dupuch en revenant d'Orléansville, où il avait reçu du colonel Cavaignac et de toute la garnison l'accueil le plus cordial et le plus gracieux, s'est arrêté quelques heures à Ténès. On y découvrait au même instant les premiers carreaux d'une mosaïque fort grande aussi, mais moins précieuse que celle de Sufazar; on ne savait encore à quel édifice ils avaient pu appartenir. Ténès a déjà huit cents habitants civils : Mgr y baptisa trois enfants, et inaugura, en acceptant le banquet qui lui fut offert, le pavillon de l'artillerie; c'est la première construction en pierre achevée sur ce beau plateau de Cartenna.

« Le lendemain il descendait à Cherchell (Julia Cæsarea) y donnait la confirmation dans une charmante église, et en repartait le 3 octobre au matin, accompagné du colonel Ladmirault et d'un grand nombre d'officiers de la garnison, pour visiter les ruines de Teffessed (ancienne *Tipasa* des Latins) récemment explorées et décrites par M. Berbrugger.

« Au milieu de ces ruines immenses et à côté d'un nécropole chrétien, dont les remarquables tombeaux ont tous ou presque tous été violés, s'élevait un édifice de même forme que la basilique d'Orléansville, avec double rang de colonnes et une galerie supérieure dont trois arcades sont encore debout. Les belles colonnes de pierre calcaire et de granit qu'on y foule à chaque pas, sa forme, sa situation, son orientation, etc.... ne peuvent laisser de doute sur sa destination primitive; c'était l'église de *Tipasa*.

« Après avoir erré durant la moitié du jour parmi ces intéressants débris, nous avons passé sous la tente une nuit délicieuse, à la clarté du feu des bivouacs; Mgr lisait, le soir, aux officiers rassemblés autour de lui, les héroïques malheurs et l'admirable confession de foi des habitants de *Tipasa* (1). Dès les premiers rayons du jour, le 4 octobre,

---

(1) Déjà une première fois les habitants de cette belle cité avaient eu à souffrir la plus affreuse persécution. Quelques années plus tard, et en 484, un roi impie (Uméric), ayant voulu imposer un évêque arien, au premier bruit de l'arrivée du faux pasteur, ils rassemblèrent le plus grand nombre de barques possible, et passèrent en Espagne, préférant l'exil à l'apostasie. Tous cependant n'avaient pu quitter ces rivages. A cette nouvelle, le tyran redouble de fureur et de rage, il envoie un messager revêtu de pouvoirs sans bornes, il donne des ordres extraordinaires, une armée entière investit Tipasa; toutes les autorités de la province, la province elle-même, sont convoqués (illuc provincia advocata), tous les catholiques fidèles, dignes et généreux frères des exilés, sont traînés dans le Forum, sommés une dernière fois de reconnaître l'évêque arien: tous refusent. Bientôt tous sans exception auront la main droite coupée et la langue arrachée.

Monseigneur célébrait dans l'enceinte même et sur les ruines de l'église l'auguste sacrifice qui n'y avait pas été offert depuis tant de siècles.

« Deux heures et demie après, la pieuse caravane faisait halte un instant sur les degrés du tombeau de la Chrétienne, non loin du lac *Halloula* et du bois des Karésas.

Mais, ô prodige ! ils parlent encore, ils confessent encore, avec plus de ferveur que jamais, la foi catholique. Dipersés plus tard par tout l'Orient, ils y furent jusqu'à la mort l'objet de l'admiration, de la vénération des peuples et des princes. Sans parler d'une foule d'auteurs, soit profanes, soit sacrés, qui nous ont transmis la mémoire de ces admirables scènes, l'empereur Justinien en a consigné l'impérissable souvenir dans son recueil célèbre des *Lois Romaines ;* et il existe un ouvrage fort remarquable, intitulé : *La Divinité du Christianisme, prouvée, démontrée par le miracle de Tipasa.*

MISSIONS DU LEVANT.

DÉLÉGATION APOSTOLIQUE DE BABYLONE.

Extrait d'une lettre de Mgr Trioche, Evêque de Babylone, à M. le Président du conseil central de Lyon.

Bagdad, 7 mars 1843.

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« L'impatience où j'étais de quitter Alep pour franchir le désert de la Mésopotamie, ne me permettait pas de prévoir que mille causes entraveraient encore mon projet de départ. Dans ce pays tout devient obstacle ; le moindre incident se transforme en une grave difficulté qui vous arrête tout court, au moment où vous espérez qu'on va enfin se mettre en marche ; il n'est pas jusqu'aux prescriptions du Coran qui ne vous barrent aussi le chemin. Le Ramadan étant un mois de pénitence, les gudies ne sont pas fort aises de voyager à jeun : la nouvelle lune qui en indique la fin vient-elle de se

montrer, arrive alors le jour consacré à la prière pour les morts; tout musulman pieux doit une visite aux tombeaux de ses ancêtres. Au deuil des morts succède le Beyran. Ce sont trois jours de fête, durant lesquels les bazars sont fermés, on fait bonne chère, on s'habille de son mieux, on assiste aux courses de chevaux; pour tout au monde les Turcs ne consentiraient pas à quitter leurs maisons, tant que dure cette solennité. Après le Beyran, voici encore avec une nouvelle fête de nouveaux délais, c'est le départ de la caravane des pèlerins qui se rendent à la Mecque. Dans un pays où l'on a si peu de distractions, les Turcs profitent de tout, ils vont voir défiler le cortége; la ville entière est disséminée le long du chemin; les pèlerins reçoivent les embrassements de leurs parents et de leurs amis; les chameaux sont richement caparaçonnés et chamarrés de pompons, de miroirs et de colifichets; les femmes les plus qualifiées, les seules qui puissent faire ce pèlerinage, sont portées dans une espèce de coffre, en forme de kiosque, attaché sur le bât du chameau. On voit flotter sur ces pavillons ambulants des pièces de soie destinées en offrande au tombeau du faux prophète, ou à récompenser les chameliers dont on aura été satisfait.

« Au 7 novembre, toutes les fêtes turques étaient enfin terminées; quels motifs pouvaient donc retarder un départ si vivement désiré, si longtemps attendu? Aucun autre que l'apathie naturelle de nos moucres. Que faire avec des gens qui ne conçoivent pas qu'on puisse être pressé?

« Enfin la caravane, organisée sur un pied respectable afin de n'être pas dévalisée, annonça qu'elle allait partir. Dès le matin du 12 novembre, j'étais sur le pied de voyage: j'avais oublié que dans le langage des conducteurs, partir de bonne heure signifie qu'on se mettra en marche dans l'après-midi. En effet, à trois heures je quittais le Kan où j'étais logé. Les moucres avaient pris la précaution de diriger

les voyageurs vers une porte de la ville opposée à celle par où défilaient nos bagages : à quelle fin ? je l'appris plus tard. Nous longions les remparts de la ville, ne pouvant pas concevoir pourquoi on nous faisait marcher dans une direction contraire à celle que nous devions suivre, lorsque nous nous trouvâmes précisément à la porte par laquelle nous aurions dû sortir, et nous avions marché pendant une heure! Nous étions indignés, mais nous le fûmes bien davantage lorsque nous vîmes, derrière un mur, la caravane au repos; les effets étaient déchargés, et on me déclara que nous devions coucher là. Raisonner, se fâcher, c'était également peine perdue avec des opiniâtres qui n'auraient cédé qu'aux coups de bâton. Je passai donc cette première nuit à bel air, presque au-dessous des remparts, à un quart d'heure de l'habitation commode que je venais de quitter.,

« Le 13, départ à trois heures du matin. Nos conducteurs débutent par nous égarer pendant une heure; c'est que le désert commence aux portes d'Alep. L'œil du voyageur s'attriste de voir cette absence absolue de toute végétation dans une vaste plaine où surgiraient, comme par enchantement, les plus belles productions, si les sueurs de l'homme voulaient la fertiliser.

« Au milieu de ce désert, on sent le besoin de se compter. Heureusement la caravane est nombreuse.

« Dans l'après-midi nous campions auprès d'un village dont les maisons, carrées à la base et fort peu élevées, sont terminées par une sorte de coupole ou calotte blanchie. Mais que nous importent les habitations? La Providence n'a-t-elle pas pourvu à notre logement sous la grande voûte des cieux, dont nous pourrons contempler à notre aise l'étonnante merveille? Tandis que la neige étendra son manteau blanc dans beaucoup d'autres contrées, nous jouirons ici d'une nuit délicieuse de printemps.

« Le 14, nous voyageons toujours en plaine. Sur notre

route on aperçoit trois villages à demi ruinés, dont les habitants sont allés chercher ailleurs un asile. Voilà bien la Turquie : les ruines s'y amoncellent tous les jours, et aucun bras ne vient les relever ; aussi, partout l'emblème de la mort ; pas un arbre, pas un bouquet de verdure, ne reposent la vue.

« Le lendemain mêmes sites, même monotonie que la veille. Malgré le désir que j'aurais de pousser plus avant, je suis contraint de faire halte de bonne heure pour profiter du voisinage de l'eau ; on n'en trouve plus jusqu'à Bir, et il nous serait impossible d'y arriver ce soir. En revanche nous partirons à deux heures après minuit, bien que la lune ne doive éclairer que faiblement nos pas.

« Au lever du jour, les montagnes de Bir se présentaient en face de nous ; bientôt la ville nous apparut. Sa position à mi-côte d'une montagne, les ruines d'un ancien château qui domine les hauteurs, ses remparts à moitié délabrés, tout contribue à lui donner un aspect pittoresque. A ses pieds coule l'Euphrate, dont la largeur en cet endroit égale celle du Rhône.

« Il y aura de la variété dans notre logement pour cette nuit ; car ma caravane est allée prendre place dans une grande caverne, taillée dans le roc, où sont installés avant nous chevaux, ânes, chameaux ; cela me rappelle la grotte de Bethléem. Ne suffit-il pas au serviteur d'être traité comme le maître ?

« Ce fut là que je reçus la visite de quelques catholiques de l'endroit, qui, ayant appris l'arrivée d'un Evêque de leur communion, vinrent m'exposer combien ils souffraient de la privation de secours spirituels. Je leur fis observer qu'ils étaient en trop petit nombre pour qu'un prêtre se fixât habituellement parmi eux ; mais, ajoutai-je, en vous recommandant au zèle des Missionnaires latins d'Orfa, j'espère que vous serez au moins visités de temps à autre. Cette

promesse leur fut une consolation sensible, et comme plusieurs d'entre eux témoignèrent le désir de se confesser, je me transportai dans une de leurs maisons où je les entendis. J'éprouvai en cette circonstance une grande joie de ce que la Providence m'ayant fourni cette occasion d'exercer mon ministère, j'avais pu être utile aux premiers de mes diocésains que je rencontrais sur ma route; car Bir est de ce côté-là la première ville de la délégation de Babylone.

« Outre ces quelques familles catholiques, il y a à Bir plusieurs centaines d'arméniens hérétiques qui, dit-on, ne seraient pas éloignés de rentrer dans le sein de l'Eglise, si un bon Missionnaire venait s'établir dans cette ville. Il est bien à craindre que la pénurie de prêtres ne retarde leur conversion.

« Ma caravane s'est encore renforcée à Bir, ce qui diminue les craintes que pourraient justement inspirer les cavaliers arabes armés de lance, qu'on rencontre fréquemment sur cette route. A midi nous arrivons dans un village assez considérable, destiné à recevoir les voyageurs. Grâce à l'encombrement qui y règne et à sa mauvaise tenue, il faudra opter, pour passer la nuit, entre la cour occupée par deux mille chèvres, ou les écuries dans lesquelles les animaux courent à la débandade.

« Non loin du caravansérail, se trouve une superbe fontaine taillée dans le roc; c'est une tranchée d'environ vingt-cinq pas de long sur quatre de large, où l'on descend par un escalier de cinquante marches. Sur la paroi, en face de l'escalier, on voit une croix entourée d'un cercle comme d'une auréole, ce qui ferait conjecturer qu'une main chrétienne a creusé cette citerne, au temps des croisades; et cette opinion ne paraît pas démentie par une inscription en langue arabe qu'on lit à côté, ces caractères étant de date certainement plus récente que la croix. Au reste il n'y a aucun genre de renseignements à obtenir de la part des

habitants ; ils ne s'occupent guère de l'origine des choses.

« En approchant d'Orfa, nous aperçûmes sur la droite les restes d'un grand chemin taillé dans la montagne ; ces travaux supposent, comme la fontaine précédente, une autre main que celle des Turcs ou des Arabes. Orfa se découvrit à nous au débouché d'un vallon. Des collines l'entourent de trois côtés ; leurs sommets sont couronnés de remparts, et sur leurs flancs s'élèvent quantité de tombeaux et de mausolées. Après un long circuit pour entrer dans la ville, j'allai descendre chez les Pères Capucins. L'établissement de cette humble Mission est d'une date récente : il y a à peine deux ans que les premiers fondements en furent jetés par deux Capucins espagnols. Sans firman, sans recommandation, sans protection aucune, mais forts de leur confiance en Dieu et armés d'un zèle à toute épreuve, ils vinrent s'établir à Orfa. L'apparition de ces Francs dans une ville où l'on n'en comptait pas un seul, fit gronder sur leurs têtes un violent orage. Rien ne leur fut épargné de ce qui peut éprouver l'œuvre de Dieu, ni le mépris, ni les injures, ni la persécution ouverte. En différentes circonstances on faillit les écraser sous la multitude des pierres lancées dans leur cour. L'un d'eux, traversant un jour la ville, reçut presque à bout portant la décharge d'une arme à feu ; la Providence protégea miraculeusement ses jours.

« Rien n'est comparable à leur pauvreté ; une seule pièce leur suffit à tous les deux. La meilleure chambre de la petite maison qu'ils ont louée a été transformée en chapelle. Cet état provisoire peut bien contenter des Missionnaires qui ne respirent que la souffrance ; mais il ne pourrait se prolonger longtemps sans compromettre l'avenir de la Mission ; car outre que leur chapelle peut à peine contenir, même en se pressant, les catholiques actuels, le retour présumé de beaucoup d'hérétiques rend indispensable un bâtiment plus vaste.

« On compte à Orfa environ douze cents familles hérétiques, jacobites et arméniennes. Ces dernières, qui constituent la majorité, semblent depuis quelque temps vouloir opérer leur réunion au catholicisme : les principaux de la nation se sont expliqués à cet égard en termes assez positifs pour qu'on puisse croire qu'il y a chez eux plus qu'une velléité. Sous prétexte de visiter leur église, mais avec l'intention bien formelle de sonder leurs dispositions, je me rendis, accompagné des Missionnaires , chez le prêtre auquel l'évêque absent avait remis ses pouvoirs, à son départ pour Constantinople. Il me conduisit à son église que je trouvai dans un état de propreté naturelle aux arméniens. Je remarquai que le sanctuaire actuel a dû appartenir à une grande cathédrale, comme l'indique suffisamment la naissance des arceaux bien conservés, qui désignent des nefs latérales. On me montra sur un des côtés extérieurs une petite chapelle, où saint Alexis passa, dit-on, une partie de sa vie, lorsqu'il se fut retiré en Orient pour s'arracher aux pompes et aux délices de Rome.

« Cependant le bruit s'était répandu qu'un Evêque catholique visitait l'église arménienne ; soit curiosité, soit tout autre motif, tous les prêtres et quelques fidèles des alentours arrivèrent à la suite les uns des autres. Je leur adressai quelques paroles obligeantes, et leur dis entre autres choses que l'Eglise de Jésus-Christ étant *une*, nous devions ne former qu'un cœur et qu'une âme ; à quoi ils répondirent : Dieu le fasse ! puis ils vinrent respectueusement me baiser la main.

« De là j'entrai dans le nouveau logement qu'ils ont construit pour leur évêque, et je les complimentai sur leur zèle et leur bon goût. En les quittant je remis aux prêtres une aumône pour leurs pauvres, et promis de venir bientôt les revoir pour lier avec eux plus amplement connaissance : ils parurent en être satisfaits. Une lettre que j'ai reçue d'Orfa

depuis peu de temps, m'autorise à croire que mes espérances étaient fondées. Quelques villages arméniens des environs ont aussi témoigné le désir de revenir à l'unité : puisse au plus tôt se réaliser pour eux le vœu de Notre-Seigneur : *Unum ovile et unus pastor !*

« A mon grand regret je dus abréger mon séjour à Orfa, dans la crainte d'être surpris en route par les grandes pluies. Les deux jours que j'y passai furent employés à questionner les Pères sur l'état de leurs catholiques, et à statuer sur tous les points qu'ils me proposaient. Je vins aussi en aide au dénûment de leur sacristie en leur donnant quelques ornements.

« Comment aurais-je pu me dispenser d'aller au tombeau de l'illustre saint Ephrem, le grand docteur de l'Eglise syrienne? Quel serrement de cœur en voyant cette pierre qui recouvrait jadis ses précieux restes, entre les mains des hérétiques!

« Une chose surprend en visitant Orfa, c'est de n'y trouver aucun monument qui rappelle le royaume chrétien de Baudouin. Il est vrai que pendant sa courte durée de quarante ans, les croisés, presque constamment sur le pied de guerre, n'ont pu exécuter de grands travaux. Peut-être pourrait-on indiquer comme appartenant à cette époque, deux anciens clochers qui s'élèvent au milieu de la ville avec leur caractère tout catholique, et les deux colonnes aux chapiteaux corinthiens qui se détachent gracieusement du vieux château, l'ancien palais, assure-t-on, de Baudouin et de ses successeurs.

» Je quittai Orfa le 21 novembre, emportant dans mon cœur le dessein d'y revenir au plus tôt, pour seconder les dispositions favorables que la grâce fait germer depuis quelque temps chez les arméniens hérétiques.

« En arrivant à Diarbékir, mon intention était d'aller descendre, sans me faire annoncer, chez Mgr Boutros dit

Natale ; mais deux prêtres chaldéens que je trouvai aux portes de la ville, s'empressèrent d'aller l'avertir de mon arrivée.

« Quelle ne fut pas ma surprise en pénétrant dans la cour qui environne l'église , d'y voir rassemblée une grande partie de la nation catholique ! un chœur de jeunes enfants rangés en cercle chanta, avec accompagnement de clochettes et de cymbales, des hymnes en l'honneur du délégat apostolique , qui fut conduit processionnellement, la crosse en main , jusqu'au pied de l'autel. Après la prière d'usage , je congédiai l'assistance en donnant la bénédiction pontificale. Il fallut dès ce jour-là même, malgré les fatigues du voyage, recevoir les principaux chrétiens de la cité.

« L'ensemble de Diarbékir est peu agréable ; les maisons et les terrasses offrent un aspect sombre , produit sans doute par les pierres de lave dont sont construits les édifices ; les remparts sont en assez bon état, quoique çà et là délabrés. Comme dans presque toutes les villes de la Turquie , on a réparé les arêtes extérieures, qu'on a eu soin de blanchir afin d'en imposer ; voilà bien l'emblème de l'empire ottoman.

« Je quittai Diarbékir le premier décembre , accompagné de deux évêques. Au troisième jour de marche , vers midi , nous découvrîmes Mardin. Le chemin qui conduit à la ville rappelle les rochers du Mont-Liban. Un quart d'heure avant d'arriver, je trouvai l'évêque chaldéen et l'évêque arménien, sortis à ma rencontre, avec une partie de leurs troupeaux.

« Après avoir réglé avec eux plusieurs affaires importantes, je leur montrai comment l'Eglise catholique ne fait réellement qu'un corps et qu'une âme, en leur distribuant ce que leurs frères d'Occident, vos Associés, leur envoyaient en preuve de fraternité et de communion ; puis je me disposai à quitter la ville pour m'acheminer vers Nisibe, où 'arrivai après deux jours de marche.

« Nisibe, ville autrefois si considérable, n'est plus aujourd'hui qu'une pauvre réunion de quelques maisons kurdes et arméniennes. On est atterré quand, l'histoire à la main, on se dit : Là fut autrefois cette métropole de la Mésopotamie, contre laquelle Sapor dut réunir la plus grande partie de ses forces, lorsqu'il essaya d'en faire le siége. On sait comment elle fut miraculeusement sauvée à la prière de saint Jacques, son Evêque. J'allai visiter les ruines d'une ancienne et superbe église, bâtie, selon quelques-uns, en l'honneur de saint Jacques, et selon d'autres fondée par ce saint pontife. Bien que ce qui reste soit à moitié enseveli sous terre, ces ruines attestent encore sa magnificence éclipsée. Le sanctuaire seul est dans un état surprenant de conservation. La beauté et la richesse de son architecture augmentent la tristesse qu'on éprouve en voyant comment des vandales sont venus, de leur marteau sacrilége, hâter l'œuvre du temps ; il n'est pas douteux que les démolisseurs de tous les siècles, de toutes les nations, n'aient été les exécuteurs des vengeances divines, et n'aient fait qu'accomplir, sans s'en douter, une suprême mission ; car humainement parlant, ceux qui se ruèrent sur l'antique basilique, auraient dû être arrêtés par l'aspect imposant de cet édifice religieux...

« Le 17 au soir, j'entrai à Mossul, l'ancienne, la grande Ninive. Dans une prochaine lettre j'essaierai de vous dire ce qui reste de tant de grandeurs.

« J'ai l'honneur, etc.

« † Laurent, *Evêque de Babylone.* »

Autre lettre du même Prélat au même Président.

Bagdad, ce 29 août 1843.

« Monsieur le Président,

« Cette lettre sera la conclusion de la tâche que je me suis imposée en vous promettant les détails de mon voyage de France à Bagdad. Il ne faut rien moins que l'engagement que j'en ai pris, pour m'obliger à évoquer des souvenirs, des impressions, que mes préoccupations incessantes ont déjà presque effacées.

« Ma dernière relation rendait compte de mon itinéraire jusqu'à Mossul : si cette ville eût apparu à mes regards pour la première fois, j'aurais sans doute éprouvé un de ces désenchantements subits qui froissent l'âme, en la faisant passer violemment d'une idée toute de grandeur, de magnificence et de richesses, à une de ces visions tristes, désolées, telles en un mot qu'elles se montraient aux prophètes lorsque Dieu leur révélait, dans un lointain avenir, l'humiliation et la désolation des grandes cités dont il voulait punir le faste et l'orgueil. En effet, ce n'est pas à l'histoire qu'il faut avoir recours pour se faire une juste idée de Ninive en son état actuel, mais plutôt aux sombres tableaux d'Isaïe.

« Cette ville immense, dont le parcours circulaire était de trois jours de marche, au rapport de la sainte Ecriture, et de vingt-cinq lieues de circuit selon Diodore, où l'on comptait au temps de Jonas six vingt mille enfants qui ne savaient pas distinguer la droite de la gauche, cherchez-la, si vous le pouvez, sous ces mamelons, sous ces buttes qui

sont en face de vous, et où tant de grandeurs sont ensevelies. Peut-être en sillonnant cette immense plaine, qui s'étend sur les deux rives du Tigre, trouverez-vous quelques-unes de ces briques fameuses dont les caractères séculaires vous indiqueront que là fut jadis la ville de *Ninus;* mais elles vous diront aussi, dans leur inflexible langage, que la justice de Dieu a passé par là.

« Tout ce qui reste encore debout est de date récente. Mossul ne ressemble en rien à Ninive, aujourd'hui surtout qu'elle est réduite à n'être bientôt plus qu'un triste amas de ruines, que l'incurie administrative et les vexations des pachas y amoncellent chaque jour. Sa population, qui décroît à vue d'œil, témoigne assez que le commerce y est frappé de paralysie; en un mot, Mossul est en tout point une ville de la Turquie.

« A peine M. le consul de France eut-il appris que j'étais à la porte de la ville, qu'il s'empressa de venir en personne m'éviter les formalités de la douane, toujours si longues et surtout si désagréables. Malgré mes refus réitérés, je dus accepter sa maison, attendu que l'hospice latin suffisait à peine au logement des Missionnaires, et que je n'aurais pu trouver immédiatement un autre asile.

« Le lendemain, dimanche, je célébrai la messe dans l'église confiée aux RR. PP. dominicains ; c'est le centre de toute leur mission. Cette chapelle, petite, basse, étroite et si choquante par son irrégularité, m'a charmé néanmoins par la propreté que j'y ai remarquée. Il n'y avait pour lors qu'un seul dominicain à Mossul, le R. P. Merciani, venu en Asie avec trois autres compagnons de voyage; le ciel couronna prématurément la bonne volonté de deux d'entre eux, et le troisième fut contraint de retourner en Europe. Heureusement, la Providence prit pitié de l'isolement du bon religieux, en lui envoyant un digne auxiliaire dans la per-

sonne de Dom Joseph Valerga, qui réunit toutes les qualités d'un ouvrier apostolique.

« Déjà ces Missionnaires ont pu faire un heureux essai de leur ministère auprès des nestoriens. Apprenant que les biblistes américains s'étaient glissés auprès du patriarche, pour essayer de l'attirer à leur parti, ils comprirent qu'il était de la plus haute importance de contre-balancer une influence aussi dangereuse que séduisante. A cet effet, ils entreprirent le voyage de la Médie. Là, ils eurent, en présence des ministres protestants, plusieurs entretiens avec le patriarche, et le résultat fut de la part de l'évêque hérétique la promesse solennelle, faite en pleine assemblée, d'embrasser le catholicisme; mais quand vint le moment d'agir, il tergiversa. Il faut profondément gémir sur le sort de ce pauvre clergé nestorien, si enraciné dans ses préjugés de secte, et retenu dans ses erreurs par une ignorance qui ne lui permet pas de souscrire aux conclusions d'une logique droite et impartiale. Lorsque le jour de la grâce aura lui pour ces frères égarés, et qu'ils abjureront le schisme, on pourra à bon droit proclamer que c'est un événement tout miraculeux: *A Domino factum est istud*, *et est mirabile in oculis nostris.*

« Le même jour, je visitai les églises chaldéennes et syriennes que je connaissais déjà. Une d'elles, située à l'extrémité de la ville, offre une origine trop intéressante pour que je n'en dise rien: la tradition rapporte qu'un pacha de Mossul, ayant à soutenir le poids d'une guerre dans laquelle il pressentait son infériorité, fit vœu que s'il remportait la victoire, il élèverait un sanctuaire en l'honneur de Marie. Ses armes eurent le succès qu'il désirait, et la chapelle promise atteste encore la reconnaissance du musulman.

« J'ai aussi visité les écoles dont la fondation est due, en grande partie, à l'un de ces chrétiens qui traduisent leurs croyances religieuses par des œuvres éminemment utiles.

Cette création à laquelle la rosée du ciel n'a pas manqué, a reçu en peu de temps un développement remarquable, et j'ai été satisfait des résultats obtenus jusqu'à ce jour : en procurant aux générations contemporaines le bienfait de l'instruction qui n'a pas été accordée aux générations précédentes, il est à croire qu'on les ralliera d'une manière plus inébranlable à la véritable foi ; et qui sait si les enfants des hérétiques, dont plusieurs fréquentent aussi ces écoles, connaissant mieux l'Eglise unique, ne reviendront pas peu à peu se reposer dans son sein ? En quittant Asie, M. Eugène Boré a confié la direction de ces écoles à un pieux collaborateur, digne émule de son zèle, qui dans la vue du bien opéré par son dévouement, sait faire le sacrifice de ses désirs les plus saints et les plus légitimes.

« Presqu'en même temps que je visitais les écoles, M. Boré m'écrivait pour m'en offrir le patronage, les mettant entièrement sous ma dépendance. Cette démarche seule m'aurait suffi pour juger de l'esprit qui l'anime. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour la prospérité de ces établissements, auxquels je désire voir prendre une plus grande extension encore. Plusieurs villages voisins réclament le bienfait d'une pareille institution ; mais où trouver des maîtres capables ?

« Mon séjour à Mossul se prolongea bien au delà de mes intentions, par le retard que me faisaient éprouver les hommes chargés de construire mon radeau. Cependant les eaux du Tigre diminuaient de jour en jour ; je pressentais que mon voyage sur ce fleuve ne serait que lenteurs, embarras et périls ; c'est ce qui ne manqua pas d'arriver.

« Enfin, le 21 janvier, le kelek était à flot : qu'on se représente quelques centaines de poutres, de toutes dimensions, fixées les unes aux autres par des liens en osier, et formant un plancher inégal, de sept ou huit mètres carrés, le tout supporté par trois ou quatre cents outres, et l'on

aura l'idée parfaite d'un kelek. Sur ce pont, de facile structure, sont placés passagers, marchandises et gens de l'équipage qui, pour le dire en passant, consiste en deux rameurs armés d'un long aviron terminé par une sorte de balai. L'art de cette étrange navigation, qui a aussi ses dangers, consiste à bien saisir le fil de l'eau et à se garer de tout choc contre la rive. Il exige aussi la connaissance pratique des bas-fonds qui peuvent arrêter le radeau et le retenir sur l'écueil pour des mois entiers. Quant aux passagers, il leur faut une grande confiance en Dieu pour s'aventurer sur une si frêle embarcation et remettre leur vie entre les mains de deux Arabes, le plus souvent fort peu capables d'apprécier leur responsabilité.

« J'étais à peine installé sur mon kelek, que les rameurs, sans autre motif que leur bon vouloir, se mirent en disposition d'amarrer. J'eus beau représenter qu'on pourrait encore naviguer plus de deux heures ; leur contenance me fit comprendre à quels gens j'avais affaire. Le lendemain ce fut même peine perdue pour les décider à partir : Ils attendaient, disaient-ils, les hommes chargés de gonfler les outres. Probablement toute la journée se serait passée en expectative, si je n'eusse envoyé requérir des ordres sévères pour hâter le départ. Le soir, nous nous trouvions près d'une source d'eaux thermales fort renommée dans le pays. Aussitôt que le kelek fut fixé par des pieux à la plage, les passagers s'empressèrent d'y descendre pour préparer le repas de caravane, le pilau au riz, après quoi on revint coucher à bord.

« Le jour suivant, nous eûmes à franchir un passage très-dangereux ; le kelek fut obligé, à cause de la baisse des eaux, de raser les restes d'un mur bâti, dit-on, par la fameuse Sémiramis qui prétendait, par cet obstacle jeté en travers du fleuve, intercepter sa navigation. Grâce à la Providence nous passâmes heureusement, et nous n'eûmes à

regretter que quelques outres mises hors de service par leur frottement contre la digue; il nous fallut néanmoins stationner une partie du lendemain pour rajuster les pièces de bois en désordre. Durant les quelques heures que nous naviguâmes ce jour-là, les bords nous apparaissaient très-accidentés : une foule d'oiseaux aquatiques nous regardaient passer près d'eux sans se déranger. Dans l'après-midi, j'étais à l'embouchure du grand Zab, le Lycus des anciens.

« Le 25 fut marqué par un événement qui aurait pu avoir les suites les plus fâcheuses. Un vent impétueux qui soufflait dans la direction opposée au cours du fleuve, obligeant nos rameurs à travailler plus que de coutume, ils avaient conspiré de nous faire échouer; le complot était visible à en juger par la manière dont ils gouvernaient depuis quelque temps. Tout à coup la force du courant emporte le kelek et le pousse rudement sur un écueil; le choc crève les outres, le radeau plonge; des cris de sauve qui peut! se font entendre, et bientôt tous les passagers, au nombre de douze, sautent sur un rocher qui peut à peine les contenir. Un bras du Zab nous séparait encore de la rive. Dans cette situation critique nous nous attendions d'un moment à l'autre à voir le kelek couler à fond, lorsque nous aperçûmes quelques Arabes qui se dirigeaient vers le fleuve. On s'empressa de leur demander du secours. Alors vous auriez vu ces hommes, que l'asphalte dont ils étaient couverts rendait plus semblables à des spectres qu'à des créatures humaines, vous les auriez vus, dis-je, sauter, battre des mains, se réjouir de notre détresse, et contempler d'un œil avide ce butin qui semblait déjà leur appartenir. Un passager turc était allé implorer leur pitié; mais ce fut seulement lorsqu'ils virent briller l'or, que se jetant tout aussitôt à la nage, ils vinrent auprès du rocher où nous étions groupés, marchander à quel prix ils nous laisseraient la vie. L'argent ne leur fut pas épargné; dès lors, conjointement avec nous ils se mirent à l'œuvre, et le

radeau put reprendre son cours. Il restait encore à craindre que nos sauveurs ne vinssent nous surprendre pendant la nuit; aussi voguâmes-nous le plus longtemps qu'il fut possible, afin de nous dérober à leur poursuite.

« Le 29 j'étais à Tikrit, gros bourg entièrement habité par des Arabes, sans qu'on y trouve un seul chrétien! Au temps où le christianisme florissait dans ces contrées, une violente persécution fit plus de quarante mille martyrs à Tikrit.

« J'étais, le 30, en face des ruines de l'ancienne Sitace, où les Dix mille effectuèrent le passage du fleuve. Ce jour-là même j'arrivai à Samarra. Cette ville, située à un quart d'heure du Tigre, n'a de remarquable qu'une superbe mosquée, fort vénérée des Persans. En revanche on y trouve, et surtout à une certaine distance de la cité, des ruines fort belles et en si grand nombre qu'elles couvrent un espace de plusieurs lieues; on voit encore debout, en partie, un ancien château qu'habitait la femme d'Aaroun el Raschid, et une tour en spirale où se trouve le tombeau du calife, fondateur de la ville.

« A mesure qu'on approche de Bagdad, on commence à revoir les palmiers, clair-semés d'abord, puis prenant l'aspect d'une forêt continue le long du fleuve. Enfin les montagnes ont disparu, et l'œil parcourt des espaces immenses, sans rencontrer le moindre accident qui se détache de cet uniforme horizon. Sur la rive gauche, on voit quantité de machines destinées à puiser l'eau pour l'arrosage des terres voisines. Le Tigre, par ses interminables détours, semble s'obstiner à dérober la vue de Bagdad; enfin elle se montre, me voilà arrivé : je vais en toute hâte à l'église rendre à Dieu mes actions de grâce.

« Daignez agréer, Monsieur le Président, etc.

« † Laurent, *Evêque de Babylone.* »

MISSIONS

DE LA COCHINCHINE ET DU TONG-KING.

Extrait de quelques lettres écrites par plusieurs Prêtres de la Société des Missions-Etrangères.

Tong-King occidental, 1841, 1842.

«... Au nombre des personnes arrêtées, le jour de Pâques, avec MM. Berneux et Galy, se trouvait une femme âgée d'environ soixante et dix ans, qui mérite bien d'être comptée parmi nos martyrs annamites. Elle avait été cruellement torturée jusqu'à trois fois, sans consentir à renier l'Evangile, lorsqu'elle tomba malade et mourut dans sa prison au mois de juillet dernier.

« Quelques néophytes incarcérés pour la foi se sont laissé surprendre plutôt que séduire, et voici comment : le mandarin, désespérant de les vaincre par de nouvelles rigueurs, leur dit qu'il les condamnait au dernier supplice, et leur proposa de signer eux-mêmes leur sentence ; ces chrétiens, qui ne savaient pas lire, après avoir de nouveau déclaré

qu'ils ne trahiraient jamais leur Dieu, apposèrent sur le billet qu'on leur présentait, la marque qui tient lieu de signature aux Annamites non lettrés. C'était un libelle d'apostasie qu'on leur avait fait souscrire. Aussitôt qu'ils connurent la supercherie, ils réclamèrent de toute leur force ; ce fut en vain : le mandarin ne tint aucun compte de leur protestation.

« Trois autres prisonniers avaient eu le malheur de renier formellement leur foi ; ils résolurent d'expier leur faiblesse en rentrant dans la lice ; mais le mandarin ne voulut point les écouter, et fit son rapport au roi comme s'ils avaient persévéré dans l'apostasie. Il est donc probable que, malgré leur rétractation, ils seront mis en liberté ; du moins, ils seront en sûreté de conscience.

« Dominique Trach, prêtre indigène du Tong-King oriental, avait été arrêté par des païens, le 10 avril de l'année 1840, et livré au cruel Quang-Khank, gouverneur de la province de Nam-Dinh, qui le fit mettre à la cangue et jeter en prison. Suivant son inviolable coutume, le mandarin déploya tout l'appareil des supplices pour obliger son captif à fouler aux pieds la croix ; il ne lui épargna ni les injures ni les tourments les plus raffinés, sans autre résultat que de faire éclater davantage la constance et la foi du généreux confesseur. La grâce d'en haut lui rendait légères les horreurs de la question : « Je suis chrétien, et je ne renierai jamais mon Dieu ! » telle était son unique réponse à tout ce qu'on inventait pour le faire succomber. Son persécuteur vaincu porta enfin contre lui une sentence de mort, en vertu de laquelle il eut la tête tranchée à Vi-Hoàng, le 18 septembre 1840 ; il était âgé de quarante-neuf ans.

« Dans cette même année, Matthieu Thuy, prêtre annamite du Tong-King occidental, âgé de soixante un ans, obtint au prix de moins rudes combats la couronne du martyre. Comme il avait été élevé dans sa jeunesse par le vénérable Luc-Loan, dont la glorieuse mort vous est connue,

il voulut donner un grand repas pour célébrer le triomphe de son ancien maître. C'était montrer plus de gratitude que de prudence, dans un temps où les prêtres étaient surveillés de si près : aussi la chose fit-elle du bruit, et elle devait en faire, puisqu'il y avait plus de cinq cents fidèles de différents villages conviés au banquet. En temps ordinaire, une aussi nombreuse réunion n'aurait rien eu d'étrange ; de semblables festins sont communs chez les Annamites : dans ce cas on tue un buffle, quelquefois un ou deux porcs, on prépare de plus grosses marmites de riz, et voilà tout ; celui qui fait les invitations dépense fort peu, attendu que d'après l'étiquette cochinchinoise chaque convive doit apporter son présent au maître de la maison.

« Des mandarins subalternes, avertis par la rumeur publique, se disposèrent aussitôt à venir troubler la fête. Matthieu Thuy fut prévenu à temps de leur prochaine arrivée; mais il ne voulut jamais y croire, et refusa de se soustraire par la fuite à un danger qu'il jugeait imaginaire, motivant son imperturbable quiétude sur le caractère connu des grands mandarins de la province, qu'il savait assez tolérants pour la religion et peu tracassiers envers ses ministres. Il aurait eu raison, si les dispositions bienveillantes de ces hauts fonctionnaires avaient été communes à la multitude de leurs subalternes : malheureusement il n'en était pas ainsi. Le 21 septembre, au moment où tous les conviés allaient se mettre à table, le village se trouva investi par des soldats ; le prêtre fut arrêté, cinquante fidèles eurent le même sort et assistèrent avec lui, la cangue au cou, au repas que firent les satellites avec les mets qui venaient d'être servis aux chrétiens.

« Vers le soir on relâcha les simples néophytes. Le prêtre seul fut conduit à la ville royale et livré aux grands mandarins qui, fidèles à leurs habitudes d'humanité, donnèrent une nouvelle preuve de leur aversion pour les tortures, en se bor-

nant à demander au confesseur s'il consentait à fouler la croix, et à signer un billet d'apostasie. Sur sa réponse négative, au lieu de le faire passer par les verges, ils le renvoyèrent en prison : « D'après la loi, se disaient-ils entre eux, il est « coupable d'une faute capitale ; à quoi bon lui infliger des « supplices qui ne le rendront pas plus innocent ! »

« Conformément aux édits du prince, ils dressèrent contre lui une sentence de mort, motivée sur son refus d'abjurer la foi. La confirmation de cet arrêt étant arrivée le 16 décembre 1840, Matthieu Thuy fut aussitôt conduit au supplice, et eut la tête tranchée à Hâ-Noi.

« Le 12 avril précédent, on avait arrêté plusieurs néophytes en même temps que M. de la Motte : c'étaient Emmanuel-Simon Hoà, médecin, natif du village de Nhu-Ly, âgé de soixante-sept ans ; Philippe Phè, aussi médecin, âgé de trente-cinq ans ; Pierre Xà-Duyên, maire du village de Nhù-Ly, quarante-un ans ; Marie Vung, veuve, trente-sept ans, et Marie-Magdeleine Haù, dans sa vingt-septième année. Quelques jours plus tard Jean Trâng, cultivateur, âgé de soixante-trois ans, fut associé à leurs épreuves. Tous six étaient de la province de Quang-Tri, et se trouvaient sur la même barque que le Missionnaire français au moment où elle fut assaillie par les païens. Les deux femmes auraient pu aisément prendre la fuite ; tout le monde les y invitait ; elles refusèrent néanmoins ce moyen de salut, protestant qu'elles voulaient souffrir et expirer pour Jésus-Christ avec M. de La Motte : elles furent donc enchaînées et mises à la cangue avec les autres confesseurs.

« Quelques jours après ce funeste événement, un idolâtre qui se donnait pour chrétien, alla chez Vincent Luât, et lui adressa différentes questions relatives au Missionnaire incarcéré. Le simple et trop confiant néophyte donna dans le piége ; toutes les révélations que le perfide désirait, il les fit ; après quoi, dénoncé à son tour au mandarin, il fut

arrêté et réuni aux confesseurs. Jusqu'alors la Mission ne l'avait pas compté au nombre de ses membres les plus fervents; j'en dirai presque autant de Pierre Duyên: mais une fois dans les fers, l'exemple de leurs frères plus pieux et surtout la grâce divine ayant changé leurs cœurs, ils se distinguèrent l'un et l'autre dans la lutte par un courage à toute épreuve.

« Emmanuel-Simon Hoà avait été, dans sa jeunesse, élève de la Maison de Dieu. C'était un homme que son zèle, sa piété et ses autres vertus recommandaient spécialement à notre estime : promu à la dignité de premier catéchiste, il en remplissait les fonctions avec ferveur, et facilitait aux Missionnaires, par ses rapports avec les malades, l'administration des sacrements dans les différentes chrétientés de sa province, tandis que sa maison, toujours ouverte aux prêtres persécutés, leur servait de refuge dans les temps les plus orageux. C'est lui qui avait donné asile à M. de la Motte, et qui veillait à sa garde dans le poste périlleux où l'obéissance l'avait placé. Son généreux dévouement n'est pas resté sans récompense. Dieu a permis que le fidèle catéchiste tombât entre les mains de ceux qui poursuivaient son maître, au moment où il le conduisait vers une autre retraite qui semblait promettre plus de sécurité.

« De tous les prisonniers il est celui qui a enduré les plus cruelles tortures, parce qu'on l'accusait non-seulement d'être chrétien, mais encore d'avoir donné asile à M. de la Motte. Outre les coups de rotin dont on l'accabla, on le fit passer à plusieurs reprises par les tenailles, tantôt froides et tantôt rougies au feu; la première fois qu'il affronta ce dernier genre de supplice, il ne jeta pas même un cri, et cependant une fumée épaisse, avec l'odeur des chairs brûlées, s'élevait de ses plaies en combustion.

Si les deux femmes furent traitées avec moins de barbarie, elles eurent cependant une large part aux souffrances

communes. Magdeleine Haû en particulier se vit condamnée à tenir les jambes plongées dans une jarre d'eau de riz, à laquelle on avait mêlé une grande quantité de vers, ce qui est, dit-on, un supplice horrible. Les mandarins avaient aussi donné ordre de chercher partout des serpents pour les insérer dans ses vêtements, liés comme un sac près des talons ; heureusement pour elle on ne put en trouver. Rien n'ébranla sa constance. De concert avec Marie Vung, la pieuse veuve, elle regardait tous les tourments comme légers, auprès de la gloire du martyre, unique objet de leurs pensées et terme de toutes leurs espérances.

« Pour les autres chrétiens, on ne les tortura pas; la douceur et les promesses furent seules employées pour les séduire; le roi lui-même, désespérant de les vaincre par les menaces, descendit plusieurs fois jusqu'aux sollicitations, par l'intermédiaire de ses mandarins; mais ce fut aussi inutilement : les confesseurs répondirent toujours qu'ils étaient chrétiens, et qu'ils voulaient mourir fidèles aux engagements de leur baptême.

« Sur ces entrefaites, l'un des néophytes incarcérés, Jean Trâng, mourut de maladie dans sa prison, au commencement du mois de décembre. Ses compagnons de captivité ne tardèrent pas à connaître la sentence portée contre eux. Elle n'était pas également sévère pour tous. Simon Hoà, censé le plus coupable, devait être mis à mort sur le-champ; les deux femmes étaient condamnées à la servitude d'abord, puis à l'exil perpétuel, et les trois autres confesseurs à la peine capitale, après avoir subi indéfiniment la prison. Comme ils s'attendaient tous au bonheur de répandre leur sang pour la foi, ce fut avec un amer chagrin qu'ils virent la glorieuse palme refusée à leurs désirs ; mais nul n'en témoigna plus de douleur que Marie-Magdeleine, la principale héroïne de ce mémorable combat.

« Ils n'épargnèrent ni les supplications, ni même les

présents, pour obtenir des juges la consolation de mourir tous ensemble. Les mandarins ne revenaient pas de l'étonnement où les jetait cet amour du martyre : « On nous a « souvent implorés, disaient-ils, pour obtenir la grâce de « vivre; mais jamais personne ne nous a demandé la faveur « d'être condamné à mort. »

« Ce fut le 12 décembre de cette année 1840, que l'on conduisit Simon Hoà au supplice. Lorsque les soldats vinrent le prendre dans la prison, les autres confesseurs, jaloux de son sort, vinrent une dernière fois le féliciter; tous à l'envi l'encourageaient à tenir ferme au moment suprême, ils auraient même voulu le suivre jusqu'au lieu de l'exécution; et dans cette circonstance comme toujours c'était encore Marie-Magdeleine qui se distinguait le plus. « Quoi! disait le mandarin, elle a vu la mort de si près, « et elle n'est pas intimidée! — Vous me couperiez en « trois, répondait-elle, que je n'aurais pas peur. »

« Quand les soldats eurent tiré Simon Hoà de sa prison, ils l'engagèrent de nouveau à marcher sur la croix, l'assurant qu'à ce prix, grâce lui serait faite : il leur déclara que sa résolution était bien prise, et qu'il allait à la mort avec joie. Arrivé au lieu du supplice, on lui présenta encore le crucifix, on redoubla d'instance, afin d'obtenir qu'il le foulât aux pieds; pour toute réponse à ces criminelles propositions, le saint martyr se mit à genoux devant l'image de son Dieu et la vénéra en disant : « Seigneur, pardonnez-moi mes péchés. » — « Si tu ne veux pas marcher sur la « croix, lui dit un mandarin, fais au moins un pas en avant, « et nous te pardonnons. » — « Jamais, ce serait une apo- « stasie. » — « Eh bien, prends seulement ce crucifix, et « jette-le loin de toi. » — « Non, mandarin. » — « Tu « crains peut-être la vengeance de ton Dieu; je vais moi- « même fouler son image aux pieds.... Tiens, regarde si sa « colère éclate. » — « Mon Dieu n'est pas pressé de punir;

« l'éternité lui suffit bien pour avoir raison des profana-
« teurs.» Enfin sur l'invitation qu'il fit aux mandarins de ne pas le fatiguer inutilement, et d'exécuter les ordres du roi, un seul coup de sabre lui trancha la tête qui resta exposée pendant trois jours sur la place publique.

« Simon Hoà était père d'une nombreuse famille qu'il élevait dans la crainte de Dieu ; il jouissait aussi d'une belle fortune, qu'il eut le courage de mépriser assez pour conquérir au prix de son sang l'héritage éternel. J'ai su qu'au moment où on le conduisait au supplice, il avait reçu l'absolution d'un prêtre annamite qui avait trouvé moyen de se glisser dans la foule des spectateurs.

« Quelques jours après, Marie-Magdeleine partait pour le lieu de son exil, avec Marie Vung, sa glorieuse compagne. La charité de nos chrétiens les y a suivies, et a trouvé moyen de les tirer de la servitude pour les mettre en lieu de sûreté. Cet adoucissement arrivait trop tard pour Magdeleine, dont un an de tortures et de prison avait usé le tempérament; elle tomba bientôt dans un état désespéré; après dix jours de maladie, fortifiée par les derniers sacrements de l'Eglise, elle rendit son âme à Dieu, le 30 janvier 1841, et alla recevoir la couronne due à sa ferveur et à son zèle. Quoique son sacrifice n'ait pas été consommé par le glaive, elle mérite bien d'être comptée parmi les plus illustres martyrs de l'Eglise annamite. Marie Vung avait été son émule de constance dans les prisons; moins heureuse, elle en attend encore la récompense.

« Aucun des sept néophytes arrêtés avec M. de la Motte ne devait succomber à l'apostasie. Le 17 juillet, les trois confesseurs encore vivants, Philippe Phê, Pierre Duyen et André Luât, que MM. Galy et Berneux ont trouvés plus tard dans les cachots de Hué, furent appelés au ministère de la justice pour y subir une nouvelle épreuve. Malgré tous les efforts des mandarins, leur constance fut la même que

dans les précédents interrogatoires. Le grand juge, outré de ne pouvoir obtenir d'eux aucun acte de faiblesse, ordonna à un soldat, dans un mouvement de fureur satanique, d'aller commettre les plus indignes outrages sur l'image sacrée du Sauveur; et quand cette profanation fut accomplie, s'adressant aux confesseurs : « Votre Dieu est puissant, dites-vous; pourquoi donc ne punit-il pas cet homme? — Philippe répondit : Mon Dieu est aussi miséricordieux que puissant; sa vengeance n'est pas aux ordres de ses provocateurs. » Et les trois généreux athlètes se prosternèrent humblement pour adorer Notre-Seigneur en croix.

« Douze jours plus tard, ils étaient au comble de leurs vœux, en apprenant qu'un décret du roi les condamnait à avoir la tête tranchée après les funérailles de Minh-Menh.

« A ces nouvelles je vais en ajouter une dernière qui vous affligera comme nous. M. Bringol, prêtre du diocèse de Nancy, est mort le 22 décembre 1841. Missionnaire depuis 1827, il a supporté tout le poids de la persécution annamite, et s'il n'a pas obtenu la palme du martyre, il n'en a pas moins acquis un trésor de mérites pour le ciel.

« A deux reprises il a été obligé de se retirer dans une caverne, où il est resté la première fois trois semaines, et la seconde un mois entier, en compagnie d'un seul élève. Il fut même un jour arrêté par des païens qui le relâchèrent ensuite, moyennant rançon.

« Ce cher confrère était très-aimé des chrétiens, parce qu'il avait su se faire à leurs usages, et que rien ne lui coûtait quand il s'agissait de remplir auprès d'eux les fonctions de son ministère. On l'a vu faire jusqu'à douze lieues dans une nuit, et à pied, pour voler au secours des malades en danger de mort.

« Nous avions déjà été sur le point de le perdre en 1839, époque où il fut attaqué d'une maladie fort grave dont il ne s'est jamais parfaitement remis. Enfin, vers le

mois de décembre 1841, il tomba malade de nouveau : le 18, il fit encore un effort pour m'écrire un petit billet, dans lequel il m'annonçait qu'il touchait à ses derniers instants. Je ne sais quelle était la nature de son mal; seulement le prêtre indigène qui se trouvait auprès de lui le dernier jour, m'écrivait : « Le Père ne peut rien prendre et ne peut pas dormir; les médecins en désespèrent. » Le 21, survint une crise, et il expira le 22 au matin. J'ai su qu'il avait conservé sa connaissance jusqu'au dernier moment. Sa mort a été celle d'un saint. Ses obsèques ont pu avoir lieu sans trop de difficultés, parce que Phu-Or, village où il a rendu sa belle âme à Dieu, est tout chrétien.

Extrait d'une lettre de M. Miche, prêtre de la société des Missions-Etrangères, à Mgr Cuenot, Vicaire apostolique de la Cochinchine (1).

De la prison de Hué, le 29 mai 1842.

« MONSEIGNEUR,

« Depuis plus de trois mois que nous sommes dans les fers, nous avons épié sans cesse l'occasion de nous soustraire à la vigilance de nos gardes pour écrire à Votre Grandeur, et lui transmettre les détails de notre malheureuse expédition chez les sauvages. Dans les prisons de *Phù-Yên*, la vue d'une plume et d'une feuille de papier eût suffi pour nous faire interdire toute communication avec les chrétiens du dehors : un peu plus libre à Hué, j'en profite pour tracer à la hâte l'ébauche de nos tristes aventures, et le sommaire de nos longues tribulations. M. Duclos, voulant bien se charger de vous adresser le récit de notre voyage jusqu'à notre incarcération, abrégera d'autant mon travail : plus tard, si *Thieu-Tri* ne se presse pas de dégaîner son sabre, pour nous envoyer au ciel, je reviendrai sur notre Mission échouée, avec tous les renseignements qui peuvent aider à la conversion de ce peuple intéressant. Aujourd'hui je parlerai de notre entrée à la métropole de *Phù-Yên*, et

(1) M. Miche est un des cinq confesseurs dont nous avons récemment annoncé la délivrance.

des horribles scènes dont nous avons été les témoins ou les principaux personnages, pendant près de deux mois et demi.

« Votre Grandeur sait déjà que nous arrivâmes dans cette ville le 24 février, un peu avant la chute du jour. Après avoir passé les bazars, on nous fit faire halte sur une esplanade en face des remparts, et notre capitaine entra dans la forteresse pour prendre les ordres des mandarins et nous assigner nos places dans les prisons. En attendant, la foule se précipita autour de nous pour contempler les deux bêtes curieuses chargées de la cangue. Quand la nuit fut venue, on nous installa dans le sombre manoir; mon confrère fut placé dans la première caserne avec sept de nos gens, et je fus conduit avec le même nombre de prisonniers, dans un autre hangar, à l'extrémité opposée de la citadelle. M. Duclos et les siens étaient assez au large; mais nous, parqués comme des chèvres dans un petit enclos, nous étions si à l'étroit, que nos cangues se heurtant les unes contre les autres pendant la nuit, il nous fut impossible de reposer un instant. Dès ce soir même, mes compagnons furent mis aux ceps; mon surveillant, me voyant serré dans un coin et incapable d'étendre les jambes, m'épargna cette petite incommodité.

« Le lendemain dès qu'il fit jour, nous fûmes tous mandés à la barre du juge criminel qui, après quelques questions indifférentes, nous proposa d'apostasier et de fouler aux pieds la croix : notre réponse unanime fut que nous étions prêts à mourir cent fois plutôt que de nous rendre coupables d'un si grand crime. Le mot de *cent fois* le frappa, et il le répéta à plusieurs reprises. Comme le gouverneur n'était pas là, cet interrogatoire ou plutôt cette entrevue ne dura pas longtemps; le juge nous renvoya dans nos prisons respectives en ordonnant de nous delivrer de nos cangues pour nous charger de chaînes; quant à nos chrétiens,

comme criminels de second ordre, ils conservèrent leurs cangues, avec cette différence cependant, qu'on changea celles de bambou qu'ils portaient contre d'autres plus pesantes, en bois dur et garnies de fer.

« Lorsqu'il s'agit de me mettre à la chaîne, j'épouvantai quelque peu mes gardiens. Quoiqu'ils fussent deux pour ouvrir le collier de fer qu'ils devaient me suspendre au cou, ils ne purent en venir à bout malgré leurs efforts réitérés ; alors je le leur demandai, et je l'ouvris avec tant d'aisance qu'ils s'entre-regardèrent d'étonnement : ils me crurent fort, tant ils étaient faibles. Je le passai à mon cou, et fus encore obligé de rapprocher les deux extrémités, parce qu'ils ne purent le faire. Quand on en vint aux chaînons qui devaient m'enlacer le bas de la jambe, la même difficulté se présenta ; je pris encore ces anneaux et les rompis l'un et l'autre sans effort ; ce qui acheva de leur persuader que dans un petit corps je cachais les forces d'un athlète. Cette petite aventure fut cause qu'on riva mes fers si près que je pouvais à peine faire un pas sans m'écorcher les pieds.

« Ce même jour 25 février, nous fûmes appelés en audience solennelle à deux heures après midi, devant le gouverneur, le juge criminel, et trois autres petits mandarins que j'appellerai juges *assesseurs*, parce qu'ils doivent toujours accompagner le juge criminel dans les séances publiques où il s'agit de causes importantes. Avant de répondre aux premières questions qu'on nous adressa, nous demandâmes à être conduits immédiatement à la capitale. A ces mots, le gouverneur dit en souriant au juge criminel : *Ils voudraient bien aller à Hué, mais ils n'y iront pas de sitôt.* Il savait par une longue expérience qu'en tenant des prêtres dans ses serres, c'était tenir les cordons de la bourse de toutes les chrétientés.

« On procéda aussitôt à l'interrogatoire : Quels sont vos noms? — Mon confrère se nomme Ong-Lô, et moi je m'ap-

pelle Miche. — Votre patrie? — Nous sommes Français. — Quel est votre âge? — Ong-Lô trente-quatre ans, et moi trente-sept. — Qui vous a envoyés? — Personne ne nous a forcés de venir. Etrangers aux affaires de ce monde, nous en abandonnons le soin aux hommes du siècle pour nous occuper uniquement de l'enseignement de la religion et du salut des peuples. — Etes-vous venus ensemble ou séparément? — C'est le même navire qui nous a apportés, et nous avons débarqué ensemble à Syncapour. — A quelle nation appartenait le navire qui vous a transportés de Syncapour au Tong-King? — (Je voulais répondre de manière à leur laisser ignorer cette circonstance; mais M. Duclos me prévint qu'ils savaient déjà que la barque était annamite, et j'en fis l'aveu.) — Cette barque s'est-elle rendue à Syncapour dans l'intention de vous amener ici? — Nous n'avons pas interrogé le pilote sur ses intentions; nous l'avons trouvé occupé de son commerce, et lui avons demandé de nous conduire en Cochinchine moyennant salaire. — Quel est le nom du maître de la barque? — Nous l'ignorons. — A quel port a-t-il touché? — Nous n'en savons rien. — Comment se nomme le village où vous avez mis pied à terre? — Nous ne le savons pas.

A ces mots des cris de fureur s'élèvent contre nous: « Ils ne veulent rien dire, s'écrient les mandarins et une foule de scribes qui les environnent; mais les tenailles les feront bien parler. » Alors je leur déclarai que nos conducteurs, craignant pour leur vie, avaient pris la sage précaution de nous cacher leurs noms et celui des lieux où ils nous conduisaient, qu'ils nous avaient priés de ne pas les interroger là-dessus, et que nous avions fidèlement observé cette recommandation. — « Vous connaissez ces noms, reprennent les mandarins, et le rotin vous forcera de les révéler. — Non, repris-je, nous ne les connaissons pas; quand vous tiendriez le glaive suspendu sur nos têtes, nous vous

le répéterions encore : nous ignorons ce que vous nous demandez, nous ne vous le dirons pas. »

« Ces questions sur les noms de lieux et de personnes nous furent adressées plus de cent fois dans le cours des interrogatoires suivants : c'était là le point de mire des mandarins. Leur haine pour le nom chrétien, jointe à une insatiable soif de l'or, leur promettait une belle proie dans le maître de la barque, et dans tous ceux qui nous avaient donné asile; mais cette proie leur a échappé. Ainsi finit cette séance; elle fut comme l'annonce du violent orage qui devait fondre sur nous le lendemain.

« Le 26, dès sept heures du matin, nous fûmes de nouveau conduits au tribunal, avec les chrétiens nos compagnons de voyage : mêmes questions que la veille, mêmes réponses, mêmes menaces. Jamais je n'ai vu pareil désordre : nulle dignité dans les mandarins, tantôt couchés sur le ventre, tantôt parlant tous à la fois comme des écoliers en l'absence de leur maître ; c'était une cohue à fendre la tête. Si d'un côté le grand juge nous faisait une question, le gouverneur se hâtait d'en poser une autre ; les employés subalternes du palais les interrompaient à l'envi, et nous adressaient des questions différentes ; tout le monde voulait être de la partie ; les soldats et même de simples esclaves nous harcelaient autant que nos juges, et remplissaient comme eux l'office de présidents de cette cour d'assises. Quelquefois une voix partie du milieu de la foule des curieux nous embarrassait plus que toutes les paroles qui tombaient du tribunal : un misérable valet, plus astucieux que son maître, ne cessant de me faire question sur question, s'attira l'apostrophe suivante : « Puisque tu es grand mandarin, monte-là haut, lui dis-je en lui montrant l'estrade du juge criminel, et dis à ton maître de descendre à ta place. » Il rougit et recula de trois à quatre pas en murmurant quelques gros mots.

« Le gouverneur, voyant qu'il ne pouvait obtenir de nous

aucun aveu, passa à d'autres questions et nous dit : Quelle était votre intention en venant ici? — D'enseigner au peuple la vraie Religion. — Nous ne voulons pas de votre religion. — Vous n'en voulez pas, vous qui ne la connaissez pas; mais ceux d'entre vous qui la connaissent, en veulent et bénissent notre arrivée. Après tout, nous ne forçons personne de l'embrasser. — Saviez-vous que des lois très-sévères défendent aux prêtres européens l'entrée de ce pays? — Oui. — Comment avez-vous eu l'audace de les enfreindre?—Nous défendre de venir ici prêcher l'Evangile, c'est défendre ce que Dieu, ce que le plus grand de tous les maîtres ordonne. D'ailleurs le désir de procurer, en lui obéissant, un bonheur éternel à nos semblables, est en nous plus vif et plus fort que l'attachement à la vie; on ne craint pas de mourir quand on ne veut que le bien. Je m'étonne, au reste, que vous nous reprochiez ce qu'ont fait, par ordre de Minh-Menh, vos mandarins envoyés en France l'année dernière : ils ont foulé le sol français, comme nous le sol annamite; l'un est-il donc plus sacré que l'autre? Voici l'unique différence qu'il y a entre eux et nous : ils sont restés longtemps en France, et moi j'ai traversé cette province en sept jours pour me rendre chez les sauvages; on les a accueillis avec générosité, et vous, vous nous avez chargés de cangues et de chaînes. Il faut avouer que vous vous entendez en fait de reconnaissance! (Tout le monde rit, même les mandarins qui m'appellent *thàng gùi quai* (1).

« Le gouverneur, reprenant son sérieux : N'êtes-vous pas venus dans un autre but que celui d'enseigner la religion de Jésus? N'avez-vous pas été faire la guerre à *Gia-Diuh?* — Nous n'avons jamais mis les pieds dans cette

---

(1) Paroles qu'on pourrait traduire par ces expressions populaires : *C'est un fin matois.*

province. — On dit qu'un nommé Diu européen est à la tête des rebelles ; n'est-ce pas un de vous ? — Non ; nous ne connaissons pas même ce nom. — Mais enfin, vous êtes venus pour faire la guerre? — Vous insistez beaucoup sur ce point, et je suis sûr que vous ne croyez pas vous-mêmes à votre accusation; les prêtres sont des hommes qui ne prêchent que la paix, et rien n'est plus opposé à leur ministère que les troubles de la guerre. — Diu est un Français ? — Je ne sais si ce Diu existe; mais ce nom n'est pas même français. Mes compatriotes n'ont jamais porté les armes en Cochinchine qu'une seule fois, et ça été à la demande du meilleur de vos princes. Tandis que les Missionnaires gardaient et nourrissaient *Già-Laong* à *Dong-Nai*, les soldats envoyés par le roi de France combattaient au nord, et dissipaient l'armée des rebelles qui menaçaient le trône de votre souverain (1). Si *Già Laong* a recouvré son trône, c'est à nous qu'il le doit; ainsi les deux princes qui lui ont succédé, *Minh-Menh*, et *Thieú-Tri* qui règne maintenant, sont redevables de leur couronne aux Français, et par reconnaissance pour de si grands services, voilà ce que vous nous avez donné ! » En prononçant ces dernières paroles, je saisis ma chaîne pour la montrer à tous les assistants.

« Les mandarins en restèrent là sur notre compte, et s'adressèrent aux chrétiens compromis avec nous, pour savoir d'eux le nom du chef de notre barque et celui du

---

(1) Ce prince, longtemps proscrit et fugitif, fut obligé de conquérir son trône usurpé par les *Tay-son*. Il dut en grande partie ses succès, soit à Mgr Pignaux, Prélat qui avait toute sa confiance et son amitié, soit à l'habileté de plusieurs officiers français qui commandaient ses troupes et dirigeaient sa flotte. A l'aide de leurs signalés services, il rentra en 1799 dans sa capitale ; en 1802, il devint, par l'entière défaite et le supplice de son rival, seul maître de la Cochinchine et du Tong-King. Le roi *Già-Laong* est mort le 25 janvier 1820.

5.

village où nous avions abordé. Quelques-uns d'entre eux l'ignoraient, d'autres connaissaient seulement le lieu de notre débarquement et notre premier asile en Cochinchine ; mais tous, fidèles à la recommandation que nous leur avions faite, gardèrent le silence sur ce point important. Enfin on en vint aux tortures. *Ong-Quòn* (1), en qualité de chef de la caravane, fut mis à la question le premier ; on l'étendit entre deux pieux, et la rage des bourreaux répondit si bien à la fureur des juges, que le sang jaillit au premier coup de rotin : après qu'il en eut reçu dix, on apporta une croix de bois sur laquelle était peinte l'image de Jésus-Christ, puis on lui demanda s'il voulait la fouler aux pieds, condition indispensable s'il voulait échapper à la mort ; il répondit par un généreux refus, et au signal des juges, le

---

(1) *Ong-Quòn* est un catéchiste de la province de *Phù-Yen*. Il faut remarquer que par catéchistes nous entendons de simples chrétiens, le plus souvent mariés, dont les fonctions sont de présider à la prière, d'aller chercher le prêtre pour les malades, d'assister les moribonds, de baptiser les enfants en l'absence du Missionnaire, et de veiller sur la conduite des néophytes ; les uns ne sont établis que pour une chrétienté, d'autres en ont plusieurs sous leur surveillance, et il y en a dont la sollicitude doit embrasser toutes les chrétientés d'une province ; ce sont ces derniers que nous appelons grands catéchistes. *Ong-Quòn* est de ce nombre ; c'est lui qui avait tout préparé pour l'expédition de MM. Miche et Duclos ; il devait les accompagner jusqu'au terme de leur voyage, et rester avec eux jusqu'à ce qu'ils pussent se passer de ses services. Arrêté et ramené à la préfecture de *Phù-Yen*, il a eu le malheur d'apostasier au milieu des tortures, ce qui lui a causé tant de honte et de regret qu'il est resté pendant assez longtemps comme privé de la raison. Mais enfin ranimé par les exhortations de MM. Miche et Duclos, par les prières et les remontrances des catéchistes qui le visitaient chaque jour dans ses fers, il est revenu à son bon sens et a profité de la translation des confesseurs à Hué pour réparer sa chute. Dans la relation de M. Miche il est question d'un jeune homme arrêté avec nos deux confrères, et nommé aussi *Quòn* ; il ne faut pas le confondre avec l'*Ong-Quòn* dont je viens de parler.

bourreau, continuant son office barbare, lui mit le dos en pièces. On s'arrêta au vingtième coup, et comme il persistait à confesser Jésus-Christ, on le délia.

« Le soldat *Thièn* lui succéda. Nous avertîmes les mandarins que ce néophyte était malade et ressentait des accès de fièvre depuis plus de quinze jours; mais nous avions affaire à des tigres et non à des hommes; ils étaient dans la joie de leur âme de tenir ce héros chrétien qui les avait déjà vaincus trois ans auparavant. Les glorieuses cicatrices dont tout son corps est sillonné, attestaient que sa foi lui est plus chère que la vie. Il avait résisté aux tenailles et au rotin en 1838; quoique infirme, il sortit encore victorieux de ce dernier combat, et lassa par sa patience les bras vigoureux qui se relayaient pour triompher de sa constance. Couvert de sang et de plaies, il ne fit entendre sa voix que pour dire qu'il était chrétien, et qu'il n'abjurerait pas l'Evangile : il reçut trente coups.

« Vint ensuite *Chù-Quòn*, qui, après en avoir enduré dix ou douze, donna le funeste exemple de l'apostasie. Un enfant de quinze ans eut le malheur de l'imiter. Il avait d'abord refusé généreusement d'obtempérer aux ordres criminels des mandarins; mais à peine attaché aux pieux, l'idée des tortures dont il venait d'être témoin l'effraya; d'un autre côté pour l'encourager au parjure, on rappela *Chù-Quòn*, qu'on fit passer et repasser sur le christ; alors cet infortuné succomba.

« Il fut suivi par *Ong-Tiên* de *Hoè-Gào*. Nous espérions que ce bon vieillard serait un généreux confesseur; car depuis notre arrestation, il avait toujours paru joyeux et content de son sort. Hélas! il n'est que trop vrai qu'une vie vertueuse n'est pas toujours un sûr garant pour l'avenir; à la première interpellation du juge criminel, ce malheureux s'avança pour marcher sur la croix. Je lui lançai un regard qui le fit reculer de plusieurs pas, puis il déclara

qu'il ne foulerait pas aux pieds l'image de son Dieu ; mais dès qu'il fut garrotté, il céda avant même de recevoir un seul coup. Dans ce moment je quittai ma place et me mis à la droite de M. Duclos, afin que plus rapproché du lieu du supplice, je pusse encourager nos chrétiens. Comme je m'en acquittais de mon mieux de la voix et du geste, le gouverneur, m'ayant aperçu, me fit retirer avec menace, et me consigna tout près de lui. *Ong-Quòn*, notre guide, fut appelé de nouveau, et refusa comme auparavant de profaner la croix ; mais vingt autres coups appliqués sur ses plaies encore toutes saignantes, vainquirent enfin sa résistance, et cet homme, si remarquable par la vivacité de sa foi et la ferveur de son zèle, devint un apostat !

« *Chù-Ngài* descendit après lui dans l'arène. Ce jeune homme, âgé de vingt ans, après s'être conduit en héros, finit par ternir la gloire qu'il avait acquise au prix de son sang. Il fatigua les bras de trois ou quatre bourreaux. Tandis que le rotin sillonnait ses chairs, il invoquait les saints noms de Jésus et de Marie. « Le voilà qui prie, » s'écriaient les soldats avec dérision ; et cet acte de piété accompli au milieu des supplices qu'on lui infligeait pour sa Religion, ne faisait qu'attiser le feu de la colère des infidèles, il semblait ranimer leurs forces en rallumant leurs fureurs.

« Dans ce moment un des juges assesseurs m'adressa la parole et me dit : « Voyez quel mal vous faites à ces gens. — Que dites-vous là? répondis-je. Nous avons formé leur cœur à la vertu et dissipé les ténèbres de leur esprit, telle est notre œuvre ; quant à ces plaies, à ces ruisseaux de sang et à ces tortures, c'est votre ouvrage. — Pourquoi donc, reprit le juge, votre Jésus ne vient-il pas au secours de ses adorateurs ? — Il n'aurait qu'à le vouloir ; mais en leur accordant la grâce de souffrir patiemment, il leur fait une faveur plus précieuse ; car les souffrances de

ce monde sont passagères, et conduisent dans l'autre à un bonheur éternel.

« *Chù-Ngài*, toujours inébranlable dans sa foi, fut délié au vingtième coup. Avant la fin de cette séance, il fut mis à la question une seconde fois, et vingt autres coups de verges manifestèrent avec plus d'éclat son courage, tout en couvrant d'ignominie ses barbares persécuteurs. L'infortuné n'était pas parvenu à la moitié de son chemin de douleurs, que je voyais des lambeaux de sa chair voler sous le rotin. Après lui, *Bao* et *Canh*, deux autres chrétiens arrêtés avec nous, supportèrent vingt coups de fouets, sans pousser un seul soupir; on les réserva pour le soir. Cette séance avait duré plus de cinq heures; les bourreaux étaient fatigués, sans que leur rage fût assouvie : comme il restait encore plusieurs chrétiens à torturer, on nous donna rendez-vous à deux heures après midi, pour terminer le drame sanglant qui venait de s'ouvrir.

« Les expressions me manquent, Monseigneur, pour redire à Votre Grandeur dans quelles angoisses nous plongea cette horrible scène, ainsi que la suivante; les souffrances de nos chrétiens, la chute de plusieurs d'entre eux, les insultes faites aù signe sacré de la Rédemption, tout cela avait brisé notre âme, nous en perdîmes l'appétit, et pendant plusieurs jours nous fûmes réduits à une telle prostration de forces que nous pouvions à peine nous traîner au tribunal.

« Ce même jour, 26 février, nous fûmes rappelés devant le juge criminel qui siégeait seul. *Ong-Quòn* nous avait précédés. Quand le juge nous vit arriver, il fit reconduire M. Duclos à sa caserne, disant qu'il ne comprenait pas son langage : à peine ce cher confrère fut-il sorti qu'on m'étendit entre les pieux pour me torturer. Voici à quelle occasion. Notre grand catéchiste, qui avait perdu la tête à la suite des tourments qu'il avait subis, n'osait plus contredire en rien le

mandarin, et celui-ci lui avait fait dire que j'étais resté sept mois dans sa maison. Interrogé là-dessus, sans être prévenu de son étrange déposition, je niai ce qu'il avait affirmé. Le mandarin m'accusa d'imposture. — Non, répondis-je; si quelqu'un a menti, c'est celui qui me prête un séjour de sept mois chez cet homme. — Si tu n'en fais l'aveu, tu seras frappé, me dit le juge. — Eh bien! répliquai-je, frappez donc, car j'aime mieux être torturé en disant la vérité, que d'échapper à la question en mentant pour vous complaire; » et sans attendre ses ordres, j'allai me livrer aux soldats qui me lièrent les pieds et les mains et m'attachèrent aux pieux.

« *Ong-Quôn*, inspiré par une fausse compassion, s'approcha de moi et me dit : « Avouez que vous avez été chez moi l'espace de sept mois, et vous serez délié. — Non, lui dis-je, je ne t'imiterai pas, tu as menti. » Alors le mandarin me traita d'obstiné et fit signe aux soldats de se mettre à l'œuvre. Aux trois premiers coups je ne dis rien; mais j'accompagnai tous les autres d'une courte prière; je disais : Mon Dieu, fortifiez-moi; mon Dieu, secourez-moi, etc. Je ne reçus que dix coups, dont les derniers seulement firent couler le sang.

« Ce fut alors qu'on fit revenir tous nos néophytes; ceux qui avaient été épargnés le matin, furent successivement torturés le soir. A mesure qu'un nouveau personnage paraissait sur la scène, on amenait aussi un apostat, qu'on forçait à marcher sur la croix de nouveau, mais avec des circonstances si outrageantes pour l'auguste signe de notre salut, que je croirais salir le papier en les répétant à Votre Grandeur.

« Les mandarins, craignant que ma présence et mes paroles ne maintinssent nos chrétiens dans le devoir, m'avaient fait conduire loin du théâtre de leur combat : la foule était placée entre moi et les patients, en sorte que bien des

choses échappèrent à mes regards; cependant j'en ai assez vu pour me convaincre que la rage dont sont animés les ennemis du nom chrétien, ne peut être qu'une inspiration de l'enfer. L'homme est naturellement sensible aux malheurs d'autrui; l'infortuné qui verse des larmes, excite la pitié, et trouve toujours de la sympathie dans les témoins de sa douleur. Ici rien de semblable. Les bourreaux qui venaient de sévir sous nos yeux contre des brigands et des voleurs sans manifester aucun sentiment de joie, montraient sur leur visage que c'était pour eux une volupté, une ivresse, quand leurs verges tombaient sur les adorateurs de Jésus-Christ. Si par hasard leurs bras fatigués frappaient quelques coups à faux, des cris d'indignation partaient du milieu de la foule, en même temps que des menaces leur étaient adressées du haut de l'estrade où siégeaient les mandarins. Arrachaient-ils quelques cris aigus à leur victime, les visages des spectateurs s'épanouissaient de joie, et un sourire satanique courait sur leurs lèvres. Les sanglots, les cris de douleur, les gémissements plaintifs des confesseurs de la foi étaient pour ces idolâtres, aux entrailles de bronze, une musique délectable. Oh! que l'homme est méchant, quand la religion n'a pas réformé son cœur!

« Dans ce moment, il se livra au dedans de moi-même un rude combat, et j'appris qu'une petite peine est quelquefois plus difficile à supporter qu'une grande épreuve. Tandis qu'on s'acharnait à mettre en pièces nos compagnons de captivité, une troupe de jeunes écervelés me prit pour son jouet: les uns me tiraient par l'habit, les autres, avec des gestes significatifs, me désignaient le supplice qui m'était réservé. Un d'entre eux eut l'insolence de porter sa main sur mes plaies en me disant avec un sourire ironique: « As-tu froid là? » Mon sang bouillonnait dans mes veines! et je vis le moment où la patience m'échapperait; heureusement le bon Dieu me soutint.

« Enfin la nuit arriva : tous nos chrétiens avaient eu part au calice d'amertume. Les mandarins voulurent finir la journée par une victoire digne des suppôts de l'enfer ; ils firent comparaître de nouveau *Chù-Ngài*, qui avait déjà reçu quarante coups dans la matinée. Sur son refus d'abjurer l'Evangile, quatre soldats le saisirent, le couchèrent à plat ventre sur la croix, et déchargèrent sur lui dix nouveaux coups de bâton. Aussi inébranlable que le matin, il déçut l'ignoble espérance des juges, et trois fois vainqueur en un jour il regagna sa prison, laissant aux persécuteurs la honte de s'être montrés envers lui inhumains et féroces sans succès.

« Le 27, à peine le jour commençait-il à poindre, qu'un soldat armé d'un rotin vint me prendre dans ma caserne et me conduisit au *Trùong-Tra* (1). Les mandarins, désespérant de m'arracher quelque aveu capable de compromettre d'autres chrétiens, lancèrent sur moi la meute de tous les scribes du tribunal, avec plein pouvoir de me harceler à leur gré, de me dresser tous les piéges possibles pour m'arracher des révélations. Je me vis donc environné de vingt-cinq ou trente bacheliers, jeunes encore, pleins de suffisance, et se croyant tous autant de petits Confucius, parce qu'ils savaient quelques douzaines de caractères chinois.

« Sept à huit d'entre eux étaient munis de grands cahiers, où ils devaient consigner mes dépositions ; le plus rusé de la troupe en était le chef, et avait été chargé spécialement de m'interroger. Mais tous voulaient remplir l'office de président, et selon la noble coutume des Annamites, ils parlaient tous à la fois : c'est ce qui me sauva. Je me vis

(1) *Trùong-Tra*, salle destinée aux interragatoires des accusés quand ils se font par les mandarins subalternes de la préfecture.

souvent assailli de quatre ou cinq questions l'une sur l'autre, dont plusieurs étaient fort captieuses. Alors je gourmandais mes docteurs de ce qu'ils parlaient tous ensemble comme des enfants; puis, m'adressant à celui dont les paroles ne présentaient aucune difficulté : Que demandes-tu? lui disais-je.—Il répétait sa demande, tandis que tout le monde gardait le silence, pour entendre ma réponse qui était toujours prolixe, et je faisais ainsi oublier et tomber toutes les questions embarrassantes.

« Mes petits-maîtres, qui s'étaient promis une victoire éclatante, honteux de voir toutes leurs batteries démontées, ne m'épargnèrent ni injures ni mépris. Leur président surtout enrageait; une fois entre autres, il s'approcha si près de moi que nos figures se touchaient presque : « Parle donc, misérable, me dit-il, et j'ouvrirai ta chaîne; mais si tu t'obstines à garder le silence, je te fais frapper à mort. » Je le pris par la barbe, et lui répondis : « Ce n'est pas toi qui as rivé mes fers, et ce n'est pas toi qui les rompras. Ainsi, je ne redoute pas plus tes menaces, que je n'ai d'espérance dans tes promesses. » Cette réponse lui fit grincer les dents; tous ses camarades le plaisantèrent, et il fut obligé de rire comme les autres. Il était près de midi; le combat durait depuis six heures; n'ayant encore pris aucune nourriture, je tombais de faiblesse; je demandai mon congé qui me fut accordé, et tous les scribes s'en retournèrent avec deux lignes d'écriture qui portaient : Que j'étais dans le pays depuis huit mois, que j'étais venu de Syncapour, et que je voulais cacher tout le reste.

« Pendant cette matinée si pénible pour moi, M. Duclos ne sortit pas de sa caserne; néanmoins ce cher confrère éprouvait des angoisses pires que mes souffrances. *Ngài* qui habitait avec lui, avait été mandé chez le grand juge, et mis à la question pour la quatrième fois. Douze nouveaux coups de rotin, rouvrant les plaies de la veille, émoussèrent

son courage, et il succomba! Le juge profita de l'état d'abattement où il était, pour lui arracher quelques aveux, et ce jeune infortuné déclara qu'il nous avait rencontrés à *Hoa-Vong. Chù-Quòn* fit une déposition analogue, et des soldats partirent aussitôt pour aller saisir de nouvelles victimes. On avait dit aussi à M. Duclos qu'on m'écharpait pour me faire apostasier. Il n'en était rien; toutefois ce faux bruit l'inquiéta beaucoup. Un peu avant d'arriver à ma prison, je fus arrêté par un soldat qui voulut me faire entrer dans un tribunal où siégeait un mandarin qui connaissait d'autres affaires; je refusai d'obtempérer à ses ordres, alléguant pour raison que ce mandarin n'avait aucune juridiction sur moi. Il fallut céder à la force. Quand je fus devant ce juge, il me demanda d'un ton courroucé pourquoi je m'obstinais à ne rien dire; je lui répondis : « C'est parce que vous vous obstinez à me demander ce que je ne sais pas. « Comment s'appelle le roi de France? » ajoutai-je. Il resta muet, et ouvrit de grands yeux, ne sachant où j'en voulais venir. « Si j'étais grand mandarin, repris-je, et si je menaçais de te frapper à mort, pour te faire prononcer ce nom, le rotin te l'apprendrait-il? Eh bien, voilà où j'en suis. Tu me demandes ce que j'ignore, les tortures ne me l'apprendront pas. » Le public, témoin de l'embarras du mandarin, se mit à rire : alors je lui fis une petite inclination, et je partis sans en demander permission, disant qu'il avait l'estomac bien garni, tandis que j'étais encore à jeun.

« Ma fatigue était si grande, qu'en arrivant à mon gîte, je pus à peine prendre deux ou trois cueillerées de riz; je me couchai pour goûter un peu de repos; mais n'ayant pour lit qu'une terre inégale, rongé d'ailleurs par la vermine, et poursuivi par la pensée de tous les maux qui allaient fondre sur les chrétiens de cette province, il ne me fut pas permis de sommeiller un instant. J'appris encore qu'on

allait arrêter des néophytes à *Mân-Lân*, à *Hoa-Vong* et à *Hoè-Gào*, et je préparai d'avance les réponses que j'aurais à faire dans le cas où ils me seraient confrontés.

« Ces chrétiens ne tardèrent pas longtemps à arriver avec la cangue au cou. L'un d'eux était de *Hoè-Gào*, un autre de *Mân-Lân*, celui-ci avait la dignité d'*Ong-Trùm* (1); trois vieilles femmes de *Hoa-Vong*, dont deux étaient religieuses, les suivaient avec un jeune homme qu'on avait arrêté à *Binh-Hoà* comme parent de *Ngài*, bien qu'il lui fût absolument étranger et inconnu. Dès que les trois chrétiennes comparurent avec nous devant les grands mandarins, M. Duclos me dit tout bas qu'elles n'habitaient pas la maison où nous étions restés cachés, et que les soldats s'étaient mépris. Je fus enchanté de cette erreur. Comme je ne les connaissais pas moi-même, je vis qu'il serait facile de mettre en défaut les mandarins sur cette question. « Connaissez-vous ces femmes? nous dit le juge criminel. — Non. — Avez-vous habité chez elles? — Non. » Le mandarin entra en colère et nous traita de menteurs; puis il s'adressa aux religieuses, et leurs réponses négatives l'irritèrent encore davantage.

« Aussitôt on apporte un crucifix, et l'on propose l'apostasie à ces bonnes néophytes qui refusent. — Qu'on les traîne sur la croix, » ajouta-t-il; et soudain des soldats les saisirent par la cangue : l'un d'eux le fit avec tant de brutalité, qu'il faillit rompre le cou à la plus âgée, pauvre aveugle de soixante-quinze ans. Le lendemain on frappa ces trois prisonnières dans le double but de les faire apostasier, et de leur arracher l'aveu de notre séjour chez elles; mais aussi fermes que la veille, elles confessèrent la foi

(1) Le mot *Trùm* signifie le plus ancien d'un village ou le chef d'une chrétienté.

avec un noble courage, sans satisfaire nos persécuteurs sur l'autre question.

« *Ong-Trùm* de *Mân-Lân* fut ensuite amené. Nous ne le connaissions nullement. On lui présenta aussi un crucifix avec ordre de le fouler aux pieds ; sur son refus, le juge criminel ne rougit pas de me dire que si j'avais pitié de cet homme, je devais l'engager à profaner la croix, afin de le soustraire au supplice qui l'attendait. Je me tournai aussitôt vers le confesseur, et lui dis : « Sois ferme ; garde-toi bien de commettre un si grand crime. Les souffrances de ce monde sont de courte durée ; supporte-les avec patience à l'exemple de Jésus-Christ qui est mort pour nous sur ce bois, et ton bonheur sera éternel.» Après ces paroles j'attendais un orage : mais le mandarin se contenta de m'appeler *thàng-qùi-quai* selon sa coutume. Ce chrétien ne fut pas torturé en notre présence. Quelques jours après il reçut trente coups de rotin qui, loin d'en faire un apostat, donnèrent plus de lustre à la vivacité de sa foi. Le néophyte de *Binh-Hoà* imita sa constance. L'autre qui était de *Hoè-Gào* faillit, sans tromper nos prévisions ; c'était un ivrogne.

« Les choses en étaient là lorsque les fidèles envoyés par Votre Grandeur arrivèrent et pénétrèrent jusqu'auprès des deux grands mandarins. Ceux-ci, à demi gagnés par toutes les sommes déjà versées dans leurs coffres, ne firent plus de nouvelles arrestations ; ils tenaient d'ailleurs assez de monde sous les verroux, pour épuiser les bourses d'un grand nombre de chrétientés. C'est alors qu'on commença à rédiger le rapport au roi. Les mandarins, convaincus d'un côté que nous ne leur ferions jamais connaître le maître de notre navire, ni le lieu de notre débarquement, et de l'autre, craignant d'être accusés à la cour de n'avoir pas fait toutes les perquisitions possibles, s'ils n'articulaient pas ces noms importants, s'entendirent avec *Ong-Quòn* pour remplir

cette lacune. Un pilote fut bien vite trouvé : selon eux, il se nommait *Lai*, et nous avait conduits à *Bària* en Basse-Cochinchine, d'où il nous avait amenés à *Phù-Yen* pour descendre chez *Ong-Quòn*. Il fallait notre consentement pour consigner cette fable dans la lettre au roi ; nous le refusâmes, en protestant que nous n'avions jamais mis les pieds en Basse-Cochinchine. Nous reçûmes, mon confrère et moi, chacun vingt coups de rotin pour cette affaire ; mais on nous frappa légèrement.

« Peu de jours après, on abandonna ce système qui nous faisait venir de Cochinchine contre mousson, à une époque où la mer n'est pas tenable sur toute la côte. Le juge criminel trouva plus expédient de nous amener directement de Syncapour à *Phù-Yen*, et de nous faire tout de suite escalader les monts ; cela nous arrangeait mieux et le mettait lui-même à l'abri de tout reproche de la part du prince. Mais il fallait désigner les maisons des chrétiens qui nous avaient reçus, soit à notre débarquement, soit en traversant la province pour monter chez les sauvages, où l'on supposait que nous avions séjourné cinq mois et demi : *Hic opus, hic labor!*

« En entrant dans la province de *Phù-Yen*, nous avions en effet l'un et l'autre mis pied à terre chez Ong-Quòn ; M. Duclos avait aussi séjourné dans la maison d'Ong-Thièn. Ces deux hommes, déjà compromis et arrêtés avec nous, s'exécutèrent de bonne grâce, et déclarèrent nous avoir recueillis dans leurs demeures ; et il fut convenu que ces deux habitations seraient désignées dans la lettre au roi comme nous ayant donné l'hospitalité : chose que nous pûmes avouer sans blesser la vérité. De là nous passions chez les sauvages en couchant une fois dans la forêt : ce qui était encore d'une parfaite exactitude. C'était bien assez de ces aveux pour formuler le rapport au roi ; mais les mandarins tenaient quelques religieuses de *Hoa-Vong* : la belle proie, et

qu'il en aurait coûté à ces hommes cupides de l'abandonner ! Le juge criminel appela notre grand catéchiste, et lui persuada que, pour rendre le rapport croyable, il fallait absolument nous faire faire une halte à *Hoa-Vong*, ne fût-ce que d'un jour, parce qu'il y a trop loin de Mân-Lâu à Hoè-Gào. Celui-ci donna dans le piége, et signala comme nous ayant donné asile la maison de la religieuse qui était aveugle : cette déposition était aussi fausse qu'imprudente ; mais, comme il la réitéra dans quatre ou cinq interrogatoires, les mandarins y crurent, malgré toutes nos dénégations. — « Comment rendez-vous la justice? leur dis-je un jour. Un homme affirme contre cinq, et vous recevez ce témoignage unique, vous repoussez celui du grand nombre : est-ce là de l'équité? — Mais, dit le gouverneur, Ong-Quòn n'a pas intérêt de mentir là-dessus. — Vous vous trompez, mandarin, depuis que vous lui avez mis le dos en pièces, il tremble de se trouver en opposition avec vous. En parlant ainsi, il entre dans vos vues que nous connaissons tous, et il échappe aux tortures; nous, au contraire, nous savons que nos dénégations ne nous attireront que des supplices. Quel témoignage a le plus de poids? »

« Les juges, voulant à tout prix parvenir à leur fin, eurent recours à un expédient qui les déçut complétement; ils dirent au capitaine de notre caserne de placer Ong-Quòn, une nuit auprès de nous, et recommandèrent à ce dernier de faire tous ses efforts pour nous amener à son avis. Qu'arriva-t-il ? Ce que vous prévoyez bien; ce fut lui qui se rangea de notre côté. Nous lui représentâmes que par sa condescendance aux suggestions mensongères des mandarins, il perdait des femmes innocentes, et qu'il causait des dommages incalculables à tout le village ; au lieu qu'en se conformant à notre déposition, la seule vraie, il ferait un grand acte de charité qui, joint à une vingtaine de coups de rotin qu'il recevrait encore, disposerait le Seigneur à

lui pardonner son apostasie. Ces paroles réveillèrent sa foi, et il nous promit de se dédire.

« En effet, à la première séance générale qui eut lieu, interrogé sur ce fait, il nia ce qu'il avait constamment affirmé les jours précédents. Nos mandarins, bien interdits à la vue de cette conversion inattendue, qui leur enlevait la douce espérance de faire quelques malheureux de plus, entrèrent en fureur et lui demandèrent raison de ce changement. Il répondit que la crainte des tortures était l'unique motif qui l'avait précédemment engagé à trahir la vérité. On ne lui en laissa pas dire davantage; l'ordre de planter les pieux fut donné, et ses reins ensanglantés tressaillirent vingt fois sous le rotin. Comme de coutume, M. Duclos, qui déjà avait reçu quatre coups la veille pour la même cause, vint ensuite et en obtint encore vingt comme le catéchiste. Je fus garrotté à mon tour avec menace de quarante coups; mais on me délia au douzième, en nous disant à tous que les tenailles nous feraient dire le lendemain ce que nous ne voulions pas avouer ce jour-là; et la séance fut levée. »

(*La suite au prochain Numéro.*)

La plupart de nos lecteurs savent déjà que M. Charrier, naguère enchaîné pour la foi dans les cachots annamites, a été ramené dans sa patrie sur un vaisseau de guerre français. Depuis son retour, nous avons été assez heureux pour l'entendre raconter lui-même les circonstances de sa mise en liberté. En sollicitant ces détails, nous pensions les redire aux Associés de l'Œuvre; c'est ce que nous allons faire; mais le récit de M. Charrier, tel que nous le reproduisons d'après

des souvenirs que nous croyons exacts, sera loin d'avoir ce charme religieux que lui prêtaient pour nous, et la vue d'un apôtre consacré par les stigmates d'une double flagellation, et l'accent énergique de cette même voix qui a confessé Jésus-Christ sous la cangue et le rotin.

« Le 25 février 1843, la corvette l'*Héroïne* vint mouiller au port de Touron. Bien que le commandant, M. Lévêque, n'eût point d'ordre de son gouvernement pour exiger l'élargissement des Missionnaires, il prit sur lui la responsabilité de les réclamer comme compatriotes injustement opprimés. Le mandarin et l'interprète que le roi avait envoyés à bord, sur la demande du capitaine, commencèrent par nier qu'il y eût des Français dans le pays, protestant que s'il en existait en Cochinchine, on les rendrait volontiers. Mais ce mensonge, tout officiel qu'il était, ne pouvait tromper M. Lévêque; les renseignements les plus explicites sur la situation des cinq condamnés lui avaient été transmis, peu après son entrée dans la rade, par M. Chamaison, Missionnaire français qui se tenait caché à trois quarts d'heure de la côte. Voici comment cette communication avait eu lieu.

« Chaque jour des officiers de la corvette descendaient sur un îlot voisin, tout peuplé de singes, pour se distraire en leur faisant la chasse. Dans une de ces excursions, ils aperçurent sur la lisière du bois un Annamite blotti derrière un buisson, qui, tout en craignant d'être vu par ses compatriotes, s'efforçait d'appeler sur lui l'attention des étrangers; d'une main il faisait de grands signes de croix, et de l'autre agitait un paquet d'un air mystérieux. Les chasseurs devinèrent aisément dans cet inconnu un chrétien chargé de leur remettre quelque message; ils s'approchèrent et trouvèrent en effet, sous un linge qui servait d'enveloppe,

une lettre adressée à *Monsieur le Commandant de l'Héroïne*. Elle l'assurait que MM. Galy et Berneux emprisonnés depuis vingt-trois mois, M. Charrier depuis dix-sept, MM. Miche et Duclos depuis treize, étaient encore dans les cachots de Hué, toujours à la chaîne, et sous le coup d'une sentence de mort qui pouvait d'un jour à l'autre être mise à exécution.

« Devant des informations si précises, tous les démentis du mandarin étaient inutiles. En vain offrit-il, comme preuve de sa bonne volonté, d'approvisionner la corvette : « Nous « avons des buffles, disait-il, des porcs, des bœufs; s'il vous « en faut, nous sommes prêts à vous en vendre. — Je n'en « ai pas besoin, répondit le capitaine; j'ai des vivres à « mon bord pour six mois; il ne me manque que les cinq « Missionnaires : qu'on me les rende ce soir, je pars demain; « autrement je reste six mois, et alors nous verrons... » L'interprète ayant déclaré qu'il ne transmettrait jamais au roi une pareille demande, parce que cette hardiesse lui coûterait la vie, M. le commandant adressa par écrit sa réclamation au ministre de la marine cochinchinoise, en donnant à entendre qu'un refus pourrait avoir des suites fâcheuses.

« Deux jours après, le mandarin de Touron revint à bord avec cette même lettre; il n'avait pas osé l'envoyer au ministre, de peur, disait-il, d'avoir la tête coupée. — « Eh « bien ! j'irai moi-même, reprit le commandant. Cherchez- « moi des palanquins pour me conduire avec mon état- « major à la capitale; je veux demander raison au roi de « ce que vous refusez de lui porter mes dépêches. — « Mais c'est un voyage d'un mois que vous allez entre- « prendre. — Non, je connais la distance; Hué n'est qu'à « quinze lieues d'ici; trouvez-moi des guides, et j'y serai « demain. Sinon, je vais avec ma corvette mouiller en vue « de la capitale. » Le mandarin, effrayé, se décida

enfin, après dix jours d'hésitation, à envoyer la lettre au roi : elle eut son effet.

« La veille de notre élargissement, dit M. Charrier, nous vîmes arriver à la prison un interprète qui sortait du palais royal : il me dit en mauvais français et la joie peinte sur le front : « Moi bien content, vous aller en France. — Tu « mens. — Non, navire de guerre français à Touron ve-« nir chercher vous. — Pas vrai. — Bien vrai, moi lettre com-« mandant ; grand mandarin du palais appeler moi pour « traduire ; mais moi pouvoir pas traduire. Demander per-« mission au mandarin aller chercher dictionnaire ; mais moi « venir trouver vous, prier traduire pour moi. » Alors je lui dis de prendre son pinceau et d'écrire. Fier de ma traduction, il la porta au mandarin qui la rédigea en style de coùr, afin qu'elle fût digne d'être présentée au prince.

« C'est le 12 mars qu'on brisa nos fers. Ce même jour, Thieu-Tri publia une ordonnance, adressée à tous les tribunaux et mandarins de son royaume, dans laquelle cherchant à pallier un acte dont son orgueil était vivement froissé, il annonçait que le souverain de notre royaume, informé des charges qui pesaient sur nous, avait envoyé un *mandarin sauvage* supplier humblement le roi de Cochinchine de nous faire grâce.

« Lorsqu'on nous eut ôté nos chaînes, nous fûmes conduits au tribunal des supplices, et de là au ministère des finances : à cette dernière station, le grand mandarin, du haut de son estrade, nous fit un long discours sur la clémence du roi, et sur la nécessité où nous étions d'abjurer nos *mauvaises doctrines*. Mais il faut remarquer que ce jour-là on nous appelait *frères*, tandis que la veille on nous traitait de *canaille*.

« Une nombreuse escorte nous accompagna de la capitale jusqu'au port. Arrivés à Touron, nous fîmes halte

un instant dans la maison du mandarin, pour entendre lecture de l'ordonnance royale qui nous remettait entre les mains du commandant. C'est là que M. Lévêque vint nous prendre à la tête de son état-major en grande tenue. Tandis que nous nous avancions vers le rivage, entre une double haie de soldats, une foule immense, composée de païens et de néophytes, assistait silencieuse, étonnée, à notre délivrance. A trois heures du soir, le 17, nous étions à bord de l'*Héroïne*, et le lendemain à huit heures nous mettions à la voile.

« Pendant la nuit que nous passâmes en vue de la côte, une barque annamite se glissa furtivement à travers les jonques mandarines qui sillonnaient la rade en tous sens, et parvint jusqu'à la corvette; elle était montée par des néophytes qui venaient, au péril de leur vie, réclamer leurs Missionnaires, et remettre au commandant une lettre de Mgr Cuenot, qui le priait de nous débarquer à *Suche*, sur la côte sud, où une embarcation irait nous prendre pour nous reconduire dans nos chrétientés. En vain joignîmes-nous nos pressantes supplications à celles de notre Evêque; nous dûmes dire adieu, en la bénissant, à notre patrie adoptive; nous y laissions des frères proscrits, des enfants persécutés, et des fers que nous espérions ne quitter qu'à la porte du ciel !

« A notre arrivée à Syncapour, nous conjurâmes de nouveau M. le commandant de nous rendre à notre vocation, appuyés dans notre demande par nos confrères de cette ville; mais M. Lévêque leur signifia, à eux comme à nous, qu'il n'écouterait jamais une pareille proposition, ayant pris sous sa responsabilité de nous réclamer du roi de Cochinchine au nom de son gouvernement, auquel il entendait nous remettre; cependant vaincu par nos instances, il consentit à laisser à Syncapour MM. Miche et Duclos, le premier destiné par ses supérieurs à diriger le collége

chinois de Pulo-Pinang, le second trop faible pour supporter un plus long voyage sur mer. A bord de la corvette, — c'est pour nous un devoir et un bonheur de le dire, — nous avons été traités par M. le commandant et par son état-major, de manière à nous faire oublier nos souffrances passées. »

M. Berneux a obtenu de M. le gouverneur de l'île Bourbon la permission de retourner à Macao, pour se dévouer aux Missions de la Chine. MM. Galy, du diocèse de Toulouse, et Charrier, du diocèse de Lyon, ont été ramenés en France par la corvette *la Fortune*. C'est le 3 novembre qu'ils sont arrivés à Paris.

MANDEMENTS ET NOUVELLES.

Mgr Dupont des Loges a bien voulu, dès la première année de son entrée dans le diocèse de Metz, publier un mandement en faveur de l'Œuvre. Ce Prélat commentant le texte de saint Paul : *Malheur à moi si je n'évangélise*, rappelle à ses diocésains que s'ils n'ont pas un apostolat lointain à remplir, ils ont tous du moins l'obligation de contribuer, autant qu'il est en eux, à l'œuvre de l'Evangile. Or, n'est-ce pas l'aumône du fidèle qui évangélise, quand elle contribue à bâtir la chapelle du sauvage, ou à élever l'école du nègre, ou à noliser le vaisseau du Missionnaire, ou à arracher au danger de l'apostasie un de nos frères malheureux ?

Mgr Rosati, Evêque de Saint-Louis, est mort le 25 septembre, à Rome où les intérêts de la Religion l'avaient appelé.

L'Eglise d'Amérique perd en ce Prélat un apôtre infatigable qui lui a rendu d'immenses services. C'est lui qui a pour ainsi dire créé le diocèse de Saint-Louis, qui l'a doté d'une magnifique cathédrale, d'établissements précieux, et d'un clergé plus nombreux que ne l'est celui d'aucun autre diocèse des Etats-Unis.

Cette perte a été vivement sentie par le souverain Pontife, qui honorait Mgr Rosati d'une bienveillance particulière et d'une espèce d'intimité. Sa Sainteté se disposait à aller le visiter sur son lit de douleur, quand on lui annonça que le Prélat n'était plus.

Mgr Rosati n'avait que cinquante-trois ans. Il était né à Sora, ville du royaume de Naples. Agrégé à la Congrégation de Saint-Lazare, il avait fait son noviciat à Rome, et s'était consacré aux Missions de l'Amérique septentrionale. Il a fondé le premier établissement des Lazaristes dans le Nouveau-Monde, où il a passé vingt-cinq années dans les travaux du ministère apostolique.

M. Leleu, Préfet apostolique des Missions des Lazaristes en Turquie, en Grèce et en Perse, vient de quitter Paris pour aller reprendre son poste à Constantinople. Il est accompagné de quatre prêtres de sa Congrégation, dont l'un doit se rendre dans la Chaldée Persane sur les bords du lac d'Ourmiah, où vient de s'ouvrir une Mission qui donne les plus heureuses espérances. M. Leleu emmène avec lui un frère des écoles chrétiennes et trois sœurs de charité : l'une d'elles est destinée pour Smyrne, et les deux autres pour Constantinople.

Trois Religieux du monastère de la Présentation ont quitté Cork pour se rendre à Madras. Ils étaient accompagnés de quatre sœurs de charité, de trois prêtres, récemment ordonnés à Dublin, et de dix-huit jeunes gens qui poursuivent le cours de leurs études théologiques. La Mission de Madras, qu'ils vont arroser de leurs sueurs, se compose de seize paroisses, entièrement dépourvues de directeurs spirituels. Quatre Religieux du même ordre étaient partis pour cette destination il y a deux ans, et leurs travaux ont été couronnés d'un succès qui a déterminé Mgr Fennelly à solliciter de l'Irlande de nouveaux apôtres.

Plusieurs jeunes gens sont entrés au monastère de Corck, sous les auspices de Mgr Carrew, Archevêque de Calcutta ; ils s'y préparent à aller évangéliser le pays que ce Prélat administre avec tant de zèle et de sagesse.

Mgr O'Connor, nouvel Evêque de Pittsbourg (Etats-Unis d'Amérique), a dû s'embarquer le 9 novembre 1843, à Liverpool, pour se rendre dans son diocèse, avec un prêtre et huit séminaristes qui ont presque fini leurs études, et recevront les saints ordres à Pâques. Sept sœurs de la Miséricorde les accompagnent pour se dévouer aux œuvres de charité.

Mgr Baron, Vicaire apostolique des Deux-Guinées, est parti de Londres, le 21 novembre, pour le cap Palmas ; il est accompagné de M. Keily, né à Dungarvan, diocèse de Waterford en Irlande, et d'un frère coadjuteur, Jean Egan, né à Carrick-on-Suir dans le même diocèse.

Deux mois auparavant, le même Prélat avait embarqué pour sa Mission sept prêtres français ; c'étaient :

MM. Jean-Rémi Bessieux, supérieur, du diocèse de Montpellier;
François Bouchet, du diocèse d'Annecy ;
Jean-Louis Rousel, Amiens ;
J.-L.-Marie Maurice, Nantes ;
De Regnier,
Audebert et un autre prêtre dont le nom nous est inconnu.

Avec eux sont partis trois frères, dont l'un s'appelle Jean-Marcelin Fabé, du diocèse de Toulouse ; nous ignorons les noms des deux autres.

Ces dix Religieux appartiennent à la Congrégation du Saint-Cœur de Marie, fondée tout récemment dans le diocèse d'Amiens, dans le but spécial de travailler à la conversion des Noirs. Nous reviendrons prochainement sur cette communauté naissante, pour faire mieux connaître, et l'esprit qui a présidé à sa création, et les encouragements qu'elle a reçus du Saint-Siége, et les précieux résultats qui ont déjà couronné ses efforts.

MISSION

DE LA COCHINCHINE.

Lettre de M. Duclos, Missionnaire apostolique, à Mgr Cuenot, Vicaire apostolique de la Cochinchine (1).

Des prisons de Hué, le 29 mai 1842.

« Monseigneur,

« Pour obéir à Votre Grandeur, je vais retracer en abrégé les détails de notre malheureuse expédition chez les sauvages. M. Miche n'avait pu parvenir à mon gîte que pendant la nuit du 1er au 2 février. Nous passâmes les jours

(1) Nos lecteurs savent que M. Duclos, arrêté avec M. Miche sur les terres du roi du Feu, a été délivré, après une captivité de treize mois, par un capitaine de navire français, et qu'il a débarqué à Syncapour.

suivants dans la joie que nous causait le doux espoir de gagner un nouveau peuple à Jésus-Christ. Les préparatifs de notre voyage étaient terminés, lorsque nous apprîmes que nos bagages et nos hommes étaient déjà arrivés à *Hoè-Gao* C'était le soir du dimanche 6 février ; nous partîmes aussitôt à cheval pour aller les rejoindre. Le mardi, une heure avant le jour, nous étions montés sur une barque bien fermée qui, allant tantôt à voiles et tantôt à rames, nous conduisit à *Hoè-Gao*, une ou deux heures avant le coucher du soleil ; nous ne pûmes cependant aborder qu'à nuit close, et nous fûmes reçus dans la maison d'un catéchiste, où nous attendait un prêtre indigène avec une trentaine de personnes venues pour recevoir la confirmation.

« Le jour suivant, après avoir célébré la sainte messe, nous remontâmes sur notre nacelle, que suivaient deux autres barques, et sous la conduite de l'*Ong-Xa* (maire) du lieu, nous traversâmes le fleuve *Ba*. Comme nous passâmes près d'une douane et d'un gros marché, il est probable que nos trois barques ont pu faire soupçonner aux habitants qu'elles renfermaient des marchandises de contrebande. Ce danger évité, et ne voyant plus autour de nous que quelques maisons éparses çà et là, nous descendîmes à terre, afin de puiser, dans un instant de repos, les forces nécessaires pour vaincre les obstacles qui nous attendaient à une lieue plus loin. Bientôt nous reconnûmes que le lit du fleuve était obstrué de rochers, entre lesquels il était impossible de s'ouvrir un passage. Il fallut donc charger les barques sur nos épaules et les porter, l'espace de quatre ou cinq cents pas, jusqu'à un étroit canal tout semé d'écueils, où nous courûmes le plus grand risque d'être engloutis par des torrents que les pluies, tombées la veille, avaient considérablement grossis. Souvent il arrivait qu'après nous être consumés d'efforts pour avancer de vingt pas, nous nous trouvions, l'instant d'après, repoussés de trente

en arrière. Enfin, après avoir perdu plus de trois heures à faire un quart de lieue, nous dûmes passer la nuit sur un rocher nu, au milieu de cet affreux séjour. Le lendemain, redoublant d'ardeur, nous réussîmes à franchir tous les obstacles du même genre, et nous retrouvâmes, à l'issue de ce dangereux labyrinthe, le fleuve dans son état primitif.

« Tandis que nous dînions dans un petit bois, rempli de ces traces qui attestent la présence du tigre, nous fûmes aperçus par trois pêcheurs, dont la barque remontait le fleuve en même temps que nous. Cette rencontre nous donna d'assez vives inquiétudes. Nos craintes redoublèrent lorsque, passant près du bourg de *Phue-Sòn*, nous vîmes une multitude de gens ébahis à l'apparition de nos trois barques. C'était le jour du *Tét*, premier jour de l'année annamite. Peu après, persuadés que nous avions quitté les terres de Cochinchine, nous avançâmes une partie de la nuit, dans l'espérance d'arriver au bac désigné pour point de réunion à l'escorte qui nous avait devancés; mais des obstacles plus insurmontables que ceux de la veille nous forcèrent à jeter l'ancre. Là nous apprîmes que le *fleuve Nain* n'était plus navigable. Que faire avec nos bagages? Trois de nos gens allèrent par monts et par vaux à la recherche de quelque expédient, et, après plus de huit heures de marche, ils nous amenèrent deux chevaux. Enfin nous passâmes, au commencement de la nuit, le bac dont j'ai parlé, et nous trouvâmes nos hommes campés sur l'autre rive.

« Le lendemain, 12 février, quand la caravane fut disposée à partir, nous prîmes les devants, M. Miche, *Quòn*, *Thien* et moi, et après avoir perdu une heure à rechercher un sentier battu, nous nous acheminâmes vers *Buóng-lé*, distant d'environ une lieue et demie. Au delà est une montagne escarpée; nous la gravîmes, pour redescendre ensuite dans une vaste plaine, à l'extrémité de laquelle nous atteignîmes, vers midi, le dernier village qui paye

tribut à la Cochinchine. Plusieurs habitants nous procurèrent, avec empressement, les choses que nos guides leur demandaient; mais nos figures étrangères et quelques mots prononcés au hasard et mal interprétés par eux, leur ayant inspiré des craintes, ils se hâtèrent de députer deux hommes vers un Annamite d'un village voisin, afin de savoir qui nous étions. L'Annamite, appelé *Hiên*, vint avec sa femme qui est chrétienne, rassura ces peureux, et nous conduisit dans sa demeure, à trois quarts de lieue plus loin, dans un village appelé *Buông-Giang*. Là nous étions enfin sous la domination du roi de l'Eau.

« Nous y reçûmes de nombreuses visites, entre autres celle du chef du village qui, nous regardant alors comme de puissants seigneurs, vint nous faire ses excuses de ce que les fonctions de sa charge l'avaient empêché de se présenter aussitôt après notre arrivée. On nous assura bien que dès lors nous étions à l'abri des poursuites de Thieu-Tri; mais, par je ne sais quel pressentiment, je n'en croyais rien; il me tardait de m'éloigner davantage de la Cochinchine. Nous continuâmes donc notre route, les deux jours suivants, laissant, à droite et à gauche, plusieurs villages que nous évitions de traverser, pour aller camper sur le bord d'un fleuve appelé encore *Fleuve Nain*, à une portée de fusil de *Buông-Gia*, appartenant au roi du Feu. C'est dans ce lieu que nous avons été pris par les Annamites.

« Mais avant de raconter l'histoire de notre arrestation, je dois donner à Votre Grandeur quelques détails sur le caractère et les coutumes des indigènes; ces renseignements qui n'ont pu trouver place dans mon récit, m'ont été fournis par un homme qui n'a séjourné parmi eux que treize jours.

« Ces sauvages, connus sous le nom de *Quân-Dê*, *peuple Dê*, sont pour la plupart d'une haute taille, bien faits et d'une physionomie plus agréable que les Annamites,

quoiqu'ils aient le teint plus foncé ; leur habillement consiste dans une toile bleue, qu'ils tissent eux-mêmes sur des métiers dont la forme ne ressemble en rien à ceux que j'ai pu voir ailleurs.

« Les *Dê* paraissent sobres ; des herbes rampantes, des papayers encore verts, du poisson pourri, et parfois du gibier, composent tous leurs mets. Ils nourrissent cependant beaucoup de cochons et de poules. Je ne sais avec quoi ils font leur vin ; mais quand on m'en a offert, j'ai vu remplir l'énorme vase où il était contenu, disait-on, avec un gros fagot de l'herbe qu'ils appellent *allent*, sur laquelle on versa trois ou quatre seaux d'eau ; après quoi, à l'aide d'un long tube qui passait de bouche en bouche, on aspirait la liqueur enchanteresse. L'amphore est-elle à sec, l'eau du puits voisin est encore là pour la remplir, et ce commode procédé, répété plusieurs fois durant le même repas, ne cesse qu'avec la soif de ces buveurs de jus d'herbe.

« Les hommes ne sortent jamais sans être armés du coutelas ou de la lance ; ils font aussi usage de l'arbalète ; et néanmoins, sous cet appareil guerrier, ils sont si doux et si dociles qu'à coup sûr un prêtre annamite, doué de zèle et d'aptitude, ferait parmi eux, sans danger d'être pris, de grands fruits de salut. Le pays est assez peuplé, le climat saint, le sol pour être fertile n'aurait qu'à être défriché.

« Après ce court exposé, venons au récit de notre arrestation. Le mercredi, 16 février, un peu avant le lever du soleil, et au moment où nous songions à partir, nous vîmes arriver à la hâte le Cochinchinois qui nous avait donné asile : il nous apprit que des Annamites accouraient sur nos traces, entraînant avec eux la population de trois villages qu'ils avaient contraints de leur prêter main-forte. Il ne mentait pas, et tout moyen de fuir était impossible. Cinq ou six minutes après, *l'Ong-Cai-Giò*, escorté de quinze soldats,

et les sauvages armés de piques et d'arbalètes, firent un cercle autour de nous. Nous nous constituâmes prisonniers à la première sommation; mais comme je m'approchais du chef pour lui dire qu'il blessait toutes les lois de la justice, voyant que la peur les faisait reculer à mesure que j'avançais, je gardai le silence et nous nous laissâmes garrotter, tandis que les sauvages s'en retournaient à leurs foyers sans avoir rien dit ni fait. On nous conduisit, chacun sous l'escorte d'un soldat, jusqu'au village de *Buong-Vang*, où nous fûmes attachés, M. Miche et moi, à deux colonnes différentes.

« Là nous trouvâmes trois capitaines qui commencèrent l'instruction de notre affaire en prenant les noms des captifs. On faisait en même temps la visite de nos effets, dont plusieurs devinrent la proie des satellites, et d'autres furent distribués aux sauvages. Notre lunette et notre carte géographique parurent à leurs yeux la prise la plus importante. Après une sévère mercuriale adressée aux *Dê*, pour les engager à se défier des gens qui évitaient de coucher dans les villages, nous fûmes tous décorés de la cangue, à l'exception de trois d'entre nous qui devaient pourvoir à nos besoins. Je ne dormis guères la nuit suivante, et dès le matin il nous fallut rebrousser chemin à pied, comme des malfaiteurs, tandis que les officiers de l'escorte se pavanaient sur nos chevaux. Ainsi va le monde! Nous revîmes bientôt la première maison où nous avions été si bien accueillis; mais, hélas! que les temps étaient changés! La femme chrétienne dont j'ai parlé, fut la seule qui s'intéressât à notre sort; elle nous rendit, jusqu'à notre rentrée en Cochinchine, tous les services qui étaient en son pouvoir.

« Depuis seize jours que nous sommes à la capitale, nous n'avons comparu qu'un instant au *Bô*. A quel motif attribuer ces délais? Serait-ce que le roi aurait défendu de faire jouer le rotin au début de son règne? Je l'ignore. Nos trois

généreux et anciens confrères espèrent toujours la couronne du martyre; mais nous croyons plus probable, M. Miche et moi, que ce bonheur nous sera refusé. Il semble même qu'à cette heure nos plus acharnés persécuteurs ont plus à craindre que nous : le *Quan-an* de *Nam-Dinh* est condamné à restituer soixante et dix mille ligatures aux chrétiens; de plus, à être écorché vif et scié en deux; sa femme et six de ses domestiques à perdre la tête. Le fougueux *Quang-Khanh*, son collègue, et peut-être son maître en cruauté, est détenu à *Kê-cho* pour y être jugé à son tour.

« Nous désirons beaucoup recevoir des nouvelles de nos compagnons de captivité à *Phu-Yen*. Nous sommes en parfaite santé, et Dieu nous fait la grâce de souffrir avec joie. Tous ensemble nous offrons à Votre Grandeur l'hommage de notre vénération profonde; tous, nous réclamons le secours de vos prières et saints sacrifices, et en particulier celui qui a l'honneur d'être, Monseigneur, etc.

« DUCLOS, *Missionnaire apostolique.* »

Suite de la lettre de M. Miche, Missionnaire, à Monseigneur Cuenot, Vicaire apostolique de la Cochinchine (1).

Des prisons de Hué, le 23 mai 1842.

« MONSEIGNEUR,

« Le jeudi saint, 24 mars, nous fûmes mandés à la préfecture, avec plusieurs de nos chrétiens, pour signer certaines pièces qu'un scribe du tribunal avait mission de nous présenter. Nos néophytes souscrivirent sans réclamation ; nous, au contraire, nous déclarâmes que, ne connaissant pas la teneur de ces pièces, nous agirions comme des insensés en y apposant nos signatures. Sur l'observation faite par le scribe qu'elles ne contenaient que nos dépositions : « Vous le savez, repliquâmes-nous, mais nous l'ignorons, « et dans le cas où cet écrit renfermerait des calomnies « destinées à causer du scandale ou à nous perdre, vous « seriez le premier à rire de notre simplicité. » A ces mots nous le quittâmes, et il alla, de son côté, faire son rapport au juge criminel.

« Le lendemain, rappelé de bonne heure au tribunal, je comparus seul à cette audience, où le mandarin, après m'avoir gourmandé vertement sur le refus de ma signature, me pressa de souscrire sans crainte, parce qu'il ne s'agis-

(1) Voir le N° XCII, page 61.

sait que du catalogue des effets saisis sur nous, à l'époque de notre arrestation. Quel mystère d'iniquité! Le mandarin nous dit que cet écrit est simplement un catalogue de nos effets, et son scribe nous assurait la veille que c'était le procès-verbal de nos dépositions. Je fis remarquer cette contradiction au juge; mais pour toute explication : « — Tu si-« gneras, me dit-il, ou tu seras torturé, et l'on te frappera « jusqu'au dernier soupir. — Quand vous avez affaire à des « Annamites ou à des enfants, lui répondis-je, parlez de la « sorte, et vous leur ferez peur; mais avec des prêtres euro-« péens, laissez-là vos menaces, car vous devez déjà sa-« voir qu'ils ne craignent pas la mort. Après tout, prenez « garde à vos tortures; nous vous disons la vérité sans l'in-« tervention du rotin; mais si à force de nous tourmenter « vous nous arrachiez une seule parole contraire à la con-« science, une fois arrivés à Hué, il nous faudrait bien ré-« tracter cet aveu, car il n'est pas permis de mentir : alors « qu'y gagneriez-vous? on vous accuserait d'avoir fait un « rapport mensonger. — Tu veux donc dire à Hué le con-« traire de ce que tu as déclaré devant nous? — Non. Ce « que j'affirme ici, je veux le soutenir à la capitale, parce « que je dis vrai; mais je parle du cas où la violence des « tourments me ferait avouer ce qui n'est pas. »

« Si on vous tranche la tête, continua le mandarin, est-« ce que le roi des Français le saura? — Oui. — Com-« ment le saura-t-il? — Votre question m'étonne; tout le « monde connaît notre arrestation, notre mort ne ferait-« elle pas plus de bruit! Vos ports sont remplis de bâti-« ments chinois qui vont à Macao et à Syncapour où il y a « des Européens; en faut-il davantage pour répandre cette « nouvelle? Moi-même avant d'arriver ici, j'ai connu l'ar-« restation des deux prêtres qui sont détenus à Hué. — Si « le roi de France apprend votre mort, qu'en résultera-« t-il! — Il en sera indigné, parce qu'il aime son peuple

« et que nous sommes ses sujets : vous l'avez offensé en « nous arrêtant sur un territoire étranger, et vous aggra« vez cette offense en nous maltraitant. — Mais enfin, vien« dra-t-il nous faire la guerre? — Je l'ignore; tout ce « que je sais, c'est que selon les lois et les coutumes de « tous les peuples du monde, vous lui avez fourni une rai« son suffisante de vous la faire. » A ces mots, le mandarin troublé, se lève comme un homme qui se réveille au milieu d'un rêve effrayant; il se revêt d'un bel habit et part sans me congédier. Un instant après, un soldat vint me prendre pour me reconduire en prison. Je rendis compte à M. Duclos de ce qui s'était passé, et il m'approuva en disant que si on lui adressait les mêmes questions, il ferait les mêmes réponses.

« J'avais à peine fini de parler qu'on vint m'annoncer que j'étais mandé chez le gouverneur. J'en devinai facilement la cause. Me voyant ainsi conduire de Caïphe à Pilate, je vis bien que je finirais par être crucifié. C'était le jour du vendredi saint; le beau jour pour souffrir! Chemin faisant, je récitai, selon notre coutume, le *Veni sancte* et le *Memorare*. En revenant nous disions un joyeux *Te Deum*, pour remercier Dieu des mépris et des souffrances qu'il nous avait jugés dignes d'endurer pour sa gloire.

« De son côté, M. Duclos, qui prévoyait l'orage, priait aussi Dieu pour moi. Le juge criminel était avec le gouverneur et lui répétait les paroles que nous avions échangées un peu auparavant; leur discussion était si animée que je les entendais à plus de quarante pas de la maison. Mon capitaine me conduisit jusqu'à eux; mais ils me firent rétrograder dans la cour. Je restai assis à terre, au coin d'une écurie, l'espace d'une heure. La chaleur était insupportable. Une troupe de soldats travaillait à creuser des trous dans la cour en face de l'estrade du gouverneur. J'en appelai un pour lui demander ce qu'il faisait; il me répondit qu'on

voulait dresser là une petite tente pour me torturer. Voyant qu'on ne m'appelait pas, je priai un officier de prévenir les mandarins qu'étant encore à jeun, j'étais prêt à répondre s'ils voulaient m'interroger tout de suite, mais que dans le cas contraire, je demandais d'aller prendre mon repas pour revenir aussitôt. Il était midi, on me laissa partir : je ne pus pas manger, et je revins une demi-heure après.

« Les deux grands mandarins vinrent se placer sur leurs fauteuils ; tous les dignitaires de la ville étaient là, et la foule des curieux encombrait la cour ; comme j'étais extrêmement faible, le gouverneur me permit de m'asseoir à terre et m'adressa la parole en ces termes. — « Vous « vous êtes rendus coupables d'un grand crime : — Je l'in- « terrompis : quel crime donc? nous ne le connaissons pas « encore. — Vous avez voulu enlever le peuple du roi « pour le conduire dans un autre royaume. — Qui nous « accuse de ce crime? je pense que ce n'est pas vous, car « tous nos conducteurs, que vous avez mis à la question, « vous ont dit qu'ils devaient revenir dans leurs foyers. Si « c'est un autre, amenez donc cet accusateur, et je me « charge de le confondre en votre présence. — Mais vous « aviez réellement beaucoup de monde avec vous. — Pour « pouvoir vivre chez les sauvages, il fallait emporter beau- « coup d'effets, car vous savez que l'argent n'a pas cours « dans ce pays ; il fallait donc aussi beaucoup de porteurs; « nous avons payé leurs services, où est notre crime? « Après tout, comment se fait-il que dans les soixante « interrogatoires que nous avons subis, vous n'ayez jamais « dit un seul mot de ce que vous appelez aujourd'hui no- « tre crime capital? Si vous ajoutez foi à votre accusation, « avouez que vous n'avez pas fait votre devoir. (Les man- « darins se mettent à rire, et le gouverneur abandonne cette « question.) — Qu'alliez-vous donc faire chez les sauva- « ges? — Prêcher la vraie religion. — Vous y alliez pour

« faire la guerre. — Faire la guerre ! contre qui ? Ce n'est « pas contre vous, puisque nous nous éloignions de vos « terres ; ce n'est pas contre les sauvages, puisque nous ne « les connaissions pas, et qu'ils ne nous ont fait aucun mal. « Vous avez pris et visité tous nos effets, qu'avez-vous « trouvé ? de la toile, des ornements pour nos cérémonies, « des croix, des images, des chapelets et des livres de « prière : est-ce avec cela qu'on fait la guerre? Ainsi, « tous nos effets attestent que nous allions enseigner la « religion. » Le gouverneur répéta deux ou trois fois cette dernière phrase avec un air de conviction : *Càe dô làm-chùmg, tous nos effets le prouvent.*— « Tu as dit ce matin « que tu soutiendrais à Hué le contraire de ce que tu as avoué « ici.—Vous dénaturez mes paroles; (je répétai ce que j'avais « dit le matin.) — Tu as dit que le roi de France viendrait « nous faire la guerre. — Non : j'ai dit que par les mau- « vais traitements que vous nous prodiguez, après nous « avoir pris hors de chez vous, vous lui fournissiez une « raison suffisante de vous la déclarer. » Le gouverneur objectant de nouveau que le royaume du roi du Feu apparte-nait à la Cochinchine, je développai derechef toutes les rai-sons qui prouvent le contraire ; après chacune d'elles, j'in-terpellais le gouverneur en disant : S'il y a quelque chose de faux dans ce que j'avance, parlez et confondez-moi ; et il restait muet comme un homme qui aurait subitement perdu la parole, ce qui excitait fort l'hilarité du public. A la fin il s'écria comme dans la première séance : Il connaît trop bien les choses, il est ici depuis longtemps. En termi-nant, je pris l'auditoire à témoin des avertissements que j'avais donnés aux mandarins, sur les suites graves que pou-vait engendrer notre affaire. A ces mots un des juges asses-seurs se lève et dit à haute voix : « Il est à la chaîne, et il « est hardi jusqu'à l'insolence ; il veut faire peur aux « grands mandarins ! — Oui, répondis-je, je suis à la

« chaîne, et je m'en fais gloire, parce que je suis inno-
« cent : si les mandarins ont peur, c'est leur faute; car s'ils
« étaient sans reproche, ils seraient aussi sans peur comme
« moi; pourquoi m'arrêter sur la terre étrangère? » Ne pouvant me réfuter par des paroles, ils eurent recours à une logique plus convaincante, ils me livrèrent au bourreau. Il y avait là plus de vingt soldats, eh bien! il ne s'en trouva pas un qui leur parût assez fort pour me frapper au gré de leur fureur : on fit appeler le Càì, ou sergent, de notre caserne, homme aux formes athlétiques et qui passait pour le plus vigoureux de la ville. Dès qu'il fut arrivé, on lui ordonna de déployer toutes ses forces, sans quoi il prendrait ma place. Docile à la voix de ses maîtres, il fit jaillir le sang à chaque coup qu'il déchargea sur moi. Pour donner une apparence de légalité à ces tortures, on s'arrêtait après chaque coup pour m'interroger sur l'époque de mon arrivée, sur les lieux où j'avais trouvé un asile, etc. Après le troisième, je leur criai de toutes mes forces : Dites-moi donc pourquoi vous me frappez; vous me faites des questions auxquelles j'ai répondu cent fois : ce que j'ai dit avant, je le dis pendant, et je le dirai après les tortures : ainsi vous me frappez en vain. Le gouverneur reprit alors :
« Hier tu n'as pas voulu signer les pièces de ton jugement,
« pourquoi cela? — Parce que je ne suis pas un sot. Cet
« écrit était peut-être un piége. Livrez-le entre les mains
« d'un chrétien qui connaisse vos caractères; qu'il m'expli-
« que sa teneur : s'il ne contient rien que de vrai, je vous
« donnerai ma signature. » Cette proposition leur parut raisonnable, et ils me délièrent à mon grand étonnement; car je n'avais encore reçu que trois coups. En somme j'en ai subi quarante-cinq, et M. Duclos quarante-quatre.

« Un instant après on me renvoya. M. Duclos s'attendait à me voir rapporter en pièces, et fut fort étonné de la modération des juges : la peur les avait empêchés d'aller

plus loin. Peut-être aussi, qu'eu égard à l'état de faiblesse dans lequel ils me voyaient, ils craignirent de me faire mourir sous les coups ; car deux de nos chrétiens, *Ngài* et *Thiên* étaient tombés malades à la suite des supplices, et une terreur panique s'empara des mandarins dès qu'ils apprirent leur état alarmant : ils craignaient qu'on ne les accusât auprès du prince d'avoir, sans son autorisation, et même avant tout jugement, fait mourir les accusés.

« Peu après, je fus encore appelé chez le juge criminel; c'était la quatrième audience pour ce jour-là ; il renouvela les questions qu'il m'avait faites le matin, et je ne changeai rien à mes réponses. *Ong-Quon*, notre catéchiste, était alors avec moi : ce brave homme se fâcha quand je répondis que si l'on nous tranchait la tête, on le saurait en France. « Dites donc qu'on ne le saura pas, me criait-il ; il n'est « pas permis de faire peur aux mandarins. — Mais répon- « dis-je, le mandarin m'interroge pour connaître la vérité, « il faut bien la lui dire. » Quand la nuit fut venue, le juge me fit reconduire en prison, et je le priai en le quittant d'accélérer notre jugement et de formuler la lettre au roi le plus tôt possible.

« Quelques-uns de nos chrétiens craignaient que la séance orageuse du vendredi saint ne fût un obstacle à la prompte conclusion de notre affaire ; le contraire arriva : le lendemain, un employé du tribunal vint nous présenter des procès-verbaux : *Ong-Quon* nous les interpréta, et le scribe s'en retourna avec nos signatures. Nous remarquâmes que c'étaient des pièces toutes différentes de celles qu'on avait essayé de nous faire souscrire deux jours auparavant, et nous ne doutâmes plus qu'on n'eût voulu nous surprendre. Tout était fini alors, et le 28 nous bénîmes le Seigneur en apprenant que le rapport au roi venait de partir pour la capitale. Nous nous crûmes à la fin de nos maux ; hélas ! que notre erreur était grande!

« Trois jours après, on nous transformait en rebelles. Un bruit, probablement forgé par les mandarins qui voulaient encore avoir quarante barres d'argent, courut qu'une armée de Laociens traversait les montagnes : elle était déjà, disait-on, à Buông-Gia où nous avions été pris. Notre voyage chez les sauvages n'avait donc d'autre but que d'aller nous mettre à la tête de ces troupes. Le capitaine de notre caserne fut mandé à neuf heures du soir par les mandarins, pour désigner les soldats qui devaient, le lendemain, aller en éclaireurs sur les montagnes et vérifier le fait. Tout cela se préparait avec une espèce de mystère ; on en disait assez pour nous faire comprendre qu'il s'agissait de nous, et pas assez pour nous dévoiler le fond de cette intrigue. *Ong-Quon* fut appelé chez le juge criminel à dix heures du soir, et mis à la question pour lui faire dire que nous allions au Laos hâter la marche de l'ennemi pour dévaster la Cochinchine. Il repoussa cette infâme calomnie comme il devait. Ces menées souterraines, loin de le décourager, ayant relevé son moral, il me dit qu'il était prêt à mourir, et qu'il confesserait la foi à la première occasion. Tandis qu'une poignée de soldats voyageait chez les sauvages, cherchant un vain fantôme d'armée, sorti du cerveau de nos juges, ceux-ci, pour mieux accréditer cette fable aux yeux du public, nous plongèrent dans le cachot. Par là, ils voulaient exciter la pitié des chrétiens et vider leurs bourses; car quoique les soldats eussent rapporté, à leur retour, que tout était tranquille et qu'il n'y avait ni armée, ni Laociens chez les sauvages, nous n'en restâmes pas moins au cachot jusqu'à notre départ pour la capitale.

« Il faut maintenant, Monseigneur, que je dise un mot à Votre Grandeur sur cette horrible séjour que nous appelions à juste titre le *vestibule de l'enfer*, et où nous avons séjourné un mois et demi. Cette maison, ou plutôt ce four,

bâti en brique, n'a pas d'autre ouverture que la porte. Lorsque, à la nuit tombante, tous les galériens rentraient dans cette tanière et y allumaient leurs feux, une fumée épaisse, jointe à une chaleur étouffante, nous suffoquait. Après leur repas, c'était un bruit, un tumulte à fendre la tête; une sentinelle, placée sur le seuil, marquait les heures en frappant sur une cymbale et sur un bambou creux, ce qui se répétait à tout moment. Parmi les détenus, les uns chantaient, les autres riaient, celui-ci représentait une comédie; quelques-uns avaient des flûtes de bambou, d'autres des instruments à cordes, et le reste de l'honorable compagnie battait la mesure, ceux-ci sur leurs cangues et ceux-là sur leurs chaînes. De tous ces bruits divers, de tous ces sons discordants, résultait un de ces concerts tels que les damnés en entendent aux enfers.

« Cette assemblée de rebelles, de brigands et de voleurs avait à sa tête un chef digne de la présider, c'était simplement un *Ong bêp viêc*, espèce de caporal-fourrier, homme à la démarche incertaine, à la voix dure et rauque, à la parole impérieuse, et aux gestes menaçants; muni d'ailleurs d'un cœur impitoyable, ou plutôt sans cœur et sans affection, il semblait avoir été moulé pour régir une troupe de scélérats, ailleurs il eût été déplacé. Quand nos chrétiens, pour adoucir notre sort, avaient jeté un gâteau à ce cerbère, et qu'il semblait faire quelque effort pour modérer sa sauvage nature, son sourire et ses gentillesses avaient encore quelque chose de repoussant; il avait l'air d'un ours à demi privé, qui veut faire des caresses, mais auquel on a oublié de couper les ongles. Je l'ai entendu plusieurs fois désigner les hommes qui, à chaque veille de la nuit, devaient se succéder afin de continuer le tapage jusqu'au jour, pour nous empêcher de dormir un instant. Trois jours avant notre sortie de *Phu-Yen*, de concert avec un autre caporal, son digne émule, et dans l'unique

intention de nous arracher de l'argent, il excita les Cambogiens à porter au *Bô* une accusation contre nous, en soutenant que nous avions passé de Battambang en Basse-Cochinchine. L'accusation n'a pas eu lieu; mais cette calomnie n'en est pas moins devenue un bruit public; accréditée auprès d'esprits simples ou prévenus, et colportée de *Tram* en *Tram*, c'est-à-dire *de poste en poste*, elle a trouvé des échos jusque dans la capitale.

« Le papier me manque; le reste à une prochaine lettre : je crains d'ailleurs de me rendre suspect en écrivant si longtemps.

« Les prisonniers de Jésus-Christ offrent leurs humbles respects à Votre Grandeur et la conjurent de prier pour eux.

« MICHE, *prisonnier*. »

Autre lettre du même Missionnaire au même Prélat.

Hué, le 8 juin 1842.

« MONSEIGNEUR,

« Votre Grandeur doit voir maintenant que je me venge assez bien du silence forcé que j'ai gardé dans les prisons de *Phù-Yên*. Puisque je ne puis plus prétexter la disette de papier, je vais continuer le long abrégé de nos tribulations. Ayant écrit les feuilles précédentes trop à la hâte, sans pouvoir les relire avant de les envoyer à Votre Grandeur, j'ai dû oublier plusieurs circonstances importantes; il me semble même n'avoir rien dit des instances réitérées des mandarins pour nous faire apostasier; cette proposition nous fut faite quatre ou cinq fois, et à chaque sommation nous fîmes comprendre à nos juges que nous tenions moins à la vie qu'au christianisme. Un jour, le *Quan-an* (1) voyant qu'il nous exhortait en vain à condescendre à ses vues impies, ordonna aux soldats de nous traîner sur la croix : nous nous mîmes aussitôt en mesure de résister à cet acte de violence. Le mandarin, jugeant à notre contenance, qu'il ne lui resterait que la honte de nous avoir contraints, révoqua son ordre et fit dessiner une grande croix sur le sable : « Pour le coup, nous dit-il, vous marcherez sur celle-ci, car elle n'a rien de sacré. — « Il est vrai, lui répondis-

(1) Mandarin criminel.

« je, que ce n'est là qu'une vile poussière; mais en « nous commandant de la fouler aux pieds, vous voulez « nous arracher un acte de mépris pour le signe vénérable « de la Rédemption du monde; c'est pourquoi nous n'obéi- « rons pas. » A ces mots, les soldats s'évertuèrent à tracer une multitude de croix autour de nous; mais ils les effacèrent un instant après.

« Quelques jours après cette petite scène, le juge criminel nous révéla, d'un seul mot, tout ce qu'il y avait de méchanceté dans son cœur. Toutes les fois qu'on avait torturé quelqu'un des nôtres ou tout autre criminel en notre présence, cet homme avait remarqué que les souffrances d'autrui trouvaient un écho dans nos âmes, et que la simple vue des tourments qu'éprouvaient les autres était pour nous un véritable supplice; c'en fut assez pour qu'il se fît une jouissance d'étaler à nos yeux cet horrible spectacle le plus souvent qu'il put. Dans une audience de l'après-midi, après être restés debout pendant deux heures, nous vîmes arriver douze voleurs à la cangue, que le juge avait mandés pour leur faire subir la question. Dès qu'ils parurent, on nous fit reculer de quelques pas pour leur céder la place : voyant que la nuit était proche, qu'on n'avait encore torturé que la moitié de ces infortunés, et qu'on ne s'occuperait plus de nous ce jour-là, nous fîmes demander au mandarin la permission de nous retirer. « Les misérables, s'écria- « t-il en nous regardant avec colère, ils veulent déjà s'en « aller; ils ne voient donc pas que je les ai fait rester ici « afin de leur procurer le plaisir de voir comment on tor- « ture. » Paroles horribles! que je ne puis me rappeler sans que mon cœur se soulève d'indignation.

« Depuis notre entrée au cachot, la première question qu'il nous faisait quand nous comparaissions à sa barre, était toujours celle-ci : — « Souffrez-vous beaucoup dans ce « séjour? » Nous remarquâmes à la fin que notre réponse af-

firmative le délectait, et nous primes le parti de garder le silence. Quelquefois il nous appelait et nous retenait plusieurs heures pour son propre amusement, nous faisant mille questions qui n'avaient pas le sens commun : je refusai plusieurs fois de lui répondre ; mais enfin pressé par ses instances, je finis par lui dire : « Quand le mandarin « parlera en homme raisonnable, je m'empresserai de satisfaire à ses demandes. » Cette repartie fit un peu rire à ses dépens ; il en rougit, et devint un peu plus réservé dans la suite. Ma rude franchise a coloré bien des fois son pâle visage : c'est ce qui l'a porté à me donner le nom de *Thang quê quay* ou *fin matois*, sous lequel me désignait tout le monde, même les enfants.

« Je ne finirais pas, Monseigneur, si je voulais rapporter toutes les injures et les mépris dont on nous a abreuvés, dans le cours de soixante interrogatoires ; je tire volontiers le rideau sur toutes ces petites misères, pour reprendre ma narration où je l'ai laissée dans mes feuilles précédentes.

« J'ai déjà dit que les mandarins, dans leur rapport au roi, nous prêtaient un séjour de cinq mois et demi à *Tong-Hoé*, village situé sur les domaines du roi de l'Eau. Quoique ce fût une pure invention de leur part, ils eurent l'impudence d'envoyer des soldats avec un interprète constater ce fait sur les lieux mêmes. Ces émissaires, grassement soudoyés, revinrent avec un écrit en bonne et due forme, attestant que nous avions résidé cinq mois et demi dans ledit hameau; ils avaient vu, disaient-ils, la maison que nous avions habitée, et interrogé nos hôtes qui s'étaient accordés à faire une déposition conforme au rêve des mandarins. Toutefois on n'attendit pas le retour de cette petite troupe pour expédier au roi les pièces de notre procès.

« Dans l'intervalle qui s'écoula jusqu'à la réponse du prince, un événement qui pouvait avoir les suites les plus

graves, vint nous causer d'assez vives alarmes. Un mauvais sujet, conduit par une haine aveugle qu'il conservait depuis longtemps contre un catéchiste de *Chò moï*, avait formé le projet de l'accuser d'avoir recélé des prêtres. Comme ce catéchiste nous avait accompagnés jusqu'à la frontière des sauvages, nous tremblions d'être confrontés avec lui, ce qui l'aurait peut-être perdu. Son ennemi tâcha d'incendier sa maison, mais sans succès ; alors il résolut de brûler le couvent qui avoisinait la demeure du néophyte, et réussit mieux ; néanmoins on put maîtriser le feu et conserver une partie de cette maison. Les religieuses se dispersèrent, et la supérieure ayant fait connaître l'incendiaire, fut conduite devant le mandarin du lieu, qui, dit-on, agissait de concert avec le coupable pour obtenir de l'argent des chrétiens. En effet, les fidèles, dans la crainte de voir porter cette affaire devant les grands mandarins de *Phù-Yèn*, qui, en épuisant leurs ressources pécuniaires, eussent encore mis leur foi en danger, loin d'exiger la juste réparation du tort qu'on venait de leur faire, donnèrent de l'argent au petit mandarin, et payèrent eux-mêmes les pots qu'on leur avait cassés. Ainsi vont les choses en temps de persécution : le juste opprimé n'est pas seulement condamné à souffrir en silence, il faut encore qu'il solde ses oppresseurs !

« Le 24 avril, arriva enfin le rescrit du roi. Dès le lendemain on nous fit comparaître devant le juge criminel qui nous annonça notre prochain départ pour la capitale ; cette nouvelle nous remplit de joie ; nous allions nous voir réunis à nos chers confrères MM. Charrier, Berneux et Galy, avec l'espérance de partager leur heureuse destinée. Les mandarins, vivement réprimandés par le roi pour nous avoir retenus si longtemps à *Phù-Yèn* sans l'en prévenir, se hâtèrent d'écrire à la capitale que nous ne pourrions nous mettre en route avant huit jours, à cause de notre mauvaise santé, et que pour la même raison ils seraient obligés de nous

faire conduire en filet, mais avec la cangue et la chaîne. En attendant ils enjoignirent aux chrétiens de préparer tout ce qui serait nécessaire pour notre voyage. *Ong-Xàvi* me dit que ces ordres étaient tout à fait illégaux, et m'engagea à en faire l'observation aux juges. Je leur dis qu'étant étrangers et n'ayant ni parents ni amis dans le royaume, il serait injuste de mettre nos dépenses à la charge de gens qui ne nous devaient rien. « C'est vous, ajoutai-je, qui nous « avez arrêtés, c'est vous qui nous avez dépouillés, c'est « donc à vous de nous nourrir : si vous refusez de le faire, « rendez-nous ce que vous nous avez pris, et nous sub- « viendrons nous-mêmes à nos propres besoins. » Non-seulement ils ne tinrent aucun compte de mes paroles, mais ces hommes d'iniquité envoyèrent leurs satellites dans plusieurs villages pour lever une contribution sur nos néophytes, afin, disaient-ils, de couvrir avec cet argent les frais du voyage d'un petit mandarin qui devait nous accompagner jusqu'à *Hué*. Ce petit mandarin, qui n'a pas déboursé un denier pendant le trajet, attendu que les soldats du *Tram* l'ont constamment porté sans exiger de salaire, nous a de plus escamoté le peu d'effets qui nous restaient encore. Les grands mandarins eux-mêmes, sentant que leur vie était entre nos mains, et qu'un seul mot sorti de notre bouche pouvait faire tomber leur tête, lui donnèrent cinq barres d'argent pour plaider leur cause en cas de besoin.

« Trois jours avant notre départ, tous les gens du cachot, chefs et forçats, voyant que nous allions échapper à leurs vexations, voulurent se procurer la jouissance de nous abreuver d'amertume une dernière fois. Ils formèrent le complot de nous accuser d'avoir passé du Camboge en Cochinchine, à la suite du prince de Battambang, et d'avoir pris part à la guerre. Ils croyaient par là obtenir de l'argent des chrétiens. Les principaux meneurs envoyèrent quelqu'un dire à *Ong-Quòn* que, s'il n'avisait pas au moyen

de leur donner ce qu'ils demandaient, ils aggraveraient notre position d'une manière terrible. Nous défendîmes à celui-ci de débourser une seule obole, de peur d'accréditer la calomnie, au lieu d'en détruire les effets. Cette absurde accusation fit du bruit; mais comme elle ne leur rendit rien, ils résolurent de nous faire cruellement expier leur mécompte. Heureusement, des chrétiens ayant appris que tous les brigands du bagne, à l'instigation de leurs féroces gardiens, nous réservaient une scène désolante pour les trois nuits que nous avions encore à passer en leur honorable compagnie, donnèrent deux ou trois ligatures au capitaine de notre caserne, qui nous témoignait de l'affection, pour qu'il nous permît de coucher hors du cachot jusqu'à notre départ. Il accéda à leur demande, au grand dépit des forçats qui rugirent de désespoir en apprenant cette nouvelle. Malgré sa décision, les chefs subalternes qui surveillent cet horrible séjour, vinrent à l'entrée de la nuit nous donner ordre de rentrer dans notre gîte ordinaire : appuyés sur l'autorité du capitaine, nous résistâmes. Le lendemain, même message sans plus de succès. Enfin la dernière nuit arriva. Un soldat, envoyé par son caporal, nous somma de rentrer au cachot sous prétexte de nous ôter nos chaînes. Je lui dis que nous étions condamnés à les conserver pendant le voyage, et qu'après tout il serait encore temps de les ouvrir le lendemain. Il voulut insister et alla trouver le capitaine pour lui faire révoquer sa concession; je le suivis, et l'officier prononça en dernier ressort que nous dormirions en paix cette nuit sous son patronage.

« A dire vrai, les traitements inhumains qu'on nous a prodigués dans cette infernale demeure, ne sont imputables qu'aux deux êtres dénaturés qui régissent le bagne et qui en sont l'âme; car les plus insignes scélérats qui y sont entassés, nous ont respectés jusqu'au moment où leurs maîtres, plus dignes qu'eux d'être chargés de fers, leur ont

infiltré tout le venin dont ils étaient imbus. Je dois dire aussi, à la louange des gardes des deux autres prisons où nous avons été détenus, que dans leurs paroles et leur conduite ils ne se sont jamais rien permis d'offensant contre nous; plusieurs même nous témoignaient des égards que nous n'avions pas lieu d'attendre de la part de soldats infidèles.

« Le 2 mai, jour désigné pour le départ, on compléta notre uniforme de grands criminels, en ajoutant à nos chaînes une cangue, petite il est vrai, mais si étroite, que la garniture de fer des deux clavettes du milieu nous étreignait le cou, au point qu'on fut obligé de changer celle de M. Duclos dès la première nuit. Nous sortîmes de *Phù-Yên* en grand appareil. Le gouverneur et le chef militaire de la province marchaient devant nous, avec un nombreux cortége; ils s'arrêtèrent à la première poste. De là, nous fûmes conduits jusqu'à *Binh-Dinh* par un seul capitaine et une quarantaine de soldats, qui furent relevés dans cette ville par dix autres satellites : ceux-ci nous escortèrent jusqu'à Quâng Ngâi, et ainsi de suite jusqu'à Hué.

« Notre voyage n'a été signalé par aucun fait remarquable. La consigne donnée aux soldats était très-sévère : personne ne pouvait nous approcher ni nous parler, ce qui a été cause que nous avons un peu souffert du côté de la nourriture. A Quâng Ngâi, une femme chrétienne, qui se rendait au marché avec sa fille, nous rencontra sur la route, et nous reconnut pour des prêtres européens. Aussitôt bravant la défense du capitaine et des soldats, elle se mêle au cortége, et nous suit jusqu'à la station où nous devions passer la nuit; plus courageuse que les hommes, et n'écoutant que la voix de son bon cœur, elle s'élance dans le poste et vient se jeter à nos pieds avec sa fille, en fondant en larmes : leur cris, leurs sanglots

attirent les soldats qui les gourmandent de l'affection qu'elles nous témoignent. « Si vous aimez ces prêtres, leur disent-ils, que ce soit intérieurement, et ne le montrez pas au dehors. » Cette pauvre femme nous donna tout ce qu'elle portait au marché : un poulet et quelques bananes. Le présent vint fort à propos, car nos provisions étaient épuisées. Je ne puis vous dire, Monseigneur, combien ce trait de dévouement et de charité me toucha. Quand on ne s'est vu entouré depuis long temps que de gens sans entrailles, et dénués de tous les sentiments qui honorent la nature humaine, et qu'on vient à faire la rencontre d'une âme sensible et compatissante, le cœur éprouve une joie ineffable, et les douces larmes qui coulent alors font oublier toutes les souffrances passées. Cette femme ne nous avait jamais vus; mais nous ne lui étions pas étrangers : elle avait appris à l'école de Jésus-Christ que nous ne formions avec elle qu'une même famille, et nos maux étaient devenus les siens. C'est là une gloire que le Christianisme seul peut revendiquer. L'infidèle n'est sensible qu'à ce qui le touche personnellement ; cela est si vrai que dans les premiers jours de notre captivité, à la seule inspection des visages, nous distinguions, parmi la foule des visiteurs, les chrétiens d'entre les païens. Ceux-ci contemplaient nos chaînes d'un œil sans pitié, et discouraient de sang-froid, en notre présence, sur le genre de supplice qui nous attendait. De grosses larmes qui roulaient dans les yeux des autres, une émotion mal déguisée, nous révélaient infailliblement la présence d'un chrétien. Voyant que plusieurs d'entre eux faisaient des signes de croix à la dérobée, pour nous apprendre qu'ils partageaient notre foi et souffraient de nos peines, nous leur fîmes recommander de s'en abstenir, parce que leur physionomie nous en disait assez.

« Partis de *Phù-Yên* le 2 mai, nous sommes arrivés

à *Hué* le 13 du même mois. Le grand mandarin du *Bô*, auquel nous fûmes d'abord présentés, nous adressa quelques questions insignifiantes ; ensuite il visita nos habits et nous fit conduire à la forteresse, avec ordre de nous délivrer de nos cangues. Pour toute subsistance on nous a alloué à chacun une ligature et demie par mois : c'est tout juste ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim ! Quelle ne fut pas notre joie lorsqu'on nous annonça que nous aurions la même prison que nos chers confrères, MM. Charrier, Galy et Berneux ! quoique arrivés dans la matinée, nous n'eûmes le bonheur de les embrasser qu'une heure avant la nuit. Ce jour et le lendemain furent pour nous de vrais jours de fête. Depuis que nous sommes ici, notre santé, minée par les fatigues et les privations du voyage, et plus encore par les vexations auxquelles nous avions été en butte à *Phù-Yên*, s'est améliorée d'une manière sensible. Notre nouveau séjour est loin de ressembler à un paradis terrestre; mais il est bien préférable au précédent. Puissions-nous y sanctifier nos chaînes, et mériter de n'en sortir que pour être réunis éternellement au bon maître pour la gloire duquel nous y sommes entrés !

« Voilà, Monseigneur, tout ce que mes souvenirs me fournissent de détails sûr nos tristes aventures. Quoique nos souffrances aient été longues et nombreuses, il pourrait bien se faire que nous n'ayons pas encore parcouru la moitié de notre chemin de douleur. Que la sainte volonté de Dieu soit faite! Je redoute beaucoup les tortures, parce que je connais ma faiblesse, et que je ne mérite pas, je le sens, que la palme du martyre vienne se reposer dans ma main, quoiqu'elle soit l'objet de mes vœux les plus ardents. Quand je me vois, pieds et mains liés, étendu raide entre deux pieux, et que le bourreau lève son bras vigoureux pour me déchirer, j'entends la voix de la nature qui mur-

mure et dit : *Transeat à me calix iste* (1); je porte alors mes regards sur Jésus-Christ attaché à la colonne et sur la croix, et la même voix fortifiée par la grâce, ajoute : *Verumtamen, non sicut ego volo, sed sicut tu* (2). Mais le bourreau a-t-il rempli sa tâche? commence-t-il à desserrer les liens qui me tenaient immobile? j'éprouve alors ce qui est dit des Apôtres : *Ibant gaudentes à conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati* (3) : Ce n'est pas une joie, c'est une ivresse, c'est un avant-goût du bonheur céleste. Cette félicité intérieure et toute divine est si vive qu'elle étouffe le sentiment de la douleur causée par les supplices. On oublie qu'on est couvert de plaies, pour entonner un joyeux *Te Deum*, et remercier le Dieu de toute bonté de l'insigne faveur qu'il vient d'accorder à son indigne serviteur. Parmi les souffrances de tous genres, qui sont venues fondre sur nous depuis le commencement de notre captivité, je suis loin de placer en première ligne les tortures physiques; celles-là durent peu : mais le tourment des tourments, c'est l'état de gêne où se trouve la conscience pour répondre à mille interrogations insidieuses, sans blesser ni la vérité ni la charité. Souvent une question faite au hasard, mais claire et précise, provoque une réponse qui perdrait une province tout entière : nier serait mentir : affirmer serait allumer un incendie qu'on ne pourrait plus éteindre. Que faire alors? Il faut s'esquiver par quelque phrase insignifiante,

---

(1) *Que ce calice s'éloigne de moi.* S. Matthieu, XXVI, 39.

(2) *Cependant qu'il soit, non comme je veux, mais comme vous voulez.* Idem.

(3) *Ils s'en allaient pleins de joie hors du conseil, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir cet outrage pour le nom de Jésus.* Actes des Apôtres, V, 41.

dont nos juges ne sentent pas toute la portée. Heureusement que ces gens-là ont les idées courtes, car autrement l'arrestation d'un missionnaire et de tout homme consciencieux serait la ruine de l'Eglise annamite. Combien de nuits j'ai passées sans goûter un instant de repos, uniquement occupé à remplir envers moi-même la double fonction de juge et d'accusé ! m'interrogeant sur tout, pour avoir à tout des réponses ! Je crois que notre tâche sera plus facile ici qu'à *Phù-Yên;* tout annonce, jusqu'à présent, qu'on suivra pied à pied le rapport au roi. Nous attendons avec impatience qu'on donne suite à notre affaire, pour en informer Votre Grandeur.

« Je vous prie d'agréer les hommages du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, dans l'union de vos prières et saints Sacrifices, votre plus humble serviteur.

« Miche, *Missionnaire apostolique.* »

MISSION DES ILES NICOBAR.

Comme cette Mission apparaît pour la première fois dans les Annales, il nous a paru utile de placer une courte notice en tête des lettres qui la concernent.

L'archipel de *Nicobar*, situé dans le golfe du Bengale, se compose de sept îles et de douze îlots, disposés en trois petits groupes. Les îles principales sont : *Grand-Nicobar*, *Petit-Nicobar*, *Katchoul*, *Kamorta*, *Nancowry*, *Teressa*, *Chowry*, *Batty-Malve* et *Tillantchong*. Elles sont pour la plupart montagneuses et couvertes d'épaisses forêts. Leurs habitants, de couleur cuivrée, d'un caractère doux et paisible, sont au nombre d'environ dix mille ; aussi ignorants en agriculture que dépourvus d'industrie, ils mènent la vie la plus misérable. Les villages sont composés d'une douzaine de huttes. Chacun d'eux est commandé par un chef qui dirige le commerce avec les étrangers.

Malgré sa fertilité, l'archipel de Nicobar semble délaissé par les Européens, à cause des maladies qu'engendre la corruption de l'air. Les Danois y formèrent, en 1756, un petit établissement; mais l'insalubrité du climat leur fut si fatale, qu'en moins de quinze ans la plupart des colons

ayant péri, ils abandonnèrent ce poste. Les Français et les Autrichiens s'en sont également retirés, après des tentatives aussi infructueuses. Cependant, en 1832, le gouvernement danois de Tranquebar a envoyé un détachement de cipayes, pour prendre possession de l'île de *Kamorta* et s'établir dans le port *Nancowry*.

Mgr le Vicaire apostolique de la Malaisie souffrait depuis longtemps de l'abandon où il voyait cette partie intéressante de son troupeau. Déjà, en 1836, il avait donné mission à deux de ses prêtres, MM. Supriès et Galabert, d'aller prêcher l'Evangile aux Nicobariens. Ils furent assez favorablement accueillis; mais, au bout de quelques mois, les dispositions des insulaires ayant tellement changé à leur égard, que c'était un parti pris de les laisser mourir de faim, Mgr le Vicaire apostolique les rappela dans le courant de mars 1837. A leur départ de l'archipel, ils étaient dans un dénûment complet.

Heureusement les ouvriers évangéliques ne sont pas de ceux qui se lassent à défricher une terre ingrate. Deux nouveaux apôtres, les plus jeunes de la Mission malaise, s'embarquaient naguère à Pinang pour aller, au péril de leur vie, annoncer la bonne nouvelle aux habitants de Nicobar. L'un d'eux, M. Beaury, y a déjà trouvé la mort; son confrère, atteint de la même maladie, après lui avoir rendu les derniers devoirs, a élevé une chapelle auprès de son tombeau.

Dans les lettres suivantes, M. Chopard, aujourd'hui rendu à la santé, retrace ses longues épreuves et laisse entrevoir quelque espérance.

Extrait d'une lettre de MM. Chopard et Beaury, Prêtres de la Congrégation des Missions-Etrangères, à Mgr Courvezi, Vicaire apostolique de la Malaisie.

Teressa, 14 février 1842.

« Monseigneur,

« Vos deux jeunes Missionnaires sont au milieu de leurs îles, et ce qu'ils ont le plus à cœur, dès leur arrivée, c'est de vous donner tous les détails qui peuvent intéresser Votre Grandeur à ce nouvel établissement. Aujourd'hui encore, comme à notre départ de Pinang, nous pouvons vous dire que nous sommes heureux; malgré certaines difficultés, inséparables d'un ministère comme le nôtre, surtout à son début, nous n'avons que des actions de grâces à rendre au Seigneur.

« La traversée s'est faite avec assez de promptitude. En huit jours nous sommes arrivés en vue de l'Archipel. Notre dessein était d'aller directement à Carnicobar ; mais le vent qui était contraire, nous ayant emportés vers une autre île, celle de Teressa, le pilote nous dit que les sauvages étaient aussi bons là qu'ailleurs, et qu'après tout, si nous n'en recevions pas un accueil satisfaisant, nous pourrions pousser plus loin. Ainsi donc, le jeudi, 3 février, après avoir reçu à bord la visite de trois insulaires, qui vinrent à nous montés sur de petites pirogues faites avec des troncs d'arbres, nous descendîmes à terre et nous acheminâmes, par un sable brûlant, vers le plus proche *Campon*. Ce village, si-

tué à demi-heure de la côte, ne compte qu'une dizaine de cabanes. Vous dire l'étonnement des sauvages à notre vue, l'étrange expression de leur physionomie, la bizarrerie de leur costume, la forme de leurs habitations, l'indiscrétion enfantine de leur curiosité, et l'importunité de leurs désirs, poussée au point de nous demander nos chapeaux, nos parasols et jusqu'à nos habits, serait un tableau trop difficile, dont j'ai à peine le temps d'indiquer les principaux traits. Du reste, ces insulaires nous intéressaient vivement par leur air de bonté et de simplicité, et surtout, Monseigneur, parce que nous avions été envoyés parmi eux pour y faire la volonté de notre bon maître.

« Dans cette circonstance comme plus tard, Joachim, notre pilote et notre ami, nous fut d'un grand secours. Que de peines ne s'est-il pas données pour nous concilier l'affection des sauvages ! Avec quelle emphase de geste et de voix il leur répondait, chaque fois qu'on l'interrogeait sur nos noms, *Signor*, *Padre*, *Doctor !* comme il s'animait pour leur faire comprendre que nos intentions étaient bienveillantes, que notre séjour serait un bienfait pour l'île, et que sous notre sauvegarde ils n'auraient plus rien à craindre du diable, habitué qu'il est à fuir devant nous !

« Le lendemain, nous fîmes, sous la conduite d'un insulaire, une assez longue excursion, durant laquelle nous rencontrions à chaque pas des cocotiers. Quand la fatigue nous forçait à prendre un instant de repos sous leur ombrage, nous en profitions pour accomplir nos exercices de piété et réciter notre office : nous pensions que prier sur une terre infidèle était le meilleur moyen d'en prendre possession au nom du vrai Dieu. Nous voulûmes aussi y planter une croix que nous plaçâmes sur un arbre, tout près d'un sentier, après l'avoir façonnée de notre mieux avec le grand couteau de notre guide sauvage ; puis, agenouillés devant cet instrument de salut, vos deux jeunes

prêtres, Monseigneur, conjurèrent le Sauveur dans toute l'effusion de leur âme de bénir cet archipel, et d'accorder aux vœux de Votre Grandeur le succès de notre apostolat. Marie, notre protectrice et notre mère, ne fut pas oubliée; nous nous consacrâmes de nouveau à son très-saint et immaculé Cœur, et nous la suppliâmes de jeter sur nous, sur le pauvre peuple de Nicobar, un regard de compassion.

« Enfin nous revînmes à bord pour aller mouiller, deux jours après, devant le *Campon* le plus considérable de l'île. Là encore nous reçûmes la visite d'un grand nombre de sauvages. Un d'entre eux, bon jeune homme qui parle un peu l'anglais et le portugais, parce qu'il est allé à Goa sur un navire européen, ne nous eut pas plutôt aperçus qu'il nous adressa la parole. Nous en savions assez pour lui répondre, M. Beaury dans la première langue, et moi dans la seconde. Dès ce premier abord, il nous prit en affection et nous voua un attachement qui ne s'est jamais démenti. C'est lui qui nous emmena à terre, qui nous fit voir tout le village, qui, le premier, nous offrit dans sa cabane le rafraîchissement ordinaire du pays, c'est-à-dire de l'eau de coco. Nous le suivîmes sur le plateau d'une montagne voisine. Le site était des plus heureux; nous lui parlâmes d'y élever notre maisonnette, et il en conféra avec les notables du *Campon*, qui parurent accueillir notre demande avec joie. Alors tout allait au gré de nos désirs : on nous disait qu'on serait bien aise de nous avoir dans l'île, bien qu'on ne comprît pas ce que nous pouvions y venir faire. Notre erreur eût été grande si nous avions trop compté sur ces premières dispositions.

« En effet, à peine étions-nous de retour sur le navire, qu'un conseil général de la peuplade fut convoqué à notre sujet; peut-être sa décision nous eût-elle encore été favorable, si un habitant d'une île voisine, qui se trouvait alors à Teressa, n'avait effrayé les sauvages en leur

déclarant que, dans le cas où ils recevraient les Pères, la tribu devait s'attendre à mourir. Il paraît que cet homme, dont l'avis entraîna tous les suffrages, avait entendu parler de ce qui arriva à Carnicobar après le départ de MM. Supriés et Galabert : une peste survint ; les Missionnaires passèrent pour être cause du fléau, ce qui porta les indigènes à démolir leur maison. La conclusion fut donc qu'on ne pouvait pas nous recevoir.

« La nouvelle nous en fut apportée, le lendemain, par notre jeune ami : sa tristesse, en nous l'annonçant, égalait notre embarras ; car il nous aimait déjà bien, disait-il, et il avait beaucoup parlé en notre faveur. Qu'allions-nous devenir? Repoussés par les insulaires, nous ne pouvions même pas espérer de rester à bord ; les Chinois de la jonque ne voulaient plus de nous, ils menaçaient de se débarrasser de nos bagages en les jetant à la mer. Ah ! Monseigneur, figurez-vous quelle était notre position. Nous voir à deux pas de notre île, et ne pouvoir y débarquer ! Se présenter devant une autre, c'était courir à un nouveau refus : nous prévoyions qu'à *Carnicobar* l'opinion nous serait encore plus contraire. D'ailleurs le maître de la barque n'était pas d'avis d'en faire l'essai. Nous faudrait-il donc quitter ces terres, après les avoir seulement entrevues? Vraiment nous l'avons craint pendant trois jours qu'a duré cette angoisse; et nous ne pouvions rien pour l'empêcher, rien sinon d'appeler le bon Dieu à notre secours. M. Beaury soupirait en disant : « Mon Dieu, ayez pitié de nous ! » et moi je répondais : « Amen. »

« Enfin le Seigneur eut compassion de notre détresse, et il changea le cœur des insulaires. Notre bon jeune homme, qui appartient à une des premières familles du *Campon*, étant revenu nous voir, nous l'engageâmes à plaider de nouveau notre cause auprès de ses compatriotes, à leur représenter que le bon accueil qu'ils nous feraient,

serait pour eux une puissante recommandation aux yeux des Européens. Le pilote ajouta qu'à notre occasion il viendrait ici beaucoup de navires, qui leur apporteraient les choses dont ils manquent, en échange de leurs noix de coco. Ces raisons firent impression sur les habitants de Teressa qui, loin de craindre, comme autrefois, la domination des étrangers, paraissent la désirer pour être mieux; ils se décidèrent enfin à nous admettre pour quelque temps et comme à l'essai dans leur île. Aussitôt notre maisonnette en bois est embarquée, non sans beaucoup de peine. Nouveau malheur! en arrivant près de terre, le radeau est inondé par une énorme vague, qui disperse la charpente en débris.

« Le jeune insulaire, dont j'ai déjà si souvent parlé, vint encore à notre aide; il nous offrit sa maison pour nous servir de gîte. Hélas! c'était loin d'être un palais. Il nous sembla même, au premier aspect, impossible d'y demeurer sans tomber malade, tant elle était dégoûtante, tant l'odeur qui s'en exhalait était fétide. Pour toute ouverture elle n'avait qu'une espèce de trou pratiqué par le bas, et servant de cheminée, de porte et de fenêtre; aussi était-elle pleine de suie, et l'air ne pouvait y circuler. Force fut cependant d'accepter, avec une juste reconnaissance, les offres du sauvage, qui nous donnait ce qu'il avait de mieux. Tous les habitants du *Campon*, hommes, femmes, enfants, s'empressèrent d'y transporter nos effets : nous les en récompensâmes par une distribution de tabac, et tout le monde fut content.

« Une fois installés dans notre tanière, il fallut nous prêter à la curiosité de ce peuple ébahi; sans cesse la cabane était remplie de gens qui voulaient toucher tout ce qu'ils voyaient, savoir le nom et l'usage de chaque chose. Cependant la nuit était venue, et les visites étaient toujours aussi nombreuses, et les questions ne tarissaient pas;

c'était une conspiration générale contre notre somme. Alors je voulus en finir. Un insulaire m'ayant dit à son tour : « Qu'est-ce que ceci ? » en désignant ma lampe ; je lui répondis par ces mots : « Va te coucher. » Le bonhomme crut savoir le nom de la lampe, et il ne manqua pas de le répéter à ses amis.

« Je ne sais si l'on faisait des réjouissances à notre occasion ; mais ce qui est sûr, c'est que durant la nuit entière nous avons essuyé les chants les plus étranges qu'il soit possible d'imaginer : ils accompagnaient une ronde burlesque, exécutée autour d'un grand feu par des hommes qui se donnaient le bras, marchant en cadence, et criant comme ils savaient. Tout cela se passait avant-hier, 12 février, jour de notre installation dans l'île.

« Nous ne saurions assez vous dire, Monseigneur, tout ce que nous avons déjà remarqué d'heureuses dispositions dans quelques insulaires : deux familles surtout, et des plus considérables du *Campon,* nous témoignent le plus vif intérêt ; elles ont dès ce matin tué et fait rôtir un porc pour nous ; des poules nous ont été offertes ; on nous a apporté des cocos, des œufs et des fruits ; et cela du meilleur cœur et avec toute la grâce possible. Quant au jeune homme qui nous est si dévoué, il promet de pourvoir à tous nos besoins ; sa seule crainte est que nous changions de résidence ; il mourrait de chagrin, nous assure-t-il, s'il nous arrivait quelque malheur. Avec ce qu'il sait d'anglais et de portugais, il nous sera d'un grand secours pour apprendre sa propre langue ; et nous, en reconnaissance de ses services, nous tâcherons de le gagner un des premiers à Jésus-Christ.

« Ce début nous encourage, mais sans nous faire oublier que Dieu seul est notre espérance. Heureux aujourd'hui au milieu de ces bonnes gens, que déjà nos cœurs

affectionnent, nous serons bientôt, peut-être, chassés par eux et abandonnés à la misère; car il faut si peu de chose pour les faire changer de sentiment! Que la volonté du Seigneur s'accomplisse!

Nous avons l'honneur d'être, etc.

« J.-M. Chopard et C.-S. Beaury,
Missionnaires apostoliques. »

Lettre de M. Chopard, Prêtre de la Congrégation des Missions-Etrangères, à Mgr Courvezy, Vicaire apostolique de la Malaisie.

Teressa, 17 avril 1842.

« MONSEIGNEUR,

« Je n'ai qu'un instant pour vous annoncer une bien triste nouvelle, c'est la mort de mon cher confrère et inséparable ami M. Beaury. Il a succombé à une fièvre de trois semaines qui lui a fait endurer un vrai martyre. Le 2 avril, il est allé recevoir sa couronne dans le ciel. Jugez de mon affliction. Le bon Dieu me soutient. Les insulaires ont fait tout ce qu'ils ont pu pour honorer ses funérailles. Tous les jours ils redoublent d'attachement et de bonté pour moi. Que fera Votre Grandeur à l'égard de la Mission? J'attends vos ordres.

« Je suis un peu faible ces jours-ci, c'est pourquoi j'écris si mal. Je crois cependant que j'éviterai le retour de la fièvre.

« Oh! Monseigneur, le secours de vos prières et votre bénédiction pour moi et pour la Mission qui paraît donner des espérances.

« Votre enfant dévoué,

« J.-M. CHOPARD. »

Autre lettre de M. Chopard au même Prélat.

Ile Teressa, 1er août 1842.

« Monseigneur,

« Je profite des premiers moments que me laisse une fièvre opiniâtre, pour vous donner quelques détails sur mon séjour aux îles Nicobar, et vous témoigner ma vive reconnaissance de l'intérêt que Votre Grandeur daigne porter à son pauvre Missionnaire. Mes peines auront perdu presque toute leur amertume quand je les aurai versées dans votre cœur paternel, quand je vous aurai dit, s'il est possible, toutes les épreuves par lesquelles il a plu à la divine Providence de me faire passer, et la protection spéciale dont elle m'a entouré dans ces pénibles circonstances.

« Tout alla bien pendant les trois premières semaines de notre résidence à Téressa; nous jouissions de notre bonheur, bercés par les plus douces espérances : mais un mois n'était pas encore écoulé, que M. Beaury et moi nous tombâmes malades le même jour. Ce ne furent d'abord que des maux de tête, accompagnés d'une grande faiblesse; à leur suite se déclara la fièvre, avec toutes les douleurs qu'elle entraîne, les sueurs, les frissons et l'ardeur d'une soif brûlante. Ces alarmants symptômes réduisirent M. Beaury à un état d'autant plus triste, que privé de tout remède, n'ayant aucun secours à attendre de nos pauvres sauvages, il ne pouvait pas même compter sur moi qui souffrais presque autant que lui, et me trouvais dans le même dénû-

ment. Votre Grandeur ne saurait que difficilement se figurer avec quel cortége de misères nous avons traversé le mois de mars. Nous entrions alors dans les saints jours qui nous rappelaient la Passion de notre aimable Sauveur : le souvenir de sa croix rendait la nôtre plus légère ; nous unissions volontiers notre sacrifice à celui qu'il avait consommé pour notre amour.

« Plus éprouvé que moi par la douleur, M. Beaury a aussi été mieux récompensé. Le ciel lui a été ouvert, et la terre d'exil m'a été laissée en partage. A lui de jouir du bonheur, à moi de soupirer encore après ma délivrance. Sans doute qu'il était mieux préparé que moi à la mort.

« Pour vous faire une juste idée de son état pendant sa longue et cruelle maladie, voyez-le dans la cabane d'un pauvre sauvage, étendu sur une simple natte, pouvant à peine respirer, et ne trouvant aucun soulagement à ses douleurs. Il a emporté dans la tombe les plaies que lui avait causées la dureté de sa couche. Eh bien ! tant qu'ont duré ses souffrances, il n'a cessé de m'édifier par l'exercice continuel des plus angéliques vertus : sa douceur, son égalité d'âme et sa patience étaient admirables, même dans les plus fortes crises ; il répétait à chaque instant du jour et de la nuit : « Mon Dieu, je vous l'offre ! c'est pour vous « que je souffre, ô mon Dieu ! » Tout ce qu'il prenait, ne fût-ce qu'un verre d'eau, il le sanctifiait par le signe de la croix. Moins que tout autre je dois m'étonner de sa pieuse résignation, moi qui l'ai mieux connu, qui l'entendais avant sa maladie se plaindre qu'il se recherchait trop, et se reprocher de boire du thé, parce qu'il le trouvait bon.

« Un jour qu'il se sentait bien oppressé, s'étant traîné hors de son réduit pour respirer un air plus frais, il me déclara la crainte qu'il avait d'être surpris par la mort, et il me fit sa confession générale. Je ne le croyais pas aussi près de sa fin ; je lui disais que Dieu ne voulait pas encore

nous séparer ; mais le mal fit en peu de temps de si grands progrès, que bientôt je dus m'empresser de lui administrer l'Extrême-Onction.

« Il vécut encore trois jours dans cet état d'agonie. L'approche de ses derniers moments sembla me rendre un peu de forces ; nuit et jour j'étais auprès de mon ami, respirant avec lui l'air de la mort. Oh ! Monseigneur, combien de sentiments divers se pressaient alors dans mon âme ! toute ma consolation, après celle de prier pour lui, était de me jeter entre les bras de mon Dieu et dans le sein de Marie, ma tendre mère ; c'était là que je trouvais le courage nécessaire pour me soutenir dans cette accablante épreuve. La nuit du 1 au 2 avril mit fin aux souffrances de notre bien-aimé confrère. Je lui fermai les yeux en demandant à notre commun maître d'aller bientôt partager son bonheur.

« Le jour venu, je me hasardai, malgré ma faiblesse, à célébrer pour lui les saints mystères, et à donner à ces plages presque ignorées du reste des humains le spectacle attendrissant d'un pauvre prêtre, revenu des portes de la mort, qui offre le plus grand des sacrifices, dans une chétive cabane, et fait descendre sur la terre le divin Jésus, pour le prier avec plus de ferveur en faveur d'un digne Missionnaire, étendu à ses pieds, et n'attendant peut-être que la venue de son Sauveur et l'application de ses mérites infinis, pour s'élever au ciel et posséder son Dieu.

« Il fallut m'entendre avec les sauvages pour sa sépulture. L'heure en fut fixée au soir de ce même jour. Une petite barque me fut apportée, et servit de cercueil. Les insulaires vinrent en foule assister à la funèbre cérémonie. Revêtu des ornements sacerdotaux, je fis la levée du corps, avec les prières accoutumées. Notre cher confrère était couvert de sa soutane ; ses mains, jointes sur la poitrine, tenaient son crucifix et son chapelet : dans cet état, il me

rappelait saint François Xavier, mort dans une obscure cabane de *Sancian*.

« Je dois ici rendre ce témoignage aux insulaires, qu'ils ont montré à l'égard de M. Beaury la plus vive affection, et tout l'intérêt dont ils étaient capables. Pendant sa maladie, les notables du *Campon* venaient très-souvent le visiter; ils lui prodiguaient à l'envi tout ce qu'ils croyaient propre à soulager ses souffrances, en y joignant toujours la recommandation de ne pas cesser de manger, afin de ne pas mourir. Bien des fois cet avis étrange m'a été donné à moi-même, et je le recevais comme dicté par le bon cœur et la simplicité d'un sauvage. Quand ce triste événement fut connu de la peuplade, les principaux chefs vinrent m'exprimer leur peine et s'associer à ma douleur; j'en vis plusieurs verser des larmes, et l'air d'abattement empreint sur toutes les figures m'exprimait assez l'affliction générale.

« Pour moi, Monseigneur, condamné à l'isolement, je me suis vu jusqu'ici dans une impuissance complète de toute espèce de travail et d'étude; j'ai honte de moi-même quand je reporte mes regards sur un passé si vide de tout bien, sur ces longs mois perdus tout entiers à me débattre avec la fièvre: heureux encore lorsqu'elle me laissait, par intervalle, assez de force pour me lever sur ma natte, et réciter le chapelet ou mon saint office!

« Maintenant je commence à mieux aller. Depuis le mois de juillet, époque où ont cessé les pluies, les orages et les tremblements de terre, à la suite desquels nous étions tombés malades, j'ai retrouvé un peu de force et d'appétit, j'ai même pu reprendre la célébration du saint Sacrifice, consolation dont je continue à jouir à peu près tous les jours. Enivré de cette divine faveur, que pourrais-je encore désirer dans ma solitude et mon exil! Jésus pour père, Marie pour mère, mon bon ange pour frère et ami: oh! je

trouve en eux tout mon bonheur, et je vois le temps s'écouler bien vite.

« D'ailleurs, j'ai en abondance de quoi satisfaire à tous mes besoins. Mes sauvages aiment à donner : s'ils tuent un porc, ils le partagent avec toutes les familles du hameau, et dans cette distribution j'ai toujours la meilleure part aux largesses communes ; et telle est la générosité de leur âme qu'ils éprouvent, je crois, plus de joie à me prévenir de leurs dons, que moi à les accueillir : ceux dont j'accepte les modestes présents, s'estiment les plus fortunés.

« N'allez pas croire cependant que, malgré l'intérêt qu'ils me portent, ils n'aient mis plus d'une fois ma patience à l'épreuve ; un fait, cité au hasard, vous donnera l'idée des luttes que j'ai dû soutenir contre leur superstitieuse ignorance. Un samedi, 5 août, je vis arriver à ma loge une foule d'insulaires, et à leur tête plusieurs chefs du *Campon*, dont l'un portait un porc rôti qu'il déposa à mes pieds. Je demandai pourquoi l'on me faisait cette offrande. « C'est parce que nous t'aimons, » me fut-il répondu. Mais sous ce compliment se cachait un autre motif, que je ne tardai pas à découvrir, bien qu'ils voulussent m'en faire un mystère, certains que je m'opposerais à leur projet. Ils me déclarèrent donc, après quelques explications, qu'il fallait exhumer M. Beaury pour lui donner à boire et à manger ; que son corps, exposé dans les bois, devait servir de pâture aux oiseaux ; que tel était l'usage de l'île auquel on ne pouvait déroger ; et que s'il n'était pas tombé une goutte de pluie depuis six semaines, si toute la végétation était mourante, le défunt en était cause, l'infraction aux anciennes coutumes prolongeait seule une sécheresse si extraordinaire pour la saison.

« Ces raisons et mille autres de même nature excitèrent en moi une profonde pitié. Je protestai avec une sainte indignation que je ne permettrais jamais qu'on violât la sépulture

de mon confrère. Mais on me répondit que l'affaire était déja consommée. Aussitôt je courus au lieu où il reposait; je trouvai en effet des ouvriers à l'œuvre pour déterrer le cercueil, et je leur commandai de recouvrir la fosse telle qu'elle était auparavant. « Il nous faut de la pluie, me répliqua-t-on; faites en tomber, si vous voulez qu'on laisse le mort en paix. » Les pauvres gens étaient dans la persuasion que les nuages étaient à mes ordres : deux fois déjà ils m'avaient demandé le beau temps, et le ciel était redevenu serein; cette fois ils voulaient la pluie. Je leur promis que je parlerais au grand Dieu qui dispose à son gré des nuages, et cette promesse les arrêta. Ce fut, en effet, l'objet de mes prières au saint Sacrifice. Le même jour la pluie tomba, mais peu abondante, et mes insulaires de m'en demander davantage. Le lendemain et les jours suivants ils en furent tellement inondés, que ceux d'entre les chefs qui l'avaient exigée du ton le plus impérieux, se trouvant dans une île voisine, surpris et contrariés par ce déluge inattendu, criaient en l'air : « Assez, *signor padre!* assez ! arrêtez ! »

« Quand ils viennent m'adresser leurs vœux ou leurs remercîments, je réponds que ce n'est pas moi, mais le bon Dieu qui fait pleuvoir; et prenant de là occasion de les instruire, je leur parle de ce qui les touche de si près, des intérêts de leurs âmes. Malheureusement, j'ai bien de la peine à me faire comprendre : l'esprit de ce peuple grossier s'élève difficilement aux choses spirituelles, et sa langue est si imparfaite qu'elle manque même de termes pour les exprimer. L'existence d'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, est la seule notion religieuse que j'aie pu encore inculquer à un petit nombre de sauvages.

« Je termine là ma longue lettre, me réservant de la reprendre lorsqu'il se présentera une occasion de vous l'envoyer...

« CHOPARD, *Missionnaire apostolique.*

Autre lettre du même Missionnaire au même Prélat.

Teressa, 14 novembre 1842.

« Monseigneur,

« Je vais continuer ma lettre commencée au mois d'août, et m'efforcer de répondre à l'intérêt que Votre Grandeur daigne porter à son jeune missionnaire.

« Et d'abord, pour rassurer votre cœur paternel, je dois vous dire que rien ne manque à ma tranquillité. Chaque jour, j'ai la douce consolation de monter au saint autel, et là, dans la plus intime communication avec le divin Maître, je puise toute la force dont j'ai un si grand besoin dans mon isolement.

« Les dispositions des insulaires me paraissent de jour en jour plus heureuses ; je ne puis leur souhaiter de meilleurs sentiments que ceux dont ils sont animés, soit en faveur de notre sainte Religion, soit à mon égard. Déjà ils connaissent, pour la plupart, les principales vérités du christianisme ; ils viennent souvent assister à ma messe, qu'ils entendent avec plus de respect que beaucoup de chrétiens, ne remuant pas de leurs places et gardant un silence religieux. Ils savent que je parle au bon Dieu, et ils en sont dans l'admiration. Quelques-uns imitent même les inclinations et signes de croix qu'ils voient faire à mes catéchistes.

« Depuis le 8 septembre, je me suis pratiqué dans ma cabane une espèce de cellule, où se trouvent mon autel,

une table, mes livres et mon lit. Au moyen de quelques pièces de toile pour tentures, de quelques images pour ornements, je me suis ainsi formé un cabinet d'étude où je m'enferme quand je veux être plus tranquille, et une chapelle qui fait l'admiration de tous mes bons sauvages. Ils restent là à la contempler pendant des demi-heures sans proférer une seule parole; puis, du ravissement ils passent aux questions, et j'en profite pour leur donner en forme d'explications l'intelligence des vérités chrétiennes.

« J'ai eu la consolation de baptiser un vieillard, dont le salut est devenu un des premiers fruits de mon apostolat dans ces îles. Depuis deux mois qu'il était malade, je tâchais de l'instruire aussi bien que le permettait son état et le mien. Ce néophyte, mort trois semaines après son baptême, auquel assistaient, dans le plus parfait recueillement, presque tous les habitants du *Campon*, a été enterré avec toutes les cérémonies et prières de l'Eglise. On m'a su gré de l'intérêt que j'avais pris à ses souffrances, et chacun s'en va redisant combien le Père est bon. Cette réputation de bonté, permettez-moi de le dire en passant, s'est encore accrue par le succès de quelques remèdes que j'ai administrés à plusieurs malades; j'ai été assez heureux pour opérer, entre autres guérisons, celle deux hommes mordus par des serpents dont le venin passe pour mortel.

« D'après cet exposé de ma situation, Votre Grandeur partagera sans doute avec moi l'espérance de voir la Religion s'établir dans l'archipel; mais il ne faut pas se dissimuler que, pour parvenir à cet heureux résultat, il reste encore bien des difficultés à vaincre, et surtout bien des sacrifices à faire. Sans parler des secours pécuniaires qui sont indispensables à toute Mission naissante, j'insisterai sur l'envoi immédiat de nouveaux ouvriers apostoliques; quatre prêtres, répartis dans les îles de *Kamoria*, de *Chaoura*, de *Katchoul* et de *Nancowry*, sont dès à pré-

sent nécessaires pour répondre au vœu et aux bonnes dispositions de leurs habitants. J'ai vu les plus notables d'entre eux, et ils m'ont assuré que le peuple des différents *Campons* nous désire, qu'il nous offre des maisons, qu'il prendra le plus grand soin de nous, et qu'il est décidé à se faire chrétien. Puissent ces cœurs simples et pleins de bonne volonté entrer bientôt dans le bercail de Jésus-Christ !

« Votre bénédiction pour eux et pour moi, Monseigneur ; c'est tout ce que demande à Votre Grandeur le plus jeune et plus pauvre de ses enfans.

« J. M. CHOPARD, *Missionnaire apostolique.*

Autre lettre du même Missionnaire à M. Rénier, Missionnaire apostolique à Merguy.

Teressa, 11 décembre 1842.

« MONSIEUR ET BIEN CHER CONFRÈRE,

« Il y a plus de huit mois que j'attends une occasion favorable pour donner de mes nouvelles aux personnes qui s'intéressent à moi. Aujourd'hui qu'un navire anglais, chargé de coco, est sur le point de faire voile vers Moulmein, je profite de la bonne volonté du capitaine pour vous annoncer que j'ai reçu votre bonne lettre du mois d'avril, si pleine de sentiments affectueux envers un confrère que vous ne connaissez encore que de nom. Lorsque m'arriva ce gage d'amitié, j'étais tellement affaibli par la fièvre et par la perte de notre cher M. Beaury, que si je m'étais embarqué sur la petite jonque qui s'offrait à me conduire auprès de vous, pour y chercher des forces spirituelles et corporelles, je ne serais pas allé loin, je crois, avant qu'on ne jetât mon cadavre à la mer. A présent je vais très-bien, je suis acclimaté à nos îles malsaines, et je vois d'un côté tous mes besoins prévenus par la sollicitude des sauvages, de l'autre, mes efforts admirablement secondés par leur empressement à écouter la doctrine du salut. Tout ce que j'ai à vous demander est un peu de vin de messe.

« Le capitaine anglais qui se charge de mes lettres, m'a

comblé de présents. Grâce à sa générosité, je puis dire, maintenant plus que jamais que, pour un Missionnaire de sauvages, j'ai tout en abondance. Je possède même bien des choses dont je ne connais pas l'usage, et que je dois à la libéralité de mon brave capitaine. Quand vous viendrez me voir (1), vous jugerez par vous-même de mes richesses.

« Il me reste à me recommander à vos prières, etc.

« J. M. CHOPARD, *Missionnaire apostolique.*

---

(1) M. Rénier est parti de Merguy, le 20 mars 1843, pour aller visiter M. Chopard.

MISSIONS

DE LA

MANTCHOURIE ET DE LA CORÉE.

Lettre de Mgr Verroles, Vicaire apostolique de la Mantchourie, à Messieurs les membres des deux conseils centraux de l'OEuvre.

Kaytchéou, au Leaotong, le 25 mai 1843.

« Messieurs,

« C'est avec le sentiment d'une joie bien vive que j'ai reçu les nombreuses et riches aumônes, allouées par votre Œuvre à la Mission naissante de Mantchourie. Nous sommes, il est vrai, séparés de vous par une immense étendue de pays, et rejetés, refoulés, selon toute la rigueur des termes, jusqu'aux extrémités de la terre; mais la divine charité embrasse tout le monde, le Scythe et le barbare,

depuis l'Ichthyophage du Saghalien, jusqu'au Nègre du Niger. Admirable Association de la Propagation de la Foi, qui ne fait plus de l'univers entier qu'une seule famille en Jésus-Christ !

« Daignez donc, Messieurs, et aussi tous les membres de votre sainte Œuvre, agréer en mon nom et en celui de toutes les ouailles qui me sont confiées, au nom de tous mes Barbares, l'expression de ma vive reconnaissance. Nous ne pouvons vous rendre que des prières ; aussi, soyez-en bien convaincus, nous n'y manquons pas, et depuis que je suis entré au Leaotong, nous avons régulièrement célébré, avec toute la pompe que nous a permise notre indigence, la messe annuelle pour les associés défunts.

« Je vous envoie quelques détails sur notre position, sur ces plages ignorées du reste de la terre ; puissent-ils vous être agréables !

« Ce fut vers la fin de 1838 que le Saint-Siége créa ce vicariat apostolique et le démembra de l'ancien diocèse de Pékin. Les Bulles qui me nommaient à ce nouveau poste me furent remises en février 1840. J'étais alors dans le Su-Tchuen, occupé à diriger le collége de cette Mission, qui est situé, comme vous le savez, dans le Thibet même, sur les frontières de la Chine. J'y résidais depuis quatre ans. Il fallut donc, bon gré mal gré, car les ordres du Saint-Siége étaient pressants, m'arracher à ma douce solitude, et quitter mes chers élèves.

« L'Œuvre de Dieu, Messieurs, ne s'opère que lentement, et toujours parmi les obstacles ; aussi, depuis la réception de mes Bulles jusqu'à ce jour, ai-je été traversé par une suite non interrompue de contradictions, de peines inattendues et de tous genres. Le Seigneur en soit béni ! et que sa volonté sainte s'accomplisse ! *Et hac mihi sit consolatio ut affligens me dolore, non parcat, nec contradicam sermonibus Sancti !*

« Je partis donc du Su-Tchuen en septembre 1840, je traversai les vastes plaines du Chensi et du Chansi, les immenses et arides déserts de la Mongolie. D'autres vous ont raconté comment l'on voyage en Chine; vous savez que ce n'est pas chose aisée et agréable. La guerre avec les Anglais, la contrebande d'opium défendue alors plus sévèrement que jamais, ajoutaient aux traverses et fatigues d'une si longue course des dangers à l'infini : le bon Dieu qui toujours veille à notre garde, m'a préservé de tout accident; j'arrivai sain et sauf au milieu de mon cher troupeau en mai 1841.

« La Mantchourie se divise en trois grandes provinces : au sud le Koantong ou Leaotong, au centre le Kirin, au nord le Saghalien. Cet immense pays court depuis le 40e environ de latitude jusqu'au 56e, et du 115e de longitude jusqu'au 140e de Paris.

« La partie ouest de la Mantchourie est en général un pays plat; les immenses plaines de la Mongolie viennent y aboutir; cette région est bien cultivée, car les Mantchoux sont agricoles, et non pas nomades comme les Mongoux. Dans le centre, généralement plus montueux, les forêts sont remplies de tigres, d'ours, de chamois, de cerfs d'une grande et belle espèce. Ces forêts, qui couvrent la majeure partie du sol, sont à l'empereur; nul ne peut y entrer sous peine de mort, et des surveillants nombreux sont préposés à leur garde. Elles confinent avec la Corée et s'étendent fort loin vers le nord. C'est là que, chaque année, se fait la chasse impériale. La seule province du Leaotong doit fournir pour son contingent annuel douze cents cerfs; le Kirin est taxé à six cents, et le Saghalien au même nombre. L'empereur laisse le bois de la bête et sa carcasse aux chasseurs, seulement il se réserve la partie charnue de la queue voisine du coxis; ce morceau, réputé par les Chinois fort délicat et

corroborant, est très-cher, il se vend jusqu'à trente francs et plus.

« L'époque de la chasse est fixée au 2 novembre et dure jusqu'au 5 décembre. Dans ce court espace de temps, les Mantchoux peuvent aisément fournir le nombre de cerfs voulu. En effet, on les rencontre par troupes innombrables ; on leur tend des embuscades, et on les tue à volonté. Cette expédition annuelle est une affaire d'état. Les premiers mandarins de chaque province doivent la présider. Les chasseurs, vrai corps d'armée et l'élite de nos preux chinois, s'escriment de leur mieux, et peuvent alors, plus impunément qu'avec les Anglais, faire l'essai de leur martiale intrépidité.

« Sur le sommet des montagnes, presque toutes boisées, plane le condor. J'ai vu la carcasse d'un de ces oiseaux féroces, qui passait pour petit ; elle était énorme. S'il faut en croire les habitants, on a découvert parfois dans son aire des os de veaux, d'ânes (il y a dans ce pays une espèce d'âne très-petit), et même d'hommes, ainsi que des barres d'argent ; car dans sa voracité il enlève tout ce qu'il trouve. Il fond sur sa proie avec impétuosité ; s'il ne peut l'enlever, il la met en pièces. Une bonne arme à feu peut seule, dit-on, préserver le voyageur.

« On trouve encore dans ces forêts la martre zibeline, appelée *Tiao-chou* par les indigènes, dont la fourrure est si précieuse : l'empereur et quelques grands mandarins auxquels il le permet, peuvent seuls s'en revêtir ; le peuple ne doit s'en faire que des collets et des bouts de manches.

« Les fleuves du nord, surtout le Songari et le Saghalien, en chinois *He long kiang*, *fleuve du dragon noir*, fourmillent de castors et de loutres ; on y pêche aussi des perles en très-grande quantité. Sur le nombre il en est, dit-on, de fort belles ; mais difficilement on s'en procure,

à cause du monopole impérial qui les frappe de son embargo.

« Il en est de même pour le Jensen, cette plante fameuse, ce tonique si excellent, le premier sans contredit de l'univers. Lorsque les forces vitales manquent, totalement épuisées, et que le moribond va trépasser, donnez-lui le poids de quelques grains de Jensen, il revient à la vie; continuez chaque jour, et sa vigueur renaît aussitôt, et vous pouvez le soutenir encore plusieurs mois. Le prix du Jensen est exorbitant, c'est presque incroyable, près de cinquante mille francs la livre ! Le bon, l'excellent Jensen, disent les Chinois, est le plus vieux; il doit être sauvage : aussi celui de Corée qui vient par la culture, est-il extrêmement inférieur en qualité. A la foire annuelle de Corée, on le vend en fraude, au su des mandarins qui ferment les yeux. Bien que fort élevé, le prix du Jensen coréen est pourtant raisonnable : environ deux cents francs la livre. La racine seule est en usage. On peut le semer. Je vais tâcher de m'en procurer de la graine, et en ce cas, l'Europe pourra posséder cette plante admirable.

« Elle ne croît point dans le nord de la Mantchourie, sans doute à cause de sa température glacée. Le froid de ce pays est extrême, eu égard à sa latitude. Cette année, j'ai passé l'hiver dans le sud du Leaotong, sous le 40[e] environ. — C'est la latitude de Naples et de Madrid : — or, nous avions vingt-six degrés centigrades de froid, et la saison, disent les habitants, a été plus douce que de coutume. Le froid moyen est donc de trente degrés, à peu près la température de Moscou !

« Vers le nord c'est bien autre chose. Ici, au sud, la terre ne gêle qu'à trois pieds de profondeur; mais en Kirin, où j'ai passé l'hiver de 1841, elle gêle à sept pieds au-dessous du sol !... Nous avions alors un thermomètre qui ne

pouvait descendre que jusqu'à seize de Réaumur; pendant plusieurs mois il ne marquait plus.

« Vous exprimer, Messieurs, la rigueur du climat, c'est impossible : l'air semble couper comme un rasoir; on dirait qu'on vous tenaille les joues avec des pinces... Le 21 janvier dernier, je faisais route, par un froid extrême, dans le sud du Leaotong; il soufflait une bise très-forte, qui soulevait par tourbillons une neige si fine qu'elle s'infiltrait sous les habits, sous le bonnet, et jusque dans les poumons. Les sourcils n'étaient qu'une traînée de glace, la barbe un glaçon énorme; mes paupières étaient gelées et souvent collées l'une à l'autre au point de ne pouvoir ouvrir les yeux. Quel froid !

« Mais si nous remontons vers la frontière russe, che les Ichthyophages, sur la rive droite de l'Amour ou Saghalien, jusqu'à la grande île de ce nom, et, à l'ouest de ce fleuve, chez les Poukoey, chez les Mantcheoupetonos un peu plus au sud, alors on n'a plus de terme pour exprimer un froid sans mesure.

« Les Ichthyophages, ou plutôt les Yuphitatses, vivent surtout de poissons, comme leur nom l'indique ; je pense que c'est le phoque ou veau marin. Ils sont encore dans l'état sauvage, nomades et comme perdus au milieu des bois et des forêts. Etrangers à la culture, ils s'occupent pendant l'été de la pêche qui les nourrit et leur procure le vêtement. En hiver, ils se réunissent dans les bois, dressent leurs tentes autour d'un grand bûcher, pile énorme qu'ils élèvent avec des arbres entiers.

« Chaque année ils viennent, à une époque fixe, faire le commerce avec les Chinois, échanger contre leurs fourrures de castors, de loutres, de zibelines, etc. de la toile, du thé, de la farine et des céréales. Ils ne permettent pas aux sujets de l'empereur d'aller chez eux.

« Les Mantchoux en général, depuis le sud du Leaotong

jusqu'à la frontière russe, sont divisés en huit ordres ou classes distinctes qui chacune a son drapeau et sa couleur : c'est ce qu'on appelle les soldats des huit bannières, ou les *Pa-Ky*, qui forment l'élite de la milice chinoise, ou les premiers mirmidons du céleste empire ; car cette fameuse milice, tout bien considéré, est une vraie dérision, ses preux sont des enfants ; ils l'ont prouvé jusqu'à l'évidence dans la lutte contre les Anglais. Ici l'on se préparait sérieusement à la guerre, en cas de descente sur les côtes du Leaotong : or, je vous avoue que je n'ai jamais rien vu de plus étrange ni de plus comique. Il y a dans cette contrée des chrétiens qui sont soldats garde-côtes ; parfois ils me montraient les instructions officielles qui leur étaient adressées de Pékin. Vous n'y croiriez pas, si je n'en citais le texte. « Quand il viendra un navire sauvage, disait une de ces circulaires, faites attention : si au-dessus du vaisseau vous voyez sortir de la fumée noire, rassurez-vous ; infailliblement l'ennemi ne peut descendre, il part. Si au contraire c'est de la fumée blanche, garde à vous ! ils arrivent. » Puis était dessiné en grosse miniature un je ne sais quoi, de figure grotesque, qu'on me disait être un vaisseau européen, un *yáng-tchoang*. Je ne l'aurais pas deviné. En effet, dans ce croquis, ils avaient installé des tables au bout des mâts, et sur ces tables étaient braquées des batteries de canons.... Mais revenons à nos *Pa-Ky*.

« Ces Mantchoux, étant tous soldats-nés, sont sous la surveillance plus directe des mandarins, et organisés par décuries. Comme tous les peuples chez qui s'établissent les Chinois, ils ont subi leur influence et embrassé leurs usages ; bien plus, dans le Leaotong et jusqu'au centre de la Mantchourie, ils ont oublié leur langue : ils sont obligés de l'apprendre comme nous le grec et le latin. L'étiquette des prétoires veut qu'on parle Mantcheou. Mais les man-

darins eux-mêmes ont oublié l'idiome national; de sorte qu'on se borne à en dire de temps en temps quelques mots, et seulement pour la forme. Cette langue est cependant supérieure de beaucoup au chinois qui, de fait, n'est qu'un jargon pitoyable. Dans le nord on ne parle que Mantcheou.

« Comment vous peindre la pauvreté de nos chrétiens? Elle est extrême. Je le disais plus haut : dans le sud de la mission c'est le froid de Moscou: or, la plupart d'entre eux n'ont souvent que des haillons pour couvrir leur nudité, et ces haillons sont leur unique vêtement de nuit comme de jour; car ils n'ont pas de couverture de lit. On voit toute la famille gisante sur un large four qui prend la chambre en long d'un bout à l'autre. Presque réduits à mourir de faim, comment pourraient-ils se vêtir ? Ces pays sont loin d'être la terre promise, d'où découlait le lait et le miel : c'est un ciel de fer, une terre gelée pendant huit mois; jamais de printemps ni d'automne. Au dégel succède presque subitement une chaleur étouffante; les vents, disons mieux, les tempêtes y sont perpétuelles, les disettes fréquentes; aussi tout est cher, et l'administration des chrétiens fort coûteuse. Pendant les pluies et les inondations, c'est-à-dire depuis juillet jusqu'à la fin d'octobre, il est impossible de voyager, les chemins sont des bourbiers sans fond, où les chevaux disparaissent quelquefois.

« Ciel de fer, ai-je dit; toutefois ciel mille fois béni si l'homme, ainsi contrarié dans ses goûts, savait mépriser son exil, et tournait ses regards vers la patrie de l'éternité! Mais hélas ! c'est ici comme partout; même folie, même soif et amour démesuré des biens et des plaisirs de ce bas monde. Tout est à faire même parmi nos chrétiens. Les malheurs des temps, après avoir souvent paralysé les efforts des Missionnaires, ont comme effacé la trace de leur apostolat; de grands abus, un marasme léthargique, caractérisent l'état où j'ai trouvé mon troupeau....

« Cependant ne perdons pas courage. Le Dieu tout-puissant, notre glorieux Seigneur, ne peut-il pas encore aujourd'hui susciter de ces pierres des enfants d'Abraham! Vos prières, Messieurs, celles des Associés à votre sainte Œuvre, votre sollicitude pour nous, opéreront ces prodiges de grâce et rendront la vie aux morts. Déjà de grands changements se sont accomplis; des chrétientés entières ont été, par l'heureuse arrivée de nouveaux pasteurs, préservées d'une destruction totale. Les temples vivants de Jésus-Christ ont été purifiés, les pauvres secourus; la grâce du baptême procurée aux enfants d'infidèles en danger de mort a augmenté le nombre des bienheureux; les rivages glacés du Leaotong, muets jusqu'alors, retentissent déjà du chant de nos cantiques et répètent les saints noms de Jésus et de Marie!

« Et la Corée! A ce nom vos cœurs sont émus de sollicitude. Hélas! Messieurs, quelle nouvelle j'ai à vous donner! Mgr de Capse et ses deux confrères ne sont plus! Le 21 septembre 1839, ces généreux Missionnaires ont été mis à mort, et dans l'espace de huit mois, cent martyrs environ ont été couronnés.

« Mgr Imbert était né près d'Aix en Provence. Il montra dès son enfance une grande aptitude pour les lettres et les sciences, et fit ses études avec distinction. Parti pour les Missions en 1820, il ne put entrer au Su-Tchuen qu'en 1835; la persécution qui venait de désoler cette Eglise, la mort des courriers envoyés pour l'introduire en Chine, l'obligèrent d'attendre trois ans au Tong-King qui était alors en paix. L'insalubrité de ce pays lui causa une maladie qu'un médecin chinois reconnut être une hépatite; elle le faisait beaucoup souffrir.

« Arrivé au Su-Tchuen, il apprit en fort peu de temps la langue, qu'il parlait très-bien, et avec une parfaite connaissance des caractères chinois, si difficiles à apprendre.

Pieux, actif, industrieux et travaillant toujours au-dessus de ses forces, il parut dès ses premiers pas dans la carrière apostolique un Missionnaire accompli. La chrétienté du Su-Tchuen regrettera longtemps sa perte. Nous lui dîmes adieu en 1837, lorsqu'il partit pour la Corée. Deux ans après, il devait y mourir à la fleur de son âge, à quarante-quatre ans : il n'a donc fait que se montrer à cette nouvelle terre, où son zèle infatigable devait arracher tant de ronces, et cueillir tant de fruits de salut ! *Pretiosa in conspectu Domini mors Sanctorum ejus.* — Revenons à nos martyrs; vous êtes avides de détails.

« La persécution commença en avril 1839. Dès le mois de janvier, quelques escarmouches avaient préludé à la guerre; plusieurs familles avaient été emprisonnées : l'apostasie les délivra des mains du bourreau. Février fut assez calme. C'est le calme où se forme l'orage; la tempête allait éclater. Mgr Imbert qui visitait les chrétiens à quelques lieues de la capitale, revint dès le 30 janvier dans cette ville « pour rassurer, dit-il dans son journal, ses néo-« phytes épouvantés, pour les munir par la réception des « sacrements de pénitence et d'eucharistie contre la per-« sécution, et les préparer au martyre. Je commençai, « c'est toujours le Prélat qui parle, je commençai l'admi-« nistration des fidèles de la ville, au nombre de mille en-« viron, le premier dimanche de carême 17 février, et « poussai vigoureusement le travail jusqu'au Jeudi-Saint; « j'entendis à peu près cinq cent cinquante confessions « dans les divers *Kong-So* de la capitale (*Kong-So*, *mai-« son commune*) ou lieu de réunion des chrétiens. Malgré « la précaution de ne laisser venir les femmes que de nuit, « et de les congédier avant le jour, deux fois les satellites « s'aperçurent de nos réunions, et se mirent en faction « dans la rue pour nous surprendre; mais je m'esquivais à « la faveur des ténèbres, et tout rentrait dans l'ordre ac-

« coutumé. Jamais je n'ai éprouvé tant de fatigues : je me
« levais vers les deux heures et demie ; à trois heures
« commençaient nos exercices, baptêmes, confirmations,
« messe, communions, actions de grâces ; cela durait en-
« viron deux heures. Les vingt femmes qui avaient reçu
« les sacrements, se retiraient alors pour faire place à
« d'autres. A Pâques, je pris plusieurs jours de repos pour
« écrire en Chine, et éviter l'affluence qu'aurait amenée
« la solennité.

« Le samedi avant le dimanche de *Quasimodo*, le Prélat continua l'administration. Malgré sa défense formelle, l'empressement des chrétiens leur fit commettre de graves imprudences ; ils voulurent faire à leur tête, sans s'inquiéter des périls qui les menaçaient. Aussi les satellites, voyant leur proie certaine, tombèrent-ils à l'improviste sur les *Kong-So ;* ils emmenèrent enchaînés les deux maîtres de maison, Augustin Ly et Damien Nâm avec leurs familles, saisirent chez ce dernier un ornement, un bréviaire, une mitre simple qui, tissue et brodée on argent, leur parut, dit Mgr Imbert, la huitième merveille du monde ; ils l'estimèrent cinq cents taels coréens ou 1280 francs. Dans ces deux *Kong-So* on prit une vingtaine de personnes. C'était le soir même du dimanche de *Quasimodo*, 7 avril. Les jours suivants les arrestations continuèrent.

« Outre l'imprudence des fidèles, il y eut une autre cause d'un si grand malheur. Au nombre des prisonniers se trouvait une chrétienne nommée Han, dont le mari, catéchumène fort suspect, était au courant des affaires de la Mission. Il vint aussitôt réclamer sa femme. Mais comme elle refusa d'apostasier, les satellites ne voulurent pas consentir à son élargissement. Alors cet homme furieux dénonça tout ce qu'il connaissait de chrétiens, et donna à leurs ennemis une liste de cinquante-trois personnes. « C'est

là, ajoute Mgr Imbert, après mes péchés, la vraie cause de l'éclat que fit la persécution. »

« Parmi ces néophytes se rencontrèrent quelques apostats, que les mandarins criminels renvoyèrent peu après dans leurs familles; ils remirent aussi en liberté la mère d'Augustin Ly, plus qu'octogénaire, avec un de ses petits-fils âgé de huit ans. Mais cette généreuse femme eut encore assez de force pour déclarer qu'elle voulait rester avec ses enfants, et le mandarin le permit jusqu'au 20 avril; alors l'affaire devenant terrible et une sentence de mort étant imminente, le président du tribunal renvoya sa captive sans torture et sans apostasie, par honneur pour son grand âge.

« Le huit avril, eut lieu le premier interrogatoire d'Augustin Ly et de Damien Nâm. Les ornements, livre et mitre ayant été saisis chez ce dernier, devinrent son affaire personnelle. Toutefois le mandarin, même envers lui, ne se montra pas terrible : c'est qu'il craignait, en poussant trop loin les recherches, de trouver la vérité; car s'il eût été prouvé juridiquement que ces objets de religion appartenaient aux trois Européens qu'on savait cachés dans le pays, il eût fallu les prendre, et une fois arrêtés, qu'en faire? c'était, suivant l'expression des magistrats, *une affaire trop grande pour un roi enfant et un petit royaume.*

« On s'en prit donc aux enfants des deux confesseurs : le fils de Damien Nâm, à peine dans sa douzième année, et un fils d'Augustin Ly du même âge, avec sa sœur âgée de quinze ans, comparurent devant le mandarin, et tous trois transformés en héros par la grâce, demeurèrent inébranlables : ni les caresses, ni les menaces, ni les cruels supplices même, rien ne put les faire apostasier. Ils furent donc transportés avec leur parents dans la grande prison appelée *hin-pou.*

« Deux jours après, le 11 avril, Magdeleine Ly avec sa sœur, sa mère et sa nièce, ainsi que deux jeunes vierges, électrisées par l'héroïsme de ces enfants, allèrent se présenter au prétoire, en qualité de chrétiennes, et déclarèrent hautement qu'elles voulaient mourir pour leur religion. Le mandarin leur refusa des fers et par deux fois les fit chasser de sa présence. Alors elles se rendirent à l'ancienne maison de Damien Nâm, qui était devenue un poste de satellites ; elles s'y firent arrêter par eux et conduire en prison.

« En écrivant ces détails et les suivants, je ne fais que copier presque mot pour mot le journal *autographe* de Mgr Imbert, et de M. Maubant, qui, étant resté près d'un mois en liberté après la prise de l'illustre Prélat, a ajouté ou changé quelques circonstances légères et en fort petit nombre.

« Le 12 avril, Jacques Tsoùy et sa famille furent arrêtés, et leur maison pillée. Son épouse et sa fille âgée de quatorze ans, étant malades, ne souffrirent que de légers supplices. Mais deux veuves chrétiennes, qu'on avait prises dans la maison de ce néophyte, furent avec lui soumises à d'horrible tortures, pour leur faire désigner la retraite de Philippe, frère de Jacques, qu'on recherchait spécialement. Agathe Tsuen fut aussi arrêtée, le 15, avec sa famille, pour avoir donné l'hospitalité à Pack Lucie. D'abord ils endurèrent tous avec courage les plus cruels tourments ; mais bientôt regardant en arrière, ils ternirent leur gloire par une honteuse apostasie, hormis les deux vierges Agathe et Lucie qui, bien qu'éprouvées par plus de barbarie, restèrent inébranlables dans la profession de l'Evangile. Sur onze qu'ils étaient il y eut donc neuf renégats.

« Après ces arrestations diverses, les prisons se trouvant pleines, il y eut un moment de trêve. Le président du tribunal fit son rapport au premier ministre Ly-ta-jên. Celui-ci l'adressa à la reine régente. (Le jeune roi n'est pas encore majeur). Dans ce rapport le mandarin exagère le nombre

des chrétiens, qu'il charge des plus noires calomnies, comme de méconnaître l'autorité des parents, d'être rebelles au prince, de manquer aux devoirs sociaux, et surtout de se faire une joie de souffrir et de mourir pour leur religion, pires en cela, dit-il, que les brutes qui craignent la douleur et la mort. Il parle ensuite de la mitre, du bréviaire et de l'ornement saisis chez Damien, comme d'autant d'objets de superstition, et propose de déployer toute la rigueur des lois pour en finir avec une secte impie.

« En Chine le style judiciaire est de pousser les choses à la dernière sévérité, et Sa Majesté dans sa réponse en rabat plus de la moitié ; ce qui fait que les peuples louent la clémence du monarque. Cette fois la reine mère, égarée par le fanatisme, sans consulter son frère Kin-ta-jen, l'ami des chrétiens et leur protecteur, mais alors sans autorité parce qu'à la suite d'une maladie où il avait donné quelques signes de démence ses envieux l'avaient écarté des affaires, la reine, dis-je, se prononça d'une manière plus terrible que le ministre persécuteur. « Si les chrétiens avaient repullulé dans l'empire, c'était, à l'en croire, parce qu'en 1801 l'extermination n'avait pas été assez complète ; il fallait à présent non-seulement couper l'herbe, mais en arracher la racine ; il fallait organiser dans les huit provinces la visite domiciliaire qui rend cinq familles responsables pour un seul individu... » Ce dernier ordre ne reçut heureusement qu'une exécution très-imparfaite. D'ailleurs en Corée comme en Chine l'action de la police est tout à fait nulle.

« Cet édit, publié le 19, étonna tout le monde, et surtout le président du tribunal des crimes qui s'était flatté, quelques jours auparavant, de mettre les chrétiens hors de cause, tandis que la régente lui prescrivait, pour hâter leur supplice, de tenir séance chaque jour, et de les juger selon toute la rigueur des lois.

« Dès le 20, le juge commença par renvoyer à la pre-

mière prison les enfants dont j'ai parlé plus haut, savoir les fils d'Augustin Ly et de Damien Nâm avec une nièce de Magdeleine Ly, âgée de quatorze ans; en les séparant ainsi de leurs parents, malgré les supplications et les larmes des uns et des autres, sous prétexte que la loi ne permettait pas de les impliquer si jeunes dans une accusation capitale, il enlevait à leur inexpérience tout conseil et tout appui. Mais la grâce les soutint; toujours ils sont demeurés fermes au milieu des supplices réitérés et parmi les horreurs de la faim. En vain les juges venaient-ils faussement leur dire que leurs pères avaient obtenu la liberté au prix de l'apostasie : « Qu'ils aient abjuré ou non, c'est leur « affaire, répondaient-ils; pour nous, ah ! nous ne pou« vons renier le Dieu que nous servons depuis notre « enfance. »

« Le 21, onze personnes comparurent à l'interrogatoire qui fut terrible. Le juge voulait frapper les esprits d'épouvante, et ce fut Damien Nâm qu'il choisit pour victime. Sous les yeux des autres confesseurs, il ordonna de lui briser les os des jambes, et le fit rouer de coups de bâton sur les bras, sur les côtes, enfin sur tout le corps. Son intention, à ce qu'il paraît, était que le néophyte en mourût, afin d'étouffer par là une affaire qui allait devenir fort embarrassante (celle des objets religieux trouvés en possession), s'il était reconnu qu'ils appartissent à des Européens cachés dans le royaume. Damien, brisé par la torture, tomba sans connaissance, et pendant quatre jours on désespéra de sa vie; mais enfin le Dieu des martyrs, qui le réservait à d'autres combats, à des couronnes nouvelles, lui rendit peu à peu la santé.

« Les deux vierges Agathe et Lucie souffrirent aussi de cruels supplices. On leur rompit les os des jambes, et la moelle en coula !... Et au milieu de si horribles tourments elles ne cessaient d'invoquer avec ardeur et suavité les doux

noms de Jésus et de Marie ! Le mandarin lui-même admirait leur inaltérable patience. Dès le lendemain, elles se trouvèrent miraculeusement guéries.

« On sévit avec moins de férocité, les jours suivants, contre les autres confesseurs ; il y eut cependant une barbare exception pour l'épouse de Damien, dont les jambes furent aussi cassées à coups de bâton. Ces glorieux martyrs pulvérisèrent toutes les calomnies des païens contre notre Religion sainte ; ils firent tellement briller la doctrine chrétienne, que ses détracteurs, et le président surtout, en étaient dans le ravissement. Quant au refus d'apostasie qu'on leur reprochait comme un acte de rébellion envers le prince, ils se bornaient à répondre qu'il fallait obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, et cette apologie de leur conduite et de leur foi était exprimée dans des termes si justes, accompagnés de comparaisons si frappantes, que le juge applaudissait avec complaisance à leurs discours. — « Oh ! tu as raison, s'écriait-il... Mais en sais-tu « plus long que le roi et ses mandarins ? disait-il à une « jeune vierge, Lucie Kin, âgée de vingt-deux ans. — Ma « Religion, lui répondait-elle, est si belle et si vraie que « si le prince et ses ministres voulaient l'examiner, ils « l'embrasseraient avec transport. — Oh ! tu as encore rai« son, reprenait le président enchanté. »

« Après plusieurs séances, qui se succédèrent jusqu'au 30 avril, quarante chrétiens furent condamnés à mort, et leur jugement présenté aussitôt à l'approbation du conseil royal. Ce nombre épouvanta le ministre et surtout la reine. Ils avaient pensé que les confesseurs apostasieraient pour sauver leur vie ; trompés dans cet espoir, ils ne savaient plus quel parti prendre ; car, disaient-ils, les mettre à mort, c'est accéder à leurs désirs. Il fut donc décidé qu'on recommencerait les tortures, et qu'on renverrait chez eux ceux qui survivraient à cette seconde épreuve.

« D'après cet ordre, les bourreaux se remirent à l'œuvre, et s'acharnèrent principalement sur ceux d'entre les chrétiens qui, dans les précédents interrogatoires, n'avaient souffert que des supplices légers. Six personnes comparurent à la première séance. Augustin Ly fut le plus maltraité ; il eut les jambes rompues à coups de bâton. Une femme eut le malheur d'apostasier au milieu des tortures ; condamnée à recevoir trente coups sur les épaules, elle succomba au vingt-septième. Plus tard elle répara son crime en confessant l'Evangile avec une généreuse intrépidité.

« Le juge voyant l'inutilité des supplices, et d'ailleurs lassé lui-même de torturer ainsi chaque jour des innocents, déchaîna contre eux les prisonniers païens, avec ordre de molester sans relâche nos martyrs, et de les accabler incessamment d'injures et de coups. Ce moyen lui réussit. Jacques Tsoûy, sa femme, sa fille âgée de quatorze ans, et quelques autres néophytes apostasièrent. Hélas ! encore quelques jours, et, déjà malades et languissants, ils étaient en possession de l'éternelle couronne ! Après une suite de séances qui se terminèrent au 9 mai, trente-cinq confesseurs, demeurés fermes, furent pour la seconde fois condamnés à mort, et la sentence présentée de nouveau au conseil royal. Elle fut encore rejetée après de longs débats, avec ordre de commencer la procédure et les tourments.

« Quelques jours auparavant, le 3 mai, des satellites allèrent à deux lieues de la ville cerner la maison d'Antoine Kin. Au bruit de leur prochaine arrivée, toute la famille avait pris la fuite, à l'exception des deux sœurs d'Antoine et d'un petit enfant de trois ans que les soldats remirent au chef de quartier. Pour les deux sœurs, dont l'une était âgée de vingt-quatre ans, et l'autre qui s'appelait Colombe en avait vingt-six, on les conduisit au directeur de la police qui n'épargna ni exhortations ni promesses pour les décider

à l'apostasie. Il n'obtint que des refus. Leur ayant ensuite demandé pourquoi, à leur âge, elles n'avaient pas encore fait le choix d'un époux, Colombe lui répondit avec une noble simplicité qu'aux yeux des chrétiens la virginité était un état plus parfait, et qu'elles l'avaient embrassé pour être plus agréables à Dieu.

« Ce mandarin, aussi étonné d'une si belle vertu qu'incapable d'en connaître le prix, les fit sur-le-champ frapper à coups de bâton sur les épaules, sur les coudes et les genoux ; à cinq reprises, il leur fit donner la question aux jambes : les os ployaient et ne rompaient pas. Au milieu de leur supplice, elles étaient comme inondées d'une joie toute céleste, elles ne jetaient ni cris ni soupirs; ce n'était pas même à haute voix, comme les autres confesseurs, qu'elles prononçaient les doux noms de Jésus et de Marie, pratique qui fait frémir de rage les satellites et leurs mandarins : priant en silence, elles s'entretenaient intérieurement avec notre divin Sauveur.

« Le juge, attribuant à la vertu d'un charme une aussi admirable constance, leur fit écrire sur l'épine dorsale des caractères antimagiques; puis on les transperça, par son ordre, de treize coups d'alènes rougies au feu. Elles demeurèrent comme impassibles... Alors le mandarin commanda aux satellites de les jeter dans la prison des forçats, et de les livrer à toutes leurs insultes. Mais le céleste Époux des âmes vint à leur secours ; il les couvrit de sa grâce comme d'un vêtement, et les anima tout à coup d'une puissance surhumaine, de sorte que chacune d'elles était plus forte que dix hommes à la fois. Les vierges de Jésus-Christ, nouvelles Agnès, nouvelles Bibiane, restèrent ainsi, deux jours durant, au milieu des plus insignes malfaiteurs, qui, subjugués par l'ascendant de la vertu, et rendant enfin hommage à l'héroïsme des deux captives, les conduisirent avec honneur à la prison des femmes.

« Le 9 mai, Colombe Kin, sa sœur et trois autres chrétiennes furent transférées dans la grande prison, et complétèrent de nouveau le nombre de quarante confesseurs.

« Ils nous écrivaient les lettres les plus édifiantes, dit toujours Mgr Imbert : vraiment leur cachot était devenu le séjour de la sainteté, de la paix et du bonheur ! »

« Trois jours après, la divine Providence donna au président du tribunal un bel exemple de vertu. Un chrétien, nommé Protais Tchen, avait eu le malheur d'apostasier au début de la persécution. Rentré dans sa maison, le remords l'y avait suivi ; il ne se nourrissait plus que de ses larmes. Son repentir lui inspira d'aller au milieu de la rue se prosterner aux pieds du mandarin, comme il sortait du prétoire; il le supplia de le remettre au cachot, disant qu'il détestait amèrement son crime. « Est-ce de tout ton cœur? lui dit le président. — Oui, répond Protais. — Eh bien, va à la prison. » Et le pauvre apostat d'y accourir, le cœur comblé d'une sainte joie, qu'augmentèrent encore les félicitations et les consolations des autres confesseurs. Renvoyé, le 19, à la première geôle où il avait abjuré, il fut, le 20, roué de coups de bâton ; il en reçut quinze de ceux qu'on appelle mortels, car les Coréens ont la cruelle adresse de frapper à mort ou à vie, et la nuit suivante il expira, martyr de la foi aussi bien que du repentir.

« Cependant tous les ennemis de la Religion, surtout le parti opposé à l'ancien ministre Kintajen, renversé à cause, ou mieux, à l'occasion de sa maladie, murmuraient contre la reine de ce qu'elle n'ordonnait pas l'exécution des chrétiens. De son côté, le président du tribunal des crimes, las de les torturer inutilement, avait recours, sans plus de succès, aux exhortations paternelles : « Un mot d'obéissance au roi ne sera pas un si grand péché, leur disait-il. Les autres criminels me demandent la vie; et, par un renversement de rôle, c'est à moi de vous demander de vouloir vivre!... » Nos

confesseurs répondirent avec respect et fermeté à ses sollicitations. Pour toute grâce, Augustin Ly supplia le mandarin de lui rendre ses deux enfants qui, séparés de leur père, étaient trop exposés dans la première prison. La femme de Damien Nâm demanda la même faveur pour son fils. « J'y consens, dit le juge à Augustin; je renvoie même ta femme et tes enfants sans qu'ils apostasient, mais à condition que tu abjureras. — Je ne le puis, répondit le fervent confesseur. » Et il fut de nouveau condamné à mort.

« Avec lui furent jugés dignes de la même peine : Damien Nâm, parce qu'il avait recélé l'ornement et la mitre ; Pierre Kuên, pour avoir coulé et vendu des croix et des médailles ; Lucie Pack, parce qu'étant vestale gardienne de la tablette du roi défunt, elle avait quitté la cour ; l'épouse de François Fay, parce que, malgré l'exemple de son mari et de son fils, elle s'obstinait à refuser l'apostasie. Ces cinq personnes furent de nouveau condamnées au dernier supplice, ainsi que quatre anciens confesseurs dont la sentence avait été portée trois ans auparavant, mais avec sursis, et qui depuis languissaient dans les prisons.

« Après trois jours de débats au sein du conseil royal, l'arrêt fut enfin confirmé ; et le vendredi, 24 mai, à trois heures après midi, heure où notre divin Sauveur expira sur la croix, ces neuf victimes consommèrent leur glorieux sacrifice, sur une place publique, hors de la porte de l'ouest. Leurs corps restèrent, selon la loi, exposés pendant trois jours au lieu même de l'exécution.

« Le lundi 27, de grand matin, je parvins, dit Mgr Im-
« bert, à les faire enlever et enterrer ensemble, envelop-
« pés d'une simple natte, dans un petit terrain acheté uni-
« quement pour leur servir de sépulture. J'aurais voulu,
« comme dans notre noble et heureuse Europe, les revêtir
« d'étoffes précieuses et les embaumer avec de riches par-

« fums ; mais, outre la raison de notre pauvreté, c'eût été
« trop exposer le chrétien qui se serait dévoué à cette sainte
« œuvre. Voilà pour nous de nombreux protecteurs dans
« le ciel, et des reliques toutes nationales, si jamais la Re-
« ligion chrétienne devient florissante en Corée, comme
« j'en ai l'espérance. »

« Avant et après le martyre de nos illustres confesseurs, les satellites arrêtèrent encore quelques fidèles ; mais le chef de la première prison, irrité des restitutions que la reine l'avait forcé de faire, lui et ses satellites, aux chrétiens apostats dont il avait pillé les demeures, les a tous assommés à coups de bâton. C'est ainsi que le dimanche de la sainte Trinité, il fit mourir Joseph Tchang, fervent néophyte, baptisé l'année précédente par Mgr de Capse ; de même, un riche chrétien, fabricant de soieries, expira la nuit suivante, brisé par d'horribles tortures. Le lundi 27, la nièce de Magdelaine Ly, un des quatre enfants dont j'ai parlé, mourut en prison, à quatorze ans, par suite de mauvais traitements et de misère. « Restent encore trois confesseurs de son âge, ajoute Mgr Imbert : daigne le divin enfant Jésus et sa miséricordieuse Mère les conserver jusqu'à la fin !... »

« A ces exécutions sanglantes, à ces tortures barbares, succéda quelque calme ; il devait peu durer. Le président du tribunal et son suppléant donnèrent leur démission, pour obéir au cri de leur conscience qui n'y tenait plus à tuer des innocents. Dans le conseil royal, on gardait le silence au sujet des chrétiens. Le public parlait de les laisser périr dans les prisons, de faim, de misère et de maladie. Une espèce de fièvre putride, causée par l'infection du lieu, par le manque d'air et la réunion d'un grand nombre de personnes dans un local étroit, vint aggraver les peines de nos confesseurs. Une pauvre veuve en mourut le 2 juin. D'autres proposaient de renvoyer tous les confesseurs à

la première prison, afin que le barbare geôlier les expédiât avec son bâton.

« Vers ce temps, dans la province Hûen-lô, au sud-est de la Corée, cinq chrétiens qui étaient depuis dix ans condamnés à mort, mais dont l'exécution était toujours différée, terminèrent enfin par le glaive leur longue et cruelle captivité.

« Tandis que les chrétiens respiraient un peu à la faveur de cette trêve passagère, Mgr Imbert, ne se croyant plus nécessaire à la capitale, partit avec deux néophytes qui étaient venus le chercher. Il se jeta dans une barque, gagna les bords de la mer Jaune, fit environ trente lieues entre les nombreux îlots qui entourent la presqu'île coréenne, et alla se cacher dans une maison isolée, sur le rivage, pour rafraîchir, dit-il, son cœur flétri par les angoisses de la ville.

« Le président démissionnaire fut remplacé par un monstre de cruauté. Fidèle à suivre les instructions du conseil royal, il mit tout en œuvre pour arracher des apostasies : séances fréquentes, tortures cruelles, bastonnades extrêmement douloureuses, surtout à cause de leurs répétitions à très-courts intervalles, rien ne fut oublié. La belle-sœur du martyr Damien Nâm et une vierge chrétienne, vaincues par ces supplices, ont eu le malheur d'abjurer et ont été renvoyées chez elles. Triste chute après deux mois de prison ; déjà, comme nous l'avons vu, condamnées à mort, deux fois elles avaient vu le ciel ouvert, prêtes à y entrer !

« En Corée, le crime des apostats est d'autant plus énorme, que non-seulement ils renient la foi, mais encore ils profèrent comme formule de parjure, sous la dictée du mandarin, les blasphèmes les plus horribles contre Dieu, la très-sainte Trinité, la sainte Vierge, etc. Aussi, bien qu'ils n'abjurent que de bouche, le grand Dieu qu'ils ont

si indignement outragé, retire d'eux sa main paternelle; leurs plaies, leurs tourments, que l'onction de la grâce rendait si doux, deviennent intolérables; ils le disent eux-mêmes; parfois, comme l'apôtre infidèle, ils ne croient plus qu'il y ait pour eux de pardon. C'est ainsi qu'un nommé Pierre Kin, réduit quelques jours après son crime à la dernière extrémité, refusa les sacrements ; il se bouchait les oreilles pour ne pas entendre les exhortations de sa femme, tombée avec lui, mais repentante, et il est mort en désespéré..... Deux autres veuves, déjà sur l'âge, ont terminé dans la prison leur douloureuse existence.

« Encore si les mandarins se contentaient de faire des martyrs ! mais ce n'est pas la mort du corps, c'est celle de l'âme, c'est l'apostasie qu'ils veulent, à quelque prix que ce soit. Un renégat pénitent, André Pack, après avoir inhumé les précieux restes de nos martyrs du 24 mai, s'était fait le serviteur des prisonniers, auxquels il portait les aumônes fournies par Mgr de Capse, pour leur subsistance. Ces secours, fréquemment répétés, ont excité la surveillance des satellites, qui l'ont arrêté de nouveau et cruellement torturé.

« Le 11 juillet, le conseil royal, présidé par la reine régente, rendit un décret dans lequel il reprochait ouvertement aux chefs de satellites et au grand juge leur nonchalance *à exterminer les chrétiens*. Il leur ordonne de pousser l'affaire vivement, sans quoi ils seront coupables envers tout le royaume.

« Aussitôt après la réception de cet ordre, le jour même et les suivants, la persécution devint terrible. On prit même des apostats qui avaient été renvoyés. Le 9, Charles Tchaos, qui gérait les affaires de la Mission et était le courrier de Pékin (il avait introduit M. Maubant en Corée) fut arrêté avec sa femme qui allaitait un enfant de quatre

mois. On incarcéra aussi une partie de sa famille, et on fit main basse sur les marchandises et autres effets de Mission déposés chez lui ; il les avait apportés de Pékin et achetés avec les aumônes de la charitable Association de la Foi. Tout a été perdu. « M. Chastan et moi, dit à ce sujet M. Maubant, nous n'avions pu toucher une obole, et ne recevant d'ailleurs rien de nos chrétiens, qui presque tous sont réduits à l'indigence, nous avons été obligés de faire mendier notre pain, ce qui, dans un temps où il faut nous cacher des néophytes imprudents aussi bien que des païens, n'est pas chose facile ; mais, après tout, c'est une misère humaine qui, comme toutes celles de ce bas monde, aura sa fin. »

« On arrêta aussi Charles Huên et sa famille. Le 17, furent conduits en prison Augustin Liéou et son fils, Pierre Hong et sa femme ; le 19, Paul Tin avec sa famille, dont la maison servait de résidence à Mgr Imbert. Le 31, on dévasta le village de Souvizance, à six lieues de la capitale : plus de soixante chrétiens furent pris.

« Augustin *Liéou*, un des interprètes de la cour pour ses rapports avec la Chine, avait la faveur et les bonnes grâces de l'ancien régent Kintajen, l'ami des chrétiens ; il était aussi un des dix mandarins qui composent la grande ambassade de la Corée en Chine et vont, à tour de rôle, à Pékin. Dans sa maison étaient déposés grand nombre de livres, d'objets de culte ; tout fut la proie des satellites. C'est sous son nom, et scellés de son sceau, qu'entraient en Corée les objets de religion. Dans les interrogatoires qu'il a eu à subir, lui surtout, Charles Tchao et Paul Tin, ont été horriblement torturés, de sorte qu'en vérité on peut dire d'eux ce qui est écrit du Sauveur flagellé : *Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, ils n'étaient qu'une plaie*. Ces trois fervents chrétiens, dit M. Maubant, maintenant soldats intrépides et confesseurs

de Jésus-Christ, ont été réduits à ne pouvoir plus recevoir de nouveaux coups.

« Le vendredi 19 juillet, à trois heures de l'après-midi, s'accomplit le glorieux martyre de Jean Ly, de sa fille Agathe, âgée de quinze ans, de Magdelaine Ly, de Julie Kin, et de cinq autres fidèles dont Mgr de Capse ni M. Maubant n'ont pu savoir les noms. Jean Ly était frère d'Augustin, martyrisé le 24 mai. N'omettons pas de dire, à la gloire du Dieu des martyrs, qu'après avoir eu les jambes rompues dans un de ses interrogatoires, il s'était trouvé le lendemain miraculeusement guéri. Julie Kin était jadis à la cour, employée au service de la reine, mais depuis longtemps elle l'avait quittée. Magdelaine avait, comme on a vu, forcé le mandarin, après plusieurs instances, à l'admettre au nombre des confesseurs, avec cinq de ses compagnes qui partageaient son héroïsme.

« M. Chastan arriva, le 24 juillet, chez Mgr Imbert ; M. Maubant s'y rendit le 29. Sa Grandeur les avait invités à se réunir auprès d'elle pour délibérer sur le parti à prendre dans une position si critique. Le mot d'Européens avait retenti aux oreilles des persécuteurs, et déjà on avait donné ordre aux satellites de les chercher. D'abord ils pensèrent qu'il serait bon de fuir, de se faire jeter sur la côte de Chine, ou sur celle du Leaotong : d'eux d'entre eux auraient momentanément cédé à l'orage, et un seul se serait livré. Monseigneur voulait que ce fût lui, parce que c'était, disait-il, au premier pasteur à donner sa vie pour ses ouailles ; MM. Maubant et Chastan réclamaient chacun pour eux cet honneur ; M. Maubant prétendait avoir de bonnes raisons pour que cet heureux sort lui fût adjugé. Lutte admirable ! Votre foi, Messieurs, est digne de la comprendre.

« Enfin, ne pouvant s'accorder sur ce point, ils abandonnèrent le projet de se livrer aussi bien que celui de s'enfuir ; ils craignaient surtout d'exposer par leur retraite la famille

qui procurerait leur évasion. Il fut donc résolu qu'ils continueraient de se cacher en Corée. Le 30 juillet, ils se séparèrent; MM. Maubant et Chastan retournèrent dans le sud de la Mission. Sur leur route, ils visitèrent encore, malgré l'orage, trois petites chrétientés, et purent enfin trouver un asile assez sûr chez un brave néophyte. M. Chastan s'y était déjà réfugié, et M. Maubant se disposait à s'y rendre, lorsque arriva un avis de Mgr de Capse qui les invitait à venir le rejoindre en prison, et à se livrer à leurs bourreaux.

« Nos chers confrères reçurent ce conseil avec une sainte allégresse, et crurent entendre la voix de Jésus-Christ même qui les appelait, par l'organe de son ministre, à recevoir la couronne du martyre. Leurs têtes avaient été mises à prix, dit M. Maubant, et on les voulait, quoi qu'il en coûtât. Mgr de Capse pensa que, vu les circonstances, c'était le cas de sacrifier les pasteurs pour épargner de plus grandes vexations à leur cher troupeau. Jusqu'à ce moment, c'est-à-dire jusqu'au 7 septembre, M. Maubant avait pris grand soin de tous les prisonniers confesseurs. Ici finit le journal de Mgr Imbert : il ne reste plus que des notes très-incomplètes pour continuer le récit de la persécution.

« Les lettres coréennes que j'ai reçues, en date de 1842, ne citent point les noms des divers martyrs, et ne mentionnent aucun détail. Vous savez que le genre oriental est fort peu précis ; beaucoup de mots, point de faits.

« On m'annonce seulement que nos chers confrères ont été mis à mort le 14e de la 8e lune, ou 21 septembre 1839. Le saint Prélat s'était livré le 11 du mois d'août, et avait été soumis à de cruelles et sanglantes bastonnades; MM. Chastan et Maubant s'étaient constitués prisonniers le 7 septembre. Vous voyez que leur captivité n'a pas été longue. Si, du moins, un d'eux était resté pour essuyer nos larmes et relever les ruines de cette Église désolée !

« Leurs précieux restes furent jetés pêle-mêle et confondus dans une même fosse ; et le roi préposa des gardes à leur tombeau. Néanmoins, trois mois après, les chrétiens ont pu les enlever furtivement ; mais il était impossible de les distinguer : ils sont donc unis pour l'éternité ! *Inclyti Israel, amabiles et decori in vitâ suâ, in morte quoque non sunt divisi !*

« J'ai encore appris, par la correspondance coréenne, que Charles Tchao, Paul Tin, et Augustin Licou, avaient eu la tête tranchée dans le même mois que nos confrères. Soixante chrétiens ont donc été décapités ; les autres sont morts en prison, de misère, ou par suite de leurs tortures ; en tout, près de cent martyrs. Il y a eu, de plus, quelques exilés ; et il reste encore dix confesseurs au cachot. Las de frapper, ces bourreaux ont déposé leur hache sanguinaire ; mais c'est toujours l'ennemi des chrétiens, le Tchaotajen qui est au pouvoir ; le Kintajen, leur ami, reste toujours disgracié. On annonce quelques conversions, entre autres celle d'une riche famille.

« Déjà de nouveaux Apôtres se disposent à marcher sur les traces de sang de leurs devanciers ; Mgr Ferréol, le nouveau Vicaire apostolique, n'a pas encore reçu l'imposition des mains. Errants l'un et l'autre sur ces plages désertes, sans gîte et sans refuge, nous n'avons pu encore nous rencontrer. Pourtant j'espère combiner avec lui une entrevue et pouvoir le sacrer l'hiver prochain. M. Maistre est aussi tout prêt à entrer en Corée.

« Cette lettre est bien longue, Messieurs, je me hâte d'y mettre fin. Ah ! sans doute la charité de Jésus-Christ, qui unit vos cœurs aux nôtres, vous rend sensibles à nos malheurs ! Sans doute le simple narré que je viens d'en faire sera pour vous, pour tous les Associés à votre sainte Œuvre, un sujet d'admiration et de prières. En effet, quels beaux exemples ! Quelle foi généreuse dans des néo-

phytes délaissés, restés pendant tant d'années sans pasteurs, comme perdus à l'autre bout de la terre! Quelle intrépidité! Des vierges timides, de faibles enfants devenus des héros! Plus forte que la mort, l'Église de Jésus-Christ triomphera jusqu'à la fin des siècles de l'enfer et de sa rage. *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra!* La Religion chrétienne commence à vieillir, disent vos incrédules d'Europe, elle s'use... Bénissons notre divin Sauveur qui, par sa grâce victorieuse, ne cesse de conserver en elle et de *renouveler* chaque jour la *vigueur de sa jeunesse !*

« J'ai l'honneur d'être, Messieurs, avec une respectueuse affection et la considération la plus distinguée, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« † Emmanuel J.-F. VERROLES, *Evêque de Colombie,*
Vicaire apostolique de la Mantchourie. »

Lettre de Mgr Ferréol, nommé Evêque de Belline et Vicaire apostolique de la Corée, à MM. les Directeurs du séminaire des Missions-Etrangères.

Comté de Karlouskoui, Mongolie, 5 mars 1843.

« Messieurs et chers Confrères,

« Les deux lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, l'une de Sivang, l'autre du lieu où je me trouve encore aujourd'hui, auront dû vous apprendre que, parti de Macao au commencement de 1840, j'arrivai aux frontières de la Corée sur la fin de la même année. Je sus là que toute communication avec l'intérieur était interrompue, et qu'il circulait des bruits sourds d'une persécution sanglante. Je demandai à la première chrétienté un asile jusqu'au jour où il plairait à la divine Providence de m'ouvrir l'entrée de la Mission à laquelle j'étais envoyé; mais les fidèles, sous l'empire d'une peur quelque peu lâche, me le refusèrent. Je frappai à plusieurs portes, et j'obtins pour réponse de continuer mon chemin. La majeure partie de ces néophytes est encore obstinée dans sa désobéissance à l'autorité de l'Evêque. Daigne le Père des miséricordes éclairer leurs yeux aveuglés et toucher leur cœur endurci! c'est tout le mal que je leur désire pour leur mauvais vouloir.

« A cette époque Mgr Verroles n'avait point encore paru dans son vicariat.

« Repoussé de toutes parts dans le Leao-Tong, je

dus me réfugier dans la Mongolie, à quatre-vingt-dix lieues nord de Moukden, capitale des anciens états de la famille tartare-Mandchou, actuellement sur le trône impérial de la Chine. Il y avait là des fidèles moins peureux qui me donnèrent l'hospitalité que je leur demandais. C'est au milieu d'eux que j'attendais depuis deux ans des lettres de nos chèrs confrères de Corée, quand dernièrement arrivèrent les affligeantes nouvelles qui ont confirmé nos sinistres prévisions. La tête de nos vénérables confrères une fois tombée sous le glaive de la persécution, les bourreaux cessèrent d'immoler les chrétiens. Ceux-ci se remirent peu à peu; et après quelque temps accordé aux transes de la frayeur, ils envoyèrent à la frontière un courrier qui mourut en route. L'année suivante, ils en expédièrent un second, qui n'eut pas le bonheur de rencontrer les courriers chinois. Enfin en décembre 1842, la Providence voulut que l'un de nos deux élèves coréens envoyés à Pieu-Men reconnût son compatriote, porteur des nouvelles désastreuses de la Mission. Ainsi s'explique, Messieurs et très-chers Confrères, le silence non interrompu de la Corée pendant trois ans. Si le triomphe du pasteur est beau, l'état du troupeau est bien triste, bien déplorable : que de décombres! que de ruines! que de familles réduites à la dernière misère! que d'orphelins qui n'ont pas où reposer leurs têtes! Pourquoi faut-il, hélas! que dans ces malheureux pays les combats et les triomphes de tant de généreux athlètes soient toujours accompagnés de la honteuse défection de plusieurs apostats!

« Voilà donc de nouveau la pauvre et désolée Eglise coréenne privée de son pasteur; la voilà de nouveau tournant ses yeux baignés de larmes vers l'Europe d'où lui doit venir le salut, tendant ses bras vers elle pour en obtenir de nouveaux guides qui conduisent ses pas au travers de

cette vallée de ténèbres et de misères. Si la conduite de Dieu, qui tient habituellement cette chrétienté sous le pressoir de l'angoisse, donne lieu d'adorer ses jugements impénétrables, la providence paternelle qui a présidé à son établissement et veille à sa conservation, au milieu de tant d'obstacles qui devraient l'anéantir, fournit aussi matière à bénir sa miséricorde.

« Il y a environ un demi-siècle, la Corée ne comptait aucun chrétien dans l'étendue de ses huit provinces. Que l'Evangile ait pénétré ou non dans la presqu'île à la suite des armées chrétiennes du superbe et cruel Tai-Ko-Sama, avant 1790 il n'en restait aucun vestige. Alors se montra un homme d'un esprit droit, d'un cœur simple, qui, guidé par les seules lumières d'une raison que les passions n'avaient pas obscurcie, conçut qu'il devait y avoir une doctrine supérieure à celle que lui offraient les sectes diverses de son pays. Or, il arriva un jour que cet homme suivit la légation que le roi de Corée envoie, deux fois l'année, à l'empereur de Chine. A Pékin il eut occasion de converser avec des chrétiens qui lui expliquèrent les dogmes de notre Religion sainte. La droiture de son cœur et surtout la grâce divine le déterminèrent sans peine à embrasser un enseignement si conforme aux lumières naturelles; il prit avec lui quelques livres de religion et retourna dans son pays.

« A cette époque Mgr de Gouvéa, d'illustre mémoire, occupait le siége de la capitale. Le néophyte coréen, tout joyeux du bienfait qu'il venait de recevoir du ciel, se hâta d'en faire part à ses concitoyens ; il se mit à prêcher, et bientôt se forma autour de lui un petit noyau de disciples de l'Evangile : au bout de deux ou trois ans, il comptait des gens de toutes les classes.

« François Ly, c'est le nom du néophyte, revint à Pékin rendre compte à l'Evêque des succès de sa mission.

Mgr Gouvéa envoya au secours de cette chrétienté nouvelle un prêtre chinois, M. Tcheou, dont le condisciple, M. No, vieillard presque octogénaire, vit encore au Leao-Tong. C'était en 1794 : quatre ans furent par lui employés à l'étude de la langue, et trois ans à diriger les anciens chrétiens et à en former de nouveaux. On sait la haine que le gouvernement coréen a portée de tout temps aux étrangers, et le soin minutieux qu'il prend de les éloigner de ses côtes inhospitalières. L'ennemi mortel de tout bien, qui ne voyait qu'avec rage son empire tomber en décadence, voulut étouffer dans son berceau cette église naissante : il sut mettre à profit une politique si propre à seconder ses funestes desseins. En 1801, il poussa quelques Judas à informer le gouvernement qu'un Chinois s'était glissé dans l'empire, et qu'il y propageait une secte proscrite dans sa propre patrie. Des satellites furent aussitôt mis à sa poursuite. En vain deux fervents chrétiens, s'étant rasé une partie de la tête à la façon chinoise, feignirent-ils d'être, l'un l'étranger cherché, l'autre son domestique ; le véritable étranger, M. Tcheou, fut pris. On lui perça les oreilles de deux flèches qu'on y laissa suspendues ; ensuite on le dépouilla de ses vêtements, et les soldats qui l'environnaient, armés chacun d'un couteau, lui déchiquetèrent le corps. Cependant le martyr, avant d'expirer, avait annoncé qu'au bout de trente ans l'Église coréenne recevrait des secours.

« Alors s'éleva une persécution violente. François Ly eut le bonheur inappréciable de cimenter de son sang l'édifice chrétien dont il venait de poser la première pierre. Tout fidèle qui jouissait de quelque considération dans l'état fut ou martyrisé ou envoyé en exil ; ceux d'une classe plus obscure se dispersèrent. On crut avoir anéanti ce qu'on appelait la secte maudite ; mais le germe précieux de la semence évangélique demeurait toujours ; arrosé du sang

fécondant des martyrs, il devait porter ses fruits. Malgré des persécutions locales, renaissantes chaque année, les fidèles se conservèrent et élargirent même leurs rangs dans l'ombre et le silence.

« Les choses en étaient là lorsqu'en 1834 entra en Corée un second prêtre chinois, suivi deux ans plus tard par nos chers confrères. Grâce à la miséricorde divine, il fut accordé à cette Eglise que le malheur rendait si intéressante, un instant pour respirer et prendre de nouvelles forces; mais les vents furieux sont venus de nouveau assaillir au milieu des flots sa frèle nacelle. Etoile de la mer, Marie, guidez-la! sauvez-la du naufrage. *Iter para tutum!*

« Ainsi, Messieurs, il ne manque rien à la Mission coréenne de ce qui fait ici-bas le partage de l'heureuse famille d'un Dieu persécuté, conspué, crucifié : prions le Seigneur de réaliser l'espérance exprimée par Mgr de Capse mourant, de voir son peuple se ranger bientôt sous les lois de l'Evangile. Le sang de tant de martyrs n'aura point coulé en vain; il sera pour cette jeune terre, comme il a été pour notre vieille Europe, une semence de nouveaux fidèles. Eh! n'est-ce pas la bonté divine qui, touchée des gémissements de tant d'orphelins, des prières de nos vénérables martyrs inclinés devant le trône de la gloire, des vœux, enfin, des fervents Associés pour la Propagation de la Foi, dont on n'apprécie bien les secours que sur ces plages lointaines, n'est-ce pas elle qui leur a suscité, au milieu des dangers de tout genre, deux Missionnaires tout prêts à voler à leur secours? Bientôt nous franchirons, nous aussi, déguisés en pauvres bûcherons, le dos chargé de ramée, cette tant redoutable barrière de la première douane coréenne; nous irons consoler ce peuple désolé, essuyer ses larmes, panser ses plaies encore saignantes, et réparer, autant qu'il nous sera donné, les maux sans nombre de la persécution. Nous le suivrons dans l'épaisseur des

bois, sur le sommet des montagnes, nous pénétrerons avec lui dans les cryptes pour y offrir la victime sainte, nous partagerons son pain de tribulation, nous serons les pères des orphelins, nous épancherons dans le sein des indigents les offrandes de la charité de nos frères d'Europe, mais surtout les bénédictions spirituelles dont la miséricorde divine nous a rendus dépositaires ; et si l'effusion de notre sang est nécessaire pour son salut, Dieu nous donnera aussi le courage d'aller courber nos têtes sous la hache du bourreau.

« Je ne pense pas que le monde puisse, avec ses richesses et ses plaisirs, offrir à ses partisans une position qui ait pour eux autant de charme qu'en a pour nous celle où nous aspirons. Voilà deux pauvres Missionnaires, éloignés de quatre à cinq mille lieues de leur patrie, de leurs parents, de leurs amis, sans secours humain, sans protecteurs, presque sans asile au milieu d'un peuple étranger de mœurs et de langage, proscrits par les lois, traqués comme des bêtes malfaisantes, ne rencontrant semées sous leurs pas que des peines, n'ayant devant eux que la perspective d'une mort cruelle ; assurément il semble qu'il ne devrait pas y avoir au monde une situation plus accablante. Eh bien, non ; le Fils de Dieu qui a bien voulu devenir fils de l'homme pour se faire le compagnon de notre exil, nous comble de joie au milieu de nos tribulations, et nous rend au centuple les consolations dont nous nous sommes privés en quittant, pour son amour et celui de nos frères abandonnés, le sein de nos familles et le cercle de nos amis ; quoique nos jours s'écoulent dans la fatigue comme ceux du mercenaire, le salaire qui les attend à leur déclin en fait des jours de délices. Oh ! qu'ils sont fous les sages du siècle de ne pas chercher la sagesse dans la folie de la croix !

« Novice comme je le suis dans les Missions, c'eût été

pour moi un bien grand bonheur de me former à l'école de Mgr de Capse, de profiter des lumières et des talents de cet ancien apôtre; mais le Seigneur m'en a privé : que sa sainte volonté soit faite! Vous voudrez bien, Messieurs et très-chers Confrères, prier Dieu de venir au secours de ma faiblesse, de me donner la force et le courage nécessaire pour porter le lourd fardeau qui m'est imposé...

« J'ai la confiance de voir à la fin de cette année s'ouvrir devant moi cette porte à laquelle je frappe depuis trois ans. Les chrétiens ont demandé de nouveaux Missionnaires : ils en ont exprimé le désir sur une bande de papier dont ils ont fait une corde qui ceignait les reins du courrier coréen. La sévérité des douanes nécessite de pareilles précautions. M. Maistre est arrivé heureusement sur les côtes du Leao-tong. Probablement ce cher confrère sera forcé, comme je l'ai été moi-même, de faire une longue quarantaine avant de pouvoir entrer. Nous avons nos deux élèves coréens avec nous : ils sont bien pieux et bien instruits; ils poursuivent leur cours de théologie; Dieu en fera les prémices du clergé de leur nation.

« Séparé de Mgr Verrolles par dix journées de chemin, je n'ai pu encore recevoir la consécration épiscopale; j'ai lieu de croire qu'elle se fera dans le courant du printemps prochain. La vie des apôtres est bien précaire dans ce pays; c'est donc une nécessité pour nous, de nous jeter tête baissée au milieu des dangers, sans autre bouclier que notre confiance en Dieu. Veillez donc, chers Confrères, à ce qu'après nous cette Mission ne retombe plus dans le veuvage. Des deux premiers Evêques envoyés à la Corée, l'un meurt à la frontière, sans pouvoir y pénétrer; l'autre n'y prolonge pas ses jours au delà de vingt mois. Qu'en sera-t-il du troisième?... D'après ce qu'on dit, c'est une terre qui dévore les ouvriers évangéliques. Me voilà très-

avantagé dans l'héritage des croix. Ma position n'en est que plus digne d'envie.

« Veuillez, au saint sacrifice, vous souvenir de moi et du troupeau qui m'est confié.

« Jean-Joseph FERRÉOL, *élu Evêque de Belline, Vicaire apostolique de la Corée.* »

MAMDEMENTS ET NOUVELLES.

Mgr l'Archevêque d'Auch et Mgr l'Evêque de Varmie ont adressé à leurs diocésains des lettres pastorales en faveur de l'Association. Ce sont deux noms de plus, deux noms illustres et vénérés, à inscrire sur la liste des Prélats bienfaiteurs de l'Œuvre.

L'Eglise des Etats-Unis compte quatre nouveaux siéges épiscopaux ; les ecclésiastiques appelés à les remplir sont :

M. Tyler, vicaire-général de Louisville, nommé Evêque d'Hartford (Connecticut);

M. Henni, vicaire-général de Cincinnati, Evêque de Milwaukie (Wisconsin);

M. Quarter, curé de Sainte-Marie à New-Yorck, Evêque de Chicago (Illinois);

M. Andrew Byrne, curé de la Nativité à New-Yorck, Evêque de Littlerock (Arkansas).

M. Blanchet, Missionnaire, est chargé du nouveau vicariat apostolique de l'Orégon.

Sa Sainteté a aussi daigné nommer M. Ignace Reynolds Evêque de Charleston, et M. John Fits-Patrick, coadjuteur de Mgr l'Evêque de Boston, et M. John Closkey, coadjuteur de Mgr l'Evêque de New-Yorck.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en mettant sous leurs yeux quelques extraits, malheureusement trop courts, d'un journal tenu par M. Bolduc, Missionnaire de la Colombie.

« Nous avons été bien édifiés, écrit-il à M. Langlois son confrère, de la piété que les Indiens ont montrée pendant la Mission. Depuis cinq heures du matin jusqu'à dix heures du soir, il y en avait toujours quelques-uns dans la chapelle. Hors le temps du catéchisme qui durait ordinairement sept heures par jour, on entendait continuellement dans le lieu saint les voix de vingt à trente sauvages, qui adressaient leurs prières à Dieu et à la sainte Vierge, avec un recueillement qui nous touchait jusqu'aux larmes. J'ai vu plusieurs fois, vers quatre heures du matin, de vieux sauvages, encore infidèles, conduire leurs jeunes fils au pied de l'autel et leur faire réciter toutes leurs prières; après quoi ces pauvres enfants baisaient le plancher du lieu saint et se retiraient avec modestie, tandis que leurs pères accomplissaient humblement la même cérémonie. Ah! que l'on goûte de plaisir à voir de tels exemples de foi et d'humilité au sein des forêts et de la solitude!

«... La mer, lorsqu'elle est calme, a un degré de charme qui n'échappe pas au cœur sensible aux beautés de la nature ; il y a paix dans tout ce qui environne ; c'est une vaste solitude qui offre l'image d'une âme qui a rapporté une victoire complète sur ses passions ; mais je ne sais si ce genre de beauté ne serait pas surpassé par la majesté de la tempête, si l'on pouvait toujours la contempler sans frayeur. De loin vous l'entendez s'annoncer par une voix semblable aux roulements du tonnerre, les vagues se succèdent, se pressent, se poussent ; bientôt l'immensité de l'Océan ne suffit plus à leur nombre. Elles se heurtent et se brisent. L'image de la confusion du chaos se présente à vos yeux. Au milieu de la tourmente, se jouent une multitude d'énormes cétacés, auxquels le navire semble vouloir disputer la palme de la vitesse. *Ceux qui descendent avec leurs barques à la mer*, dit David, *ceux-là voient les merveilles que Dieu opère dans la profondeur des flots ; c'est pour eux que les élans de la mer sont admirables ; ils entendent la tempête sonore qui ébranle les montagnes sur leurs bases solides.*

«... Enfin nos chrétiens sauvages ne peuvent se lasser d'admirer l'Œuvre sublime de la Propagation de la Foi, qui leur procure un bien inestimable comme celui du salut de leurs âmes. Aussi remercient-ils Dieu tous les jours d'avoir inspiré à leurs frères, *les blancs*, une idée si belle ; et ils demandent de tout leur cœur au grand Esprit de veiller sur ces bons *priants* qui aiment tant leurs frères d'une autre nation qu'ils ne connaissent pas. Ce sont là les sentiments que m'exprimait un sauvage converti depuis peu à la foi, et je peux ajouter qu'ils sont partagés par tous nos néophytes. »

DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Mgr Wilson, évêque d'Hobartown, dans l'Australie, s'est embarqué le 10 janvier pour la terre de Van-Diémen, avec trois Prêtres et deux catéchistes, dont l'un est moine de Cîteaux.

Le P. de Smet, l'apôtre des *Têtes-Plates*, est reparti pour sa lointaine et périlleuse Mission ; il a quitté Anvers le 12 décembre, accompagné des PP. Aloysius Vercruysse, de Courtray ; Accolti, de Conversaro, dans le royaume de Naples ; Antoine Ravalli, de Ferrare ; Jean Nobilis, de Rome ; et du frère François Huybrechts, d'Anvers : ces six Religieux appartiennent à la Compagnie de Jésus.

Le même jour, sont parties sept sœurs de Notre-Dame, appelées à fonder un établissement de charité pour les sauvages de l'Orégon.

Six Prêtres de la Société des Missions Etrangères se sont embarqués sur la fin de décembre ; ce sont MM. Pellerin, Dustuyne, Legrand, Plaisant, Mauduet et Lacrampe. Les trois premiers sont destinés pour la Cochinchine, les autres pour la presqu'île de Malaca.

LYON, IMP. DE LOUIS LESNE.

COMPTE-RENDU

DE 1844.

L'anniversaire que le mois de mai ramène, nous rappelle aux premiers temps de l'Œuvre; et nos souvenirs, en remontant le cours des années, y retrouvent la trace des bénédictions qui les ont rendues fécondes. Nous aimons ces retours vers le passé, où se montre plus visiblement notre faiblesse pour nous humilier, et l'assistance divine pour nous soutenir. C'est ainsi que l'an dernier nous avons raconté l'établissement de l'Association. Après l'avoir vue dans l'obscurité de son origine, nous voudrions montrer comment Dieu a pris cette chose petite, et que les hommes ne connaissaient pas, pour la faire servir au plus grand de ses desseins, la publication de l'Evangile par toute la terre. On essaiera donc de faire connaître le progrès des Missions pendant les vingt-deux ans écoulés depuis qu'on s'occupe de les secourir. On se propose dans ce travail de réveiller le zèle de l'Œuvre par la vue du bien qu'elle seconde, et non pas de l'exalter en lui faisant honneur

d'un ouvrage où elle n'a que la moindre part. Ses règlements, qui demandent une prière si courte, une si modique aumône, ont pourvu à ce que les Associés de la Propagation de la Foi ne s'attribuassent jamais rien de grand. Après le Père céleste, auteur de tout bien, après le Sauveur, dont les mérites, par une efficacité divine, se répandent par tout l'univers, après le Saint-Esprit, qui suscite les vocations, toute la gloire des progrès que nous allons décrire appartient premièrement au Saint-Siége, rempli par un Pontife qui a fait des Missions l'une des principales sollicitudes de son gouvernement; ensuite à la sacrée congrégation de la Propagande, où tant de lumières et tant de vertus se réunissent pour diriger les affaires des chrétientés lointaines ; puis aux corporations religieuses qui prennent la charge de la prédication ; enfin, à cette multitude de prêtres héroïques, à ces humbles frères, ces charitables sœurs, qui vont porter aux extrémités du monde leur foi, leurs sueurs, et, s'il le faut, leur sang. A la suite de tant de puissants efforts, s'il reste un dernier rang pour l'Œuvre, et si on peut la compter, c'est parce que Dieu et l'Eglise lui ont fait place, c'est que la chaire de saint Pierre et tout l'épiscopat l'ont couverte de leur protection, c'est que les Missionnaires et les néophytes la soutiennent de leurs suffrages, et que les martyrs ont prié pour elle.

Il faut premièrement considérer quelle était la situation des Missions catholiques en 1822.

Le monde sortait d'une tempête; pendant vingt-cinq ans, la guerre générale avait embrasé la chrétienté et troublé les mers. Les communications régulières des deux continents étaient rompues ; aucun pavillon ne protégeait plus le navire qui portait le prêtre et la civilisation avec lui. D'ailleurs, les derniers événements du dix-huitième siècle avaient détruit l'ancienne et bienfaisante opulence de l'Eglise. Les fondations nombreuses les colléges, les do-

maines affectés par la munificence des princes à l'entretien des Missions avaient disparu ; l'argent manquait pour assurer le passage du Missionnaire et sa subsistance au lieu de sa destination. Mais rien n'avait plus souffert que le clergé lui-même, décimé par la persécution. Les générations nouvelles réparaient lentement ses rangs éclaircis, et le zèle, en se multipliant lui-même, était encore loin de suffire aux exigences du ministère et aux besoins des peuples. La suppression des ordres religieux chez plusieurs nations catholiques avait fermé ces cloîtres et ces écoles où s'étaient formées les plus fortes milices de l'apostolat. Le christianisme semblait avoir assez à faire de relever les ruines de la foi et la discipline chez lui, sans aller fonder ailleurs. Les vieux Missionnaires qui survivaient encore, épuisés de fatigues, sentaient approcher leur fin sans voir ceux qui recueilleraient l'héritage de leurs fatigues, et, à mesure que l'un d'eux mourait, les néophytes, après avoir enterré leur père spirituel, attendaient en vain qu'un autre vînt prendre sa place auprès de l'autel abandonné. La désolation de ces pauvres Eglises en était venue à cet excès de rester ignorées de ceux même dont la pitié aurait voulu les secourir. Avec la Compagnie de Jésus, avait fini la publication des lettres édifiantes qui excita si longtemps la piété de l'Europe par le spectacle des travaux commencés pour la conversion de la Chine et des touchantes fêtes célébrées au milieu des sauvages du Canada. Maintenant les chrétiens d'Europe ignoraient ce qu'étaient devenus leurs frères d'Orient et d'Occident, et l'on ne trouvait plus ce sentiment d'unité qui anime la famille catholique, et qui ne permet pas qu'on touche à un seul de ses membres, sans que tous les autres en soient émus.

Les Missions du Levant, après avoir fleuri pendant deux siècles sous le protectorat des rois de France, étaient sin-

gulièrement déchues de leur ancienne prospérité. L'évêché de Babylone vaquait depuis vingt ans; aucun Missionnaire ne visitait les chrétientés de la Perse ; la congrégation de Saint-Lazare ne comptait plus qu'un prêtre dans l'Archipel, un autre en Syrie, deux à Smyrne, et trois à Constantinople, réduits à un ministère timide parmi les catholiques arméniens, que les firmans de la Porte ottomane laissaient sous la dépendance du patriarche schismatique, et par conséquent à la merci de ses vexations. En même temps, l'insurrection grecque mettait en feu tout l'Orient, et la vengeance des infidèles poursuivait le nom chrétien dans toutes les contrées soumises à leur empire.

Au centre de l'Asie, les affaires de la Religion semblaient se soutenir par le zèle des carmes du Malabar, des capucins du Thibet et des oratoriens de Ceylan. Toutefois, les belles chrétientés du Maduré, ces premières fondations du génie de saint François Xavier, abandonnées à des gardiens trop peu vigilants, tombaient en ruine, et la suite des événements permettait déjà de prévoir la défection partielle du clergé indo-portugais. Cependant le vicariat apostolique de Pondichéry ne comptait qu'un Evêque et six prêtres; la foi catholique n'avait pas une chaire au Bengale; ces vastes contrées semblaient ouvertes de toute part aux émissaires du protestantisme, qui s'y faisaient voir, les mains pleines d'or, dans les comptoirs de la compagnie des Indes, et derrière ses baïonnettes. Dans la péninsule indo-chinoise, un Evêque et deux Missionnaires gouvernaient le petit nombre de chrétiens de Siam. L'empire annamite présentait un aspect plus heureux ; on y voyait quatre cent mille catholiques, un nombreux clergé indigène, des chapelles sur tous les points importants, et auprès d'elles les couvents et les écoles où une pieuse jeunesse grandissait dans l'habitude de la foi. Mais le règne de Minh-Menh commençait,

un bruit sourd annonçait déjà les persécutions qui devaient l'ensanglanter. Trois Vicaires apostoliques, avec leurs coadjuteurs et quelques prêtres européens, disséminés parmi cette multitude croyante, mais craintive, allaient avoir à soutenir tout l'effort du combat. Plusieurs pliaient déjà sous le poids de l'âge et des infirmités, et l'on se demandait avec inquiétude, lorsque ces vieux pasteurs seraient morts, qui donc garderait le bercail et ce que deviendrait le troupeau.

La Chine, après avoir appelé pendant deux cents ans les prêtres du Christ dans ses tribunaux de mathématiques, et à la cour de ses empereurs, venait de montrer son ingratitude et de renouveler ses édits de proscription. En 1811 trois églises avaient été renversées à Péking ; le vieil Evêque portugais restait seul dans cette cité où les autels du Sauveur s'étaient vus entourés de mandarins convertis et de princes catéchumènes. Mais la colère des idolâtres éclata surtout en 1814, pour ne se ralentir qu'en 1820. Ce fut alors que l'Evêque de Tabraca et le vénérable M. Clet moururent pour la foi avec un grand nombre de chrétiens. Ce sang devait plus tard féconder la terre où il fut versé. Mais au moment où l'orage cessa, le clergé se trouva diminué des deux tiers, et les écoles destinées à le renouveler avaient péri. Le vicariat apostolique du Su-Tchuen ne comptait plus qu'un Evêque, son coadjuteur, un prêtre européen, quinze indigènes. Les deux autres vicariats du Chan-Si et du Fo-Kien avaient peut-être moins souffert. Mais ces vastes juridictions embrassaient un territoire trop étendu pour en atteindre tous les points ; plusieurs chrétientés étaient demeurées dix ans privées de la parole et du sacrifice. Que pouvaient un petit nombre d'étrangers au milieu de trois cent mille néophytes tremblants, et d'un peuple païen de deux cents millions d'hommes !

Si l'on détournait les yeux de cette affligeante perspective, et qu'on les portât du côté de l'Amérique, qu'y voyait-on ?

Les colonies de la Louisiane et des Florides, où la Religion s'était étendue avec la puissance de la France et de l'Espagne, avaient passé sous d'autres lois. On n'y trouvait plus les hardis Missionnaires, dont la prédication rassemblait les peuplades errantes, saisissait leurs esprits, fixait leurs habitudes et leurs demeures, et fondait ainsi des sociétés nouvelles. On n'entendait plus sur les eaux du Mississipi les cantiques des pieux sauvages, reconduisant sur leur barque la *robe noire* qui venait de visiter leur tribu. Le peuple anglo-américain avait pris possession de cet immense territoire. Toutes les sectes de la réforme y étaient entrées avec lui, et bientôt il sembla qu'elles resteraient maîtresses des vingt-quatre états de l'Union. Si l'émigration d'Irlande et d'Allemagne y conduisait chaque année un grand nombre de catholiques, l'erreur propagatrice les attendait au port, ouvrait ses temples pour eux, ses asiles pour leurs enfants, tandis que le catholicisme manquait de prêtres, d'églises, d'écoles, d'institutions fortes et bienfaisantes qui enveloppassent, pour ainsi dire, cette population mobile et ne la laissassent pas échapper. Dispersés à des distances infinies du petit nombre de villes où s'élevait un autel, le plus grand nombre vivaient sans culte et mouraient sans consolations. La seconde génération cédait à l'entraînement public et suivait la foule au pied des chaires protestantes. Une conjecture fondée porte le nombre probable de ces défections à trois millions d'hommes. Cependant le St-Siége, qui ne pouvait voir commencer une grande nation sans s'occuper de ses destinées religieuses, lui avait depuis longtemps donné un épiscopat. Déjà, en 1822, l'archevêché de Baltimore et ses huit évêchés suffragants s'élevaient comme les premières colonnes

de l'Eglise des Etats-Unis. Mais ces titres augustes ne cachaient ni l'indigence des Prélats, ni l'insuffisance du clergé. Boston comptait huit prêtres, Cincinnati en avait sept, Charleston, deux. L'Evêque de la Nouvelle-Orléans venant prendre résidence dans la ville de Saint-Louis, y trouvait, au lieu de palais épiscopal, une misérable grange, pour cathédrale une cabane de bois, et pour hommage les députations des tribus indiennes qui demandaient des prédicateurs, sans qu'il fût possible de leur en donner. Il paraissait donc que les espérances conçues s'évanouiraient, et qu'il faudrait renoncer à l'Amérique septentrionale, au moment même où elle commençait à traiter en égale avec les vieilles puissances de la terre.

L'espérance même ne se montrait pas, et rien ne s'éveillait encore sur les côtes d'Afrique. Les régences barbaresques en occupaient le nord et continuaient de rançonner la navigation de la Méditerranée. Les anciens établissements portugais du Congo et de Mosambique languissaient depuis longtemps. Aucune assistance régulière n'était donnée aux colons catholiques du Cap. Ce continent, gardé par ses mers et par ses sables, semblait fermé à l'Evangile.

En même temps, les îles de l'Océanie se peuplaient des déportés de l'Angleterre, de matelots déserteurs et d'aventuriers. Les prétendus missionnaires du méthodisme y tenaient école et magasin ; on sait comment sous eux les peuples enfants de Sandwich et de Taïti dépérirent en peu d'années. Un seul prêtre avait visité en 1818 les colons irlandais de la Nouvelle-Hollande. Aucun ne s'était montré dans cette chaîne d'archipels qui s'étend comme pour unir l'ancien monde avec le nouveau, et devenir peut-être un jour le lien de deux fraternelles civilisations.

Tel était le dénûment des Missions catholiques en 1822, à peu près restreintes à conserver les postes de l'ancien apostolat, insuffisantes pour reprendre la conquête.

Ainsi le séminaire des Missions étrangères, au milieu de toutes les épreuves de l'exil et de la pauvreté, n'abandonnait pas les cinq provinces confiées à sa garde, et fondait même le collége de Pulo-Pinang pour le recrutement du clergé oriental. Les prêtres lazaristes, dans ce petit nombre où les malheurs du temps les avaient réduits, ne cessaient pas de poursuivre les desseins de saint Vincent de Paul pour le salut des infidèles. Les révérends Pères de Terre-Sainte restaient rangés autour du saint Sépulcre, d'où aucune force humaine, depuis six cents ans, n'a pu les arracher encore. Ailleurs, les religieux de saint Dominique et de saint François se maintenaient dans leurs stations principales, attendant qu'il leur fût permis de retourner au combat. Ainsi les Missions ne s'interrompirent jamais ; en aucun temps ce ministère n'a cessé dans l'Eglise. Comme elle est militante, elle ne vit que dans les luttes, et parmi toutes les religions et toutes les sectes, elle se fait reconnaître à ce signe, qu'elle n'a jamais manqué ni d'apôtres ni de martyrs; montrant ainsi qu'elle a reçu de Dieu une parole indéfectible puisqu'elle ne perd rien de sa force en vieillissant, et une vie immortelle puisque les supplices ne l'épuisent pas.

Dieu n'a pas besoin des hommes, mais les hommes ont besoin de servir Dieu, et il s'y prête en les employant à ses desseins, qu'il assujettit à cause d'eux aux lois ordinaires de la nature. Ainsi les Missions s'étaient maintenues pendant trente ans, presque sans assistance humaine; mais les choses rentrant dans leur état accoutumé, il convenait que l'aumône assurât au prêtre la barque du voyage et le pain de chaque jour. L'OEuvre de la Propagation de la Foi fut donc fondée, et nous en avons vu les faibles commencements. Elle ne venait point exercer une influence irrégulière dans l'administration des chrétientés; elle engageait seulement au service de l'apostolat les ressources

terrestres de la charité. Elle se proposait de faciliter le départ des Missionnaires en payant leur passage, dont la dépense s'élève à un chiffre énorme pour les voyages de long cours. Elle devait ensuite pourvoir à leur entretien, remettre entre leurs mains le denier réservé pour construire l'église, et, auprès d'elle, l'école et l'hôpital. Enfin, en publiant dans ses Annales les besoins et les travaux des Missions, elle rétablissait cette correspondance de toute la catholicité, qui intéresse jusqu'au dernier des fidèles, pour les faire concourir à l'accomplissement du plan divin.

Mais ces résultats assez consolants pour animer l'ardeur des Associés, devaient être dépassés par des conséquences qu'on ne prévoyait pas. La vocation apostolique, conservée dans l'Eglise au sein des corporations religieuses et du clergé séculier, ayant trouvé les conditions de développement qu'elle attendait, a éclaté avec une force que rien ne peut contenir. La maison des Missions étrangères qui, en 1822, ne comptait que vingt-huit membres, en a quatre-vingt-dix-huit aujourd'hui; la congrégation de Saint-Lazare a porté le nombre de ses Missionnaires européens de treize à cent trente. La Compagnie de Jésus reprend sa place, et compte un grand nombre de prêtres voués à la conversion des infidèles. D'autres sociétés formées depuis peu d'années se consacrent au ministère de la parole avec un zèle qui promet d'égaler un jour la gloire des congrégations anciennes. Tels sont les Rédemptoristes, les Passionistes, les Oblats de Turin, qui desservent l'empire Birman, ceux de Marseille, la société du Sacré Cœur de Marie, pour le salut des nègres, celles des Maristes et de Picpus, qui se sont partagé, avec les Bénédictins anglais, les archipels de l'Océanie. Il faut rappeler aussi les fondations destinées à perpétuer ce prosélytisme naissant. Il faut citer le séminaire établi en 1841 par les RR. PP. capucins, à Rome, et celui que la piété du clergé irlandais vient d'éle-

ver auprès de Dublin, et puisque nous énumérons les institutions qui ont servi plus que l'Œuvre les intérêts de la Foi, comment passer sous silence cet illustre collége de la Propagande, monument déjà ancien de la sollicitude des Souverains Pontifes, où, dans les solennités publiques, on entend louer le Christ en quarante-quatre idiomes différents, comme si Dieu qui sépara les langues pour confondre l'orgueil de Babel au temps du péché, avait voulu les rapprocher maintenant pour élever un édifice meilleur, et rassembler sous la loi de grâce la famille humaine réconciliée ?

L'accroissement du clergé permettait de multiplier les circonscriptions épiscopales. Dans cette courte période de vingt-deux ans, quarante évêchés ou vicariats apostoliques se sont élevés par l'autorité du Saint-Siége. Et si l'on considère les Missions catholiques au commencement de 1844, on les voit en progrès dans les cinq parties du monde.

Europe. — Nous ne parlerons point des secours que l'Œuvre a portés aux Eglises du Nord où l'hérésie semble s'ébranler, et les peuples se souvenir de la foi qui les a faits ; nos regards s'arrêteront sur les contrées du Levant. L'attention des politiques est tournée de ce côté, et c'est là que s'agitent les questions qui peuvent changer les destinées de l'Europe. Le catholicisme n'est point resté inactif ; il a élevé des sanctuaires à Athènes, à Patras, dans toutes ces villes encore pleines de la mémoire des Apôtres. En même temps il affermissait ses établissements dans les trois principautés de Servie, de Moldavie et de Valachie, et les pauvres Bulgares obtenaient enfin le droit de prier ensemble sous un toit. Mais c'était à Constantinople, à ce rendez-vous universel de l'Orient et de l'Occident, que la vérité devait jeter un éclat plus vif et qui frappât tous les regards. Les catholiques arméniens, soutenus d'abord dans l'exil par les secours de l'Œuvre, étaient arrachés aux vexa-

tions du patriarche schismatique et assemblés sous l'autorité d'un Archevêque orthodoxe, par la médiation de la France, prémices de la réconciliation de la nation tout entière, poussée vers l'unité par une grâce puissante. D'un autre côté, le Vicaire apostolique du rit latin voyait s'accroître son clergé et se multiplier les institutions qui ravissent l'admiration des infidèles. Les Missionnaires lazaristes, portés au nombre de neuf, ouvrent un collége où soixante jeunes gens trouvent tous les bienfaits d'une éducation européenne. Les frères de la doctrine chrétienne reçoivent trois cents élèves de toute religion ; quatorze sœurs de charité, vouées au service des malades et à l'éducation des enfants, comptent dans leurs écoles quatre cent cinquante jeunes filles, et vont porter l'aumône secrète au foyer de l'indigent, sans distinction de croyance. Au commencement, les Turcs étonnés de ces humbles femmes qui leur parlaient dans leur langue, pansaient leurs blessures, et qui instruisaient leurs jeunes familles, leur demandaient si elles n'étaient pas des anges, et si elles venaient du Ciel.

Asie. — Un des principaux efforts de la prédication devait se porter vers cette vieille Asie où l'erreur résiste plus opiniâtrément, soutenue par la multitude innombrable des nations qui la professent et par les puissances des empires qu'elle a fondés. Les Missions catholiques s'y trouvent en présence de plusieurs sectes et de trois fausses religions : l'islamisne, à l'occident ; le brahmanisme, au centre ; à l'orient, le culte de Bouddha.

Asie occidentale. Toute la sollicitude de l'Eglise veille sur ces contrées où elle a ses plus chers souvenirs. Elle ne peut oublier ni les collines de Jérusalem, ni la grotte de Patmos, ni ces grands noms d'Antioche, de Smyrne et d'Ephèse, qui remplissent les annales des premiers siècles. Huit cents ans de séparation n'ont pas découragé son es-

poir. L'Eglise a vu que plusieurs peuples de l'Asie, sortant de leur isolement orgueilleux, commençaient à respecter la civilisation européenne et à lui envier ses lumières. Elle sait d'ailleurs que l'islamisme, le schisme et l'hérésie se soutenant par l'ignorance, il les fallait vaincre par l'instruction. On s'est donc attaché surtout à la multiplication des écoles. Pendant qu'une église imposante s'élevait à Smyrne, le siége de saint Polycarpe, honorablement restauré, s'entourait d'un clergé nombreux, un collége s'ouvrait par les soins de la congrégation de Picpus, et 700 enfants venaient recevoir les leçons des frères de la Doctrine chrétienne et des sœurs de Charité. En même temps, on voyait commencer le collége d'Antoura, les écoles de Damas, d'Alep, de Beyrouth, et celles qu'un jeune et apostolique voyageur a organisées avec tant de zèle sur plusieurs points de la Mésopotamie et de la Perse. Cependant les Pères de Terre-Sainte, ces derniers successeurs des croisés, gardent leur poste au tombeau de Jésus-Christ : ils n'en rendront pas les clefs, et leur patience ne se lassera ni des avanies musulmanes, ni des menées schismatiques, fussent-elles soutenues du crédit d'une puissance qui couvre de son patronage intéressé toutes les sectes ennemies du nom latin. Les religieux Carmes, Dominicains, Capucins, ont repris leurs hospices de Bagdad, de Mossul, d'Orfa, de Diarbekir et de Mardin ; tandis que la Compagnie de Jésus relève ses Missions de Syrie, et que les Pères servites vont porter l'Evangile jusqu'au bord de la mer Rouge. Les travaux commencés se poursuivent avec concert sous les auspices des délégats apostoliques représentants du Saint-Siége auprès des peuples orientaux qui persévèrent dans la communion romaine. Ces peuples sont au nombre de six : les Maronites, dont le courage a égalé les malheurs ; les Grecs Melchites, les Arméniens, les Syriens, les Chaldéens, tous avec leurs liturgies antiques, respectées comme autant de

monuments de l'unité du dogme au milieu de la variété du rit et de la discipline. Les événements politiques des derniers temps ont cruellement traité les chrétientés orientales ; mais nos secours sont allés leur porter la confiance et la résignation, c'est-à-dire des biens sur lesquels la tyrannie n'a pas de prise, et leur montrer que, si leurs souffrances n'étaient pas ignorées des chrétiens d'occident qui cherchaient à les adoucir, bien moins seraient-elles perdues devant Dieu qui se réservait de les couronner.

Asie centrale. Au moment où le schisme et l'hérésie menaçaient les conquêtes de saint François Xavier, l'Esprit-Saint qui avait conduit ce grand homme prenait soin de son héritage. La création des vicariats apostoliques de Ceylan, de Madras et du Bengale, ajoutés à ceux de Malabar, de Bombay, d'Agra et de Pondichéry, a resserré les liens de la hiérarchie religieuse qui enlace la péninsule ; et la sollicitude épiscopale, fixée sur un plus grand nombre de provinces, y a multiplié les efforts et les œuvres. Tandis que les religieux de saint François se répandaient déjà dans les montagnes de l'Himalaya, et se tenaient aux portes de ces royaumes du nord, où pénétrera bientôt l'épée de l'Angleterre ; tandis que le séminaire des Missions-Etrangères portait de 5 à 25 le nombre de ses prêtres dans la circonscription de Pondichéry, et que la Foi déployait ses pompes dans la basilique de Meyssour, élevée par la libéralité d'un monarque indien, le clergé insuffisant de la province de Madras s'est recruté des Missionnaires d'Irlande et d'Italie. La Compagnie de Jésus a fondé un collége florissant dans la grande ville de Calcutta ; ses prédicateurs parcourent la côte de la Pêcherie, rebâtissent les oratoires, rassemblent les néophytes dispersés. Les pêcheurs du cap Comorin, comme autrefois ceux de Galilée, laissent leur barque et leurs filets pour suivre la parole qui annonce l'Evangile aux pauvres. D'un autre côté, le réta-

blissement des affaires de la Religion en Portugal permet d'espérer la fin prochaine du schisme de Goa, et la réunion dans un même bercail d'une population catholique de douze cent mille âmes. Ce nombre est faible encore, et il semble que 300 ans de travaux héroïques auraient dû faire davantage. Mais l'Eglise est comme Dieu, patiente parce qu'elle est éternelle. Et si le Créateur a voulu mettre six jours à faire le monde, c'est-à-dire une œuvre périssable, l'Eglise ne se plaint pas qu'il lui faille des siècles pour le salut des âmes, qui est un ouvrage immortel.

Asie orientale. Jusqu'ici nous avons trouvé le christianisme dans des contrées où son nom s'est fait craindre, où le voisinage de ses armes protége les autels et intimide la persécution. Mais au delà du Gange, et jusqu'aux extrémités de l'Orient, l'idolâtrie s'est retranchée comme dans son dernier fort. Elle y a pris une forme savante qui est la doctrine de Bouddah; elle a conservé un sacerdoce, des écoles, des lois, des gouvernements qui lui obéissent; elle s'entoure de murailles qu'elle ne laisse pas franchir, elle se défend avec toute l'énergie du désespoir, par la terreur, par le fer et le feu. C'est là qu'un grand spectacle devait être donné au monde : les sourdes menaces qui grondaient en 1822 ont éclaté, et on a pu croire que les chrétientés du Tong-King et de la Cochinchine périraient par l'apostasie et par l'extermination. Cependant, au milieu des sanctuaires détruits et des monastères dispersés, l'Eglise annamite est restée debout, couronnée de l'auréole du martyre. On a revu ce que les annales des premiers siècles racontaient : les chrétiens devant le tribunal du proconsul; d'un côté, les idoles et l'encens ; de l'autre, les verges et les haches des licteurs. On a vu de vieux Evêques porter leur tête blanche aux bourreaux, et à leur suite, les néophytes d'un peuple timide marcher à la mort d'un pas aussi ferme que les Missionnaires européens. La mort, en

décimant les rangs de l'apostolat, suscite les courages qui vont les réparer. En même temps que nos aumônes servaient à racheter les corps de ceux qui souffrirent pour la Foi, leurs chaînes et leurs vêtements ensanglantés, elles payaient le passage de dix nouveaux Missionnaires impatients d'aller prendre leur place. En même temps, les persécuteurs commençaient à s'effrayer de la vengeance de Dieu suspendue sur leur tête. Sur une terre plus tranquille, les chrétientés de l'empire Birman sortent de leur immobilité : une nouvelle circonscription a divisé le royaume de Siam, le collége de Pulo-Pinang fait fleurir les lettres chrétiennes au milieu des archipels barbares. Mais le baptême du sang n'a pas manqué aux Missions de la Chine : le nombre des vicariats apostoliques porté de 3 à 10, l'empressement des prêtres espagnols, français, italiens, la fondation de plusieurs écoles pour l'accroissement du clergé indigène, la Foi prêchée dans les camps des Mongols, tant de progrès obtenus en si peu d'années paraissent annoncer quelque chose de grand. L'Evangile est entré en Chine comme le Sauveur dans le cénacle, les portes étant closes. Maintenant qu'elles sont forcées, il y fera entrer avec lui tous les bienfaits temporels qui l'accompagnent. Déjà l'île de Hong-Kong se couvre de pieux établissements. La croix qui s'élève au milieu de ses factoreries, les asiles fondés pour l'enfance et pour toutes les infirmités humaines apprennent aux Chinois que l'Occident peut leur donner plus qu'il ne recevra d'eux. Toutefois si l'ouverture du céleste empire semble commencer une ère pacifique, les échafauds se relèvent en Corée, afin de montrer que le sacrifice ne cesse pas dans l'Eglise de Jésus-Christ, et que le livre des actes des martyrs ne sera jamais fermé.

Afrique. — La vérité chrétienne est redescendue sur le continent africain qui semblait la repousser. Les Thébaïdes dépeuplées, les ruines des églises de Cyrénaïque et de Mau-

ritanie, tant d'efforts perdus pour la conversion du Congo et la réconciliation des Abyssins désarmaient le zèle et affligeaient la Foi. Cependant la papauté, qui connaît les moments de Dieu et les dispositions des peuples, a mis la main à l'œuvre, et déjà les colonies évangéliques cernent cette terre ingrate et l'entament de plusieurs côtés. Une nouvelle délégation apostolique embrasse l'Egypte. Alexandrie voit s'ouvrir, par les soins des lazaristes, un collége et une maison de filles de la charité. Les PP. mineurs conservent leurs écoles et leurs hospices, et la présence du clergé latin soutient la piété des cophtes unis. Au milieu des humbles Missions de Tunis, de Tripoli et de Maroc, le siége de saint Augustin se relève dans Alger, la croix a franchi l'Atlas, elle est allée couronner les minarets des villes musulmanes : les Arabes du désert ne la maudissent plus, car ils savent tout ce qu'elle mène après elle de charité et de dévouement. Un Evêque, entouré de 8 de ses collègues, consacre la basilique restaurée d'Hippone, bénit la première pierre que les religieux de Cîteaux posent sur le champ de bataille de Staoueli, et voit se former autour de lui un clergé de 66 prêtres : 18 maisons d'éducation, de refuge, de secours, et 50 églises, abritent une population catholique de 130,000 âmes. En même temps, les noirs de la Sénégambie entendent la parole de deux prêtres de leur race ; un Vicaire apostolique et 25 Missionnaires évangélisent les deux Guinées. Les vicariats du cap et de l'île de France assurent la perpétuité du sacerdoce dans les possessions de l'Angleterre. Enfin, la Mission d'Abyssinie jette de nouvelles racines dans un sol qu'on avait cru plus rebelle. Cinq prêtres lazaristes, deux frères, une chapelle, une école, quelques centaines de néophytes, sont les humbles commencements de cet ouvrage. Mais les vieux ressentiments se dissipent, le nom de Rome est béni, et les Ethiopiens se

tournent avec une curiosité pieuse vers cette chaire suprême qui ne les a pas oubliés.

Amérique. — Les Missions américaines se partagent entre les Etats-Unis et le Texas d'un côté; de l'autre, les possessions anglaises et les colonies de la Hollande.

Etats-Unis. Au milieu des périls qui environnaient les Eglises naissantes des Etats-Unis, leurs Evêques avaient tourné vers l'Europe leurs dernières espérances. L'Œuvre de la Propagation de la Foi naquit surtout de leurs pieuses sollicitations. Tandis que la multitude croissante des émigrants couvrait le territoire, et que les déserts devenaient des provinces, il fallait se hâter d'occuper un sol dont la valeur augmentait avec les habitants, il fallait que les établissements catholiques se multipliassent comme la population qu'ils devaient fixer : avec les tributs volontaires de la France, de l'Irlande, de l'Allemagne et de l'Italie, leurs Missionnaires, plus nombreux, se sont répandus dans les Etats de l'Union. Sous ce ciel étranger, les colonies des ordres religieux ont trouvé la paix. Dans cette même ville de Baltimore, où, en 1790, le seul Evêque de la république anglo-américaine se trouvait heureux de rassembler un synode de 25 prêtres, dans cette ville qui, devenue métropole, ne comptait encore autour d'elle, en 1831, que 9 diocèses et 232 ecclésiastiques; on a vu le concile provincial de 1843 réunir les titulaires, ou les représentants de 16 évêchés, demander l'érection de 4 nouveaux siéges, et ranger sous sa discipline 600 prêtres, un nombre considérable de séminaires, d'écoles, d'asiles de communautés religieuses, et un peuple enfin de 1,500,000 catholiques. Pendant que dans les grandes villes du littoral une prédication savante attire les hérétiques autour des chaires, les réductions du Paraguay commencent à refleurir au pied des Montagnes-Rocheuses. Seize prêtres de la Compagnie de Jésus y portent l'Evangile. Les Potowatto-

mies, les Têtes-Plates, les Cœurs-d'Alène, ont déposé leur casse-tête pour recevoir le baptême des chrétiens, et les députations de 30 peuplades sauvages demandent « la prière qui rend l'homme bon sur la terre, et l'eau qui lui fait voir le grand Esprit dans le ciel. »

Les mêmes bienfaits s'étendent à la république du Texas, où les Missions des Lazaristes, récemment érigées en vicariat apostolique, élargissent leur cercle et rallient les fidèles dispersés.

Colonies anglaises. Les colonies du nord, longtemps réduites au seul évêché de Québec, soumises aux mesures intolérantes que l'hérésie avait fait prévaloir, ont vu commencer enfin des temps plus heureux. Six diocèses et deux vicariats apostoliques partagent maintenant le Canada et ses dépendances. Parmi les fondations nouvelles qui font l'espoir et la consolation de nos frères, il faut citer le siége épiscopal de Toronto, aux extrémités de ces contrées où le chasseur ne rencontrait que les hameaux des tribus païennes. Aujourd'hui 30 ecclésiastiques y desservent plus de 40 églises; et la population catholique, portée à 50,000 âmes, s'accroît chaque jour par les abjurations des sectaires et par le baptême des infidèles. En 1832, le Vicaire apostolique de Terre-Neuve n'avait que 3 prêtres : jamais le sacrifice des autels ne s'était offert dans les villages éloignés. Maintenant, 25 Missionnaires, 37 églises, 24 écoles, ne laissent plus aucun lieu où la Foi n'ait sa lumière; et le catholicisme, professé déjà par les trois quarts des habitants, paraît devoir rester maître de cette grande île, dont les pêcheries attirent les vaisseaux de tout l'univers. Dans les établissements anglais du midi, l'Œuvre de la Propagation de la Foi a secouru les vicariats apostoliques de la Jamaïque, de la Guianne anglaise et de la Trinité. Les Antilles anglaises qui, en 1820, ne comptaient que 12 ecclésiastiques, en ont présentement 50 : 40 églises ou chapelles,

un collége, des écoles nombreuses, se sont élevées pour satisfaire aux besoins spirituels de 140,000 catholiques, et la Foi presque éteinte renaît dans les îles de Grenade, de Sainte-Lucie, de la Dominique et de Saint-Vincent.

Les deux vicariats, récemment érigés pour les colonies hollandaises de Curaçao et de Surinam ne promettent pas moins de consolations.

Océanie. — En finissant cette rapide exploration des Missions catholiques, notre vue se reposera sur l'Océanie ; et nous en parlerons moins longuement, parce que les événements y parlent davantage. L'Australie, qui ne semblait destinée qu'à servir de bagne aux malfaiteurs de l'empire britannique, et qui, en 1820, était encore sans autel et sans prêtre, est devenue une province ecclésiastique où l'on compte l'archevêché de Sydney, les évêchés d'Adélaïde et d'Hobarttown, une église métropolitaine, le plus bel édifice religieux des terres australes, 25 chapelles, 31 écoles, 56 prêtres, partagés entre le soin de la population civile et des colonies pénales, et le ministère de la prédication parmi les sauvages de la Nouvelle-Hollande, la dernière et la plus dégradée des familles humaines. Mais ce que nous n'essaierons pas de décrire, nous contentant de bénir Dieu, ce sont les archipels ouverts à la Foi, et les écueils dont nos pères ne savaient pas le nom, se couvrant d'une race nouvelle de chrétiens ; ce sont les trois vicariats de la Polynésie orientale, centrale et occidentale, évangélisés par les prêtres Maristes et par ceux de Picpus ; ce sont les résistances furieuses du protestantisme et de l'idolâtrie, les confesseurs de Sandwich et le martyr de Futuna ; les églises de Gambier et de Wallis renouvelant l'innocence et la ferveur des premiers siècles ; 50 prêtres, 29 églises, 20,000 chrétiens, 50,000 catéchumènes sur ces rivages inhospitaliers où le navigateur, il y a cinquante ans, ne voyait que les feux allumés par des Barbares

qui attendaient le naufrage, pour piller le navire et dévorer les matelots.

Le tableau suivant achèvera de faire connaître la situation présente du catholicisme dans les contrées qu'il évangélise.

ÉTAT GÉNÉRAL DES MISSIONS

(1844.)

EUROPE.

	Evêques.	Prêtres.
Vicariats apostoliques d'Ecosse. . .	3	110
Missions diverses du Nord	3	44
Missions du diocèse de Lausanne (Suisse)	1	40
Vicariat apostolique de Gibraltar . .	1	7
Iles Ioniennes.		
Archevêché de Corfou . . . . . . ; Evêché de Zante.	2	26
Grèce continentale et insulaire.		
Délégation apostolique de Grèce . . ; Archevêché de Naxie . . . . . . ; Evêchés de Syra, Tine et Santorin. .	4	162
Principautés.		
Archevêché de Sophia (Servie) . . ; Vicariats apostoliques de Moldavie et de Valachie	3	38
	17 Ev.	427 P.

Report 17 Ev. 427 P.

TURQUIE.

	Evêques	Prêtres
Archevêchés de Durazzo, d'Antivari, de Constantinople. . . . . . Evêchés de Trebigne, Scutari, Pulati, Sappa, Alessio, Nicopoli. . . . Vicariats apostoliques de Bosnie, de Bulgarie, de Constantinople (latins).	10	416
Total pour l'Europe (un archevêché nouveau depuis 1822)	27 Ev.	843 P.

ASIE.

ASIE OCCIDENTALE.

Latins.

	Evêques.	Prêtres.
Archevêché de Smyrne. . . . . Evêchés de Chio, Famagouste et Babylone Vicariat apostolique d'Alep (délégation du Liban). . . . . Garde de la Terre-Sainte	5 (1)	220?

Maronites.

Patriarcat d'Antioche . . . . . Archevêchés d'Alep, Tripoli, Eopoli, Chypre, Damas, Bérouth, Jérusalem. Evêchés d'Eden et de Gibail. . . .	10	1,100
	15 E.	1,320 P.

(1) On a marqué d'un point d'interrogation les chiffres incertains. S'ils diffèrent souvent de ceux établis en 1840, c'est que d'une part, le nombre des Missions s'est accru, et que de l'autre, quelques-uns de ces chiffres ont été rectifiés d'après des renseignements plus sûrs. Le nombre des Evêques est celui des titres : on n'y compte point les coadjuteurs.

	15 E.	1,320 P.
Grecs Melchites.		
Patriarcat d'Antioche . . . . . . Archevêchés d'Alep, Tyr, Bosra, Diarbekir, Seyd, Bérouth . . . . Evêchés de St-Jean-d'Acre, Furzole, Balbek, Tripoli, Homs	12	180
Syriens.		
Patriarcat d'Antioche . . . . . . Archevêché de Jérusalem, administré par le Patriarche. . . . . . Evêchés de Nabek, Homs, Mossul, Mardin.	5	60?
Arméniens.		
Patriarcat de Cilicie. . . . . . . Archevêchés d'Alep et de Mardin. .	3	68 (1)
Chaldéens.		
Patriarcat de Babylone . . . . . . Archevêchés de Diarbekir, Geizira, Mossul, Aderbijan . . . . . Evêchés de Mardin, Secred, Amadis, Salmas, Karkut	10	101
ASIE CENTRALE.		
Possessions Russes.		
Mission de Georgie		
	45 E.	1,729 P.

(1) En comprenant parmi les Prêtres ceux du district d'Artvin, dans la Grande-Arménie, qui dépend de l'archevêché primatial de Constantinople.

	Report	45 E. 1,729 P.
Inde.		
Vicariats apostoliques du Thibet, du Bengale, de Bombay, de Madras, de Ceylan, du Malabar, de Pondichéry	7	624 (1)
ASIE ORIENTALE.		
Empire Birman.		
Vicariat apostolique d'Ava et Pégu . .	1	12
Royaume de Siam.		
Vicariats apostoliques de Siam oriental et occidental	2	20
Empire d'Annam.		
Vicariats apostoliques de Cochinchine, de Tong-King oriental, et de Tong-King occidental	3	181?
Empire de Chine.		
Evêchés de Peking, Nang-King, Macao. Vicariats apostoliques de Su-Tchuen, Fo-Kien, Chan-si, Tche-Kiang, Hou-Quang, Yun-Nan, Chan-Toung, Leao-Tong, Mongolie et Corée. .	13	170?
Total pour l'Asie (11 Vicariats apostoliques depuis 1822).	71 E.	2,736 P.

(1) On ne comprend pas ici le clergé des colonies françaises et portugaises.

AFRIQUE.

Egypte.

	Evêques.	Prêtres.
Délégation apostolique d'Alexandrie. Vicariat apostolique des Cophtes . .	2	50?
Tripoli, Tunis, Maroc.		
Préfectures apostoliques.		12
Alger.		
Evêché d'Alger	1	66
Guinée et Libérie.		
Vicariat apostolique de Guinée. . .	1	25
Possessions Anglaises.		
Vicariat apostolique du Cap. . . . Vicariat apostolique de l'île Maurice.	2	10
Abyssinie.		
Préfecture apostolique		5
Total pour l'Afrique (un évêché, 4 Vicariats depuis 1822. . . .	6 Ev.	168 P.

AMÉRIQUE.

Possessions Anglaises du Nord.

	Evêques.	Prêtres.
Evêchés de Kingston, Toronto, Halifax, Charlottetown (Montréal et Quebec ne comptent pas parmi les missions 2 Evêques 350 Prêtres.) Vicariats apostoliques de la baie d'Hudson et de Terre-Neuve	6	145

Report 6 Ev. 145 P.

Etats-Unis.

Archevêché de Baltimore . . . . . Evêchés du Détroit, Cincinnati, Vincennes, Dubuque, Saint-Louis, Nouvelle-Orléans, Charleston, Nashville, Mobile, Richmond, New-York, Boston, Philadelphie, Louisville, Natchez, Pittsburg (érigé en 1843).	17	613 (1)

Texas.

Vicariat apostolique du Texas. . .	1	5

Possessions Anglaises du Sud.

Vicariats apostoliques de la Jamaïque, de la Trinité et de la Guianne Anglaise	3	109?

Possessions Hollandaises.

Vicariats apostoliques de Surinam et de Curaçao.	1	18
Total pour l'Amérique (12 évêchés, 4 vicariats depuis 1822).	28 Ev.	890 P.

---

(1) L'Almanach catholique des Etats-Unis ne compte au 1er janvier 1843 que 570 Prêtres; mais nous avons dû y ajouter 24 Prêtres partis dans le courant de l'année. Le nombre des Missionnaires dont les départs ont été annoncés dans les douze derniers mois, s'est élevé à 100 environ, sans compter les séminaristes et les simples frères.

OCÉANIE.

Possessions Hollandaises.

	Evêques.	Prêtres.
Vicariat apostolique de Batavia. . .	1	7
Possessions Anglaises.		
Archevêché de Sydney . . . . . Evêchés d'Adélaïde et de Hobart-Town	3	56
Polynésie.		
Vicariats apostoliques de la Polynésie orientale (Gambier, Marquises, Taïti, Sandvich) de la Polinésie centrale et de la Polinésie occidentale (Wallis, Futuna, Tonga-Tabou).	3	50
Total pour l'Océanie (3 évêchés, 4 vicariats depuis 1822).	7 Ev.	113 P.

Europe.	27 Evêq.	843 Prêtr.
Asie.	71	2,736
Afrique	6	168
Amérique	28	890
Océanie.	7	113
Total des missions (17 évêchés, 23 vicariats, depuis 1822).	139 Ev.	4,750 Pr. (1)

(1) Nous avons dû laisser en dehors de nos calculs les pays tout catholiques de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie. En 1840, il y avait 119 Evêques, 4,220 prêtres.

Et maintenant, si l'on considère de plus haut les progrès de la Religion par toute la terre, il semble qu'on y découvre le dessein de la Providence, et que l'Œuvre de la Propagation de la Foi y trouve, avec ses espérances, tous ses devoirs.

A toutes les époques de l'histoire, les Missions catholiques se sont étendues en même temps que le cercle des affaires humaines. Quand les peuples Germaniques envahirent l'empire Romain, et que la Barbarie se laissa pénétrer par la civilisation; Dieu rassemblait au mont Cassin, sous la discipline de saint Benoît, les milices monastiques qui devaient porter les limites de la chrétienté jusqu'aux extrémités du nord. Les largesses des seigneurs enrichissaient les puissants monastères de Saint-Gall, de Fulde, de Cantorbéry, destinés à devenir les écoles de l'Allemagne et de l'Angleterre. — Lorsque les croisades eurent ouvert l'Orient, les frères Prêcheurs et les frères Mineurs parurent, et, les pieds nus, un bâton à la main, ils allèrent relever les chevaliers fatigués de la garde des saints lieux. Ils annoncèrent l'Evangile en Syrie, en Perse, en Tartarie. Ils étaient protégés par le grand nom de saint Louis dont ils portaient les ambassades, par le crédit des républiques de Gênes et de Venise dont le commerce visitait déjà la moitié de l'Asie. — Les découvertes du quinzième siècle livrèrent aux peuples européens les Indes et le Nouveau-Monde; trente ans après, Ignace et ses compagnons juraient dans la chapelle de Montmartre de se dévouer à la conversion des infidèles, et bientôt les Missions de la Compagnie de Jésus couvraient les côtes de Malabar et de Coromandel, forçaient les murailles de la Chine, évangélisaient les deux Amériques. La politique des rois s'intéressait à ces grands desseins, et leur prêtait un légitime appui. — Aujourd'hui, les événements semblent marquer le com-

mencement d'une autre époque, et comme un nouvel effort pour étendre et multiplier les communications du genre humain. L'Afrique est enveloppée d'un réseau de colonies, l'émigration qui peuple le continent américain descend jusqu'à la mer du Sud, la lumière se communique avec une incroyable rapidité sur toute la ligne des îles océaniennes. L'Asie, ainsi assiégée de tous côtés, ne peut plus résister longtemps, et les cinq ports que la Chine vient d'ouvrir, s'élargiront assez, tôt ou tard, pour laisser passer toute la civilisation de l'Europe. Voilà pourquoi la voix qui appela les Apôtres suscite des vocations nouvelles, ranime les corporations anciennes, en forme d'autres pour le besoin des temps, et ne laisse pas de paix à ce clergé nombreux qu'elle envoie prendre les devants sur tous les chemins du commerce et de la navigation. Mais comme c'est l'économie de la Providence de faire que les grandes choses dépendent des petites, comme elle a attaché l'âme au corps, et la rédemption universelle à une croix de bois; elle exige que la conquête religieuse soit soutenue d'un appui temporel; et comme elle le demanda jadis aux puissants, aux riches et aux forts, elle le demande cette fois aux humbles et aux petits. Elle le sollicite du haut du Siége apostolique, et de toutes les chaires épiscopales, par la bouche des prédicateurs, et par les lettres des chrétientés secourues; elle veut devoir au denier de la veuve, à l'aumône des ouvriers, des pauvres gens de la campagne, la conversion de plusieurs grands peuples. En considérant ce qui s'est fait depuis vingt-deux années avec des recettes qui, il y a huit ans, n'atteignaient pas encore la somme d'un million, on voit assez ce qu'on pourrait faire en arrivant par un zèle facile à porter au double le chiffre actuel. Assurément, l'offrande serait faible encore pour tant de nécessités impérieuses, et l'on pourrait dire comme les disciples quand

Jésus reçut de leurs mains les cinq pains et les petits poissons : Qu'est-ce ceci pour tant de monde? Mais Jésus, ayant pris les pains, les bénit et les rompit, et les fit distribuer à la multitude, et il se trouva que tous mangèrent et qu'ils furent rassasiés.

COMPTE GÉNÉRAL RÉSUMÉ DES RECETTES ET DÉPENSES

RECETTES.

France.	Lyon. 995,608 77 / Paris. 839,420 75	1,835,029 f.	52 c.
Allemagne.		42,159	86
Amérique du nord.		6,384	95
Amérique du sud.		10,247	20
Bavière.		232,748	96
Belgique.		172,950	82
Britanniques (îles).	Angleterre. 38,129 82 / Ecosse. 1,771 45 / Irlande. 181,905 91 / Colonie. 15,988 10	237,795	28
Espagne.		10,578	98
Etats de l'Eglise.		110,316	23
Levant.		6,164	» »
Lombard-Vénitien (Royaume).		97,152	13
Lucques (duché de).		8,936	10
Malte.		12,155	» »
Modène (duché de).		17,683	99
Océanie.		240	» »
Parme (duché de).		18,168	58
Pays-Bas.		63,529	58
Portugal.		44,154	75
Prusse.		145,066	20
Russie et Pologne.		2,449	» »
Sardes (Etats).	Gênes. 50,551 45 / Piémont. 161,867 22 / Sardaigne 2,967 47 / Savoie. 42,078 60	257,464	74
Scandinavie.		400	» »
Siciles (deux).	Naples. 77,350 75 / Sicile. 31,767 83	109,118	58
Suisse.		60,617	88
Toscane.		50,554	33
D'une contrée d'Italie (par un anonyme).		10,022	» »
Total des recettes propres à l'année 1843 (1).*		3,562,088 f.	66 c.
Restait en excédant des recettes sur les dépenses du précédent compte de l'année 1842 (2).		600,977	22
Total général.		4,163,065 f.	88 c.

* Voir les notes, pag. 208 et 209.

DE L'OEUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI EN 1843.

DÉPENSES.

Missions d'Europe.	547,111 f.	28 c.
Id. d'Asie.	997,125	86
Id. d'Afrique.	266,060	»»
Id. d'Amérique.	1,044,895	32
Id. de l'Océanie.	503,836	95
Frais de publication des annales et autres imprimés (3).*	256,360	29
Frais d'administration (4).	41,016	03
Perte résultant du non-payement de lettres de change provenant du diocèse de Mende (5).	12,356	30
Total des dépenses propres à l'année 1843. .	3,668,762 f.	03 c.
Reste en excédent des recettes sur les dépenses du présent compte (6).	494,303	85
Somme égale au total général ci-contre. .	4,163,065 f.	88 c.

* Voir les notes, pag. 208 et 209.

(1) Dans le total des recettes se trouvent divers dons particuliers, parmi lesquels nous citerons les suivants : Diocèse d'Alby, 1,000 fr. — Dijon, 1,500 fr. — Evreux, 1,000. fr. — Gap, 1.000 fr. — Nantes, 3,600 fr. — Rodez, 510 fr. — Strasbourg, 7,000 fr. — Bâle, 17.100 fr. 10 c. — Moutiers, 2,000 fr. — Pignerol, 1,000 fr. — Vigevano, 1,558 fr. 20 c. — Plaisance, 2,800 fr. 16 c. — Belgique, 5,588 fr. 64 c. — Portugal, 4,300 fr.

Dans le nombre des dons, quelques-uns avaient des destinations spéciales qui ont été scrupuleusement respectées.

Nous devons ajouter que tous les bienfaiteurs de l'Œuvre, signalés ou non dans cette note, se recommandent d'une manière spéciale aux prières des Missionnaires.

Le produit des Annales et collections vendues se trouve uni aux chiffres des recettes de chacun des diocèses dans lesquels la vente a été effectuée.

(2) Voir cette somme au compte de 1842, publié dans le cahier de mai 1843, n° 88, pag. 191.

(3) Les Annales sont tirées actuellement à 162,800 exemplaires, savoir : Français, 86,000. — Allemands, 23,000. — Anglais, 14,000. — Espagnols, 2,000. — Flamands, 4,500. — Italiens, 31,000 — Portugais, 1,200. — Hollandais, 1,100. Cependant ce nombre d'exemplaires a été un peu moindre en moyenne pendant l'année écoulée.

Dans les frais de publication sont compris l'achat du papier, la composition, le tirage, la brochure des cahiers, la traduction dans les diverses langues, et la dépense des impressions accessoires, telles que celles des prospectus, coups d'œil, tableaux, billets d'indulgence, etc., etc. Il faut remarquer en outre que l'extension de l'Œuvre nécessite quelquefois plusieurs éditions dans la même langue, soit à cause de la distance des lieux, soit par suite de l'élévation des droits de douanes ou autres motifs graves. C'est ainsi que parmi les éditions ci-dessus énumérées, il s'en trouve deux en allemand, deux en anglais, trois en italien.

(4) Dans les frais d'administration sont comprises les dépenses faites non-seulement en France, mais aussi en d'autres contrées. Ces dépenses se composent des traitements des employés, des frais de bureaux, loyers, registres, ports de lettres pour la correspondance tant avec les divers diocèses qui contribuent à l'Œuvre par l'envoi de leurs aumônes, qu'avec les Missions de tout le globe.

Les fonctions des administrateurs sont toujours et partout entièrement gratuites.

(5) La perte résultant du non-payement de ces lettres de change

pourra être réduite par le recouvrement ultérieur d'une partie de leur montant. Dans ce cas, il en sera fait état en recette au compte prochain.

(6) Le reste en excédant des recettes sur les dépenses de chaque année forme le premier fonds employé au payement des allocations adressées aux diverses Missions dans l'année suivante, d'après une nouvelle répartition qui est votée après la clôture du compte de la précédente année. Ainsi, l'excédant des recettes de chaque année close, de même que les aumônes successivement recueillies dans l'année courante, ne séjournent en réalité que le moins possible dans les caisses de l'Œuvre.

DÉTAIL DES AUMONES

TRANSMISES PAR LES DIVERS DIOCÈSES QUI ONT CONTRIBUÉ A L'ŒUVRE EN 1843.

FRANCE.

Diocèse d'AIX	13,449 f.	35 c.
— d'Ajaccio	1,843	»»
— de Digne	6,355	77
— de Fréjus	27,144	»»
— de Gap	8,758	»»
— de Marseille	35,260	95
— d'ALBY. { Alby 11,792 f. »» c. / Castres 8,086 »» }	19,878	»»
— de Cahors	18,787	54
— de Mende	21,306	65
— de Perpignan	7,500	»»
— de Rodez	35,200	»»
— d'AUCH	22,057	50
— d'Aire	23,215	19
	240,755 f.	95 c.

Report	240,755 f.	95 c.
— de Bayonne	24,000	» »
— de Tarbes.	13,762	» »
— d'AVIGNON.	28,323	35
— de Montpellier.	32,690	» »
— de Nimes.	18,099	60
— de Valence	17,263	80
— de Viviers.	23,207	40
— de BESANÇON	28,450	» »
— de Belley.	22,594	37
— de Metz	11,100	» »
— de Nancy.	13,077	» »
— de St-Dié.	16,725	» »
— de Strasbourg.	41,706	60
— de Verdun.	12,800	» »
— de BORDEAUX.	40,872	20
— d'Agen	7,261	85
— d'Angoulême.	2,720	50
— de la Rochelle.	13,000	» »
— de Luçon.	24,009	75
— de Périgueux.	5,085	» »
— de Poitiers	22,000	» »
— de BOURGES	8,249	60
— de Clermont-Ferrand . .	25,034	40
— de Limoges	7,251	10
— du Puy	20,434	15
— de Saint-Flour	20,356	95
— de Tulle	3,055	» »
— de CAMBRAY.	87,870	65
— d'Arras	20,180	75
— de LYON.	167,868	92
— d'Autun . . . -	16,306	35
	1,036,112 f.	24 c.

Report	1,036,112 f.	21 c.
— de Dijon	10,583	» »
— de Grenoble.	40,735	65
— de Langres	18,370	» »
— de Saint-Claude. . . .	18,359	» »
— de PARIS	95,472	42
— de Blois	4,700	» »
— de Chartres	5,272	» »
— de Meaux.	4,754	70
— d'Orléans.	10,171	80
— de Versailles.	10,658	05
— de REIMS.	12,710	70
— d'Amiens	14,872	» »
— de Beauvais.	13,273	70
— de Châlons-sur-Marne . .	7,477	30
— de Soissons	11,606	15
— de ROUEN	23,627	70
— de Bayeux	29,551	90
— de Coutances.	22,516	95
— d'Evreux.	8,836	30
— de Séez	10,493	45
— de SENS.	9,500	» »
— de Moulins	8,371	» »
— de Nevers.	6,020	» »
— de Troyes.	7,051	80
— de TOULOUSE. . . .	50,377	10
— de Carcassonne	19,208	15
— de Montauban	14,504	98
— de Pamiers	6,900	» »
— de TOURS	12,551	35
— d'Angers	38,241	» »
— du Mans	36,994	89
	1,619,875 f.	28 c.

Report	1,619,875 f.	28 c.
— de Nantes	62,600	50
— de Quimper.	20,500	» »
— de Rennes	54,171	14
— de Saint-Brieux. . . .	33,052	» »
— de Vannes.	28,402	25

COLONIES FRANÇAISES.

Diocèse d'Alger.	2,159	35
Ile Bourbon.	5,000	» »
Cayenne.	850	» »
Martinique	7,119	» »
Pondichéry { Pondichéry 1,131 f. 80 c. ; Karikal. . 33 55 ; Mahé. . . 134 65 }	1,300	» »
	1,835,029 f.	52 c.

ALLEMAGNE.

AUTRICHE. — TYROL.

	florins.	kr.	pf.		
Diocèse de Brixen. .	548	39	1	1,174 f.	12 c.
— de Trente. . .	728	56	1	1,562	» »

DUCHÉ DE BADE.

Diocèse de FRIBOURG (1)	4,502	10	3	9,634	67
				12,370 f.	79 c.

(1) Dans cette somme se trouve comprise la recette de la principauté de HOHENZOLLERN-SIGMARINGEN, s'élevant à 360 florins 34 kr., soit 771 fr. 62 c.

			Report	12,370 f. 79 c.

DUCHÉ DE HESSE.

	florins.	kr.	pf.		
Diocèse de Mayence.	909	21	»	1,946	12

HESSE-ELECTORALE.

Diocèse de Fulde. .	454	16	»	972	20

DUCHÉ DE NASSAU.

Diocèse de Limbourg.	650	46	»	1,392	84

WURTEMBERG.

Diocèse de Rottenbourg (1). . .	7,131	13	»	15,260	87
De divers diocèses d'ALLEMAGNE . .	4,770	49	»	10,217	04
				42,159 f.	86 c.

AMÉRIQUE DU NORD.

ETATS-UNIS.

	dollars.			
Diocèse de St-Louis .	14	85	74 f.	25 c.
— de la Nouvelle-Orléans . . .	800	» »	4,000	» »
— de New-Yorck .	2	14	10	70
			4,084 f.	95 c.

(1) Dans cette somme se trouve comprise la recette de la principauté de HOHENZOLLERN-HECHINGEN, s'élevant à 142 florins 4 kr. soit 304 f. 05 c.

		Report		4,084 f.	95 c.

MEXIQUE.

	piastres.			
Diocèse de Californie.	460	» »	2,300	» »
			6,384 f.	95 c.

AMÉRIQUE DU SUD.

BRÉSIL.

	piastres.			
Diocèse de Fernambouc (1). . . .	»	» »	»	» »

CHILI.

Diocèse de Santiago.	2,049	44	10,247	20
			10,247 f.	20 c.

BAVIÈRE.

	florins.	kr.	pf.		
Dicèse de BAMBERG.	1,748	5	»	3,745 f.	84 c.
— d'Eischtaëd. .	521	30	»	1,117	50
— de Spire. . .	2,884	5	»	6,180	18
— de Wurtsbourg	8,682	26	»	18,605	22
— de MUNICH (2)	44,495	54	1	95,348	49
— d'Augsbourg .	19,706	30	»	42,228	22
				167,225 f.	45 c.

(1) Fonds non parvenus.

(2) Dans la recette du diocèse de Munich se trouve comprise une somme de 16,710 fr. 80 c. recueillie en 1842, et non parvenue à l'époque de la clôture du précédent compte.

	florins.	fr.	pf.	Report	167,225 f. 45 c.
— de Passau . .	13,020	»»	»	27,900	»»
— de Ratisbonne.	17,557	38	2	37,623	51
					232,748 f. 96 c.

BELGIQUE.

Diocèse de MALINES. . . .	35,399 f.	98 c.
— de Bruges.	22,137	»»
— de Gand.	43,115	25
— de Liége.	33,069	79
— de Namur.	9,613	71
— de Tournay.	29,615	09
	172,950 f.	82 c.

ILES BRITANNIQUES.

ANGLETERRE.

	liv. sterl.	sh.	d.		
District de Lancastre.	364	3	5	9,359 f.	61 c.
— de Londres. .	368	18	3	9,481	05
— d'Yorck. . .	248	»»	»	6,373	60
— du Nord . .	72	12	8	1,866	68
— du Centre. .	175	12	2	4,513	13
— de l'Ouest. .	156	15	7	4,029	23
— de l'Est. . .	35	9	4	911	49
Pays de Galles . .	62	1	3	1,595	03
ÉCOSSE.					
District du Nord. .	47	9	9	1,220	34
				39,350 f.	16 c.

	livr. sterl.	sh.	d.	Report 39,350 f.	16 c.
— de l'Est et de l'Ouest. . . .	21	2	»	551	11

IRLANDE.

Diocèse d'ARMAGH.	106	17	6	2,750	47
— d'Ardagh . .	14	3	4	364	59
— de Clogher .	33	7	»	858	28
— de Derry . .	25	17	2	665	47
— de Dower et Connor	70	5	8	1,808	77
— de Dromore .	24	11	2	632	02
— Kilmore. . .	59	17	7 ½	1,541	07
— de Meath . .	298	4	4	7,674	72
— de Raphoë. .	15	10	»	398	90
— de CASHEL .	418	18	11 ½	10,781	79
— de Cloyne et Ross.	415	» »	2 ½	10,680	46
— de Corck. .	785	12	10	20,218	80
— de Kerry. .	94	4	3	2,424	60
— de Killaloë. .	148	5	6	3,815	91
— de Limerick .	176	8	11	4,540	90
— de Waterford.	737	6	7	18,975	46
— de DUBLIN. .	2,306	»	1 ½	59,347	38
— de Ferns . .	375	5	5	9,657	75
— de Kildare et Leighlin. . .	333	6	2 ½	8,577	87
— d'Ossory . .	304	9	»	7,834	14
— de TUAM. .	73	3	10	1,883	62
— d'Achonry. .	26	6	11	677	97
— de Clonfert .	40	16	8	1,050	86
— D'Elphin . .	86	8	»	2,223	54
— de Galway. .	76	3	5	1,960	29
— de Kilmacduagh.	21	15	5	560	28
				221,807 f.	18 c.

Report 221,807 f. 18 c.

COLONIES BRITANNIQUES.

Calcutta	2,373	25
Gibraltar.	2,087	35
Ile Maurice	1,137	50
Madras	4,224	60
Sidney (Australie)	4,626	» »
Trinidad	1,075	» »
Vérapoli (Malabar)	464	40
	237,795 f.	28 c.

ESPAGNE.

	réaux.		
De divers diocèses . .	42,316	»	10,578 f. 98 c.

ETATS DE L'ÉGLISE.

	écus romains.				
ROME	8,872	77	5	48,221 f.	61 c.
Diocèse d'Acqua-Pendente	56	20	»	305	43
— d'Alatri . . .	162	» »	»	880	43
— d'Albano . . .	66	54	5	361	66
— d'Amelia . . .	42	62	5	231	66
— d'Anagni . . .	68	10	»	370	11
— d'Ascoli . . .	226	20	»	1,229	35
— d'Assise . . .	56	» »	»	304	35
— de Bagnorea . .	99	87	»	542	77
— de BÉNÉVENT .	300	» »	»	1,630	43
— de Bertinoro . .	66	75	»	362	77
— de Sarsina . .	65	26	»	354	67
				54,795 f.	24 c.

	Report			54,795 f.	24 c.
	écus romains.				
— de BOLOGNE .	1,500	»»	»	8,152	17
— de Cagli . . .	78	»»	»	423	91
— de Pergola . .	50	80	»	276	09
— de CAMERINO .	182	34	»	990	98
— de Treja . . .	20	50	»	111	41
— de Cesène . .	218	21	»	1,185	92
— de Citta della Pieve	40	»»	»	217	39
— de Citta di Castello	176	80	»	960	87
— de Civita-Vecchia.	54	31	»	295	16
— de Cingoli. . .	45	10	»	245	11
— de Comacchio .	15	66	»	85	11
— de Cervia. . .	51	50	»	279	89
— de Civita-Castellana, Orte et Gallese. . .	25	98	»	141	20
— de Fabriano . .	90	»»	»	489	13
— de Matelica . .	110	»»	»	597	83
— de Faenza . .	368	20	»	2,001	09
— de Fano . . .	347	45	5	1,888	34
— de Ferentino . .	73	07	»	397	12
— de FERRARE .	756	68	5	4,112	42
— de Foligno. . .	100	»»	»	543	47
— de Forli . . .	300	»»	»	1,630	43
— de Forlimpopoli .	171	26	»	930	76
— de Fossombrone .	80	»»	»	434	78
— de Frascati . .	73	48	5	399	38
— de Gubbio . .	150	»»	»	815	21
— d'Iesi. . . .	188	60	»	1,025	»
— d'Imola . . .	600	»»	»	3,260	86
— de Lorette . .	56	20	»	305	43
— de Recanati . .	93	53	»	508	32
				87,500 f.	02 c.

	écus romains.			Report 87,500 f. 02 c.	
— de Montalto . .	48	93	»	265	92
— de Montefeltre et Pennabilli . .	166	40	»	904	35
— de Montefiascone	115	87	»	629	73
— de Narni . . .	14	»»	»	76	09
— de Nepi, Sutri et Tolfa . . .	58	»»	»	315	22
— de Nocera. . .	152	»»	»	826	09
— de Norcia. . .	55	40	»	301	09
— d'Orbitello (Abbaye des Trois-Fontaines) .	147	69	5	802	69
— d'Orvieto. . .	175	82	5	955	57
— d'Osimo . . .	17	»»	»	92	39
— de Palestrina . .	100	»»	»	543	47
— de Pérouse . .	172	90	»	939	67
— de Pesaro . . .	229	»»	»	1,244	57
— de Poggio-Mirteto	52	53	»	285	49
— de RAVENNE .	372	33	5	2,023	56
— de Rieti . . .	126	60	»	688	04
— de Rimini. . .	150	»»	»	815	21
— de Ripatransone .	52	15	»	283	42
— de San-Severino.	100	»»	»	543	47
— de Sinigaglia . .	311	71	»	1,694	03
— de SPOLETTE .	183	32	5	996	33
— de Segni . . .	6	»»	»	32	61
— de Subiaco . .	64	20	»	348	91
— de Terni . . .	130	»»	»	706	52
— de Terracine, Piperno et Sezze	52	»»	»	282	60
— de Tivoli . . .	255	»»	»	1,385	86
				105,482 f.	97 c.

	Report			105,482 f.	97 c.
	écus romains.				
— de Poli . . .	8	93	»	48	53
— d'Urbania . .	223	59	5	1,215	20
— de San-Angelo in Vado . . .	20	80	»	113	04
— d'URBINO . .	75	»»	»	407	60
— de Velletri . .	285	08	»	1,549	35
— de Veroli . . .	150	»»	»	815	21
— de Viterbe et Toscanella. . .	125	90	»	684	33
				110,316 f.	23 c.

LEVANT.

	piastres turques.			
Vicariat apostolique de CONSTANTINOPLE .	2,264	5	600 f.	»» c.
Diocèse de SMYRNE. .	5,094	14	1,350	»»
— d'Alep (1). . .	»	»	»	»»
— de Scio. . . .	698	5	185	»»
— de Syra . . .	1,283	2	340	»»
— de Tine . . .	4,094	14	1,085	»»
EGYPTE	5,020	»	1,330	30
Ile de Chypre. . . .	844	5	223	70
De divers diocèses . .	3,962	12	1,050	»»
			6,164 f.	»» c.

(1) 121 fr. 17 c., arrivés après la clôture du compte, seront compris dans la recette de 1844.

LOMBARD-VENITIEN

(ROYAUME.)

	livr. autrich.			
Diocèse de MILAN . .	50,139	71	42,618 f.	75 c.
— de Bergame . .	14,269	59	12,1[illegible]9	15
— de Brescia . . .	11,308	»	9,897	28
— de Côme . . .	6,925	06	5,886	30
— de Crême . . .	2,328	19	1,978	96
— de Crémone . .	3,090	59	2,627	» »
— de Lodi . . .	3,522	35	2,994	» »
— de Mantoue . .	2,541	18	2,150	» »
— de Pavie . . .	1,000	»	850	» »
— de VENISE . .	1,610	35	1,368	80
— de Concordia . .	470	59	400	» »
— de Padoue . . .	224	35	190	70
— de Rovigo . . .	144	49	122	82
— d'Udine . . .	4,791	34	4,072	64
— de Vérone . . .	10,193	99	8,664	89
— de Vicence. . .	1,412	75	1,208	84
			97,152 f.	13 c.

LUCQUES.

	liv. lucquoises.			
Diocèse de LUCQUES .	11,914	16	8,936 f.	10 c.

MALTE

	écus maltais.		
Diocèse de Malte . .	5,925 6 15	12,155 f.	» »

MODÈNE.

Diocèse de Carpi . . . . 1,535 f. 89 c.

Report	1,535 f.	89 c.
— de Massa	2,379	10
— de Modène	6,166	43
— de Nonantola.	199	08
— de Reggio	7,403	49
	17,683 f.	99 c.

OCÉANIE.

Iles Sandwich	240 f.	» »

PARME.

Diocèse de Borgo-San-Donino. . .	480 f.	56 c.
— de Guastalla	345	30
— de Parme . . , ...	6,643	96
— de Plaisance.	10,698	76
	18,168 f.	58 c.

PAYS-BAS.

Vicariat apostolique de Bois-le-Duc .	30,638 f.	45 c.
— de Bréda	5,925	92
— du Limbourg	17,392	46
— du Luxembourg	9,572	75
	63,529 f.	58 c.

PORTUGAL.

	reis.		
Diocèse de BRAGA . .	1,329,840	8,311 f.	50 c.
— d'Aveiro . . .	156,160	976	» »
		9,287 f.	50 c.

		Report	9,287 f.	50 c.
	reïs.			
— de Bragance . .	60,960		381	» »
— de Coimbre . .	345,560		2,159	75
— de Pinhel . . .	4,800		30	» »
— de Porto . . .	1,442,170		9,013	65
— de Viseu . . .	500,475		3,127	90
— d'EVORA . . .	216,850		1,355	60
— de Crato . . .	24,240		151	55
— de LISBONNE . .	1,952,765		12,204	80
— de Castello-Branco	24,960		156	» »
— de Beja	48,360		302	25
— d'Elvas	67,280		420	50
— de Guarda . . .	306,500		1,915	65
— de Lamego. . .	9,600		60	» »
— de Leïria . . .	273,040		1,706	55
ILES AÇORES.				
Diocèse d'Angra . . .	282,625		1,766	45
ILE DE MADÈRE.				
Diocèse de Funchal . .	18,475		115	60
			44,154 f.	75 c.

PRUSSE.

DUCHÉ DE POSEN.					
	thalers.	sil.	pf.		
Diocèse de Posen. .	453	24	10	1,701 f.	85 c.
PRUSSE DUCALE.					
Diocèse de Varmie .	290	27	»	1,090	88
				2,792 f.	73 c.

Report 2,792 f. 73 c.

DUCHÉ DU BAS-RHIN.

	thalers.	sil.	pf.		
Diocèse de COLOGNE	18,158	1	2	68,092	66
— de Munster .	6,285	6	4	23,569	54
— de Paderborn .	3,654	27	1	13,705	94
— de Trèves . .	3,214	»	»	12,052	50

SILÉSIE.

Diocèse de Breslaw .	5,855	9	4	21,957	41
— de Cracovie (partie prussienne) . .	123	12	»	462	75
— de Prague (partie prussienne)	648	21	5	2,432	67
				145,066 f.	20 c.

RUSSIE.

	roubles.	cop.		
Russie Blanche (Lithuanie)	424	78	480 f.	» »
Moscow.	486	73	550	» »
Saint-Pétersbourg . . .	1,145	14	1,294	» »

POLOGNE.

Diocèse de Varsovie (1) .	110	62	125	» »
			2,449 f.	» »

(1) Une somme de 6,000 fr., provenant de ce diocèse, a été convertie en rente au profit de l'Œuvre, suivant la recommandation expresse du donateur.

ÉTATS SARDES.

DUCHÉ DE GÊNES.

Diocèse de GÊNES	31,077 f.	90 c.
— d'Albenga	4,497	56
— de Bobbio	1,578	77
— de Nice	5,103	10
— de Sarzane	2,506	31
— de Savone	2,787	81
— de Vintimille.	3,000	» »

PIÉMONT.

Diocèse de TURIN	60,129	33
— d'Acqui	3,560	40
— d'Albe	5,664	75
— d'Aoste	6,250	» »
— d'Asti.	4,609	70
— de Coni	2,600	» »
— de Fossano	1,483	70
— d'Ivrée	9,076	70
— de Mondovi	12,927	57
— de Pignerol	5,863	» »
— de Saluces	5,307	95
— de Suse	1,839	75
— de VERCEIL.	7,230	60
— d'Alexandrie.	2,450	» »
— de Bielle	6,082	» »
— de Casal	5,063	15
— de Novare	8,000	» »
— de Tortone	10,002	80
— de Vigevano	3,725	82
	212,418 f.	67 c.

Report	212,418 f.	67 c.

SARDAIGNE.

Diocèse d'ORISTANO	989	18
— de SASSARI.	1,689	29
— d'Alghero	289	» »

SAVOIE.

Diocèse de CHAMBÉRY.	10,000	95
— d'Annecy	22,508	95
— de Moutiers	6,968	70
— de Saint-Jean-de-Maurienne .	2,600	» »
	257,464 f.	74 c.

SCANDINAVIE	400 f.	» »

DEUX-SICILES.

ROYAUME DE NAPLES.

	ducats.	gr.		
Diocèse de BARI . . .	130	»	611	65
— de Policastro . .	30	»	141	15
— de CONZA et CAMPAGNA	100	»	470	50
— de Melfi et Rappolla	100	»	470	50
— de Gaëte . . .	336	05	1,581	12
— de Nocera de Pagani	300	»	1,411	50
— de Nicotera et Tropea	50	»	235	25
— de Venosa . . .	104	»	489	32
— de CHIETI. . .	200	»	941	» »
			6,351 f.	99 c.

	ducats	gr.	Report 6,351 f.	99 c.
— de COSENZA . .	105	»	494	02
— d'Alife et Telose .	30	»	141	15
— de Sessa . . .	32	23	151	64
— de LANCIANO et Ortona	61	»	287	» »
— d'Aquila . . .	300	»	1,411	50
— de Marsi . . .	50	»	235	25
— de Penne et Atri .	120	»	564	60
— de Gravina, Montepeloso et Altamura .	340	»	1,599	70
— de Monteleone . .	100	»	470	50
— de Teramo. . .	167	»	785	74
— de MANFREDONIA	60	»	282	30
— de Bovino . . .	24	»	112	92
— de Lucera . . .	92	30	434	27
— de NAPLES . .	9,436	75	44,399	91
— d'Aversa . . .	52	32	246	17
— de CAPOUE . .	203	30	956	52
— d'Isernia . . .	69	60	327	47
— de Nole . . .	249	20	1,172	49
— de Pouzzoles . .	40	»	188	20
— de Marsico et Potenza.	26	»	122	33
— de REGGIO . .	60	»	282	30
— de Milet . . .	200	»	941	» »
— d'Oppido . . .	228	80	1,076	50
— de Montevergine .	59	»	277	60
— de Cava . . .	236	90	1,114	61
— de SORRENTO .	1,125	»	5,293	12
— de Castellamare .	105	30	495	44
			70,216 f.	24 c.

	ducats.	gr.			
			Report	70,216 f.	24 c.
— de Sora . . .	6	»		28	23
— S. SEVERINA .	100	»		470	50
— de Catanzaro .	21	»		98	80
— de San-Severo.	150	»		705	75
— de Castella Neta	80	»		376	40
— de Gallipoli. .	38	46		180	95
— de Lecce. . .	418	80		1,970	45
— de SALERNE .	111	30		523	67
— d'Oria . . .	103	29		485	93
— d'Ugento. . .	74	»»		348	17
— de TRANI et NAZARETH . .	81	»»		381	10
— Conversano. .	227	»»		1,068	04
— de Cassano. .	15	»»		70	57
— de Monopoli .	90	52		425	90

SICILE.

Diocèse de PALERME.	1,445	82	5	6,024	32
— de MESSINE. .	120	»»	»	500	»»
— de Catane . .	705	»»	»	2,937	52
— de MONTRÉAL.	363	15	»	1,513	14
— de Mazzara . .	585	13	5	2,438	08
— de Syracuse. .	360	»»	»	1,500	»»
— de Girgenti. .	421	21	»	1,755	06
— de Caltagirone.	90	»»	»	375	»»
— de Cefalu . .	60	»»	»	250	»»
— de Piazza. . .	17	49	»	72	88
— de Patti. . .	24	»»	»	100	»»
— de Nicosia . .	48	36	»	201	50
— de Lipari . .	63	»»	»	262	50

Recette de la Sicile en 1842, arrivée

95,280 f. 75 c.

	Report	95,280 f. 75 c.
après la clôture du dernier compte-rendu, et dont le détail a été inséré au N° 89 des Annales, page 360. .		13,837 83
		109,118 f. 58 c.

SUISSE.

	francs suisses.	rap.		
Diocèse de Bâle (1).	22,235	81	31,765 f.	45 c.
— de Coire . .	4,027	52	5,753	58
— de Côme (Tessin)	1,404	20	2,006	» »
— de Lausanne. .	7,446	46	10,637	80
— de Saint-Gall .	3,258	55	4,655	65
— de Sion (2). .	4,060	» »	5,800	» »
			60,617 f.	88 c.

TOSCANE.

	livr. tosc.	s.	d.		
Diocèse de FLORENCE	18,850	5	8	15,834 f.	26 c.
— de Colle. . .	706	13	4	593	60
— de Fiesole . .	3,008	14	8	2,527	34
				18,955 f.	20 c.

(1) Une somme de 4,630 fr., provenant de ce diocèse, a été convertie en rente au profit de l'Œuvre, suivant la recommandation expresse du donateur.

(2) 700 fr., arrivés après la clôture du compte, seront compris dans la recette de 1844.

	livr. tosc.	s.	d.	Report 18,955 f.	20 c.
— de Pistoie . .	3,011	8	»	2,529	57
— de Prato. . .	2,058	17	4	1,729	44
— de San-Miniato.	2,300	»»	»	1,932	»»
— de San-Sepolcro.	2,920	»»	»	2,452	80
— de PISE. . .	8,408	19	8	7,063	54
— Livourne. . .	3,200	»»	»	2,688	»»
— de Pontremoli .	839	18	8	705	54
— de SIENNE. .	2,733	4	8	2,295	91
— d'Arezzo. . .	3,282	9	»	2,757	27
— de Chiusi . .	360	10	»	302	82
— de Cortone . .	700	6	8	588	28
— de Grosseto. .	296	6	8	248	92
— de Massa et Populonia . . .	1,000	»»	»	840	»»
— de Modigliana .	600	»»	»	504	»»
— de Montalcino .	749	»»	»	629	16
— de Monte-Pulciano	340	»»	»	285	60
— de Pescia. . .	1,086	6	8	912	52
— de Pienza . .	200	»»	»	168	»»
— de Sovana . .	1,433	6	8	1,204	»»
— de Volterra. .	2,097	6	8	1,761	76
				50,554 f.	33 c.

D'une contrée d'Italie (par un anonyme). . . . . 10,022 f. »» c.

La répartition des aumônes entre les diverses Missions, pour 1843, a été arrêtée dans l'ordre suivant :

MISSIONS D'EUROPE.

A Mgr Carruthers, évêque, vicaire apostolique d'Edimbourg (Ecosse)	30,000 f.	»» c.
A Mgr Scott, évêque, vicaire apostolique du district Occidental, *id.*	43,120	»»
A Mgr Kile, évêque, vicaire apostolique du district du Nord, *id.* .	30,800	»»
A Mgr Brown, évêque, vicaire apostolique du pays de Galles . .	12,320	»»
Pour la Mission de Cornouailles (Angleterre)	12,500	»»
Pour la Mission de l'île de Jersey.	3,080	»»
A Mgr Yenni, évêque de Lausanne et Genève (Suisse). . . .	68,460	»»
Pour la Mission de Zurich (Suisse)	4,620	»»
Mission des RR. PP. Capucins en Suisse.	6,160	»»
A Mgr Hughes, évêque, vicaire apostolique de Gibraltar. . . .	15,400	»»
A diverses Missions du Nord de l'Europe	105,417	14
A Mgr Arduini, évêque, vicaire apostolique de la Moldavie (Mission des RR. PP. Mineurs Conventuels.)	7,700	»»
	339,577 f.	14 c.

Report	339,577 f.	14 c.
A Mgr Mulajoni, évêque, vicaire apostolique de la Valachie et Bulgarie (Mission des RR. PP. Passionistes).	6,160	» »
Pour les divers diocèses de Servie, d'Albanie, de Macédoine, et pour les Missions des RR. PP. Franciscains	43,120	» »
Missions de la Compagnie de Jésus dans l'Albanie	2,000	» »
Pour la Mission de Philippopolis, Romélie (Missions des RR. PP. Capucins)	3,080	» »
A Mgr Hillereau, archevêque, vicaire apostolique de Constantinople	33,880	» »
A Mgr Marusci, archevêque Arménien catholique de Constantinople	18,480	» ».
Missions des Lazaristes à Constantinople, collége, établissement des sœurs de la Charité.	30,316	» »
A Mgr Blancis, évêque de Syra, et délégat apostolique de la Grèce continentale	25,497	14
Mission des RR. PP. Capucins à Paros.	3,080	» »
Mission des RR. PP. Capucins à Naxie	3,080	» »
Mission de RR. PP. Capucins à Céphalonie.	3,080	» »
Mission des RR. PP. Capucins à Syra	1,540	» »
	512,890 f.	28 c.

Report	512,890 f. 28 c.
Pour les Missions des Lazaristes à Santorin, établissement des Sœurs de la charité.	21,521 » »
A Mgr Gabinelli, évêque de Tine.	1,540 » »
Missions de la Compagnie de Jésus à Tine et à Syra.	5,000 » »
Missions des RR. PP. Capucins dans l'île de Candie.	6,160 » »
	547,111 f. 28 c.

MISSIONS D'ASIE.

Pour l'établissement de St-Vincent d'Asie (Lazaristes)	12,000 f. » » c.
A Mgr Mussabini, archevêque de Smyrne, et vicaire apostolique de l'Asie mineure.	20,020 » »
Mission des Lazaristes à Smyrne, collége, établissement des sœurs de la charité.	28,067 » »
Mission des RR. PP. Capucins à Smyrne	3,080 » »
A Mgr Justiniani, évêque de Scio.	3,080 » »
Pour les Missions de l'île de Chypre.	1,540 » »
Pour les Missions des RR. PP. Capucins dans la Géorgie. . . .	7,700 » »
Au Révérendissime Custode de Jérusalem, pour les Missions de Terre-Sainte	25,267 16
	100,754 f. 16 c.

Report	100,754 f. 16 c.
Frais d'impression de livres Arabes distribués dans le Levant. . .	1,050 » »
A Mgr Villardell, délégat apostolique du Liban, et pour les divers diocèses des Rits-Unis..	13,000 » »
Pour le collége des RR. PP. Capucins à Alep.	3,080 » »
Mission des RR. PP. Carmes en Syrie	1,030 » »
Mission des Lazaristes à Alep, à Damas et à Tripoli de Syrie. . .	6,235 » »
Mission des Lazaristes en Syrie, et collége d'Antoura . . , . .	10,920 » »
Missions de la Compagnie de Jésus en Syrie, et collége de Beyrouth. .	15,000 » »
Délégation apostolique de Babylone, y compris les secours aux divers Rits-Unis.	44,660 » »
Missions Arméniennes en Perse.	4,620 » »
Mission des Lazaristes en Perse.	21,036 » »
Mission des RR. PP. Dominicains dans la Mésopotamie.	12,320 » »
Mission des RR. PP. Carmes dans la Mésopotamie	2,050 » »
Mission des RR. PP. Capucins dans la Mésopotamie.	12,320 » »
Frais de voyages de Missionnaires Capucins pour diverses contrées .	4,620 » »
Mission des RR. PP. Servites en Arabie.	6,160 » »
A Mgr Borghi, évêque, vicaire	
	258,855 f. 16 c.

Report	258,855 f. 16 c.
apostolique d'Agra (Mission des RR. PP. Capucins).	30,800 » »
A Mgr Carew, évêque, vicaire apostolique de Calcutta. . . .	36,800 » »
Mission de la Compagnie de Jésus à Calcutta, et collége	10,000 » »
A Mgr Fortini, évêque, vicaire apostolique de Bombay (Mission des RR. PP. Carmes)	12,320 » »
A Mgr François-Xavier, archevêque, vicaire apostolique de Vérapoli, Malabar (Mission des RR. PP. Carmes)	15,400 » »
A Mgr Bonnand, évêque, vicaire apostolique de Pondichéry, Coromandel (Congrégation des Missions étrangères).	42,120 » »
Mission de la Compagnie de Jésus au Maduré.	36,000 » »
A Mgr Fennelly, évêque, vicaire apostolique de Madras	33,880 » »
Mission des Oblats de la Ste-Vierge à Madras	21,560 » »
A Mgr Ceretti, évêque, vicaire apostolique d'Ava et Pégu (Mission des Oblats de la sainte Vierge). .	36,960 » »
A Mgr Salvetti, évêque, vicaire apostolique du Chan-Si et Chen-Si (Mission des RR. PP. Mineurs Observantins)	21,560 » »
A Mgr Rizzolati, évêque, vicaire	
	556,255 f. 16 c.

Report	556,255 f.	16 c.
apostolique du Hou-Quang (Mission des RR. PP. Mineurs Réformés) .	21,560	» »
A Mgr de Bési, évêque, vicaire apostolique du Quang-Tong. . .	9,240	» »
Préfecture apostolique et Procure des Missions Italiennes, à Hong-Kong	43,120	» »
A Mgr Pérocheau, évêque, vicaire apostolique du Su-Tchuen (Congrégation des Missions étrangères). . / Pour le Vicariat apostolique de Yûn-Nâm en Chine (*id.*)	32,558	50
Dépenses extraordinaires [1] de la procure des Missions étrangères, à Macao.	32,963	30
A Mgr Carpena, vicaire apostolique du Fo-Kien, (Mission des RR. PP. Dominicains) . . : .	24,640	» »
Pour la Procure des Missions espagnoles, à Macao (*id.*). . .	3,080	» »
A Mgr Rameau, évêque, vicaire apostolique du Tché-Kiang et du Kiang-Si (Missions des Lazaristes). / Mission des Lazaristes à Nankin.	15,746	60
Séminaire et procure des Lazaristes à Macao.	9,783	30
Mission de la Compagnie de Jésus en Chine.	40,022	» »
Mission des Lazaristes dans la Tartarie-Mongole.	9,905	» »
A Mgr Vérolle, évêque, vicaire apostolique de Léao-Tong (Congrégation des Missions étrangères). .	16,575	» »
	815,448 f.	86 c.

Report	815,448 f. 36 c.
A Mgr Ferréol, évêque, vicaire apostolique de Corée (Congrégation des Missions étrangères)	14,980 » »
Au Vicariat apostolique du Tong-King oriental (Mission des RR. PP. Dominicains) et procure à Macao .	24,640 » »
A Mgr Retord, évêque, Vicaire apostolique du Tong-King occidental (Congrégation des Missions étrangères	43,217 » »
A Mgr Cuénot, évêque, vicaire apostolique de Cochinchine (*id.*) .	44,595 » »
A Mgr Courvezy, vicaire apostolique de la presqu'île Malaise (*id.*) .	19,613 » »
A Mgr Pallegoix, évêque, vicaire apostolique de Siam (*id.*) . . .	22,642 » »
Pour le Collége général de Pulo-Pinang (*id.*)	11,990 » »
	997,125 f. 86 c.

MISSIONS D'AFRIQUE.

A Mgr Griffitz, évêque, vicaire apostolique du Cap de Bonne-Espérance (Mission des RR. PP. Dominicains)	30,800 f. » » c.
A Mgr Dupuch, évêque d'Alger	65,880 » »
Pour le Catéchuménat d'Alger (Lazaristes)	20,000 » »
Pour les Missions des RR. PP. Capucins, à Tunis	7,000 » »
	123,680 f. » »

	Report	123,680 f. » »
Pour la Mission des RR. PP. Mineurs Réformés, à Tripoli de Barbarie		3,080 » »
A Mgr Solero, évêque, vicaire apostolique de l'Egypte, pour les Missions de la Basse-Egypte. . .		36,960 » »
Mission, collége et imprimerie à Alexandrie (Lazaristes)		65,400 » »
Pour les Missions des RR. PP. Mineurs Réformés de la Haute-Egypte.		6,160 » »
Pour les Missions des Cophtes catholiques, Haute-Egypte . . .		4,620 » »
Pour les Missions de la congrégation de Saint-Lazare dans l'Abyssinie et le Sennaar		20,000 » »
Pour la Mission de Madagascar .		6,160 » »
		266,060 f. » »

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

A Mgr Fleming, évêque, vicaire apostolique de Terre-Neuve. . .	30,800 f. » » c.
A Mgr Provencher, évêque, pour les Missions de la Baie d'Hudson .	30,800 » »
A Mgr Fraser, évêque, vicaire apostolique de la Nouvelle-Ecosse .	40,040 » »
A Mgr Donnald Mac-Donnald, évêque de Charlotte-Town . . .	9,240 » »
A Mgr Power, évêque de Toronto (Haut-Canada)	20,020 » »
	130,900 f. » »

	Report	130,900 f. » »
Pour les Missions des RR. PP. Redemptoristes, aux Etats-Unis .		55,440 » »
A Mgr Loras, évêque de Dubuque		27,720 » »
A Mgr Lefévère, évêque coadjuteur et administrateur du Détroit .		40,040 » »
A Mgr Purcell, évêque de Cincinnati		50,800 » »
A Mgr Fenwick, évêque de Boston		15,400 » »
A Mgr Kenrick, évêque coadjuteur et administrateur de Philadelphie		6,160 » »
A Mgr O'Connor, évêque de Pittsbourg		20,000 » »
A Mgr Wheland, évêque de Richmond.		33,880 » »
A Mgr Hughes, évêque de New-Yorck.		43,120 » »
Pour la Mission des Pères de la Miséricorde, à New-Yorck . . .		20,000 » »
A Mgr Miles, évêque de Nashville		21,560 » »
A Mgr Flaget, évêque de Louisville		44,178 » »
A Mgr de la Hailandière, évêque de Vincennes		67,760 » »
Pour la Congrégation des RR. PP. Eudistes, dans le diocèse de Vincennes.		10,000 » »
Pour l'établissement des frères de Saint-Joseph, à Vincennes . . .		14,240 » »
A Mgr Rosati, évêque de Saint-Louis		58,520 » »
		659,718 f. » »

Report	659,718 f.	» » c.
A Mgr Chanches, évêque de Natchez	12,320	» »
A Mgr Blanc, évêque de la Nouvelle-Orléans	24,640	» »
A Mgr Portier, évêque de Mobile	33,600	16
Pour le diocèse de Charleston .	15,400	» »
Pour les Missions des Lazaristes aux Etats-Unis	46,000	» »
Pour les Missions de la Compagnie de Jésus, au Missouri (Etats-Unis).	32,000	» »
Pour les Missions de la même Compagnie aux Montagnes-Rocheuses	50,000	» »
Pour les Missions de la même Compagnie, au Kentucki (Etats-Unis)	20,000	» »
Frais de voyages de Missionnaires allemands se rendant aux Etats-Unis	12,857	16
Pour les Missions des Lazaristes au Texas	20,000	» »
A Mgr Mac-Donnel, évêque, vicaire apostolique des Antilles anglaises.	30,800	» »
A Mgr Rosati, pour la Mission d'Haïti.	3,000	» »
Pour les Missions de la Compagnie de Jésus, à la Jamaïque . .	600	» »
A Mgr Fernandez, évêque, vicaire apostolique de la Jamaïque. . .	15,240	» »
	976,175 f.	32 c.

Report	976,175 f. 32 c.
Pour les Missions de la Guiane Britannique	27,720 » »
Pour les Missions de Curaçao et Surinam.	26,000 » »
Pour les Missions de la Compagnie de Jésus, à Buénos-Ayres (Amérique du Sud)	15,000 » »
	1,044,895 f. 32 c.

MISSIONS DE L'OCÉANIE.

A Mgr Rouchouse, évêque, vicaire apostolique de l'Océanie orientale (Missions de la Congrégation de Picpus)	142,556 f. 95 c.
A Mgr Pompallier, évêque, vicaire apostolique de l'Océanie occidentale (Missions des RR. PP. Maristes).	182,000 » »
A Mgr Bataillon, évêque, vicaire apostolique de l'Océanie centrale (*id.*)	130,000 » »
A Mgr Polding, archevêque de Sidney (Australie)	36,960 » »
A Mgr Willson, évêque d'Hobart-Town (terre de Van-Diémen) . .	12,320 » »
	503,836 f. 95 c.

MISSIONS DE L'INDE.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE PONDICHÉRY.

Extrait d'une lettre du P. Walter Clifford, religieux de la Compagnie de Jésus, à ses amis d'Angleterre.

Trichinopoly, 15 août 1843.

« Trichinopoly, ma résidence habituelle depuis mon arrivée dans la Mission, est une ancienne forteresse, célèbre dans les annales de notre empire d'Orient par le siége mémorable où le génie de Cliwe, prenant son glorieux essor, débuta dans cette étonnante carrière de victoires qui ont assuré à notre patrie la conquête et la domination des Indes. Ses murailles en ruines présentent encore plusieurs points de vue pittoresques; lorsqu'on en fait le tour et qu'on observe, surtout du côté de l'est et du sud, le rocher qui s'élève au centre, couronné par le pavillon anglais, on le voit changer de forme presque à chaque pas, et se dessiner sous un

aspect toujours nouveau. Le temple et l'habitation des brahmes sont situés presqu'au sommet; de là, ces moines orgueilleux peuvent voir, à leurs pieds, les murs démantelés du palais qu'habitaient leurs anciens souverains, et contempler à loisir les débris de leur empire tombé. En dehors de la forteresse, de nombreux villages, groupés sans ordre autour de son enceinte, se montrent comme à travers un gracieux rideau de tamarins et de palmiers, et forment avec les lignes militaires le prolongement de la ville.

« Le sol de Trichinopoly est plat, ou pour mieux dire, il descend par une pente insensible depuis le fort jusqu'à la rivière Cavery, qui coule à une petite lieue de distance. Ses environs, du côté du nord, sont agréables et bien cultivés; mais au midi, pendant plus de la moitié de l'année, ce n'est qu'un désert de sable brûlant, qui justifie pleinement le surnom de cette ville, appelée le *four de l'Inde méridionale*. En effet, à dater du milieu de mai, époque où finit l'hiver, jusqu'au moment où le souffle des vents d'ouest commence à rafraîchir l'atmosphère embrasée, la chaleur est suffocante; elle énerve et consume tout ce qui a vie, à moins qu'une brise bienfaisante ne vienne en tempérer la dévorante ardeur.

« Que si, à la faiblesse occasionnée par des chaleurs accablantes, vous joignez les pernicieux effets d'une nourriture qui mérite à peine ce nom, je veux dire un peu de riz auquel on ajoute quelquefois une bouchée de poisson comme assaisonnement, et pour unique boisson l'eau à demi croupie des marais; si vous songez ensuite aux fréquents et pénibles voyages qu'il faut entreprendre avec une faim continuelle et une soif dévorante, vous comprendrez facilement pourquoi des hommes, doués d'ailleurs de la plus vigoureuse constitution, dépérissent et s'éteignent à la fleur de l'âge, épuisés par un ministère trop laborieux pour être

longtemps soutenu. Et cependant, si le Missionnaire hésitait à s'y dévouer, ces chrétiens n'auraient personne pour leur rompre le pain de vie; sans Pasteurs, privés des sacrements, ils grandiraient dans l'ignorance et mourraient sans religion.

« Pour moi, j'ai pu suivre un régime plus conforme à notre manière de vivre européenne, et à cet égard j'ai eu moins à souffrir que la plupart de mes confrères, victimes résignées, dont la ferveur peut seule renouveler les forces et ranimer le courage, au milieu des nombreuses privations qu'ils ont volontairement embrassées pour la cause de Dieu. Je ne dirai rien des peines ni des obstacles que nous offre le caractère de nos Indiens, incapables de comprendre que ce qui est naturel pour eux ne le soit pas pour nous. Quelle difficulté à les instruire! quelle susceptibilité de leur part pour tout ce qui touche aux usages de leurs castes! et en même temps quelle répulsion pour les nôtres! Ces divers sujets ont été déjà traités, si je ne me trompe, et d'ailleurs ils exigeraient de trop longs détails....

« Avant que cette lettre vous parvienne, nous aurons achevé l'établissement de notre école, où nous espérons élever quelques jeunes plantes destinées à fournir, plus tard, à ce pauvre troupeau que la faim spirituelle dévore, des fruits de salut plus abondants qu'il ne nous a encore été donné à nous-mêmes d'en produire. Puissions-nous réussir dans ce projet! et nos chrétiens remercieront Dieu d'un bienfait signalé. Si la sainte Association dont vous êtes tous, je pense, les membres et les soutiens, et à qui nous devons tant de reconnaissance pour les secours charitables qu'elle nous a déjà tendus, nous allouait encore une partie des fonds nécessaires à cette œuvre, nous pourrions choisir, parmi les enfants de nos soldats catholiques, un certain nombre de sujets dévoués, qui, avec la bénédiction du ciel,

réaliseraient un jour nos espérances. Mais je ne veux pas être importun en insistant davantage, car la discrétion est une qualité qui sied au mendiant ; et ici nous le sommes tous, à quelques égards du moins, les pasteurs aussi bien que le troupeau.

« Dans ce pays, ce n'est pas la fortune, mais la naissance qui constitue le gentilhomme. Etes-vous né dans telle caste? c'en est assez pour appartenir à la bonne compagnie; si malheureusement vous êtes issu de parents parias, vous êtes classé parmi les gens de bas étage. Il n'y a pas de remède à cette déchéance héréditaire; tous les trésors de Crésus ne sauraient vous tirer de votre fumier et vous réhabiliter aux yeux des hautes castes. Quand vous pourriez étaler toutes les richesses et la sagesse même de Salomon, vous n'en porteriez pas moins avec vous la tache originelle de votre tribu, que rien ne saurait effacer. Ici les degrés de la société sont infranchissables; celui dans lequel vous êtes né est aussi celui où vous devez vous résigner à mourir, méprisé de toutes les conditions supérieures à la vôtre : ainsi le veut l'opinion, cette loi de fer que personne ne peut entreprendre de fléchir ni de briser. Il faut la subir jusque dans ses arrêts les plus bizarres : elle a prononcé, par exemple, que le vieux bœuf rôti d'Angleterre n'est bon qu'à nourrir les chiens et les parias, et voilà un oracle sacré! Malheur à vous si vous veniez à l'enfreindre, on vous fuirait avec dégoût comme atteint d'une flétrissure. Aussi avons-nous souvent l'occasion de répéter avec l'Apôtre, dans son épître aux Romains : *Noli cibo tuo illum perdere, pro quo Christus mortuus est : Ne perdez pas par votre nourriture celui pour qui le Christ est mort.*

« Ici encore toute profession est héréditaire : nous avons la caste des tailleurs, celle des cordonniers, etc., et l'enfant devra passer sa vie dans la boutique où le hasard a placé son berceau. Heureusement la plus grande partie des fidèles

appartient aux conditions en honneur. Ce n'est pas que toutes les âmes ne soient également l'objet de nos sollicitudes, puisque toutes ont été rachetées par le sang de Jésus-Christ ; mais aux yeux des païens, avoir pour soi beaucoup de tribus distinguées est une gloire qui rejaillit sur la religion même, et c'est uniquement pour ce motif que je mentionne un tel préjugé.

« Si la naissance a mis nos chrétiens à couvert du mépris, elle ne leur a pas donné la richesse ; tous sont obligés de travailler pour gagner leur vie, et le nombre de ceux qui remplissent des emplois lucratifs est très-limité ; aussi ne sont-ils guère en état de subvenir aux besoins de la Mission ni à l'entretien du prêtre qui parcourt leurs villages pour les instruire. Si vous pouviez les voir dans leur cabane fangeuse, dont les murs ont au plus quatre à cinq pieds de haut, couchés sur la terre nue, à peine couverts de quelques haillons, et ne possédant pour tout bien que quelques jarres de riz ; si vous étiez témoins de leur agonie, lorsqu'ils se tordent et se roulent dans les convulsions du choléra qui, chaque année et principalement dans les temps froids, emporte subitement au tombeau des milliers de victimes, vous comprendriez facilement que nous n'avons pas grands secours à attendre de gens qui seraient eux-mêmes dans le cas de solliciter nos aumônes.

« Et pourtant, il faut le dire, je les trouve souvent plus heureux que les pauvres de nos pays ! Pendant la plus grande partie de l'année, l'Indien dépense peu pour ses vêtements ; ce qu'il achète pendant toute la durée de sa vie, chez les marchands de modes et les tailleurs, ne formerait pas à coup sûr un compte très-élevé. Un tamarinier, aux branches larges et touffues, l'invite à chercher sous son ombrage un abri contre les rayons brûlants du soleil : voilà le seul toit dont il ait besoin pour jouir des douceurs du repos. La nature, cette bonne nourrice de l'homme,

ou plutôt le ciel, n'a pas été avare envers lui de ce don si précieux pour le mercenaire fatigué; aucun peuple ne possède comme celui-ci le privilége de dormir profondément. Fût-il à jeun depuis longtemps, s'il se couche il s'endort à l'instant même. Bien différent de nos pauvres d'Angleterre que les tourments de la faim réduisent à passer de longues veilles dans les angoisses et les larmes, l'Indien semble éprouver toute la vérité du proverbe français, *qui dort dîne*. La profondeur de son léthargique assoupissement n'est pas moins étonnante. J'ai connu un *groom* qui, tandis qu'il était plongé dans le sommeil, recevait de vigoureux coups de pieds de mon *poney* et d'un autre petit cheval qui se battaient, se cabraient et se ruaient sur lui : le bienheureux Indien n'en dormait pas moins aussi paisiblement qu'un enfant dans son berceau.

« Lorsque je me rappelle le pain d'orge, noir et grossier, qui fait le seul aliment des habitants de vos campagnes, et la chétive nourriture des enfants de vos fabriques, je suis porté à croire que les pauvres, ici, sont beaucoup moins à plaindre que ceux de la Grande-Bretagne. J'ai été souvent frappé de la bonne mine et de l'air enjoué de nos jeunes Indiens, plus heureux que ces jeunes victimes de la misère et de la débauche, qu'on voit errer sur vos places comme de livides squelettes, chaque fois que le travail des manufactures est suspendu : désolant spectacle dont j'ai été si souvent témoin dans ma patrie!

« Nous n'avons pas non plus à descendre dans ces réduits souterrains qu'habitent tant de malheureux en Angleterre, antres fétides et dégoûtants, à peine éclairés par quelque pâle rayon de lumière, où l'air corrompu et pestilentiel qu'on respire engendre et propage le typhus. Ne vaut-il pas beaucoup mieux, dans un climat chaud comme celui-ci, reposer sur la terre nue, que sur ces misérables haillons où j'ai vu, étendus pêle-mêle, nos enfants d'ou-

vriers, dont les corps amaigris, consumés par la faim et par l'excès du travail, sont encore défigurés par la crasse qui les ronge? Il est vrai que lorsque la famine ravage le pays, ou que le choléra décime ses habitants, toute comparaison doit cesser.

« Que n'aurais-je pas à dire encore sur vos maisons de travail? mais je ne m'étendrai pas sur ce sujet, bien qu'il soit un de ceux qui réveillent en moi les plus vives sympathies comme les plus douloureuses pensées. Soyez assurés, mes chers amis, si vous êtes au nombre de mes lecteurs, que je n'ai pas oublié les scènes de souffrances dont j'ai été souvent avec vous le témoin : puissiez-vous, à votre tour, vous souvenir de moi lorsque vous êtes agenouillés devant celui qui est le Père des pauvres !

« J'ajouterai une dernière observation sur le paupérisme indien : c'est qu'entre les familles fortunées et la classe indigente, il existe une ligne de séparation tout aussi tranchée, tout aussi profonde que celle qui divise les castes; mais avec cette différence importante que le pauvre peut devenir riche, tandis que le paria, comme je l'ai déjà fait remarquer, ne peut jamais devenir membre d'une tribu supérieure.

« Toutes les fois que ces préjugés nationaux ne blessent en rien les intérêts de la religion, nous sommes obligés de les respecter. Essayer de les déraciner serait peine inutile; outre qu'on produirait presque toujours beaucoup de mal, on se rendrait tout aussi ridicule que si l'on voulait, en Angleterre, persuader aux lords de dîner à la même table que leurs domestiques, sous prétexte que devant Dieu tous les hommes ne sont que cendre et poussière. Ce serait là une réponse suffisante aux vaines déclamations, aux théories philanthropiques de ces hommes qui raisonnent à perte de vue sur les maux occasionnés par des distinctions qu'ils voudraient voir abolies. Nos prôneurs d'égalité de la

race humaine seraient, j'imagine, aussi surpris qu'embarrassés, si on les invitait à se dépouiller de leurs titres, afin de prouver, en descendant eux-mêmes au niveau des conditions les plus obscures, la sincérité de leur respect pour les droits de l'homme. Pour nous, nous nous contentons de prendre nos gens tels qu'ils sont, sans les obliger à faire des concessions si onéreuses qu'ils ne pourraient y consentir sans devenir eux-mêmes le rebut de la nation entière.

« Lorsque je réfléchis à cet attachement extrême des indigènes pour les usages et le culte religieux qu'ils tiennent de leurs pères, je ne puis assez admirer la puissance merveilleuse de l'Evangile qui, malgré cet obstacle presque invincible, a su les décider à embrasser une foi entièrement nouvelle, appuyée sur des monuments dont rien ne les aide à constater la valeur historique, prêchée enfin par des étrangers, par des enfants de cette civilisation européenne pour laquelle l'Indien professe un souverain mépris. C'est là, à mes yeux, le plus grand triomphe de la grâce divine : s'ils n'eussent été appelés par Celui qui sait, dit saint Augustin, tenir à chacun le langage le plus propre à gagner son cœur, la voix de l'homme eût tenté vainement de se faire entendre ; sa prédication fût restée stérile, ainsi que le démontre l'inutilité de la propagande protestante, toute prodigue qu'elle est de son or et de ses bibles.

« Je ne dirai rien du culte grossier et sensuel que nos fidèles ont abjuré ; il est si vil et si méprisable que des oreilles chrétiennes ne sauraient en supporter le récit. Nulle part le démon ne s'est joué plus ouvertement de la raison humaine : on dirait une cruelle moquerie de l'enfer pour défigurer l'image de Dieu, tant ces dévots imbéciles se font honneur de ressembler à la brute, tant ils affectent, à la face même du ciel, de se parer des insignes de la turpitude. C'est un spectacle bien humiliant et qui montre assez, pour quiconque a des yeux pour voir, quelle effroya-

ble ruine se ferait un jour dans notre âme immortelle, si elle venait malheureusement à tomber au pouvoir de l'ennemi de l'homme.

« N'attendez pas non plus de moi, mes chers amis, des détails sur les défauts de nos Indiens ; il me siérait mal à moi, leur Pasteur, de révéler leurs faiblesses : est-ce au médecin à découvrir la honte des plaies qu'il est appelé à guérir ? J'aime mieux vous parler de leurs bonnes qualités ; elles sont d'ailleurs nombreuses et me fourniront un sujet plus conforme à mes goûts, plus digne de mon ministère.

« Leur patience dans les épreuves, la résignation avec laquelle ils acceptent la mort lorsque Dieu les appelle à lui, leur calme plein de confiance en attendant l'heure dernière après qu'ils ont reçu les consolations de la religion, ainsi que leur tendre dévotion envers Marie, m'ont toujours paru admirables et ont souvent frappé d'étonnement nos Missionnaires. On pourrait leur souhaiter une foi plus éclairée, j'en conviens ; mais dans sa simplicité, elle mériterait encore les éloges de Celui qui a dit : Je n'ai pas trouvé une foi pareille dans Israël. Rien n'égale leur pieuse compassion pour les âmes du purgatoire. Le jour anniversaire de la mort d'un ami ou d'un parent, ils ont grand soin de déposer son nom auprès de l'autel, afin qu'on puisse facilement le lire et en faire mémoire au saint sacrifice.

« La passion de Notre-Seigneur est encore un des sujets qui parlent le plus à leur piété. Chaque année, ils en célèbrent la mémoire par une touchante cérémonie, qui représente en action les principales circonstances du crucifiement. Telle est alors la ferveur de nos néophytes que depuis le mardi de la semaine sainte jusqu'au dimanche, les prières et les chants religieux se succèdent nuit et jour, et pour ainsi dire sans interruption. A la fin, on détache de la croix un christ de grandeur naturelle, qu'on porte au

milieu des larmes et des lamentations de la multitude, dans un tombeau près duquel chacun veille et prie, jusqu'au dimanche matin. Dès la pointe du jour, c'est-à-dire à l'heure de la résurrection, le christ, entouré d'une espèce de gloire, est placé en triomphe sur un autel élevé. Peut-être sourira-t-on de la piété naïve des Indiens au souvenir du grand acte d'amour qui nous trouve d'ordinaire si froids, si insensibles envers un Dieu qui a donné sa vie pour nous : quant à moi, je suis heureux de m'associer au témoignage de reconnaissance que ces braves gens décernent au Sauveur; et plût à Dieu que comme la plupart d'entre eux, je fusse pénétré de la plus tendre compassion pour les douleurs qu'il ressentit, alors que cette scène n'était pas une pure représentation, mais la réalité dans toute son horreur!

« Un de nos Missionnaires a écrit que la dévotion indienne aime beaucoup à faire du tapage, à sonner les cloches et à porter les enfants dans l'Eglise pour augmenter le bruit : ici, nous avons plus d'ordre et de tenue. Deux ou trois fidèles lisent ou récitent les prières à haute voix; les autres écoutent en silence, excepté lorsque, à certains intervalles et au moment convenable, toutes les bouches s'unissent pour former un concert de louanges ou pousser le cri du pardon. J'avoue que lorsque j'entends cette voix solennelle de la prière, où tout exprime les sentiments d'une foi profonde, et qu'en même temps je vois nos Indiens le front courbé dans la poussière, en présence de la Majesté divine, mon âme est profondément émue, je ne puis que mêler ma voix aux accents qui implorent la miséricorde du Seigneur. Ces exercices pieux, devant l'autel du Dieu vivant, se prolongent ainsi des heures entières. Tous les jours, chaque petit village, chaque caste s'assemble, soir et matin, dans sa chapelle particulière, pour offrir un tribut d'hommages et de prières à Celui qui ne cesse

de veiller à notre conservation. Plût à Dieu que ce peuple fût aussi fidèle à ses autres devoirs ! mais y a-t-il ici-bas quelque chose de parfait ?

« Je termine cette lettre en vous recommandant de nouveau et le troupeau et le pasteur. Vous savez combien votre souvenir m'est précieux : j'espère que de votre côté, riches ou pauvres, vous ne m'oubliez pas devant notre Dieu et commun Père. Demandez pour moi qu'il ne me rejette jamais de son cœur sacré, et qu'à la vie comme à la mort rien ne me sépare de lui, bien que je sois le plus indigne de ses enfants.

« Walter CLIFFORD, *Missionnaire S. J.* »

Extrait de lettres des Missionnaires de la Compagnie de Jésus, dans le Maduré.

1842 - 1843.

« Nous sommes arrivés le 9 juin à Bombay, capitale de l'Inde occidentale. On assure qu'il y a dans l'île environ dix-huit mille catholiques, sur près de deux cent mille habitants.

« Le port est vaste et beau ; les édifices publics, tels que l'église anglicane, le palais du gouverneur, l'arsenal, les casernes, le bazar et le temple Guèbre sont des monuments remarquables. Rien de plus varié, et, sous ce rapport, de plus bizarre que sa population. Outre les Européens de différentes nations, on y compte en grand nombre des Turcs, des Parsis ou Guèbres, des Arabes, des Arméniens, des Abyssins et des Indous. Les Turcs ont à Bombay plusieurs mosquées. Les Guèbres, sectateurs du magisme, ou de la religion de Zoroastre, ont tout récemment inauguré un temple carré, dont la construction élégante leur a coûté, dit-on, deux millions de notre monnaie. C'est parmi eux que se trouvent les plus riches négociants de Bombay ; ils comptent leur fortune par *laks-roupies :* or, un *lak-roupie* vaut deux cent cinquante mille francs. Leur costume consiste en un pantalon blanc, avec une grande redingote, toute fermée comme nos soutanes, et un bonnet cylindrique très-large par le haut, et plus long que les schakos de nos soldats. Les gens de cette classe ont une tenue très-propre, et un air de fierté qui se peint dans leurs

moindres mouvements ; le luxe qu'ils affectent en tout, se fait principalement remarquer dans leurs magnifiques équipages. Hélas! quand on juge de leur brillante position au point de vue de la Foi, on trouve qu'au milieu de cette opulence ils sont bien pauvres et bien à plaindre, puisqu'il leur manque le plus précieux et le plus nécessaire de tous les biens, la connaissance de Dieu et de l'unique voie qui mène au ciel!

« Les Indous ont à chaque pas, dans le quartier qu'ils habitent, des pagodes dont nous n'avons vu que l'extérieur. Pour leurs cabanes, ce sont de misérables huttes en paille, sans autre jour, autant que j'ai pu en juger dans ma course rapide, qu'une ouverture du côté de la rue; par leur délabrement, elles contrastent d'une manière frappante avec les habitations des Européens. Quant aux chapelles catholiques, elles sont bien tenues; telles sont du moins les deux que nous avons vues, celle de l'hospice et celle de la paroisse.

« Notre vie apostolique n'est qu'une course perpétuelle; ne vous étonnez donc pas de me retrouver maintenant à l'extrémité occidentale de la province de Tinevelly, à Toncassi, non loin de Courtalam, lieu de plaisance des Anglais du district. Ils l'appellent, à cause de la beauté du pays et de la salubrité de l'air, un petit Montpellier. C'est, en effet, un site des plus agréables. Les montagnes y forment une enceinte circulaire de quatre à cinq lieues d'ouverture : sur le versant méridional sont bâties les maisons de campagne des Anglais; de sorte que de là on jouit de la vue d'une grande plaine couverte de rizières, comme autant de beaux tapis de verdure, bordés d'arbres, entrecoupés d'étangs et de canaux. A partir des premiers jours de juin jusqu'à la fin de septembre, le premier collecteur y transporte son tribunal : c'est un peu loin pour MM. les plaideurs; mais ici, quand il s'agit de procès, on

ne craint pas de courir. Les employés civils et militaires, tous ceux enfin à qui leurs fonctions laissent quelque loisir, viennent aussi à Courtalam le plus longtemps qu'ils peuvent ; ils s'y rendent de loin, de Maduré, de Trichinopoly même, pour respirer le frais et se livrer à l'exercice de la chasse.

« Ces montagnes ont le double privilége d'abriter contre les coups de vent de l'ouest les habitations anglaises, et d'attirer fréquemment de petites pluies ; ce qui entretient un printemps perpétuel, avantage d'autant plus précieux que le reste du pays est, pendant dix mois, brûlé par un soleil ardent.

« Courtalam est non-seulement un lieu de plaisance pour les Européens, c'est encore un célèbre pèlerinage pour les Gentils. Près du Bangala même, et à deux pas d'une pagode indienne, jaillit une cascade à laquelle d'insensés pénitents, attribuant la vertu de laver leurs péchés, accourent par milliers pour pratiquer de superstitieuses ablutions. La semaine dernière, deux ministres protestants aperçurent, en se promenant auprès du temple, un brahme qui venait d'offrir son sacrifice et ses prières à l'idole, et aussitôt ils l'entamèrent sur son culte grossier. Comme ils cherchaient à lui montrer la stupidité qu'il y a manifestement à adorer une divinité de pierre, le brahme allégua pour sa défense que les chrétiens avaient bien aussi leurs images, leurs processions et leurs cérémonies. Les ministres n'eurent garde de lui dire que les catholiques n'adoraient point leurs statues, qu'ils les considéraient simplement comme des signes propres à leur rappeler les objets de leur vénération : bien loin de là, ils trouvèrent l'occasion on ne peut plus belle pour soutenir que nous étions de vrais idolâtres, mais qu'eux et les leurs s'étaient séparés de notre communion, depuis trois cents ans, pour suivre la pure religion du Christ. A ce mot de trois cents ans de

séparation, le brahme qui avait fait le voyage de Goa, leur dit d'un air ironique et triomphant, qu'il avait vu de ses yeux, à la distance de dix pas, le corps intact de l'Apôtre de ces catholiques avec lesquels ils avaient rompu depuis trois siècles. « Comment, ajouta-t-il, avez-vous pu quitter une Eglise qui a pour elle d'aussi grands miracles? Dans votre prétendue religion du Christ en avez-vous de pareils à produire? » La question était embarrassante : au lieu d'y répondre, les deux ministres se mirent à parler anglais entre eux, et laissèrent là notre brahme, qui, pour avoir été témoin oculaire d'un fait qu'il tient pour miraculeux, ne s'en convertira probablement pas davantage au christianisme. Je ne sais quel démon fascine ces malheureux idolâtres! Chez eux, l'intelligence n'est pas si aveugle que la volonté est paresseuse; ils reconnaissent facilement, au moins en paroles, que la doctrine catholique est bonne, qu'elle est même la véritable religion; mais le cœur se refuse toujours à l'embrasser : ils sont, du reste, comme tant de chrétiens de nom qui, instruits des vérités de la Foi, l'estiment, mais ne la pratiquent point. Prions le Seigneur de rompre par sa grâce les liens qui enchaînent leurs volontés, et de les attirer, pour leur bonheur, à son service.

« Nous avons à Maduré une maison nouvellement construite, qui est sans contredit la résidence la plus commode de toute la Mission. Située dans un vaste enclos, dont la terre fertile s'est changée, dans l'espace de deux ans, en un jardin délicieux, elle réunit aux agréments de la campagne tous les avantages de la ville, sans avoir les mêmes inconvénients que si elle était dans son enceinte. Au sud, la vue s'étend sur une vaste plaine, coupée par un étang et couverte de bosquets; elle est agréablement bornée au nord par les arbres de notre jardin, tandis qu'au nord-ouest, et à deux portées de fusil, se montrent les restes

d'un vieux palais des anciens rois de Maduré, qui dans son genre a dû égaler les plus beaux monuments d'Europe. Le temps qui renverse tout, ne l'a pas épargné et le menace d'une entière destruction. On assure que pour étayer ses ruines, il ne faudrait pas moins de deux millions et demi de francs. Je l'ai visité l'autre jour, et à part les ornements qui sont dans le goût du pays, j'ai admiré ses grandes salles, ses coupoles hardies, le nombre étonnant de ses colonnes à dimension colossale, qui soutiennent des voûtes et des massifs d'une pesanteur prodigieuse.

« A une petite journée de la ville, se trouve un site délicieux qui nous rappelle l'Europe; ce sont les mêmes productions et le même climat. Lorsque l'un de nous aura besoin de respirer l'air du pays natal, il ne sera pas obligé de traverser les mers et de parcourir quatre mille lieues; il n'aura plus qu'une journée de marche à faire pour se retrouver en France, et y jouir de tous les agréments de la patrie, moins cependant le plus précieux de tous, celui d'y rencontrer les personnes qui lui sont chères.

« Mais que parlé-je d'air natal! Le choléra qui tue presque aussitôt qu'il atteint, nous laissera-t-il le temps d'aller le respirer? L'a-t-il laissé à nos sept Pères, enlevés si subitement que la nouvelle de leur mort nous est arrivée avant que nous fussions instruits de leur maladie? Vous comprendrez mieux quel coup nous ont porté tant de pertes douloureuses, quand vous saurez dans quel état était la Mission, au moment où elle devait se voir privée de ses plus fermes appuis.

« Le Maduré comptait, au commencement de 1843, dix-sept Pères pour une population catholique de cent dix-huit mille quatre cents Indiens, disséminés sur un pays de plus de quatre-vingt-dix lieues de long sur une largeur moyenne de trente lieues. Epuisés de travaux et de sollicitudes, nous avions demandé du secours à nos frères d'Eu-

rope; car il ne s'agissait pas seulement de retenir dans le sein de l'Eglise ces nombreux fidèles que le schisme, l'hérésie avec ses menées secrètes et son or corrupteur, le paganisme avec tout son entraînement et ses scandales, s'efforçaient de lui ravir : il fallait tenter de nouveaux efforts pour ramener à Dieu et à la vérité tous ceux qui, sous nos yeux, s'égaraient dans les mille voies de l'erreur. Répondant à notre appel, quatre nouveaux Missionnaires s'étaient embarqués à Marseille dès les premiers jours de mai, et avaient heureusement abordé sur la côte brûlante des Indes : c'étaient les PP. Joseph Grégoire, du diocèse de Valence; Claude Bedin, du diocèse de Lyon; Claude Deschamps, du diocèse de Besançon; François Perrin, du diocèse de Grenoble. Quelle ne fut pas notre joie en recevant ce nouveau renfort ! Nos vœux allaient donc enfin s'accomplir ! nous pourrions désormais travailler à la conversion des infidèles! Le plan conçu d'un collége ou séminaire pour perpétuer notre œuvre allait se réaliser! Telles étaient les douces espérances de nos supérieurs en envoyant ces ouvriers généreux au secours de la Mission. Mais, ô profondeur des jugements de Dieu! la mort n'a cessé de frapper dans nos rangs pendant l'année qui vient de finir, et elle nous a ravi presque deux fois autant de victimes que nous recevions de nouveaux combattants.

« Ainsi, le mois de février a vu succomber le P. Alexandre de Saint-Sardoz, jeune religieux de grande espérance, issu d'une famille distinguée de Castel-Sarrasin. Arrivé à Trichinopoly au mois de juin 1841, il avait en quatre mois de temps dévoré les difficultés du Tamoul, et s'était aussitôt lancé dans la carrière apostolique avec une ardeur qui ne connaissait point de ménagements. Il est mort du choléra qu'il avait pris en confessant un enfant de dix ans, atteint de la contagion.

« Dans le courant du même mois, ce terrible fléau a

emporté le P. Victor Charignon, du diocèse de Valence : il avait, à force d'instances, obtenu d'être choisi pour le Maduré, au mois de mai 1842.

« Un nouveau coup, encore plus sensible, allait frapper notre désolé troupeau : le 5 juillet, le R. P. Louis Garnier, supérieur de la Mission, a été enlevé presque subitement par une fièvre cérébrale, occasionnée par l'excès du travail et les ardeurs du soleil brûlant des Indes.

« La plaie que la mort du supérieur avait faite à la Mission n'était point encore fermée, et vingt-cinq jours après, le P. Pierre Faurie, jeune religieux qui avait puisé l'esprit apostolique au tombeau de saint François Régis, auprès duquel il était né, s'est éteint dès le début de son ministère, en serrant sur sa poitrine l'image de Marie.

« Le 17 octobre, nouvelle perte, nouveau sujet de douleur. Le P. Claude Deschamps, un des quatre nouveaux Missionnaires partis de Marseille au mois de mai 1843, à peine arrivé aux Indes, s'était senti saisi d'un malaise qui, s'aggravant tous les jours, a fini par l'enlever aux pauvres indigènes dont il désirait le salut avec tant d'ardeur.

« Le mois de novembre devait aussi avoir ses malheurs et causer ses regrets. Le 8, le P. Louis du Ranquet, un des fondateurs de la Mission de 1837, un de ceux que son expérience, sa connaissance du Tamoul, son art de gagner les cœurs, rendaient les plus utiles au Maduré, atteint à son tour du choléra, est mort dans les bras d'un de ses confrères.

« Quatre jours après, le 12 novembre, le P. François Perrin, autre Missionnaire parti tout récemment de Marseille, a été enlevé par le même fléau, en consolant lui-même ses compagnons, que le spectacle de sa fin prématurée navrait de douleur : « Quel beau jour pour moi, s'écriait-il, quel jour heureux ! ne pleurez pas, je vais au ciel. »

« Voilà donc sept Religieux ravis dans une seule année à la même Mission. Quoique nous ne soyons pas venus dans ce pays pour y trouver une vie plus longue ou plus commode, et qu'une sainte mort, comme celle de ces Pères, soit l'objet de nos désirs, il est cependant à souhaiter qu'un avis sérieux, donné par nos supérieurs, engage chacun de nos confrères à ménager ses jours pour le bien de la Mission, dont les ouvriers diminuent avec tant de rapidité.

« Je suis loin de supposer que nos malheurs puissent ralentir le zèle de ceux qui se sentiraient inspirés de venir ici; je pense au contraire qu'ils se diront, à l'exemple d'un de nos Pères : « Je vais dans l'Inde, et là de deux choses l'une : ou j'y mourrai bientôt, et alors je jouirai promptement de la récompense promise aux braves ; ou j'y vivrai longtemps, et, dans ce cas, j'embellirai tous les jours ma couronne. »

Lettre de M. Luquet, Missionnaire apostolique, à un de MM. les Directeurs du séminaire des Missions étrangères à Paris.

Pondichéry, le 17 octobre 1843.

« Monsieur et très-cher Confrère,

« Je m'empresse de vous faire part d'une nouvelle qui vous intéressera sans doute; je veux parler du sacre de Mgr Cajetano, Evêque d'Usula et Vicaire apostolique de Ceylan.

« Le 20 septembre dernier, on signala sur la rade de Pondichéry le brick frété par Mgr Cajetano, qui arrivait accompagné de deux prêtres, membres comme lui de la Congrégation de saint Philippe de Néri, et de quelques chrétiens de leur suite. Aussitôt Mgr de Drusipare s'empressa d'envoyer au débarcadère M. Jarrige, son provicaire, avec un autre Missionnaire, chargés l'un et l'autre d'attendre sur le rivage les honorables visiteurs. Peu après, les cloches de notre église annonçaient aux fidèles que le nouveau Vicaire apostolique avait atteint heureusement le terme de son voyage.

« L'accueil qu'il reçut de Mgr Bonnand fut tel que le demandait la dignité du nouveau Prélat. Et vraiment il y avait quelque chose de touchant à voir, au milieu des circonstances où l'Inde se trouve placée, un Evêque étranger à notre corps et à notre nation, venir ainsi avec un abandon fraternel demander à notre premier Pasteur la con-

sécration épiscopale, pour remplir les vues du Saint-Siége dans toute leur étendue.

« Après quelques jours passés dans le silence et la prière, le nouvel Evêque fut sacré avec toute la pompe qu'on put donner à cette cérémonie. M. le gouverneur de Pondichéry, invité par Mgr de Drusipare, y assista, ainsi qu'un grand nombre de chrétiens, surtout parmi les habitants de la *ville blanche*. L'origine tout indienne de Mgr Cajetano aurait dû amener un plus grand nombre d'indigènes; mais vous connaissez leur attachement aux usages des castes, et, comme les chrétiens de Ceylan n'en observent aucun, ces esprits prévenus se crurent dispensés de toute marque d'honneur envers le nouveau Vicaire apostolique. Pour nous, comblés de joie de voir ces prémices de l'épiscopat indigène, nous demandions pour l'élu, à l'Auteur de tout don parfait, l'esprit de zèle et de foi qui réchauffe le cœur des saints Evêques, l'esprit de dévouement au Saint-Siége qui fait la gloire et la force de l'Eglise, l'esprit de prudence et de modération dont on peut dire comme de l'obéissance, *loquetur victorias!* vertus précieuses qui brillent avec tant d'éclat dans la personne vénérée de celui que la Providence a placé à notre tête.

« Cette consécration empruntait une significative expression à la pensée des deux grands principes que représentait, réunis en lui-même, Mgr Cajetano. Né de parents indiens et d'origine indienne, ce Prélat nous faisait entrevoir la possibilité de perpétuer l'épiscopat chez toutes les nations de la terre, et, sous ce rapport, rien de plus intéressant ne pouvait se passer sous nos yeux; d'un autre côté, Portugais par son éducation, il montrait de la manière la plus éclatante à ses frères égarés dans les voies du schisme, que si Rome est la maîtresse des Eglises, elle en est surtout la mère, et que dans son impartiale tendresse

elle ne méconnaîtra jamais le plus doux de ses titres. Sous ce point de vue encore, la cérémonie du sacre renfermait un précieux encouragement, elle ranimait dans l'âme une vive espérance de paix et d'union. *Cor unum et anima una !*

« Je ne saurais vous dire toute la reconnaissance qu'exprimèrent à Mgr Bonnand le nouveau Prélat et ses prêtres, tout charmés de l'affection qu'on leur témoignait et des attentions qu'on avait pour eux ; ils nous quittèrent en nous bénissant et en nous vouant, du fond de leur cœur, les sentiments d'une véritable fraternité. De Pondichéry ils se dirigèrent sur Karikal, où M. Mehey, prévenu par Mgr de Drusipare, leur fit le plus honorable accueil. Ce fut encore plus grande fête à Négapatam : on les reçut de nuit, au bruit des boîtes qu'accompagnaient, selon l'usage, les illuminations et la musique indienne ; et quand Mgr Cajetano partit, le lendemain, ce fut la même pompe pour le reconduire jusqu'à la mer. D'après une lettre de M. Richon, la foule était immense ; catholiques, schismatiques et gentils, tous s'étaient précipités à sa rencontre.

« Combien d'autres sujets d'espérance ne nous donne pas l'Eglise indienne ! Puissent-ils encourager les chrétiens d'Europe dans les sacrifices qu'ils s'imposent en faveur des Missions ! Il faut avoir constaté par soi-même les fruits lointains de la pieuse Association, pour bien apprécier toute son importance. Non, jamais nos compatriotes ne sentiront comme nous tout ce que leur charité produit, dans les contrées infidèles, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ; une lettre ne suffirait pas pour rappeler le souvenir de tous les bienfaits que cette Institution répand autour de nous. Je me plais à redire, après tous mes Confrères, que le modeste repas du Missionnaire lui est acquis par les aumônes des Associés ; que si nous pouvons soulager de temps en temps les mi-

sères sans nombre qui nous entourent, c'est à eux que nous le devons; que par leurs soins nous créons nos écoles, nous soutenons nos catéchistes, nous publions et propageons les livres nécessaires à l'instruction de nos chrétiens, et, surtout, nous formons dans la science divine les jeunes élèves du sanctuaire, cette chère et douce espérance d'un meilleur avenir pour notre clergé indigène. Ne pouvant entrer dans tous ces détails, malgré leur intérêt, je me contenterai d'ajouter que depuis la dilatation de l'Œuvre, et grâce à ses secours plus abondants, les églises, naguère si rares au milieu d'un peuple qui a consacré tant d'autels au culte du démon, se sont multipliées dans une proportion merveilleuse, sur tous les points de notre vicariat apostolique.

« Au nombre de ces nouveaux sanctuaires, récemment érigés ou restaurés avec les deniers de l'Œuvre, se trouve une pauvre chapelle, bien simple, bien modeste, mais qui, par l'origine qu'on lui assigne, fait trop d'honneur aux indigènes pour que je passe le fait sous silence. Voici comment on rapporte ces souvenirs traditionnels dans le pays.

« Du temps d'un Nabab ennemi des chrétiens, les Pères Jésuites possédaient une église à Counampatty, village du Tanjaour, habité par des *Kallers*, dont les Missionnaires avaient si bien gagné la confiance, qu'ils pouvaient également compter sur les païens et sur les fidèles. Le Nabab occupait alors la contrée avec ses troupes, et comme il voulait expulser tous les Pères de ses états, douze d'entre ces derniers se réfugièrent à Counampatty, qui se trouve isolé au milieu des bois. Instruit de leur retraite, le persécuteur se dirigea immédiatement de ce côté à la tête de ses soldats, mais on en fut prévenu assez à temps, et les *Kallers*, chrétiens et païens, songèrent aussitôt à mettre les Religieux à l'abri de ses poursuites. Ils creusèrent à cet effet, dans la forêt voisine, une vaste fosse qu'ils recouvrirent de terre

après que les Missionnaires y furent descendus, et le Nabab, voyant l'inutilité de ses recherches, se retira. Il paraît qu'ensuite les Pères, n'ayant pas encore toute la liberté désirable pour exercer leur ministère dans le pays soumis à ce prince, se tinrent cachés, pendant plusieurs années, aux environs de Counampatty, qu'ils y moururent successivement et furent tous, selon leurs désirs, inhumés dans l'asile souterrain où ils avaient précédemment trouvé un refuge. Depuis, sur les instances des païens du village, un de mes confrères a restauré leur église; avec quelques ressources de plus, il eût élevé une chapelle sur la fosse qui renferme les restes précieux des douze confesseurs.

« Permettez-moi de terminer cette lettre en vous rapportant deux traits qui, sans avoir la même importance, ne sont pas moins d'un grand prix devant Dieu : ils se sont passés l'un et l'autre dans la Mission de Négapatam. Il y a dans ce district une femme assez à l'aise, qui consacre ses revenus à recueillir, pour les élever dans la Religion chrétienne, de pauvres enfants idolâtres, qu'elle soutient jusqu'au moment de leur mariage. Dernièrement, une autre femme, moins fortunée que la première, puisqu'elle ne possédait qu'un seul champ pour tout héritage, le vendit en faveur d'une famille catholique qui, sans cet acte de charité, allait embrasser le protestantisme pour se soustraire à la misère. Aujourd'hui cette héroïque néophyte est réduite à vivre pauvrement du travail de ses mains.

« Agréez, mon bon et vénérable Confrère, la nouvelle assurance de la reconnaissance que vous gardera toujours, devant Notre-Seigneur, votre pauvre et indigne enfant.

« LUQUET, *Missionnaire apostolique.* »

MISSIONS DE SIAM.

Extrait d'une lettre de Mgr Pallegoix, Evêque de Mallos, Vicaire apostolique de Siam, à M. Mallat, directeur de l'Hôtel-Dieu, à Beaune.

Bangkok, le 21 décembre 1842.

« Cher Monsieur et Ami,

« Permettez-moi de vous raconter une visite que je fis l'autre jour au prince talapoin, frère du roi de Siam. J'étais en costume épiscopal, suivi de huit rameurs, les reins ceints d'écharpes de soie. Après que j'eus traversé un jardin semé d'arbres exotiques, un courrier alla m'annoncer, et j'entrai au monastère royal, peuplé de deux cents talapoins, distribués dans autant de cellules parfaitement symétriques, toutes séparées de distance en distance par de petits étangs ou puits carrés. Le château du prince est en avant des autres édifices; son palais de nuit, à fenêtres dorées et à quatre étages, est surmonté d'un paratonnerre de sa façon.

« Je monte à la salle d'audience. Bientôt le prince, en longue robe de soie jaune, s'avance, me prend la main

en souriant, m'invite à m'asseoir sur un fauteuil recouvert d'hermine, et la conversation s'engage tout en buvant du thé et fumant le calumet, en présence d'une foule d'esclaves prosternés ventre à terre. « Les livres de Religion « que vous m'avez donnés, me dit-il, je les ai lus d'un « bout à l'autre ; ils étaient dans cette armoire vitrée, où « les fourmis blanches les ont tous dévorés malgré nos « soins; il ne m'en reste que les pensées chrétiennes. — « Prince, si vous avez parcouru tous ces livres, vous « devez maintenant connaître la Religion : admettez-vous, « du moins, les principaux fondements du christianisme ? « la création, par exemple? croyez-vous encore à la mé- « tempsycose ? — Je veux bien reconnaître un Dieu créa- « teur ; tenez, écoutez..... » Alors, il se mit à faire un discours de huit à dix minutes, traçant en termes pleins d'élégance un tableau de la création; puis il ajouta, avec un sourire, et en se tournant du côté des esclaves qui lui faisaient la cour : « Voyez-vous, moi aussi je puis prêcher « comme les prêtres chrétiens. »

« Il me dit ensuite : « Pourquoi tuez-vous les ani- « maux ? Je veux bien croire que les âmes des hommes « ne passent pas dans les corps des bêtes, mais enfin « elles ont la vie ; si on les bat, elles pleurent, elles « crient, elles souffrent; à plus forte raison si on les tue : « n'est-ce pas une cruauté d'en agir ainsi ? — Prince, « distinguons : Les animaux ont été créés pour l'homme ; « s'il les maltraite par colère ou par caprice, certaine- « ment c'est aller contre la volonté de Dieu ; il peut y « avoir péché plus ou moins grave ; mais les faire souffrir « ou les tuer pour ses besoins, et selon l'intention du Sei- « gneur, ne saurait être un mal, parce que Dieu étant le « souverain maître des créatures, peut livrer, s'il le veut, « leur vie même à l'homme. »

« Au milieu de notre conversation, le tambour vint à

battre et la cloche à sonner : il était onze heures et demie, heure du second repas des talapoins. Aussitôt je me levai en disant : « Prince, je désirerais voir votre imprimerie, » et il me fit conduire par ses gens dans une grande salle, où j'examinai en détail des cases de caractères siamois et balis, et une autre espèce de types de son invention, que lui-même avait fait fondre. Dans une salle voisine était un atelier de graveurs et plus loin un atelier de fondeurs. Je puis assurer que les quarante ouvriers qu'emploie le prince imitent fort bien les poinçons, moules, matrices et autres ustensiles d'imprimerie d'Europe; mais quelle nonchalance! quelle incurie! tout est jeté, amoncelé pêle-mêle. La chèvre chérie et le mouton favori qui suivent tous les jours le prince jusque dans le palais du roi, entrent dans la salle, éparpillent les tas de caractères avec leurs pattes, sans que personne ose les chasser.

« On m'avait servi du café, des fruits et des gâteaux de huit à dix espèces. Pendant que j'étais à prendre une tasse de café, le prince rentra accompagné de sept ou huit talapoins. « Voyez-vous, me dit-il, en me montrant une « grosse carafe de lait, le maître de la vie (le roi) m'en en« voie une tous les matins; buvez-en, c'est du lait royal.» On s'assied de nouveau, et tandis qu'on se remet à causer, le prince me fait apporter des paquets de livres balis, écrits sur des feuilles de palmier, le tout bien doré et enveloppé dans des étoffes de prix. Il se met à en lire et j'en lis moi-même avec lui quelques passages. « Remar« quez, me dit-il, comme tel mot, tel autre mot a du « rapport avec le latin (il sait un peu, tant soit peu « cette langue). »

« Prince, demandai-je, où tenez-vous les livres de la pagode? » Il me dit de regarder par la fenêtre. « — Voyez« vous ce grand édifice à fenêtres dorées? il y a là vingt ar« moires dorées aussi, et chacune d'elles peut contenir plu-

« sieurs centaines de volumes. » C'est la collection de leurs livres sacrés, elle est immense. Hormis quelques ouvrages qui traitent de la constitution de leurs trois univers, le ciel, la terre et l'enfer, tout le reste n'est qu'un recueil de sermons de Sommonakhodom, ou la relation détaillée de ses *cinq cent cinquante vies*, toutes pleines de fables et de puérilités extravagantes.

« Après une longue conversation dans laquelle, entre autres incidents, le prince manifesta plusieurs fois du mépris pour les ministres américains qui viennent inonder le pays de brochures, pamphlets, extraits tronqués de la Bible, je lui exprimai le désir de voir sa pagode : il se leva à l'instant ; deux de ses pages me précédaient ; il venait lui-même après moi, escorté d'une foule de talapoins et de courtisans. Nous traversâmes un pont pittoresque jeté sur un joli canal tiré au cordeau, et nous pénétrâmes dans l'enceinte d'une pagode majestueuse, resplendissante de dorures. Ce temple a la forme de croix ; aussi le prince me disait-il en riant : « C'est comme une église chrétienne. » Je fus bien surpris de trouver la statue de Napoléon à l'entrée, en face de l'idole ; mais mon étonnement redoubla quand je vis, attachés à chaque colonne, de beaux cadres dorés représentant les mystères de Notre-Seigneur. « Prince, « m'écriai-je, pourquoi mettez-vous des images de « notre Dieu au milieu des peintures d'idoles ? — C'est « que je le respecte aussi. » Alors, il me montra la grande divinité placée au fond du sanctuaire, haute de trente pieds, assise les jambes croisées, semblable à une masse d'or imposante (elle est de cuivre doré). « Cette « idole, me dit-il, a été fondue il y a près de neuf « cents ans ; elle fut amenée d'une ville du nord à Siam « sur des radeaux, et il est écrit dans nos annales « que peu avant la destruction de l'ancienne cité du « nord, l'idole versa des larmes de sang. » Je me mis à

rire, et je dis au prince combien je regrettais qu'on prodiguât tant de richesses sans aucune utilité. — « C'est l'or du roi, » reprit-il, et à l'instant il fit appeler et questionna un secrétaire sur la quantité d'or dépensé à l'embellissement de la pagode. Celui-ci répondit qu'on y avait déjà employé environ cinq cent mille feuilles d'or, et qu'il en faudrait en tout à peu près un million.

« Rien de plus somptueux que les pagodes royales à Siam; tout y est marbre, peinture ou dorure; le pavé même est de marbre, recouvert de nattes d'argent. Une émeraude de plus d'une coudée de hauteur, dont on a façonné une statue de Sommonakhodom, a été estimée par des Anglais cinq cent mille piastres. Le roi et les grands mettent tout leur orgueil, font consister tout leur mérite à construire et à décorer ces sanctuaires.

« Après avoir tout examiné, je pris congé du prince qui me dit en latin : *Vale, Joannes episcope.* Je pris alors le chemin de ma barque, l'esprit triste et rêveur, déplorant l'aveuglement de ces pauvres idolâtres, qui n'hésitent pas à tout sacrifier pour le démon, tandis que nous faisons si peu pour le Dieu puissant et éternel, souverain Seigneur de toutes choses.

« Je suis, en union de prières, votre très-humble et affectionné serviteur,

« † Jean-Baptiste PALLEGOIX, *Evêque de Mallos*,
Vicaire apostolique de Siam. »

« *P. S.* Il ne se passe pas de mois qu'on n'admette ici au sacrement de la régénération une douzaine d'adultes, sans compter des centaines d'enfants païens moribonds, que nos chrétiens baptisent dans leurs courses journalières. Depuis quelques années, le nombre de ces petits anges monte à quatre ou cinq mille.

Lettre de M. Albrand, de la Société des Missions étrangères, Missionnaire apostolique dans le royaume de Siam, à M. Albrand, directeur du séminaire des Missions étrangères.

Bangkok, le 22 décembre 1842.

« Mon bien cher Cousin,

« Nous avons maintenant des chrétiens chinois aux quatre coins du royaume. Il y a quelque temps, j'étais en mission à deux journées à l'ouest de Bangkok, d'où j'ai ramené quatre ou cinq catéchumènes à mon école. Un catéchiste qui m'y avait précédé depuis un mois, homme très-simple, mais rempli de zèle et de piété, avait fait merveille ; il me conduisit dans une trentaine de maisons habitées par des croyants ; et parmi ces nouvelles conquêtes, celle qui me surprit le plus fut un nouveau converti, autrefois grand joueur, qui, me sachant dans ces parages, fit une journée de chemin pour venir me trouver, et ne se sépara de moi qu'à mon retour à Bangkok, où il est actuellement pour se préparer au saint baptême.

« Voici un trait de son zèle que vous admirerez avec moi. Résolu à me suivre partout, non-seulement il me servait de rameur, car il maniait habilement l'aviron, mais il faisait encore l'office de héraut, criant à tous ceux qu'il rencontrait sur le fleuve, et cela pendant près de huit jours : « Voici le *Sieng-Sen* (docteur) qui enseigne « la religion du maître du Ciel ; venez l'écouter : sa doc- « trine est la véritable, la seule doctrine du salut. Nous

« avons une âme qui ne meurt pas; la foi nous apprend à
« la rendre heureuse à jamais. C'est elle qui de grand
« joueur que j'étais, m'a corrigé et remis dans le droit
« chemin. Venez l'étudier, et jugez par vous-mêmes de sa
« sainteté. » Je ne crus pas devoir comprimer un zèle si ardent, que Dieu avait sans doute pour agréable : il me fallut donc annoncer l'Evangile à l'auditoire qui se renouvelait sans cesse autour de ma barque, et j'ai pu remarquer avec consolation que la parole de vie ne tombait pas en vain dans ces âmes infortunées.

« Mon second voyage dans la Mission de l'ouest a été également béni du Seigneur, et m'a souvent fourni sujet d'admirer sa divine miséricorde. En partant de Bangkok, je fus obligé, comme dans mes courses précédentes, de faire remorquer ma nacelle par des buffles. Cette barque, le seul moyen de transport que j'aie à ma disposition, n'a guère que cinq mètres de long sur un et demi de large; et là, avec la place de trois rameurs, d'un catéchiste et d'un servant de messe, il faut trouver un dortoir, une cuisine, un réfectoire, une cambuse pour les provisions, et, de plus, pour moi, un cabinet d'étude et un oratoire. Assis tantôt sur mes jambes, à la siamoise, tantôt accroupi à la mode malaise, je vaque à mes différents devoirs aussi régulièrement qu'il m'est possible.

« Après plusieurs jours de navigation sur le fleuve, nous arrivâmes à la demeure d'un catéchumène, non loin de laquelle j'achetai, le lendemain, un terrain suffisant pour y construire une petite maison en pierres; ce sera le rendez-vous de tous les chrétiens des environs. Peu après, je m'enfonçai plus avant, et j'allai prêcher la bonne nouvelle à une douzaine de familles idolâtres, dont plusieurs se sont converties. Vers le soir d'un autre jour, je fus bien agréablement surpris. Pendant que je prenais mon frugal repas sur ma barque, un païen m'invita à monter chez lui pour

exposer la doctrine du salut à sa famille et à ses ouvriers ; ils m'écoutèrent tous avec une attention soutenue et le plus vif intérêt. Je venais de les quitter, et je me promenais sur le bord du fleuve en considérant combien le Seigneur était miséricordieux envers ces bons Chinois, lorsque je vis venir à moi un personnage vêtu avec une certaine recherche : c'était un *Sieng-Sen* (docteur en médecine) qui m'avait connu à Bangkok, et qui m'entraîna dans sa boutique ou pharmacie. Bientôt les curieux affluèrent. Je fus obligé de m'asseoir sur la fenêtre d'étalage ; de là, je prêchai bien avant dans la nuit, et j'ai lieu de croire que mes auditeurs n'auront pas reçu en vain la divine semence. Enfin, après avoir parcouru ces contrées durant un mois, je rentrai à Bangkok, où, depuis mon retour, plusieurs de ceux qui avaient entendu mes instructions sont venus recevoir le baptême.

« Avant-hier, nous avons terminé notre retraite spirituelle sous la direction de Mgr de Mallos. Je suis en ce moment stationnaire à Bangkok, parce que je n'ai pas les moyens pécuniaires d'entreprendre un nouveau voyage. Il serait cependant nécessaire que je reprisse mes courses apostoliques ; car mon catéchiste de la Mission de l'ouest m'écrit qu'une multitude de catéchumènes, impatients de me revoir, lui promettent de venir se préparer au baptême, lorsque je me serai construit parmi eux un asile. C'est parce que je suis sans ressource pour fonder cet établissement, que je diffère de me rendre à leurs sollicitations.

« De son côté, M. Ranfaing, qui est venu de Chantabon pour faire sa retraite avec nous, me conjure, presque les larmes aux yeux, d'aller établir dans son district une Mission chinoise; mais là comme partout, le manque d'argent oppose un obstacle insurmontable à nos projets. Il y a plus de dix endroits différents où je sais qu'il serait possible d'introduire notre sainte Religion; pour cela il

me faudrait de nouveaux catéchistes, et déjà, faute de pouvoir les entretenir, j'ai été forcé d'en renvoyer deux qui m'étaient d'un grand secours. Cette année, par la grâce de Dieu, et avec l'aide de notre cher confrère, M. Dupont, nous avons doublé la moisson du Seigneur. Il est constant qu'avec des Missionnaires et des catéchistes, il se ferait un bien immense parmi les Chinois qui habitent le royaume de Siam. Prions donc notre divin Maître d'envoyer des ouvriers à sa vigne, et de nous donner, par la main de nos frères d'Europe, les moyens d'accomplir l'œuvre de conversion et de salut.

« Je suis, etc.

« ALBRAND, *Missionnaire apostolique.* »

Extrait d'une lettre de M. Grandjean, Missionnaire apostolique, à MM. Micard supérieur, Coly et Gérard, directeurs du séminaire de St-Diez.

Bangkok, le 20 janvier 1842.

« Messieurs,

« Pardon mille fois d'avoir tant tardé à vous écrire. J'aurais voulu le faire plus tôt, n'eût-ce été que pour obtenir plus souvent de vos lettres ; car je suis au comble de la joie, quand j'ai le bonheur d'avoir sous les yeux seulement votre signature. Il me semble alors que je vous vois vous-mêmes, et que je m'entretiens réellement avec vous. Oh ! qu'il est doux, dans ces pays où les liens du cœur sont tous brisés ou méconnus, d'entendre la voix d'un véritable ami !

« Le bon Dieu me procura cette consolation au mois de novembre dernier, en me réunissant pour six semaines à M. Ranfaing, que je n'avais pas vu depuis trois ans ; il était venu à Bangkok par ordre de Monseigneur, pour y faire sa retraite avec nous ; mais lorsqu'il voulut s'en retourner, il ne trouva plus de barque pour Chantabon, en sorte qu'il lui fallut rester ici jusqu'après les fêtes de Noël. Nous profitâmes de ce contre-temps pour nous dédommager d'une si longue séparation. Les beaux jours, les doux moments que nous passâmes ensemble !

« Comme il n'y a point ici-bas de roses sans épines, il plut à Dieu de nous éprouver l'un et l'autre. Ce cher confrère tomba malade, et il n'était pas encore bien rétabli que je fus attaqué du choléra. Le mal me prit au milieu de la nuit, sans que j'eusse éprouvé aucune indisposition précédente, mais avec une violence telle que je

croyais bien ne pas revoir le jour. Je ne savais que faire. Un médecin appelé à mon secours était aussi embarrassé que moi, lorsque je me souvins d'un illustre martyr, Mgr Borie, que j'avais connu autrefois à Paris. Cet intrépide Missionnaire m'avait alors donné une image qu'il avait bien voulu signer en se recommandant à mes prières. Me voyant donc près de mourir, j'ouvris mon Bréviaire où était ce gage d'amitié; je le pris et le baisai avec respect, en conjurant ce vénérable confrère, s'il était au ciel, de m'obtenir ma guérison. Ma demande ne fut pas longtemps sans être exaucée ; environ une demi-heure après, je m'endormis d'un profond sommeil qui dura jusqu'au jour ; et lorsque je m'éveillai, je n'éprouvai plus qu'une grande lassitude qui me permettait à peine de lever la tête ; mais cette faiblesse même fut bientôt dissipée, car à neuf heures du matin je me levai, je marchai avec aisance, et mangeai pour la seconde fois avec presqu'autant d'appétit que si je n'avais pas été malade.

« Il paraît bien que, si la persécution annamite n'a pas cessé tout à fait à la mort de Minh-Mênh, elle est du moins très-ralentie; toutefois la guerre qui a lieu maintenant entre la Cochinchine et Siam, pourra bien suspendre encore nos rapports avec ce pays voisin. Tous nos pauvres néophytes, depuis l'âge de dix-huit ans à soixante et dix, sont appelés à prendre les armes; dans quelques jours nous n'aurons plus que des femmes dans nos chrétientés. Je suis maintenant occupé à confesser ces soldats, afin qu'ils puissent communier avant leur départ. Le croiriez-vous? pour toute solde ils ne reçoivent que trois taëls, environ trente-six francs par an ; de plus, lorsqu'il faut marcher à une expédition, ce qui arrive souvent, ils sont obligés d'emporter avec eux leur riz et leurs poissons secs (le roi ne les nourrissant pas); et, quand leurs provisions sont épuisées, ils n'ont d'autre

moyen de subsister que le vol et le pillage. Quel fléau pour le pays même qu'ils défendent, que le passage de ces multitudes affamées !

« Mais voici pour les familles de ceux qui combattent, une calamité encore plus désolante. Le prince fournit à chaque soldat un méchant fusil qui peut valoir tout au plus vingt à vingt-quatre francs; si ce malheureux est fait prisonnier, ou s'il succombe sur le champ de bataille, sa veuve est obligée de payer au roi soixante francs pour l'arme qui a péri entre les mains de son mari. Cette veuve est-elle pauvre? on la condamne sans miséricorde à vendre un de ses enfants pour acquitter la dette; et si elle n'a point d'enfants, elle est forcée de se vendre elle-même et de devenir esclave pour le reste de ses jours. Voilà comment sont payés ici les services rendus à la patrie. Pauvre peuple! quelle misère! Oh! chers amis, allez donc trouver tant d'impies, tant d'incrédules qui prétendent, dans leur fol orgueil, ne devoir qu'à la raison humaine la liberté et le bonheur dont ils jouissent, sans vouloir y reconnaître l'influence de la Religion chrétienne, qui les a faits ce qu'ils sont; engagez-les à passer à Bangkok, capitale d'un royaume qu'on dit civilisé, et ils verront ce que peut le génie de l'homme privé des lumières de l'Evangile. S'ils ne sont pas plus aveugles que les morts, certes ils ne tarderont pas à reconnaître jusqu'à l'évidence que la raison humaine est impuissante à régénérer un peuple, et que notre sainte Religion est la source de tout ce qu'on admire de beau, de bon et de grand en Europe. Au milieu de tant de misères, heureux encore ceux qui ont le bonheur de connaître le vrai Dieu et de lui offrir leurs peines! Mais hélas! que d'infortunés n'apparaissent sur la terre que pour pleurer et gémir, et ne la quittent que pour aller consommer leur malheur! C'est ici vraiment qu'il faut adorer et se taire.

« L'année dernière je n'ai baptisé que douze Siamois, et près de quatre-vingt-dix enfants d'infidèles à l'article de la mort ; dans ce moment j'instruis encore dix adultes auxquels j'espère conférer le baptême le samedi saint. Mais si le champ des indigènes est presque stérile, celui des Chinois et des Annamites est plus fructueux ; le nombre de ceux qui ont embrassé le christianisme en 1841, s'élève à près de deux cent trente, ce qui ne s'était jamais vu à Siam. La raison de cette différence tient surtout à deux causes : la première, c'est que tous les Chinois qui résident dans le royaume sont entièrement libres, tandis que les Siamois sont ou esclaves ou assujettis à des corvées royales, qui ne peuvent se faire sans participer à des cérémonies superstitieuses. La seconde cause est qu'on trouve facilement de bons catéchistes pour les Chinois, tandis qu'on n'en peut point rencontrer parmi les indigènes, qui sont trop légers, indifférents et très-paresseux. Quant aux Annamites, comme ce sont des prisonniers nouvellement arrivés de Cochinchine, le roi ne s'oppose pas à ce qu'ils se fassent chrétiens, et cela par politique, car il sait par expérience qu'une fois convertis, ils ne chercheront plus à s'enfuir; il protége même ceux qui embrassent la foi.

« Depuis longtemps vous nous faites espérer quelques confrères des Vosges : n'en viendra-t-il donc jamais? Ils doivent cependant voir que, quoique je paraisse faire peu de chose, j'ouvre encore les portes du ciel à près de cent enfants chaque année. Adieu, mes bien chers amis, je vous embrasse et suis, en union de prières et saints Sacrifices,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« J.-B. Grandjean, *Miss. apost.* »

Extrait d'une lettre de M. Clémenceau, Missionnaire apostolique de la Congrégation des Missions étrangères, à ses Parents.

« Mes très-chers Parents,

« Plus je vais, et plus je remercie le Seigneur de m'avoir appelé aux Missions. En France, où presque tout le monde est chrétien, on ne se fait pas une idée du malheureux sort des pauvres idolâtres ; pour le bien connaître, il faut avoir passé parmi eux plusieurs années : c'est alors qu'on se sent pénétré de la plus vive reconnaissance envers Dieu de ce que, par une miséricordieuse préférence, il nous a fait naître dans le sein de son Eglise.

« .... Depuis que les Missionnaires sont un peu plus mombreux à Siam, la Religion y fait des progrès sensibles. Il n'est pas rare de voir des familles entières mettre tous leurs effets dans une barque, et venir de très-loin trouver un Missionnaire pour lui demander l'instruction et le baptême ; après quoi, elles s'en retournent dans leurs villages, plus joyeuses que si elles avaient fait l'acquisition d'une grande fortune. Ces jours derniers, il s'en est ainsi présenté cinq, coup sur coup, dans une chrétienté voisine de notre collége. L'une d'elles était composée du père, de la mère, de la grand'mère et de sept enfants. Oh ! si nous étions en plus grand nombre, si nos ressources étaient plus abondantes, combien d'infidèles embrasseraient l'Evangile chaque année ! Que les catholiques d'Europe ne cessent point de prier pour leur conversion, et bientôt nous verrons des merveilles de la grâce !

« Clémenceau, *Miss. apost.* »

MISSIONS DE LA CORÉE.

Extrait d'une lettre de Mgr Ferréol, élu Evêque de Belline et Vicaire apostolique de Corée, à Mgr de Drusipare, Vicaire apostolique de Pondichéry.

Mongolie, dans le comté de Karlouskoul, 15 février 1843.

« Monseigneur,

« J'ai la douleur de vous annoncer qu'en 1839 il y a eu en Corée une persécution générale, dont Mgr de Capse et ses deux chers confrères, MM. Mauban et Chastan, ont été victimes. Comme probablement vous avez déjà reçu ou ne tarderez pas de recevoir la relation détaillée qu'en a laissée Mgr Imbert, je me contente de transcrire à Votre Grandeur la lettre que M. Chastan adressait à nos Vicaires apostoliques et à nos confrères, le jour même où il allait se constituer prisonnier.

Corée, 6 septembre 1839.

« MESSEIGNEURS ET MESSIEURS,

« La divine Providence qui nous avait conduits dans cette Mission à travers tant d'obstacles, permet que la paix dont nous jouissions, soit troublée par une persécution cruelle. Le tableau qu'en a tracé Mgr de Capse, avant son entrée en prison, et qui sera expédié avec ses lettres, s'il y a moyen, vous en fera connaître la cause, la suite et les effets. Déjà vingt-cinq confesseurs ont été décapités, cinq sont morts dans les tourments ou à la suite des tortures, plus de cent cinquante sont dans les fers. Le nombre des apostats n'est pas petit. Monseigneur avait pensé plusieurs fois à se livrer pour sauver ses ouailles; cependant, comme il ne s'agissait point de nous dans les supplices de la question, mais qu'on se bornait à dire aux chrétiens : « Apostasiez, sauvez votre vie, » nous craignîmes d'aigrir le mal au lieu de le guérir, en nous présentant aux mandarins.

« Vers la fin de juillet, ayant eu le bonheur de nous voir réunis, Monseigneur exprima le désir de nous renvoyer en Chine, et d'aller seul recevoir la couronne. Cette proposition nous affligeait beaucoup : le danger évident de mort qu'auraient couru, en nous sauvant, les bateliers et leurs familles, la fit rejeter. Aujourd'hui, 6 septembre, est arrivé un ordre du Prélat de nous présenter au martyre. Nous avons la douce joie de partir après avoir célébré une dernière fois le saint sacrifice. Qu'il est consolant de pouvoir dire avec saint Grégoire : *Unum ad palmam iter, pro Christo mortem appeto! Je désire mourir pour Jésus-Christ; c'est pour moi l'unique chemin du ciel!*

« Si nous avons le bonheur d'obtenir cette palme glorieuse *quæ dicitur suavis ad gustum, umbrosa ad requiem, honorabilis ad triumphum, qu'on appelle les délices de ceux qui la savourent, un ombrage propice au repos, le plus bel ornement du triomphe*, rendez-en pour nous mille actions de grâce à la divine bonté, et ne manquez pas d'envoyer au secours de nos pauvres néophytes, qui vont de nouveau se trouver orphelins. Pour encourager nos chers confrères qui seront destinés à venir nous remplacer, j'ai l'honneur de leur annoncer que le ministre Y, actuellement grand persécuteur, a fait forger trois grands sabres pour couper leurs têtes.

« Si quelque chose pouvait diminuer la joie que nous éprouvons à ce moment de départ, ce serait de quitter ces fervents néophytes que nous avons eu le bonheur d'administrer pendant trois ans, et qui nous aiment comme les Galates aimaient saint Paul ; mais nous allons à une trop grande fête, pour qu'il soit permis de laisser entrer des sentiments de tristesse dans notre cœur. Nous recommandons une dernière fois notre cher troupeau à votre ardente charité.

« Agréez, Messeigneurs et Messieurs, les humbles adieux de votre très-humble et très-obéissant serviteur et confrère,

« Jacques-Honoré Chastan, *Missionnaire apostolique de la Congrégation des Missions étrangères.* »

« Peu de jours après, ajoute Mgr Ferréol, nos chers confrères étaient en possession de la glorieuse palme due au double martyre de la charité et de la foi. Si le triomphe du pasteur est beau, ravissant, l'état du troupeau est bien triste et bien déplorable. Que de décombres! que de ruines!

« Jean-Joseph Ferréol, *élu Evêque de Belline, Vicaire apostolique de la Corée.* »

Lettre de Mgr Bonnand, Vicaire apostolique de Pondichéry, à MM. les Directeurs du séminaire des Missions étrangères.

Pondichéry, le 13 décembre 1843.

« Messieurs,

« Encore un triomphe pour notre bienheureuse congrégation ! encore un triomphe pour la sainte Eglise de Dieu ! Les Apôtres de la Corée ont scellé de leur sang la foi qu'ils annonçaient ; des néophytes, en grand nombre, les ont imités dans cet éclatant témoignage rendu à l'Evangile. Que le Roi de gloire en soit béni !

« J'ai reçu avant-hier des lettres de la Mantchourie qui m'annoncent d'une manière officielle, mais sans aucun détail, la persécution de 1839 en Corée, et le martyre de Mgr Imbert et de MM. Chastan et Mauban, nos vénérables confrères. Comme je sais de quelle sainte sollicitude vous êtes animés envers cette Eglise naissante que vos aumônes ont fondée, et combien vous avez à cœur son avenir, j'ai cru répondre à votre attente en m'empressant de vous communiquer ces nouvelles, si capables d'exciter l'admiration de tout le monde, et de ranimer la foi et la charité de nos frères d'Europe.

« Les néophytes de Corée qui ont échappé au glaive du persécuteur, n'ont point abandonné leur croyance : Mgr Ferréol m'écrit que, déjà trois fois, ils ont envoyé des courriers pour solliciter de nouveaux Missionnaires. Aussi le Prélat se disposait-il avec M. Maistre à voler à leur secours ; ils

n'attendaient, l'un et l'autre, que le moment favorable pour descendre dans l'arène encore rougie et fumante du sang de leurs confrères. Les trois grands sabres du premier ministre trouveront donc encore des têtes à couper, jusqu'à ce qu'ils s'émoussent ou que Dieu les brise !

« Je vous l'avouerai, Messieurs, si j'ai été profondément affligé en apprenant les affreux ravages de la persécution, si j'ai amèrement gémi sur les misères de ce pauvre peuple privé de ses pasteurs, mon cœur d'Evêque s'est aussi senti ému d'une sainte joie; il a tressailli d'une ineffable allégresse à la vue des triomphes annoncés dans les lettres que je vous transmets. Je ne parlerai pas de ces jeunes héros de douze ans, qui ont combattu avec toute l'intrépidité de l'âge viril; de ces vierges admirables, que le ciel s'est plu à protéger par des prodiges, et dont le courage ne cède en rien à notre héroïque et à jamais vénérée Blandine; de tous ces courageux athlètes choisis au milieu du troupeau naissant : j'en viendrai à la grandeur d'âme de ce Pasteur, de cet Evêque, digne des anciens jours, qui a eu non-seulement la générosité de se sacrifier lui-même pour ses brebis, mais de joindre encore à son holocauste celui des deux Apôtres qu'il s'était chargé de guider au combat. Je me prosternerai, dans ma profonde admiration, devant son dévouement, et devant celui de ces dignes Missionnaires qui ont ainsi reçu, en un jour, avec la palme du martyre, la triple couronne de la foi, de l'obéissance et de la charité; dévouement que rien dans les temps anciens ou modernes n'a jamais surpassé en héroïsme, que l'exemple d'un Dieu se livrant lui-même pour le salut du monde pouvait seul inspirer, et devant lequel ma misère s'humilie et s'anéantit. Oh ! pourquoi faut-il qu'une vie d'ingratitudes et d'infidélités m'ait éloigné sans espoir d'un semblable triomphe? Pourquoi faut-il renoncer pour jamais à voir cette mitre, pesant fardeau dont mon âme est parfois ac-

cablée, s'incliner un instant sous le sabre des bourreaux, pour se relever ensuite éclatante de gloire dans les splendeurs de l'éternité? O triomphe que je n'aurai point! ô mort, ô couronne glorieuse qui ne m'êtes point destinées! que vous êtes belles et désirables! belles de loin et de près! belles toujours, et surtout dans le sein éternel de Dieu!!!

« Excusez, Messieurs, ces épanchements de mon cœur; et agréez, je vous prie, les sentiments d'affectueux respect, etc.

« † Claude, *Evêque de Drusipare,*
Vicaire apostolique de Pondichéry. »

MANDEMENTS ET NOUVELLES.

Quatre Prélats viennent encore d'élever la voix en faveur de l'OEuvre ; ce sont Nosseigneurs les Evêques de Nice, de Faenza et de Fulde, et Mgr le Vicaire apostolique du pays de Galles. Après tant d'autres témoignages favorables, ces nouvelles marques de protection et d'intérêt ne nous donnent-elles pas le droit de répéter, à la gloire de l'Association, qu'il n'y a point d'institution pieuse dans l'Eglise qui soit plus solennellement approuvée ?

DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Le 6 décembre 1843, sont partis de Naples pour le Sennaar en Afrique M. Jérôme Serao et le frère Filippini, Lazaristes ; ils vont rejoindre M. Montuori qui a ouvert récemment dans ce pays une Mission importante.

Deux prêtres de la même Congrégation viennent de s'embarquer pour les Missions de la Chine : ce sont MM. Jandart, du diocèse de Lyon, et Yzabel, du diocèse de St-Flour.

Le R. P. Grégoire-Marie de Bene s'est embarqué à Gênes, le 25 février, avec trois autres Religieux capucins, savoir : les RR. PP. Louis de Ravenne, François-Antoine de Faberne, Paul-Antoine de la Maison-Neuve. Ces courageux Missionnaires vont se dévouer au salut des sauvages du Brésil qui sont encore assis à l'ombre de la mort.

Trois membres de la Société des Missions étrangères sont récemment partis de Brest pour la Chine, à bord du bâtiment à vapeur l'*Archimède;* ce sont MM. Davelny du diocèse d'Amiens, Chauveau du diocèse de Luçon, et Thivis du diocèse de Langres. Ils seront à la disposition du procureur de Macao.

Religieux de la Compagnie de Jésus, envoyés dans les Missions, en 1843, et dont le départ n'avait pu encore être annoncé.

Le 20 mars, se sont embarqués au Havre pour les Missions des sauvages de l'Amériqué, les PP. Tibère Soderini de Rome, Pierre Zerbinatti de Ferrare, Joseph Joset du diocèse de Bâle, et le F. Vincent Magri de Malte, Coadjuteur temporel;

Le 1er Juin, au Havre, pour les Missions des sauvages du Haut-Canada :

Les PP. Pierre Point, du diocèse de Reims,
Jean-Pierre Choné, — de Metz,
Et le Frère Adrien Lacoste; —

Le 24 août, à Southampton en Angleterre, pour le Bengale :

Les PP. Charles Havers,
Richard Raby,

Les FF. Scholastiques { George Thompson, Joseph Blond, Jean Bond, Henri Thompson;

Au commencement d'octobre, au Havre, pour les Missions Allemandes du nord de l'Amérique :

Les FF. Scholastiques George Williger et Michel Tüffer, tous les deux du diocèse de Bâle;

Le 29 octobre, à Livourne, pour la Syrie :

Les PP. Boniface Soragna, de Parme,
Louis Canuti, de Vérone;

En décembre, à Brest, pour la Chine :

Les PP. Adrien Languillat, du diocèse de Chalons-sur-Marne,
Joseph Gonnet, — de Viviers,
Louis Taffin, — d'Arras,
Adam Vanni, — de Chambéry,
Stanislas Clavelin, — du Doubs,
Et le Fr. Pamphile Sinoquet, — d'Amiens;

1844. — Le 1er mars, à Marseille, pour le Maduré :

Les PP. Désiré Audibert, du diocèse de Fréjus,
Laurent Punicelli, Louis Berlendis, } Italiens,
J.-B. Trincal, du diocèse du Puy,
Vincent Hugla, — de Rodez,
Prosper Bertrand, — de St-Claude,
Et les FF. Louis Gonon, — de Grenoble,
Maurice Gillard, — de Lausanne.

LYON, IMP. DE LOUIS LESNE.

MISSIONS DE LA CHINE.

DIOCÈSE DE NAN-KING.

Lettre de M. Faivre, Missionnaire Lazariste, à M. le Supérieur général de la Congrégation de Saint-Lazare.

Du séminaire de l'Immaculée Conception, le 6 mai 1841.

« Monsieur et très-honoré Père,

« Mon voyage à travers le Kiang-Si ne m'a rien offert de remarquable. Quelques montagnes découpées par la nature avec tant de symétrie qu'on les dirait taillées de main d'homme, et plusieurs orages épouvantables pendant lesquels la foudre tombait à chaque instant et de tous côtés, sont tout ce que j'ai rencontré d'accidents pittoresques sur ma route. J'avais entendu dire que les Chinois craignaient beaucoup le tonnerre; mais je vis le contraire de mes propres yeux; car dès que grondait l'orage, ils se mettaient à chanter, à rire aux éclats et à faire de

la musique. On prétend qu'ils agissent ainsi sous l'inspiration d'idées superstitieuses, croyant par là se rendre favorable l'esprit de la foudre, qu'ils appellent *Louči-Koug*, jadis mandarin chinois et métamorphosé par un empereur en maître du tonnerre.

« En traversant la province du *Tche-Kiang*, je visitai les chrétiens qui se trouvaient sur mon passage. Un d'entre eux, qui est plein de piété et qui occupe un emploi assez considérable au tribunal d'un mandarin de *Ku-Tcheou-Fou*, me montra les curiosités de cette ville, dont les principales sont une dizaine de canons qu'on dit avoir été fondus par les Missionnaires européens : quelques-uns d'entre eux sont au moins des pièces de 24. Je vis aussi une vieille cloche de sept pieds de haut, qui ressemblerait presque entièrement aux nôtres, si elle n'était percée à son sommet. Enfin je pénétrai dans le palais où le Vice-Roi séjourne dans ses voyages du *Fo-Kien* au *Tche-Kiang;* il a environ trois cents pieds de long sur cent de large ; la distribution en est assez régulière, et tout y est de la plus grande simplicité. En visitant la salle d'audience, je me disais à moi-même : Il pourrait bien se faire que je vinsse ici plus tard, par un tout autre motif que celui qui m'y amène aujourd'hui ; mais en me rappelant mes innombrables péchés, je sentis bien que j'étais indigne d'une si grande faveur.

« Je profitai encore de mon séjour dans cette ville, pour aller m'agenouiller au cimetière des chrétiens, qui en est à deux lieues. Chemin faisant, il m'arriva une petite aventure qui nous fit beaucoup rire. Comme nous apercevions du haut d'une montagne une foule de maisons groupées les unes auprès des autres, un des Chinois qui m'accompagnaient, me dit tout effaré : « O Père ! voilà un gros bourg, il faut nécessairement mettre vos lunettes vertes, pour qu'on ne voie pas vos yeux bleus. — Eh bien,

soit, répondis-je ; je mettrai mes lunettes.» A mesure que nous en approchions, je remarquais que le silence et le calme augmentaient : « Certes, dis-je, ces Chinois ne sont pas criards comme leurs compatriotes. » Arrivés aux premières maisons, nous ne vîmes et n'entendîmes personne, ce qui me surprenait de plus en plus. Enfin, je me hasardai à regarder par les fenêtres, et partout je ne trouvai que des morts. » Rassure-toi, dis-je au chrétien qui avait fait la bévue, il n'y a pas de danger que ceux-là voient mes yeux bleus.»

« Sur notre route, nous trouvâmes par milliers ces sortes de maisonnettes, bâties pour y renfermer les cercueils jusqu'au moment de la sépulture, qui ne se fait, bien souvent, que de longues années après le décès. La plupart sont assez jolies et ornées de différentes peintures emblématique représentant des fleurs, des oiseaux, et surtout force instruments de musique. C'est en voyageant ainsi presque continuellement au milieu des morts, que nous arrivâmes au cimetière des chrétiens, situé sur le penchant d'une colline, dans une très-belle exposition. Il a au moins deux cents pieds de long, sur quatre-vingts de large. Devant plusieurs tombeaux sont élevées des pierres sépulcrales, sur lesquelles on trouve des inscriptions chinoises qui rappellent, avec beaucoup de simplicité, les principales circonstances de la vie et de la mort du défunt.

« Près des néophytes reposent, comme des pères au sein de leur famille endormie dans la paix du Seigneur, les anciens apôtres de cette Mission : ils sont dans le caveau d'une antique chapelle dont il ne reste plus que quelques débris, entre autres une fenêtre un peu mieux conservée, qui semble avoir appartenu à la sacristie. Nous trouvâme la porte du sépulcre fermée, et ce ne fut pas sans

peine que nous parvînmes à l'ouvrir, n'ayant pour tout levier que nos bras et nos mains. Nous pénétrâmes dans le plus grand des trois caveaux, placé au milieu des deux autres : à l'entrée est le monogramme de N. S., et au fond s'élève une croix en pierre d'une petite dimension, qui protége seule les cendres de dix pères Jésuites, renfermées dans des urnes, avec l'indication du nom chinois de chaque Missionnaire. Il y a dans le caveau de gauche deux cercueils, contenant les corps des deux derniers Jésuites qui ont évangélisé la province du *Tche-Kiang*. Le caveau qui est à droite, sert de sépulture à deux catéchistes de Canton, qui accompagnaient les Missionnaires dans leurs courses apostoliques. Après cette visite qui se fit dans un religieux silence, nous nous mîmes à genoux, et récitâmes, non sans une vive émotion, quelques prières pour les âmes du Purgatoire ; puis nous reprîmes le chemin de la ville.

« Avant d'y entrer, nous passâmes près d'une vieille tour en briques, de forme hexagone, qui paraît avoir environ cent pieds de hauteur, et qu'on dit être de la plus haute antiquité ; les Chinois ont pour elle la plus grande vénération, et se croient fort heureux quand ils peuvent en extraire quelques parcelles, qu'ils conservent dans leurs maisons ou dans leurs barques, comme un talisman auquel est attachée la fortune. Cette croyance superstitieuse leur a inspiré un tel empressement à se procurer quelques débris de ce qu'ils appellent *la vénérable tour*, qu'elle est notablement dégradée à sa base, et qu'on a été obligé de l'enclore d'un mur fort élevé, pour la préserver d'une destruction totale.

« Le surlendemain, je m'embarquai pour notre Mission de *Nan-king*, où j'arrivai le matin de la fête de saint Vincent. N'ayant personne avec qui je pusse célébrer ce beau jour, je me réfugiai, par mes souvenirs, au pied

de la châsse de ce bon Père; et pendant toute l'octave, habitant en esprit auprès de notre cher trésor, je pris part aux chants, à la joie et au bonheur de nos confrères de la maison de Saint-Lazare.

« J'étais à peine arrivé, que je commençai à éprouver les mauvaises influences de la température de *Nan-king*, la plus insalubre, sans contredit, qui règne en Chine. Comme cette vaste plaine n'est guère qu'un marais à demi desséché, l'humidité y est extrême et produit des maladies bizarres, nombreuses, presque toujours fort graves, et assez souvent mortelles. Le climat, déjà si rigoureux envers ses propres habitants, l'est encore bien plus pour les étrangers, même quand ils ne viennent que des autres provinces de l'empire, et à plus forte raison s'ils arrivent d'Europe, où la température est si différente. Aussi, de tous nos compatriotes qui sont venus ici, on n'en connaît pas un seul qui n'ait fait une maladie de six mois ou d'un an. Sur douze prêtres qui résident dans cette Mission, onze étaient plus ou moins malades l'année dernière au mois d'octobre. C'est pourquoi tous nos confrères qui seront envoyés ici, doivent se préparer de bonne heure à la fièvre tierce, quarte et quotidienne, et feront bien de se munir de l'excellent livre du P. Boudon, intitulé : *Les Saintes Voies de la Croix*.

« Pour ce qui me concerne, je n'ai pas été plus épargné que les autres. Ce furent d'abord deux mois de fièvre maligne, ensuite dix attaques de la maladie que les Chinois appellent du *sable*, parce qu'elle couvre la peau de petites aspérités noirâtres, qui ressemblent beaucoup à des graines de poussière. Nos médecins dissertent savamment sur ses causes, ce qui ne les rend guère plus habiles à en prévenir les funestes effets. Quoi qu'il en soit, elle est prompte, violente, et décompose le sang avec tant de célérité que, dans peu de minutes, il se trouve entièrement cor-

rompu et figé dans toutes les veines. Les Chinois ont plusieurs remèdes contre cette maladie, qui est fort commune; mais le plus sûr et le plus efficace consiste à écorcher la peau avec un sapèque, sur les parties les moins charnues du corps. C'est le traitement que j'ai toujours employé, et sans lui il n'est pas douteux que j'aurais succombé aux premières attaques. La première que j'éprouvai fut si violente, que, dans moins de deux minutes, tous mes membres devinrent insensibles, et que je faillis mourir avant que le confrère chez lequel je me trouvais, eût fini de m'administrer l'Extrême-Onction. Vous dire quelle était ma joie, en me voyant si près de quitter ce monde de misères, serait chose assez difficile : mais lorsque je croyais entrer dans le port, le Seigneur en décida autrement et me relança en pleine mer. Dieu veuille que j'achève heureusement le voyage! Au reste, quand l'attaque de cette singulière maladie est très-forte, on souffre peu pendant l'opération de l'écorchement, parce que le sang n'a presque plus de vie; si au contraire elle est faible, c'est un véritable martyre.

« A la maladie du *sable* ont succédé des oppressions continuelles. Il me semblait à chaque instant que j'allais étouffer. Cela dura deux mois et plus, pendant lesquels je souffrais beaucoup, surtout à cause de la privation du sommeil, étant obligé de me tenir constamment debout ou assis ; car la moindre inclinaison du corps me donnait d'intolérables crises. Ces deux mois écoulés, je commençai a reposer un peu vers les quatre heures du matin, et alors je me disais : « Je suis à la règle ; nous avons ici sept heures d'avance sur Paris ; je me couche dans ce moment avec la communauté de Saint-Lazare. » Cette pensée me causait beaucoup de joie et de consolation. Depuis lors, ces oppressions sont toujours allées en diminuant, et maintenant j'en suis à peu près delivré.

« Mais c'est trop longtemps vous entretenir de mes misères. Quand je considère tous les tourments qu'a endurés notre cher et bienheureux confrère, M. Perboyre, je vois bien que mes petites infirmités ne sont rien ; je ne vous en aurais même pas parlé, si je ne savais le vif intérêt que vous prenez à tout ce qui concerne vos enfants.

« Veuillez recevoir, mon très-honoré Père, l'expression de mon profond respect et de ma parfaite obéissance,

« FAIVRE, *Miss. apost.* »

Extrait d'une lettre du même Missionnaire à M. le Supérieur général de Saint-Lazare.

Décembre 1842.

« Monsieur le Supérieur,

« La visite que Mgr de Bésy vient de faire dans le diocèse de Nan-king, en qualité d'Administrateur apostolique, a imprimé un nouvel élan à nos Missions. Comme le vénérable Prélat avait reçu du Souverain Pontife l'autorisation de publier un Jubilé, nous nous sommes aussitôt mis en campagne pour annoncer à nos chrétiens cette insigne faveur, et ranimer dans les âmes, à l'aide des exercices spirituels, les grandes pensées de la foi, si opposées aux fausses maximes du monde. Il va sans dire que le démon n'a pu voir sans entrer en fureur la guerre ouverte que nous lui déclarions ; mais Dieu était avec nous, et secondés de sa grâce, nous avons partout recueilli des bénédictions abondantes ; nos succès les plus signalés ont même été obtenus où nous avions rencontré plus d'obstacles.

« Nos deux confrères André Yang et Paul Tcheng, envoyés dans deux îles, au sein desquelles nous comptons six mille néophytes qui n'avaient pas été visités depuis sept ans, ont réussi presque au delà de toute espérance : les pieux fidèles ont salué leur venue avec une extrême joie ; car ils allaient enfin jouir, après une si longue at-

tente, du bonheur d'être admis à la Table sainte ; de leur côté, les pécheurs étaient ravis de trouver une si belle occasion de se réconcilier avec Dieu, et d'obtenir, avec le pardon de leurs fautes, la rémission des peines qu'ils avaient méritées. Restaient néanmoins quelques âmes faibles ou endurcies, qui refusaient la paix du Seigneur, parce que trop d'obstacles s'opposaient à leur conversion ; mais nos confrères déployèrent tant de zèle, les pressèrent avec tant de charité, qu'ils les ramenèrent presque tous dans le bercail du bon Pasteur, au grand contentement de ces pauvres égarés et de leurs familles.

« M. Lavaissière fut encore plus heureux. Au milieu de ses travaux apostoliques, il éprouva d'une manière bien sensible combien Dieu se plaît à protéger ceux qui se dévouent pour sa gloire ; car au moment où il passait près de Chang-Hay-Sien, et qu'il naviguait sur le fleuve qui baigne les murs de cette ville, la principale poudrière sauta en l'air tandis qu'on y introduisait dix mille tonneaux de poudre, amassés pour se défendre contre les Anglais, qui menaçaient alors le littoral. Cet accident coûta la vie à plusieurs centaines de Chinois, et en particulier à trois mandarins, dont l'imprudence, dit-on, a été cause de ce malheur. Les membres des personnes qui se trouvaient dans l'arsenal ou à peu de distance, ont tellement été mis en pièces, qu'on n'a pu reconnaître à quels corps ils appartenaient ; un grand nombre de maisons voisines ont aussi été renversées de fond en comble, et plusieurs quartiers de la ville notablement endommagés.

« Quant à notre cher confrère, emporté par la rapidité du courant, il se trouva trop éloigné pour que la commotion fût à craindre, ou qu'il pût être atteint par les blocs de pierre et les poutres enflammées que l'explosion lançait de toutes parts ; seulement il put contempler longtemps l'affreux spectacle que présentait, au-dessus

de la ville consternée, un nuage noir, formé par la combustion instantanée d'une si énorme quantité de poudre; la fumée était si épaisse qu'elle obscurcissait la lumière du soleil.

« Peu de temps après, la même Providence tira encore M. Lavaissière d'un péril non moins sérieux. Des païens, instruits de son arrivée, s'étaient ligués en grand nombre pour le saisir : ils accoururent en tumulte au lieu où il était, se promettant bien de ne pas laisser échapper leur proie; ils la manquèrent cependant, grâce à une issue mal gardée par laquelle s'enfuit le Missionnaire, malgré une pluie battante et par des chemins affreux. Mais les païens surent bientôt par leurs espions qu'il s'était retiré à demi-lieue de là, chez une famille chrétienne; aussitôt ils se mirent en route pour aller le surprendre dans sa nouvelle retraite, et déjà ils avaient cerné la maison lorsqu'on l'avertit du danger qu'il courait. Cette fois la vitesse de ses jambes ne l'eût pas sauvé. Il fallut recourir à un autre expédient, qui eut un plein succès. Déposant à la hâte ses habits de Missionnaire, il endossa le costume d'un paysan, s'arma d'un parapluie champêtre, sortit par une porte de derrière, la seule qui fût libre, et se mit lourdement en route, comme pour aller dans un village voisin. Un des espions l'ayant aperçu, se hâta de crier aux autres à tue-tête : « Oh là! voici l'Européen qui se sauve! » A ces mots, tous accourent sur les pas du fugitif; mais à peine l'ont-ils vu dans son nouvel accoutrement, qu'ils s'arrêtent désappointés : « Ce n'est pas « lui, ce n'est pas lui, répètent-ils tous ensemble; les Euro- « péens sont trop riches pour porter des guenilles, et trop « grands seigneurs pour aller à pied! » Ils revinrent donc fouiller la maison du chrétien; mais comme vous le pensez, toutes leurs recherches furent sans résultat; l'oiseau avait quitté la cage et n'était pas tenté d'y rentrer.

« Dans leur mauvaise humeur, les païens voulurent se venger sur la nacelle qui avait amené notre confrère dans le pays; ils vinrent donc au rivage, bien résolus de la mettre en pièces, et ils l'eussent fait sans la présence d'esprit du patron, qui du premier mot les arrêta, en leur demandant quels torts ils reprochaient à cette innocente barque, pour avoir formé le projet de la détruire. Après un moment d'hésitation, les plus forts logiciens de la bande répondirent qu'elle méritait d'être brisée parce qu'elle appartenait à un Européen. Cet argument n'ayant pas convaincu notre matelot, on le menaça du bâton et même de la mort, s'il continuait à opposer de la résistance. Comme il s'obstinait toujours à soutenir que le droit sur le bien d'autrui ne s'achète pas en donnant des coups, on cessa de s'en prendre à la barque, et on déclara n'en vouloir qu'aux effets qu'elle contenait. Cette fois, on ne lui laissa pas le temps de répliquer; le canot, pris à l'abordage, fut aussitôt pillé par l'ennemi. Sans doute, il n'y trouva pas les prétendus trésors que convoitait sa cupidité; mais quelques objets de religion tombés entre ses mains, forcèrent nos chrétiens à intervenir pour leur rachat, de peur que l'affaire ne fût portée au tribunal des mandarins. Après beaucoup de clameurs et de débats, on finit par s'entendre, moyennant quinze piastres que les assaillants se partagèrent entre eux, et qu'ils emportèrent comme un faible dédommagement de leur journée perdue, de leurs vaines fatigues et de leur entreprise échouée.

« Tandis qu'ils s'en retournaient honteux et mécontents, M. Lavaissière prenait le large dans la direction d'une chrétienté voisine, d'où il se fit porter, environ l'espace d'une lieue, à la résidence de Mgr de Bésy. Ce Prélat eut autant de surprise que de joie en le revoyant; car il le croyait déjà entre les mains des idolâtres, selon le

rapport qu'on lui en avait fait ; et sur ce faux bruit, voulant essayer s'il n'y aurait pas moyen de délivrer le prétendu captif, il avait envoyé ses catéchistes sur les lieux pour traiter de sa rançon. Heureusement ils trouvèrent le péril passé. Pleins de joie, ils revenaient en toute hâte annoncer cette bonne nouvelle à Sa Grandeur, lorsqu'en arrivant, ils la trouvèrent occupée à recueillir, de la bouche même de M. Lavaissière, les circonstances de son évasion.

« Comme ce succès, dû en grande partie à l'habileté de notre confrère, était capable de lui donner quelque peu d'amour-propre, Dieu permit qu'à peu de jours de distance, la veille de Noël, il lui arrivât une petite aventure propre à le retenir dans l'humilité. Il voyageait de nuit sur un fleuve, dormant en paix au fond de son canot, quand il fut assailli tout à coup par une dizaine d'hommes, qui se disaient satellites du mandarin de Chang-Hay-Sien, et chargés par lui d'examiner si les barques ne portaient point d'opium. Sous ce prétexte, ils se livrèrent à des fouilles très-sévères. Il y avait là une caisse d'ornements ; on l'ouvre, on la visite. « Oh ! s'écrie « la troupe, ce n'est pas un contrebandier, c'est un maître « de Religion : qu'il se rassure ; il n'a rien à craindre de « notre part. » Tout en disant ces mots, tout en le comblant d'égards, mes filous escamotent fort adroitement une belle étole neuve, une montre à réveil, avec un habit doublé en peau, et dix piastres par-dessus ; après quoi, ils se retirent en se confondant en excuses, et en montrant au pauvre dévalisé un air de protection auquel il attacha moins d'importance le lendemain, quand il vit au grand jour comme on l'avait joué.

« Nous n'en célébrâmes pas moins avec une grande joie les fêtes de Noël. Sept prêtres se trouvaient réunis dans notre chapelle, où s'étaient rendus, de tous les points de la Mission, une foule de néophytes, dont quel-

ques-uns avaient fait plus de soixante lieues pour avoir le bonheur de participer aux saints mystères. Dès neuf heures du soir, l'église, les appartements contigus et même la cour intérieure, sur laquelle on avait déployé une tenture en nattes, furent remplis de fidèles; alors on commença les prières analogues à la solennité. Elles furent suivies d'un sermon prêché par un prêtre chinois. A minuit, je montai à l'autel, et après l'évangile, j'annonçai à mon tour la parole de Dieu; puis, les messes se succédèrent sans interruption jusqu'au jour, et ce ne fut qu'après la dernière que nos chrétiens consentirent à se retirer, quoiqu'ils fussent restés debout pendant tout ce temps, afin d'occuper moins de place.

« Les fêtes passées, chacun de nous reprit le cours de ses Missions. Je dirai un mot des miennes. Dès le moment où mes forces, longtemps affaiblies, me permirent de soutenir les fatigues de ce ministère chéri, j'adoptai une règle que j'ai invariablement suivie, et qui m'a été de la plus grande utilité. Venait-on m'inviter au nom d'un village à y donner les exercices religieux, je commençais par déclarer à la députation que je me rendrais volontiers à ses désirs, mais que j'exigeais, comme condition rigoureuse, qu'ils fissent tous leur Mission; « car, ajoutais-je, un prêtre ne doit pas partager avec le « diable; il est mon ennemi, et vous savez qu'on ne par- « tage qu'entre frères. Vous êtes tous à Dieu; je veux « tous vous rendre à son amour; là-dessus je n'admets « point d'exception; ainsi voyez ce que vous avez à faire. » Ordinairement ils réflechissaient un instant en silence, pour se remettre de la surprise où les avait jetés ma réponse; puis ils s'inclinaient jusqu'à terre en signe de soumission, et après s'être relevés, ils me disaient : « Nous prions le Père de venir, parce que nous nous con- « fesserons tous. » Alors je les congédiais en leur disant :

« Allez porter cette nouvelle à vos frères, et s'ils ratifient
« vos promesses, vous viendrez m'inviter pour tel jour. »

« Ils partaient donc avec mission de transmettre mon ultimatum à leur village, qui se rassemblait sur-le-champ pour en délibérer, et sur son vote unanime, on me renvoyait les mêmes catéchistes pour m'annoncer le consentement universel. Peu après j'arrivais moi-même sur les lieux; je déclarais de nouveau mes intentions; j'étudiais la disposition des esprits, et après m'être bien rendu compte de l'état des choses, j'attaquais presque tous les jours le vice dominant de l'endroit.

« Dans la première Mission que je fis, je trouvai vingt-sept joueurs de profession, qui s'étaient établis à demeure dans un village, où ils consumaient tout leur temps, et dissipaient tout leur avoir. Je fis pour eux une suite d'instructions sur les malheurs qu'entraîne cette passion funeste. Ils en furent touchés. Chacun d'eux me promit qu'il ne jouerait plus de sa vie; et ils ont si bien tenu parole que les païens, étonnés de leur changement, se redisent les uns aux autres : « Il est venu un Euro-
« péen terrible qui a interdit les cartes aux gens de
« *Ta-Zang* (nom de cette chrétienté); depuis son pas-
« sage on ne trouve plus un seul joueur. »

« Et cependant, parmi ces pécheurs convertis, il s'en trouvait qu'on aurait pu croire incorrigibles. De ce nombre et à leur tête, était un bachelier militaire, tristement célèbre dans tout le district, qu'il scandalisait depuis vingt-trois ans par l'oubli de tous ses devoirs religieux, sacrifiant les jours et les nuits à sa passion favorite, ne sachant et ne faisant autre chose que manier les cartes, et ne voulant même plus coucher que dans les maisons de jeu. Malgré l'excès du mal, je le fis sommer par les chrétiens de songer à faire sa Mission. D'abord il refusa; mais je lui envoyai dire que s'il différait encore, j'irais

moi-même à lui. Voyant qu'il ne pouvait m'échapper, il se décida à venir : « C'est moi, pécheur, me dit-il d'un « air confus. — Qui es-tu, toi? — Je suis le bachelier « joueur. — Pourquoi n'es-tu pas venu plutôt? — Parce « que m'étant ruiné au jeu, je n'avais point d'habit propre « pour me présenter devant le Père. » Je profitai de cet aveu pour lui montrer l'abîme qu'il creusait sous ses pas ; je l'engageai à s'approcher du tribunal de la pénitence, ce qu'il fit de bon cœur. Maintenant il est rentré dans sa famille, qu'il édifie par sa régularité après l'avoir consolée par son retour.

« Dans le même temps, une femme qui résidait à sept lieues de notre chapelle, vint me trouver tout éplorée, en me disant que son mari l'accablait de mauvais traitements, parce qu'elle désirait faire sa Mission, et qu'elle était décidée à le quitter pour vivre en paix avec son enfant dans une autre chrétienté. Je lui représentai que son affliction l'égarait, qu'en apprenant sa fuite, son mari entrerait en fureur et deviendrait beaucoup plus méchant, tandis qu'au contraire, si elle prenait patience et continuait à prier pour sa conversion, elle finirait par le gagner à Dieu. Elle obéit, et étant rentrée chez elle, elle raconta à son mari que le Missionnaire était plein de charité, qu'il aimait beaucoup les hommes et surtout les grands pécheurs; qu'ainsi l'occasion était on ne peut plus favorable pour rentrer en grâce avec le Maître du ciel; elle eut soin d'ajouter que ce prêtre, si bon pour les hommes, recommandait aux épouses l'obéissance et la douceur. Notre Chinois en fut si touché qu'il vint, trois jours après, m'annoncer sa résolution de remplir désormais ses devoirs de chrétien, qu'il négligeait depuis vingt-deux ans. Je le préparai pendant quelques jours, après lesquels il fit sa confession et s'en retourna comblé de joie.

« Ma seconde Mission fut également bénie. Je me souviens avec bonheur d'y avoir rencontré une petite fille de dix ans, très-bien instruite de sa Religion, ce qui, à cet âge, est extrêmement rare chez les Chinois. Cet enfant désirait avec ardeur recevoir le sacrement de la Confirmation, que j'hésitais néanmoins à lui accorder parce que je la trouvais trop jeune. Je voulus m'assurer si son courage égalait son intelligence, et je lui dis : « Après que tu auras été confirmée, si le mandarin te « met en prison et qu'il t'interroge sur ta foi, que ré- « pondras-tu? — Je répondrai que je suis chrétienne par « la grâce de Dieu. — Et s'il te commande de renoncer « à l'Evangile, que feras-tu? — Je répondrai : Jamais. « — S'il fait venir le bourreau et qu'il te dise : Tu apo- « stasieras, ou l'on va te couper la tête, quelle sera ta ré- « ponse? — Je lui dirai : Coupe! » Enchanté de la voir si bien disposée et si fortement résolue, je l'admis avec joie au sacrement qui faisait l'objet de tous ses vœux.

« A côté de ces enfants prédestinés, il est de jeunes prodigues que nous avons eu le bonheur de rendre à leurs familles. L'un d'eux avait fui, sans qu'on sût où il avait porté ses pas. Je mandai le père du malheureux jeune homme, je lui rappelai que j'étais venu dans son village à la condition de réconcilier tous les pécheurs, que son fils étant de ce nombre, je voulais le ramener à Dieu aussi bien que les autres, et qu'en conséquence il fallait me le présenter avant trois jours. — « C'est impossible, s'écria-t-il; « je ne sais même pas où le prendre. — Il le faut, repris-je « avec fermeté : mets ta confiance en Dieu, fais des re- « cherches, et tu le trouveras. » En effet, dès le second jour, un chrétien de l'endroit qui traversait un bourg voisin, reconnut le fugitif, et l'engagea à rentrer sous le toit paternel, en lui faisant observer que le temps du Jubilé, s'il en profitait, serait pour ses parents un motif

de l'accueillir avec plus d'indulgence. L'enfant suivit ses conseils et rentra le soir même au logis.

« Mais, au lieu du pardon, il n'y trouva que la colère et la menace. Son père, irrité de ce qu'il avait déjà fui par trois fois sa maison, en emportant tout ce qu'il avait pu dérober, croyait avoir à venger l'honneur de sa famille, et ne parlait de rien moins que de tuer le coupable, ainsi que le pratiquent les Chinois païens, en vertu du droit monstrueux que la loi civile accorde aux parents sur leurs enfants incorrigibles. On se hâta de m'apprendre l'affreuse résolution de ce père indigné, et je le fis appeler à l'instant. Il vint avec son fils. « Serait-il vrai, « lui dis-je, que tu as la pensée d'ôter la vie à ton en- « fant? — Voyez-vous, Père, me répondit-il avec une « étonnante bonhomie, si je le tue, ce n'est pas que je « lui veuille du mal, mais parce qu'il est incorrigible; « à la conduite qu'il tient, il est évident qu'il est indigne « de vivre. — Ecoute-moi bien : maintenant tu te pré- « pares à faire ta confession, tu demandes à Dieu qu'il « te remette non-seulement tes péchés, mais encore les « peines temporelles qui leur sont dues, en t'accordant « l'indulgence du Jubilé; et tu veux être sans miséricor- « de envers ton propre fils! — Oh! Père, c'est que je « lui ai déjà pardonné deux fois. — C'est bien; mais dis- « moi encore, combien de fois t'es-tu confessé pendant le « cours de ta vie? — Père, cette fois-ci sera la onzième. — « Ainsi, Dieu t'a déjà pardonné dix fois; tu sollicites à cette « heure un onzième pardon, tu en demanderas peut- « être bientôt un douzième; et tu refuserais de faire « grâce jusqu'à trois fois! » A ces mots il se jette à mes pieds, et promet d'oublier les égarements de son fils, comme il désirait que le Seigneur oubliât les siens. J'invite à son tour le jeune homme à faire des excuses à son père. Déjà il est à ses genoux, avouant ses torts et dé-

plorant les chagrins dont il a abreuvé sa famille. Interrompu par son père qui le relève avec tendresse, il veut se prosterner devant moi; mais je l'arrête en lui disant que s'il doit quelque réparation, c'est aux chrétiens qu'il a scandalisés; aussitôt il s'humilie en leur présence, et cela avec une telle expression de repentir, que tous les assistants, émus et consolés, s'empressent de l'assurer que le souvenir de ses fautes est complétement effacé par la joie de son retour. Quelques jours après, le père et le fils s'approchèrent ensemble du tribunal de la pénitence, et on les vit s'asseoir à côté l'un de l'autre au banquet sacré.

« Avant mon départ de cette Mission, les chrétiens m'invitèrent à visiter le tombeau du fameux Paul Hu, ce ministre de l'empereur sous la dernière dynastie chinoise, qui le premier de ses compatriotes embrassa l'Evangile à la voix du Père Ricci, et non-seulement le pratiqua toute sa vie avec une admirable ferveur, mais le défendit encore pendant de longues années, avec autant d'habileté que de zèle, contre la cabale d'ennemis puissants, ligués pour en arrêter les progrès et l'étouffer à sa naissance. Les dénonciations calomnieuses portées contre lui à la cour, le déterminèrent à composer, pour sa propre justification, un livre aussi élégamment écrit que solidement raisonné, où il vengea la Religion des injures vomies contre elle par la mauvaise foi. Cette apologie, qui existe encore, dissipa en partie les préjugés nationaux, sans toutefois désarmer la haine des conjurés. Désespérant de tenir tête à l'orage, et craignant, s'il ne cédait, d'entraîner le christianisme dans sa disgrâce, l'illustre néophyte demanda à se retirer dans sa famille, ce que l'empereur lui accorda quoiqu'à regret. Il choisit *Chang-Hay-Sien* pour sa retraite. De là, toujours dévoué et toujours attentif à la cause de Dieu, il ne cessa de

protéger les Missionnaires, auxquels il rendit dans plusieurs circonstances des services signalés, en même temps qu'il continuait à se montrer le père du peuple par des bienfaits de tous genres, jusque-là qu'il obtint même du prince, pour tous les sujets, une réduction de moitié sur les tributs annuels. C'est ainsi qu'il acheva sa vie, au milieu des œuvres de bienfaisance et de charité, assistant les pauvres par ses largesses, fondant des églises pour la célébration des saints mystères, léguant à sa famille de grands exemples de vertu, à la Religion une de ses gloires les plus pures, et un nom universellement béni à sa patrie qui prit le deuil à ses funérailles. Il fut enterré près de la maison où il avait reçu le jour. Une place fut réservée à ses côtés pour son épouse et pour sa fille unique, la première néophyte chinoise qui eût consacré à Dieu sa virginité. Le tombeau du père s'élève à douze pieds au-dessus du sol, celui de la mère à environ huit pieds, et celui de leur fille seulement à six, comme pour témoigner de son infériorité et de sa dépendance envers ses parents.

« Autour du sépulcre, on voit, sculptés sur la pierre, les différents insignes de la dignité du grand mandarin. D'abord, ce sont deux lions terribles, qui figurent la grandeur de sa puissance : ils sont tournés l'un contre l'autre, et semblent prêts à se dévorer. Viennent ensuite deux chevaux, richement harnachés, qui, d'après les idées symboliques des Chinois, représentent la majesté du ministre impérial ; enfin, en se rapprochant du mausolée, et toujours sur la même ligne que les lions et les chevaux, deux brebis, également placées en regard, sont l'emblème du peuple que les gouvernants doivent paître en bons pasteurs.

« Quand j'eus parcouru en détail cette sépulture consacrée par de si touchants souvenirs, j'allai me repo-

ser chez des chrétiens qui comptent parmi leurs ancêtres les oncles du ministre. « Père, me dirent-ils, vous ve-
« nez de voir notre illustre parent, ainsi que son épouse et
« sa fille; maintenant ils veulent à leur tour vous rendre
« votre visite. — Comment donc? — Père, prenez patience, et vous verrez. » Là-dessus, ils sortirent de l'appartement que j'occupais, et se retirèrent dans une autre salle, d'où ils ne tardèrent pas à revenir, rapportant les images peintes en grand du mandarin et de sa famille; et soulevant avec respect le voile qui les couvrait, ils les tinrent assez longtemps suspendues devant moi en disant : « Pè-
« re, le ministre Paul et les siens vous saluent. » Je répondis : « Je suis très-sensible à leurs salutations et aux
« vôtres. J'espère que leur piété, transmise par vous à vos
« enfants, sera conservée à jamais dans votre maison
« comme un trésor héréditaire. Maintenant vous n'êtes
« pas riches; mais l'Ecriture-Sainte nous apprend que
« c'est une grande opulence de craindre et d'aimer le
« Seigneur. Persévérez dans la fidélité à vos devoirs
« de chrétiens, et, toute modeste que soit votre condi-
« tion, vous n'aurez rien à envier à la fortune. »

« Il m'est doux de pouvoir rendre à ces chrétiens, et en général à tous ceux que j'ai visités, ce glorieux témoignage, qu'ils font de la loi de Dieu la règle de leur conduite. S'ils ne portent pas la pratique des vertus à un très-haut degré, ils ne s'abandonnent pas non plus à de grands vices; il en est même beaucoup qui ont gardé toute la candeur de l'innocence : ce sont surtout ceux qui ont pu se grouper en familles sur un même point, et qui profitent de leur union pour s'animer mutuellement à la ferveur, par les charitables avis et les bons exemples qu'ils se donnent. Là, se conservent et les goûts simples et la foi primitive. Ceux, au contraire, qui vivent dispersés au milieu des païens, qui entretiennent avec

eux des relations habituelles, ou contractent des alliances toujours dangereuses, ceux-là tombent bientôt dans l'oubli de leurs devoirs, et finissent par devenir presque aussi vicieux que les infidèles qu'ils fréquentent.

« Ce qui contribue le plus puissamment, après le ministère évangélique, à conserver la piété parmi nos chrétiens, c'est qu'il y a dans presque tous les villages de bons maîtres et de bonnes maîtresses d'école, chargés d'enseigner aux enfants la doctrine catholique et les prières communes. Certaines localités étaient trop pauvres pour fonder elles-mêmes de semblables établissements; nous les en avons dotées à nos frais, et nous sommes pleinement dédommagés de nos sacrifices par le bien qu'ils procurent. Que n'avons-nous les moyens d'étendre ce bienfait aux familles isolées, dont les enfants ne peuvent, à cause de la distance qui les sépare, se réunir dans un même local! Dans ce cas, l'enseignement religieux est abandonné à la sollicitude des parents, qui s'en acquittent en général avec assez de soin; quand ils sont à l'aise, ils appellent auprès d'eux un maître particulier qui dirige l'éducation de leur jeune famille.

« Pour ce qui concerne les païens, quoique leur conversion soit très-difficile, à cause des motifs humains qui les empêchent d'embrasser la vérité, nous avons cependant la consolation d'en baptiser chaque année au moins deux cents dans les diverses parties de la Mission. Nous les recrutons, en grande partie, dans une certaine classe de femmes que Dieu semble prendre plus en pitié, parce que, victimes innocentes de la superstition populaire, elles ont encouru l'anathème que les Chinois appellent *le sort du malheur*. Voici comment on le jette. A l'époque des fiançailles, il est d'usage parmi les infidèles d'appeler un devin pour tirer l'horoscope de la jeune fille, et prédire ses futures destinées. Le prétendu sorcier,

qui ne demande qu'à gagner des sapèques, n'a rien de plus pressé que de répondre à l'invitation de ses dupes. Arrivé chez les parents, il se met à faire maintes simagrées pour mieux en imposer aux spectateurs; après quoi il présente à l'enfant une urne, dans laquelle sont renfermés les sorts, partie heureux, partie funestes, avec cette différence que les bons sont incomparablement les plus nombreux. La pauvre fille plonge en tremblant la main dans l'urne fatale, ignorant si c'est un riant avenir ou un héritage de malheur qu'elle en va tirer. Le hasard l'a-t-il favorisée? tout le monde la félicite, et les fiançailles se concluent sans retard; mais si la chance l'a trahie, son arrêt est prononcé, sa jeunesse flétrie, sa vie entière maudite; elle doit courber à jamais la tête sous le poids du mépris universel; pour elle plus d'alliance, pas même la pitié de sa mère; elle grandira, solitaire et abhorrée, sous le toit paternel dont elle est l'opprobre; car les païens ont tant de foi à ces augures, que le plus pauvre d'entre eux ne voudrait pas épouser la plus riche héritière qui aurait eu un *mauvais sort*, convaincu que cette alliance attire d'inévitables calamités. Nos chrétiens sont les seuls qui consentent à ces sortes d'unions, guidés en cela par l'espoir d'initier leurs compagnes aux vérités de l'Evangile; et en effet, elles deviennent ordinairement des modèles de piété et d'excellentes mères de famille.

« Je citerai maintenant quelques faits qui me paraissent de nature à intéresser votre piété. Le premier se rapporte à une femme qui, ayant été baptisée à l'âge de douze ans fut peu après emmenée par son époux idolâtre au sein d'une population toute païenne. Comme elle ne connaissait qu'imparfaitement les vérités de la Religion, elle ne tarda pas à en perdre le souvenir; cependant, elle retint la coutume de réciter son chapelet tous les jours :

c'était là son unique prière, car elle n'en savait pas d'autres. Son mari la pressa souvent de participer au culte des idoles; mais à toutes ses obsessions, elle répondit constamment avec énergie qu'ayant le bonheur d'être enfant du vrai Dieu, elle ne voulait pas honorer le démon son ennemi. On finit donc par la laisser tranquille.

« Elle continuait ainsi à vivre étrangère aux superstitions, dans un isolement religieux qui la désolait, sentant chaque jour s'affaiblir les dernières lueurs d'une foi confuse, et toujours plus pressée intérieurement, à mesure que la mort approchait, du désir de se réconcilier avec le Dieu de son enfance. Combien de fois elle s'informa auprès des païens, du lieu qu'habitaient les chrétiens ses frères! Mais, soit ignorance ou mauvaise volonté, ils lui répondaient tous qu'ils n'en connaissaient aucun. Plus de cinquante ans s'écoulèrent de la sorte en recherches infructueuses, sans qu'elle perdît néanmoins l'espoir qu'à la fin Dieu, touché de ses soupirs, lui enverrait un guide pour la conduire à l'assemblée des chrétiens. A l'âge de soixante-dix ans, un païen vint lui offrir des herbages à acheter. Après qu'elle eut fait sa petite provision, elle lui demanda d'où il était. — « Je suis, répondit le marchand, d'un vil-
« lage appelé le *Grand-Puits-Carré*.—Y a-t-il des chré-
« tiens dans ton voisinage?—Oui; ils ont même, dans un
« hameau peu éloigné du mien, une ancienne chapelle, où
« ils se rendent parfois en pèlerinage. — Si tu veux m'y
« conduire, je te donnerai quatre cents sapèques.—Bien
« volontiers, reprit le païen; je reviendrai dans trois jours.
« Tenez-vous prête, et nous irons ensemble. »

« Que ces trois jours d'attente furent longs à la pauvre veuve! Enfin son conducteur parut de grand matin. Il la trouva parée de ses habits de fête. Un palanquin était prêt à la recevoir, car elle ne pouvait plus marcher à cause de son grand âge; elle y monta et suivit le marchand,

qui la conduisit droit à l'antique chapelle, déjà ruinée en partie.

« Aussitôt qu'elle fut arrivée, elle se jeta à genoux pour remercier Dieu de l'avoir amenée dans une église consacrée à son culte ; et là, dans toute l'effusion de son cœur, elle fit des prières aussi longues que ferventes.

« Par une protection spéciale du Seigneur, il se trouva que la fête de Pâques tombait justement ce jour-là, et que les chrétiens d'alentour, selon qu'ils le pratiquent aux grandes solennités, vinrent au sanctuaire bâti par leurs aïeux, satisfaire leur dévotion accoutumée. Grande fut leur surprise, en voyant à genoux cette bonne vieille qu'ils ne connaissaient pas. Ils lui demandèrent qui elle était. Elle répondit qu'elle était chrétienne, qu'elle avait été séparée de ses co-religionnaires à l'âge de douze ans, et qu'elle demandait à Dieu, depuis lors, comme une dernière grâce avant de mourir, le bonheur de rencontrer quelques-uns de ses frères dans la foi. — « Vos prières « ont été exaucées, reprirent les néophytes; nous sommes « tous disciples du Sauveur, et nous venons aujourd'hui « célébrer sa résurrection sur le tombeau de nos anciens « Missionnaires. » A ces mots, transportée de joie, elle n'eut que la force de s'écrier, en fondant en larmes : « Oh ! « mon Dieu, je vous remercie de m'avoir amenée au milieu « des chrétiens que je cherche depuis si longtemps. »

« Quand elle fut revenue de sa première émotion, les assistants la pressèrent de raconter son histoire, ce qu'elle fit volontiers, pour rendre gloire à la miséricorde divine. Puis elle ajouta : « Il ne me suffit pas de vous avoir vus; « je veux savoir où vous résidez et vous apprendre où je « demeure, afin que je puisse communiquer avec vous « et recevoir vos visites ; car ce serait peu d'avoir re- « trouvé la voie du salut, si vous ne m'enseigniez à y « marcher. » Aussitôt on lui donna les noms qu'elle dési-

rait, et on prit celui de sa famille et de son village. Alors les chrétiens entonnèrent des cantiques pieux sur les tombeaux des douze Pères Jésuites, enterrés dans les caveaux de la chapelle, et après qu'ils eurent achevé leurs prières en commun, tous se retirèrent enchantés de l'heureuse rencontre qu'ils avaient faite.

« Mais notre septuagénaire, comment vous peindre son bonheur! Elle-même ne trouvait pas de termes pour l'exprimer. Cette journée, disait-elle, était la plus belle et la plus douce de sa vie. Elle revint à sa demeure toute rayonnante de joie, et fit appeler pour l'instruire, à défaut de Missionnaires, les catéchistes de *Hang-Tchou-Fou*, qui se rendirent aussitôt à son invitation. Malgré son grand âge, elle mit tant d'ardeur à apprendre la doctrine et les prières chrétiennes, qu'elle les sut en très-peu de temps. Aujourd'hui elle est, par sa ferveur, le modèle de toute la Mission. Sa grande dévotion est d'honorer l'immaculée Conception de la sainte Vierge. C'est à la protection de Marie qu'elle attribue toutes les grâces dont sa vieillesse est comblée; c'est par elle encore qu'elle espère obtenir une dernière faveur, la seule qu'elle ambitionne sur la terre, celle de voir son fils unique, qui est païen et bachelier, embrasser notre foi avant qu'il lui ferme les yeux. Il lit assez volontiers les livres qui traitent de la Religion; mais sa conversion n'en paraît pas plus prochaine. Cependant, comme il est pénétré de respect et d'affection pour sa mère, on espère qu'il cédera un jour à ses prières et à ses larmes, et que cette autre Monique ne mourra pas sans emporter au Ciel l'assurance d'y revoir son Augustin.

« Un second fait qui m'a été attesté, ainsi que le précédent, par notre confrère Matthieu Ly, fournira un nouvel exemple des soins mystérieux de la Providence en faveur de ses enfants les plus délaissés. A l'époque où les re-

belles avaient envahi la province du Hou-Pé, sur la fin du règne de l'empereur Kia-Kin, père du souverain actuel, ils enlevèrent un foule de femmes, dont plusieurs étaient chrétiennes. De ce nombre était une excellente néophyte, renommée par sa ferveur, que le chef des révoltés se choisit pour épouse, et qu'il décora pompeusement du titre de reine, se croyant lui-même un grand roi. Il lui témoignait le plus vif attachement; ce qui n'empêchait pas sa captive de le détester du fond de son cœur, comme le plus méchant homme de l'armée. Plusieurs fois, de concert avec ses compagnes d'infortune, elle avait tenté, mais toujours inutilement, de s'échapper des mains de ses ravisseurs, dont le joug lui devenait plus odieux, à mesure qu'elle voyait se multiplier les brigandages.

« Enfin, un jour que les rebelles délogeaient du pays qu'ils avaient ravagé, leur chef n'eut rien de plus pressé que d'envoyer sa prétendue reine au nouveau camp qu'il avait choisi, tandis qu'il s'y rendait lui-même à la tête de ses troupes. Elle cheminait tranquillement, montée sur un cheval dont un valet tenait la bride. Quand elle fut à peu près à une demi-heure du camp, se voyant presque seule, elle pensa que le moment de sa délivrance était venu, et comme pour épargner à son guide une inutile corvée, elle lui dit : « Il n'est pas nécessaire que tu te lasses à mener mon cheval; je saurai bien le conduire moi-même.» Le domestique ne demandait pas mieux que de voir sa peine allégée; il lâcha donc la bride. Aussitôt l'intrépide écuyère pique des deux, lance son cheval au galop, et laisse en peu de temps son homme bien en arrière. Celui-ci, ne soupçonnant aucune ruse, applaudissait à l'habileté de sa princesse, et par ses bravos l'encourageait à n'avoir pas peur, sans trop se presser de l'atteindre.

« Elle n'avait, certes, pas besoin d'être animée par ses cris pour précipiter sa fuite; bientôt elle ne les entendit

plus, et le perdit lui-même entièrement de vue. Un chemin détourné se présenta, elle l'enfila au hasard. C'était un sentier qui allait se perdre au centre d'une épaisse forêt, où elle ne trouva que de noirs charbonniers.

« Arrivée hors d'haleine auprès de la cabane d'un de ces hommes, déjà avancé en âge, elle lui dit en tremblant qu'elle était une captive, échappée des mains des rebelles, et qu'elle cherchait à rentrer dans sa famille. « D'où êtes-« vous? lui demanda le vieillard. » Elle cita le nom de son village, qui était fort éloigné. « Ce n'est pas chose « facile, reprit l'inconnu, que de vous en retourner; il « n'est pas non plus sûr pour moi de vous cacher dans « ma loge; car si les brigands découvrent votre asile, « il m'en coûtera la tête. Cependant, puisque vous vous « êtes confiée en moi, je ferai tout ce qui sera en mon « pouvoir pour assurer votre délivrance. »

« Notre fugitive mit alors pied à terre, et comme elle craignait que la vue de son coursier ne la trahît, elle le congédia à coups de verges, pour qu'il s'en allât où bon lui semblerait; après quoi elle entra dans la chaumière du charbonnier, qui lui donna pendant trois jours une hospitalité toute paternelle.

« Durant ce court intervalle, les rebelles, toujours poursuivis par les troupes de l'empereur, furent de nouveau forcés de lever leur camp et d'abandonner le pays. A peine s'étaient-ils retirés, que la courageuse néophyte, avec l'aide du vieillard, son protecteur, loua une barque qui la reconduisit dans sa famille, où son arrivée causa d'autant plus de joie, que ses enfants et son mari, croyant qu'elle avait été massacrée par les brigands, portaient déjà le deuil de sa mort.

2 janvier 1843.

« M. Daguin, qui avait bien voulu écrire sous ma dictée la lettre précédente, vient de partir pour la Tartarie, et, du lit où me retient la fièvre, je continue ma correspondance. D'abord, je dirai que cette maladie, ma fidèle compagne depuis quatre mois, ne présente rien de dangereux; c'est tout simplement une faveur de notre bien-aimé Jésus, qui veut me donner une petite part à sa très-aimable croix. En vérité, si je n'avais pas la fièvre, je serais fort embarrassé de ma personne; car pour le moment, je n'ai guère à faire autre chose que souffrir.

« J'attends sous peu Mgr Rameaux, qui doit venir faire la visite du *Tche-Kiang*. Quelle douce consolation ce sera pour moi de revoir ce cher condisciple et confrère, après vingt ans de séparation ! M. Laribe a dû aller, dans le mois d'août, au *Hou-Pé*, prendre des informations canoniques sur M. Perboyre et peut-être aussi sur M. Clet: j'ignore s'il est déjà de retour; mais ce que je sais bien, c'est qu'il a pris ma place, car j'étais bien résolu, en achevant la visite de nos Missions, interrompue par des circonstances imprévues, d'aller m'agenouiller sur cette terre arrosée du sang de nos martyrs, de recueillir soigneusement tous les exemples de vertu qu'ils y ont laissés, et d'emporter avec moi leurs cendres vénérables. Mes péchés, sans doute, m'ont privé de cette grâce.

« M. Baldus continue à faire le bien au *Ho-Nan*, avec les deux confrères qui sont sous sa direction. M. Simiand travaille aussi beaucoup et avec succès dans la Mission de Pékin. Je n'ai aucune nouvelle de la Mongolie. M. Danicours, secondé de M. Tcheou, a commencé la

prédication de l'Evangile dans l'île de *Tchu-San ;* il s'emploie tout entier à l'œuvre importante qui lui est confiée, et il y a tout lieu de croire que Dieu bénira ses efforts. Il m'a envoyé il y a peu de jours un bonze qu'il a converti, et dont la conduite fait espérer que non-seulement il deviendra un bon chrétien, mais qu'il pourra rendre des services signalés par ses connaissances étendues dans la littérature chinoise. M. Privas est constitué apôtre de la province du *Tche-Kiang :* déjà il a ouvert les exercices de la Mission, et il les poursuit avec beaucoup de zèle. Comme il savait bien la langue mandarine, il a appris avec une grande facilité l'idiome propre du pays. Je ne puis encore prévoir l'époque précise de mon retour à Macao (1). Je finis en recommandant les Missions de Chine, surtout celle de Nan-king, aux prières de la Compagnie, etc.

« J. FAIVRE, *Miss. apost.* »

---

(1) M. Faivre a été rappelé par ses supérieurs à Macao, pour y prendre la direction générale des Missions lazaristes en Chine.

Extrait d'une lettre du P. Estève, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à son Supérieur, en France.

Ko-Kiao, 26 mai 1843.

« Mon Révérend Père,

« Je commencerai par vous donner une nouvelle qui ne peut manquer de vous causer de la joie, c'est que dans la province de Nankin, où nous sommes fixés, le souvenir de nos anciens Pères est encore tout vivant dans le cœur des chrétiens. Les Chinois d'aujourd'hui ne les ont connus que par le récit de leurs aïeux ; et, toutefois, ils en parlent en des termes qui expriment la vénération la plus profonde, jointe à la plus vive reconnaissance. Cette heureuse disposition nous donne beaucoup à espérer. Une chose bien remarquable encore, et qui paraît également certaine, c'est que dans un grand nombre de familles qui ont jadis apostasié, on conserve soigneusement des crucifix, des chapelets, médailles et images ; et quand des chrétiens offrent aux possesseurs de l'argent pour les ravoir, ceux-ci répondent qu'ils ne veulent pas s'en défaire, parce que si leurs ancêtres ont attaché le plus grand prix à ces objets, de même un jour leurs descendants s'estimeront heureux de les trouver dans la famille.

«...... Dire qu'en Chine tout se fait à l'inverse de ce qui se pratique en Europe, serait tomber dans une exagération flagrante ; mais il n'est pas moins vrai qu'on peut signaler de nombreuses oppositions dans bien des usages. Ainsi,

pour commencer par ce que tout le monde sait, en Europe on écrit de gauche à droite ; en Chine, c'est au contraire de droite à gauche. Vos fashionables se pavanent d'une chevelure frisée et touffue ; les nôtres tirent vanité d'une tête rasée, d'une tête chauve, à la queue près. Pour vous, au fort de l'été, vous recherchez les boissons froides et à la glace ; ici, plus il fait chaud, plus on aime que le thé soit brûlant. Tandis que vous faites garder la diète au malade, nos docteurs lui recommandent de manger. C'est en se découvrant qu'un Européen témoigne du respect ; pour un Chinois, c'est en gardant le chapeau sur la tête. La place d'honneur, qui chez vous est à droite, en Chine est au contraire à gauche. Autant le goût de la danse est répandu en Europe, autant il est décrié en Chine ; c'est un exercice abandonné aux histrions. En Europe les habits de deuil sont noirs ; en Chine ils sont blancs, on réserve le noir pour les jours de fête. Vous croyez que le silence imposé aux enfants dans les moments d'étude, est nécessaire à leurs progrès ; en Chine, on veut qu'ils apprennent leurs leçons tout haut ; quand ils sont réunis en grand nombre dans la même école, et qu'ils crient tous, chacun de son côté, à tue-tête, c'est alors qu'ils étudient à merveille. Mais c'est surtout dans le langage que l'opposition est remarquable ; il est bien facile à un Européen, surtout à un Français, de connaître la construction des périodes chinoises, il n'a qu'à prendre le contrepied de sa manière ordinaire de parler : que la phrase soit longue ou courte, nos indigènes commenceront par où nous devons naturellement finir, et finiront, à quelques mots près, par où nous commençons.

« S'il y a contraste dans les usages, il n'y en a pas moins dans les idées. Sans parler de la profession des armes, qui est chez vous en si grand honneur, tandis qu'en Chine on en fait peu de cas, en Europe les per-

sonnes du monde s'efforcent d'éloigner de leur esprit et de leurs yeux tout ce qui peut rappeler la sévère pensée de la mort ; mais en Chine, une bière ferait plutôt plaisir à voir. A qui viendrait-il jamais dans l'esprit en Europe, que c'est faire un beau présent à un parent ou à un ami, que d'aller lui porter un cercueil ? En Chine, d'une part, on a très-bonne grâce à offrir, et de l'autre, on est très-flatté de recevoir un pareil cadeau. Une bière est un objet de luxe, dont on fait montre, jusqu'à ce que vienne le moment d'y entrer. En Europe, quand il y a un mort dans une maison, on le fait emporter au plus vite; en Chine, on le garde le plus longtemps qu'on peut. L'empereur a beau défendre cet usage, il ne manque pas de Chinois qui s'exposent à une sévère punition, pour conserver chez eux leurs parents défunts pendant des années entières.

« En certaines localités, ce n'est pas dans le lieu le plus retiré de l'habitation que sera placé le cadavre, mais dans l'endroit le plus exposé aux regards des allants et des venants. Un jour que j'allais rendre visite à un Chinois, la première chose que je vis en entrant, ce furent deux bières, l'une à droite, l'autre à gauche de la porte. Je dis à un enfant qui se trouvait là : Mon petit ami, sans doute il n'y a rien là-dedans. — Rien? me répondit-il en riant : il y a là mon père, et ma mère ici. L'empereur, du reste, ne craint pas plus que ses sujets de penser à la mort. Lorsqu'un nouveau prince monte sur le trône, l'usage est qu'il commence aussitôt à construire son tombeau au-dessous de son palais, et, partout où il va, il se fait, dit-on, précéder d'un cercueil.

« Veuillez, mon Révérend Père, recevoir l'assurance du respect profond avec lequel je suis, etc.

« Estève, S. J. »

VICARIAT APOSTOLIQUE DU SU-TCHUEN.

Extrait de deux lettres de M. Bertrand, Missionnaire en Chine, à M. Jurine, Directeur du Séminaire des Missions étrangères.

Tchoung-Kin-Fou, juillet 1842.

« Monsieur et cher Confrère,

« La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du 8 juin, m'est heureusement parvenue. J'essayerais peut-être de vous exprimer la joie qu'elle a répandue dans mon âme, si, par expérience, vous ne saviez combien sont précieux au Missionnaire les souvenirs d'un véritable ami. C'est bien sincèrement que je vous en remercie, et sans plus de préambule, je passe au récit des terribles fléaux qui ont ravagé mon pauvre district, depuis ma dernière lettre du mois d'août 1839. Sécheresse, stérilité, famine, peste, vols et brigandage universel : tels sont, en résumé, les événements qui se sont déroulés sous mes yeux. Permettez-moi d'esquisser ce triste mais véridique tableau de nos misères.

« Après deux ans de disette, suivie d'une peste qui avait décimé les habitants, on commençait à renaître à l'espérance ; la récolte, aux premiers jours de juillet.

paraissait devoir être abondante ; les esprits, abattus par tant de revers, reprenaient le goût de la vie ; mais le bras de Dieu devait s'appesantir encore sur ce malheureux peuple ! Comme on se préparait à la moisson, d'épaisses nuées d'insectes vinrent détruire en un instant cette dernière ressource ; et après avoir tout dévoré dans la plaine, on les vit gagner les plus hautes montagnes, ne laissant partout qu'une paille plus qu'inutile; car infectée par la morsure de ces insectes, elle devint une source féconde de maladies pour les animaux domestiques.

« Comment vous retracer la détresse où se sont trouvés nos infortunés montagnards? Chrétiens et païens, tous se croyaient à la fin du monde; on n'entendait plus que les cris de la misère : Qu'allons-nous devenir? qui nourrira nos enfants? de quoi nous vêtirons-nous? Les riches propriétaires, n'ayant ni riz ni argent, avaient suspendu tout commerce. La classe pauvre condamnée à une oisiveté forcée, et d'ailleurs sans aucune provision, n'avait d'autre ressource que de suivre les funestes inspirations de la faim ; aussi les voleurs, déjà si nombreux, se sont-ils multipliés à l'infini. Quelles horreurs n'ont-ils pas commises! Ces brigands, armés de coutelas, infestaient les chemins, circulaient dans les campagnes, sur les marchés, et même dans les villes. En dépit de la police chinoise, on les a vus dans la ville de *Lan-Tchòûan*, le poignard à la main, entrer en plein jour dans les boutiques et enlever tout ce qu'ils rencontraient. Leur résister était s'exposer à une mort presque certaine; et d'ailleurs la terreur qu'ils inspiraient était si générale, que les honnêtes gens n'osaient pas se réunir pour réprimer leurs excès. En vain le mandarin de l'endroit a-t-il déployé une louable activité, faisant stationner partout des satellites; c'était une digue trop faible pour arrêter le

torrent furieux, qui ne laissait que mort et misère sur son passage !

« Il a donc fallu en venir à des moyens extrêmes, et intimider les coupables par des châtiments inouïs. De fréquentes arrestations avaient été faites ; bientôt les prisons se trouvèrent remplies de ces malheureux, auxquels on laissa endurer toutes les horreurs de la faim, et après les avoir roués de coups, on finit par les brûler vifs.

« Ce supplice, inconnu jusqu'alors au Su-Tchuen, en effrayant les plus déterminés, ramena l'ordre dans la ville : mais la campagne n'a cessé d'être en proie à la dévastation ; dans les marchés les voleurs, confondus au milieu de la foule, enlevaient de côté et d'autre tout ce qu'ils pouvaient atteindre : argent, marchandises, habits, rien n'échappait à leur rapacité. La nuit, on dirait que le pays est au pillage. Les habitations rustiques étant construites en terre, il est facile d'y pratiquer une ouverture. Dès que le jour est à son déclin, les bandits se rendent sans bruit derrière la maison qu'ils veulent exploiter ; là, cachés au milieu des bambous, ils attendent le moment du plus profond sommeil ; alors ils font une brèche dans le mur, et à la clarté d'une bougie, ils se glissent dans les divers appartements, et enlèvent tout ce qui tombe sous leur main, sans même respecter les couvertures des gens endormis. J'ai dans mon district une quarantaine d'enfants qui étudient sous le même toit : or, pendant une nuit qu'ils reposaient tous profondément, une bande de malfaiteurs pénétra dans l'école, et déroba, entre autres effets, les habits et les couvertures du maître et des élèves, sans qu'aucun d'eux s'en aperçût. Jugez, d'après ce court exposé, si l'on peut être sans inquiétude sur les chemins et dormir en paix dans son lit. Cependant, grâce à l'aimable Providence qui veille toujours, comme une tendre mère, à notre sûreté, je ne suis jamais tombé entre les mains

des voleurs, quoiqu'ils aient essayé plus d'une fois de surprendre la maison où j'étais, et qu'ils soient même venus m'épier par la croisée.

« Pour vous faire une idée exacte de la misère qui a désolé mon district, il est bon que vous sachiez que dans ce pays, tout hérissé de montagnes, la culture fait toute la subsistance du peuple, et qu'une année de récolte médiocre suffit pour réduire un tiers des habitants à la pauvreté la plus affreuse. Si encore on pouvait avoir recours aux arts mécaniques et à l'industrie! mais c'est ici chose à peu près inconnue. En Europe, dans vos campagnes, un enfant de quinze ans, pour peu qu'il soit laborieux, trouve toujours à gagner sa vie; ici un jeune homme de dix-sept ans ne trouve rien à faire. Les hommes qui ont atteint la vigueur de l'âge, peuvent assez ordinairement s'occuper, soit à transporter des fardeaux ou des palanquins, soit à couper du bois ou à cultiver les champs; mais le modique salaire qu'ils en reçoivent, quatre ou cinq sous dans les temps ordinaires, ne saurait suffire à l'entretien de leur famille. Pour les femmes et les filles, elles n'ont d'autre gagne-pain que la filature du chanvre et du coton, et ce travail manque presque totalement aux époques de grande disette; d'ailleurs on exige des personnes qui s'en chargent, une petite somme pour cautionnement; en sorte que les plus misérables, celles qui n'ont absolument rien, ne peuvent se procurer de l'ouvrage. Je ne crois pas qu'il se trouve sous le soleil un pays où l'humanité soit plus malheureuse que dans ces montagnes. Pendant les années stériles, qui ne sont, hélas! que trop fréquentes, la plupart des gens n'ont pour tout aliment que des raves, des herbes et des racines; encore n'en ont-ils pas à satiété, et souvent ils en manquent tout à fait, comme cela est arrivé à la fin de 1841, époque où la famine fut à son comble.

« Comment vous peindre ces scènes déchirantes !

« Des essaims de pauvres, tant hommes que femmes et enfants, circulaient en tous sens, se jetaient sur les rizières, enlevaient les légumes des jardins, dépouillaient les vergers ainsi que les plantations de millet. Vainement les propriétaires se sont armés de fusils, et ont fait pendant la nuit l'office de garde champêtre; toute leur surveillance a été inutile contre des gens affamés, qui d'ailleurs n'avaient guère peur qu'on leur fît feu dessus; car si un Chinois s'avisait de tuer un de ces malheureux, aussitôt tous les parents du mort iraient dénoncer le meurtrier, qui se trouverait par là ruiné en procès. Que s'il venait seulement à frapper quelqu'un des voleurs, celui-ci par dépit, et pour se venger, irait peut-être se pendre à un arbre de son domaine, et appellerait ainsi la vindicte des lois sur le propriétaire, réputé l'auteur de sa mort.

« Il n'y a pas longtemps qu'un riche indigène, voisin de la famille où je passe le temps des grandes chaleurs, rencontra dans son champ un individu qui lui dérobait des courges : aussitôt de crier, de ressaisir les objets enlevés et d'éconduire son homme à coups de bâton. L'infortuné s'éloigna sans se plaindre; mais peu après, poussé par le démon de la vengeance, il revint se pendre à un arbre. Ses parents qui peut-être avaient fait complot avec lui, accourent dénoncer le fait au prétoire. Mandarins et satellites se rendent sur les lieux et condamnent le maître du terrain, qui fut heureux de se tirer d'affaire moyennant 4,000 taëls. C'est là un échantillon du caractère chinois et de la justice des mandarins. Les propriétaires peuvent bien arrêter les voleurs et les conduire aux magistrats, qui les châtient avec sévérité; mais cela entraîne des dépenses énormes; de sorte que le parti le plus sage est de prendre patience, de garder ses champs nuit et

jour, et d'en écarter les voleurs comme on écarterait un troupeau de moutons.

« Que de misères durant ces deux années! la faim a moissonné des millions de victimes. Plusieurs ont succombé sur les routes; il m'est arrivé dans mes courses d'enjamber des cadavres déjà en proie à l'infection. Quelques-uns, trouvant la mort trop lente, se sont jetés dans les fleuves, ou précipités du haut des rochers ; d'autres, en grand nombre, n'ayant plus la force de se traîner hors de leurs cabanes, s'y sont consumés en y mettant le feu.

« Pauvre peuple! encore s'il voulait se faire chrétien à l'heure de la mort et échanger sa triste vie contre un avenir plus heureux! mais non, ils restent sourds à nos sollicitations et expirent dans le désespoir.

« Dirai-je combien l'espèce humaine est dégradée sous l'empire de la faim? Des pères et mères ont refusé de partager leur dernière poignée de riz avec leurs propres enfants qui, après avoir poussé à leurs oreilles des cris lamentables pendant quelques jours, se sont éteints dans une maigreur effrayante. D'autres, pires que les tigres, ont tué les enfants qui venaient de naître, surtout les filles, ou les ont jetés à la voierie, comme chez nous on jette un petit chien qu'on ne veut pas élever. Ces pauvres créatures exposées sur le bord des rivières, au milieu des broussailles, ou dans des trous fangeux, font entendre des cris déchirants; et l'égoïste Chinois qui les voit ne s'en émeut point; que dis-je? il en rit comme si c'étaient de vils animaux. Pauvre peuple! que de fois j'ai senti mes entrailles émues à la vue de tant de malheurs! « Que n'avons-nous la liberté? me suis-je dit bien des fois. Je ferais au moins en petit ce qu'a réalisé saint Vincent de Paul en France. » Vœux inutiles! Ne pouvant sauver la vie du corps à ces petits enfants, j'ai cherché à procurer le salut de leurs âmes... Deux hommes instruits et quelque peu

médecins que j'emploie à cette bonne œuvre depuis huit mois, en ont baptisé six cent vingt-quatre, dont plus de cinq cents sont déjà montés au ciel.

« Pendant que j'étais en tournée apostolique, des fidèles se traînèrent jusqu'auprès de moi ; ils venaient me prier d'entendre leurs confessions, et de leur administrer les derniers Sacrements, parce qu'ils se croyaient sur le point de terminer leur malheureuse existence, n'ayant rien mangé depuis trois ou quatre jours. Vous auriez dit que c'étaient des squelettes ambulants. Je vous laisse à juger de ma douloureuse position ! Je leur distribuais tout ce qui était en mon pouvoir, et les renvoyais après les avoir encouragés et consolés de mon mieux. Mais mes ressources ont été bientôt épuisées, au point qu'après avoir tout donné, il ne me restait plus que l'unique vêtement dont j'étais couvert. Comment secourir tant de malheureux affamés? Je ne puis vous exprimer ce que mon cœur éprouvait de déchirements; cependant, en m'imposant les plus dures privations, en faisant tous mes voyages à pied, j'ai pu économiser quelques centaines de sapêques, ce qui m'a procuré le moyen d'en secourir un grand nombre, et la consolation d'en soustraire plusieurs à la mort.

« ...... Voyez ces essaims de femmes et d'enfants, qui descendent la montagne chargés de feuilles de chêne; et, plus loin, ces quelques bonnes femmes encore occupées à faire leurs fagots; elles sont chrétiennes, et ne sont en retard qu'afin de laisser défiler les païens, parce qu'elles désirent me parler. Remarquez comme elles sont joyeuses, malgré leur extrême misère ! Si on leur demande à quoi elles pensent ordinairement pendant leur pénible travail, elles répondent : « A Jésus portant sa croix. »

« Désirez-vous connaître l'usage de ces feuilles, qu'on recueille avec tant de soin? Eh bien, on les porte au mar-

ché pour acheter une poignée de riz ou de maïs, avec un peu de sel. Tous ces gens-là sont encore à jeun; leurs enfants, enfermés dans la cabane, comme de petits oiseaux dans leur nid, appellent à grands cris leurs mères, qui ne reviendront que bien tard, après avoir vendu leur ramée.

« Chaque jour, quelque rigoureux que soit le temps, elles vont sur ces montagnes, chercher leur aliment quotidien. Ce sera grande misère, lorsque ces feuilles seront épuisées!

« Sur ces mêmes montagnes, se trouvent aussi plusieurs mines d'une espèce de terre grasse, assez semblable à celle qu'on emploie dans mon pays pour cimenter les fours. Vous ne croiriez pas qu'elle sert ici à nourrir une infinité de malheureuses familles! Dans les temps de disette, c'est une branche de commerce activement exploitée; on vient la chercher de très-loin, pour la vendre dans les marchés à sept ou huit lieues à la ronde. On la réduit en forme de petits pains, qu'on fait cuire sur les charbons.

« Ceux qui ne sont pas à la dernière misère, ont soin de la moudre avec un peu de maïs ou de froment, ce qui la rend plus facile à avaler. Vous pensez bien que quelque expédient qu'on emploie, on ne parviendra jamais à en faire un aliment solide; elle n'a d'ailleurs aucun goût, et me paraît très-indigeste; aussi, plusieurs de ceux qui s'en nourrissent, ont-ils contracté des maladies graves, en sorte que je la crois, sinon nuisible, du moins plus propre à amuser la faim qu'à l'apaiser.

« Fouiller dans les entrailles de la terre, la dévorer en guise d'aliment, voilà sans doute le *nec plus ultra* des lamentables inventions de la faim! J'en ai cependant une autre à vous signaler, dont la seule pensée me fait frémir d'horreur : des païens ont trouvé plus substantielle

la chair humaine ! Mais pour ne pas fatiguer votre cœur par de trop longs récits, dignes assurément de figurer dans les annales de l'anthropophagie, je me contenterai de citer un seul trait.

« Deux individus, mari et femme, mendiants de profession, s'étaient retirés dans un antre de difficile accès, sur le bord du *fleuve Bleu*, près de la ville de *Tchoûng-Kin*. Le mari sortait chaque matin pour aller quêter du riz à la ville, et regagnait ensuite sa tanière, où l'horrible festin se préparait en son absence. Ils étaient là le reste du jour comme un couple de tigres, guettant leur proie. Malheur aux passants qui se laissaient prendre à leurs invitations perfides ! une fois sous leurs griffes, plus de moyen d'échapper à la mort ! Après les avoir garrottés, on les mettait en réserve pour être ensuite égorgés selon le besoin ; les plus gras avaient l'avantage de passer les premiers, et leur graisse aidait les survivants à prendre de l'embonpoint.

« Un soir du mois de janvier, comme ils se disposaient à satisfaire leur sauvage appétit, des satellites aperçurent, en côtoyant le fleuve, une pâle lumière qui semblait sortir du sein des rochers : curieux d'en connaître les habitants, et secondés par la clarté de la lune, ils se mirent à gravir la montagne jusqu'à la hauteur de l'antre souterrain. Les deux monstres les accueillirent très-poliment ; ils répondirent si bien aux questions qui leur furent adressées, que les satellites, ne voyant rien qui leur inspirât le moindre soupçon, songeaient déjà à se retirer, lorsqu'une voix étouffée, sortant du fond de la caverne, vint frapper leur attention. Elle implorait du secours. Aussitôt ceux-ci de pénétrer plus avant, et de chercher dans tous les coins de ce repaire affreux. Ils trouvèrent bientôt, derrière un tas de broussailles, un jeune homme, pieds et poings liés, qui s'empressa de leur

dire comment les deux cannibales l'avaient jeté dans cet endroit, où ils l'engraissaient pour le manger à son tour. Combien d'autres horreurs ne se révélèrent pas aux recherches des satellites! Mais je tire le voile sur les détails de cette boucherie humaine.....

« On assure que plus de trente individus avaient déjà été dévorés. Inutile de vous dire qu'on arrêta ces anthropophages. Conduits à la ville et traduits devant le mandarin, ils ont reçu une si rude bastonnade, que la femme a expiré sous les coups; son mari ne lui a survécu que pour avoir la tête écorchée et tranchée.

« Vous me pardonnerez ce hideux tableau que je n'ose achever, après l'avoir entrepris pour vous donner une idée de notre situation et de nos misères. Si je crains de vous révolter par de simples récits, jugez de ce que j'éprouve en assistant moi-même, chaque jour et depuis deux ans, au spectacle de tant de calamités!

« A tous les maux dont j'ai déjà parlé, s'en est joint un plus horrible encore, au commencement de cette année : c'est la peste qui s'est manifestée dès le mois de décembre dans la partie orientale de ma Mission. Semblable à un incendie que le vent alimente et propage, ce fléau a fait en peu de mois des progrès si rapides, qu'au mois d'avril de cette année tout mon district s'est trouvé infecté, et bientôt ses ravages se sont étendus sur le reste du *Su-Tchuen*. La contagion s'attachait surtout à la classe pauvre, aux personnes qui avaient eu à souffrir de la faim. Le nombre de morts est incalculable, on les compte par millions. Les chrétiens n'ont pas été plus épargnés que les infidèles. Pendant l'espace de trois mois, j'ai été uniquement occupé au secours des pestiférés, j'ai travaillé au delà de mes forces, sans cesse en course, gravissant, descendant de hautes chaînes de montagnes, quelquefois par un déluge de pluie.

« Très-souvent, après la messe, je prenais le saint Viatique, et le portais à une demi-douzaine de malades, disséminés sur un rayon de cinq à six lieues.

« Oh! comme ces pauvres gens étaient contents de me voir! ils croyaient leur salut en sûreté lorsqu'ils avaient pu recevoir les sacrements. Quelquefois je leur demandais s'ils n'avaient pas peur de mourir? « O mon Père! me répondaient-ils, maintenant que je me suis confessé et que je possède le bon Dieu dans mon cœur, qu'aurais-je à craindre? Je sais bien que je suis un pécheur, mais j'ai confiance aux mérites de Jésus-Christ, qui sont bien plus grands que mes fautes. »

« ..... Que vous dirai-je maintenant de l'état de la Religion dans ces terres lointaines? Elle continue à jouir de la même tranquillité que les années précédentes. Il y a bien eu dans certaines provinces quelques persécutions locales; mais, au Su-Tchuen, nous n'avons entendu gronder l'orage que de loin, et nous en avons été quittes pour de légères tracasseries et pour un peu de peur. La paix n'a pas été troublée un seul instant dans mon district, où j'exerce depuis six ans mes fonctions sans avoir été inquiété en aucune manière, parce que les mandarins sont assez bons, qu'ils regardent les chrétiens comme un peuple fidèle, et savent le distinguer des sectes turbulentes qui de temps en temps s'organisent contre la sûreté de l'état: en vain des païens jaloux ont essayé de les compromettre, en les peignant sous les couleurs les plus noires et les confondant avec les sociétés secrètes; certains que de telles accusations n'étaient dictées que par l'envie de nuire, les magistrats ont répondu par des éloges bien glorieux à nos néophytes.

« Une chose qui contribue à rendre les mandarins favorables aux chrétiens, c'est qu'ils savent fort bien que

ceux de leurs prédécesseurs qui ont sévi contre la Religion, ont fait des fins tragiques ou ont été disgraciés, non pour avoir été persécuteurs, mais pour d'autres fautes que le bon Dieu, afin de les punir sans doute de l'abus qu'ils avaient fait du pouvoir, a permis qu'ils commissent ou qu'on leur imputât.

« Je vous embrasse cordialement dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie, et vous prie de me croire toujours,

« Monsieur et bien cher Confrère,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« J. Bertrand, *Miss. apost.* »

Lettre de Mgr Pérocheau, Evêque de Maxula, Vicaire apostolique du Su-Tchuen, à M. Langlois, Supérieur du séminaire des Missions étrangères.

Su-Tchuen, le 1er septembre 1841.

« MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

« Je n'ai ici que trois prêtres qui jouissent d'une parfaite santé ; les six autres confrères sont très-faibles. Je viens d'ordonner un prêtre chinois. Trois écoliers du collége de Pinang sont heureusement arrivés au Su-Tchuen en décembre dernier ; ils doivent, avant d'être promus aux saints ordres, accompagner quelque Missionnaire européen pour revoir leur théologie, et apprendre à connaître les affaires et les hommes.

« Point de nouvelles fort consolantes à vous donner sur la Mission. Le nombre des voleurs augmente toujours. L'absence d'une grande partie des troupes envoyées à Canton accroît leur audace. En beaucoup d'endroits, sous prétexte d'empêcher la contrebande de l'opium, ils font ouvrir les caisses des voyageurs, pour en extorquer de l'argent. Les dangers sont grands presque partout. On prononce souvent de très-mauvais propos contre nos fidèles, à l'occasion de la guerre ; quelquefois on crie dans les rues que les chrétiens vont se révolter, et s'unir aux Anglais. Heureusement les gouverneurs de la province n'y sont pour rien. L'empereur s'est même fait notre apologiste, en écrivant à tous les mandarins

qu'il y a une immense différence entre la doctrine des Anglais, et celle des chrétiens chinois. Son intention est probablement d'empêcher qu'on ne vexe et irrite les catholiques, sous prétexte que les Anglais adorent le même Dieu. La politique entre sans doute pour quelque chose dans une telle déclaration. Vers l'époque où est arrivée cette lettre de l'empereur, le mandarin de la ville de Tchong-Kiang ordonna à un chrétien qui lui avait été déféré pour cause de Religion, de réciter le décalogue et diverses prières, selon les titres inscrits dans un de nos livres qu'il tenait à la main. Le néophyte obéit; le magistrat convaincu qu'il était véritablement chrétien, au lieu de blâme lui donna des louanges, le renvoya libre et fit durement frapper l'accusateur comme perturbateur du repos public, lui disant que professer la Religion chrétienne n'était point un crime.

« Il y a en Chine des sociétés secrètes, dont le but principal est de chasser la dynastie tartare. Les mandarins qui connaissent notre Religion, savent bien qu'elle n'est pas du nombre de ces sectes : c'est pourquoi le juge dont je viens de parler, voulut s'assurer si le prévenu était véritablement des nôtres.

« A la capitale du Su-Tchuen, le grand mandarin Fou est notre ami, bien qu'il n'ose pas le paraître ; nous devons à sa bienveillance plusieurs services signalés, entre autres l'élargissement d'un prêtre chinois et de plusieurs fidèles, arrêtés l'année dernière, et presque aussitôt relâchés, parce qu'au lieu de féliciter les satellites, il avait improuvé leur zèle.

« Ce sont les grandes vertus de Mgr de Tabraca (1) qui

---

(1) Mgr Gabriel-Taurin Dufresse, évêque de Tabraca, vicaire apostolique du Su-Tchuen, décapité pour la foi le 14 septembre 1815.

ont si bien disposé son cœur envers les chrétiens. Durant la captivité du saint Martyr, ce mandarin lui parla souvent, et il demeura persuadé de l'innocence du prisonnier et de la divinité de l'Evangile. Depuis, il a dit plusieurs fois à un chrétien, son ami, qui me l'a rapporté : « Il n'y a qu'une religion vraie et divine qui « puisse inspirer d'aussi grandes vertus dans une telle « position. Si je pouvais être en même temps chrétien et « mandarin, j'embrasserais sans délai une religion si « parfaite. » Daigne le Seigneur lui donner la force de renoncer à sa dignité pour sauver son âme.

« Dieu continue de bénir nos efforts pour procurer le baptême aux enfants des infidèles. Dans le cours de l'année, 17,825 de ces enfants ont été baptisés en danger de mort; environ, 11,800 sont allés peu après au ciel louer Dieu et intercéder pour nous. 313 néophytes ont été admis au catéchuménat, et 406 catéchumènes ont reçu le baptême. Nous avons 54 écoles de garçons et 114 écoles de filles.

« J'ai l'honneur, etc.

« † J.-L., *Evêque de Maxula*,
Vic. apost. du Su-Tchuen. »

Extrait d'une autre lettre du même Prélat à M. le Supérieur du Séminaire des Missions étrangères.

Su-Tchuen, 3 septembre 1843.

« Dans le cours de l'année qui vient de s'écouler, 20,068 enfants infidèles ont reçu le baptême en danger de mort ; 12,884 d'entre eux sont allés peu après au Ciel prier pour nous ; 389 adultes viennent encore d'être baptisés.

« Cette année, nous avons été un peu moins alarmés que par le passé. Il y a eu dans quatre endroits une petite persécution ; des chrétiens ont été conduits aux mandarins ; quelques-uns ont apostasié, les uns tout de suite, les autres après avoir supporté de longs et cruels tourments : mais ils ont en bien plus grand nombre généreusement confessé la foi, répondu avec courage, souffert beaucoup, et ont été renvoyés chez eux, sans avoir témoigné la moindre faiblesse, les uns après quelques jours de détention, les autres après plusieurs mois de prison et de cangue. Un des mandarins a fait publiquement, dans son prétoire, l'apologie de la Religion, et a donné des louanges aux confesseurs de la foi : il était mécontent qu'on lui eût amené des gens innocents, disait-il, calomniés par de mauvais sujets qui feraient mieux d'imiter leurs vertus. Il aurait, ajoutait-il, refusé la permission de les arrêter, si on lui eût dit qu'ils étaient chrétiens. Daigne le Seigneur inspirer de tels sentiments à tous ses collègues !

« Plût à Dieu que les Anglais missent, pour une des conditions de la paix, la permission de faire connaître et aimer Dieu en Chine! Si un tel bonheur arrivait, et que le Ciel bénît nos efforts, que de millions d'âmes, dans l'empire et les royaumes voisins, augmenteraient le nombre des élus! C'est le refrain de toutes mes lettres, parce que c'est le désir continuel de mon cœur. J'espère que les ardentes prières et les généreuses aumônes des Associés de la Propagation de la Foi accéléreront des temps si heureux.

« Agréez, Monsieur le Supérieur, etc.

« † J.-L., *Evêque de Maxula, Vic. apost. du Su-Tchuen.* »

Extrait d'une lettre de M. Freycenon, Missionnaire apostolique, à M. Freycenon, son oncle, curé de Tiranges, dans le diocèse du Puy.

« Mon très-cher Oncle,

« Depuis cinq ans que j'évangélise ces pays lointains, j'ai déjà couru bien des dangers, supporté bien des afflictions : vous les raconter toutes serait trop contrister un cœur aussi aimant que le vôtre. Je me bornerai à vous dire que le Seigneur me fait la grâce d'accepter toutes mes peines avec une entière résignation. Pourquoi serais-je triste de ce que Dieu veut ?

« Au mois de juillet dernier, j'allai passer deux jours à *Tchêu-Tou-Fou*, capitale du *Su-Tchuen*. Cette grande ville chinoise a un fort bel aspect. Ses rues sont larges pour la plupart, assez bien alignées, pavées en pierres carrées comme à Paris, et encombrées d'allants et de venants. Plusieurs quais l'embellissent. C'est là qu'on trouve les boutiques les plus apparentes, dont l'étalage se compose en grande partie d'articles européens : j'y ai vu vos draps, vos soieries, vos rubans, foulards, calicots, montres, horloges, ciseaux, etc. Tous ces objets sont à un prix exorbitant. Je marchandai une petite pendule qu'on aurait eue en France pour quinze à vingt francs : on ne voulut pas me la céder pour cinquante-cinq *taëls* ; or, le *taël* vaut à peu près sept francs cinquante.

« Ne croyez pas pourtant que ces boutiques soient d'une grande richesse. Je demandai à un homme d'affaire quelle valeur pouvait représenter le plus brillant magasin de la ville, et il me répondit qu'elle ne dépassait pas deux ou trois mille onces d'argent, c'est-à-dire deux ou trois mille *taëls*. Si vos maisons d'Europe n'avaient pas d'autres capitaux en circulation, les amis du luxe se croiraient bien à plaindre ; ici, cela passe pour un commerce très-étendu.

« L'habitation que j'occupais, en face du palais du gouverneur appelé *Tsoung-Tôu*, me permit d'examiner tout à mon aise ce dignitaire et sa nombreuse cour. Le lendemain de mon arrivée, j'aperçus de ma chambre un drapeau jaune arboré à la pointe d'un mât ; je demandai ce qu'il signifiait, et j'appris qu'on le hissait chaque fois que le *Tsoung-Tôu* devait sortir dans la journée. Il sortit en effet. Un seul coup de canon fut le signal du départ. Aussitôt une musique grotesque se fit entendre : on eût dit le son d'une corne de berger, mêlée au bruit d'une trompette criarde. Je vis défiler à la suite du gouverneur les gens de sa maison, ses gardes du corps, ses cavaliers, ainsi qu'une foule de mandarins grands et petits. Quand ces dignitaires sont en marche, ils ont toujours nombreuse escorte ; qu'ils soient en litière ou à cheval, un serviteur déploie sur leur tête un large parasol rond, un autre les rafraîchit à grands coups d'éventail, un troisième tient la main à la bride du cheval, ou au bras du palanquin, tandis que le grave personnage se rengorge dans sa vaniteuse indolence.

« Au retour du *Tsoung-Tôu*, ce furent même salve et même musique. On lui rend pareil honneur chaque fois qu'il franchit le seuil de son palais, ne fût-ce que pour faire un tour de promenade. Vers les neuf heures du soir, on lui donne une dernière sérénade pendant un demi-

quart d'heure, puis la scène finit par un coup de canon. Alors toutes les portes de la ville se ferment.

« A quatre heures du matin, nouveau charivari, nouveau coup de canon. Les portes de la ville s'ouvrent. Me voilà sur pieds, car j'ai bien du chemin à faire si je veux la visiter en détail : elle a plus de quatre lieues de tour. Elle se divise en trois grands quartiers, appelés la ville des indigènes, la ville des Tartares, et la ville impériale, où l'empereur résidait autrefois. Ces trois villes ont chacune leurs fortifications, qui sont en briques et fort solides. On pénètre dans la cité tartare par une grande porte voûtée, de vingt-six pas de long. Là, vous croiriez vous trouver en dehors de la Chine : les maisons ont une architecture à part ; les hommes et les femmes sont d'une taille européenne; leurs traits et leurs manières ressemblent presque aux nôtres.

« Le second jour, nous partîmes de grand matin pour aller voir une pagode célèbre, appelée *Ouêu-Chôu-Yuên*. Nous y arrivâmes un peu avant onze heures. C'était le moment où les bonzes se mettaient à table. Voici le spectacle dont nous fûmes témoins. Dans un vaste réfectoire, quatre-vingt-dix bonzes, placés dos à dos, assis devant une longue table fort étroite, les mains jointes, les yeux constamment fixés à terre, chantaient en commun des paroles qu'aucun de nous ne put comprendre. Cette prière dura bien dix minutes. Un d'entre eux, qui faisait l'office de maître de cérémonie, tenait d'une main une petite clochette qu'il frappait en mesure avec une baguette de cuivre; c'était lui qui entonnait la psalmodie. Le grand bonze était au centre, derrière une idole dorée, priant assis comme les autres, seul devant une petite table plus élevée d'où il dominait l'assistance.

« Au milieu du réfectoire, et en face de l'idole, était un autre bonze habillé de jaune, qui offrait au Dieu une

pleine écuelle de riz. Un quatrième personnage, placé derrière le précédent, devant la porte, et tout près de nous, tenait de la main droite, à la hauteur des yeux, sur une palette en cuivre, quelques grains de riz; sa main gauche était armée d'un bâtonnet, pour chasser les mouches téméraires qui auraient osé venir manger l'offrande à la barbe de l'idole.

« Les prières finies, le maître de cérémonie cessa de frapper sa sonnette; le bonze qui offrait l'écuelle la plaça sous le menton du dieu, et celui qui tenait les grains de riz vint, devant nous, les déposer sur une pierre destinée à les recevoir. Alors des servants se hâtèrent de remplir les plats des différentes tables. Aucun des convives placés aux premiers rangs ne remuait. Le grand bonze donna le signal, et tous se mirent à l'œuvre. Ils dévorèrent en un instant bon nombre de seaux de riz, avec force aubergines, et rien de plus. Ces pénitents du paganisme ne mangent point de viande et ne boivent jamais de vin, du moins en public. Vers la fin du dîner, on servit du thé à discrétion.

« Le repas se termina à peu près dans le même ordre qu'il avait commencé. Nous vîmes tous les bonzes défiler, sur deux lignes, pour regagner leurs cellules, d'où ils sortent rarement. Quelle vie mortifiée! Combien le démon est habile à singer les œuvres de Dieu! Ces hommes étaient tous amaigris, pâles et défigurés, à l'exception de leur chef qui avait beaucoup d'embonpoint; c'était peut-être à son volumineux abdomen qu'il devait sa haute dignité, car ici c'est un trait de ressemblance avec les Dieux : il y a dans cette pagode plusieurs idoles de douze pieds de haut, dont le ventre a au moins six pieds de diamètre. Jamais le grand bonze ne sort. L'empereur viendrait en pèlerinage, que le superbe Saint ne ferait pas un pas pour lui adresser la parole.

« La résidence des bonzes est un imposant édifice à deux étages, construit en briques, entouré de larges corridors, et sept ou huit fois aussi vaste que le séminaire du Puy. Quel beau séminaire cela fera un jour si la Religion vient à fleurir en Chine!

« Après une heure de repos à l'ombre des bâtimens, nous repartîmes en plaignant du fond du cœur ces pauvres idolâtres, que le démon abuse si cruellement, et qu'il sait ici enchaîner à ses autels par des austérités, comme il captive ailleurs par les plaisirs. C'est partout le même aveuglement et le même esclavage; mais la compassion qu'on éprouve pour ces malheureux est bien plus vive, quand on les voit faire pour se perdre plus de sacrifices qu'il n'en faudrait pour se sauver.

« Adieu, mon cher oncle! Je suis, etc.

« Freycenon, *Miss. apost.* »

VICARIAT APOSTOLIQUE DU HOU-KOUANG.

Extrait d'une lettre de Mgr Rizzolati, Vicaire apostolique du Hou-Kouang, à MM. les Directeurs de l'Œuvre.

Du Hou-Kouang, le 15 mai 1842.

« MESSIEURS,

« Dans mes précédentes lettres, je vous avais déjà signalé une des plus illustres victimes de la persécution ; maintenant qu'elle a terminé sa longue et cruelle agonie, je vais reprendre en peu de mots le récit de ses souffrances, si ingénieusement compliquées par le fanatisme des païens, et si héroïquement supportées pour l'amour de Jésus-Christ.

« Paul Ju, membre de la famille impériale, avait eu pour père un mandarin de la ville tartare de King-Chou-Fu, située dans la province du Hou-Kouang. Sa noble origine qui semblait, aussi bien que sa jeunesse, devoir le protéger contre la fureur de nos ennemis, fut à leurs yeux un titre de plus pour insulter en sa personne au nom chrétien. Lié au milieu de la cour d'un temple d'idoles, qu'il refusa constamment d'adorer, il resta là pendant le cours de deux années consécutives, exposé nuit

et jour à toute l'intempérie des saisons, dans une situation pire mille fois que celle des animaux du désert, qui ont au moins une tanière pour s'abriter contre les ardeurs du soleil et la violence des orages. A peine lui donnait-on assez de riz, le plus mauvais qu'on pût trouver, pour l'empêcher de mourir. Et c'est ainsi, qu'affaibli par une si misérable nourriture, il lui fallut porter sans relâche, pendant deux ans, le poids de lourdes chaînes rivées à son cou, à ses pieds et à ses mains, rattachées les unes aux autres par cinq énormes cadenas, et surchargées encore d'une grande barre de fer suspendue au cou du confesseur !

« En cet horrible état, les mandarins tartares ne cessèrent de l'obséder, tantôt par les plus séduisantes promesses, tantôt par l'insulte et l'ironie : « Tu es bien « fou, lui disaient-ils, de croire à un Dieu qui t'abandonne ; renonce à ta religion, et tu seras aussitôt délivré des tourments ; tu reprendras parmi nous le rang « dû à ta naissance. »

« Plus souvent encore ils le faisaient souffleter devant eux, et ne se retiraient qu'après l'avoir frappé avec tant de barbarie, que sans la vigueur de sa jeunesse et la force de son tempérament, il eût certainement expiré sous les coups. Néanmoins, il resta ferme dans sa foi, jusqu'au moment où il remit sa belle âme entre les mains de l'aimable Sauveur, pour l'amour duquel il avait eu le courage de tant souffrir.

« Sur la fin de ses jours, sa raison s'éteignit par l'excès des douleurs : il délirait sans cesse ; mais à ses paroles jetées au hasard et sans suite, on pouvait encore distinguer comme un écho affaibli des accents de sa foi. Ce fut en cet état que le virent nos chrétiens, quand les satellites leur permirent pour la première fois de le visiter, peu de temps avant sa mort.

« Ainsi finirent les tourments du serviteur de Dieu. Sa mémoire, à jamais conservée et bénie par l'Eglise du Hou-Kouang, restera comme un nouvel exemple des cruautés que la haine de l'Evangile peut inspirer à ses ennemis, et surtout comme un éclatant témoignage rendu à la vérité de nos dogmes, en face du paganisme. Paul Ju, mort dans l'enceinte d'une pagode, aux pieds des idoles qu'il a vaincues, ne verra-t-il pas un jour, du ciel où il triomphe, ce théâtre de ses cruelles épreuves converti en temple chrétien?

« † Joseph RIZZOLATI, *Vic. apost. du Hou-Kouang.* »

Autre lettre du même Prélat au T. R. Père Joseph d'Alexandrie, Général des franciscains.

U-Cham-Fu, 25 novembre 1842.

« Mon très-révérend Père,

« C'est avec un indicible plaisir que j'ai reçu votre gracieuse lettre du 22 novembre 1841. Combien nous sommes encouragés dans nos travaux, en voyant tout l'intérêt que vous portez à nos Missions de la Chine, en apprenant que de nouveaux religieux, animés de votre esprit, viendront bientôt partager avec nous le poids et les consolations du ministère apostolique !

« Le champ ouvert à leur zèle est des plus vastes. Quoique mon Vicariat soit moins grand que beaucoup d'autres, il compte plus de dix-huit mille néophytes, répartis en une centaine de chrétientés différentes, sur une superficie plus étendue que l'Italie entière. Aussi, Votre Révérence pourrait à peine se figurer quelle surcharge d'embarras est attachée à l'exercice de mes fonctions. Si j'osais retenir un prêtre auprès de moi, pour lui abandonner une partie des affaires, je pourrais un peu respirer sous le fardeau qui m'accable; mais ce serait le dérober aux besoins de la Mission, et ma conscience me reprocherait tout allégement à mes peines qui serait acheté au détriment des âmes. Mes prêtres, d'ailleurs, sont si peu nombreux, séparés par de si grands espaces,

que je ne les vois qu'une fois ou deux dans l'année, lorsque je les réunis pour nous retremper tous ensemble dans les exercices d'une commune retraite.

« Au milieu d'occupations si multipliées, comment répondre au désir exprimé par Votre Révérence d'avoir, sur l'état de nos Missions et sur les systèmes religieux de la Chine, un travail d'ensemble et des notions approfondies! Plusieurs mois d'étude et de loisir y suffiraient à peine. J'obéirai cependant comme un fils à son père; je ferai selon la mesure de mon temps et de mes forces, me réservant de revenir un jour, avec de plus amples développements, sur l'imparfaite ébauche que je vais exquisser.

« Et d'abord, je dois dire que cette année n'a été pour moi qu'une série de maladies, de dépenses et de persécutions. Entre autres assauts livrés à ma santé, j'ai eu le choléra-morbus, et j'aurais dû mourir dans les vingt-quatre heures, si le mal n'avait été pris à temps par un bon médecin. Voici le traitement le plus ordinaire et le plus facile qu'on emploie pour en arrêter les progrès; c'est celui qu'on a pratiqué sur moi : avec un couteau de table ou une lame de cristal on couvre la langue de piqûres, pour provoquer une abondante saignée; puis, tandis que les uns étirent de vive force les nerfs principaux, d'autres frappent à grands coups sur la poitrine, sur le dos, les cuisses et les reins, jusqu'à ce qu'il en jaillisse des ruisseaux de sang. Quand la crise est passée, le patient en est pour quelques jours avec ses cicatrices, ses contusions, et sa peau aussi noire que celle d'un nègre.

« J'étais à peine remis de la mienne, qu'il me fallut fuir devant les satellites. J'errais comme un vagabond de cité en cité, n'osant pas même frapper à la porte des chrétiens, de peur qu'on ne vînt m'y surprendre; si je

m'arrêtais un instant, c'était moins pour goûter un peu de repos, que pour épier de quel côté accourait la meute lancée sur mes pas. Elle faillit plus d'une fois m'atteindre; et encore maintenant les mandarins dirigent contre moi des perquisitions actives, parce que je leur ai été personnellement signalé comme grand chef de la Religion dans ce pays.

« La cause de ces tracasseries est la fondation d'un séminaire que j'avais résolu de bâtir à Pei-Kuien-Xan, village sûr autrefois, où l'on pouvait prêcher librement sans avoir rien à craindre des païens. Ce n'est pas eux, c'est un faux frère qui m'a trahi. Mais, par un juste châtiment, il a été la première et la plus malheureuse victime de sa dénonciation. Emprisonné avec cinq autres chrétiens et un catéchumène, lui seul a apostasié, seul il a été cruellement battu à cause de ses réponses incohérentes au mandarin.

« Lorsque je fus accusé par ce Judas, j'avais déjà réuni tous les matériaux nécessaires à la construction projetée. Depuis, les travaux sont suspendus, sans espoir de les reprendre jamais; les premières dépenses, cinq cents écus environ, sont également perdus; le mobilier, les vêtements et les livres de mes élèves sont devenus la proie des satellites, et mes pauvres jeunes gens eux-mêmes ont été rudement dispersés. Oh! combien j'ai eu de peine à leur trouver un abri! Combien je souffre encore de les voir associés à mes tribulations; car partout où je traîne mon existence proscrite, j'emmène avec moi mon petit séminaire ambulant!

« En voilà assez, je pense, pour vous mettre à même d'apprécier notre situation. Elle peut se résumer en deux mots : les plaies de la dernière persécution ne sont pas encore cicatrisées; la terreur est à l'ordre du jour parmi nos chrétiens; au lieu de la liberté de conscience que

nous espérions voir stipuler par l'Angleterre, comme condition du traité de paix, nous restons sous le coup des anciens édits, et nous n'avons, comme par le passé, d'autre avenir que celui de l'exil, des tortures et de la mort.

« Je passe à votre seconde question, celle qui concerne la mythologie chinoise. La religion de l'empire, comme chacun sait, est l'idolâtrie, tout aussi grossière que celle de l'ancien monde. Ses dieux sont presque innombrables. Les uns sont entièrement fabuleux ; d'autres, en assez grand nombre, ont réellement existé aux premiers âges de la monarchie : ce sont les inventeurs des arts, les maîtres de la sagesse antique, les rois législateurs ou conquérants ; ce sont encore des hommes et des femmes célèbres, qui se sont élevés par leurs vertus ou leurs vices, leur extravagance ou leur cruauté, aux honneurs de l'apothéose.

« S'il fallait vous donner la nomenclature complète de tous ces dieux, avec un précis de leurs plus curieuses aventures, j'aurais bientôt rempli de gros volumes ; car cette merveilleuse chronique n'a d'autre fondement et d'autres règles que l'imagination en délire d'une foule de bonzes, de charlatans et de devins, qui se jouent de l'ignorance du peuple, en exploitant sa crédulité. Je citerai parmi ces divinités les plus connues, *Pam-qu*, qui introduisit l'ordre dans le chaos en séparant le ciel de la terre ; *Jen-Nam*, qui juge les morts et préside à la transmigration des âmes ; *Jen-Uam*, souverain des enfers ; *Tien-Quen*, maître du ciel ; *Louei-Xen*, dieu des tonnerres et des foudres ; *Lao-Chuin*, principal arbitre des batailles ; *Confucius* ou *Kum-Fu-Zu*, roi de la sagesse ; *Leu-Zai-Xen*, régulateur du commerce et dispensateur de la fortune ; *Men-Chiun*, gardien du foyer domestique ; *Cham-Huan*, génie tutélaire des cités ; *Ma-Uam* enfin, l'ami des pasteurs et le protecteur des troupeaux.

« Outre ces dieux généraux, chaque famille, chaque métier, chaque condition a ses idoles particulières qui, dans une sphère plus restreinte, exercent une influence définie, répondent à des intérêts spéciaux et à des besoins de circonstance. Par exemple, en temps de sécheresse, on s'adresse au dieu des eaux pour qu'il entr'ouvre les nuages; et si la pluie ne vient pas après plusieurs jours d'invocation et de prières, après qu'on a brûlé beaucoup d'encens et de papier superstitieux, on passe de l'adoration à l'injure : « Voleur que tu es, lui dit-on, donne-
« nous ce que nous te demandons, ou rends-nous ce que
« nous t'avons offert. Ta vanité se complaît dans nos
« hommages; c'est pour cela que tu te fais tant prier.
« Mais, vois-tu, les suppliants ont maintenant le bâton
« à la main : fais pleuvoir, ou sinon..... »

« Et là-dessus ils le fustigent sans remords comme un enfant obstiné.

« En ce qui concerne les dieux domestiques, la chose est encore plus curieuse. Quand les affaires vont mal ou qu'un malheur survient à la famille, le magot en porte la peine; son procès est bientôt fait; on le dépose de son piédestal, on le déclare déchu de ses honneurs, on le relègue dans quelque temple comme dans un dépôt de dieux fainéants, et on lui signifie à peu près en ces termes que le divorce est consommé : « Il y a tant d'années que nous
« t'adorons; nous avons brûlé devant ton autel tant de
« livres d'encens; nous t'avons fait chaque jour tel nom-
« bre de prostrations; la dépense que nous nous sommes
« imposée pour te plaire est énorme : et cependant ton
« culte ne nous a pas rendu un sapêque. Sache donc que
« nous n'attendons plus rien de toi, et que nous renon-
« çons désormais à tes faveurs. Trouve, si tu peux, des
« adorateurs aussi dévoués : pour nous, nous allons
« chercher des divinités plus généreuses. Toutefois,

« pour nous quitter en bons amis, nous t'adressons un « dernier hommage. » A ces mots toute la famille se prosterne la tête contre terre, et c'est ainsi que se terminent les adieux.

« Je dois faire ici une remarque importante, c'est que malgré leur polythéisme les Chinois ont coutume de s'écrier, dans les grands périls : *Lao-Tiên-Iè!* ce qui signifie : O grand Seigneur, aidez-nous ! ou bien encore : O ciel antique, aidez-nous! expression dont nous défendons à nos chrétiens de se servir, parce qu'elle est ambiguë, mais qui n'en constate pas moins que l'idée d'un Être Suprême est gravée dans le cœur des païens, et que la voix de leur conscience, ce cri d'une âme naturellement chrétienne, proteste malgré eux contre la pluralité de leurs vaines idoles.

« Dans toutes les provinces que j'ai parcourues jusqu'à présent, les gentils admettent la métempsycose ou transmigration des âmes. De cette croyance dérivent plusieurs autres sectes qui rivalisent d'absurdités. Les unes, convaincues que l'âme de leurs ancêtres a passé dans le corps de quelque animal, s'interdisent la viande, le poisson et tout ce qui a vie, de peur de porter sur leurs aïeux une dent parricide; les autres, en particulier dans le Hou-Kouang, s'imaginent que chaque individu a trois âmes, dont l'une repose au fond du sépulcre, la seconde reçoit les sacrifices offerts par les vivants, et la troisième poursuit le cours de ses migrations. Cette étrange opinion est si répandue, que j'ai dû la combattre dans mon catéchisme à l'usage des chrétiens de ce vicariat.

« Les païens des dix-huit provinces dont se compose cet empire immense, adorent tous, sans exception, leurs parents défunts, conformément aux prescriptions de la loi et à l'enseignement unanime des sages. Et c'est là le préjugé qui a de plus profondes racines dans l'esprit des

Chinois, parce qu'il leur est inculqué dès l'enfance, parce qu'à chaque page de leurs livres classiques ils retrouvent cette doctrine sanctionnée par l'autorité des plus graves auteurs, et qu'à moins de passer pour des enfants dénaturés, ils sont tenus de croire que leurs morts se métamorphosent en autant de dieux. De là cette multitude de sacrifices quotidiens, ces prostrations, cet encens et ce papier superstitieux qu'ils offrent au foyer domestique; de là encore ces légendes merveilleuses et ces fables absurdes qu'ils inventent à l'envi, pour la plus grande gloire de ceux qu'ils ont perdus.

« Dans plusieurs districts du *Chan-Si* et du *Chen-Si*, vers les confins de la *grande muraille*, comme aussi dans quelques villages de la province de Pékin, il est certains personnages connus sous le nom de *I-Huo-Foo*, ou dieux incarnés, qu'on adore même de leur vivant. Ces espèces de *Lama*, qu'on ferait mieux d'appeler des démons incarnés, tant ils ont le génie et la puissance du mal, s'affranchissent impunément des devoirs les plus sacrés, sous prétexte que l'apothéose légitime leurs monstrueux excès, et n'en exercent pas moins sur la multitude, fascinée par leurs prestiges, un empire aussi aveugle qu'absolu.

« Il est encore d'autres sectes qui décernent un culte au firmament, au soleil, à la lune, aux planètes, à l'étoile polaire, et même à certains démons. Dispensez-moi de les suivre dans ces mille voies de l'erreur, où l'esprit humain s'enfonce de ténèbre en ténèbre, quand il n'est pas guidé par la lumière surnaturelle de la foi. Telle est d'ailleurs la confusion qui résulte de toutes ces superstitions, multipliées à l'infini, diversifiées selon la nature des climats, l'usage des provinces, l'intérêt des professions et le caprice des individus, qu'en parlant de l'idolâtrie chinoise, je n'ose rien affirmer d'universel, je

m'abstiens de signaler aucuns caractères généraux. Ce qui est absolument hors de doute, c'est qu'ici l'ensemble des systèmes religieux n'est qu'un amas de contradictions, d'extravagances et de fables, plus dignes de la pitié que de l'étude d'un chrétien.

« A côté de ces religions indigènes, sont venus s'implanter les cultes judaïque et musulman. Les sectateurs de Mahomet sont connus sous le nom de *Huei-Huei-Kiaô*, ou bien *Kiaô-Men ;* ils sont nombreux et résident principalement dans les provinces du *Chan-Si*, du *Chen-Si*, du *Ho-Nan*, et du *Hou-Pé*. Quant aux Juifs, ils forment une population beaucoup moins considérable. On les appelle *Huei-Huei-Qu-Kiaò*. Leurs rabbins se nomment *Aronnisti* ou *Aahuon*. Ici, comme partout, ces étrangers sont l'objet d'une haine instinctive et universelle. C'est, sans doute, pour échapper à l'animadversion publique en s'effaçant, qu'ils vivent autant que possible dispersés ; car dans les quatre provinces que j'ai citées plus haut, vous ne trouveriez pas un seul village tout composé d'Hébreux. S'ils se sont bien écartés de leurs anciennes lois, ils ont toujours pour caractère distinctif la duplicité, l'injustice et l'usure ; on peut sans calomnie affirmer qu'ils sont pires que les païens.

« Le calendrier chinois doit aussi être cité quand on parle de la religion de l'empire, puisqu'il en est en quelque sorte le complément. On le règle sur les phases de la lune. Chaque jour de l'année est inscrit avec son pronostic, qui détermine à l'avance les jours heureux et les jours néfastes. Dans ceux qui sont marqués d'un signe funeste, aucun païen n'oserait ensevelir ses morts, conclure un mariage, faire un festin de noces, ni entreprendre une affaire de quelque importance. Ne pensez pas qu'il soit libre à chacun d'interpréter l'avenir à son gré, et d'assigner un bon augure au jour de son choix. Non ; ce genre

de prophétie constitue ici un monopole. Tous les calendriers qu'on répand dans les provinces, doivent concorder, surtout en ce point capital, avec le calendrier impérial de la cour, oracle breveté et régulateur unique du bon et du mauvais temps. Malheur à qui enfreindrait cette loi! il serait puni d'une façon exemplaire. Il n'y a que les bonzes de la secte des *Lamas*, appelés auprès de l'empereur pour remplir les fonctions de devins, qui aient ce singulier privilége, en vertu de la prescience et du don de sagesse qu'ils se vantent d'avoir reçu des dieux. Ces bonzes sont actuellement les favoris de l'empereur, qui les consulte dans toutes les affaires d'état.

« Je terminerai cette longue lettre par un coup d'œil rapide sur les mœurs et les coutumes de la Chine. Elles ont pour la plupart leur origine dans l'enseignement des anciens philosophes, à la tête desquels l'opinion a justement placé Confucius. Les écrits de ce sage, aussi bien que ceux de ses principaux disciples, sont les plus accrédités dans l'empire, et sont regardés par tous ses compatriotes comme autant d'oracles, descendus du ciel pour apprendre aux hommes la route du bonheur. Cette voie de la félicité, quelle est-elle? tous les docteurs chinois en parlent; aucun d'eux n'a su la définir. Connaître et interpréter les œuvres des philosophes, est une condition indispensable pour avoir du crédit et jouir de l'estime auprès des hautes classes; mais c'est aussi à quoi se réduit toute la sagesse d'un lettré. J'ai dans ce moment entre les mains ces livres si fameux; je les relis depuis quelques jours; et je n'y trouve qu'un amas informe d'assertions sans preuves, de préceptes moraux sans suite et sans unité, dont le vide se cache sous des périodes arrondies et un style pompeux. Il est incontestable pour quiconque en fait une lecture attentive, que leurs auteurs ont entrevu l'unité de Dieu; mais ils en ont

parlé d'une manière si confuse, tant de commentateurs se sont fatigués à en obscurcir le sens sous prétexte de l'éclaircir, tant de rêveries sottes et étrangères ont défiguré le texte primitif, qu'aujourd'hui leur pensée est méconnaissable à l'œil même d'un sage chinois.

« Si le culte des traditions fait toute la sagesse des lettrés, si l'immobilité est la grande politique de l'Etat, la gravité est le caractère dominant des individus. Tous leurs rapports, même mercantiles, sont réglés par un cérémonial minutieux qui a déterminé jusqu'à la forme et à la couleur des vêtements. On en distingue de trois sortes : l'habit ordinaire, qui est commun aux riches et aux pauvres, et qui ne diffère que par la qualité de l'étoffe, plus fine dans les conditions supérieures ; l'habit de cérémonie, réservé pour les occasions solennelles, telles que le renouvellement de l'année, un banquet de noces, la naissance d'un fils, etc., à moins qu'on ne soit mandarin ou officier public près des tribunaux, car alors l'étiquette veut qu'on soit toujours en grande tenue ; enfin l'habit de deuil, usité aux convois et anniversaires funèbres. Il est de couleur blanche. On le porte plus ou moins longtemps, selon qu'on est plus ou moins proche parent du défunt. S'il s'agit d'un grand deuil, tous les vêtements doivent être faits ou recouverts de toile blanche, sans en excepter le chapeau et la chaussure.

« L'uniforme militaire se distingue du costume civil par une nuance différente et par une plaque, avec deux lettres empreintes sur la poitrine et sur le dos, qui désignent à quel genre de milice le soldat appartient. Tout mandarin, tant militaire que civil, porte également devant et derrière un dragon peint sur sa tunique, avec une bordure de fleurs plus ou moins grande, plus ou moins enjolivée, selon la dignité du personnage.

« Je vous fais grâce de toutes les salutations, inclina-

tions, génuflexions et prostrations, qui sont pour un Chinois une affaire capitale, et je finis par une pensée bien affligeante pour un chrétien, surtout pour le cœur d'un Evêque. Dans un pays, où tous les démons ont des autels, tous les morts un culte, toutes les superstitions d'aveugles partisans; où chaque jour de nouvelles divinités sont inaugurées par un diplôme impérial; où le gouvernement loue tout, approuve tout, permet tout, il n'y a que la vérité qui soit captive, que l'innocent néophyte qui soit persécuté, que le souverain Seigneur et Père de cette grande famille qui soit étranger et proscrit parmi ses nombreux enfants!

« Je suis, mon très-révérend Père, en me recommandant à votre piété, votre très-humble et dévoué serviteur,

« † Fr. JOSEPH, *Vic. apost. du Hou-Kouang.* »

P. S. J'ai reçu cette année quatre prêtres venant d'Italie, savoir : deux Franciscains, les Pères Silvere Fulignani et Silvestre Caprilli, et deux Religieux de la Sainte Famille, Ignace Dracopoli et François Tien, Chinois. Pour la fin de l'année courante, j'attends encore trois Pères franciscains de Rome. L'arrivée de ces Missionnaires donne lieu d'espérer que l'Evangile fera de nouveaux progrès dans ces contrées, malgré tant de persécutions auxquelles il est en butte.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU LEAO-TONG.

Extrait d'une lettre de M. de la Brunière, Missionnaire apostolique, à un de ses confrères.

Leâo-Tong, le 10 décembre 1842.

« La Providence nous avait portés jusqu'aux rivages du Leâo-Tong, M. Maistre et moi. Nous y opérâmes notre descente en plein jour, d'après les conseils de nos courriers; aussi fûmes-nous immédiatement signalés à une douane voisine, dont les satellites, renforcés par une troupe d'autres païens, ne tardèrent pas à nous envelopper. A cette vue, les guides effrayés perdent la parole. On nous interroge, on nous prend par les bras comme pour nous mener au mandarin. Chacun s'agite en tumulte autour de nous. J'avais beau répondre en bonne langue mandarine à toutes les questions : « Je suis « étranger; je ne vous comprends pas; laissez-moi tran- « quille, je ne veux pas vous parler; » le silence des chrétiens consternés nous compromettait de plus en plus.

« Cependant, un jeune élève coréen, plein de feu et d'esprit, fit aux assaillants un long discours, où il leur reprochait d'être venus à nous comme à des voleurs, de nous avoir perdus de réputation, d'avoir insulté des hommes inoffensifs qui émigraient de la province du *Kiang-Nam* pour affaires.

« Tandis que la vivacité de sa déclamation les tenait en respect, arriva un homme tout essoufflé suivi d'un domestique. A la réception que lui firent les satellites, on pouvait juger qu'il était considéré dans le pays; il

paraissait d'ailleurs fort inquiet à notre sujet, et ses yeux semblaient nous dire qu'il accourait à notre secours. Il prit donc la place du Coréen, parla, gesticula, et cria avec tant de force, que les douaniers lâchèrent leur proie.

« J'étais bien curieux de savoir qui était notre libérateur. Quelle fut ma surprise lorsque j'appris qu'il était idolâtre, et qu'il ignorait entièrement notre qualité d'Européens ! mais nous lui avions été recommandés par notre catéchiste qui était son ami.

« Après un tel vacarme, nos guides n'avaient presque plus l'usage de leurs facultés ; ils ne pensaient plus, ne voyaient plus. Bref, au lieu de nous conduire au char qui nous attendait à quelque distance, ils se trompèrent de route, et nous promenèrent au hasard, pendant près de deux heures, sur un grand chemin couvert de piétons et de voitures, au risque d'être à chaque pas reconnus.

« Un mot sur le pays que j'habite. Quand on ignorerait absolument en quel endroit Dieu avait placé le paradis terrestre, on pourrait être moralement certain qu'il avait choisi une autre contrée que le Leâo-Tong ; car entre toutes les régions sauvages, celle-ci, par l'aridité du sol et la rigueur du climat, peut prendre un rang distingué. Ce que le voyageur y remarque tout d'abord, c'est le dépouillement de presque toutes les montagnes, et la nudité des grandes plaines qui les avoisinent, où il ne paraît pas un arbre, pas un buisson, pas même souvent un brin d'herbe. Les indigènes sont pour la plupart grands mangeurs, et en cela je conviens qu'ils ont une vraie supériorité sur tous les Européens que j'ai connus. La viande de bœuf et de porc abonde sur les tables ; je crois même que le chien et le cheval y viennent aussi en changeant de nom. Les riches mangent du riz ; les gens d'une condition plus modeste se contentent de millet cuit à l'eau. Ils ont encore une autre graine que je

ne me rappelle pas avoir vue autre part, qui est environ trois fois grosse comme celle du millet, et se rapproche assez du froment pour le goût; on l'appelle *hac-bam*. Cette nourriture est le partage ordinaire des pauvres. Ce qui vous étonnera peut-être, c'est qu'ici on cultive aussi la vigne. Mais elle n'est visible qu'en été; car la rigueur de l'hiver fait que depuis la fin d'octobre jusqu'au commencement d'avril, on la couche à plat dans le sillon, et qu'on l'ensevelit sous la paille et la terre. Le raisin qu'elle donne est beau à voir, mais si plein d'eau que cent litres de jus, extraits sous le pressoir, se réduisent par la distillation à quarante litres d'un vin passable, quoique bien éloigné de nos vins ordinaires de France. Toutefois, nous sommes heureux de l'avoir pour le saint sacrifice.

« Le Leâo-Tong n'a point de mûriers ; à sa place un arbre inconnu à l'Europe, et que je crois être le chêne, sur lequel se nourrissent des vers à soie sauvages, fait une des principales branches d'industrie de la province. Ces vers, le croiriez-vous! sont utiles même après leur mort. Un jour, me trouvant chez un chrétien qui faisait ce commerce, je vis apporter dans la grande chambre de la maison, un énorme plateau, chargé d'environ mille cocons de soie, que l'on venait de retirer de l'eau bouillante. Vous auriez vu alors tous les visages s'épanouir (excepté le mien cependant) les mains s'allonger aussitôt et extraire délicatement de son enveloppe un gros ver cuit à point, de couleur noire, et plus fait pour ôter l'appétit que pour en donner. Voilà cependant le grand régal de nos Chinois; ils sucent le ver en entier, et ne laissent que la pellicule extérieure, durcie par la cuisson. J'en mangeai jusqu'à trois, moins par résolution que par bravade. — Agréez, etc.

« De La Brunière, *Miss. apost.* »

DÉPART DE MISSIONNAIRES.

MM. Charrier, du diocèse de Lyon, et Galy, du diocèse de Toulouse, se sont rembarqués à Anvers dans les premiers jours de mai, pour les Missions du Tong-King. On sait leur captivité, leur condamnation à mort, leur délivrance inattendue, et par suite leur retour forcé dans la patrie. Si l'héroïsme d'un second départ, après de tels antécédents, avait besoin de commentaire, nous n'en donnerions pas d'autre que les paroles recueillies de la bouche de M. Charrier, dans une dernière conversation d'adieux. « Je retourne à mes chers néophytes, disait-il. Quand « notre frégate s'éloigna des côtes d'Annam, où j'avais « passé dix ans, où je laissais avec mes fers l'espérance « du martyre, je me promis d'y revenir au plus tôt prendre « ma place parmi mes confrères, dont la mort seule au- « rait dû me séparer. Cette fois je ne compte plus sur la « gloire de verser mon sang pour l'Evangile : *Thieu-Tri* a « peur. L'apparition d'un vaisseau français le rendra désor- « mais plus circonspect dans sa cruauté : on peut regarder « les condamnations capitales comme abolies pour les Euro- « péens ; elles feraient trop d'éclat, et exposeraient le faible « prince à compter avec nos compatriotes. Mais, à défaut « du glaive, il reste encore de belles chances au Mission- « naire catholique. La prison, la cangue et le rotin sont « encore là : si nous sommes arrêtés, nous y passerons de « nouveau ; puis, on nous jettera dans les oubliettes, pour « y pourrir en silence. A la garde de Dieu ! c'est toujours « un grand sujet de confiance, au moment de l'agonie, « que de frapper à la porte du ciel avec les fers dont on « meurt chargé pour le nom de Jésus ! »

Trois autres Prêtres du séminaire des Missions étrangères, MM. Burot, du diocèse de Tulle ; Garnier, du diocèse de Besançon, et Laugier, du diocèse de Digne, sont partis de Bordeaux, dans le commencement de mai, pour se rendre dans les Missions de Pondichéry.

L'espace nous manque pour annoncer les derniers Mandements publiés en faveur de l'Association. Nous nous empresserons de les faire connaître dans le prochain Numéro.

Lyon, imp. de J. B. PÉLAGAUD.

MISSIONS

DE L'OCÉANIE OCCIDENTALE.

Lettre du Père Servant, Missionnaire apostolique, à M. Bissardon, Supérieur des Missionnaires de Lyon.

Futuna, 19 août 1842.

« Monsieur le Supérieur,

« Aujourd'hui je viens remplir un devoir de reconnaissance, que la distance des lieux ne saurait me faire oublier ; je présume qu'en vous exposant l'état de ma Mission je pourrai peut-être vous faire plaisir.

« Ce petit coin de terre a été arrosé par le sang d'un martyr. Le R. P. Chanel avait baptisé environ cinquante personnes ; il était sur le point de conquérir l'île entière à Jésus-Christ, par la conversion du fils du roi ; déjà un certain nombre de jeunes gens, méprisant les objets de leur culte superstitieux, s'étaient fait inscrire au rang des ca-

téchumènes. Mais il y avait tant d'obstacles à la prédication de l'Evangile, que la semence du christianisme n'était jetée qu'insensiblement et sans bruit ; c'était la génération naissante, mieux disposée parce qu'elle était plus pure, qui la recevait avec le plus de courage ; on m'a rapporté qu'un enfant de dix ans, pour se soustraire à la persécution de ses parents et d'autres infidèles, se retirait chaque jour dans les bois pour prier Dieu, et qu'il cachait comme un trésor la médaille que le P. Chanel lui avait donnée.

« Tel était l'état de la Mission à Futuna, lorsque les ennemis de l'Evangile, désespérant d'en arrêter autrement les progrès, formèrent l'affreux complot de massacrer le zélé Missionnaire. Je n'entreprends pas de vous parler ici des circonstances de sa glorieuse mort, parce que je présume que vous en avez déjà connaissance.

« Il paraît que le roi avait une grande barbarie, tout en paraissant bon à l'extérieur ; car, ce qu'on n'a jamais lu dans les annales de la cruauté humaine, il avait été jusqu'à manger sa propre mère. On m'a dit que d'après ses ordres, on devait massacrer non-seulement le Père Chanel, mais encore tous ceux qui avaient embrassé la foi : son propre fils, que la séduction ni la crainte des châtiments n'avaient pu ébranler, était compris dans la condamnation à mort ; cependant sa vie fut épargnée. Trois jours auparavant, ce jeune prince, dans une dernière entrevue avec l'homme apostolique, avait saisi vivement la croix qui pendait au cou du Père, et l'avait suspendu au sien, comme pour lui dire que définitivement il embrassait la Religion de Jésus crucifié. S'il ne la scella pas par l'effusion de tout son sang, il fut du moins blessé pour elle, et de la main de ceux qui étaient déjà en chemin pour aller massacrer le prêtre. On dit qu'en apprenant leur affreux projet, il s'habilla de blanc avec six de ses compagnons,

et qu'ils se préparèrent tous à cueillir avec leur Missionnaire la palme du martyre.

« Au moment où le crime se consommait, un autre jeune homme, très-attaché au Père Chanel, courut vers le lieu de l'exécution pour périr avec lui. « Il ne pouvait plus vivre, disait-il, parce que le Père était mort. » Les assassins l'eussent aussi frappé, si ses parents et ses amis ne l'avaient empêché de se livrer à leurs coups.

« Le triomphe du crime fut de courte durée : quelques jours après, la mort frappait un des plus influents conseillers du roi, qui avait beaucoup contribué au martyre du Père Chanel ; le roi lui-même suivit son complice au tombeau, après une longue maladie. C'en fut assez pour persuader aux naturels que la vengeance divine s'appesantissait sur les meurtriers, et cette opinion seconda merveilleusement les efforts apostoliques d'un chef, nommé *Sam*, insulaire distingué par ses qualités éminentes, qui le font chérir de tous ceux qui le connaissent. Avant de raconter ses succès, il est nécessaire de reprendre les choses de plus haut.

« Depuis longtemps il y avait à Futuna deux partis irréconciliables et presque toujours aux prises, celui des *vainqueurs* et celui des *vaincus*. *Sam*, qui se trouvait à la tête de ces derniers, eut à soutenir la guerre contre leurs rivaux. Dans cette lutte sanglante, il montra un courage héroïque ; ne s'apercevant pas que les siens avaient pris la fuite, il soutint, lui seul, pendant quelque temps, le choc de trois cents guerriers, esquivant les coups de lance, et combattant comme un lion. Forcé enfin d'abandonner le champ de bataille, il courut se réfugier sur le haut d'une montagne, où le Père Chanel alla le visiter. A la première entrevue, le bon Père pleura sur lui, l'embrassa, et lui recommanda de s'embarquer au plus tôt, pour échapper à la mort que l'animosité des vainqueurs n'aurait pas man-

qué de lui faire subir ; car il était surtout pour eux un objet de haine, à cause du mépris qu'il professait pour l'idolâtrie, de la force prodigieuse dont la Providence l'a doué, et de la confiance que lui témoignent les marins, dont les vaisseaux s'arrêtent volontiers devant ses terres.

« *Sam* suivit ces conseils, il s'embarqua pour Wallis, où il eut le bonheur de recevoir le bienfait de l'instruction chrétienne. Quelque temps après il revint à Futuna à bord de la corvette l'*Allier;* mais, hélas ! son bon Père n'y était plus. En apprenant sa mort à Wallis, il l'avait pleuré pendant l'espace de trois jours. Dès qu'il eut mis pied à terre, il alla avec sa femme dans la maison que le Père Chanel avait construite de ses propres mains, pour y faire la prière du soir ; là, il rencontra deux enfants de dix à douze ans auxquels il proposa de croire en Dieu, de prier avec lui, de renoncer aux superstitions de l'île et de brûler leurs *tapous*, en se résignant à braver toutes les persécutions plutôt que d'abandonner la foi. Non-seulement ces deux enfants répondirent à l'appel de la grâce, mais encore ils engagèrent leurs parents à embrasser la Religion ; ils les tiraient par la main pour les conduire à la prière ; ils persuadaient aussi à leurs jeunes compagnons de reconnaître le vrai Dieu, en leur disant qu'une lumière intérieure leur faisait voir qu'ils étaient en possession de la vérité.

« Dès ce moment, toute l'île fut ébranlée. *Sam* courait jour et nuit dans les divers villages pour y porter l'instruction, sans se laisser ni rebuter par les difficultés, ni intimider par les menaces. Les insulaires attachés à l'idolâtrie, et surtout les prêtres et les vieillards, le menaçaient de la colère des dieux, en lui disant que les *atua* le mangeraient. « Qu'ils viennent me dévorer cette nuit, leur répondait-il, j'y consens ; mais demain, si je ne suis pas mangé, reconnaissez leur impuissance, et croyez au grand

Dieu des chrétiens. » Toute la population de Futuna ne tarda pas à comprendre que l'histoire de ses divinités n'était qu'un tissu de mensonges, et d'un commun accord on brûla tous les objets du culte superstitieux.

« Telles étaient les dispositions des naturels lorsque nous arrivâmes à Futuna. Mgr Pompallier leva les prémices de la moisson, et le 9 juin 1842 il nous laissa, au Père Roulleaux et à moi, le reste à recueillir. En ce même temps, *Sam* fut élu roi par les suffrages unanimes des vieillards de l'un et de l'autre parti.

« Nous avons commencé l'exercice du saint ministère par le baptême des petits enfants, et dans la première visite que j'ai faite aux deux îles, j'ai baptisé tous ceux que j'ai pu trouver. Parmi ces petites créatures on comptait les enfants du roi assassin et ceux des bourreaux du Père Chanel; c'est une consolation pour nous de voir qu'aucun d'eux n'est mort sans baptême. Les malades ont aussi eu part à notre sollicitude; par le moyen du bon frère Marie Nizier, nous avons pu les préparer au sacrement de la régénération. De ce nombre se trouvait la femme du roi défunt, qu'on accuse d'avoir beaucoup contribué à la mort du Père Chanel, par la haine qu'elle lui portait et par les mauvais conseils qu'elle donnait à son mari; mais, ô miséricorde de Dieu! dans sa dernière maladie elle me fit demander pour l'instruire et la baptiser. Elle mourut quelques jours après avoir obtenu cette grâce.

« Ce voyage me procura le bonheur d'abolir le dernier reste de l'idolâtrie de Futuna : au milieu d'une place publique se trouvait encore plantée une pierre sacrée, dans laquelle les habitants du pays supposaient que la divinité résidait spécialement; elle a été abattue et brisée par la main de ses anciens adorateurs.

« Pendant que je parcourais les divers endroits où avait été le Père Chanel, combien mon cœur était op-

pressé de sentiments douloureux! Ici, il était obligé, pour vivre, de défricher un petit champ, dont ses ennemis lui laissaient à peine recueillir quelques fruits. Là, dans des chemins hérissés de pierres aiguës, il marchait nu-pieds par raison d'économie! Là, il travaillait à confectionner sa maison avec des bambous! Là, il se promenait en priant pour ceux qui méditaient sa mort! il se reposait avec ses disciples à l'ombre de ces cocotiers! J'ai encore le bâton dont il se servait dans ses voyages, avec la soutane ensanglantée qu'il portait le jour même de son glorieux martyre; mais rien n'excite plus mon émotion que la vue des lieux où il commença à répandre son sang, où il tomba sous le coup de la hache du bourreau, où son corps fut enseveli. Aujourd'hui la tombe de l'Apôtre de Futuna est souvent visitée au point du jour; beaucoup de naturels s'agenouillent auprès de la croix que notre vénérable Evêque a plantée dans le lieu où reposent quelques restes du Père.

« Quelle est notre consolation de penser que le Martyr intercède pour nous dans le ciel! Nous recueillons maintenant ce qu'il a semé dans les peines et les souffrances. Le 17 juillet, nous avons pu baptiser encore trente adultes, parmi lesquels se trouvait le ministre du roi; *Sam* fut son parrain. Un Américain qui demeure ici a eu part au même bonheur; il avait trouvé, dans la lecture des livres que nous lui avions prêtés, la véritable Eglise de Jésus-Christ. Mais de toutes les cérémonies, celle qui nous a le plus consolés jusqu'à présent, c'est celle du baptême de soixante catéchumènes, le jour de l'Assomption. Elle fut précédée d'une instruction analogue à la circonstance; les naturels écoutèrent avec plaisir le récit des merveilles de celle qu'ils appellent leur bonne Mère, *Tsi Cinana Malie*. Cette cérémonie attendrissante fit verser des larmes de joie à plusieurs de nos bons Polynésiens. J'espère que,

dans quelques mois, lorsque les habitants de Futuna seront suffisamment instruits, ils recevront tous la même grâce.

« En finissant, Monsieur le Supérieur, je vous prie de me recommander à notre divin Maître, et à Marie, notre bonne Mère.

« Je suis, et serai toujours, etc.

« SERVANT, *Miss. apost.* »

Autre lettre du même Père, à M. le Curé de Grézieux-le-Marché (Rhône).

Ile Futuna, 22 février 1843.

« Il n'y a guère plus de huit mois que nous sommes à Futuna, et déjà nous avons deux églises, huit cent quarante insulaires baptisés, et, suivant toutes les apparences, les catéchumènes qui nous restent encore, au nombre de deux ou trois cents, recevront bientôt le sacrement de la régénération, qui les introduira dans le bercail du divin Sauveur. En outre, le très-grand nombre de nos néophytes pourra être admis sous peu à la table sainte. Depuis notre arrivée, le roi et la reine ont le bonheur de communier souvent, ainsi que quelques néophytes de Wallis qui sont venus passer ici quelque temps, sous la conduite d'un jeune chef nommé *Hugahala*.

« La ferveur de nos nouveaux chrétiens s'accroît de jour en jour; ils sont animés d'une sainte émulation pour recevoir l'enseignement religieux, et ce désir ne domine pas seulement dans le cœur des jeunes gens, il est commun aux néophytes de tout âge et de tout sexe. Vous seriez charmé de voir nos vieillards réunis, silencieux autour du roi, écouter attentivement les vérités saintes de la Religion qu'il leur explique, après nous en avoir demandé la permission. Déjà les jeunes gens commencent à savoir lire les petits écrits que nous leur donnons; il en est aussi un certain nombre qui savent écrire, et ils en profitent pour

entretenir avec les habitants de Wallis un touchant et pieux commerce de lettres.

« L'affluence au tribunal de la pénitence est si grande, que depuis l'enfant qui commence à balbutier jusqu'au vieillard déjà courbé vers la tombe, tout le monde veut se confesser. Mais, Monsieur le Curé, que vous auriez été édifié lorsque, dans cette chrétienté naissante, le saint viatique fut porté pour la première fois à un malade! Pendant que le prêtre marchait à l'ombre des bananiers, des cocotiers et des arbres à pin, de pieux néophytes quittaient leurs cases, et venaient, respectueux et recueillis, s'agenouiller dans les endroits où passait le Saint-Sacrement. Le malade, de son côté, se montra au comble de la joie de recevoir la visite de son Dieu, et son unique désir était de s'en aller au ciel.

« Le 2 janvier je fis le tour de l'île avec le frère Marie Nizier. Dans les diverses vallées que nous parcourûmes, je fis choix d'un jeune homme qui me parut le plus intelligent, pour remplir les fonctions de catéchiste, et dans les principaux endroits je fis élever des confessionnaux pour satisfaire au pieux empressement de nos néophytes. Ils ont un si grand respect pour le tribunal de la pénitence, qu'un jour un père de famille vint en larmes me demander si sa fille, qui avait eu la curiosité d'ouvrir un confessionnal de la vallée, s'était rendue bien coupable. Dans un de ces voyages que nous faisons de temps en temps autour de l'île, j'ai eu le bonheur de baptiser un petit enfant, qu'une mère infidèle et dénaturée avait exposé à la mort; je lui donnai le nom de Moïse. Autrefois cette barbarie était très-fréquente; c'est le seul exemple que nous en ayons eu depuis notre séjour à Futuna. Quelle consolation pour nous! depuis notre arrivée, personne n'est mort sans la grâce du baptême.

« Comment vous peindre l'heureuse influence de la foi

sur ces pauvres insulaires ! Au lieu de ces cruautés inouïes que l'on a dû vous raconter dans les Annales, et qui étaient passées en coutume, ils ont la paix et la charité, ils sont heureux, surtout du bonheur des enfants de Dieu. A mesure qu'ils avancent dans la connaissance de la Religion, ils deviennent de plus en plus reconnaissants envers l'Auteur de tous dons ; si le jour ne suffit pas pour le prier dans son temple, la nuit n'interrompt pas leurs pieux cantiques, ni les saints élans de leur amour.

« Voilà nos consolations, Monsieur le Curé ; les croix non plus ne nous ont pas manqué. Il est arrivé plusieurs fois, dans les commencements, que les naturels prenaient la fuite lorsque nous voulions les instruire ; leur esprit d'insubordination et d'indépendance, la pétulance de leur caractère irritable, ont souvent mis notre patience à l'épreuve. Ajoutez à cela les embarras que nous ont suscités deux ou trois cents naturels, l'écume de Wallis, qui en étaient sortis avant l'entière conversion de cette florissante chrétienté, et qui, par leurs discours pervers et leurs mauvais exemples, ont bien nui à la Mission. Ces esprits brouillons ont travaillé à entretenir la désunion, qui de temps immémorial existait entre les habitants de *Tua* et ceux de *Sigave*, et ils n'y ont que trop réussi. A notre arrivée, les vieillards des deux partis avaient élu pour roi l'excellent prince qui règne aujourd'hui ; mais comme il avait le malheur d'être du parti des vaincus ou de *Sigave*, les vainqueurs ne voulurent bientôt plus avoir avec lui aucun rapport. Ils ne se constituaient pas, à la vérité, en ennemis de la Religion ; mais ils nous auraient voulu soumettre en tout à leurs caprices. Ne pouvant en conscience souscrire aux conditions intolérables qu'ils nous imposaient, je fis enlever les objets du culte que nous avions déposés chez eux, et je les fis porter dans la vallée de *Tuatafa*, dépendance du roi, où les néophytes de *Tua* pouvaient fa-

facilement se rendre pour assister aux saints offices.

« Ce transport des objets sacrés produisit un effet merveilleux : les mutins furent déconcertés et se regardèrent *comme morts*, suivant le langage du pays. Ils parlèrent bien de faire la guerre ; mais il était trop tard, Sam était devenu redoutable ; de son côté, le chef de *Tuatafa*, vieillard respectable, déclarait qu'il mourrait pour Dieu plutôt que de céder les objets du culte. Malgré les plus terribles menaces, les néophytes se détachaient du parti vainqueur ; le catéchiste de l'une des plus considérables vallées de *Tua* répondit à son père, qui voulait l'empêcher d'aller à la messe : « Je ne crains pas ceux qui voudraient me tuer ; je ne crains que Dieu seul. » Le chef de cette dernière vallée, qui jusque-là s'était toujours opposé au succès de nos travaux parmi les siens, devint alors notre ami, et il dit à tous ses gens de le suivre à *Tuatafa*, ajoutant : « Les hommes sont trompeurs, mais Dieu ne trompe pas ; il faut lui obéir plutôt qu'aux hommes. »

« Depuis cette époque, l'harmonie s'est peu à peu rétablie. Je profitai d'une occasion favorable pour réunir à la hâte les chefs de toutes les vallées, et cimenter la réconciliation des partis ; je représentai aux opposants l'indignité de leur conduite à notre égard, et tous rejetèrent le tort sur le principal assassin du P. Chanel. Celui-ci me demanda pardon, et la paix fut faite. Maintenant le P. Roulleaux, mon confrère, qui élève une chapelle à l'endroit où le P. Chanel a versé son sang, vient de m'écrire que les gens de *Tua* travaillent avec ardeur à la construction de leur église, que les trois bourreaux de notre confrère rivalisent de zèle, et que le parti vainqueur est d'une grande docilité.

« Je suis, etc.

« SERVANT, *Miss. apost.* »

Autre lettre du même Missionnaire au R. P. Colin, Supérieur de la Société de Marie.

« Mon révérend Père,

« Pour vous faire plaisir et pour compléter, autant qu'il m'a été possible, la notice que je vous ai adressée dernièrement sur la religion de nos idolâtres, j'ai continué à les interroger sur leur théogonie. S'ils s'accordent sur quelques points, ils diffèrent aussi sur plusieurs. Je vous écris seulement ce qui est à peu près généralement admis.

« Jamais les Nouveaux-Zélandais n'ont eu ni temples, ni autels, ni idoles. Leurs sculptures ont toujours été consacrées à perpétuer la mémoire de leurs parents et de leurs amis; mais ils se figurent, répandues partout, des puissances invisibles qui exercent une certaine influence sur leurs corps et sur leurs âmes, sur leurs actions publiques et privées, sur leur destinée et sur leur vie. Ces esprits, comme ils le croient, sont souvent irrités ; et cette croyance fait vivre nos pauvres sauvages sous l'impression presque continuelle d'une terreur religieuse. Un coup de tonnerre, une tempête, un accident funeste, une mort subite, une perte imprévue, une année stérile, sont à leurs yeux tout autant de marques certaines du courroux d'un dieu qui punit la violation d'un *tapou*, l'omission de quelque prière ou de quelque superstition *maori*. Sont-ils atteints de cette espèce de maladie qui les consume peu à peu, et dont ils meurent presque tous ; c'est un dieu anthropophage et vengeur qui est entré dans leur corps et qui en ronge insensiblement les parties vitales.

« Pour se garantir de ces génies malfaisants, on observe exactement les *tapous*, ou bien l'on a recours à certaines prières, à des enchantements, à des malédictions même ; on va jusqu'à les menacer de les tuer, de les manger ou de les brûler.

« Les Nouveaux-Zélandais prêtent à tous leurs dieux les nécessités et les faiblesses des hommes, et ils attribuent à chacun d'eux en particulier une fonction spéciale. L'un préside aux éléments, l'autre règne sur les oiseaux et les poissons. Je vous ai parlé dans ma dernière lettre du détestable emploi de *Wiro* et de celui du terrible *Taniwa*, ces deux mauvais génies des vivants et des morts. *Tawaki* est le maître du tonnerre : il le forme en roulant et déroulant avec précipitation des *tapes* qu'on suppose placées au-dessus des nuages. *Mahucke* a créé le chien : c'est un dieu timide ou sauvage qui ne quitte jamais les antres ténébreux, et qui est peu connu. *Tingara* ou *Huro* habite ordinairement les pays étrangers ; il n'aborde que de temps en temps à la Nouvelle-Zélande, et ses odieuses visites sont toujours suivies de maladies et de mortalités ; de là, sans doute, le préjugé populaire qui fait considérer aux naturels tout rapport avec les blancs comme funeste à leur santé et à leur vie.

« Au commencement des temps, les ténèbres étaient inconnues sur la terre ; la lumière y était continuelle. Ce fut la déesse *Hina* qui, pour se venger d'une raillerie de *Kae*, fit succéder la nuit au jour. Ce ne sont pas là tous ses hauts faits : un jour que sa fille *Rona* était allée ramasser du bois parmi les broussailles pour préparer un repas, elle revint les pieds tout ensanglantés. La vue de son sang et la vive douleur qu'elle éprouvait la firent entrer en fureur, et dans son emportement elle maudit la lune, en lui criant : « Que tu sois mangée, parce que tu n'es pas venue m'éclairer au moment où j'allais me blesser

les pieds. » Indignée de cette malédiction, la lune jeta un hameçon sur *Rona*, et l'ayant attirée jusqu'à elle, la plaça dans son disque avec la batterie de cuisine qu'elle tenait à la main et l'arbre auquel elle s'accrochait pour n'être pas enlevée. Pour punir la lune, la déesse-mère lui ôta le pouvoir de jeter à l'avenir des hameçons sur la terre.

« Parmi leurs dieux les naturels en distinguent trois qu'ils disent être frères, et auxquels ils attribuent particulièrement la création de leur île : ils les appellent *Mawi*, *Mawipotiki* et *Taki*.

« *Mawi*, descendu du ciel sur la mer, se mit à cingler jusqu'à ce qu'il rencontra un rocher qui s'élevait à l'endroit où se voit maintenant l'île du nord, appelée *Ika Na-Mawi ;* il s'y arrêta et s'assit pour pêcher ; et comme il n'y trouva rien de mieux, pour faire des hameçons, que les mâchoires des deux enfants qu'il avait eus de la déesse de *Hina* sa femme, il les fit mourir. L'œil droit de l'un fit l'étoile du matin, appelée *Matariki,* et l'œil droit de l'autre devint l'étoile du soir, dont le nom est *Rereahiahi*.

« Un jour que *Mawi* pêchait avec la mâchoire et une partie d'une oreille de son fils aîné, il sentit que quelque chose de pesant s'était accroché à son hameçon ; après de longs et inutiles efforts pour tirer ce qu'il croyait être un monstre marin, il attacha sa ligne au bec d'un colombe, à laquelle il communiqua son esprit ; et la colombe, en s'élevant dans les airs, tira des abîmes la Nouvelle-Zélande.

« Aussitôt que l'île parut hors de l'Océan, le Dieu pêcheur et ses compagnons s'élancèrent sur la plage, formèrent en se promenant les plaines, les collines, les montagnes et les vallées, fécondèrent la nouvelle terre et lui firent produire des arbres et des plantes. Dans une de ses promenades, *Mawi* aperçut du feu : il le trouva si beau, qu'il s'empressa d'y porter la main ; comme il se brûlait les doigts, et qu'il ne voulait pas cependant s'en dessaisir, il

se précipita dans la mer. Bientôt il reparut, les épaules chargées de matières sulfureuses qui formèrent les volcans. Quand sa grande œuvre fut achevée, ce Dieu mourut; mais il n'emporta pas son esprit dans les régions de la nuit; il le légua à un oiseau qu'on appelle *Ieie*, et qu'on voit ici pendant la belle saison.

« *Mawipotiki* et *Taki* partagèrent les travaux et la gloire de leur frère. C'est au second qu'on attribue la création du premier homme dont il forma le corps avec de la boue. Après sa mort il fut enlevé au ciel sur une toile d'araignée, et son œil droit devint l'étoile polaire du Sud.

« Dans ces trois dieux principaux, et unis par les liens de la parenté; dans la manière dont ils ont créé le premier homme et la Nouvelle-Zélande, que les naturels, avant d'avoir vu les Européens, croyaient être à elle seule tout l'univers; dans ce combat dont j'oubliais de vous parler, et qui eut lieu au commencement entre les esprits, je ne puis m'empêcher de voir des lambeaux épars et défigurés d'une révélation primitive sur la sainte Trinité, sur la création du monde et d'Adam, et sur le combat des bons et des mauvais Anges.

« J'ai peu de choses à vous dire sur les demi-dieux. Dans la Nouvelle-Zélande aucun homme ne reçoit de son vivant les honneurs de l'apothéose; mais aussitôt après leur mort, tous sont placés au rang des divinités du second ordre; leurs noms, surtout ceux des chefs, sont tellement *tapous* ou sacrés, qu'on ne pourrait même les prononcer sans se rendre coupable d'une horrible profanation. Quand un chef meurt, son œil droit va se placer au firmament; ainsi toutes les étoiles qui brillent dans le ciel, sont pour les Polynésiens idolâtres des yeux de chefs zélandais.

« SERVANT, *Miss. apost.* »

Extrait d'une lettre du R. P. Baty, Missionnaire apostolique, au R. P. Chavaz, Prêtre de la Société de Marie.

Nouvelle-Zélande, baie des Iles.

« Mon révérend Père,

«... Un mot sur nos indigènes vous les peindra suffisamment pour vous les faire aimer. Ils sont vifs, intelligents, d'une conversation agréable et surtout amusante par les détails qui animent leurs narrations. Au retour d'un voyage ou d'une ambassade, le rapporteur s'assied à terre ; après avoir respiré un instant, il commence son récit en faisant des gestes expressifs, en se frappant la poitrine avec force et agilité. Rien ne lui échappe, depuis le moment de son départ jusqu'à son retour ; il dit tout ce qu'il a rencontré en route, ce qu'il a vu et appris, où il a couché, ses repas, ses privations, s'il a eu froid, si le vent lui a fait courir quelque danger dans sa pirogue, combien de vagues sont entrées dans sa barque, l'accueil qu'il a reçu, si on lui a donné en abondance de belles pommes de terre, de beaux kumara. Les paroles, les manières, le ton de voix de ses interlocuteurs, tout est rendu admirablement. S'il est entré dans la maison d'un étranger, il saura ce qu'elle renferme aussi bien que le maître du logis.

« Ces pauvres sauvages n'ont point de secret, et ils se croient par là même en droit de tout savoir. Il faut une étude pour les satisfaire sans mentir, tout en évitant de leur apprendre ce qu'on veut qu'ils ignorent.

« Leurs discours sont pleins de tours poétiques et figurés ; ils parlent avec véhémence, durant des heures entières, sur des choses qu'ils pourraient dire en cinq minutes. Quand ils traitent des questions graves, comme la guerre ou la prise de possession de leurs terres par les étrangers, ils parlent en se promenant ou en courant avec rapidité dans le cercle de leurs auditeurs accroupis. Alors, leurs figures tatouées, leurs habits étranges, leurs gestes menaçants, leurs yeux enflammés, les rendent effrayants à voir. Dans ces occasions, chaque chef parle à son tour; quelquefois j'ai pris moi-même la parole, parce que les Missionnaires sont invoqués comme arbitres, lorsqu'ils ont gagné l'affection des insulaires. Ces hommes, si vifs dans l'action, demeurent cependant accroupis des journées presque entières, autour de leurs maisons ou sur quelque lieu éminent, d'où ils peuvent découvrir le pays, faisant des réflexions sur tout ce qui se présente à leur vue : le vent qui agite l'eau du lac, le vol d'un oiseau, la piqûre d'un moucheron, le moindre incident devient pour eux un sujet d'observations; sans que la pipe reste jamais oisive.

« J'aurais beaucoup d'autres choses à vous dire de ce peuple, si méchant avant sa conversion, et si bon dès qu'il se convertit ; le temps me manque. Je finis en vous priant de ne pas oublier les pasteurs et le troupeau de la Nouvelle-Zélande, au saint sacrifice de la Messe, et auprès de celle que vous appelez si souvent votre bonne Mère.

« Baty, *Miss. apost.* »

Extrait d'une lettre du P. Chevron, Missionnaire de la Société de Marie.

Wallis (île Ouvéa), 4 avril 1841.

« Wallis, appelée Ouvéa par les naturels, est une île plate, quelque peu montagneuse, et environnée de quelquels îlots, dont deux seulement sont habités. C'est dans un de ces îlots, berceau de la Religion, que je débarquai le 29 novembre dernier. De là je passai dans la grande île, où je fus reçu par les catéchumènes avec tout l'empressement et les témoignages de joie dont sont capables de nouveaux convertis.

« Je me trouvai alors au milieu de deux armées en bataille. On avait voulu ménager une surprise au P. Bataillon aussi bien qu'à moi, en simulant un combat sous nos yeux. C'est la manière dont les Polynésiens célèbrent l'arrivée d'un grand chef des îles voisines, lorsqu'il vient leur rendre visite. Mais il y avait alors, et pour nous et pour eux, quelque chose de bien touchant : ces deux armées, qui s'efforçaient à l'envi de fêter l'arrivée d'un Missionnaire, étaient en présence, il n'y avait pas plus d'un mois, dans le même lieu, avec les mêmes positions, l'une pour détruire notre religion qu'ils appelaient nouvelle, et l'autre pour défendre presqu'à regret ses propriétés et sa vie. La sainte Vierge, dont la bannière servait de drapeau au camp des néophytes, s'était, disaient-ils, montrée la Reine de la paix, en portant la crainte dans l'âme des

agresseurs ; elle les avait tous disposés à la foi et à la charité, pour n'en faire qu'un peuple de frères. Les infidèles ont avoué, après leur conversion, que lorsqu'ils avaient vu la bannière de Marie, les armes leur étaient tombées des mains, sans savoir d'où provenait cet accablement subit qui s'était emparé de leurs membres, et qui dura pendant les trois jours que les deux partis restèrent en présence.

« Au lieu de leur ancien cri de guerre, ils firent entendre en notre honneur un chant religieux composé par eux-mêmes ; ils n'épargnèrent pas la poudre que la charité leur rendait désormais inutile ; enfin ils déposèrent leurs armes au pied de la sainte bannière.

« Chacun vint alors me saluer ; ils étaient au moins cinq cents hommes ; tous avaient eu soin, pour simuler ce combat plus au naturel, de se barbouiller la figure de noir et de rouge. Jugez de l'épaisse peinture que je devais avoir sur le nez.

« Après la prière, le P. Bataillon leur adressa quelques remercîments. Une grande partie de la nuit fut consacrée au chant des cantiques, à la récitation du chapelet et à l'instruction mutuelle entre les naturels. Depuis ce temps, deux villages, demeurés jusqu'alors dans les ténèbres, sont devenus *religieux* (c'est le nom qu'on donne aux convertis) ; on a bâti quatre églises bien simples, mais propres, je dirai même jolies pour le pays ; on y fait matin et soir la prière en commun. A la fin du jour, quand l'île est plus recueillie et plus silencieuse, on entend de tout côté chanter des cantiques, réciter le chapelet et le catéchisme.

« Ma seule peine est de ne pouvoir encore aider le Père Bataillon dans la visite des malades ; il est obligé de se multiplier pour faire les instructions publiques dans chacune des églises, situées au moins à deux lieues de distance les unes

des autres. Je commence à comprendre et à parler la langue de ces îles ; elle est bien douce ; ses règles sont les mêmes dans tout l'archipel ; quelques lettres de plus ou de moins, quelques mots changés, en font toute la différence. Voici le *Pater* et l'*Ave :*

« *Ko ta matou ta mai, e i selo, ke tapuha tou huafa, ke au mai tou pule, ke fai tou finegalo ete kelekele o hage ko selo, kefoaki mai hamatou mea kai i te aho nei, pea ke fakamole mole tamatou aga hala o hage ko tamatou fakamole mole, kia natou e aga hala mai kia matou, pea ana naa ke tuku ia matou kite holi kovi, kae ke fakamauli matou mai te kovi. Amene.*

« *Alofa, malia, ekefonu ite kalasia, eiate koe te aliki, eke manuia koe ite fafine fuape, pea e manuia ia Jesu, kote fua o tou alo. Magata Malia, kote fae a te atua, keke hufia matou aga hala i te a honei pea mote a ho o tomatou mate. Amene.*

« Les naturels récitent leurs prières avec un ensemble que je n'ai jamais vu en France. Ici, ce concert se retrouve partout ; sur mille personnes auxquelles vous voyez faire le signe de la croix ensemble, vous n'en remarquez pas une qui blesse cet accord par un mouvement de main ou trop lent ou trop rapide. Ils apprennent facilement les airs des hymnes ou des cantiques, et les répètent avec une précision capable de contenter un maître d'orchestre ; leurs voix d'ailleurs ne seraient pas déplacées dans un concert musical de nos pays.

«… Il me semble vous voir, en lisant cette lettre, chercher avec avidité quelques détails sur notre manière de vivre. N'allez pas trop vous apitoyer sur notre sort ; il est difficile, à qui n'en a pas fait l'expérience, de comprendre

jusqu'où peut aller la facilité donnée à l'homme de s'habituer aux misères de la vie ; ajoutez-y une grâce particulière dont Dieu veut bien aider notre faiblesse, et vous ne vous étonnerez plus qu'on puisse aussi bien dormir sur une claie de bambous, ou sur la terre couverte d'une simple natte, avec un oreiller de bois, qu'en Europe sur le lit le plus mollet; vous ne serez pas surpris qu'on mange quelques fruits, quelques racines, quelques poissons crus, ou des coquillages rôtis sur la braise, avec autant de plaisir qu'on prendrait en France le repas le mieux apprêté. On apprend ici à imiter l'Apôtre qui *savait être dans l'abondance et souffrir la disette.* Il nous faut aussi, à l'exemple de saint Paul, savoir *faire naufrage.* Il y quelques jours que, traversant de la petite île à la grande, dans la pirogue de deux naturels, par un gros temps, nous chavirâmes, le P. Bataillon et moi; nous étions assez loin du rivage; je fus obligé de nager, et je sentis qu'une soutane, en ce cas, est assez embarrassante. Mon confrère fut soutenu par un de nos insulaires, et la pirogue renversée nous aida à nous maintenir sur l'eau, jusqu'à ce que nous pûmes toucher du pied le sable de la baie.

« Je ne vous parlerai ni des mœurs ni des usages des naturels de Wallis; ce sont à peu près les mêmes qu'à Futuna. Ces insulaires n'ont jamais été cannibales par goût; seulement ils avouent, non pas sans honte, l'avoir été autrefois par nécessité. Mais, s'ils épargnaient leur propre sang, ils ne ménageaient pas celui des étrangers; plus d'une fois ils ont brûlé de grands navires, et massacré leurs équipages. On leur reproche aussi d'avoir été voleurs; mais aujourd'hui ils aimeraient mieux, je crois, se laisser tuer, que de dérober une épingle. Ils sont très-intelligents et très-curieux d'apprendre; aussi les catéchumènes, après deux mois d'instruction, sont-ils, pour la plupart, assez au courant de la doctrine chrétienne.

« Depuis la construction de nos quatre églises dans la grande île, le nombre des catéchumènes était toujours allé en augmentant ; bientôt il ne resta plus à l'idolâtrie que le seul village du roi et quelques familles éparses. Enfin, sans doute grâces aux ferventes prières des Associés, Dieu nous a consolés, et le roi lui-même, avec les autres retardataires, a abjuré l'infidélité au mois d'octobre dernier. Sur-le-champ nous avons élevé une église dans son village même, c'est la sixième ; de sorte qu'aujourd'hui l'île entière d'Ouvéa a renoncé aux idoles, que tous ses habitants chantent d'une commune voix les louanges du vrai Dieu. Sans doute il reste encore beaucoup à faire, nous ne sommes ni au bout de nos travaux ni à la fin de nos épreuves ; mais n'est-ce pas avec les larmes qu'on arrose la semence évangélique ? *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua...*

« Je suis, etc.

« J. CHEVRON, *Miss. apost.* »

Extrait d'une lettre de M. Tripe, Missionnaire de la Société de Marie.

Akaroa, port de la presqu'île de Banks.

« Mon bien cher Ami,

«... Vers la fin de septembre 1840, j'eus l'honneur d'accompagner Mgr le Vicaire apostolique dans sa visite pastorale de l'île du Nord. L'intention de Sa Grandeur n'était point de me laisser en route ; mais les circonstances l'ont en quelque façon obligée de changer de détermination. Me voilà donc provisoirement curé d'Akaroa, ayant pour paroissiens une soixantaine de colons français, et les équipages de deux navires de même nation ; tout à l'heure je vous ferai connaître ce que c'est qu'Akaroa, après vous avoir un instant entretenu de moi-même.

« On dirait que je ne suis point destiné à être Missionnaire ; car, tandis que mes confrères acquièrent bien des mérites par leurs travaux et les misères qui les accompagnent, la Providence semble me tenir aux petits soins ; vous allez en juger.

« Arrivés à Akaroa, nous fûmes invités, Monseigneur et moi, à prendre logement sur l'*Aube*. L'un des officiers porta l'obligeance jusqu'à me céder sa chambre et son lit, tandis qu'il couchait lui-même dans une pièce commune. Vous connaissez assez l'urbanité de nos officiers de marine, pour vous faire une idée exacte des prévenances qui m'ont été constamment prodiguées, pendant un mois et demi que

j'ai passé en rade, en attendant que la goëlette de la Mission eût réparé ses avaries. M. le commandant a été enchanté de la conduite généreuse de son état-major à notre égard, et m'a lui-même comblé d'amitiés pendant tout le séjour que j'ai fait à son bord.

« La fête de la Toussaint a été solennisée comme elle ne l'avait jamais été sur ces plages lointaines. Monseigneur officia pontificalement à terre, dans un lieu décoré par un grand nombre de pavois fournis par l'*Aube;* une place avait été réservée pour les musiciens, et durant tout le temps de la Messe ce ne fut que musique instrumentale et chants sacrés en partie, exécutés par l'état-major en tenue militaire. J'eus l'honneur d'être chef d'orchestre de cette noble troupe d'amateurs. Comme vous pouvez le croire, j'oubliai, dans cette circonstance, que j'étais sur une terre barbare, à cinq mille lieues environ de mon pays natal.

« Ma position, il est vrai, est un peu moins riante depuis mon débarquement. L'*Aube* continue à pourvoir à ma subsistance; mais mon logement dans l'île est loin de valoir le plus humble de vos presbytères. Vous pourriez vous en convaincre si jamais il vous prenait fantaisie de pousser une visite jusque dans ma case : je n'aurais ni fauteuil, ni chaise, ni banc à vous offrir ; mais en revanche, j'ai un lit très-commode à faire, puisque c'est une simple natte étendue auprès du foyer qui, du milieu de la pièce, où il est placé, répand ses émanations et sa fumée dans tous les coins, sans exception. Ma cabane est construite en petites pièces de bois fixées de distance en distance, et garnies d'un treillis de bambous, avec une toiture en joncs du pays; le tout est si bien conditionné qu'on y est à l'abri de la pluie quand il ne pleut pas, et du vent quand il ne souffle point. Pour éviter, apparemment, l'imposition des portes et fenêtres, on n'y a pratiqué qu'une

seule ouverture, par laquelle on entre en se traînant sur les genoux. Quoi qu'il en soit de ma case, je regarde comme certain qu'aucun naturel n'est logé aussi commodément que moi. Passons à la Mission qui m'est confiée.

« Akaroa est une baie et un port de la presqu'île de Banks, dans l'île du Sud, par le 43° environ de latitude; ce port est donc tout à fait aux antipodes de Toulon, qui est aussi au 43° de latitude nord, moins la différence de longitude. De sorte que, de quelque point du globe qu'on nous écrive, on ne pourra le faire de plus loin. La presqu'île a été achetée par des Européens français et anglais, et pour des sommes très-modiques. Les naturels apprécient peu le terrain. Vers le fond de la baie il y a deux colonies des deux nations, protégées chacune par des navires de leurs gouvernements respectifs. Les colons ainsi que les équipages catholiques sont en ce moment mes paroissiens.

« Bien que la température soit ici plus douce qu'en Provence, elle est sujette à des variations si fréquentes, la transition du froid au chaud est si brusque, qu'elle expose les étrangers à bien des maladies. Au moment où l'on jouit d'un temps d'été, il s'élève tout à coup un vent furieux du Sud, accompagné de grêle et de pluie, qui vous fait sentir les froids rigoureux de l'hiver, et laisse les sommets des montagnes blanchis par la neige. Un jour après, l'été revient encore, dure quelques jours, et puis c'est à recommencer. Tel a été le temps qui a régné depuis environ trois mois que je suis dans ce pays.

« Le terrain est des plus fertiles et très-propre à la culture; de lui-même il ne produit qu'une espèce de fougère très-épaisse, et des arbres de toute grosseur inconnus en France. Il est extrêmement difficile de voyager soit parmi les fougères, soit dans les forêts, et tel chasseur qui croit rallier bien vite son bord ou sa case, se voit souvent

forcé de camper sous un arbre et d'y passer la nuit au frais; mais comme dédommagement, il rapporte quelquefois une trentaine de pigeons, qui ne l'auront pas fait courir beaucoup, l'explosion d'une arme à feu ne les effrayant guère. Les oiseaux sont ici en grande quantité; leurs cris et leurs gazouillements font un concert continuel, auquel manque cependant la voix du rossignol : j'appelle ce chant la prière du matin des oiseaux.

« Les naturels de l'île du Sud, moins civilisés que ceux du Nord, sont aussi moins nombreux, par suite des guerres désastreuses qu'ils se sont faites. Il faut espérer qu'ils dépouilleront ce caractère de férocité et d'anthropophagie qu'ils conservent encore aujourd'hui, dès qu'ils commenceront à prêter l'oreille à la voix de l'Evangile.

« Un mot, en finissant, sur les sentiments que fit naître aux indigènes la vue du premier vaisseau qui entra dans la baie. N'ayant aucune idée d'un grand navire et de sa mâture, et ne sachant s'expliquer comment une si lourde masse pouvait se mouvoir et venir à eux, ils crurent que c'était un diable, et s'enfuirent à toutes jambes dans les forêts. Un d'entr'eux, plus brave que ses compatriotes, après quelques jours passés dans les bois, voyant le diable arrêté, s'avança peu à peu du rivage, ayant grand soin de se cacher à la faveur des arbres; bientôt il aperçoit quelque chose qui se détache du navire (c'était une embarcation), il laisse arriver, épie et reconnaît des êtres ayant bras et jambes comme lui; aussitôt il court avertir ses frères, tâche de les faire revenir de leur terreur, et tous s'approchent avec grande précaution de ces mortels inconnus. — Je suis, etc.

« Tripe, *Miss. apost.* »

Lettre du P. Berjon, Missionnaire apostolique, au P. Lagniet, Directeur du petit séminaire de Belley.

Maketu, 16 mai 1842.

« Mon bien cher Confrère,

« Dans ma première visite, qui fut à Rotorua, village situé à deux lieues de Maketu, je ne pus me procurer de guide. Cependant tous les préparatifs faits, je m'informai de mon mieux de la direction à tenir; et bref, me voilà en route avec le frère chargé des provisions : mais nous n'allons pas loin sans nous égarer; on nous remet en bon chemin : nous dévions encore, et cette fois personne ne se rencontre pour nous redresser. Nous retombons sur le rivage de la mer, que nous suivons au hasard, lorsque dans le lointain nous voyons un homme venir à nous; il nous dit qu'à peu de distance nous trouverons un kainga ou village, que là nous nous enfoncerons dans les terres.

« Arrivés à l'endroit désigné, nous prîmes un guide, qui se lassa bientôt et voulut revenir en arrière. Nous voilà de nouveau livrés à nous-mêmes. Nous cheminions le mieux possible, suivant un petit sentier tortueux, gravissant et redescendant des collines; mais le pis de l'affaire, c'est que le jour avait disparu, et que nous ne marchions plus qu'à tâtons. Que faire? pas d'hôtel. On met le sac à terre, on allume un grand feu, on fait cuire le souper à la Robinson; et puis, après la prière du soir, on essaie pour la première fois, en s'enveloppant dans son man-

teau, le lit de voyage de la Nouvelle-Zélande ; sous un beau ciel étoilé, sans crainte des bêtes malfaisantes, à la garde de la Providence divine qui veille sur les jours de son Missionnaire, et à l'abri d'un dôme de verdure formé par les branches qui s'entrelacent naturellement sur nos têtes, on s'endort.

« Arrivés à Rotorua, but de notre voyage, nous fûmes très-bien accueillis ; c'était comme une fête de famille en revoyant un père longtemps attendu. Je passai presque un jour entier à baptiser des enfants, j'allais de maison en maison, et l'on se faisait une joie de me les présenter.

« Le lendemain on m'invita à visiter un kainga voisin ; un assez bon nombre de catholiques de Rotorua voulurent m'y suivre ; c'étaient surtout ceux qu'on appelle *noia*, espèce de garde militaire. Voici le cérémonial qui s'observe en pareilles circonstances.

« Dès qu'on est en vue du kainga, on se met sur une même ligne, on marche en silence ; ceux qui nous voient approcher s'écrient de loin en loin : *Nau mai, nau mai : venez, venez !* Enfin on arrive, la garde de ceux qui reçoivent est debout, également sur une seule ligne ; on passe devant elle en se donnant une poignée de main, et en se disant à chaque salut : *Good Morning*, *bonjour*. Cela fait, commencent les évolutions militaires des deux troupes ; et à un signal, tous les soldats s'acculent sur leurs talons ; on écoute sous les armes les discours des chefs, et puis on sert le repas dans des corbeilles nouvellement tressées.

« En revenant du kainga, le soir au clair de la lune, j'aperçois tout à coup des gens armés de fusil, de bâtons, de petites haches ; et aussitôt eux de me dire qu'ils vont se battre. Ils m'invitent à les suivre pour apaiser leurs différends, car ils étaient seulement sur la défensive ; ils s'attendaient à être attaqués par une autre tribu catholique. Je les suis en revenant sur mes pas. Le lende-

main se passe sans que l'ennemi paraisse. Enfin, au bout de deux jours, on entend des coup de fusils dans le lointain; on s'écrie : « Les voilà ! » Alors je propose d'aller moi-même les trouver avec quelques chefs, afin de traiter des conditions de paix. Nous nous avançons dans l'intérieur des terres, et après deux ou trois heures de marche, arrivés sur les bords d'un lac, nous voyons sur la rivè opposée un kainga, devant lequel sont assis des hommes avec le fusil à leur côté. On vient nous chercher dans des pirogues, j'aborde les guerriers, qui me font asseoir auprès d'eux, et puis le discours d'un chef terminé, je prends la parole et les engage à faire la paix, en leur disant que la vie est déjà assez courte, sans se massacrer encore les uns les autres; que d'ailleurs ils sont enfants de l'Evêque, et qu'ils doivent mutuellement s'aimer.

« Sur ces entrefaites le grand chef se présente; c'était lui qui avait le plus à se plaindre; on lui avait enlevé un esclave, et ce grief lui avait mis les armes à la main. J'entre en pourparler avec lui, et lui déclare ou qu'on lui rendra son esclave, ou qu'on lui donnera une juste compensation. Il y consent, et l'affaire se termine par la prière; j'entonne les litanies de la sainte Vierge, pour remercier Dieu par la médiation de celle que je regardais comme la puissante conciliatrice de ces pauvres sauvages. Je ne sais ce qui serait arrivé; ces tribus avec celles de Maketu sont réputées les plus belliqueuses et les plus implacables de la Nouvelle-Zélande.

« Ce n'est pas la première fois qu'ici le Missionnaire prévient l'effusion du sang; déjà tout près de là, le Père Viard avait arrêté cinq ou six cents hommes sur le point d'en venir aux mains. Tant il est vrai qu'il y a dans le caractère du sacerdoce catholique quelque chose de divin qui impose aux nations les plus barbares! Quelle joie pour le prêtre d'être doublement sauveur et père à l'égard de ces

pauvres tribus, en leur donnant la vie de l'âme et en leur conservant celle du corps !

« Je ne vis dans cette rencontre que les guerriers : ils avaient le fusil, la giberne, de petites haches, de longs bâtons *maoris;* l'un des chefs portait seul un vieux sabre rouillé. Quand ils vont au combat, ils n'ont pour tout habit qu'une ceinture à franges; ils poussent des cris affreux, et leur prélude, par la danse guerrière, est bien capable d'animer le courage des combattants. D'après ce que mes gens me disaient alors, il paraîtrait que ces sauvages ne font la guerre que par escarmouches; ils tirent sur leur homme, et tout aussitôt s'enfuient et se cachent. Heureusement ces peuples ont perdu beaucoup de leur humeur belliqueuse, et l'on ne verra plus, il est à croire, ces guerres dévastatrices qui finissaient ordinairement par l'extermination de l'un des deux partis, par le saccagement des récoltes et des habitations, et par le cannibalisme. C'est ainsi que cette race superbe des Zélandais s'est en grande partie détruite.

« Vous connaissez maintenant, cher Confrère, ma position et le terrain que la divine Providence m'a donné à défricher. S'il y a des peines, des travaux, il y a aussi des consolations. Notre genre de vie est très-varié : en course, on catéchise, on baptise; chez soi l'on étudie, on instruit plus à fond le peuple de sa résidence ; et là, on est à peu près comme un curé dans sa paroisse, comme un religieux dans sa communauté. Ainsi les jours, les mois s'écoulent avec rapidité et contentement. Priez pour moi et pour mon peuple, car je prie aussi pour vous et pour les vôtres.

« Je suis, etc.

« BORJON, *Miss. apost.* »

Lettre du P. Petit-Jean, Missionnaire apostolique, au R. P. Colin, Supérieur général de la Société de Marie.

Nouvelle-Zélande, baie des îles.

« Mon très-révérend Père,

«... Au milieu de mes courses, qui sont fréquentes et nécessaires pour avancer l'œuvre de Dieu, je vis comme les indigènes; je ne puis suivre l'avis des Européens qui me disent de porter, à leur exemple, des provisions avec moi. Ne faut-il pas que l'homme apostolique se fasse tout à tous, s'il veut tout gagner à Jésus-Christ? Ne faut-il pas qu'il achète par quelques privations la gloire d'annoncer l'Evangile?

« Ces peuples, il est vrai, sont quelquefois d'une malpropreté dégoûtante; aussi les Européens ne les approchent qu'avec une extrême précaution, et ne les souffrent pas chez eux. Pour moi, je ne puis éloigner ceux que Dieu m'a donnés pour enfants; je leur permets d'entrer dans ma demeure, de toucher ce qu'ils voient, de me questionner à leur aise, et lorsqu'ils sont satisfaits, ils se retirent en me bénissant : « L'Ariki est bon, disent-ils, il ne ressemble pas aux étrangers. »

« A toute heure, je sillonne les rivières et la mer pour me rendre auprès de mes néophytes, et lorsque je suis sur leurs pirogues, les Européens qui me reconnaissent à ma soutane, à mon chapeau triangulaire et à

mon crucifix, disent : « Voilà le Prêtre catholique qui visite son troupeau ; il va prêcher l'Evangile, voir un malade : tandis que chacun court à ses affaires, celui-là ne court qu'après les âmes. »

« Dans un de ces voyages, j'appris qu'une petite enfant était près de mourir ; je remontai aussitôt sur le canot des naturels pour aller sauver cette âme en danger. Sans doute, je fus bien reçu de la tribu qui fait *notre prière* avec zèle, bien qu'elle n'ait pas encore entièrement abjuré ses superstitions ; mais le père refusa de me confier sa fille, sous prétexte que si elle était baptisée, elle expirerait le même jour, et qu'à sa mort il ne pourrait la pleurer à la façon des *Maoris*. Je dis à ce père tout ce que le zèle put m'inspirer, mais tout fut inutile ; mes efforts restant sans succès, je vouai l'enfant à Marie, je la recommandai aux saints Anges, et enfin j'eus le bonheur de lui ouvrir le ciel. Voici comment je réussis : on me prépara de la nourriture, et je la refusai honnêtement. « Je ne saurais manger, dis-je à mes hôtes, mon cœur est triste, à cause de cet enfant qui ne verra pas le Grand-Esprit. » La pluie venait de tomber, j'aperçois une feuille qui contient assez d'eau pour le baptême, je la prends et dis au père : « Le baptême n'est pas une chose à redouter ; voilà comment je m'y prendrais, si tu me laissais faire ; » et j'administrai alors le sacrement. Le père ne s'en irrita pas, et aujourd'hui cet enfant est un ange qui prie au ciel pour la Mission et pour les pieux Associés à la Propagation de la Foi.

« Nos *Maoris* sont dénués de tout. Le lit du malade est la terre nue, ou recouverte tout au plus d'un peu d'herbe ; sa nourriture est à peu près la même qu'en état de santé. Où sont nos admirables Sœurs de Saint-Vincent qui gagnent les cœurs à Dieu, tandis que d'une main si charitable elles soulagent les membres des pauvres in-

firmes? Ici peut-être plus qu'ailleurs, la Religion est appelée à faire cesser bien des misères, à civiliser promptement un peuple qui a des défauts, je l'avoue, mais qui a aussi de grandes qualités, et que sa simplicité enfantine rend si digne d'intérêt. Que je voudrais faire entendre à mes compatriotes la voix de ces tribus qui sollicitent des prêtres catholiques! Nous sommes déjà assez nombreux pour faire beaucoup à la Nouvelle-Zélande, je le sais; mais abandonnera-t-on les innombrables îles de l'Océanie qui restent encore sans apôtres? Délaissera-t-on ces archipels si riches en population, et qui semblent ouvrir leurs ports pour recevoir les envoyés célestes? Je puis le dire, sans crainte d'être démenti, ici nous sommes entourés des respects et de la bienveillance de tous les insulaires, sans distinction de nationalité ni de croyance; Mgr Pompallier, par sa patience, par son aménité et son dévouement, a ravi tous les cœurs; mais le poids de sa charge l'accable, sa sollicitude le consume. Que nul ne craigne de venir à son secours; tous les postes ne sont pas également difficiles. A ceux qui seront faibles, nous céderons nos peuplades converties pour voler nous-mêmes vers les îles lointaines.

« Au reste, Marie nous protége d'une manière trop spéciale pour que l'avenir de la Mission puisse être douteux; et, quant à nos personnes, les travaux continuels ne font qu'affermir nos santés. Toutefois, que les pieux Associés à l'Œuvre de la Propagation de la Foi nous aident de leurs prières; qu'ils appellent sur tant d'âmes des grâces de conversion, et par les sacrements nous introduirons bientôt les Océaniens dans l'Eglise de Dieu.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Jean-Baptiste Petit-Jean, *Miss. apost.* »

Extrait d'une lettre de Mgr Pompallier, Vicaire apostolique de l'Océanie occidentale, à Mgr Murphy, Vicaire apostolique de la Nouvelle-Galles du Sud.

Baie des Iles, Nouvelle-Zélande.

« Monseigneur,

«... Je reçois souvent des visites des indigènes, dont plusieurs font un trajet de trois cents milles dans l'espoir d'obtenir de moi quelques prêtres pour les instruire. Lorsque je leur en promets un, ils se montrent pleins de joie, et ne manquent pas de me rappeler ma parole, à laquelle ils ont une confiance entière. Mais si les circonstances ne me permettent pas de tenir mes engagements à l'époque désignée, soit parce que les prêtres que je leur destinais ne sont pas encore arrivés d'Europe, soit parce que le mauvais temps les a empêchés de se mettre en route, alors ces bons insulaires se montrent très-affligés, ils éclatent en plaintes, et ils m'adresseraient certainement de vifs reproches si je ne parvenais à leur prouver l'impossibilité où je suis de satisfaire leurs désirs.

« Un des principaux chefs, arrivé ici depuis plusieurs semaines, a fait environ quatre-vingt-dix lieues pour venir me voir. Bien qu'il se montrât plein d'affection pour moi, ses traits exprimaient un vif mécontentement ; aussi, après les premiers saluts, m'adressa-t-il les paroles suivantes : « Evêque, tu m'as trompé, moi et les miens.

« — Comment cela? lui dis-je. — Parce qu'il y a envi-
« ron un an, tu m'as promis un de tes prêtres, qui devait
« aborder ici dans neuf mois; mais tu n'as pas dit vrai.
« Quand le verrons-nous? jamais! Mon cœur est dévoré
« par le chagrin et la tristesse. J'ai annoncé à mon peuple
« et à quelques tribus du voisinage que le Père était sur
« le point d'arriver. A ma voix, tous se tenaient prêts à
« entendre ses instructions; nous avions mis en réserve
« pour lui des provisions de tout genre; en peu de temps
« nous avions bâti une bonne maison pour le loger : eh
« bien! maintenant cette belle habitation tombe en ruines,
« et tes prêtres ne sont pas encore venus. Ce n'est pas
« tout, mes gens m'accusent de leur avoir menti en leur
« annonçant l'arrivée d'un Missionnaire, et ils se rient de
« moi; oh! que mon cœur est dans le trouble! et c'est toi
« qui as causé ma honte! »

« Telles étaient ses paroles autant que je puis les traduire, car il est difficile dans une langue étrangère de rendre l'énergie du nouveau-zélandais, plus concis et plus expressif que les idiomes d'Europe. Combien d'autres chefs m'ont adressé des plaintes aussi amères, bien que je fusse moi-même plus affligé qu'eux du retard de mes nouveaux collaborateurs, qui enfin sont en ce moment auprès de moi!

« Quant au chef dont je viens de parler, j'avais heureusement une bonne nouvelle à lui apprendre : on venait de m'informer que mes Missionnaires étaient partis de Londres pour Sidney; je lui en fis part : il fut convaincu de ma bonne volonté pour lui et pour les siens, et nous fûmes bientôt réconciliés. Cependant il ne voulut pas encore retourner auprès de sa tribu, décidé qu'il était à n'y rentrer cette fois qu'en compagnie d'un Missionnaire.

« Quelque temps après il revint me demander si mes

prêtres étaient venus. Je lui répondis que j'avais reçu tout récemment la nouvelle de leur arrivée à Sidney. Il m'en témoigna la plus vive satisfaction, et n'en continua pas moins de rester dans le voisinage avec les indigènes de sa connaissance, jusqu'à ce qu'il apprit l'arrivée de mes confrères si impatiemment attendus. Aussitôt il accourut pour les voir et causer avec eux ; je lui servis d'interprète. Il leur touchait la main à tous, et s'étant assis auprès d'eux, il les regardait l'un après l'autre d'un air empressé et affectueux, comme pour déterminer son choix. Ensuite il me demanda quel était celui que je destinais à sa tribu, et les montrant du doigt successivement : « Est-ce celui-ci? disait-il ; est-ce celui-là? » Ses questions nous amusèrent beaucoup. Je lui fis comprendre qu'ils avaient tous le plus grand désir de se consacrer à l'instruction de son peuple, mais que je ne pouvais pour le moment lui désigner celui qui était destiné à cette Mission. « Cela suffit, répondit-il ;
« je compte maintenant sur ta parole : nous aurons donc
« à l'avenir un Père pour nous. Evêque, donne-le-moi
« bientôt, je le conduirai moi-même dans ma tribu ; pro-
« mets-moi que tu viendras aussi toi-même nous visiter ;
« tous mes gens désirent te voir et t'entendre. Ne dis pas
« que ton nouveau prêtre ne connaît pas notre langue ;
« si tu veux nous le confier, nous l'aurons bientôt
« mis à même de pouvoir nous enseigner la parole de
« Dieu. »

« Cependant je lui persuadai de laisser avec moi le futur apôtre de sa tribu, au moins pendant un mois, afin de commencer moi-même à lui enseigner les premiers éléments de la langue zélandaise, attendu qu'il me comprendrait mieux que des étrangers. Il y consentit enfin, et quelques jours après, il envoya sa femme annoncer à sa peuplade la prochaine arrivée de l'Evêque et du prêtre, et en même temps avertir les tribus du voisinage de se

disposer à nous recevoir. Quant à lui il demeura à la Baie des Iles, pour nous attendre et nous conduire en personne au milieu des siens. Ce fait, cité entre mille autres du même genre, prouve assez à quel point les Nouveaux-Zélandais sont impatients d'embrasser notre sainte Foi.

« J'ai l'honneur d'etre, etc.

« † J.-B. François, *Evêque de Maronée*,
Vic. apost. de l'Océanie occidentale. »

Extrait d'une lettre du même Prélat, à sa Mère.

Baie des îles, Nouvelle-Zélande, 25 novembre 1842.

« Très-chère Mère,

« Quand je m'éloigne d'une chrétienté pour porter à d'autres îles le flambeau de la foi, il se présente toujours un grand nombre de néophytes qui sollicitent la faveur de m'accompagner, dans l'espoir qu'en courant avec moi les périls des mers, ils trouveront une occasion de verser leur sang pour Jésus-Christ, au milieu des peuples idolâtres que je vais appeler au royaume de Dieu. Sans doute je ne puis recevoir tous ceux qui m'en expriment le désir, mes ressources ne me le permettent pas; mais j'en ai toujours quelques-uns à ma suite. Quelquefois, pour éprouver leur courage, je tâche de leur faire peur, en leur disant, par exemple, que s'ils s'embarquent ils s'exposent à être tués, rôtis et mangés avec moi; et ils me répondent, les uns, que le bon Dieu ne permettra pas que ce bonheur m'arrive, parce que les peuples de l'Océanie ont encore besoin de mes travaux; les autres, qu'au lieu de me maltraiter on m'aimera bien; et tous ajoutent que le sort dont je les menace, fût-il à craindre, rien ne saurait les épouvanter, qu'ils s'estimeraient trop heureux d'endurer avec moi le martyre.

« A Wallis, où j'ai exercé durant cinq mois le saint ministère, j'ai eu bien des consolations; entre autres, celle

de voir trois jeunes personnes, filles des plus grands chefs de l'île, me demander avec instance la permission de se consacrer à Dieu d'une manière spéciale, par le vœu de chasteté. Cette pensée, elles l'avaient eue d'elles-mêmes et par la seule inspiration de la grâce; elles savaient que c'était là un conseil évangélique, dont le libre accomplissement plaît au Seigneur; elles avaient aussi appris, par les mille questions qu'on nous fait, qu'il y a dans l'Eglise beaucoup de jeunes personnes qui travaillent au salut des enfants de leur sexe en se dévouant à leur éducation; il n'en a pas fallu davantage pour leur inspirer cette généreuse vocation.

«... J'arrive d'un long voyage qui a duré treize mois, et durant lequel près de trois mille insulaires ont été baptisés et confirmés de mes propres mains.

« Vous penserez peut-être que tant de travaux, que tant de courses sur mer et sous différents climats, altèrent ma santé; détrompez-vous : Dieu prend soin de ses ministres; nous pensons à sa gloire, et il se charge du reste. Il y a sans doute bien des périls dans la voie où le bon Dieu m'a fait la grâce de m'appeler; mais ne savons-nous pas qu'un seul cheveu de notre tête ne peut tomber sans sa volonté sainte? Jamais je n'ai été plus heureux que dans les croix, qu'au sein des tribulations que j'endure de la part de l'hérésie. Priez seulement que la grande récompense réservée aux Apôtres soit un jour mon partage. Quel bonheur pour moi si un jour le martyre venait consommer tant de travaux! Vous, chers Parents, allez au ciel par le chemin battu de notre vieille Europe catholique; pour moi, il faut que je m'efforce d'y arriver en frayant la voie à cette Eglise naissante, en déblayant avec ma croix des sentiers nouveaux, que l'hérésie et l'infidélité encombrent de leurs ruines; il me faut arroser de mes sueurs chaque pierre de l'édifice que j'élève,

et que je voudrais cimenter de mon sang. Qu'est-ce, après tout, que cette vie? Dieu, sa grâce en ce monde, le ciel en l'autre, son amour partout : c'est là tout pour un Missionnaire, c'est là tout, c'est là tout! Voilà un peu du style de la Nouvelle-Zélande écrit en français. Nos Polynésiens aiment beaucoup les répétitions des choses qui leur plaisent, et en cela je suis assez de leur avis.

« Votre nom, ma Mère, et celui de bien des membres de ma famille, sont connus et chéris de mes néophytes. Combien de fois ces chers enfants, qui ont toujours accès auprès de moi, me demandent si vous vivez encore, quel est votre âge, qui prend soin de votre vieillesse. Les mères de famille sollicitent comme une grâce de recevoir votre nom à leur baptême. Dans mes colloques avec elles, lorsque je les instruis, elles ne manquent pas de me dire combien vous avez dû être affligée de notre séparation; et ces bonnes mères, qui ont aussi des fils, m'adressent ces questions les larmes aux yeux. Je leur réponds ordinairement que votre joie d'avoir un fils consacré à Dieu et à leur salut, jointe à la pensée de nous revoir au ciel après cette vie si courte, ont séché vos pleurs. Alors, transportées de la plus vive reconnaissance, elles promettent de bien prier Notre-Seigneur et la sainte Vierge pour vous; bon nombre de jeunes personnes et de jeunes gens m'ont apporté des objets curieux du pays comme gage de leur affection pour moi et pour les personnes que j'aime; ils seraient heureux d'apprendre qu'en les recevant, vous avez trouvé quelque dédommagement au sacrifice que vous avez fait pour leur bonheur.

« † J.-B. François, *Evêque de Maronée, Vic. apost. de l'Océanie occidentale.* »

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

Extrait d'une lettre du R. P. Cziwtkowietz, Supérieur général des Missionnaires rédemptoristes en Amérique, à M. le Président du Conseil central de Lyon.

Baltimore, le 12 octobre 1843.

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

«... Après avoir donné au Détroit les exercices d'une Mission, je revins tout droit à Baltimore, où m'attendaient des occupations en apparence moins apostoliques.

« Un grand nombre de nos frères allemands de Baltimore et de Philadelphie, voyant toutes les différentes sectes dont nos villes sont peuplées, et le grand danger pour eux et pour leurs enfants d'y perdre la foi, s'étaient proposé de former une communauté exclusivement catholique; à cet effet, ils avaient acheté, l'année dernière, à un prix très-modéré, une terre inculte d'environ trente-six mille ar-

pents. Quelques fidèles, avant d'entrer dans l'association, m'avaient consulté sur cette œuvre, ce qui m'avait forcé d'en examiner les statuts; et comme je m'aperçus bientôt qu'elle resterait sans résultat, et qu'elle ne tarderait pas à se dissoudre, je le déclarai sans détour à ceux qui m'en parlaient, en leur expliquant les raisons qui motivaient mon avis. Néanmoins, avant mon départ pour l'Europe, la colonie paraissait faire des progrès; beaucoup de familles s'y agrégeaient avec empressement : mais bientôt cette fausse apparence de succès s'éclipsa, et à mon retour en Amérique, l'entreprise était à l'agonie. Environ trente-huit familles avaient déjà quitté la communauté; ses principaux membres et les vingt-six familles qui étaient encore sur les lieux, voyant l'impossibilité de la rappeler à la vie, et craignant de perdre tout ce qu'ils avaient déjà dépensé de capitaux à une première culture, ce qui aurait fait la ruine d'une centaine de familles, se ressouvenaient de ma prédiction, et envoyaient vers moi des députés pour que je les aidasse de mes conseils et de mon crédit.

« J'eus pitié de leur état, d'autant plus que l'honneur de la Religion y était intéressé; car déjà les hérétiques et les infidèles, triomphant de cette dissolution, en remplissaient les colonnes de leurs journaux : les uns en concluaient que le catholicisme est impuissant à fonder des établissements durables, d'autres qu'il n'y avait point d'union et de fraternité parmi nos coreligionnaires, que l'on trouve rarement parmi eux des hommes assez charitables pour s'intéresser au sort de leurs frères malheureux. Je partis donc pour la colonie, où je fus reçu, par les vingt-six familles qui y végétaient depuis une année, avec une joie aussi vive que si ma présence seule eût été capable de changer cette terre de malédiction en un paradis terrestre. Le lendemain, accompagné de tous les colons, au nombre de vingt-six, armés d'instruments propres à mesurer le ter-

rain, et de fusils pour nous procurer du gibier et nous défendre contre les bêtes féroces, telles que les loups et les ours qui sont encore en grand nombre dans ces contrées, je commençai, la boussole et la carte à la main, à chercher les limites de l'emplacement acheté; mais quelle fut ma surprise, en reconnaissant bientôt que ces pauvres gens arrosaient de leurs sueurs journalières une terre étrangère qu'ils avaient prise pour la leur! Après avoir bien examiné le sol, j'en fis la démarcation générale, puis je le divisai en portions de vingt-cinq, cinquante, soixante-quinze et cent arpents, dont on marquait les limites aux arbres. Je déterminai la place où la ville devait être construite, j'en fis le plan, conseillant d'y grouper les habitations, au lieu de les disséminer comme on faisait jusqu'ici, à deux, trois, quatre ou cinq milles les unes des autres.

« Il ne m'est pas possible de donner une idée des fatigues causées par ces excursions; ceux qui ont vu et habité ces immenses forêts de l'Amérique, dont l'origine date du commencement du monde, sans que jamais la main de l'homme ait touché à ce chaos, peuvent seuls le comprendre; on y rencontre presque à chaque pas d'épaisses broussailles, des racines entrelacées aux branches qui s'inclinent jusqu'à terre, des arbres entiers déracinés par la vieillesse et par les vents, entassés çà et là comme d'infranchissables remparts; puis, comme le soleil ne peut pénétrer sous ces voûtes de feuillage, il y fait si humide, le sol est si glissant, que jamais on n'y met un pied sûr, et qu'on fait presque autant de chutes que de pas.

« L'emplacement acheté a une étendue de neuf milles; à peine parcourions-nous un espace de trois milles par jour, en sorte que nous dûmes passer la nuit au milieu de ces forêts. Le soir donc nous allumions un grand feu, car c'était à la fin d'octobre, et nous avions déjà très-froid;

assis autour du bûcher, nous prenions notre souper qui ordinairement nous laissait l'estomac assez vide. Après la prière du soir, que nous faisions en commun, chacun arrangeait son lit comme il voulait, et dormait comme il pouvait. On pense bien qu'exposés au froid, à la neige, à la pluie, nous reposions fort peu; et cependant je passais ces nuits fort agréablement, occupé, pendant mes longues heures d'insomnie, à calculer les avantages que la Religion retirerait un jour de cette œuvre civilisatrice, accomplie dans la solitude, sous les yeux de Dieu seul. C'est là que je me ressouvenais des peines inutiles que d'autres avant moi, et que moi-même pendant trois ans, nous nous étions données pour trouver de jeunes Américains destinés à devenir les Missionnaires de leur pays; je croyais voir dans le nouvel établissement l'asile futur où l'enfance chrétienne, à l'abri de la corruption du monde et de la perversion de l'hérésie, grandirait dans la science sans perdre la vertu, et fournirait des vocations généreuses parmi lesquelles Dieu se plairait à choisir des Apôtres pour l'Amérique; déjà il me semblait que des milliers de catholiques venaient s'y rallier autour de la croix, comme autour du pieux symbole de la vraie liberté; j'entrevoyais déjà la congrégation naissante, humble fille de l'Eglise universelle, fleurir au désert sous la bénédiction divine; j'assistais en esprit aux saintes pompes de ses mystérieuses solennités. Voilà l'endroit, pensais-je, que dorénavant nous montrerons aux catholiques allemands qui abordent sur ce lointain rivage, et qui ne séjournent dans les villes de ce pays que pour se procurer l'argent nécessaire à l'acquisition d'un morceau de terre; c'est là qu'ils pourront gagner leur vie tout en conservant leur foi et en sauvant leur âme. Enfin, j'y croyais voir aussi une retraite paisible pour nos propres Missionnaires, qui, ayant épuisé leurs forces dans les travaux apostoliques, pourront s'y reposer dans les exer-

cices de leur état et dans la pratique de leur règle.

« Telles étaient mes préoccupations de la nuit, et le matin je me trouvais plus heureux que si j'avais joui d'un long et doux sommeil. Dès l'aurore nous reprenions, comme la veille, nos pénibles travaux, avec le même courage, mais non plus avec les mêmes forces; car de jour en jour nous nous sentions plus épuisés par la faim et les fatigues; souvent même nous pensions défaillir tout à fait, surtout lorsque la neige, la pluie et les tempêtes venaient nous assaillir avec force : alors il n'est pas d'énergie qui ne succombe; que faire quand l'humidité et le froid s'emparent du corps et le pénètrent jusqu'à la moelle des os, quand les vents déracinent les arbres en masse, et même les plus gros, au risque d'écraser les travailleurs dans leur chute !

« Durant six semaines j'ai vécu de cette vie vraiment indienne, à peu près comme les Missionnaires qui sont chez les sauvages.

« Avant mon départ de la colonie, je traçai encore les chemins publics, comme ils sont marqués par le gouvernement; de sorte que l'on peut à présent pénétrer dans ces déserts sans danger de s'y perdre, ce qui arrivait souvent; déjà plus d'une fois des catholiques ont erré pendant plusieurs jours sous la terrible appréhension de ne plus pouvoir en sortir, et un ministre protestant y allant à la chasse, a disparu pour toujours. De pareilles forêts se trouvent encore en grand nombre, même dans les régions les plus civilisées du Nouveau-Monde; ceux qui veulent fonder de nouveaux établissements ne doivent pas s'enfoncer dans les états lointains, puisque les choses de première nécessité y sont naturellement plus rares et les périls plus grands.

« La terre dont je viens de parler est en Pensylvanie, diocèse de Pitsburg; elle est fertile, elle abonde en ruisseaux et en sources dont l'eau est pure et bonne; le climat,

assez semblable à celui de l'Allemagne, fournit tout ce qui est nécessaire à une vie commode ; c'est donc un emplacement très-bien choisi pour une colonie.

« De retour à Baltimore, je trouvai mes confrères dans la plus grande consternation : comme je n'avais pu leur écrire pendant ma longue absence, ils avaient fait mille conjectures sur la fin de mes jours ; ils croyaient être certains que, m'étant perdu dans la profondeur des forêts, j'y étais mort de faim ou mangé par les ours ; de sorte que je fus reçu par eux comme un ressuscité qui ne serait encore qu'à moitié en vie. Croyant être en bonne santé, je riais de ce qu'ils me prenaient pour un squelette ambulant ; mais bientôt j'éprouvai que les fatigues de ce voyage m'avaient tellement épuisé, que le temps du travail semblait passé pour moi. Dieu ne jugea pas que ce fût encore assez de sacrifices ; il me rendit, après une maladie de trois semaines, assez de forces pour pouvoir exercer de nouveau mes fonctions de Missionnaire. Plût au Ciel que je pusse établir à ce prix de pareilles colonies ! je consentirais volontiers à perdre pour chacune d'elles, non-seulement ma santé, mais la vie même.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Alexandre CZIWTKOWIETZ, *Supérieur général des Missionn. rédemptoristes, en Amérique.* »

MISSIONS DE PERSE.

Extrait d'une lettre de M. Darnis, Préfet apostolique de la Mission des Lazaristes en Perse, à M. Etienne, Supérieur-Général de la même Congrégation.

Ravandouze, 7 avril 1844.

« Monsieur et très-honoré Père,

« Le bon Dieu daigne nous éprouver, que son saint nom soit béni ! Je vous avais déjà annoncé qu'un des ministres américains d'Ourmiah, accompagné de trois évêques nestoriens, était allé à Téhéran, pour nous faire chasser du pays, et nous dépouiller des deux églises que nous avons construites à Ardicher et à Ourmiah. Nos ennemis ont trouvé un protecteur puissant et zélé dans la personne de l'ambassadeur de Russie qui est protestant : sa grande influence a facilement arraché à la cour de Perse un firman qui ordonne au gouverneur de l'Aderbeidjan de nous expulser,

M. Cluzel et moi, dans les vingt-quatre heures, du territoire persan, de nous éconduire avec toute *notre famille,* et de vendre ce qui nous appartient; de plus, il est enjoint à tous les gouverneurs d'empêcher qu'à l'avenir aucun Missionnaire n'entre en Perse, de punir rigoureusement tous les catholiques, et en particulier deux ou trois prêtres qui ont dernièrement abjuré l'hérésie. Voilà à peu près tout ce que j'ai pu savoir de ce firman. L'ambassadeur russe ne s'est pas contenté de ces rigueurs; il a fait signifier au gouverneur de Tauris l'ordre de publier un édit conforme à celui du roi, et de déléguer un agent fondé de pouvoirs pour le faire exécuter et pour enchaîner les nouveaux convertis.

« M. Nicolas, que nous avions envoyés à Tauris, a fait tout ce qu'il a pu pour conjurer l'orage, ou du moins pour le retarder; mais ses efforts sont restés sans résultat, parce que c'était l'ambassadeur russe qui ordonnait, et que les ministres américains payaient largement ceux qui étaient chargés de l'exécution. Il a seulement obtenu du gouverneur une espèce de sauf-conduit pour nos personnes, lequel a été assez peu respecté, quoique toutes les autorités d'Ourmiah nous fussent favorables. L'omnipotence de l'ambassadeur russe ferme toutes les bouches.

« Dès que nous avons été instruits des mesures prises contre nous, M. Cluzel est parti aussitôt d'Ourmiah, avant l'arrivée du firman, afin qu'on ne l'empêchât pas d'aller à Téhéran protester contre ces violences.

« Enfin le firman arriva : le 13 mars, je fus emprisonné avec le frère David. Le lendemain nous fûmes conduits au tribunal au milieu d'une grande multitude de spectateurs. Là, le gouverneur nous assigna pour prison notre propre demeure, où nous fûmes gardés à vue par quatre gendarmes qui restaient auprès de nous la nuit et le jour. Je déclarai alors au gouverneur que j'exigeais,

avant de partir, qu'on me remît une copie du firman du roi ; on me le promit, mais on n'en a rien fait, parce que les Américains ont donné de l'argent afin que la copie demandée me fût refusée.

« Le soir même de notre arrestation, un vieux prêtre nestorien, nouvellement converti, fut jeté en prison et chargé de chaînes. On se mit aussi à la poursuite d'un autre prêtre dont le seul crime était son retour à l'unité ; mais il a eu le bonheur d'échapper à la fureur de nos ennemis, qui, irrités d'avoir manqué leur coup, ont cruellement maltraité les habitants de son village, bien qu'ils soient nestoriens, afin de les forcer à révéler le lieu de sa retraite. Pour le même sujet, un enfant que nous avions avec nous depuis trois ans, a été si rudement frappé par ces barbares, que chaque coup de bâton est gravé profondément sur son visage, qui n'est plus qu'une grande plaie sillonnée par de longues et sanglantes blessures. Malgré d'aussi horribles tortures, ce courageux enfant n'a jamais voulu indiquer à ses bourreaux la retraite du prêtre, quoiqu'il sût très-bien où il était caché.

« Cependant le délégué de Tauris ne perdait pas son temps à Ourmiah. Aidé de dix satellites, il se mit à frapper comme des bêtes de somme nos domestiques et les catholiques qui se trouvaient en grand nombre dans notre maison ; il parla même d'attacher notre frère David à un arbre pour le faire fustiger. Quant à moi, j'en ai été quitte pour un déluge de grossières injures : une fois il en vint jusqu'à m'adresser des menaces ; mais, voyant que je ne craignais ni son bâton ni son poignard, il n'osa pas mettre la main sur moi, ce qui a grandement étonné la foule immense qui était témoin de ces scènes d'horreur. Enfin, le gouverneur d'Ourmiah, instruit de ce qui se passait, envoya ordre de mettre fin à ces tortures.

« Voilà un léger aperçu de ce qui vient de nous arriver ; car il est impossible de vous raconter tout au long. Nous avons été obligés de payer plus de sept cents francs d'amende, sans compter les dilapidations que les satellites ont exercées dans notre résidence. Plusieurs de nos chrétiens ont pris la fuite, surtout ceux du village d'Ardicher, dont les Américains désiraient l'extermination.

« Nos ennemis pressaient notre départ ; on nous conduisit, le frère David et moi, sous l'escorte de deux gendarmes, à deux journées d'Ourmiah, dans une petite ville du Curdistan. Ces deux satellites nous ont fait beaucoup souffrir pendant toute la route ; et l'endroit où ils nous ont déposés est le plus dangereux de cette contrée barbare. Déjà on avait comploté de nous dépouiller et de nous assassiner ; mais le chef du canton, quoique curde, s'est montré généreux à notre égard ; il nous a donné un cheik pour nous accompagner jusque sur le territoire de la Sublime Porte ; sa protection nous a délivrés des plus grands dangers de la part des brigands qui s'étaient rendus sur notre route pour nous égorger.

« Enfin le bon Dieu nous a conduits sains et saufs à notre destination, et je profite de ma liberté pour aller rejoindre M. Cluzel à Siuna, petite ville du Curdistan persan. Je devrais, pour m'y rendre directement, rentrer dans la Perse ; mais, comme je suis un peu connu dans ces contrées, et que je pourrais bien y rencontrer des émissaires méthodistes, je vais traverser les montagnes qui sont du côté de la Turquie, et j'espère arriver, avec l'aide de Dieu, à Siuna en dix jours.

« Il est très-important que je m'entende avec M. Cluzel, afin qu'il puisse aller soutenir les réclamations d'un grand nombre des principaux catholiques qui sont déjà partis pour Téhéran. A leur tête est l'Evêque sexagénaire de Chosrova. Si cette députation ne réussit pas, comme il

est bien à craindre, à cause de la résistance de l'ambassadeur russe, elle fera du moins une impression profonde, et pourra ralentir le feu de la persécution; car le premier ministre du Shah semble nous être assez favorable.

« Dans le cas où nous ne pourrions pas rentrer encore en Perse, M. Cluzel viendrait me rejoindre à Mossul, et de là, si vous nous le permettez, nous nous glisserons dans les montagnes des nestoriens, qui se trouvent à trois ou quatre journées d'Ourmiah. Ces frères égarés sont très-bien disposés en notre faveur. Déjà un jeune prêtre du pays est rentré dans le sein de l'Eglise; je le retrouverai probablement à Mossul.

« Nous aurons, sans doute, beaucoup à souffrir dans ce périlleux apostolat; mais la réponse que me fit, il y a deux mois, un des principaux habitants, qui se trouvait alors chez nous à Ourmiah, nous doit faire passer par-dessus toutes les craintes : « Quand les Apôtres, me disait-il « dans sa naïve simplicité, annoncèrent l'Evangile aux « infidèles, ne couraient-ils pas les mêmes dangers dans « l'univers païen que vous au milieu de nos mon- « tagnes? »

« Il y a longtemps que nous avions formé ce projet, et le Seigneur semble, par les tristes conjonctures où nous nous trouvons, nous avoir ménagé la consolation de le réaliser. Nous avons de grandes espérances de succès; le nestorianisme s'écroule de toute part.

« Aujourd'hui 7 avril, jour de Pâques, je viens d'apprendre que M. Cluzel s'est mis en route pour Téhéran, à la tête de vingt-cinq catholiques; le Patriarche chaldéen doit se joindre à eux. Daigne le Seigneur couronner du succès leur démarche! M. Rouge s'est retiré à Salmas; je lui envoie un jeune prêtre chaldéen que j'ai rencontré tout près de Ravandouze; un autre ecclésiastique de la

même nation ira à Ourmiah même consoler nos pauvres catholiques, et les soutenir au milieu de cette rude épreuve à laquelle leur foi se trouve exposée.

« Je recommande instamment notre chère Mission de Perse aux ferventes prières des deux familles de Saint-Vincent, et je suis, etc.

« DARNIS, *Prêtre de la Mission.* »

Extrait d'une lettre de M. Cluzel, lazariste, Missionnaire apostolique en Perse, à M. Martin, Directeur du Séminaire interne, à Paris.

Souk-Boulak, 30 mars 1844.

« Monsieur et très-honoré Confrère,

« Nos dernières lettres vous auront appris les craintes que nous avait inspirées le voyage d'un méthodiste américain et de trois évêques nestoriens à Téhéran, où l'ambassadeur russe avait, disait-on, épousé chaudement leurs intérêts. Ce que nous appréhendions ne s'est que trop réalisé ; les événements ont même de beaucoup dépassé nos prévisions. Bonnes gens que nous sommes, nous supposions tout au plus que l'ambassadeur emploierait son crédit à obtenir un firman qui nous dépouillât, au profit des hérétiques, de l'église que nous avons fait bâtir dans le village d'Ardicher ; mais cette injustice, déjà assez grande du reste, ne suffit point aux ennemis du catholicisme. A la sollicitation du méthodiste américain, ou obéissant, peut-être, à des ordres supérieurs, ce représentant de l'empereur de Russie a pris le parti d'exiger notre expulsion du territoire persan.

« M. Nicolas, ce jeune Français qui, dans tout le cours de cette affaire, a si bien servi la cause de la vérité et de la Religion, s'était rendu à Téhéran pour sonder les bruits qui commençaient à courir. Le 20 mars nous reçûmes de lui une lettre où il s'exprimait en ces termes :

« J'ai le cœur navré de douleur : les évêques nestoriens
« sont ici depuis une semaine ; ils ont obtenu un firman
« qui enjoint au gouvernement de l'Aderbeidjan de vous
« faire sortir du territoire persan dans les vingt-quatre
« heures. Cet ordre ne concerne que M. Darnis et M. Cluzel : M. Rouge et les frères pourront donc rester à
« Ourmiah. Le gérant du consulat russe a reçu l'ordre
« de presser auprès des autorités locales l'exécution de ce
« décret. J'ai tenté mille moyens pour obtenir un sursis ; mais inutiles efforts, chacun craint de se compromettre. Si les évêques sont porteurs du firman,
« je les suivrai de près ; je crains bien qu'ils ne se fassent précéder de quelque courrier ; tenez-vous donc
« sur vos gardes. »

« Vous sentez quelles impressions cette lettre dut produire sur nous ; elle nous remplit d'une douleur profonde, moins, sans doute, à cause du traitement personnel qui nous était réservé, qu'en vue des maux prêts à fondre sur nos chers néophytes. Quel ne fut point alors notre embarras ! Différents projets se croisaient dans notre esprit : prendre la fuite dans une circonstance où chacun est forcément l'ennemi de celui que la Russie persécute, c'était exposer à des violences ceux de nos confrères qui resteraient à la maison. Il fut donc arrêté, en définitive, que je partirais seul pour aller visiter en passant quelques familles chrétiennes, répandues dans les montagnes du Curdistan. M. Darnis devait rester à Ourmiah pour attendre l'arrivée du firman, ressentir les premiers coups de la persécution, et cependant faire partir pour Téhéran quelques personnes, sans le secours desquelles notre voyage était inutile. Par cet arrangement nous crûmes sauver notre maison, et nous ménager une issue pour arriver jusqu'à la capitale.

« Je partis donc d'Ourmiah seul, le 22 mars au matin. Une sombre clarté tombait à peine sur les rues désertes de la ville, que je traversai dans un douloureux silence. Mon cœur était péniblement serré; de grosses larmes s'échappaient de mes yeux. Je venais de quitter des confrères chéris avec la crainte d'en être séparé pour longtemps; je voyais mes espérances s'évanouir tout d'un coup, et les néophytes que nous avions engendrés à Jésus-Christ, dispersés, sans soutien et sans guide, et abandonnés comme un troupeau de jeunes agneaux à la merci des loups. Je prenais ainsi d'avance, pensif et presque abattu, la route de mon exil.

« J'arrive dans un village chrétien où je trouve tous nos catholiques consternés : il leur était parvenu quelque chose des bruits qui commençaient à courir. Mon devoir était de dissimuler mes propres alarmes, et je fis si bien qu'en partant je les laissai, sinon rassurés, au moins plus confiants dans l'avenir.

« Deux jours après, j'avais à peine visité dans les montagnes curdes deux chrétientés, lorsqu'un matin, à l'issue de la messe, causant assis et fort doucement avec mon petit troupeau, qui s'était pressé autour de moi, je vis entrer trois chrétiens d'un autre village où j'avais donné rendez-vous à un piéton que j'attendais. A leur visage abattu, je compris ce qu'il en était. « Pourquoi, leur dis-je le premier, et en souriant, pourquoi venez-vous de si grand matin? Y aurait-il chez vous quelques malades? — Oui, Maître, répondirent-ils tristement, il y en a beaucoup, » et en même temps ils me remirent un billet dont voici le texte :

« Mon cher Confrère, nos affaires sont dans le plus « triste état. M. Darnis et le frère David ont été enlevés « hier au soir, 23 mars. On est à votre poursuite; on

« connaît le lieu de votre retraite. Fuyez, fuyez vite, je
« crains que vous n'en ayez pas le temps. J'ai fait trans-
« porter tout ce que nous avons de précieux ; je m'at-
« tends au pillage de notre maison.

« Votre dévoué Confrère,

« ROUGE. »

« Une journée de marche me mettait presque entièrement à l'abri des recherches de nos ennemis; je montai donc instantanément à cheval et je partis pour me rendre à Soouk-Boulak, petite ville toute curde, d'où je vous trace ces lignes. Mais ici mon embarras redouble; M. Rouge, tout en m'annonçant que M. Darnis et le frère David avaient été enlevés, ne me disait pas ce qu'ils étaient devenus. Que faire donc présentement? revenir sur mes pas?... me transporter à Téhéran?... mais que me servira-t-il d'aller seul dans cette ville? Me dirigerai-je vers Ispahan? mais, de si loin, comment me tenir au courant des nouvelles? et d'ailleurs, ma présence parmi les catholiques de cette localité, sitôt qu'elle sera connue de l'ambassadeur russe, pourra bien leur susciter une persécution. Passerai-je à Mossul, dont je ne suis éloigné que de sept jours de marche?...

« Avant de prendre un parti, je crus expédient d'envoyer à Ourmiah un piéton qui s'y est rendu secrètement. J'attends ici sa réponse, ce qui m'oblige à une station de huit jours dans cette ville, et je consacre un instant de ce long loisir à vous écrire ces nouvelles avec un roseau et de l'encre musulmane qui ne coule guère.

« Mais voici venir un courrier qui m'apporte la lettre suivante :

De notre prison, 27 mars 1844.

« Mon cher Confrère, deux mots seulement : si cette lettre « vous trouve, je vous prie de raser votre barbe ; mettez-« vous en laïque, allez droit à la capitale, et présentez-« vous à l'ambassadeur pour vous plaindre de la cruelle « persécution qu'on fait peser sur les catholiques. J'ai été « emprisonné et grossièrement injurié. Maintenant, grâce à « l'aimable compagnie de quatre *ferraches*, je suis consigné « dans notre maison, que j'ai vendue à M. Nicolas, pour « la sauver des mains de nos ennemis. Nous avons perdu « notre église d'Ardicher, qu'on détruit ou qu'on est sur « le point de détruire ; et, sans les soins de M. Nicolas, « qui est toujours notre protecteur, notre église et notre « maison d'Ourmiah auraient subi le même sort. On a « jeté dans les fers le prêtre Simon de Kin-Tipsé, qui, « au dire du piéton, serait gratifié tous les jours de la « bastonnade. Un autre prêtre a pris la fuite. Toutefois « on se remue en notre faveur. Déjà quelques *chossava-« liens* et dix députés à barbes blanches se sont rendus à « Tauris pour plaider notre cause. Quant à moi, au « moyen d'une assez forte amende, je me tire des mains « de mes satellites et pars pour Mossul ; en passant à « Soouk-Boulak je vous donnerai d'autres détails. »

« J'attends donc ici M. Darnis pour avoir le plaisir de le voir, si tant est qu'on le laisse arriver. Ensuite je me rendrai à la capitale d'où je vous écrirai de nouveau.

« Le piéton m'a ajouté que les *ferraches* ont battu à mort un de nos domestiques.

« Les nestoriens, cependant, sont venus de plusieurs

villages à Ourmiah, et ont désavoué la conduite de leurs évêques. De leur côté, les Américains ont réussi, par leurs violences envers nous, à se faire détester encore davantage...

« La Russie est bien injuste à notre égard : sans raison ni prétexte, arracher de leur maison, emprisonner, maltraiter des sujets d'un roi allié, étendre la persécution à de pauvres paysans, dont tout le crime est de ne pas approuver les erreurs et les blasphèmes de huit impies du Nouveau-Monde; les dépouiller de leurs propriétés, les chasser de leurs habitations, les jeter dans les fers, les soumettre à la bastonnade; que peut-on ajouter à ces cruautés iniques, et que manque-t-il à nos ennemis pour mériter d'être inscrits au nombre des persécuteurs de l'ancien temps?

« Je me rends à Téhéran pour demander à l'ambassadeur, au roi et à ses ministres, raison des injustices criantes dont nous sommes l'objet. Je ne vous dissimulerai pas que j'attends peu de succès de cette démarche.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Cluzel, *Miss. apost. en Perse.* »

D'après des nouvelles plus récentes, la députation catholique aurait été bien reçue à Téhéran, et l'on aurait promis de faire droit à ses justes réclamations.

MISSIONS DE LA CHINE.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU XAN-TONG.

Lettre de Mgr Besy, Vicaire apostolique du Xan-Tong, à MM. les Directeurs de l'Œuvre. (Traduct. de l'italien.)

Nankin, 15 mai 1843.

« Messieurs,

« Sur la fin de 1840, je donnais une Mission dans la partie méridionale du Hou-Quang, pays agité alors par une violente persécution, quand je reçus de Rome l'ordre d'accepter le vicariat apostolique du Xan-Tong avec l'administration du diocèse de Nankin. Le sentiment de mon insuffisance m'aurait fait décliner un si lourd fardeau, si le bref de Sa Sainteté m'eût laissé la liberté d'un refus; mais il m'ordonnait de courber la tête sans résistance, et d'obéir sans délai. Je m'acheminai donc, au cœur d'un hiver rigoureux, à travers le Hou-Nan et le Xan-Si, pour

aller recevoir des mains de Mgr l'Evêque du Chan-Si la consécration épiscopale. J'arrivai chez ce vénérable Prélat après un long et périlleux voyage de cinquante jours. La cérémonie du sacre terminée, je me remis aussitôt en route; je visitai en passant la province du Ho-Nan et celle du Pe-tche-ly; et j'eus la consolation de me réunir à mon troupeau assez à temps pour célébrer avec lui les fêtes de Pâques.

« Il m'est doux de vous dire, à la louange de ces bons néophytes, qu'ils m'accueillirent avec une sainte effusion de cœur. Jamais ils n'avaient vu d'Evêque, et ils étaient loin de penser que le Saint-Siége, dans sa sollicitude attentive et paternelle, daignerait leur envoyer pour guide un pasteur élevé à la dignité de Pontife.

« La province du Xan-Tong est célèbre dans les annales de la Chine, pour avoir donné le jour aux plus grands philosophes de l'empire, réputés ici les premiers sages du monde : tels sont Confucius, Mom-dse, Tsen-dse et autres lettrés de distinction. On voit le tombeau du premier dans le village de Kio-Fou, à peu de distance de la ville de Oven-Hien. C'est un monument majestueux, entouré comme d'une forêt de chênes séculaires, qui pénètre les nombreux visiteurs d'un profond recueillement, bien propre à nourrir dans l'âme des Chinois cet enthousiasme religieux qu'ils ont toujours eu pour Confucius.

« Une montagne, qu'on dit être la plus élevée de toute la Chine, et qu'on a peut-être pour cette raison appelée *Tai-Xan*, fait de cette province le rendez-vous de tous les dévots idolâtres. Il n'y a pas de secte indigène qui n'ait là des idoles et des pagodes; la montagne en est parsemée depuis la base jusqu'au sommet; des bonzes, en grand nombre, y chantent jour et nuit des hymnes à leurs dieux, et pratiquent mille superstitions qui attirent de tous les points de ce vaste empire une foule de pèlerins. Pendant

les trois premiers mois de l'année surtout, les routes qui conduisent à *Tai-Xan* sont encombrées de longues caravanes, qui viennent ou accomplir des vœux, ou demander la santé et des richesses, ou bien encore solliciter de leur dieu favori la grâce de renaître dans une condition fortunée.

« Je rencontrai un jour, dans une de mes courses apostoliques, un char rempli de vieilles chinoises qui suivaient, ainsi que moi, mais avec un certain appareil de fête, la route qui conduit à la célèbre montagne. Elles descendirent à l'hôtel où je les avais devancées. J'eus la curiosité de demander quelles étaient ces femmes, et quel motif les faisait voyager à cet âge et avec tant d'apparat. On me répondit qu'elles étaient de la secte de *tcham-tchai*, qu'à ce titre elles n'avaient jamais goûté de viande ni de poisson pendant tout le cours de leur vie; que, sentant leur fin approcher (la moins âgée avait soixante-dix-huit ans, et la plus vieille dépassait quatre-vingt-dix) elles venaient du fond du *Ho-Nam*, c'est-à-dire de plus de cent lieues, rappeler à leur dieu l'abstinence qu'elles avaient religieusement observée, et solliciter, en récompense de si longues privations, une heureuse transmigration pour leurs âmes. Pauvres femmes! en les plaignant du fond du cœur, je pensais qu'un jour leurs austérités accuseraient la mollesse d'un grand nombre de chrétiens.

« Au Xan-Tong, le sol, bien que blanchâtre et poudreux, est très-fertile, et se prête à plusieurs sortes de culture : le millet, qui est la nourriture ordinaire du peuple, les fêves, des fruits de tout genre, le coton même, y viennent mieux que dans le reste de la Chine. Par malheur les pluies sont très-rares, ce qui fait souvent manquer les récoltes, et oblige les habitants à passer dans d'autres provinces, où les aliments vendus à plus bas prix leur permettent de mener une vie moins misérable. Il y a

peu de sources; les puits qu'on creuse pour en tenir lieu, ou sont vite épuisés, ou ne donnent qu'une eau à peine potable, tant elle est amère. Voilà, à peu de chose près, l'aspect physique du Xan-Tong; sa superficie serait, d'après Wyld, de 56,800 milles carrés, et sa population totale, selon le même auteur anglais, de 28,958,760 habitants.

« Envisagée comme Mission, cette province est, sans contredit, la plus pauvre et la plus abandonnée de l'empire. A peine compte-t-elle quatre mille chrétiens, disséminés çà et là, à de si grandes distances, qu'ils ne peuvent ni se prêter un mutuel appui, ni recevoir la visite fréquente d'un Missionnaire; tous sont dans la plus profonde indigence, et, de plus, constamment persécutés par les gentils du Xan-Tong, dont le naturel altier et féroce ne ressemble en rien au caractère général des Chinois.

« Dans plusieurs districts le prêtre ne peut se présenter que de nuit. Je ne sache pas qu'il y ait plus de six ou sept oratoires publics; si je les appelle de ce nom, ce n'est pas qu'ils soient connus des païens, mais parce qu'ils ont été élevés par les néophytes à frais communs; et quels oratoires! En Europe vous n'en voudriez pas pour étables! C'est là cependant qu'au sein des ténèbres, dans le silence qui convient à des proscrits, nous célébrons les divins mystères.

« Loin de moi la pensée d'accuser le zèle de mes chrétiens. Le dénûment de leurs chapelles ne tient qu'à leur pauvreté, et non à leur peu de foi; ils craindraient d'ailleurs qu'un sanctuaire plus orné n'éveillât la haine de leurs ennemis, toujours prêts à se faire du moindre prétexte un motif d'oppression.

« Ces chapelles sont bâties avec de la terre et de la paille; pour portes et fenêtres elles ont des trous informes; et si, par aventure, le ciel envoie de la pluie, l'é-

glise est entièrement inondée. Jugez de l'intérieur : au milieu, une table qui jadis a pu être bonne à quelque chose; mais à présent, usée et vermoulue, elle chancelle sur ses pieds mal assis, quoique souvent rajustés; sur cette table, l'autel surmonté de deux bâtons en forme de croix; de chaque côté, une écuelle hors de service soutenant, à défaut de chandeliers, deux cierges noircis par la crasse et le temps; c'est là tout le mobilier de l'église. Au lieu de plancher on n'a que la terre battue, toujours inégale et poudreuse, sur laquelle nos chrétiens étendent un peu de paille pour se mettre à genoux. Telles sont, Messieurs, les cathédrales du Xan-Tong, telles je les ai vues chaque fois que j'ai réuni mon troupeau dans leur modeste enceinte.

« Au spectacle d'une si profonde misère, mes souvenirs se reportaient d'eux-mêmes vers mes anciennes Missions du Hou-Quang, où j'ai exercé le saint ministère pendant cinq années. Alors je gravissais les hautes chaînes du Pa-Tong-Hien. Bon Dieu ! quelle indigence s'étalait à mes regards! Quel déplorable sort que celui de ces montagnards, vivant sur des roches escarpées et arides, plus propres à servir de repaires aux bêtes fauves que d'habitations aux hommes! Séparés les uns des autres par trois ou quatre journées de chemin, ces néophytes, dont le chiffre ne s'élève pas au delà de cinq cents, ne pouvaient qu'à de longs intervalles recevoir la visite d'un prêtre; et pour arriver jusqu'à eux il fallait franchir des abîmes, escalader, en s'aidant des pieds et des mains, des hauteurs à pente si rapide, qu'un seul faux pas, une racine cédant à vos efforts quand vous pensiez vous en faire un point d'appui, une pierre détachée sans le vouloir par le guide qui vous précédait, si toutefois on trouve quelqu'un qui veuille se risquer dans un si périlleux voyage, eussent suffi pour vous faire rouler au fond des précipices. Puis, lorsque inondés de sueur et ha-

létants de fatigue, nous arrivions sur le soir à la cabane qui devait nous abriter, nos hôtes n'avaient à nous offrir que de l'eau et un peu de sel pour assaisonner le riz que nous avions apporté nous-mêmes; encore fallait-il souvent attendre que le vieux maître du logis fût allé à la forêt voisine ramasser le bois dont nous avions besoin pour faire cuire notre chétif repas. Notre lit était la terre nue : heureux quand nous pouvions y jeter une poignée de paille, non pour adoucir notre couche, mais pour nous préserver de son humidité. Du reste, en nous endormant avec la pensée en Dieu, nous goûtions un sommeil calme et profond.

« Les maisons des chrétiens qui végètent sur ces rochers sont de simples cabanes ; le toit est en paille aussi bien que les séparations intérieures; un monceau de pierres tient lieu de table, et pour reposer la terre nue suffit. Mais qu'importent les privations à qui sait, par la foi, les changer en mérites! A défaut des biens de ce monde, ils ont des trésors de vertus; ils ont pour le Missionnaire, qu'ils regardent comme un ange de Dieu, un cœur riche d'affection et de dévouement. Près d'eux, sous leurs chaumières consacrées par la plus pieuse résignation, j'ai goûté d'inexprimables douceurs, inconnues, je crois, dans les palais des grands.

« Mon peuple du Xan-Tong n'en est pas tout à fait à cet excès de détresse ; mais il est aussi moins en paix. J'ai déjà dit combien les dispositions des païens lui sont hostiles : un fait assez récent pourra vous en convaincre.

« J'avais conçu le projet de bâtir, dans un bourg situé à douze stades de la ville de Ou-Tching-Hien, une maison plus décente pour la célébration des saints mystères. La connaissance que j'avais de la localité, l'empressement des chrétiens à seconder mes désirs, tout me faisait croire que la chapelle s'achèverait sans exciter d'orage. On éleva

donc en peu de jours un oratoire, bien petit, et si pauvre que la haine elle-même, ce semble, n'aurait pas dû le remarquer. Il n'en fut rien. Un des plus fanatiques entre les idolâtres jugea l'occasion belle pour nous calomnier; il n'y manqua pas. Dans sa dénonciation au mandarin, il nous peignait comme des conspirateurs dangereux : Nous étions, disait-il, plus de cinq mille hommes occupés à fabriquer des armes et à fondre des canons pour assiéger Pékin; huit Européens dirigeaient l'entreprise; déjà plus de quatre-vingts magasins étaient remplis de provisions de tout genre; des souterrains, transformés en ateliers, confectionnaient tout ce qui est nécessaire à l'équipement d'une armée formidable, etc.

« L'accusation ainsi dressée, craignant, s'il la présentait lui-même, d'être pris au piége qu'il nous tendait, il la jeta pendant la nuit dans la cour du prétoire, où elle mit tout en émoi. Aussitôt le mandarin envoya secrètement des émissaires sur les lieux pour s'enquérir du complot. Pendant ce temps, nos chrétiens, ne se doutant pas des soupçons qui planaient sur eux, et satisfaits d'avoir enfin une nouvelle église, se rassemblaient tous les jours pour prier, sous la conduite de mon excellent provicaire le P. Louis de Castellazzo, religieux observantin. Ils se livraient avec sécurité à ce pieux exercice, quand arrivèrent les espions. Ceux-ci prêtèrent l'oreille à la porte, entendirent au dedans une rumeur confuse, et, sans plus d'examen, coururent annoncer au mandarin que la dénonciation n'était que trop fondée, qu'ils avaient vu le quartier général des conspirateurs, et que leur nombre était au moins de cinq mille. Notez bien que le total des néophytes de ce village ne s'élève pas à trois cents.

« A cette nouvelle, l'effroi du mandarin fut à son comble. S'imaginant déjà voir la ville assiégée, il en fit fermer les portes pendant trois jours, sans toutefois pu-

blier les motifs d'une mesure si extraordinaire; et tout ce temps, il l'employa en préparatifs secrets pour aller bloquer les rebelles dans leur prétendue forteresse. A la veille de se mettre en campagne, il voulut d'abord pourvoir à la sureté de ce qu'il avait de plus précieux, en envoyant hors de la province sa famille et ses trésors; mais, comme on dit vulgairement, il se jeta dans l'eau pour ne pas se mouiller, car cette nuit-là même sa femme et ses fils tombèrent entre les mains des brigands, et furent complétement dévalisés.

« C'était le jour de la Fête-Dieu; des soldats déguisés étaient venus, sans bruit, cerner les abords du village. Le gouverneur les suivit de près avec quatre mandarins militaires et toute une armée de satellites. Mon provicaire eut à peine le temps de s'esquiver, au moment où la troupe, animée par la voix de ses chefs, montait à l'assaut, renversait et pillait les habitations sur son passage, cherchant des yeux l'arsenal des rebelles au milieu de ces bicoques sans défenseurs. Une pieuse femme, qui s'efforçait de soustraire à la profanation quelques objets du culte, eut le bras percé d'un coup de lance. Cependant il fallut bien cesser le combat, faute d'ennemis. Alors commencèrent les perquisitions. On somma les paysans de livrer les canons, fusils, flèches, sabres, poudres, etc., que la révolte avait, disait-on, entassés dans les souterrains; ils n'auraient pas mieux demandé; mais où les prendre? Leurs efforts, réunis à ceux des soldats, n'amenèrent d'autre découverte que celle de quelques livres de prières, de mes ornements sacrés, de mes vêtements, de mon bâton pastoral en bois, avec un certain nombre de croix et d'autres objets religieux. C'était pour conquérir un pareil trophée qu'on avait mis une grande ville en état de siége, toute une armée en campagne, et une population inoffensive à la misère!

« Le gouverneur sentit bien qu'il était dupe; il entra en fureur contre ceux qui l'avaient si cruellement joué; mais sa colère ne le sauvait pas du ridicule et de l'odieux qui allait s'attacher à son expédition. D'ailleurs, l'affaire était lancée; il fallait y donner suite, sous peine, pour le mandarin, de voir sa responsabilité compromise. Il fit donc rassembler divers objets de religion, enchaîner vingt-quatre chrétiens et quatre femmes, et, le dépit dans le cœur, il reprit le chemin de la ville, où il rentra de nuit, afin de cacher sa honte.

« Dès le lendemain il était sur son tribunal et faisait comparaître devant lui les prisonniers. « J'allais dans « votre village chercher des rebelles et non des chrétiens, « leur dit-il; mais puisque vous êtes tombés en mon pou- « voir, je dois vous juger selon nos lois. » Il prit ensuite un des livres saisis, dont il lut à haute voix quelques passages, en les commentant avec une surprise mêlée d'admiration : « En vérité, leur disait-il, votre Religion n'en- « seigne rien de répréhensible. Dans ma province (il est « du Fokien) il y a aussi des chrétiens, et, je l'avoue, « ils ne font tort à personne. Néanmoins, comme c'est « une secte prohibée par l'empereur, je dois vous la faire « abjurer. — Nous ne le pouvons pas, répondirent tous « les néophytes. — Reniez Dieu et Marie sa sainte mère « (j'ignore si c'était sérieusement ou pour se moquer « qu'il parlait ainsi); celle que vous appelez dans ce livre « *la Mère de miséricorde* vous obtiendra sûrement votre « pardon. » Les chrétiens refusèrent avec la même fermeté. Alors on renvoya les quatre femmes chez elles, sans les avoir soumises à l'épreuve des tortures.

« Toutes les rigueurs de la question retombèrent sur les hommes; souffletés et battus, les uns apostasièrent, les autres montrèrent un courage supérieur aux tourments les plus atroces, réitérés cinq jours de suite, pen-

dant lesquels on leur refusa toute espèce de nourriture, afin d'abattre leur constance en épuisant leurs forces. L'un de ces intrépides confesseurs allait jusqu'à stimuler la rage des bourreaux : « Frappez plus fort, » leur criait-il quand il était déjà horriblement flagellé, attaché par le cou, traîné dans l'enceinte du prétoire, froissé contre ses lourdes chaînes ; et plus les coups résonnaient fort sur ses reins ensanglantés, plus il invoquait haut les noms de Jésus et de Marie qu'on voulait étouffer sur ses lèvres, plus il répétait avec amour, *Loué soit Jésus-Christ!*

« Enfin le juge se lassa de les tourmenter sans succès ; il aurait désiré saisir de la cause le mandarin supérieur du district ; mais ce magistrat lui répondit qu'il n'aimait pas à se mêler des affaires des chrétiens, et qu'il l'engageait à en référer au *fu-tai* ou gouverneur général. Le même fonctionnaire qui avait refusé de tremper dans le procès, demanda si quelqu'un des prisonniers avait renié l'Evangile, et comme on lui répondit que plusieurs avaient apostasié : « Oh! ceux-là, ajouta-t-il, ne sont certaine-« ment pas de bons chrétiens ; un vrai chrétien aime « mieux mourir que d'être jamais infidèle à son Dieu. » Force fut donc au petit mandarin d'adresser directement son rapport à la cour, et il le fit en rendant un compte très-infidèle de ce qui s'était passé.

« La réponse du *fu-tai* ne se fit pas attendre. Elle intima au mandarin subalterne l'ordre de procéder par la voie des tortures, d'arracher aux prisonniers non-seulement un démenti de leur foi, mais la dénonciation des chrétiens leurs complices, et surtout celle des Missionnaires ; et, en cas de refus, de prononcer leur sentence selon toute la rigueur des édits. C'en était fait de cette Eglise, si Dieu, qui avait permis à l'orage de se former, ne l'eût détourné à temps de ceux qu'il menaçait, pour le faire retomber sur son principal auteur. En effet, au

moment où le *fu-tai* expédiait les instructions qu'on vient de lire, arrivait un décret de l'empereur qui ordonnait de l'enfermer lui-même dans une cage comme une bête féroce, et de le porter à Pékin pour y rendre compte de ses méfaits.

« Son successeur traita les chrétiens avec plus d'humanité. Mais il n'est que trop vrai que l'homme résiste mieux à des douleurs extrêmes, quand elles sont passagères, qu'à une gêne incessante, aggravée par les réflexions d'une tristesse solitaire. C'est ce qui eut lieu pour plusieurs de nos infortunés captifs : l'ennui, la chaleur étouffante du cachot, les insectes repoussants dont ils étaient couverts, firent sur eux ce que n'avaient pu les tourments; ils se retirèrent de la lice avant la fin du combat. Encore quelques jours de constance, et ils en seraient sortis vainqueurs avec leurs frères plus courageux; car le mandarin, ennuyé de la longueur du procès, les renvoya les uns et les autres dans leurs familles, après avoir ordonné la démolition de l'oratoire. Ainsi se termina la persécution.

« Mais, si les chrétiens du Xan-Tong sont peu nombreux, misérables et persécutés, la mission de Nankin présente un tableau consolant; elle est tranquille et florissante, et répond par des fruits abondants au zèle de ceux qui l'ont dirigée.

« De toutes les provinces de la Chine, celle du Kiang-Nan ou Nankin est peut-être la plus belle et la mieux cultivée. Le Kiang, ce fleuve majestueux que les indigènes appellent le *fils de la mer*, la divise en deux parties; dans celle de droite se trouve la capitale, qui a donné à toute la province son nom de Nankin ou cour méridionale, par opposition à Pékin situé plus au nord. De l'autre côté du Kiang, le chef-lieu est Sou-Tcheou, la plus gracieuse et la plus polie des cités. Tout favorise la culture de ce beau pays, la fertilité du sol comme l'intelligente activité de

ses habitants, les pluies fréquentes qui l'arrosent, aussi bien que les nombreuses rivières qui le sillonnent en tous sens. Néanmoins, ni l'industrie vraiment prodigieuse des Nankinois, ni la fécondité inépuisable du terrain, ne peuvent suffire à alimenter la population, qui est encore plus considérable ici que dans toute autre province. Pour fournir à sa consommation annuelle, on tire une grande quantité de riz du Hou-Quang, auquel le Kiang-Nan emprunte aussi la plupart de ses bois de construction.

« D'après Wyle, la superficie du Kiang-Nan est de quatre-vingt-un mille cinq cents milles carrés, et sa population s'élève à soixante-douze millions vingt mille cinquante habitants. Autrefois la Religion y était si florissante, que chaque cité avait ses temples consacrés au vrai Dieu, grand nombre de mandarins s'étaient soumis au joug de l'Evangile, et plus de deux cent mille chrétiens, dit-on, en pratiquaient avec ferveur les admirables vertus. Mais la violence des persécutions qui se succédèrent sous les empereurs Iam-Tcheng, Kien-Nan et Kia-Kin, couvrirent de sang et de ruines toute l'étendue de cette belle Mission; celles des églises qui subsistent encore aujourd'hui furent converties soit en prétoires pour les mandarins, soit en pagodes et en greniers publics; le naufrage de la foi fut presque universel, moins encore par la désertion des apostats, que par le refroidissement qui s'empara des âmes en l'absence des Missionnaires, mis en fuite ou jetés dans les cachots. Ces brebis affligées seraient, je crois, toujours restées fidèles à la voix des pasteurs, si elles avaient pu l'entendre; mais, en ce temps de confusion et de terreur, privées de leurs guides et livrées à la fureur des loups, qui firent une horrible boucherie du troupeau, elles s'affaiblirent en se dispersant, et cessèrent tout à fait de communiquer entre elles quand le glaive atteignit Mgr Godefroi leur évêque.

« Son successeur, quoique retenu pendant plusieurs années dans l'impossibilité d'agir, à cause de la persécution de l'empereur Kien-Nan, réussit enfin par son insigne piété et son zèle infatigable à ramener beaucoup d'âmes dans le sein de l'Eglise, et à sa mort, arrivée en 1782, il avait déjà entendu près de trois mille confessions.

« Une seconde persécution générale, allumée en 1805, sous l'empereur Kia-Kin, fut moins fatale au Kiang-Nan que la précédente; ses ravages portèrent surtout sur les contrées septentrionales, où les églises furent détruites et beaucoup de chrétiens incarcérés. On vit alors les païens, par une invention aussi folle qu'elle était cruelle, adapter des croix sous les pieds des confesseurs, afin qu'à défaut d'abjuration volontaire, ils fussent dans la nécessité de fouler le signe sacré du salut, et par là même convaincus d'apostasie.

« A ces temps d'épreuves succédèrent des jours sereins. Le retour de la paix, joint au zèle des Missionnaires nouvellement arrivés, et plus encore à la bonté du Seigneur qui bénit leurs travaux, a tellement multiplié les néophytes dans ce diocèse, qu'ils atteignent aujourd'hui le nombre de soixante-deux à soixante-trois mille, sans parler de la province du Ho-Nan qui fait aussi partie de mon vicariat.

« Du côté de la mer, ma juridiction s'étend jusqu'à l'île de Koum-Min et à la péninsule de Hai-Men, où nous comptons plus de dix mille quatre cents chrétiens; sur le continent la majeure partie des fidèles relève de Soum-Kiang, cité de premier ordre dont le district comprend sept villes de troisième classe : l'une d'elles, que je me plais à citer, parce que deux beaux noms chrétiens s'y rattachent, Chang-Hai a été le théâtre des succès apostoliques du Père Matthieu Ricci, et voit encore les descen-

dants de son plus illustre disciple, le grand mandarin Paul Hiu, professer avec ferveur la foi de ce premier ministre de l'empire.

« Sou-Tcheou-Fou et Nankin forment deux chrétientés considérables. Leur nombre, qui aurait dû être pour moi un sujet de consolation, me causait une douleur profonde quand je pensais à l'impossibilité où j'étais de les secourir tous, et qu'au moment où j'allais sur un point assister des moribonds, d'autres infortunés, qui auraient également profité de mon ministère, m'appelaient de tous leurs désirs, et faute de prêtres mouraient sans sacrements.

« J'étais sous l'impression de cette pensée déchirante, lorsque, l'année dernière, j'eus la joie de voir les Pères Jésuites rentrer en Chine, où ils ont fait tant de bien, où le souvenir de leur savoir et de leur piété vit encore dans le cœur des néophytes chinois, qui se transmettaient de génération en génération l'espérance et le vœu de les revoir un jour ; et c'est à moi, le dernier des Evêques, que la Providence réservait la signalée faveur de les accueillir enfin sur ces rives lointaines !

« Malgré l'arrivée de cette généreuse colonie, je ne compte que quatorze coopérateurs dans mon immense diocèse, savoir : quatre Européens, M. Lavaissière, lazariste français, les Pères Gotteland, Bruyère et Estève, jésuites, et dix prêtres indigènes, pour la plupart vieux et infirmes. C'est moins qu'il n'en faudrait pour administrer nos malades. M. Lavaissière a dans son seul district environ neuf mille quatre cents chrétiens, qu'il peut à peine visiter tous les trois ans, malgré son zèle infatigable et sa prodigieuse activité ; car les infirmes, qui prennent au Missionnaire la plus grande partie de son temps, sont séparés par des distances si considérables, que pour aller de l'un à l'autre il faut souvent faire plusieurs journées de chemin.

« Pour donner à mon troupeau les pasteurs qui lui

manquent, le meilleur moyen, sans doute, serait la fondation d'un séminaire indigène; mais, dans mon dénûment absolu, comment porter jusque-là mes espérances? Cependant, pressé par la nécessité, j'ai disposé quelques chambres dans un oratoire public, pour y réunir provisoirement vingt-deux élèves, qui, sous la direction du Père Bruyère, étudient le latin. Beaucoup d'autres sujets excellents me conjurent de les recevoir; mais mes faibles ressources me forcent à un douloureux refus. Peut-être me faudra-t-il même abandonner ce petit établissement, si les ressources que j'espère recevoir d'Europe n'arrivent pas ou se font trop attendre. Ce qui m'a encouragé dans cette entreprise et me soutient encore au milieu de ma détresse, c'est la douce confiance que la grande Association, suscitée dans ces derniers temps par la Providence pour venir en aide aux Missions, me tirera d'angoisse en donnant, par ses aumônes, la durée et l'accroissement à ce que nous avons péniblement fondé.

« Si mon diocèse pouvait avoir un jour des Apôtres en proportion de son étendue, oh! avec quelle rapidité se propagerait notre Religion sainte! Il paraît d'ailleurs que les mandarins ne sont pas dans l'intention de nous molester; ils savent très-bien que les néophytes sont en grand nombre dans la province, qu'ils ont plus de deux cents chapelles, où ils se réunissent chaque dimanche pour prier; et loin d'en prendre ombrage, non-seulement ils croient prudent d'imposer silence à nos détracteurs, mais ils affectent de publier que l'empire n'a pas de sujets plus fidèles que les chrétiens. De là, pour nous, une liberté inconnue aux autres Missions. Nous en profitons pour donner à nos fêtes une grande solennité : aux époques de Noël et de Pâques, près de deux mille chrétiens assistent à la célébration des saints mystères; bon nombre de païens se mêlent à la foule pieuse, et emportent, en

se retirant, un germe de foi que le temps et la grâce font éclore : j'en ai baptisé vingt-quatre à la fois dans le courant du mois dernier.

« Ce qui donne à mon troupeau une sécurité plus entière, c'est que la tolérance part des sommités du pouvoir. Le vice-roi de cette province, nommé Sou-Kien, est un prince tartare qui, l'année dernière, a bravement combattu contre les Anglais, à la défense de Nim-Po. Sans doute qu'il eut, pendant le siége, occasion d'apprécier le courage des chrétiens; car, après avoir rendu la place, il leur décerna publiquement des éloges, et tourna son mécontentement contre les bonzes, leurs ennemis, dont il détruisit les pagodes, renversa même les idoles, et fit vendre à vil prix les biens sur le marché.

« Nous n'en avons pas moins été en butte à plus d'une accusation mensongère, telle que celle d'entretenir de secrètes relations avec les Anglais; mais, par un signalé bienfait de la Providence, la calomnie, promptement reconnue, est toujours retombée sur ses auteurs.

« Tout récemment encore, un mauvais chrétien, qui avait rédigé une dénonciation contre nous, la portait au prétoire, lorsqu'en chemin il lui arriva ce qui jadis advint à Arius, au moment où cet hérésiarque, insultant à la divinité de Jésus-Christ, se rendait en triomphe à la basilique de Constantinople, pour y être rétabli dans la communion des fidèles : surpris par un déchirement d'entrailles, à la porte même du mandarin, ce faux frère fut recueilli, demi-mort, par les néophytes, qui trouvèrent sur lui le projet d'accusation avec une longue liste de Missionnaires et de chrétiens.

« Nous avons donc la ferme confiance que, grâce à la miséricorde divine, cette vaste Mission, plus favorisée que toute autre par les circonstances, sera aussi la plus florissante de l'empire. On pourrait craindre, ce semble, que

le prosélytisme anglican, qui sème ici les Bibles à pleines mains, ne contrariât nos efforts; mais, à mon avis, il en résultera plus de bien que de mal : ces livres, quoique altérés dans plus d'un endroit, contribueront à la diffusion des idées chrétiennes; ils inspireront à plusieurs un vif désir de mieux connaître nos grandes vérités, et comme c'est auprès de nous qu'on viendra chercher l'intelligence de cette lettre morte, de ces passages obscurs qui ne s'interprètent pas eux-mêmes, les doutes des païens se résoudront toujours en faveur de notre foi. Un Chinois qui abjure ses idoles ne peut être que catholique.

« Du reste, les Anglais eux-mêmes nous rendent justice et s'offrent à nous protéger. L'an passé, M. Roberston, second interprète du plénipotentiaire britannique en Chine, m'écrivit dans ce sens une lettre dont je transcris littéralement les lignes suivantes : « Quant à moi, Monsieur, je
« n'ai pas d'expressions pour vous dire combien je suis
« charmé d'avoir fait votre connaissance. Il est vrai que
« je suis né protestant; néanmoins je ne puis me défendre
« d'admirer l'héroïsme, le dévouement et la supériorité
« des Missionnaires catholiques en Chine. Oui, c'est une
« preuve que votre sainte Religion ne consiste pas en
« vaines paroles, mais qu'elle procède du fond du
« cœur. »

« Cette année, nous avons eu la consolation de faire tous ensemble notre retraite spirituelle, prêchée par le Père Gotteland. Cette réunion de tous mes prêtres, qui ne s'était jamais vue à Nankin, a produit un effet extraordinaire sur l'esprit de nos chrétiens édifiés, et m'a servi comme d'un petit synode, où nous avons réglé en commun une multitude de choses propres à assurer le triomphe de l'Evangile. Nous avons pris, entre autres résolutions, celle d'ériger des écoles dans tous les villages, et de choisir dans chaque localité un certain nombre de veuves pieuses,

quelque peu instruites en médecine, qui, sous prétexte d'administrer des remèdes aux enfants moribonds des païens, pussent leur conférer le baptême. Quant aux dépenses occasionnées par cette bonne œuvre, je les ai bien volontiers prises à ma charge, je me suis engagé à couvrir tous les frais, semblable à ces pauvres qui n'ont pas le sou pour payer leurs dettes, et qui offrent généreusement à leurs amis des terres et de l'argent, bien qu'ils n'aient que des haillons. Après Dieu, mon espoir est en vous, Messieurs les Associés; qu'il ne soit pas confondu! Soyez ma caution, et vos aumônes peupleront le ciel de nouvelles légions d'Anges.

« Le tiers au moins de nos chrétiens nankinois se compose de pêcheurs, vivant de leurs filets sur leurs pauvres nacelles, qu'ils conduisent çà et là, partout où ils espèrent rencontrer un ministre du vrai Dieu. La simplicité et la candeur de leurs âmes se peignent sur leurs figures ingénues. Souvent ils se réunissent, sur le soir, au nombre d'une vingtaine de barques, au milieu du fleuve, et chantent en chœur leurs saintes prières, qui finissent toujours par une douce invocation à Marie conçue sans péché; elles doivent monter comme un encens agréable jusqu'au trône de l'Agneau, car elles partent d'un cœur que le souffle des passions n'a jamais flétri.

« Ce ne sont pas seulement les pêcheurs qui nous édifient par l'innocence de leur vie; les autres fidèles ne nous étonnent pas moins par leurs vertus, entourés comme ils sont de scandales de tout genre, et privés de ces secours abondants qui sont prodigués aux chrétiens d'Europe. Quelquefois, au milieu des consolations qu'ils me donnent, je rougis de moi-même en voyant combien est grande la simplicité de leur foi, quelle horreur profonde ils ont du péché, quelle pureté de motifs anime toutes leurs actions.

« Pardonnez-moi, Messieurs, la longueur de ma lettre ; c'est la première fois que je vous écris, et j'avais tant de misères à vous peindre, tant d'espérances à vous confier, de si belles vertus à mettre sous vos yeux ! Vous excuserez ces épanchements de mon cœur, et moi je serai doublement heureux, si j'ai fait passer dans le vôtre quelques-uns des sentiments qui m'animent en faveur de ceux que Dieu m'a donnés pour enfants.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« † Louis DE BESY, *Evêque, Adminitrateur apostolique de Nankin.* »

« *P. S.* J'ai pensé qu'il vous serait agréable de recevoir la statistique de la Chine, telle qu'on la présente ici à l'empereur ; elle est tirée du journal officiel *Kin-Xen*, qu'on imprime tous les trois mois à Pékin, et qu'on envoie à tous les mandarins des diverses provinces. »

NOMS DES PROVINCES.	LA PROVINCE COMPREND LES VILLES DE				LONGUEUR DE LA PROVINCE DU	
	1er ORDRE.	2me ORDRE.	3me ORDRE.	CAPITALES	SEPTENTRION AU MIDI.	ORIENT A L'OCCIDENT.
TCHELY. PÉKIN.	onze	vingt-trois	cent.vingt-une	Lao-Tem-Fou. (PÉKIN.)	1828 ly.	1228 ly.
KIANG-SOU. (NAN-KIN.)	huit	six	soixante-deux	Sut-Chou-Fou. (NAN-KIN.)	1700 ly.	1650 ly.
NGAN-HOU. (NAN-KIN.)	huit	neuf	cinq	Hgan-Hou-Fou. (NAN-KIN.)		
KIANG-SI.	treize	deux	soixante-quinze	Nan-Tchang-Fou.	1800 ly.	970 ly.
TCHE-KIANG.	onze	une	soixante-seize	Han-Tchou-Fou.	1280 ly.	880 ly.
FO-KIEN.	dix	deux	soixante-deux	Fu-Tchou-Fou.	980 ly.	930 ly.
HOU-PÉ. (HOU-QUOUANG.)	dix	huit	soixante	Ou-Tchang-Fou.	680 ly.	2440 ly.
HOU-NAN. (HOU-QUOUANG.)	neuf	dix	soixante-quatre	Tchang-Cha-Fou.	1150 ly.	1420 ly.

HO-NAN.	neuf	dix-neuf	quatre-vingt-seize	Tai-Fom-Fou.	1120 ly.	1190 ly.
CHAN-SI.	neuf	seize	quatre-vingt-quatre	Tai-Iouen-Fou.	1620 ly.	880 ly.
CHAN-TONG.	dix	ouze	quatre-vingt-seize	Chi-Nan-Fou.	810 ly.	1640 ly.
CHEN-SI.	sept	dix	soixante-treize	Si-Ngan-Fou.	2426 ly.	955 ly.
CAN-ÇOU.	neuf	vingt-quatre	quarante-neuf	Iam-Tchou-Fou.	2400 ly.	2120 ly.
SUT-CHUEN.	douze	dix-neuf	cent-douze	Tcheng-Tou-Fou.	5200 ly.	5000 ly.
QUOUANG-TONG.	neuf	dix-neuf	soixante-dix-huit	Kouang-Tchou-Fou.	1800 ly.	2500 ly.
KOUANG-SI.	onze	dix-huit	quarante-sept	Kouei-Tchin-Fou.	2960 ly.	2810 ly.
YU-NAM.	quatorze	trente-quatre	trente-neuf	You-Nau-Fou.	1150 ly.	2510 ly.
KOUEIT-CHEOU.	douze	vingt-deux	treute-trois	Kouei-Iam-Fou.	770 ly.	1900 ly.

NOMS DES PROVINCES.	LA PROVINCE A POUR CONFINS A								TRIBUT ANNUEL EN	
	ORIENT.	OCCIDENT.	SUD.	NORD.	SUD-EST.	SUD-OUEST.	NORD-EST.	NORD-OUEST	TAËLS.	RIZ.
TCHELY. PÉKIN.	Tchen-Chin, Nin-Kouen, Tchou.	Chan-Si, Kouang-Chin Hien.	Ho-Nam, Ham-I-Hien.	Hien, Tchaug.	La mer.	Ho-Nam, Tchen-Te-Fou.	Tchen-Te, Fou-Piens, Tchang.	Chan-Si, Vien-Tchang-Hien.	3,942,000.	
NAN-KIN. KIANG-SOU. NGAN-HOU.	Tai-Thoang, la mer.	Ho-Nam, Kou-Tche.	Kiang-Si, Mo-Ping.	Quouang-Tong, Tem-Iouen.	Tchin-Cham, Hai-Pim.	Hou-Pé, Houam-Nin.	Quáng-Tong, Se-Tchoao.	Ho-Nan, Chan-Tcheou	11,733,000.	1,431,000 xe.
KIANG-SI.	Ngan-Hoei-Fou, Iouen.	Hou-Nam, Tchen-Hian.	Kouang-Tong Mo-Ping.	Hou-Pé, Heam-Chou-Fou.	Fo-Hien, Kouan-Ngan.	Hou-Nam, Koui-Tcheou.	Ngan-Hoei, Tong-Len.	Hou-Pé, Hin-Ko-Tchou.	3,744,000.	795,000 xe.
TCHE-KIANG.	La mer.	Hgan-Hou, Kouei-Tchou-Fou.	Fo-Kien, Kien-Nin-Fou	Kiang-Sou, Sut-Chou.	Fo-Kien, Fou-Nin-Fou	Kiang-Si, In-Cheu-Hien	Kiang-Sou, Sum-Tchang-Fou.	Ngan-Hei, Kouang-Tcheou.	3,856,000.	678,000 xe.
FO-KIEN.	La mer.	Kiang-Si, Tchau-Tchôu Fou.	La mer.	Tche-Kiang, Tchin-Tchou-Fou.	La mer.	Quang-Tong, Tchao-Tchou-Fou.	Tche-Kiang, Sem-Tchou-Fou.	Ngan-Hoei, Kouang-Tchou	2,341,000.	
HOU-QUOUANG. HOU-PÉ.	Ngan-Hoei-Fou, Chan-Hien.	Sut-Chuen, Ou-Cham-Hien.	Hou-Nam, Hin-Hiam-Hien.	Ho-Nam, Ho-Can-Hien.	Kiang-Si, Hoei-Tchang-Fou.	Sut-Chuen, Hem-Hoei-Hien.	Ngan-Hoei. Ho-Chau-Hien.	Chan-Si, Chan-Hien.	2,091,000.	96.000 xe.
HOU-NAN.	Kiang-Si, I-Nim.	Kouie-Tchou, Tchau-Hau-Hien.	Kouang-Tong Hin-Tchou-Fou.	Hou-Pé, Kien-Ly.	Quang-Tong, Ien-Hau.	Kouang-Si, Kouang-Hien	Hou-Pé, Tam-Hien.	Su-Tchuen, You-Iam-Tchou.	1,905,000.	96,000 xe.

HO-HAN.	Kiang-Fou, I-Cham.	Chen-Si, Hou-Pé.	Hou-Pé, Hoan-Ngan.	Tche-Ly, Tcheng-Ngan	Ngan-Hoei, In-Tchou-Fou	Hou-Pé, Siam-Hiam. Fou.	Quang-Tong, Tchao-Hien.	Chan-Si, Lea-Tchou.	3,651,008.	221,000 xe.
CHAN-SI.	Tche-Ly, Chin-Chin.	Chen-Si, Hou-Pé.	Ho-Nam, Chan-Tchou.	Tcham-Tchang, Cha-He-Chou.	Ho-Nam, Hoei-Hien.	Chen-Si, Tchao-I.	Tche-Ly, Hoai-Ngam.	Chen-Si, Fou-Cou.	6,515,000	
CHAN-TONG.	La mer.	Tche-Ly, Iouen-Tcheng	Kiang-Sou, Pé-Hien.	Tche-Ly, Nin-Chin.	Kiang-Sou, Hai-Tchou.	Ho-Nam, Hai-Tchou.	La mer.	Tche-Ly. Nan-Cum.	6,514,000.	552,000 xe.
CHEN-SI.	Ho-Nam, Chan-Hiam, Kiem.	Chan-Sou, Tchin-Hoei.	Sut-Chuen, Tai-Pim.	Im-Lim, Nin-Tchang.	Ho-Nam, Tcho-Tchai.	Sut-Chuen, Kien-Nam-Hien.	Chan-Si, Ho-Tchou-Hien.	Chan-Si, Kouang-Lin-Hien.	5,042,000.	
CAN-SOU.	Chen-Si, Tchang-Hou.	Hou-Tchou, Hgan-Mam-Fou.	Sut-Chuen, Pim-Hou.	I-Pou-Dse, Chan.	Chen-Si, Len-Iam.	TChé-Tchou, Hoci-Fam, Ut-ché.	Chen-Si, Pao-Ngan-Hien.	Tchen-Si-Fou.	563,000.	218,000 xe.
SUT-CHUEN.	Hou-pé, La-Tong-Kien	Man-kou, Tche-Chen-Fam.	Yu-Nam. Iouen-Mou.	Chan-Si, Nin-Tchan-Tchou.	Couei-Kien. Pé-Cio.	Si-Tchang, Holy-Nam-Tau.	Chen-Si, Se-Ngan-Fou.	Can-Sou, Hen-Hien.	968,000.	
QUOUANG-TONG.	Fo-Kien, Tchao-Ngan.	Kouang-Si, Nan-Him,	La mer.	Ho-Nam, Couei-Iam.	La mer.	Lo-Tchou, la mer.	Kiang-Si, Tchang-Nim.	Kouang-Si, Ho-Hien.	2,193,000.	
KOUANG-SI.	Quoang-Tong Kouang-Nam.	Yu-Nam, Kon-Tchon-Fou.	Kouang-Tong Hin-Chan.	Koui-Tcheou, Ian-Lyang.	Quouang-Tong, Che-Tcheng.	Cochinchine.	Ho-Nam. Len-Ngan-Hien.	Kouietcheou, Tcheng-Fam-Tchou.	794,000.	
YU-NAM.	Kouang-Si, Tche-Tcheng-Fou.	Tchen-Hon, Kouang-Ie, Deserts.	Kiao-Fou.	U-Tcheang, Hoei-Ly-Tchou.	Kiang-Si, Tchong-Yam.	Tien-Ma-Kan Confins-De, Min-Tien.	Kouietcheou, Pou-Ngan-Tin.	Lolos.	452,000.	227,000 xe.
KOUEIT-CHEOU.	Ho-Nam, Tchang-Tchou-Fou.	Yu-Nam, Kin-Tchin-Fou.	Kouang-Si, Nam-Fam.	Sut-Chuen, Tchang, Tchang-Fou.	Kouang-Si, Sut-Chuen.	Yan-Nam, Chin-Chin-Fou.	Honam, Tchang-Tche-Fou.	Yunan-Tong, Tchouang-Fou.	185,000.	

La somme des tributs annuels détaillés dans le tableau précédent, s'élève à 58,097,000 taëls, soit 479,000,000 de francs environ.

Le taël vaut 8 fr. 50 c. de notre monnaie.

Le *ly* chinois équivaut à peu près à un demi-kilomètre, ou huitième de lieue.

MANDEMENTS ET NOUVELLES.

Quatre Prélats ont de nouveau recommandé l'Œuvre à leurs diocésains : ce sont Nosseigneurs les Evêques de Cassano et de Troia, dans le royaume de Naples, Mgr l'Evêque de Nice et Mgr l'Archevêque d'Alby.

DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Huit Missionnaires de l'ordre des Capucins, sous la conduite de leur Supérieur, le Père Jean-Baptiste de Caserte, sont partis du port de Gènes, le 21 juin dernier, pour se rendre au Brésil, dans les Missions destinées aux

sauvages qui peuplent encore plusieurs contrées de ce vaste empire. Dans l'espace de moins d'un an, dix-huit de ces zélés Missionnaires sont allés porter les lumières de la foi et les bienfaits de la civilisation chrétienne à ces malheureuses peuplades. Ils seront bientôt rejoints par quelques autres de leurs frères qui sont encore dans leur maison de Rome, à laquelle le Père Louis de Bagnaja, vicaire général de l'ordre et prédicateur apostolique, porte le plus vif intérêt. Cette maison a été fondée par le célèbre Père Eugène de Rumilly, mort en 1841.

Le navire à vapeur *la Cléopâtre*, arrivé à Bombay le 8 mai dernier, avait à son bord sept Missionnaires franciscains, destinés pour les Missions italiennes en Chine, et partis de Rome le 12 février précédent : parmi eux se trouvaient deux Chinois, élèves du collége de la Propagande, le Père François Liam, natif de Canton, et le Père Joachim Kuoh, natif du Houquam. Ils devaient continuer leur voyage à bord du navire *Julia* jusqu'à Hong-Kong. Huit Pères Jésuites, partis en même temps de Rome, s'étaient embarqués sur le vaisseau à vapeur *l'Indoustan*, qui devait les débarquer à Madras.

Le 26 mai, plusieurs Missionnaires allemands se sont embarqués au Havre. Le Vicaire général des Allemands à

New-York, M. Raffeiner, est parti à la tête de huit Religieux, dont voici les noms : le Père Guillaume Unterthiener, avec les trois frères coadjuteurs Léandre Stober, Arsatius Wieser et Dismas Kellner, de l'ordre des Franciscains, pour Cincinnati; le Père Florian Schweninger, de l'ordre de Saint-Benoît, du diocèse de Brixen en Tyrol, et le Père Ambrosius Buchmager, de l'ordre des Capucins, de Presbourg, pour New-York; et les Scolastiques Joseph Relmpracht, pour le noviciat des Rédemptoristes à Baltimore, et Jean Feihl, pour New-York : ces deux derniers sont du diocèse de Ratisbonne.

Trois Oblats de Marseille sont partis pour les Missions du Canada ; deux se rendent à Kingston, et un à Quebec.

Le Père Mazzucchelli, si connu par ses travaux et ses succès dans les régions septentrionales des Etats-Unis, où il a baptisé plus de quinze cents sauvages, s'est embarqué pour l'Amérique avec quatre Religieux dominicains de son ordre. Quinze années de dévouement apostolique l'avaient signalé à l'attention du Saint-Siége, qui vient de l'autoriser à ouvrir un noviciat dans la petite ville de Salona, afin d'y préparer des Missionnaires pour ces immenses contrées.

Les Pères Irénée de Sainte-Thérèse et Maurice de Saint-Albert, Piémontais, et le Père Jean-Chrysostôme de Saint-Joseph, Toscan, tous trois de l'ordre des Carmes, sont partis pour la Mission de Bombay, dans les Indes.

Dans le courant de cette année, plusieurs Religieux du *Saint Cœur de Marie* se sont rendus aux divers postes où les appelait leur admirable vocation.

On sait que ce nouvel institut a pour objet l'apostolat des nègres. Ses pieux fondateurs, touchés du malheureux état où croupissent, par suite de leur ignorance, tant d'âmes créées à l'image de Dieu, se sentaient depuis longtemps inspirés de venir en aide à leur délaissement. Toutefois, malgré l'importance de l'œuvre qu'ils avaient conçue, malgré la pureté des motifs qui les dirigeaient, ces ecclésiastiques craignirent de céder à un entraînement de zèle : ils eurent recours, pour s'assurer de la volonté de Dieu, à la source visible des lumières et de l'esprit apostolique et consultèrent le Saint-Siége. M. Libermann, aujourd'hui leur supérieur, se rendit à Rome, et présenta à la sacrée Congrégation un mémoire où étaient exposés le but et le plan de la nouvelle société, se bornant à demander une décision qui, favorable ou non, serait reçue comme un oracle émané de la bouche même de Jésus-Christ.

Son Eminence le Préfet de la Propagande, après avoir

pris toutes les informations dont s'entoure la sagesse du Saint-Siége, répondit *qu'il louait fort le zèle des nouveaux Missionnaires, que leur entreprise était opportune pour la propagation de la foi, et qu'il les exhortait vivement à suivre leur vocation.*

L'approbation de Rome ne permit plus aux serviteurs de Dieu de douter que leur sacrifice ne fût agréé et béni du Ciel : dès lors, se reposant sur la bonté divine qui les appelait, du soin d'aplanir les difficultés de tout genre, ils fondèrent le premier établissement à la Neuville, près d'Amiens, sous les auspices d'un Prélat vénéré. A peine compte-t-il deux ans d'existence, et déjà un noviciat nombreux est organisé, déjà les règles établies sont observées avec ce respect profond qui, d'ordinaire, n'est voué qu'aux institutions anciennes.

C'est un point fondamental de ces règles, qu'aucun membre de la Congrégation ne vive seul et isolé : le supérieur, à l'exemple de Jésus-Christ, enverra les nouveaux apôtres deux à deux, évangéliser le même troupeau, et confondre leurs sueurs dans le champ qu'ils défricheront en commun. Si loin que l'obéissance exile le Missionnaire, il aura toujours un confrère près de lui pour seconder ses efforts, pour encourager son zèle, ou diminuer ses peines et ses périls en les partageant.

Tandis que ces prêtres dévoués s'exerçaient en silence aux vertus de l'apostolat, ne comptant que sur l'abnégation pour adoucir les rigueurs de leur pauvreté, les bénédictions temporelles, auxquelles ils ne songeaient point, sont venues les surprendre au sein de leur retraite. Des ressources inespérées ont doté le noviciat de revenus suffisants; plusieurs essaims de Missionnaires en sont déjà

sortis pour aller s'établir à Saint-Domingue, à l'île Bourbon et dans d'autres colonies françaises; tout récemment encore, Mgr Barron, Vicaire apostolique des deux Guinées, en nous annonçant qu'il emmenait avec lui sept Pères et trois frères du *Saint Cœur de Marie,* invitait l'Œuvre à prier pour l'accroissement de la Société naissante : *C'était,* disait-il, *le moyen le plus efficace de hâter la conversion de la race noire.*

Une lettre récente de M. Masson, Missionnaire apostolique du Tong-King occidental, contient, sur le martyre déja connu de Pierre Tu et d'Antoine Nam, quelques détails encore inédits que nous publions à cause de leur intérêt.

« C'était un touchant tableau que celui de la mort du catéchiste Pierre Tu et du capitaine Antoine Nam, étranglés pour la foi, le 10 juillet 1840.

« Représentez-vous, dans le port de Dong-Hai, où se trouvaient enfermés les deux néophytes, un grand cortége de soldats commandés par deux mandarins à cheval, défilant par une porte de la ville, pour conduire leurs victimes au supplice.

« Les deux martyrs, chargés de leurs cangues, s'avancent au milieu de l'escorte; à côté d'Antoine Nam, qui marche le premier, est son fils, qui s'efforce, avec un large chapeau, de le garantir de l'ardeur du soleil. Arrivés au lieu de l'exécution, les deux victimes s'étendent sur une natte, près de leurs cangues qui viennent de leur être

ôtées ; à leur tête est planté l'écriteau sur lequel on lit la sentence de mort. Les fils, filles et belles-filles d'Antoine Nam sont auprès de lui, au milieu des soldats rangés en bataille ; derrière ceux-ci se pressent les spectateurs chinois à la longue queue et aux pieds chaussés, et les Tonkinois avec les pieds nus. Sur le fond de la scène s'élèvent les hautes murailles de la ville, toutes garnies de canons. »

En Perse, les espérances que donnaient les dernières nouvelles ne se sont point réalisées ; l'influence russe a triomphé de toutes les réclamations, et la persécution continue. M. Cluzel, accueilli d'abord honorablement par le premier ministre, Mirza Agassi, a reçu tout à coup l'ordre de quitter la capitale ; des gendarmes doivent le conduire, comme un malfaiteur, jusqu'à la frontière.



LYON, IMP. DE J. B. PÉLAGAUD.

MISSIONS

DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Lettre du P. Thébaud, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Kentucky, à un de ses Supérieurs.

Sainte-Marie, Kentucky, 15 octobre 1843.

« Mon révérend Père,

« Au retour d'une course d'à peu près sept cents lieues sur le Mississipi et ses affluents, je m'empresse de vous communiquer bien des réflexions suggérées par un si long voyage. La vallée immense où coule ce beau fleuve a toujours eu des attraits pour les Missionnaires de notre Compagnie. C'est un de nos Pères qui, le premier parmi les Européens, se hasarda à le descendre; pendant un demi-siècle nos avant-postes occidentaux y furent placés; notre Société, peu après son rétablissement, se hâta d'y envoyer une colonie nouvelle;

et nous enfin, venus depuis de France, nous appelons encore le Mississipi, l'Ohio et la rivière des Illinois, nos fleuves, nos rivières.

« Dernièrement j'y voguais avec toute la vélocité que la vapeur peut imprimer à un navire; et en voyant passer sous mes yeux les rivages, les îles, les forêts, les prairies où nos anciens Pères ont erré, où ils ont dormi sur la terre, à la suite des chasseurs illinois, où ils ont dressé le matin leurs autels et étendu le soir leurs tentes, je me disais : Que ce pays est changé! Et pourtant la nature est la même; le ciel, le climat, les rochers, les oiseaux, on peut aller jusqu'à dire les arbres, les buissons, sont toujours ce qu'ils étaient alors. Toute l'activité américaine a réussi seulement à cacher dans les forêts deux ou trois grandes cités, et à jeter çà et là au milieu des arbres, près des rivières, de pauvres villages revêtus de grands noms.

« Oui, c'est encore le même pays : mais que sa destinée est différente! ses anciens possesseurs, décimés d'abord par les guerres et par l'eau-de-vie, ont été surpris ensuite dans l'ivresse, ou se sont laissé tromper, comme des enfants, par des clincailles; ils ont apposé leurs figures d'oiseaux et de fleurs à l'acte de vente de leurs terres; ils ont été repoussés de proche en proche jusqu'à l'entrée du désert qui s'étend au pied des *Montagnes rocheuses*. Pauvres nations!

« Et personne que je sache n'a encore raconté à l'Europe leurs infortunes, leurs migrations, ce que la Religion a déjà fait, ce qu'elle doit encore faire pour elles. On les voit, dans les anciennes lettres de nos Pères, poursuivre les chevreuils et les daims, tuer les bisons et les élans, cultiver le maïs ou manier l'aviron de leurs pirogues, et si on prend une nouvelle carte de leur pays, on trouve leur territoire divisé en états, en districts, en

comtés ; on y remarque une profusion de villes, de chefs-lieux, de siéges législatifs, et on ignore comment s'est opérée cette singulière révolution.

« La France toutefois n'y doit pas rester indifférente, du moins dans ses souvenirs et ses regrets. Elle avait d'abord fondé de si hautes espérances sur cette colonie ! elle y a pendant si longtemps lutté contre l'Angleterre pour la suprématie dans le Nouveau-Monde ! La plupart de ces nations lui étaient si fortement, si sincèrement attachées ! Hélas ! l'anéantissement de son pouvoir sur les bords du Mississipi et du Saint-Laurent laissa sans protecteurs des alliés fidèles. Ils ont été victimes de leur dévouement.

« Je n'entreprendrai pas dans une simple lettre de me faire l'historien de ces malheurs ; je me contenterai de peindre à grands traits des événements qui pourraient offrir, sous une plume habile, tout l'intérêt du drame, et je représenterai ensuite ce pays tel que les événements l'ont laissé, tel que je l'ai vu en passant rapidement sur sa surface. D'ailleurs, si quelques-uns des faits que je vais raconter appartiennent au commencement de ce siècle, et même à la fin du siècle dernier, leurs conséquences, leurs suites, ne sont pas encore toutes évolues. Les *Miamis* ont descendu l'*Ouabache*, depuis 1836 ; les *Potowatomies* ont traversé les savanes des Illinois, depuis 1838 ; les derniers des *Hurons*, enfin, sont encore en route au moment où j'écris. Des plaines de *Sanduski*, près du lac Erié, ils arrivaient à Cincinnati sur l'Ohio, au mois de juillet dernier, quand je quittai moi-même Louisville pour descendre cette rivière, et explorer la partie supérieure de la vallée du Mississipi.

« Du reste, je parlerai seulement du pays que j'ai visité ; c'est comme le centre de l'Amérique du Nord, et ce

sera bientôt, sans doute, le centre de l'étonnante république connue sous le nom d'Etats-Unis.

« Quand on descend la rivière des Illinois, les prairies de sa rive droite s'étendent jusqu'à son embouchure dans le Mississipi ; mais sur la rive gauche une chaîne de collines élevées se voit de loin, suit les sinuosités du fleuve, et borne ensuite le Mississipi lui-même dans une longueur de dix-huit milles anglais. Cette superbe formation calcaire présente, sur l'Illinois, des contours arrondis, des formes gracieuses, des côtes douces, revêtues de verdure et de beaux arbres ; mais sur le Mississipi ce sont des murailles à pic, aux flancs nus, à l'aspect désolé. Le fleuve, qui autrefois en a évidemment baigné même le sommet, a travaillé cette masse informe, en a adouci les angles, et a dessiné sur les contours des formes de bastions et de parapets. Thomas Jefferson, le troisième président des Etats-Unis, avait raison de les comparer à des fortifications naturelles. De leur cime on jouit d'une des vues les plus étendues et les plus imposantes que le monde entier puisse offrir. C'est bien là, je le répète, le point central de l'Amérique ; là, nous devons nous placer nous-mêmes pour prendre une vue générale de ce beau pays.

« En face, à quelques milles seulement, le Missouri vient se jeter à angle droit, dans le Mississipi. Tous les torrents qui coulent à l'est des *Montagnes rocheuses*, à une distance de quinze cents lieues, tous les ruisseaux qui prennent leur source dans le désert, au nord et au sud, toutes les rivières qui, réunissant ces premières eaux, les portent ensuite au Missouri, viennent se décharger par cette embouchure. La vallée du Missouri elle-même apparaît en perspective, terminée de droite et de gauche par des collines plus ou moins élevées, qui finissent par se perdre dans les vapeurs de l'horizon. Au nord

une savane s'étend comme un désert fleuri : c'est la *Prairie Mamelle*, ornée çà et là de bouquets de bois, seul refuge des écureuils et des oiseaux. Plus loin, vers le septentrion, des collines se dessinent faiblement sur l'azur du ciel ; c'était, il y a quelques années, la patrie des *Avuays* et des *Sankics ;* les *Sioux*, ces Arabes du Nouveau-Monde, courent encore sur les frontières au temps de la chasse du bison.

« Là coulent, trop loin pour être aperçus, la rivière *Oahohah*, appelée par les Américains *Salt-River;* le *Wacondah,* dont le nom est aussi malheureusement changé ; puis la rivière des *Moires*, nommée jadis *Monigonah;* ensuite l'*Aionay;* enfin, tout à fait au nord, le *Saint-Pierre :* ce sont les principaux affluents de la rive droite du haut Mississipi.

« Si vous vous tournez vers le sud-est, le fertile état d'Illinois se déroule à vos yeux. Ses belles prairies ne sont plus, comme autrefois, couvertes de bisons et d'ours ; mais les mêmes rivières y coulent encore ; le ruisseau des *Kaokias* et la petite rivière des *Kaskaskias* sont célèbres dans les annales de la Religion et des colonies françaises : c'était, sur une petite échelle, le Paraguay et l'Uruguay de l'Amérique du Nord. Heureux peuple ! si on avait pu lui interdire, avec le commerce des étrangers, l'abus des liqueurs fortes. Leur territoire s'étendait à l'est jusqu'aux collines qui dessinent le lit de l'*Ouabache.*

« Beaucoup plus loin vers le sud-est, une chaîne de monticules se distingue à peine, et trace seulement une ligne visible à l'horizon : c'est le lit de la belle rivière de l'Ohio, aux eaux vertes, aux rives sinueuses, arrondies et encore couvertes de forêts ; elle recueille dans un cours de quatre-cents lieues, les ruisseaux et les rivières du versant occidental des *Alleghanys ;* et le Mississipi, qui par le Missouri a déjà reçu le tribut des *Montagnes Rocheuses,*

porte encore à la mer, avec les eaux de l'Ohio, celles des *Apallaches* de l'est, et va ainsi jeter dans le golfe du Mexique les produits de l'Amérique entière, si on en excepte les côtes étroites et rocailleuses que l'Océan Atlantique frappe et ronge à l'est, et celles que l'Océan pacifique vient baigner à l'occident.

« Mais un spectacle plus gracieux ramène le spectateur d'une si grande distance au rocher qu'il a gravi pour jouir de ce beau spectacle. A ses pieds, à l'est, coule l'*Illinois :* on dirait un canal naturel creusé dans une riante prairie. Il vient du nord-est, et confond presque ses eaux avec celles du lac Michigan. C'était la route habituelle des Français aux dix-septième et dix-huitième siècles, quand ils descendaient du Canada à la Louisiane. Ils pouvaient se fier aux Indiens de ces rives; ils étaient reçus comme des amis dans les pirogues des *Péorias*, et s'ils étaient attaqués en route par les *Outagomis* païens, les *Illinois* chrétiens et nos compatriotes faisaient cause commune, se battaient, l'emportaient ou mouraient ensemble.

« Enfin vers le nord, entre autres rivières célèbres ou sous le rapport historique, ou pour la fertilité et l'importance minéralogique de leurs rives, coule le Wisconsin, par lequel le Père Marquette, accompagné seulement de Jolier, Français aussi, entra sur le fleuve appelé *le Père des eaux*, et vit, le premier des Européens, cette vallée fertile qui devait être plus tard le théâtre des travaux de la Société et des malheurs de son pays.

« Quand le traité de 1763 céda le Canada à l'Angleterre, la confédération illinoise comprenait six tribus. Les *Moingonas* chassaient les élans sur la rive droite du Mississipi ; sur la rive gauche, les *Péorias* campaient au nord, les *Cahokias* sur le ruisseau du même nom, les *Kaskaskias*, les *Famaronas* et les *Metchigamias* vivaient

ensemble au milieu des villages français. Nous avions appris à ces peuples dociles à labourer la terre, à élever des volailles et des brebis ; leurs femmes filaient la laine des bisons, et la rendaient aussi fine, aussi soyeuse que celle des moutons d'Angleterre ; elles en fabriquaient des étoffes et les teignaient en jaune, en noir, en rouge foncé; elles s'en faisaient des robes qu'elles cousaient avec des fils de nerfs de chevreuils.

« Les *Missouris* étaient leurs alliés. Une femme de cette tribu apprit au Père de Charlevoix, dans son voyage, que le fleuve qui porte leur nom s'échappe de montagnes nues, pelées, fort hautes, derrière lesquelles un autre grand fleuve en sort aussi, et coule à l'ouest. C'est la première nouvelle que l'Europe ait eue de l'Orégon.

« Telles étaient les positions géographiques de ces peuplades quand la domination française cessa en Amérique. On serait tenté de penser qu'elles avaient le pressentiment de leur sort futur, à la vue des efforts incroyables que firent plusieurs d'entre elles, dans la guerre de sept ans, pour prévenir la chute de leurs alliés. Les *Ottaonais* se distinguèrent, et à leur tête Pontias leur chef. La France n'a point assez connu et apprécié les efforts de ce grand homme. Je n'ai pu trouver son nom dans aucun écrivain de notre nation ; il était réservé aux Anglais et aux Américains, ses ennemis, de lui rendre justice. Après la mort du marquis de Montcalm, après les victoires de l'Anglais Wolfe, sous les murs de Quebec, et de l'Américain Washington, devant le fort Duquesne, quand les affaires des Français semblaient désespérées en Amérique, le *Sachem-Ottaonai* forma le plan de surprendre à la fois, par un coup de main, onze postes militaires occupés par la Grande-Bretagne. Huit de ces postes tombèrent entre ses mains ; trois seulement, Niagara, Pittsburg et Détroit, résistèrent. Pontias assiégea Détroit, le plus fort et le plus

important. Il sut, chose étonnante, retenir ses inconstants compatriotes pendant une année entière sous ses murs. En vain, la nouvelle de la paix de 1763 arriva en Amérique, il continua le siége jusqu'à l'abandonnement entier du Canada par la France. Alors, resté seul sur le champ de bataille à la tête de sa nation, n'ayant pas même pour sa protection personnelle le plus petit article d'un traité conclu à deux mille lieues de son pays, il s'enfuit à travers les bois comme un Indien ordinaire, et se réfugia chez les Illinois, parce qu'ils étaient les plus sincèrement attachés aux restes du parti français. Depuis, il succomba dans une querelle particulière avec un *Péoria*, et telle était l'admiration de ces peuples pour ses talents et sa bravoure, que toutes les autres tribus s'unirent comme dans une croisade contre ceux qui l'avaient laissé périr : les *Péorias* furent presque exterminés ; et la France, qui dédie des palais à toutes ses gloires, n'a pas élevé de monument à Pontias...

« Quoique affaiblis par leurs divisions, les Indiens résistèrent longtemps avec courage, quelquefois avec succès, aux envahissements de la république américaine ; mais, à la suite d'une campagne désastreuse pour eux, repoussés jusqu'aux lacs, ils virent des forts ennemis s'élever au milieu de leur territoire, et durent se résigner à la paix. Elle ne pouvait être que provisoire. Les sauvages avaient cédé à la force, ils devaient naturellement reprendre les armes à la première occasion ; la seconde guerre des Etats-Unis avec l'Angleterre la leur fournit en 1812.

« A cette époque, un fanatique de la tribu des *Shawnées* contrefit l'inspiré ; il annonça à toutes les tribus indiennes que le temps était venu pour elles de regagner en Amérique leur prépondérance primitive. A sa voix une grande coalition se forma ; des troupes indigènes accouru-

rent de tous côtés, et le territoire que les *Miamis* avaient cédé quinze ans auparavant fut envahi.

« Le nom de cet imposteur est trop barbare pour être écrit ou prononcé; c'est un long assemblage de consonnes incohérentes pour des oreilles et pour des yeux européens; on est convenu de l'appeler *le Prophète.* Son frère, le fameux *Fe-cum-Seh*, se mit à la tête des troupes que ses prédications et ses promesses avaient réunies. La première opération fut de dévaster les nouvelles fermes établies sur les rives de l'*Ouabache.* A cette attaque imprévue, la milice américaine se réunit sous les ordres du général Harrisson. *Fe-cum-Seh* osa l'attaquer sur les bords de la petite rivière *Fippecaone*, un des affluents de l'*Ouabache.* L'affaire fut chaude; beaucoup d'Américains furent mis hors de combat, et s'ils parvinrent à repousser les Indiens, ce ne fut qu'avec une perte considérable.

« Cette victoire, si chèrement achetée des troupes républicaines, fut bientôt suivie de véritables revers. Le général Hull, indépendant de Harrisson dans son commandement, capitula honteusement l'année suivante, et remit entre les mains des Anglais tout le territoire du *Michigan.* Harrisson lui-même, nommé ensuite commandant en chef des armées de l'ouest, vit deux de ses officiers supérieurs complétement défaits par les Indiens : la division *Winchester* fut anéantie par les chefs *Tête-Ronde* et *Fendeur-de-Bois*, et *Fe-cum-Seh*, à l'attaque du fort *Meige*, tailla en pièces le régiment du colonel Dudley.

« Mais l'année suivante, 1814, termina la guerre, et mit le sceau à la destinée de ces nombreuses tribus. Harrisson, après une série de brillants succès, reprit enfin l'offensive, et porta les armes de la république dans le haut Canada. Le sort de la campagne se décida sur les bords du *Thames*, et Harrisson dut sa victoire au feu

bien dirigé des carabiniers *kentuckiens*. Le fait le plus important de cette journée fut la mort de *Fe-cum-Seh*. Il paraît certain que ce brave *Sachem* périt dans un combat corps à corps avec le colonel Johnson. On dit qu'après la défaite des troupes anglaises, le régiment des carabiniers du Kentucky se replia sur le corps indien qui n'avait pas encore été entamé. La voix terrible de *Fe-cum-Seh* pouvait se distinguer au milieu du bruit de l'artillerie et des évolutions militaires. Il s'attaqua de suite à Johnson qui, monté sur un cheval blanc, menait ses *Kentuckiens* à la charge. Déjà *Fe-cum-Seh* levait son casse-tête, quand Johnson le renversa d'un coup de pistolet. Les historiens américains s'accordent à regarder le *Sachem-Shawnée* comme un héros. Brave, éloquent, généreux, d'un port majestueux, d'une taille élevée, il sut se gagner l'affection et la confiance entière de ses compatriotes ; tant qu'ils l'eurent à leur tête, ils ne désespérèrent de rien ; ils se jetaient, sur sa parole, dans les entreprises les plus hasardeuses, et si, dans les desseins de la Providence, ils eussent dû conserver leur nationalité et leur territoire, *Fe-cum-Seh* semblait fait pour être leur premier roi.

« Depuis sa mort les Indiens du nord-ouest ont, sans résistance, baissé la tête sous le joug. Il y a, il est vrai, une quinzaine d'années, l'esprit de guerre se réveilla encore parmi eux. Le centre des opérations se trouva alors reculé jusque sur le haut du Mississipi. Les *Sankics* et les *Outagamis* se mirent à la tête de cette nouvelle levée de boucliers. L'*Epervier-Noir* (Black-Hawk), chef *Sanki*, les commandait, et parut pour quelque temps digne successeur de *Pontias* et de *Fe-cum-Seh;* mais la discorde se mit bientôt parmi les Indiens. *Black-Hawk*, abandonné de presque tous les siens, se battit en désespéré jusqu'à ce qu'il tomba entre les mains de ses ennemis.

Prisonnier de guerre, il fut traité avec humanité et même distinction ; on le promena de ville en ville dans les états qui bornent l'Océan Atlantique, pour le convaincre de l'inutilité de ses efforts en faveur de la suprématie indienne, et on le renvoya ensuite au delà du Missisipi. Les *Sankics*, les *Outagamis*, les *Aïonays*, habitants des rives de ce grand fleuve, se soumirent alors, comme les *Shawnées*, les *Miamis*, les *Ottaonais*, les *Hurons* des bords de l'*Ohio*, de l'*Ouabache* et des lacs, s'étaient soumis auparavant. Des traités particuliers cédèrent aux Etats-Unis l'immense et fertile territoire des deux rives du haut Missisipi, et en particulier les mines de plomb les plus riches du monde ; les territoires d'Aionay et d'Ouisconsin furent alors compris dans les limites de la république.

« Dans ce tableau rapide de l'histoire des Indiens, au centre de l'Amérique septentrionale, pendant les cinquante dernières années, je n'ai rien dit de leur état religieux, et c'est là cependant, mon révérend Père, ce qui doit vous intéresser davantage.

« Vous savez que nos anciens Pères avaient parmi eux de nombreux prosélytes. Cependant, à l'exception des tribus illinoises et des Indiens du Canada, le christianisme avait encore fait peu de conquêtes dans ces contrées à la chute de nos Missions. Beaucoup de peuplades étaient plongées dans une idolâtrie grossière, et le commerce des Européens n'a servi qu'à les y confirmer.

« Mais ce qu'il faut surtout déplorer, c'est l'apostasie d'un grand nombre, amenée par le dénûment absolu de tout secours religieux. Quand nous cessâmes de leur envoyer des Missionnaires, ils se trouvèrent tout à coup sans prêtres, sans sacrements, sans instructions ; et cependant le sauvage a besoin d'être sans cesse rappelé au sentiment de ses devoirs, pour ne pas les aban-

donner tout à coup. Beaucoup retournèrent au culte de leurs *manitous*. Plusieurs tribus prêtèrent l'oreille aux propositions des missionnaires protestants.

« Les Indiens du Canada ont persévéré dans la foi que nos Pères leur avaient prêchée, parce que l'Evêché de Quebec et plus tard celui de Montréal étaient des centres d'action apostolique trop voisins pour les laisser périr sans secours. Mais au delà d'un rayon limité, le pouvoir d'un Evêque est purement nominal et fictif. L'Evêque de Quebec a eu longtemps sous sa juridiction près de la moitié de l'Amérique du Nord, et ses prêtres étaient à peine assez nombreux pour donner des soins suffisants à une partie du bas Canada.

« Grâce à Dieu, l'état des choses est entièrement changé. Plusieurs Evêques pleins de zèle se sont partagé des tribus restées jusqu'ici sans pasteurs. Pendant les dernières années du séjour des *Potowatomies* dans l'Indiana, ils professèrent ouvertement le catholicisme, et quand ils durent quitter leur patrie, ils emmenèrent avec eux un digne prêtre que le premier Evêque de Vincennes leur donna. M. l'abbé Petit, de Rennes, succomba aux fatigues d'un long voyage, et laissa ses chers néophytes aux soins de nos Pères du Missouri. Leur zèle a été couronné du plus grand succès. C'est une chose édifiante, disent-ils, de voir la ferveur de ces nouveaux chrétiens. Un traitant américain, après un séjour de sept années dans leur nouveau pays, parfaitement au fait, du reste, de l'état des tribus transplantées sous la présidence de MM. Jackson et Van-Buren, m'a avoué que les protestants ont complétement échoué dans leurs tentatives de missions parmi ces peuplades, et que les *Potowatomies*, sous la direction de nos Pères, sont les seuls vrais chrétiens parmi les indigènes. Il ajoutait d'ailleurs que c'est aussi la seule tribu dont la population eût, à sa connais-

sance, pris de l'accroissement, et il paraît que, malgré les prévisions de ceux qui formèrent le plan de translation, malgré le rapport favorable des commissaires envoyés pour explorer le pays, la population indienne décroît dans une proportion effrayante. Ces pauvres peuples ne peuvent maintenir leur existence qu'au prix d'efforts au-dessus de leur puissance morale. La vraie Religion seule est capable d'élever assez leur caractère pour leur faire surmonter les difficultés d'un pays pauvre, d'un climat mal sain, d'une terre sans traditions, et qui n'est pas leur patrie.

« En parlant des Missions de nos Pères du Missouri, je ne m'occupe pas de celles des Montagnes-Rocheuses; je me borne dans cette lettre aux tribus qui habitaient autrefois et qui habitent encore la vallée du Mississipi.

« L'Evêque de Dubucque, après celui de Saint-Louis, en a plus sous sa juridiction qu'aucun autre Prélat de l'Amérique du Nord. Son diocèse s'étend jusqu'aux sources du *Père des eaux*. Mgr Loras, dès son arrivée dans l'Aionay, s'est occupé avec zèle de ces tribus abandonnées; il a placé immédiatement des Missionnaires à la *Prairie du Chien*, près de l'embouchure de Ouisconsin, et à *Saint-Pierre,* non loin des chutes du Saint-Antoine. Les *Puans*, les *Sioux*, les *Folles-Avoines* sont dans le voisinage, et tous les jours les prêtres du diocèse de Dubucque peuvent entrer en communication avec eux. Mais une expérience de plusieurs années a déjà convaincu ce zélé Prélat qu'on doit s'attendre à faire peu de fruit parmi eux, si on s'en tient à occuper les postes où les Américains et les Canadiens font leur commerce.

« Il a donc formé le plan de diriger des Missionnaires jusqu'au centre du pays, loin de tout village fréquenté par les Européens; et pendant mon séjour à Dubucque, au mois d'août dernier, j'ai vu moi-même partir le pre-

mier de ceux qu'on devait y envoyer. M. l'abbé Godfert quittait Dubucque pour remonter le Mississipi jusque vers sa source, quelques heures seulement après mon arrivée chez Mgr Loras. C'était pour moi un spectacle attendrissant, de voir un jeune prêtre abandonner la société de l'homme civilisé pour s'aventurer, seul, au milieu de barbares, païens encore, cruels par nature, exaspérés aujourd'hui par la crainte de se voir bientôt chassés de leurs pays, comme tant d'autres tribus l'ont été déjà.....

« L'entreprise de Mgr l'Evêque de Dubucque mérite à plus d'un titre d'être encouragée par l'Europe et par l'Association de la Propagation de la Foi. Outre le grand nombre d'Indiens que l'on peut amener de ce côté à la vraie Religion, on établit le catholicisme dans un poste important qui, soit qu'il reste en la possession des indigènes, ou qu'il fasse bientôt partie de l'Union, offrira toujours une communication facile avec le lac supérieur, cette superbe Méditerranée du septentrion, dont les riches mines de cuivre attirent en ce moment l'attention des spéculateurs américains.

« En outre, les Missions de la *Rivière-Rouge* et de la baie d'Hudson, qui languiront toujours tant qu'elles seront isolées du Canada et des Etats-Unis, se rattachent naturellement, par les *Sioux* et par les *Folles-Avoines*, aux Missions plus méridionales des grands lacs et des grandes rivières.

« Ce qui donne à cette position une importance beaucoup plus grande encore, c'est l'état prospère, sous les rapports civil et religieux, de la partie de cette vallée qui appartient déjà à l'Union américaine. J'ai promis, en commençant, de peindre l'état actuel de ce pays, après en avoir raconté l'histoire passée. Je dois être court, et cependant que n'aurais-je pas à dire sur un sujet pareil !

« La partie du sud-ouest se présente la première, on l'appelle actuellement l'état du Missouri.

« Quand on remonte le Mississipi, au-dessus de l'embouchure de l'*Ohio*, ce sont d'abord des rives basses, marécageuses, couvertes de forêts, dévastées par un fleuve impétueux qui entraîne les pierres, le sable, l'argile, les arbres, arrache à droite des îles entières, pour les rejeter à gauche, après les avoir bouleversées, entasse des arbres morts partout où une obstruction se présente à son cours, offre enfin l'image la plus grandiose de la force, de la destruction, du chaos.

« Les îles dont le fleuve est semé ne sont pas comme ces îles gracieuses de la Loire et de la Seine, où, sur une pelouse d'herbe fine, qu'entoure une ceinture de saules ou d'osiers, on voit s'élever çà et là des arbres de toutes les tailles, de tous les âges, de toutes les nuances de feuillage et de verdure; non, mais imaginez des bancs de sable ou de vase, où croissent à égale hauteur, et pressés les uns contre les autres jusqu'au bord de l'eau, des arbres souvent tous de la même espèce, dont l'âge est le même aussi, et peut indiquer sûrement au botaniste en quelle année le fleuve amoncela ces dépôts. Quelques-uns de ces bancs sont de simples grèves : on n'y voit pas encore de verdure; ce sont des alluvions du printemps dernier. D'autres sont couverts d'une pousse délicate qu'on prendrait, à distance, pour du gazon ; si l'on s'en approche, on découvre déjà la feuille du peuplier-tremble ou du platane. Ailleurs, les arbustes ont atteint la hauteur d'un homme; ils sont pressés l'un contre l'autre presque comme les tiges des jeunes châtaigniers, coupés récemment dans les taillis et réunis en faisceau. Enfin, sur d'autres îles ces arbres ont crû ; les plus forts ont étouffé les plus délicats, ceux qui restent ont tous la même vigueur, la même hauteur, la même teinte; des

lianes diverses, vignes, bignenias, smilax, achèvent d'en rendre le passage impossible. Voilà, en peu de mots, une description fidèle du Mississipi inférieur.

« D'autres îles pourtant se sont élevées par couches successives. On peut, à la différente hauteur de leurs bois, deviner les diverses époques de leur formation. Il n'est pas rare de voir autour d'une île déjà vieille et couverte d'arbres décrépits, une ceinture de jeunes pousses vertes, tendres, flexibles. J'en ai remarqué que le fleuve avait ainsi façonnées à trois ou quatre reprises différentes.

« Une des plus belles formations de ce genre que le voyageur puisse admirer, commence à la petite colonie française de Sainte-Geneviève, à peu de distance des mines de plomb, dites de Potosi. Nous y arrivâmes peu avant le coucher du soleil; et longtemps après la nuit close, on pouvait encore distinguer, à la lueur de la lampe d'avant, le mur gigantesque et perpendiculaire qui nous cachait, à gauche, la vue du pays.

« Du reste, la culture est très-peu avancée, à cause, sans doute, des inondations désastreuses du Mississipi, chaque printemps; les villages sont aussi de part et d'autre très-clair-semés, et présentent en général une pauvre et chétive apparence.

« Mais bientôt on découvre au loin les clochers et les édifices de la noble cité de Saint-Louis. Elle a été bâtie précisément sur un site où le fleuve présente une remarquable exception. Ce n'est pas un terrain d'alluvion uni et sans accidents, ce ne sont pas non plus des blocs calcaires gigantesques et sauvages; c'est la douce élévation d'une longue colline qui forme ensuite, à une grande distance, un vaste plateau. Comme dans les autres cités américaines, tout y est neuf, propre, élégant. Le dôme du palais de justice, couvert de plaques de cuivre jaune, brille au loin, et semble, par la structure massive de l'é-

difice qu'il couronne, avoir des prétentions à la grandeur imposante des édifices séculaires de l'Europe. Les clochers élancés de la cathédrale catholique et de la nouvelle église de nos Pères sont, avec un ou deux temples protestants, les objets saillants dans le point de vue. L'hôpital catholique se distingue aussi : noble structure élevée par la charité d'un fervent chrétien (M. Mullanphy), et d'une sœur de Saint-Vincent de Paul (la sœur Elisabeth).

« Saint-Louis fut fondé, vers la fin du siècle dernier, par une colonie de Français Canadiens. L'Evêque de Quebec étendait alors sa juridiction sur tout l'ouest de l'Amérique. Le Père Meurin, le dernier pasteur de notre Société à *Cahokias*, a probablement dit la première Messe qui fut célébrée à Saint-Louis.

« Une suite de curés, la plupart français, se succédèrent jusqu'en 1817.

« Mgr Dubourg amena alors de la Louisiane plusieurs prêtres zélés, et Mgr Rosati, quelques années après, en fut sacré le premier Evêque.

« La ville, longtemps peu populeuse, renferme aujourd'hui trente-deux mille âmes, dont la moitié se compose de catholiques. Tout le monde convient qu'elle est destinée à devenir une des cités les plus importantes de l'Amérique, et peut-être du monde. Située à quelques milles au dessous de l'embouchure du Missouri, elle est l'entrepôt des fourrures et le magasin général des Indiens de l'ouest. La vallée du Missouri se couvre déjà de villes considérables, dont Saint-Louis doit toujours être la métropole. Par la rivière des Illinois, elle communique avec les lacs et le Canada ; en quelques jours les nouvelles de New-Yorck y arrivent par Buffalo et Chicago. Le Missisipi, enfin, la met en communication avec la Nouvelle-Orléans et l'Europe d'un côté, et de l'autre, avec la vallée fertile du haut Missisipi et le lac supérieur. Placée

ainsi au centre de l'Amérique du Nord, elle en est le cœur, pour ainsi dire ; les fleuves et les lacs sont d'immenses artères qui lui apportent les riches marchandises du monde entier. Tous les ans deux célèbres caravanes en partent, vers la même époque : l'une remonte le Missouri jusqu'aux Montagnes-Rocheuses, et va faire le commerce des pelleteries avec les Indiens de l'Orégon ; l'autre traverse le désert du sud-ouest, pour apporter du Mexique, par Santa-Fé, les espèces d'or et d'argent qui font déjà la plus grosse masse des monnaies de l'Union. Que ne doit pas devenir plus tard une ville qui, grâce aux bateaux à vapeur, se trouve à quatre journées de la Nouvelle-Orléans, à six ou sept de New-Yorck et de Montréal, à quelques semaines de route de l'Océan Pacifique et de Mexico ?

« Un catholique aime à penser à la prospérité future de cette belle cité, parce que tout donne lieu de croire que la vraie foi y fleurira toujours. La Religion a tout fait pour aider ses premiers développements ; elle l'a dotée d'une université qui plus tard rivalisera sans doute avec les vieilles universités d'Europe ; elle l'a enrichie d'un magnifique hôpital, où les Sœurs de la Charité, comme à Paris, administrent tous les secours aux infirmes et aux pauvres ; enfin, elle y a établi, pour les classes inférieures, des écoles gratuites où des centaines d'enfants reçoivent l'instruction.

« Les citoyens de Saint-Louis, à leur tour, se montrent reconnaissants de tous ces bienfaits ; ils témoignent au clergé catholique un respect honorable des deux côtés ; beaucoup de conversions augmentent le troupeau qui déjà domine toutes les sectes par le nombre : le haut négoce, le barreau, la médecine, comptent beaucoup de fervents catholiques.

« Dieu aussi a donné à Saint-Louis de dignes pasteurs

pour y élever l'édifice de la Religion. Mgr Dubourg n'a fait qu'y paraître; il a su cependant poser des fondements solides; les bases de ses opérations étaient larges et ses desseins grandioses : églises, collége, hôpital, il a tout entrepris, tout commencé. Mgr Rosati est venu ensuite pour développer toutes les œuvres de son prédécesseur : le diocèse a pris sous son administration l'attitude noble qu'on lui voit aujourd'hui.

« Et voici que, durant son absence, pendant qu'il est retenu en Europe par de hautes négociations et par des infirmités précoces, dues à ses travaux et à ses voyages, Mgr Kenrick se montre digne de ses deux prédécesseurs. Sa parole a déjà touché bien des âmes; ses conférences de Carême ont ouvert les yeux à bien des protestants.

« Ce n'est pas seulement à Saint-Louis et dans l'état du Missouri que la Religion peut ainsi se nourrir de hautes espérances : toute la vallée du haut Mississipi offre un spectacle aussi consolant. Le nord de l'état d'Illinois, les territoires d'Aionay et d'Ouisconsin sont encore, il est vrai, peu peuplés; cependant près de la moitié de leurs habitants professent notre foi, et l'émigration continue à favoriser sous le rapport religieux ces belles contrées. Tous les jours arrivent de nouvelles troupes d'émigrants, dont les deux tiers sont catholiques, et pour la plupart sincèrement attachés à leur religion. Ce fait, qui nous a été attesté par un grand nombre d'observateurs, appelle l'attention des supérieurs ecclésiastiques. Beaucoup de personnes pensent ici que si l'Amérique se rallie un jour à l'orthodoxie, le mouvement commencera par la vallée du haut Mississipi.

« Cette vallée mérite d'ailleurs une description spéciale; elle diffère si singulièrement de la région inférieure!

« A dix-sept milles anglais au nord de Saint-Louis, le

Mississipi reçoit le bourbeux et impétueux Missouri. C'est un spectacle grandiose de voir deux fleuves pareils unir leurs eaux. Au point de leur jonction, on croirait presque se trouver au milieu d'un lac; les rives disparaissent, pour ainsi dire, en présence d'un amas d'eau si prodigieux. Si on y arrive vers le coucher du soleil, l'occident, qui attire d'abord les regards, paraît presque un Océan où le soleil va se plonger. C'est de ce point que les eaux arrivent impétueuses, blanchâtres, sans limites. On oublie alors le Mississipi; on pense aux tribus indiennes, aux *Montagnes-Rocheuses*, à l'Océan Pacifique. Point de villages, point de maisons en vue : l'homme serait trop petit sur un tel horizon. S'il avait l'audace d'y jeter des môles, d'y élever des digues, d'y construire des palais en granit, un souffle du Missouri au printemps l'emporterait avec les derniers débris de ces ouvrages tout neufs. On dit qu'à cette époque de l'année l'Océan seul peut être comparé à cette réunion de deux grandes rivières. Alors, du pont d'un bateau à vapeur, on ne voit ni rivages, ni collines, ni habitations; si ce n'était la cime des arbres dépouillés qui s'élèvent encore au-dessus des flots, l'illusion serait complète.

« Bientôt cependant vous êtes hors du point de vue d'une scène aussi majestueuse; l'eau est pure; on la dirait stagnante en sortant du tourbillon du Missouri; vous êtes maintenant sur le Mississipi supérieur. Il coule sur du sable fin. Parmi les cailloux qu'il entraîne on trouve un assez grand nombre de calcédoines et d'agates, quelques cornalines, beaucoup de morceaux détachés de porphyres et de granit, provenant de la décomposition des blocs diluviens, dont les géologues savent que l'Amérique est toute couverte.

« A mesure que le voyageur avance vers le nord, les rives du fleuve deviennent plus pittoresques, plus gra-

cieuses ; ce ne sont plus des forêts sombres, épaisses, des blocs massifs et nus ; les bois sont entremêlés de prairies ; quelquefois les arbres sont clair-semés au milieu de l'herbe et des fleurs. A l'époque de notre passage, les plantes les plus gracieuses couvraient de leurs corolles jaunes ou pourpres quelquefois de vastes savanes, quelquefois de simples clairières au milieu des bois.

« A deux cents milles au nord de Saint-Louis, les rives du Mississipi se présentent dans toute leur fraîcheur, dans toute leur beauté. De nombreux villages ou des fermes détachées, éparses sur le penchant des collines, donnent au pays l'aspect d'une contrée habitée depuis longtemps. Les champs de blés, à notre passage, étaient couverts de leurs épis jaunes, déjà moissonnés et réunis en gerbes ; non, la Touraine et la Beauce ne produisent pas de plus beau froment.

« On sait que les céréales ne peuvent végéter à la Louisiane ni dans les états méridionaux de l'Union. Dans les districts du centre le froment réussit rarement et donne une farine de qualité inférieure ; mais la vallée du haut Mississipi pourrait produire du blé pour l'Amérique tout entière. Déjà nos anciens Pères parlaient dans leurs lettres de l'utilité de la colonie illinoise pour nourrir la Louisiane. Sans la farine des *Kaskaskias*, les habitants de la Nouvelle-Orléans, qui ne savaient pas encore faire usage du maïs, auraient plus d'une fois été réduits à mourir de faim sur un sol si fertile.

« Du reste, le commerce des céréales qui faisait aux yeux des Français de cette époque presque la seule valeur du pays des *Illinois*, n'est maintenant que l'un des débouchés de l'industrie américaine dans ces contrées. Les savanes sont partout couvertes de bœufs et de chevaux ; le bison a fui devant l'homme civilisé, et les animaux domestiques ont pris sa place ; les salaisons de la Nouvelle-

Orléans et de New-York proviennent en grande partie de ces riches troupeaux; les cuirs, les laines, une multitude d'autres produits doivent attirer plus tard dans ce beau pays des capitaux immenses.

« Pour y établir des fermes, il suffit d'y faire passer la charrue et de semer; il n'y a point de bois à abattre, point de marais à dessécher, peu d'animaux à craindre.

« C'est dans ces belles contrées, sur un vaste plateau qui domine la rivière, que les *Marmons* ont établi leur culte et leur *Sainte Cité*. Cette secte d'imposteurs et de dupes est peut-être inconnue en France; je me contenterai d'une histoire succincte que personne ne peut ignorer ici.

« Un ministre protestant, nommé Spaulding, s'était mis en tête, pour se délasser de nombreux loisirs, d'écrire un roman historique sur la population primitive du continent américain. Son manuscrit, donné à un imprimeur, tomba entre les mains d'un ouvrier de l'établissement, nommé Rigdon, qui le copia en secret. Le manuscrit, pour une raison quelconque, ne fut pas imprimé. Après la mort de Spaulding, Rigdon concerta, à ce qu'on prétend, une imposture infâme avec J. Smith, gros marchand, à la mine imposante et solennelle, qui lui sembla fait pour jouer le rôle de prophète et pour établir une nouvelle religion à leur profit.

« Tout à coup des annonces imprimées circulèrent en Amérique pour donner l'heureuse nouvelle d'une récente révélation, complément de celle de Notre-Seigneur et de Moïse. Une Bible d'or avait été trouvée enfouie dans la terre, écrite en *caractères égyptiens réformés*. Smith, instruit par un ange du lieu où se trouvait le livre sacré, avait aussi reçu des *lunettes mystérieuses*, à l'aide desquelles il en pourrait avoir la sûre intelligence. Il était chargé

par le Ciel de la traduire en anglais et de la donner au monde. Ainsi le roman de Spaulding, arrangé par les deux imposteurs pour cadrer avec leurs nouvelles vues, devint la célèbre Bible des *Marmons.*

« On aura sans doute de la peine à croire au loin qu'une aussi grossière imposture ait trouvé ici des dupes. C'est pourtant un fait humiliant pour la nature humaine, que le nouveau prophète vit bientôt autour de lui des fidèles pleins de confiance en sa mission. Il leur parla d'abord d'une colonie à établir dans l'état du Missouri; mais l'entreprise échoua bientôt : le pays était trop peuplé, et le dogme bien caractérisé de la nouvelle secte qui regarde toute la terre et ses biens comme appartenant aux *Marmons*, était fait pour inspirer à ceux-ci des principes très-relâchés sur le septième commandement du Décalogue, et pour donner à leurs voisins des craintes bien fondées sur la sûreté de leurs propriétés personnelles. De part et d'autre on ne s'aimait pas, et les sectaires furent bientôt chassés.

« Ils remontèrent alors le Mississipi jusqu'en face d'un ancien village français (Montrose), à quelques milles au-dessus des premiers rapides du fleuve. Là, Smith fonda *Nauvoo.* Il était impossible de choisir un plus bel emplacement. Le fleuve s'élargit en cet endroit et se couvre d'îles verdoyantes. Sur le rivage, une élévation presque imperceptible conduit enfin à un plateau d'où l'on découvre la rivière, qui fait autour un long circuit. Smith acheta ce terrain et le divisa en lots, pour le céder à ses futurs adeptes à des conditions onéreuses. Il ne se contenta pas de faire circuler son livre et ses pamphlets en Amérique, il en inonda l'Angleterre, d'où la description de *Nauvoo* et de sa prospérité amena bientôt de nombreux colons. Cette ville compte déjà quinze mille habitants, tous à peu près *Marmons.* Ils forment une petite république, ont

leurs lois, élisent leurs magistrats, se gouvernent à leur fantaisie.

« La population de *Nauvoo* est répandue sur un vaste terrain, et couvre plusieurs milles carrés. Chaque maison, entourée de son jardin et de ses dépendances, forme un établissement à part. Quelques rues près de la rivière offrent seules une exception à ce plan général. C'est là aussi seulement que se fait tout le commerce de la ville; on ne sait trop comment les autres habitants font pour vivre. Les maisons sont loin d'offrir à l'extérieur de la splendeur et du luxe ; elles sont en général misérables et presque délabrées : ce sont des constructions en bois, dont les plus anciennes n'ont pas quinze ans et semblent déjà vieilles. Quelques-unes pourtant, celle de Smith en particulier, qu'on nous montra de la rivière, sont élégantes et propres.

« Un seul édifice attire les regards : il est actuellement en construction ; c'est un temple pour leur culte, en pierres de taille. Il doit avoir cent vingt pieds de long et quatre-vingts de large. Son extérieur a quelque chose d'imposant, sans avoir, sans doute, aucun air de ce que nous appelons une église. Imaginez un beau rectangle; sur chaque côté, huit fenêtres à plein ceintre et d'une certaine richesse architecturale ; de front, trois grandes portes encore plus riches d'ornements, et vous pourrez facilement vous faire une idée de ce que les *Marmons* croient être la huitième merveille de l'univers. Une fantaisie bizarre, qui sort peut-être du cerveau de Smith, a fait représenter en bas-relief, sur les piédestaux de tous les pilastres extérieurs, des croissants renversés, accompagnés de la silhouette d'usage. Y a-t-il là quelque allégorie? Je l'ignore.

« Ce temple est loin d'être fini ; on y montera par un bel escalier en pierres. La partie inférieure sera consacrée

aux divers baptêmes de la secte ; car ils en reconnaissent de plusieurs espèces. Un *Marmon* peut se faire baptiser aussi souvent qu'il le désire, au profit des défunts. Il paraît que dans leur croyance on rachète les trépassés même de la damnation, en se plongeant pour eux dans l'eau du baptême. On baptise encore les malades pour les guérir, et les pécheurs pour les purifier. Plusieurs de ces immersions doivent avoir lieu à l'extérieur, dans la rivière ; les autres se feront et se font déjà dans un appartement souterrain du temple que nous eûmes la curiosité de visiter. Un baptistère y est construit sur le modèle de la mer d'airain de Salomon : douze bœufs en bois peint supportent une cuve de même matière ; un escalier double, surmonté d'une petite estrade entourée d'une rampe, à peu près de la forme d'un ambon, conduit au-dessus de la cuve, d'où le baptême s'administre par immersion.

« Les Américains, en général, n'aiment pas les *Marmons ;* ceux de l'état d'Illinois, en particulier, les haïssent ouvertement. De part et d'autre les esprits s'échauffent, les haines s'exaltent. Avant peu, peut-être, nous verrons une guerre civile dans ce beau pays.

« Nous quittâmes *Nauvoo* et son temple vers le milieu du jour ; la chaleur était étouffante, et nous continuâmes notre route sur le Mississipi.

« Les rives du fleuve continuent d'être pittoresques et riantes ; de jolis villages, de charmantes petites villes, se succèdent rapidement à droite et à gauche. Rien cependant ne demande une description particulière jusqu'au nord de la *rivière au rocher*.

« Là commencent les mines de Galéna dont nous avons déjà fait mention plusieurs fois, et qu'il nous faut maintenant examiner plus à loisir. Elles s'étendent sur les deux rives du fleuve, dans une longueur de soixante à

quatre-vingts milles; je ne sache pas qu'on ait constaté leur étendue en largeur, même approximativement. Elles sont actuellement exploitées sur différents points : les plus célèbres sont les environs de Galéna, dans l'état d'Illinois, et de Dubucque, dans le territoire d'Aionay.

« Le minerai est partout en amas; mais les veines présentent sur la rive droite du Mississipi un caractère bien différent de celles de la rive gauche. A Dubucque, sur la droite, il faut creuser au moins de trente à quarante pieds, quelquefois de cent à cent cinquante, et l'on ne peut arriver au métal qu'après avoir fait jouer la mine dans une couche épaisse de pierre à chaux. La formation calcaire qu'il faut percer, avait trente pieds d'épaisseur dans la galerie où je suis moi-même descendu. Heureusement le calcaire n'est pas d'un grain compact; il se désagrége facilement et contient probablement beaucoup de magnésie. De pareils travaux cependant exigent un certain capital pour être entrepris; aussi les mines de Dubucque ne peuvent-elles être exploitées que par des gens déjà à l'aise. Du reste, elles n'appartiennent point à des compagnies, et le gouvernement ne spécule pas sur leur exploitation; il cède le terrain à la condition de donner au trésor public 7 pour cent du minerai qu'on retirera.

« Si les mines de Dubucque exigent le plus de dépenses, elles sont aussi les plus riches, et le propriétaire qui vient de découvrir une veine, regarde sa fortune comme assurée. Les cristaux de Galéna sont engagés dans les ruptures d'une formation calcaire inférieure et parallèle à celle dont nous avons déjà parlé; beaucoup de ces dépôts sont énormes en longueur, largeur et profondeur.

« Sur la rive gauche du Mississipi, à Galéna et dans le territoire d'Ouisconsin, il n'est pas nécessaire de percer le roc pour arriver aux amas métalliques; des trous de dix, vingt, quarante pieds au plus dans une couche mar-

neuse et argileuse sont suffisants ; le minerai est épars dans la marne ou en couches sur le roc. On m'a parlé d'une veine trouvée dans l'Ouisconsin peu de jours avant ma visite ; elle avait quatorze pieds de large, une longueur indéfinie et trois pieds de profondeur, avant d'arriver au roc, où ensuite elle se prolongeait dans une vaste fente. C'était une des plus riches qu'on eût encore découvertes ; un trou de douze pieds de profondeur suffit pour son exploitation.

« De la galène on retire ordinairement, dès la première fonte, 75 pour cent de plomb ; les mattes et les scories restées dans les fourneaux se vendent à d'autres fondeurs plus experts, qui en retirent encore 7, 8 et 10 pour cent de métal pur. Le minerai donne donc en réalité de 80 à 85 pour cent. Les résidus se composent alors de scories sans valeur et de diverses substances volatiles qui se déposent dans la cheminée, sous la forme d'une poussière blanche : ce sont, à ce qu'on nous a dit, des sels d'arsenic, de zinc, de fer et de plomb. Du reste, aucune analyse exacte n'en a encore été faite.

« La méthode de réduction est extrêmement simple. Un fourneau à deux chambres suffit pour le grillage et la fonte. Autant que j'ai pu me rendre compte du procédé dans une courte visite, il consiste à jeter le minerai dans une première chambre du fourneau, où il se grille au feu d'oxidation ; de là, sans le retirer, au moyen d'une longue barre de fer introduite dans une ouverture latérale, on le fait passer dans la seconde chambre où se dirige le feu de réduction : c'est assez de quelques heures pour l'opération totale.

« Cette galène n'a point de gangue ; ce sont des cristaux purs engagés dans les ouvertures des rochers ; beaucoup d'entre eux, de forme cubique, ont des arêtes de deux pouces au moins. Il est très-commun de voir des

groupes de ces cristaux deux fois gros comme la tête d'un homme. Ainsi un sauvage très-simple suffit pour préparer le minerai au grillage et à la fonte.

« L'exploitation de ces riches dépôts est à peine commencée, et déjà un commerce immense de plomb se fait sur le Mississipi. On nous a assuré à Galéna que cette petite ville seule en a exporté l'année dernière pour plus de six millions de francs (1,200,000 dollars). Le bateau à vapeur sur lequel nous nous en retournâmes en emportait pour 400,000 fr. à son bord. Ce métal est acheté, argent comptant, par des négociants de New-Yorck, Philadelphie et Baltimore; on en fait maintenant un grand commerce avec la Chine, où l'on s'en sert pour revêtir l'intérieur des caisses de thé. Ce commerce seul enrichira en peu d'années le territoire d'Aionay, l'Ouisconsin et l'Illinois.

« La terre, dans le sein de laquelle tant de richesses sont amoncelées, est loin d'être stérile à sa surface. Un riche cultivateur d'origine française, M. Grégoire, m'a dit avoir récolté du maïs pendant dix-sept années consécutives sur le même terrain, sans avoir besoin d'engrais et sans appauvrir le sol; et M. Jones, noble fermier, autrefois député au Congrès, et célèbre aux Etats-Unis par son talent comme orateur, par l'élévation de ses principes et l'énergie de son caractère, nous a montré le superbe froment qu'il récolte sur ces collines gonflées, pour ainsi dire, de métal...

« J'ai l'honneur, etc.

« A. J. Thébaud, *S. J.* »

MISSIONS DE L'INDE.

VICARIAT APOSTOLIQUE D'AGRA.

Lettre du P. François, Capucin, Missionnaire apostolique, à M. Rossat, Vicaire général de Gap.

Agra, 1843.

« Mon cher Ami,

« Dans ma dernière lettre, je vous avais annoncé que nous attendions six Pères Capucins d'Italie; ils sont arrivés à notre grande satisfaction, et se montrent animés d'un dévouement héroïque pour le salut des âmes. Ces zélés Missionnaires ont eu beaucoup à souffrir pendant leur voyage; trois d'entre eux ont été obligés de servir sur le bateau à vapeur comme domestiques, n'ayant pas le moyen de payer leur passage; ils ont dormi sur le pont, sans chambre, sans lit, ne mangeant que le reste des

voyageurs. Dieu, sans doute, récompensera leurs souffrances en bénissant leurs travaux.

« L'Œuvre de la Propagation fait chaque jour de nouveaux progrès parmi nos chers néophytes : sur huit cents Irlandais, dont à peu près deux cents n'ont point passé l'adolescence, trois cents appartiennent à l'Association. Depuis quelque temps je verse entre les mains de Monseigneur cent vingt-cinq francs par mois, résultat de leur offrande ; et remarquez que ce sont tous de pauvres militaires, dont aucun ne s'élève au-dessus du grade de sergent. Les natifs chrétiens sont encore plus pauvres que les soldats; et cependant, quoiqu'ils ne soient qu'au nombre de trois cents, je crois qu'ils donnent cinquante francs par mois. Quel exemple pour bien des catholiques d'Europe !

« J'ai à vous donner quelques détails sur l'aimable Chiouri, village situé à quelques lieues de la cité de Bettiah. C'est un patrimoine de l'Eglise catholique, qui reconnaît pour seigneur le Missionnaire nommé par notre Evêque à la direction de cette chrétienté. Ce village se divise en trois parties : les deux premières sont habitées par des Indiens et des musulmans, et la troisième exclusivement par les chrétiens. Là se trouvent l'église et la maison du Missionnaire, qui est bâtie à la façon d'un couvent, avec un jardin spacieux pour dépendance. Comme presque toutes les maisons asiatiques, celle-ci est terminée par une plate-forme, du haut de laquelle on jouit d'une des plus belles vues qu'il soit possible d'admirer. Au nord, et sur le premier plan, s'étend une immense forêt qui va se perdre dans les régions qui séparent la vallée du Népal du Kuriani. Les beautés du paysage ne sont visibles qu'à la faveur d'un ciel sans nuage ; c'est alors qu'on peut contempler les hauteurs du Népal, à la teinte bleue-verdâtre, surmontées de la chaîne orgueilleuse des Hymalaya, dont

les cimes, couvertes d'éternelles neiges, réfléchissent, au lever du soleil, les couleurs les plus éclatantes et les plus variées. Quelquefois, au moment où l'on est dans l'éblouissement de ce spectacle enchanteur, un nuage passe doucement comme un voile sur le flanc des montagnes, et en cache la masse gigantesque pour ne laisser voir que leur sommet le plus élevé ; alors l'effet est à son comble, et l'on conçoit d'une manière frappante la prodigieuse élévation que Dieu a donnée à cette partie de notre globe.

« Les habitants de Chiouri sont les descendants d'une tribu nommée Névar, jadis indépendante, mais, depuis, vaincue et soumise par les Gourkalis, qui forment maintenant la tribu dominante dans le Népal.

« Il y a quelques siècles que des Missionnaires infatigables, brûlant de zèle pour la conversion des païens, pénétrèrent jusque dans ces vallées, et y plantèrent l'étendard de la foi. Leurs néophytes furent longtemps persécutés par le monarque, ennemi de la Religion chrétienne; enfin, on les força de quitter le lieu de leur naissance, et ces généreux fidèles, plutôt que d'abandonner leur croyance, consentirent à suivre dans l'exil leurs pasteurs, et à se chercher un asile sur les domaines du grand Mogol. Il y avait alors plusieurs églises à Catmandou, capitale du Népal, et dans divers autres endroits; ainsi la Religion florissait avec gloire au cœur des montagnes, quand l'épée d'un prince cruel mit en fuite ses pacifiques enfants. Le dernier de ces fervents chrétiens, qui sacrifièrent les douceurs de la patrie à leur amour pour la foi, est mort, il y a quelques années, dans une vieillesse presque centenaire.

« Toute la génération actuelle est née à Chiouri, et quoique ces néophytes ne se mêlent point avec les gens du pays, et fassent une espèce de communauté à part,

leur nombre s'est beaucoup accru depuis leur premier établissement; c'est l'effet de leur urbanité, de leur industrie et de leur manière de vivre en paix avec tout le monde.

« J'ai maintenant à vous parler d'Agra et de ses environs : cette ville est située au 26° 30' latitude nord, et au 80° 50' longitude méridionale de Londres. Agra, considérée comme ville importante, ne date pas d'une antiquité bien reculée. Vers le commencement du onzième siècle, du temps de Mamood, fameux dévastateur de l'Inde, elle était peu considérable; et c'est vers le quinzième siècle seulement qu'elle a paru avec éclat. Un siècle plus tard, Sekinder en fit une ville impériale et y fixa sa résidence. Aurang-Zeb, qui monta sur le trône en 1666, l'abandonna pour Delhi, et fut imité en cela par ses successeurs. Mais le grand restaurateur de la ville d'Agra est le fameux Mahomet-Akbar, petit-fils de Baber, qui avait fondé la dynastie mogole, en 1525. Sous ce monarque elle devint si considérable, qu'on put la comparer à Delhi son heureuse rivale; et si l'on en juge par ses ruines, sa circonférence pouvait être de douze à treize lieues. Si vous désirez connaître l'état actuel de cette ville, vous n'avez qu'à vous figurer une ville d'Europe, avec des rues bien tournantes et très-étroites, néanmoins assez propres et bien pavées; les chars qui la traversent sont attelés de bœufs et souvent de buffles; quelques voitures européennes y passent rapidement, par intervalle; ajoutez-y un grand nombre d'ânes, et vous aurez les embarras d'Agra.

« On ne connaît guère ici ce que c'est qu'une place; tout consiste en rues plus ou moins étroites; nous n'avons qu'un seul carrefour où se tiennent les Bystis qui, chargés d'une outre pleine d'eau, donnent à boire aux passants pour deux ou trois corys, espèce de monnaie de

coquillage dont il faut plus de quatre-vingts pour faire un liard.

« Agra est regardée comme une des villes les plus saines de l'Inde, quoique la chaleur y soit excessive; il y a peu de maladies contagieuses, et rarement voit-on ces tempêtes qui ravagent souvent les autres stations. Le manque de pluie amène quelquefois la famine, qui alors emporte des milliers de natifs.

« On sait qu'Agra est située sur la Jumna, qui coule du nord-ouest au sud-est, et qui, formant un demi-cercle, entoure la cité dans presque toute sa circonférence. Cette rivière prend sa source aux monts Hymalaya, dans un de ses pics couverts d'éternelle neige, presque inaccessible à l'homme, et, pour cette raison, d'autant plus révéré des Indiens, qui y vont en pèlerinage de toutes les parties de l'Inde. Un seul de ces trajets suffit, disent-ils, pour effacer tous les péchés dont on s'est rendu coupable; il est vrai que la tâche est difficile, et que peu de ces dévots l'achèvent sans y perdre quelques membres ou la vie.

« Lahore, située à un mille anglais de la *Ravi*, n'a pas toutefois recours aux eaux de cette rivière, pour ses besoins journaliers, parce qu'en deçà de ses murs se rencontre un nombre plus que suffisant de puits. La ville est entourée dans toute sa circonférence d'un mur en briques, bâti d'une manière solide, élevé d'environ vingt-cinq pieds anglais, et assez large pour qu'on y puisse pointer les canons. Sous la direction des officiers français à son service, *Ranjit-Sing* a tellement fortifié Lahore, qu'elle le disputerait à plusieurs de nos places fortes d'Europe.

« Au delà des murs, on rencontre de tous côtés les ruines de l'ancienne cité qui, bien qu'enlevées en grande partie par les ordres exprès du roi, de peur qu'elles ne

nuisissent aux fortifications de la ville nouvelle en couvrant l'approche de l'ennemi, sont encore assez étonnantes pour donner la plus haute idée de son antique splendeur. Quantité de tombeaux et autres monuments sont encore debout, quelques-uns même dans un état parfait de conservation, et telle est leur solidité qu'ils semblent, sinon triompher du temps, du moins ne lui céder que par degrés insensibles.

« A l'ouest de Lahore, sur la rive occidentale de la *Ravi*, s'élève le beau et célèbre mausolée connu sous le nom de *Chah-Dera*, élevé à la mémoire du grand Mogol *Djihangkir*. Il est classé par les Indiens entre les quatre merveilles qui ornent leur pays. Son architecture est d'un style parfaitement beau; mais sous la domination des Sikhs, ce chef-d'œuvre de l'art indien est tout à fait négligé, il va tomber en ruines. *Ranjit-Sing* (que je nommerai encore *Maha-Radja*, ce qui signifie le *grand prince*, nom sous lequel il est aussi connu) donna cet édifice à M. Amise, officier français à son service; celui-ci y fixa quelque temps sa résidence, le fit déblayer de tous les décombres et même des immondices qui s'y étaient accumulés : il était occupé à restaurer les superbes jardins qui en dépendent, lorsqu'il mourut d'une manière assez soudaine. Les Musulmans ne manquèrent pas d'attribuer ce malheur à son impie témérité d'avoir osé faire sa demeure dans un lieu si sacré; ils crurent même que l'ombre de l'empereur lui était apparue, et lui avait annoncé un prompt trépas en punition de son crime.

« Que le *Maha-Radja* ait ajouté foi à ce conte, c'est ce qu'on ignore; toujours est-il qu'il regretta vivement la perte de M. Amise, et depuis, donna ordre de fermer le monument, en condamna toutes les entrées, et menaça des peines les plus sévères toute dilapidation ou profanation qu'on oserait y commettre.

« Au sud de la ville, entre elle et la rivière, est le tombeau d'Anarkalli. Si on en croit les natifs, c'était un jeune page d'une rare beauté, et favori d'un empereur Mogol qui lui fit payer cher l'amitié dont il l'honorait. Un jour, le prince assis dans un appartement garni de glaces, s'aperçut qu'Anarkalli souriait ; il vit un crime dans la simple distraction du jeune courtisan, et le condamna aussitôt à être enseveli tout vif. Le malheureux page fut donc placé dans une position droite, et des machines faites exprès le forçaient à se tenir debout, tandis qu'on bâtissait autour de son corps quatre murailles de briques, auxquelles on ajouta l'immense et belle construction qu'on voit encore aujourd'hui. On dit qu'un seul des pendants d'oreille d'Anarkalli couvrit, par sa vente, tous les frais du monument. Ce fut quelque temps le séjour du fils aîné de *Ranjit-Sing*. Depuis, le monarque en fit présent au général Ventura, officier d'origine italienne, qui, pourtant, n'a jamais servi que dans les armées de Napoléon. Près de là, se trouve encore la belle maison qui appartenait au général Allard, le premier et le plus puissant des militaires étrangers au service du Maha-Radja.

« A trois milles nord-est de Lahore, est le fameux jardin de *Chalinar*. Là encore, on voit de vastes bassins en marbre, et un jeu de machines pour alimenter tous les jets d'eau. Les pavillons et autres bâtiments sont magnifiques, quoiqu'ils aient beaucoup souffert, moins des ravages du temps que de ceux du Maha-Radja. Ce prince en a enlevé les plus belles pierres, pour les faire servir aux constructions qu'il méditait dans sa nouvelle capitale, nommée *Amrit-Sir*, qu'il voulait rendre une des plus belles villes de l'Orient. Toutefois, dans son état de décadence, *Chalinar* renferme encore assez de beautés pour exciter l'intérêt et faire les délices du voyageur ;

mais toujours on aura à regretter de voir les jardins les plus magnifiques qui aient appartenu à la famille impériale de Tamerlan, livrés ainsi à la dévastation.

« Peut-être seriez-vous bien aise de savoir comment *Ranjit-Sing*, de simple chef de tribu sikhs, s'est élevé au pouvoir souverain : il est facile de marquer les premiers pas qu'il a faits dans sa brillante carrière. Vous savez que le Punjab (1) était originairement, comme toute la vaste péninsule indienne, sous la dépendance des empereurs du Mogol. A la décadence de ce puissant état, il paraît que le roi de Caboul en prit possession et l'ajouta à ses autres provinces. Ce fut sous la domination de ce nouveau maître, que les Sikhs, hordes belliqueuses et errantes, réussirent à faire pour eux-mêmes la conquête du pays.

« Il était facile de prévoir que ces guerriers aventureux deviendraient une nation puissante, dès qu'un homme habile et entreprenant parviendrait à réunir toutes leurs forces en ses mains. Cet homme fut *Ranjit-Sing*. Il avait manifesté dès l'enfance une grande prédilection pour la guerre; tous ses amusements se rapportaient déjà à cet art dangereux. Tel était l'état de barbarie des Sikhs à cette époque, qu'on ne lui apprit point à lire ni à écrire, et celui qui devait commander à tant de peuples, protéger même et encourager les savants, ignora l'alphabet toute sa vie.

« Comme il était encore mineur à la mort de son père, sa mère gouverna la tribu héréditaire en son nom; mais sur le simple soupçon qu'elle voulait le déposséder,

---

(1) Le Punjab tire son nom de cinq rivières ou fleuves principaux qui arrosent ce pays.

il la fit mourir, et se mit aussitôt à la tête de ses troupes, qui montaient à quatre mille hommes de cavalerie. Entouré d'officiers et de ministres, il ne prit jamais l'avis de personne sur les affaires de l'état, et fut toujours son propre conseil; il a montré en plus d'une rencontre toute la valeur d'un soldat; comme général, son coup d'œil était rapide et son exécution prompte.

« En 1800, les Sikhs venaient de se soulever contre le roi de Caboul, et de massacrer le gouverneur qu'il leur avait envoyé. Quatre de leurs tribus occupaient la ville de Lahore; mais les querelles sans cesse renaissantes qui divisaient leurs chefs, donnèrent au jeune *Ranjit-Sing* les moyens d'exécuter ses projets de souveraineté, et de confondre sous un même joug les vaincus et ses nombreux rivaux.

« Le danger commun réunit aussitôt tous les partis. *Ranjit-Sing* qui n'avait alors que huit cents chevaux sous ses ordres, avait espéré emporter la place par un coup de main; trouvant l'ennemi sur ses gardes, il n'osa l'attaquer de front, et se contenta de harceler ses cantonnements et de lui couper les vivres. Après quelque temps de ravages, les cultivateurs des environs qui s'en trouvaient les premières victimes, résolurent, pour y mettre fin, de livrer la ville; ils introduisirent donc *Ranjit-Sing* et ses troupes, pendant la nuit, jusqu'au cœur de la cité, qui fut abandonnée, comme c'est l'ordinaire chez ces peuples à demi-sauvages, à toutes les horreurs du pillage et du meurtre. Le vainqueur de Lahore eut bientôt soumis tous les autres chefs indépendants. C'est ainsi qu'il jeta les fondements de la plus grande puissance qui soit dans l'Inde, après celle des Anglais.

« De son élévation date l'empire des Sikhs, comme c'est à son génie seul qu'ils doivent leurs progrès en civilisation. Parmi ce peuple qui auparavant n'était, à

proprement parler, qu'une vaste aggrégation de voleurs, la police était si bien observée, aux jours de *Ranjit-Sing*, qu'à peine entendait-on parler de larcins domestiques, encore moins de brigandages sur les grandes routes. Depuis, ses compatriotes ont bien perdu sur ce point, quoiqu'ils ne soient pas retombés dans leur première barbarie. Les désordres qui ont éclaté à la mort de ce prince, et qui finissent à peine, après avoir ensanglanté le Punjab pendant plus de deux ans, ont porté une rude atteinte à la puissance des Sikhs; les trésors du dernier roi, que ses épargnes avaient élevés à près de trois cents millions de francs, sont en partie dissipés; leur belle armée, naguère forte de soixante-dix mille hommes, est presque anéantie; ils ont eux-mêmes massacré un grand nombre des officiers européens qui les avaient disciplinés, et les autres n'ont échappé au poignard qu'en quittant le théâtre de tant d'horreurs...

« Agréez, mon bien cher ami, etc.

« FRANÇOIS, *Miss. apost.* »

Extrait d'une lettre de Mgr Borghi, Evêque de Bethsaïde, et Vicaire apostolique d'Agra, à M. le Président du Conseil central de la Propagation de la Foi, à Lyon.

Agra, 14 août 1843.

« Monsieur le Président,

« Notre Mission n'a point à revendiquer la gloire du martyre, si ce n'est peut-être celui de longues souffrances et de succès toujours trop lents à l'empressement de nos désirs. Mais n'a-t-elle pas d'autres sortes d'intérêt? N'a-t-elle pas de glorieuses conquêtes à faire sur l'erreur et la superstition? L'Indou et sa métempsycose, le Musulman et sa religion charnelle, l'Afghan et ses passions vindicatives, le Thibetain et son lama divinisé, le Kaffir, sauvage habitant d'une partie de l'Hymalaya, presque sans religion comme il est sans science, et si malheureusement rapproché de cet état qu'on a voulu appeler de nature, mais que je nommerai plutôt de dégradation; que de ténèbres à éclairer! que d'âmes à convertir! N'est-ce pas là un champ assez vaste à l'homme apostolique?

« D'autre part, quelle terre offre plus d'intérêt à la science? Le Punjab avec ses immenses et fécondes plaines, avec ses rivières si bien connues des anciens, l'Indus surtout, si riche de souvenirs; Cachemire et sa vallée

enchanteresse; l'Hymalaya et ses hauts pics, ses neiges éternelles, ses beautés et ses horreurs : tous ces pays ne sont-ils pas les mêmes qui ont fait la réputation de Sir *Alexander Burnes* et de Jacquemont? Ces savants n'ont-ils pas visité en explorateurs les mêmes contrées que nous parcourons en apôtres? observant toutes choses, recueillant les traditions, arrachant, pour ainsi dire, à la nature tous ses secrets, conversant avec les mêmes hommes que nous instruisons, s'exposant presqu'aux mêmes souffrances, aux mêmes travaux, aux mêmes périls que nous bravons encore?

« Permettez-moi de vous donner un aperçu rapide de l'état heureux où votre zèle et vos aumônes ont placé la Mission d'Agra. Où en étions-nous il y a dix ans? Nos églises, en petit nombre, étroites et pauvres, n'abritaient qu'un culte sans solennité. Les conversions étaient peu nombreuses, parce que les pasteurs étaient rares. La Religion était alors presque inconnue, et le grain de sénevé de l'Evangile, qui devait devenir un grand arbre, ne commençait alors qu'à pousser ses premiers rejetons. Aujourd'hui quel contraste! des sanctuaires plus nombreux et plus ornés, trois nouveaux temples bâtis en peu de temps, ceux de *Gazipour*, de *Monghyr*, et de *Landour* sur l'Hymalaya, d'autres réparés presqu'à neuf, le culte célébré avec pompe, le double de prêtres, et on peut dire le double de conversions, car elles sont toujours proportionnées au nombre des ouvriers évangéliques, deux établissements d'éducation, et bientôt un hôpital : telles sont nos améliorations récentes. Après Dieu, à qui devons-nous ces résultats heureux?— à nos travaux?— ceux des pieux Missionnaires qui nous ont précédés étaient plus grands que les nôtres, et leurs succès ont été moindres. C'est donc à vous, à vos pieux Associés, à vos aumônes, à vos prières que nous devons tous ces biens.

« Permettez-moi encore de mettre sous vos yeux nos espérances pour l'avenir. En présence de tant de sectes qui l'entourent et qui s'unissent pour l'assaillir, vous verrez notre sainte Religion brillante comme en ses plus beaux jours. Dans cette ligue générale contre nous, l'hérésie tient le premier rang; ses coryphées dans l'Inde ont sonné la trompette d'alarme, ils ont crié que l'ennemi était à leurs portes, et cet ennemi redoutable n'est autre que la vérité qui veut les éclairer. Ce corps, quoique mourant, sent encore les coups qu'on lui porte. Aujourd'hui les protestants ne peuvent plus se faire illusion; leur danger est évident, même à leurs yeux. Pour le conjurer ils ont recours au mensonge et à l'injure. Rien de si grossier, rien de si absurde que ce qu'ils jettent de calomnies au public dans les journaux organes de leur haine; ce sont tous les jours de nouvelles attaques, auxquelles nous ne répondons d'ordinaire que par de nouvelles conquêtes; tous les jours nous nous trouvons au milieu de néophytes gagnés sur l'hérésie.

« Les Indous et les Musulmans, il faut l'avouer, présentent plus d'obstacles aux progrès de l'Evangile. Les uns ont leurs castes et leurs institutions héréditaires, les autres leur orgueil et leurs voluptés, et tous une certaine aversion pour les Européens, qu'ils ne regardent encore que comme des oppresseurs, et non comme des frères. Ici comme ailleurs, notre confiance ne doit être qu'en Dieu; nous sommes toutefois portés à croire que l'éducation et la prédication, sur un plan plus étendu, amèneront bien des brebis au grand troupeau de l'Eglise.

« Les Sikhs se présentent à nous sous d'autres traits; leurs usages sont simples, ils n'ont point l'embarras des castes indiennes, et ne partagent pas l'intolérance musulmane. La masse de la nation n'a aucun éloignement pour notre sainte Religion, quoique parmi eux il se

trouve encore des fanatiques qui, encore dans l'effervescence d'une secte née depuis trois siècles, mettraient volontiers en pièces tout homme qui se hasarderait à leur prêcher un autre culte. Là, d'un côté, une porte s'ouvre à l'Evangile, et de l'autre, se révèlent de redoutables germes de persécution.

« Telles sont, Messieurs, les sectes qui nous entourent, et la Religion, au milieu d'elles, s'avance d'un pas tranquille, mais sûr et continu, à la conquête de tous les cœurs rebelles, à un triomphe peut-être prochain sur des peuples qu'elle a mission de rendre heureux. Dieu veuille encourager toujours notre zèle, en vous inspirant des sacrifices proportionnés à nos espérances !

« Je suis, avec la plus vive reconnaissance, etc.

« † Joseph-Antoine Borghi, *Evêque, Vicaire apostolique du Thibet et de l'Indoustan.* »

Rapport du même Prélat, lu aux Conseils centraux de la Propagation de la Foi, dans le mois de juillet 1844.

« L'honneur que je reçois aujourd'hui en prenant place au sein de votre Conseil, ô vous que nous aimons à regarder au delà des mers comme notre seconde Providence, me fait oublier les fatigues d'un long et pénible voyage, et augmente encore en moi les sentiments de reconnaissance que m'avaient inspirés depuis longtemps vos bienfaits. Vos prières ont fait descendre sur mon apostolat les grâces du Seigneur, et ont fécondé mes travaux; vos aumônes sont aussi parvenues jusqu'à moi, et m'ont aidé à réaliser en partie le bien dont j'avais conçu l'espoir, dans l'intérêt de mes chers Indiens. Je voudrais pouvoir exprimer à tous vos Associés, au nom de mes Missionnaires, de nos catholiques de l'Inde, de nos frères séparés qui sont revenus à la vraie foi, au nom des idolâtres devenus enfants de l'Eglise, ce que nous éprouvons tous en nous rappelant les preuves incessantes de votre charité; mais j'aime mieux élever ma voix pour bénir avec vous l'Auteur de tous dons, de ce qu'en choisissant votre Société pour concourir au salut des âmes les plus délaissées, il en a fait l'heureux instrument de ses miséricordes et la généreuse dispensatrice de ses faveurs temporelles ; j'aime mieux vous parler de la vaste Mission que le Père commun des fidèles a confiée à ma faiblesse. Vous reconnaîtrez votre œuvre dans le bien qui s'y est opéré, vous prêterez une oreille bienveillante, je l'espère, au récit que je vais vous faire de ses besoins nombreux.

« Cette Mission, qui compte environ quarante millions

d'habitants, disséminés sur une étendue de six cents lieues de longueur et de trois cents de largeur, renferme dans son sein plusieurs possessions anglaises, les royaumes de l'Afghanistan, du Caboul, de Cachemire, de Lahore, du Petit-Thibet, des montagnes de l'Hymalaya, du Népal, d'Oude, de Bandelkand et de Gwalior. Cette surface immense comprend, comme vous le voyez, une grande partie du bassin du Gange, dont les flots, devenus divinités pour les peuples de l'Inde, reçoivent chaque jour les nombreux sacrifices d'infortunés idolâtres. Le bassin de l'Indus, dans sa partie supérieure, embrasse tout le nord de mon vicariat, et ceux de la Jumna et du Chambul s'y déploient tout entiers. C'est sur la rive gauche de la première de ces deux rivières, à cent cinquante lieues de son confluent avec le Gange, que se trouve située ma ville épiscopale, je veux dire Agra.

« Autrefois très-florissante et très-peuplée, cette ville a déchu de sa grandeur primitive; elle a vu dans les temps passés décimer ses habitants, soit par le fer des conquérants qui s'en disputèrent souvent la domination, soit par les maladies contagieuses qu'engendrent les trop grandes chaleurs. Cependant, avec les faubourgs, elle renferme encore cent cinquante mille habitants, la plupart idolâtres; car nous ne comptons guère que deux mille catholiques, autant de protestants, et environ vingt mille mahométans dans son enceinte.

« Dans les plaines, la température s'élève, dans l'intérieur même de nos habitations, jusqu'à trente-deux degrés, et, durant huit à neuf mois de l'année, elle enlève aux indigènes, et plus encore aux Européens, toute l'énergie dont on a besoin pour accomplir de grandes choses. C'est ce défaut du climat qui, joint aux superstitions païennes, a été et sera pour longtemps encore, parmi ce peuple, le principal obstacle à la propagation

de l'Evangile. Toutefois je n'en désespère point, et j'ai la confiance qu'avec la grâce de Dieu nous arriverons un jour à répandre là, comme ailleurs, le don inestimable de la foi.

« Je ne vous parlerai pas des mœurs et des usages de nos Indiens; ils vous sont déjà connus; vous savez la multiplicité des dieux qu'ils adorent, leurs fréquentes ablutions, leur penchant au vol et à toutes sortes de vices qu'ils divinisent; vous connaissez encore les nombreuses castes qui fractionnent à l'infini ce peuple infortuné.

« Lorsque j'abordai pour la première fois dans l'Inde, il y a quatre ans, je n'avais que six prêtres pour collaborateurs; seize églises, si je puis leur donner ce nom, tant elles étaient délabrées, la plupart construites en boue et couvertes de chaume, étaient les seuls temples où je pusse alors célébrer les saints mystères. Je n'ai pas besoin de vous dire combien ce petit nombre de sanctuaires et d'apôtres était insuffisant pour une Mission de quarante millions d'âmes. Aussi tous les infidèles mouraient-ils dans leurs superstitions; nos frères séparés, trente mille environ, demeuraient hors du sein de l'Eglise; notre population catholique, qui s'élève à plus de vingt mille âmes, répandue çà et là dans des contrées immenses, était presque privée des sacrements. C'était un spectacle trop déchirant pour le cœur d'un Evêque, pour qu'il ne tournât pas aussitôt ses regards vers l'Europe, lui demandant un peu de son superflu, vers vous, Messieurs les Associés, vous suppliant de nous donner une part dans la répartition des dons de votre Œuvre admirable. Grâces vous soient rendues; vous avez entendu ma voix, vous m'avez ouvert les trésors de votre charité, et de nouveaux collaborateurs me sont venus en aide : nous étions six, aujourd'hui nous sommes vingt-un.

« Avec les secours que vous m'avez fait passer, j'ai pu

élever quatre nouvelles églises, j'ai réparé les anciennes, et j'ai fondé quatre établissements pour l'éducation de la jeunesse. Deux de ces établissements sont dirigés par les Sœurs de *Jésus-Marie de Fourvière.* Il y a à peine deux ans que ces dames ont touché le sol de l'Indoustan, et déjà elles ont un pensionnat nombreux, où elles reçoivent les jeunes filles des premières familles irlandaises et anglaises établies dans le pays. Ce pensionnat, qui est tout à fait en voie de prospérité, me permet d'espérer qu'avec ses seules ressources, il soutiendra à l'avenir la providence que je viens de former, destinée à recueillir nos petites indiennes et nos orphelines irlandaises.

« Je voudrais pouvoir vous rendre témoins du bien que ces dames ont fait dans ma Mission, je voudrais surtout vous faire entendre les accents de leurs jeunes élèves, lorsqu'elles veulent exprimer leur reconnaissance envers les pieux Associés de la Propagation de la Foi; comme moi, vous en seriez attendris jusqu'aux larmes. Oh! si vous voyiez combien leurs traits s'animent, comme leurs gestes sont éloquents, lorsqu'elles disent dans leur naïve simplicité : « Bon Jésus! récompensez la charité de ces « Messieurs qui nous aiment tant! Très-sainte Vierge, « bénissez nos mères d'Europe qui ont tant d'amour pour « nous! »

« Je renonce à vous peindre tout le bien que nous a fait votre sainte Œuvre. Les prières de vos Associés ont pénétré dans le ciel et ont fécondé nos travaux, car nous ne saurions attribuer à nos efforts le mouvement religieux qui s'opère dans les vastes contrées de ma Mission; et, pour ne parler que de la ville d'Agra, je vous dirai que notre église, où je n'ai vu, il y a quatre ans, que deux personnes assister aux solennités des fêtes de Noël, n'est plus assez grande pour contenir le nombre des fidèles convertis. Les protestants eux-mêmes y viennent en foule

entendre la parole de Dieu. Les idolâtres sont frappés d'étonnement à la vue de nos cérémonies, et, je dois le dire avec reconnaissance envers Dieu, je me vois forcé de construire une seconde cathédrale plus vaste que l'ancienne. Heureuse nécessité où je me trouve, de réclamer de nouveaux bienfaits, qui m'aideront à faire rentrer dans le sein de l'Eglise bon nombre de nos frères séparés, qui sont aussi mes bien chers enfants!

« C'est à l'Œuvre de la Propagation de la Foi que nous devons l'établissement d'une nouvelle Mission sur les montagnes de l'Hymalaya. Ces pauvres indigènes, d'un caractère doux et simple, n'avaient point encore entendu la parole de vie; jamais ils n'avaient vu le signe de notre rédemption. Il m'a fallu vaincre bien des difficultés pour bâtir, au milieu de ces sites sauvages et de ces roches escarpées, une petite église. Mais mes efforts ont été récompensés par les succès que j'ai obtenus; plusieurs protestants qui habitent au delà de la montagne de Mossurie, ont abjuré leurs erreurs. Les pauvres montagnards viennent en petites troupes visiter notre sanctuaire et assister à nos cérémonies; et j'ai la douce confiance que ce grain de sénevé, jeté sur une terre regardée jusqu'à présent comme stérile, produira son fruit dans le temps.

« Les femmes idolâtres n'osent pas encore, il est vrai, venir jusqu'à notre église; les païens eux-mêmes ne permettent pas aux Missionnaires l'entrée de leurs cabanes; mais, je l'espère, l'heureuse époque de la visite du Seigneur n'est pas éloignée pour eux; car mon dessein est d'établir dans ces lieux un certain nombre de mes bonnes Sœurs lyonnaises, qui m'attendent dans leur maison professe de Lyon pour traverser avec moi les mers, au mois d'octobre prochain. Elles commenceront, comme leurs compagnes l'ont fait à Agra, par élever un pensionnat

pour les jeunes personnes, et le produit de leur labeur servira à fonder une providence pour les petites filles idolâtres, auxquelles elles apprendront à connaître le vrai Dieu, et ces nouvelles catéchistes, renvoyées plus tard dans leurs tribus, prépareront peu à peu parmi les leurs la voie à l'Evangile.

« C'est ainsi que nous avons mis à profit les dons que nous tenons de votre charité; une religieuse reconnaissance pour vos bienfaits nous imposait le devoir d'user avec parcimonie de ces aumônes, et nous avons fait en sorte que nos établissements fondés par votre concours, quoique bien dispendieux pour le moment, pussent avec le temps se soutenir par eux-mêmes; ils allégeront plus tard vos charges pesantes, et vous permettront de reporter sur d'autres Missions les effets de votre générosité. Déjà nos fidèles catholiques, quoique bien pauvres, se sont enrôlés sous la bannière de l'Œuvre; déjà j'ai eu l'honneur de compter à votre trésorier une somme de deux mille francs, recueillie en grande partie parmi les soldats irlandais qui affluent dans les possessions de la Compagnie des Indes.

« Malgré les secours de l'Association, qui la font bénir du sommet des montagnes de l'Hymalaya jusqu'aux rives du Gange, il reste beaucoup à faire en faveur de ma vaste Mission. Ecoutez et apprenez dans quel état sont encore plusieurs chrétientés de mon vicariat apostolique.

« Delhi, cette ville antique, autrefois capitale de l'empire du Mogol (1), renferme dans son sein environ cent

(1) « Cette ville brillait jadis de toute la splendeur des cités orientales; mais de nos jours elle est bien déchue de cet éclat. Le palais impérial est

trente catholiques; ils désirent avoir un prêtre, ils me l'ont souvent demandé; mais sur quel autel offrirait-il le saint sacrifice? ils n'ont point d'église.

« Benarès, centre de l'idolâtrie la plus dégradante, n'a point encore de sanctuaire chrétien. Cependant il se trouve parmi ses habitants un bon nombre de marchands et de militaires catholiques, qui, victimes des mauvais exemples qu'ils ont sous les yeux, et n'ayant aucune main amie pour les relever, se perdent, hélas! tous les jours.

« Allahabad, la ville sainte des Indous, où ces infortunés se rendent en foule pour faire leurs ablutions, compte une réunion de près de six cents catholiques, privés de temples et de Missionnaires.

« Cachemire, si industrielle et si populeuse, n'a pas encore entendu la bonne nouvelle de l'Evangile.

« Que vous dirai-je de Subbatos, Simla, Kussowlée, Umballa, Térozopore, Lodiana, qui renferment elles

---

une espèce de forteresse très-vaste, d'une malpropreté dégoûtante; rien ne peut former un contraste plus frappant que ce fonds de misère à côté des beaux restes de grandeur qu'on y remarque encore. L'architecture en est imposante; on y voit toujours le trône des empereurs, à demi ruiné et dépouillé de ses pierreries. Il y a aussi des pavés en mosaïque admirable et de jolies dorures.

« Le château est habité par un grand nombre de natifs, et plusieurs petits marchands se sont établis dans les bâtiments extérieurs. Le roi est très-vieux et presque stupide; il reçoit de la Compagnie des Indes deux cent cinquante mille francs par mois, mais avec cette somme il doit payer beaucoup de pensions aux autres princes qui sont très-nombreux. Toujours a-t-il la vaine consolation d'être appelé empereur du Mogol, et de nommer le gouverneur-général de l'Inde son *premier serviteur*, quoiqu'il ne puisse même pas sortir de la citadelle sans sa permission. »

(*Extrait d'une autre lettre de Mgr Borghi.*)

seules plus de quatre mille catholiques, sans aucun secours religieux ? Que vous dirai-je encore de nos églises de Kurnaul, de Lacknow, de Chunar, de Monghyr, de Purnea et de Baghelpore, qui sont fermées depuis longtemps, parce que je n'ai point de prêtres à leur envoyer?...

« Je ne veux pas passer sous silence la position d'un de nos établissements situé à Sirdhanah, fondé par les pieuses largesses de la princesse Sombro : il peut avec le temps me fournir de précieuses ressources pour renouveler et augmenter le nombre de mes prêtres ; mais, pour le moment, il est entre les mains de l'Evêque comme une pierre précieuse revêtue encore de son enveloppe grossière (1).

« Je ne finirai pas sans vous parler encore de nos catholiques irlandais, enrôlés sous les drapeaux de la Grande-Bretagne ; ils forment à eux seuls les deux tiers de l'armée européenne de l'Inde. Fidèles à leur ser-

---

(1) « La princesse Sombro, morte en 1836, a laissé une somme de deux cent cinquante mille francs pour l'entretien d'un séminaire à Sirdhanah ; malheureusement cette somme a été, jusqu'en 1842, confiée à une commission protestante qui se mettait peu en peine d'entrer dans les vues de la pieuse donatrice ; maintenant que les fonds sont administrés par des catholiques, nous allons nous occuper en même temps d'un petit séminaire et d'un collége pour les jeunes Indiens.

« Ce n'est pas la seule fondation que cette princesse ait faite en faveur de la Religion qu'elle avait embrassée ; l'église de Sirdhanah, qui est due tout entière à ses libéralités, est un vrai chef-d'œuvre pour l'Inde, et certainement elle ne déparerait point vos grandes cités d'Europe ; elle est pavée de marbre dans toute son étendue. On dit qu'elle a coûté près d'un million.

« Depuis la mort de cette illustre néophyte, la principauté de Sirdhanah, dont elle était souveraine, a été définitivement réunie aux possessions anglaises. »

(*Extrait d'une autre lettre de Mgr Borghi.*)

ment, ils sont toujours au poste où le devoir les appelle, ne ménageant ni leur sang ni leur vie, témoin le 44e régiment qui, avant son départ d'Agra, me compta près de mille francs pour votre Œuvre, et qui fut massacré dernièrement dans la terrible affaire du Caboul. Eh bien! ces braves soldats se voient, je ne dis pas délaissés, mais persécutés dans leur culte et torturés dans leur conscience : ils sont obligés d'envoyer leurs enfants à l'école protestante où on leur enseigne l'erreur, et, par une violation de tout droit naturel et religieux, on s'empare encore de leurs orphelins, qu'on enferme dans les asiles militaires pour y être élevés dans la secte anglicane. Oh! qui me donnera de vous peindre les anxiétés de nos pauvres Irlandais, lorsque, sur leur lit de mort, ils jettent un regard d'effroi sur leurs enfants qui vont pour toujours leur être ravis par l'hérésie, et qu'ils craignent de ne plus retrouver dans le ciel! Combien de fois, lorsque je les assistais à leur dernière heure, ne m'ont-ils pas supplié, les larmes aux yeux, de m'opposer à ce malheur! et, pour calmer leurs trop justes alarmes, il fallait que je les assurasse que j'en deviendrais le père. Dieu soit loué! Messieurs, jusqu'à présent j'ai pu leur tenir parole, et déjà vingt-neuf de ces innocentes créatures ont été arrachées à l'erreur, quoique le gouvernement ait toujours refusé de m'allouer la pension de deux roupies et demie qu'il donne aux orphelins protestants. Il est vrai que je n'ai rien sur la terre; mais j'espère que la divine Providence me fera toujours trouver un morceau de pain pour le partager avec eux.

« Je puis vous l'assurer, si un essaim de collaborateurs venait à mon secours, si mes ressources étaient suffisantes pour payer les dépenses de leurs voyages, si je pouvais former de nombreux établissements pour l'éducation de la jeunesse, s'il m'était donné de relever aux yeux des infi-

dèles et de nos frères séparés la dignité de notre culte, oui, j'en ai la certitude, la Mission de l'Indoustan pourrait être d'un immense avantage pour la cause de la Religion. Cette terre n'est pas aussi stérile pour la foi qu'on a pu le penser jusqu'à présent.

« Ne croyez pas d'ailleurs que la Mission dont je vous parle soit une œuvre isolée; oh non! elle se rattache à un plan vaste et persévérant qui doit un jour, avec l'aide de Dieu, changer les destinées spirituelles de ce malheureux peuple. Déjà, avec le consentement du Saint-Siége, je vais former un nouveau vicariat apostolique dans le Bas-Indoustan; il portera le nom de vicariat de *Patna;* déjà le Saint-Père lui-même me presse d'ouvrir les Missions de Cachemire, de Lahore, et de continuer avec persévérance celle de l'Hymalaya; déjà j'ai trouvé, depuis mon arrivée en Europe, un nombre suffisant de prêtres pour les envoyer aux principales églises. L'essentiel pour eux et pour moi, c'est d'aborder sur la terre de l'idolâtrie, où nous trouverons toujours un peu de pain pour nous nourrir, un toit pour nous abriter; et une fois débarqués sur ces plages lointaines, nous vous dédommagerons de vos sacrifices en arrachant au démon ses malheureux esclaves, et en répandant parmi eux les bienfaits du christianisme et les avantages de la civilisation.

« † JOSEPH-ANTOINE, *Evêque de Bethsaïde,*
Vicaire apostolique d'Agra. »

MISSIONS DU TONG-KING.

Extrait d'une lettre de Mgr Retord, Vicaire apostolique du Tong-King occidental, à M. Laurens, curé de la paroisse de Salles (Rhône).

Du T[illegible], le 10 février 1843.

« Monsieur et très-cher Ami,

« Oui, il s'exécute, et s'exécutera jusqu'à la mort notre pacte de mutuelle et amicale correspondance. C'est pour rester fidèle à nos devoirs épistolaires, que je vais vous raconter en abrégé ce qui s'est passé de plus important dans ce fond de l'Asie où j'habite, et cela avec tout l'abandon de l'amitié, sans ordre, et à mesure que le souvenir des faits me viendra à la mémoire.

« Donc, je partis de Macao, le 3 janvier 1841, sur une très-chétive barque chinoise, louée cependant au prix de 1,400 piastres. Le temps fut bon, le vent favo-

rable, et le 14 janvier, nous étions déjà en vue des bords Tong-Kinois. La persécution et la peur étaient alors au suprême degré. Cependant, après bien des peines et à travers mille périls, nous débarquâmes tous heureusement sur le sol annamite; je laissai MM. Galy et Berneux dans deux grandes chrétientés, et moi je revins dans notre communauté où m'attendait M. Charrier, mon cher compatriote, et où j'arrivai vers une heure après minuit du 20 janvier, le jour précis et juste à la même heure que le tyran Minh-Menh s'en allait dans l'autre monde paraître au tribunal du souverain Juge.

« Comment est mort cet homme qui avait juré notre perte et celle de notre sainte Religion dans ses Etats? Le voici : il venait de célébrer sa cinquantième année, et à cette occasion de grandes réjouissances officielles avaient été faites dans tout son royaume. Il était alors bien portant : vainqueur de tous ses ennemis, il avait établi une paix forcée dans son empire, et se promettait encore de longs jours d'un règne heureux; mais la main invisible du Tout-Puissant avait écrit sa condamnation sur les murs de son palais; et voilà que tout à coup il se rompt un intestin dans une chute de cheval, et après d'horribles douleurs, qu'aucun médecin ne peut soulager, il meurt. Et la Religion qu'il s'était flatté d'anéantir, est encore debout, toujours féconde, plus aguerrie, aussi consolée par ses nouvelles conquêtes qu'elle est fière de ses nombreux martyrs. Truong-Khagne, son fils aîné, lui a succédé sous le nom de Thieu-Tri. Bien qu'il suive les ornières sanglantes du règne précédent, il s'est montré jusqu'à présent moins acharné contre nous que son père. Ce à quoi le nouveau prince s'est spécialement occupé depuis son avénement au trône, peut se réduire à ces quatre points : creuser un tombeau à Minh-Menh et lui faire de pompeuses funérailles; envoyer des députés à

l'empereur de Chine, et venir ensuite à la capitale du Tong-King, pour y recevoir l'investiture des mains des envoyés du *céleste Empire;* batailler dans la Basse-Cochinchine contre quelques hordes de montagnards; faire une collection de Missionnaires français et indigènes dans sa capitale, et dresser contre eux des sentences de mort ou d'exil...

« Au nombre de ces derniers était un vénérable vieillard, de près de quatre-vingts ans, qui fut arrêté le 9 janvier 1841 : il fut d'abord condamné à avoir la tête tranchée, après un temps indéterminé de prison; mais au commencement de l'année dernière, le roi commua sa sentence de mort en celle d'un exil perpétuel, avec la chaîne au cou et aux pieds, et des lettres imprimées sur ses deux joues, pour apprendre à tous ceux qui lui voient la face, que c'est un prêtre catholique, justement puni parce qu'il ne veut pas abandonner sa mauvaise religion.

« Il y a encore, dans les prisons de ce royaume, vingt-sept confesseurs de la Foi, tant européens qu'indigènes. Mais, me direz-vous, et des martyrs! est-ce que ce nouveau roi n'en a point fait depuis qu'il est sur le trône? Il en a fait, mais peu encore. De ce nombre est une religieuse de la Cochinchine, nommée Chi-Hâu, arrêtée avec M. de la Motte, et condamnée à l'exil pour la foi: elle est morte au mois d'avril ou de mai 1841, et peut, je crois, être considérée comme martyre. J'en dis autant d'Agnès *Bà-Dè*, néophyte Tong-Kinoise arrêtée le 11 avril, avec MM. Galy et Berneux, et décédée en prison, le 12 juillet 1841, par suite des privations et des souffrances qu'elle a endurées pour le nom de Jésus. C'est la seule femme que mon vicariat compte parmi les victimes immolées par la persécution, et à ce titre, je lui dois une courte notice historique.

« Agnès *Bà-Dè* naquit de parents chrétiens, dans le village de Gia-Mièu, province de Thanh-Hoa. Dès son enfance, elle fut un modèle de piété. Aider sa mère à gagner le pain de chaque jour en faisant un petit commerce de bethel et d'arecque, prier Dieu avec ferveur soir et matin, aller à la messe et recevoir souvent les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, faisait toute son occupation. A l'âge de dix-neuf ans, elle se maria à un jeune homme nommé alors Vàn-Nhàh, qui maintenant s'appelle Ong-Dè, avec lequel elle vécut toujours en parfaite intelligence, remplissant tous les devoirs d'une bonne chrétienne et d'une épouse fidèle. Ils gagnaient péniblement leur vie en labourant la terre et en élevant des vers à soie. Des six enfants qu'ils ont eus de leur mariage, cinq sont depuis longtemps établis, et, au moment de sa mort, Agnès se voyait déjà entourée de dix-sept petits-enfants, garçons ou filles.

« Depuis la destruction des églises et des presbytères, le prêtre avait coutume de loger et de célébrer chez elle, lorsqu'il venait avec ses catéchistes faire l'administration dans le village. C'est dans sa maison que fut caché M. Berneux, quelque temps après son arrivée au Tong-King; c'est là aussi qu'il célébra sa dernière messe le saint jour de Pâques, jour de son arrestation. Agnès *Bà-Dè* fut prise avec nos confrères, comme coupable de leur avoir donné asile; on se saisit encore de son mari, qui, par suite de cette affaire, a été condamné à servir comme soldat le reste de sa vie.

« Agnès *Bà-Dè* fut mise à la cangue comme tous les autres prévenus, et conduite avec eux à la ville de Vi-Hoàng, chef-lieu de la province de Nam-Dinh. Arrivée là, elle fut sommée d'abjurer l'Evangile ; elle s'y refusa et fut très-cruellement battue à coup de verges; puis on la traîna de force sur la Croix. Quoiqu'elle n'articulât

alors aucune parole pour réclamer contre la violence qu'on lui faisait, cependant les pleurs qu'elle répandit et les cris qu'elle poussa, exprimèrent assez qu'elle ne consentait pas à l'apostasie. Le catéchiste de M. Berneux protesta pour elle en présence du premier greffier. Aussi partagea-t-elle le sort des autres confesseurs, et fut-elle mise comme eux à la cangue à chevilles de fer.

« Le jour que MM. Berneux et Galy partirent pour la capitale, ce même greffier appela Agnès *Bà-Dè*, et lui demanda de nouveau si elle consentait à fouler la Croix aux pieds; et sur sa réponse négative, il la renvoya en prison, où elle est restée jusqu'à sa mort. Elle eut d'abord quelques jours de dyssenterie : grâce aux remèdes qui lui furent administrés, elle semblait presque remise, lorsque, dans la nuit du 12 juillet, elle fut frappée d'une attaque d'apoplexie dont elle ne revint pas, malgré tous les secours qui lui furent prodigués. Elle était âgée de cinquante-sept ans. Le mandarin, après lui avoir fait brûler les pieds pour s'assurer de sa mort, nous laissa enlever son corps qui fut enterré provisoirement dans le champ destiné à la sépulture des criminels. Mais, plus tard, on a pu l'exhumer furtivement de ce lieu d'anathème, pour la transporter dans son village, où je lui ai fait célébrer des obsèques honorables.

« Quelque temps avant qu'elle succombât, sa plus jeune fille, pour laquelle elle avait le plus vif attachement, étant allée la voir dans sa prison, la tendresse maternelle lui fit répandre, en l'embrassant, une grande abondance de larmes, ce qui la rendit triste jusqu'à la mort. Mais ces sentiments si naturels à une mère, loin de diminuer le mérite de son martyre, me semblent, au contraire, en rehausser le prix.

« A côté de cette pieuse femme, je dois citer encore les deux religieuses Anne Kiem et Agnès Thanh, ses

compagnes de captivité et ses émules de constance. Ces deux héroïnes ont reçu chacune environ cinq cents coups de rotin dans différents assauts ; enfin, un jour, après les avoir cruellement et en vain torturées, un greffier leur présenta un écrit à signer en leur disant : « Puisque « vous ne voulez point fouler la Croix, vous serez infail- « liblement mises à mort. Voici votre sentence, que le « grand mandarin vient de formuler, et que vous devez « signer vous-mêmes, afin qu'il l'envoie au roi. » Les deux Religieuses répondirent : « Si c'est notre sentence de « mort, nous la signerons des deux mains. » Et elles appliquèrent l'index sur le papier pour qu'on en marquât la longueur par un trait de plume ; car c'est ainsi que signent ici les personnes qui ne savent pas écrire. Or, cet écrit qu'elles croyaient être une sentence de mort, était un libelle d'apostasie ; c'est sur ce billet extorqué par ruse, et contre lequel elles ont en vain réclamé dans la suite, que le roi, trompé comme elles, ne les a condamnées qu'à cent coups de bâton, dont on les a même tenues quittes pour la somme de dix ligatures, données aux mandarins.

« Huit autres chrétiens compromis dans la même affaire, et qui ont foulé la Croix aux pieds, ne l'ont fait qu'après avoir résisté longtemps ; et encore ont-ils aussitôt protesté devant les mandarins, que s'ils avaient cédé à la violence des tourments, ils n'avaient pas, pour cela, abandonné la Religion chrétienne. Depuis, ils se sont tous confessés aux deux prêtres qui se trouvaient avec eux en prison.

« Il me reste à vous parler d'un de nos clercs, Pierre Diên, condamné à mort, puis banni pour la Foi, qui a péri dans les flots avec le navire qui l'emportait en exil. Bien convaincu qu'il doit être regardé comme martyr, je vais vous esquisser en peu de traits sa biographie. Pierre

Diên était natif du village de Kêdàm, dans la province de Ha-Nôi. Dès sa jeunesse il se consacra au Seigneur, en se mettant, comme élève de la Maison de Dieu, à la suite d'un prêtre indigène. Plus tard, sa bonne conduite le rendit digne d'être admis au collége de la Mission, pour y faire le cours de ses études ecclésiastiques, et après qu'il les eut achevées sous la direction de M. Eyot, Mgr de Gortyne lui conféra la tonsure. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il s'est écoulé un espace de plus de vingt ans, pendant lesquels il est constamment resté à la tête de la confrérie du saint Rosaire, dont il était le secrétaire et le trésorier. Quand vint la grande tempête de 1838, il fut obligé comme nous d'errer furtivement d'un endroit à un autre, pour se dérober aux recherches des persécuteurs, et trouver quelques amis qui partageassent avec lui leur riz et le toit de leurs cabanes. Cependant, il était parvenu à se fixer auprès d'un prêtre indigène qui dessert la paroisse de Ké-Vôi, voisine de Ké-Cho, capitale du Tong-King. C'est dans cette ville qu'il fut surpris par les satellites le jour de l'Epiphanie 1841. Ecoutons-le raconter lui-même son arrestation, dans une lettre adressée à Mgr Gauthier, mon saint Coadjuteur.

« Je suis d'un caractère très-peureux : cependant, le « jour des Rois, Dieu m'a fait la grande grâce d'être « arrêté à cause de son nom. Un nommé Thu-Hào qui « s'était présenté dans la maison où j'étais, comme pour « me demander des médecines, s'en alla me dénoncer « au grand mandarin de la justice, qui envoya sur-le-« champ trois soldats pour se saisir de moi. Je crus « d'abord que c'étaient des amis de Thu-Hào qui voulaient « s'amuser et savoir si j'aurais peur ; mais quand je les

« vis se jeter brusquement sur moi, en poussant des « cris, quand je les sentis me lier fortement les mains, « et qu'ils se dirent entre eux que le grand mandarin de « la justice allait venir, je compris alors que mon arres- « tation n'était plus une plaisanterie. Je restai assis, pen- « sant que ceci n'était pas arrivé par hasard, mais par « une volonté spéciale de la Providence, et je l'acceptai « de bon cœur.

« Bientôt le grand mandarin arriva effectivement, et « s'étant assis il me demanda si j'étais prêtre. Je « lui répondis que non. — Es-tu chrétien ? — « Oui, grand mandarin. — Foule la Croix aux « pieds, et je te laisserai libre. — Si vous avez pitié « de moi, je vous en rendrai grâce ; s'il faut outrager « mon Dieu, c'est ce que je ne ferai jamais. — Dans ce « cas, tu seras mis à mort. — J'y consens ; mais fouler « la Croix aux pieds, serait une ingratitude si horrible « envers mon Sauveur, que je ne me résoudrai point à « commettre ce crime.

« Après ce premier interrogatoire, le mandarin or- « donna aux soldats qui m'avaient arrêté, de m'aider « à prendre un habit de plus contre le froid, ce qu'ils « firent poliment comme s'ils eussent été mes domesti- « ques. Ensuite quatre soldats, le fouet d'une main et « le sabre nu de l'autre, me conduisirent au prétoire, « marchant devant le grand mandarin qui me suivait, « porté dans son filet.

« La foule des curieux qui s'attroupaient sur mon « passage était grande. Confus de me voir escorté « comme le sont les criminels, je marchais d'abord en « baissant la tête ; mais bientôt réfléchissant que c'était « pour Dieu et non pour mes fautes qu'on me traitait « ainsi, je sentis s'évanouir ma honte, et je m'avançai le « front haut, avec un air tranquille et content. A notre

« arrivée dans la salle d'audience, on me fit asseoir, et « deux heures après le mandarin de la justice entra, et « me renouvela les deux ou trois questions rapportées « plus haut, auxquelles je répondis de la même ma- « nière que j'avais déjà fait. — Dis la vérité, ajouta- « t-il, afin que je termine au plus tôt ton affaire. — Je « vous l'ai dite, grand mandarin. — Pourquoi ne foules- « tu pas la Croix aux pieds comme l'ordonne le roi? — « Je n'oserai jamais commettre un tel crime. Si vous « avez pitié de moi, je vous prie de dresser prompte- « ment ma sentence; car je n'ai point de domestique, je « suis pauvre et inconnu dans cette ville; qui prendra « soin de moi?

« A la nuit, on me conduisit dans la prison couverte « en feuilles, et trois jours après on me chargea d'une « longue cangue. Le grand mandarin qui avait remar- « qué, l'année précédente, l'empressement des chrétiens « à visiter les PP. Loan et Phài dans leur prison, n'en « voyant point venir à mon cachot, commença à être per- « suadé que je n'étais pas prêtre. Pour moi, j'étais bien « triste de me voir ainsi délaissé. Les femmes, les enfants, « les frères et les amis des autres prisonniers venaient « souvent les visiter, et leur apportaient des secours; « mais personne ne s'intéressait à moi! Je conservai « cependant ma confiance en Dieu, pensant qu'il ne m'a- « bandonnerait point. Enfin, au bout de six jours parut « une chrétienne qui me donna une ligature, et m'a- « dressa des paroles de consolation qui portèrent la joie « dans mon âme. Elle revint quatre autres fois, et ce « ne fut jamais les mains vides.

« Un jour, deux hommes du tribunal m'apportèrent « en prison un très-beau crucifix en ivoire, et m'en de- « mandèrent l'explication. Je leur racontai la création « de l'homme, sa chute, et comment Jésus-Christ nous

« avait rachetés en mourant sur une Croix. Ils me répon-
« dirent : Puisqu'il en est ainsi, vous avez bien raison de
« ne pas oser fouler la Croix aux pieds. Nous ne con-
« naissions pas votre religion ; mais d'après ce que vous
« nous en dites, nous la trouvons digne de louanges.

« Un officier à qui j'avais rendu quelques services,
« pensa me faire plaisir en m'apprenant que le mandarin
« de la justice avait commandé aux gens du tribunal de
« rédiger ma sentence le moins sévèrement possible. Je
« lui répondis : « Notre religion est la seule véritable ;
« puisque le roi la défend, nous nous cachons de peur
« d'être arrêtés ; mais quand nous le sommes, nous re-
« gardons cela comme une grande marque d'amour de
« notre Dieu envers nous. Je vous prie de dire au grand
« mandarin de prononcer ma sentence selon toute la ri-
« gueur, afin que je sois mis à mort. Quand j'arriverai
« devant le tribunal de mon Dieu, je le prierai de vous
« accorder toutes sortes de prospérités. » Une autre fois, il
« me dit : Le grand mandarin vous aime. Il a donné or-
« dre de vous traîner de force sur la Croix, afin de pou-
« voir vous délivrer. Je lui répondis : Dites au grand
« mandarin, que s'il a quelque affection pour moi, il
« m'épargnera cette violence. Est-ce m'aimer que de me
« contraindre à ce qui me fait horreur? »

« C'est ainsi que notre fervent néophyte confessait la foi devant les puissances du siècle, sans que rien pût le séparer de la charité de Jésus-Christ. J'ignore dans quel temps sa sentence fut dressée et envoyée au roi. Je n'ai pu m'en procurer une copie. Je sais seulement que c'était une sentence capitale, et que le prince, tout en l'approuvant, apposa néanmoins un sursis indéterminé à son exécution. En conséquence, le jour de l'Ascension

1841, notre clerc fut mis dans la grande prison des condamnés à mort.

« Au commencement de l'année dernière, le roi commua sa peine en un exil perpétuel dans la province de Phù-Yên en Cochinchine, avec la chaine au cou et les caractères *Jé-Su* imprimés sur une joue, et *Phû-Yên* marqués sur l'autre, pour signifier la cause et le lieu de son bannissement.

« Le 8 mai 1842, il fut embarqué sur un navire avec plusieurs criminels, pour être conduit au lieu de sa déportation. Un jeune chrétien voulut le suivre pour lui servir de domestique ; mais en juin ou juillet, le vaisseau qui les portait fit naufrage, je ne sais dans quels parages de la Cochinchine, et notre généreux confesseur de la foi périt dans les flots, ainsi que le jeune néophyte qui s'était attaché à sa destinée pour en adoucir les rigueurs. Personne n'a su me dire son âge. Ceux qui l'ont connu, pensent qu'il avait plus de soixante ans. C'était un homme très-simple, d'une piété un peu minutieuse, et, je crois, de mœurs très-innocentes.

« Outre les nouvelles religieuses que je viens de vous donner, que n'aurais-je pas encore à vous dire, s'il fallait vous raconter en détails tous les désastres causés, l'anné dernière, par les brigands, la famine, la peste, la tempête et l'incendie! — Un mot sur chacun de ces fléaux qui nous ont accablés à la fois.

« *Les Brigands.* Voilà longtemps qu'ils infestent les provinces voisines de la Chine. De leurs repaires, situés dans les montagnes, ils font de temps en temps des excursions dans les villages, dont ils pillent les biens et enlèvent les hommes ; mais leurs brigandages sont encore peu de chose comparés aux dévastations que commettent les mandarins, quand ils se mettent en campagne, pour aller à leur poursuite. Plusieurs chrétientés de mon

vicariat ont été saccagées tour à tour par les bandes ennemies et par les troupes royales; beaucoup de nos fidèles sont morts de misère, ou se sont expatriés.

« *La Famine.* Il est peu d'années où elle ne règne dans quelque province de ce pays, malgré son étonnante fertilité. La province de Xù-Nghè, où je me trouve actuellement, est, depuis près de deux ans, le théâtre de ses ravages; la sécheresse a empêché de planter le riz d'une saison; les vers ont mangé celui d'une autre, lorsqu'il était près de mûrir: aussi sommes-nous encombrés de pauvres, dont toute l'éloquence consiste à nous dire d'un ton triste et honteux : « Père, je meurs de faim : ayez pitié de moi! » C'est à fendre l'âme. Vous sentez bien que nous leur donnons tant que nous pouvons; mais il faudrait des montagnes de sapèques pour nourrir ces multitudes affamées.

« *La Peste.* Ce fléau qui règne ici depuis quatre ans, n'est pas le choléra-morbus, dont quelques cas isolés révèlent encore la présence, sans avoir un caractère contagieux: c'est un mal de tête, avec des douleurs dans l'épine dorsale, accompagnées de fièvre; puis la langue devient blanche, ensuite noire, et la mort s'ensuit. Un jour ou deux de cette maladie suffisent pour tuer l'homme le plus robuste. Mais un fait étonnant, qui est reconnu ici comme indubitable, c'est que, toutes choses égales d'ailleurs, la peste fait incomparablement plus de ravages parmi les idolâtres que parmi les chrétiens. On voit souvent dans les villages mixtes, dont les habitants ne gardent aucune précaution entre eux, la partie païenne décimée par le fléau, tandis que les néophytes sont à l'abri de ses coups. Véritablement on serait tenté de reconnaître ici le glaive de l'Ange exterminateur, qui frappe seulement ceux qui ne sont pas marqués du sang de l'Agneau.

« Les païens savent sans doute cela, car on en a vu plusieurs qui, se sentant attaqués de la peste, se sont fait porter dans les maisons des chrétiens, persuadés que c'était pour eux le meilleur remède à employer pour en guérir, et le bon Dieu veut souvent que leur confiance ne soit pas frustrée.

« *La Tempête.* Il en a éclaté une ici, dans la nuit du 22 au 23 septembre, telle qu'on ne peut rien imaginer de plus désastreux. Les arbres, même les plus gros, ont été tordus, brisés, arrachés, dispersés en éclats; plus des trois quarts des maisons ont été renversées dans la province de Xu-Nghè; presque toutes les barques qui étaient sur les fleuves ou dans les ports, ont été submergées ou enfoncées dans la vase; la mer a franchi ses rivages et a couvert une grande étendue de terrain habité, elle a porté de grosses barques à plus de deux lieues dans l'intérieur des terres, où elle les a ensuite laissées à sec en rentrant dans son lit. Des quatre coins de l'horizon les vents ont soufflé successivement pendant environ six heures, avec un fracas vraiment affreux. Plusieurs milliers de personnes ont péri, écrasées sous leurs habitations ou abîmées dans les flots. De gros villages ont été emportés presqu'en entier. Les maisons de bois et couvertes en paille étaient enlevées par l'inondation, tandis que les familles se tenaient comme elles pouvaient sur le toit, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. D'autres grimpaient sur les monticules, dont cette province est parsemée; mais venait un coup de vent qui les en précipitait, et la vague était là pour les recevoir! Que d'enfants et de femmes elle a engloutis!

« M. Masson et moi, qui nous trouvions alors ensemble, faillîmes être au nombre des victimes, car il ne s'en fallut pas d'une demi-minute que notre cabane ne s'écroulât sur nos têtes, et ne nous aplatît sous ses ruines.

« Dans ce malheur public, le nouveau roi s'est montré généreux et humain ; il a fait distribuer au peuple tous les trésors entassés depuis bien des années dans les greniers de la province. Il est certain que sans lui, la misère où ont été réduits ceux qui ont échappé au typhon, aurait encore plus tué de monde que l'ouragan lui-même.

« Quelque temps après cette tempête, le feu a dévoré près de la moitié de la ville de Ke-cho, capitale du Tong-King, sans toucher au quartier habité par nos néophytes, dont une seule maison a été la proie des flammes.

« Cependant, malgré toutes ces misères, malgré les vexations que les persécuteurs ne cessent de nous susciter, nous avons eu un ministère assez laborieux pendant l'année dernière. Aussitôt après sa consécration, Mgr D'Emmaüs commença l'administration dans la province de *Hà-Nôi ;* il y a visité quatre paroisses, entendu plus de 2,000 confessions, et confirmé plus de 4,000 personnes. Je me mis aussi en campagne d'un autre côté, presque toujours accompagné de M. Taillandier ou de M. Masson. Pour mon compte, j'ai entendu un peu plus de 3,000 confessions, et M. Masson, environ 4,000, malgré les occupations que lui donne sa classe de théologie ; M. Simonin, placé dans le poste le plus difficile de la Mission, a pu travailler beaucoup plus que les années précédentes. Vous ne sauriez croire quel empressement nos chrétiens mettent à s'approcher des sacrements quand nous pouvons aller chez eux, ou qu'ils peuvent avoir accès auprès de nous. Ils nous accablent le jour et la nuit. Nos prêtres Tongkinois ont aussi été assez occupés pour la plupart.

« Voici le catalogue des Sacrements administrés dans tout le vicariat pendant l'année 1842 :

Baptêmes d'enfants de païens à l'article de la mort	2,489
Baptêmes d'enfants de chrétiens. . . .	2,893
Baptêmes d'adultes	303
Suppléments des cérémonies du baptême.	9,905
Confirmations.	6,952
Confessions d'enfants.	13,263
Confessions de grandes personnes. . .	122,765
Premières Communions.	6,020
Communions ordinaires.	65,516
Viatiques	2,570
Extrêmes Onctions.	2,600
Mariages bénis.	866

« Agréez, mon très-cher ami, etc.

« † Pierre-A., *Evêque d'Acanthe,*
Vicaire apostolique du Tong-King occidental. »

Extrait d'une autre lettre de Mgr Retord, à un Directeur du Séminaire des Missions étrangères.

Du Tong-King, 9 juin 1843.

« Monsieur et cher Confrère,

« J'oubliais de vous dire que j'ai reçu, le 21 août dernier, votre chère lettre du 8 mai 1841. Vous m'appelez l'*ancre du salut de cette Mission.* Vraiment c'est trop fort. Cependant, que l'expression soit vraie ou non, je l'accepte, et je ferai en sorte, Dieu aidant, d'en remplir l'heureuse signification, sinon toute entière, du moins en partie. Déjà notre navire qui avait été démâté, qui avait vu périr son pilote et décimer son équipage, notre petit navire qui faisait eau de tous côtés, et dont le naufrage paraissait inévitable, le voilà radoubé; son équipage est au complet, capitaine, officiers, matelots, rien n'y manque; ses mâts et ses voiles sont remis en état; tout le pont, réparé à neuf, est couvert de passagers mieux aguerris. Il est vrai, la tempête souffle toujours; mais dégagé des récifs et des écueils les plus dangereux, le vaisseau est lancé en haute mer, où il lutte avec avantage contre les flots et les vents.

« Les choses étant ainsi, et protégés de Dieu comme nous le sommes, secourus par les prières et les aumônes des pieux Associés à l'Œuvre de la Propagation de la

Foi, je défie la persécution de nous exterminer, dût-elle y employer vingt ou trente années de rage. Et non-seulement je la défie d'anéantir l'Eglise annamite, mais même je l'avertis qu'avec la grâce de Dieu, j'espère tous les ans grossir notre troupeau de plusieurs centaines de néophytes, pris dans les rangs du paganisme. Ainsi donc, courage, confiance et prière!

« † Pierre-A., *Evêque d'Acanthe*,
Vicaire apostolique du Tong-King occidental. »

Extrait d'une lettre de M. Taillandier (1), *Missionnaire apostolique, à M. Davost, Curé de Cossé (Mayenne).*

Le 17 avril 1843.

« Mon bien cher Oncle,

« Vous me témoignez, dans vos différentes lettres, que vous êtes inquiet sur mon sort, parce que le nouveau roi n'a pas révoqué l'édit de proscription : pour moi, je n'ai pas la moindre appréhension à ce sujet ; je vis aussi tranquille et repose aussi bien sur cette terre inhospitalière et ingrate, que vous dans votre paisible presbytère. La seule chose qui me fasse de la peine, c'est d'être témoin du mal affreux causé par la persécution, et de n'y pouvoir mettre un terme. Que de milliers d'âmes vivent et meurent dans l'état du péché, parce que les prêtres sont

---

(1) M. Taillandier, prêtre du diocèse du Mans et membre de la Congrégation des Missions étrangères, est parti de France en 1839, pour les Missions de la Chine. Arrivé à Macao en 1840, il y passa plusieurs mois, puis essaya de pénétrer a l'intérieur ; mais il fut trahi, arrêté quelques jours après son départ, et conduit dans les prisons de Canton, où il subit trois mois de la plus rigoureuse captivité. Après sa délivrance, due à la généreuse intervention de l'amiral anglais Elliot, ne voyant aucun moyen de rentrer dans l'empire chinois, il demanda à être envoyé au Tong-King, alors sous le coup de la plus violente persécution. Il est depuis deux ans à ce poste périlleux.

poursuivis, jetés en prison, et mis à mort! Que de chrétientés s'abandonnent aux superstitions, et n'ont ni les moyens temporels, ni assez de force morale, pour résister aux menaces et aux vexations des mandarins! Quelle ignorance profonde dans la jeunesse! Quels désordres dans les familles! Nous rencontrons par centaines des jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans, qui n'ont assisté à la sainte messe qu'une ou deux fois dans leur vie; ceux qui ne se sont pas confessés depuis douze ou quinze ans sont tout aussi nombreux.

« Vous désirez peut-être savoir quel est mon genre de vie. Je suis encore sans poste fixe; j'ai séjourné cinq mois dans un petit village où j'étudiais la langue annamite; depuis, je suis vagabond, je passe dix jours dans un endroit, quinze dans l'autre, un mois ailleurs. Tantôt je suis avec Mgr d'Acanthe, d'autrefois avec M. Masson, et quelquefois seul; de temps en temps nous nous trouvons tous les trois ensemble. Vous devez bien penser que les moments que nous passons réunis, ne sont pas dépourvus de charmes : bien des Missionnaires envieraient mon sort...

« Ma santé est toujours parfaite. Si le roi nous donne la paix, ou même s'il se contente de ne rien dire à notre sujet, l'ouvrage ne me manquera pas; je me trouve déjà passablement occupé, quoique je ne me mêle encore que du plus facile. Mon principal ministère, depuis le carême surtout, est d'entendre des confessions. Il est des jours où la foule qui se presse au saint tribunal est telle, qu'il faut des sentinelles pour y maintenir la police, et empêcher que les pénitents ne se battent et ne se culbutent les uns les autres; quelquefois ils entrent deux ou trois ensemble au confessionnal, et l'on a toute la peine du monde à les en tirer.

« Il y a quelque temps que j'étais avec Mgr d'Acanthe dans une grande chrétienté, où venaient nous trouver les

fidèles des lieux environnants. Nous avions avec nous trois prêtres indigènes. Mais chacun voulait se confesser au Vicaire apostolique. Sa Grandeur fit alors annoncer par un clerc, qu'elle ne recevrait que les vieux pécheurs. Celui-ci, en fidèle interprète, publiait à haute voix dans l'église, que les grands scélérats, les brigands, les voleurs, ceux dont la conscience était chargée de tous les crimes, auraient seuls le privilége de se confesser à l'Evêque; et un instant après, on voyait au moins cinquante personnes auprès de son confessionnal, qui se disputaient la primauté du rang : personne n'avait honte; tout le monde se disait grand scélérat.

« Nous sommes actuellement six Missionnaires français dans le Tong-King occidental, dont deux Evêques, et deux Provicaires généraux. Pour auxiliaires nous avons près de quatre-vingts prêtres annamites, dont douze ou quinze au moins sont condamnés au repos par les infirmités de la vieillesse. C'est bien peu d'Apôtres pour cent quatre-vingt mille chrétiens, dispersés sur une étendue de peut-être cent cinquante à deux cents lieues de territoire, du nord au sud. Nous espérons avoir bientôt un petit renfort; un nouveau Missionnaire est prêt à nous arriver. Peut-être aussi reverrons-nous prochainement MM. Charrier et Berneux que sa majesté Thieu-Tri n'a osé ni mettre à mort, ni refuser à une simple frégate venue pour les délivrer.

« .....Il est un fait tout récent dans la Mission, qui a surpris tout le monde. Un de nos prêtres, arrêté il y a environ deux mois, fut conduit à la capitale de la province, mis à la chaîne et chargé de la cangue; on s'attendait à voir bientôt arriver contre lui une sentence de mort, et voilà qu'au bout d'une dixaine de jours, le grand mandarin l'a inopinément fait reconduire à sa demeure, et lui a rendu la liberté. Nous croyons que sans un ordre

et des instructions particulières du roi, aucun mandarin n'oserait agir ainsi, d'autant plus que ce prêtre a confessé clairement qu'il était *Maître de religion*, et qu'il a refusé de fouler la croix. Nous avons donc l'espérance que peu à peu la paix nous sera rendue; mais d'un autre côté, nous ne voyons pas relâcher les autres confesseurs; le roi garde toujours le silence à leur sujet, quoique le motif de leur incarcération soit le même. Comment expliquer cette énigme? Sur certains points de notre Mission les chrétiens sont encore persécutés avec vigueur, et l'on est toujours à la recherche des prêtres pour les prendre, tandis qu'ailleurs on jouit d'un assez grand calme. Nous n'avons garde, cependant, de nous montrer aux païens, si ce n'est à quelques gens de confiance; mais beaucoup d'entre eux, sans nous voir, savent où nous sommes et ce que nous faisons, et il ne leur prend point envie de nous tracasser.

« Je suis, etc.

L. Taillandier, *Miss. apost.* »

MISSIONS DU LEVANT.

Lettre du P. Antoine Merciaj, Religieux dominicain et Préfet apostolique de la Mésopotamie, à MM. les Membres du Conseil central de Lyon.

(Traduction de l'italien.)

Mossul, 14 juillet 1844.

« Messieurs,

« Un événement aussi déplorable qu'inattendu a porté le trouble dans notre ville, le 29 juin dernier ; il a mis dans le plus grand péril la vie de notre excellent consul, celle de son drogman, des Missionnaires et de MM. de Sartiges et Vidal, qui étaient de passage à Mossul pour se rendre en Perse.

« Vous savez que la Propagation de la Foi nous avait alloué, l'année dernière, une somme destinée à la construction d'une église pour le rit latin, vu l'insuffisance de celle qui existe. Afin d'accomplir en temps opportun

une œuvre si nécessaire, nous fîmes acheter par un sujet de la Porte, M. Jean Benni, une maison appartenant à un musulman, laquelle devait nous servir d'habitation, car nous avions l'intention de convertir en chapelle notre ancienne résidence. Déjà nous avions presque achevé les réparations du nouveau local, lorsque d'étranges rumeurs commencèrent à circuler parmi la population turque : les uns disaient que nous construisions un arsenal, d'autres une forteresse ; c'était à qui inventerait les plus haineuses conjectures.

« Ces bruits, devenant tous les jours plus sinistres, déterminèrent M. le consul Botta à se rendre avec M. Vidal auprès du gouverneur, pour faire justice de ces ridicules calomnies, et réclamer en notre faveur l'intervention de son autorité. Le pacha, qui au fond n'est pas un méchant homme, mais qui manque d'énergie dans le caractère, promit qu'il irait lui-même, le lendemain, visiter la maison, assura que nous pouvions être tranquilles, et que tout finirait sans trouble; mais, pour le moment, il nous engageait à suspendre provisoirement les travaux : conseil qui fut immédiatement suivi.

« Le lendemain, pendant que l'abbé Valerga et moi étions au consulat, le P. Jodice vint nous avertir qu'une grande foule s'attroupait autour de la maison achetée, qu'on y lançait déjà des pierres, et que tout semblait annoncer un prochain malheur. A cette nouvelle M. Botta se dispose à courir avec nous sur les lieux menacés; mais la foule tumultueuse s'était tellement grossie, que les domestiques du consul et quelques autres chrétiens nous forcent à revenir sur nos pas, pour n'être pas massacrés par ces fanatiques.

« Aussitôt, nous envoyons prévenir l'officier chargé de la police de tout ce qui se passe. M. Vidal va lui-même solliciter le pacha de venir en personne apaiser le tumulte.

Il se rend en effet sur les lieux, accompagné de quelques soldats, et nous le suivons pour lui expliquer la nature et le but des réparations entreprises.

« L'émeute musulmane ne se contenait plus. Du haut de notre terrasse qu'il avait escaladée et qu'il démolissait avec une fureur aveugle, le peuple lançait des pierres contre le consul, n'épargnant pas même le pacha, qui fut aussi blessé. Si ce gouverneur avait déployé un peu d'énergie, la vue seule d'un fusil aurait peut-être dispersé les assaillants; mais son inexplicable faiblesse les encouragea à de nouveaux excès. M. le consul fut frappé à coups de poings et de bâtons; M. Vidal fut en butte aux mêmes outrages, et l'on doit attribuer à une protection spéciale du ciel qu'ils n'aient pas, l'un et l'autre, perdu la vie dans cette déplorable journée.

« Quand notre nouvelle maison n'offrit plus qu'un monceau de ruines, les musulmans attaquèrent l'ancienne, qui lui était contiguë; les fenêtres de l'église furent brisées; on pénétra dans l'intérieur, on profana tous les objets du culte divin; les saintes images furent déchirées, la plupart des ornements mis en lambeaux, l'autel renversé, enfin le très-saint Sacrement jeté à terre; on vola la sainte pixide, riche don de la pieuse reine des Français.

« Ce n'était pas assez de ces dévastations sacriléges. La fureur du peuple croissait toujours avec la faiblesse du gouverneur. Notre habitation fut saccagée de manière à ce que pas une fenêtre, pas une porte, pas un meuble, ne restassent intacts; lits, tableaux, reliquaires, tout fut jeté à la voirie et mis en pièces.

« Malheureusement l'abbé Valerga s'était réfugié dans notre ancienne demeure, avant qu'elle fût assaillie par l'émeute, espérant qu'il y serait en sûreté; mais voyant la foule menaçante accourir sur ce point, il chercha

à s'évader en passant à travers les séditieux. Il fut bientôt reconnu, et repoussé à coups de poings. Alors il essaya de se cacher dans un réduit obscur, et de passer de là dans la maison voisine d'un catholique, en détachant quelques pierres du mur qui l'en séparait. Peine perdue! Tandis qu'il s'épuise en vains efforts, arrivent deux musulmans qui s'offrent à le conduire sain et sauf au consulat. Ils avaient fait à peine quelques pas hors de la maison, qu'un turc se présente armé d'un poignard, reconnaît le Missionnaire, s'élance sur lui, et le frappe entre les épaules. L'abbé tombe sans connaissance. Revenu à lui au bout de quelques instants, il se traîne comme il peut jusque chez le consul, où tous les soins lui sont prodigués, et déjà nous avons la consolation de lui voir faire quelques pas dans la ville.

« Deux domestiques furent aussi blessés; l'un d'eux surtout a été frappé si brutalement à la tête avec un marteau, qu'il est encore dans un état à faire pitié. Nous n'aurions pas eu un meilleur sort si nous étions tombés, les PP. Jodice, Joseph et moi, entre les mains de ces fanatiques. Le P. Joseph, Religieux carme, qui se trouvait de passage à Mossul, a couru le plus grand danger; à la nouvelle du tumulte, sa première pensée fut de courir à l'église, pour soustraire le Saint-Sacrement à la profanation; mais reconnu en chemin par quelques turcs, il allait peut-être tomber sous leurs coups, quand une famille catholique lui ouvrit la porte de sa maison, et le mit en sûreté. Tous, sans distinction, nous étions signalés à la haine de cette multitude frénétique : on a vu, entre autres, un féroce musulman, armé d'un bâton noueux, s'en aller criant que d'un coup il voulait assommer chacun des Missionnaires.

« Du reste, un danger plus grand encore menaçait le drogman, dont on demandait brutalement la tête, même

après le tumulte apaisé. Heureusement qu'il s'était réfugié au consulat, où personne n'ose pénétrer.

« Cette déplorable émeute dura environ deux heures. Elle aurait eu des suites encore plus désastreuses, si l'officier de police, homme puissant et redouté de ses compatriotes, n'avait pris ouvertement notre défense. Toutefois, on peut dire que l'esprit de sédition n'est pas encore éteint; des bruits sinistres circulent encore, et nous ne savons pas ce qu'il en sera à l'avenir, surtout lorsque viendra la punition des coupables.

« Maintenant, si nous recherchons la véritable cause de cette malheureuse journée, où la trouverons-nous? — Dans nos prétendus projets de fortifications? — Mais les instigateurs du tumulte savaient bien que, selon l'usage du pays, notre demeure n'était composée que de quatre misérables chambres au rez-de-chaussée; grand nombre de Turcs avaient eux-mêmes visité notre maison, et déclaraient qu'ils avaient honte des mensonges répandus par quelques-uns de leurs coréligionnaires. Pourquoi donc tant de fureur sans apparence de raisons? Les véritables motifs, ils étaient bien connus du cadi et des mollahs; mais ils saisirent le ridicule prétexte de nos réparations, pour venger les torts supposés faits à leur culte; et ces torts prétendus, si honorables pour ceux qu'on en accuse, les voici en deux mots : peu après notre arrivée à Mossul, l'agent consulaire français, aujourd'hui drogman, avait sauvé des plus grands périls une jeune chrétienne d'une rare beauté, qu'un Turc voulait forcer à l'apostasie pour en faire son épouse; de son côté, notre excellent consul avait arraché au même sort trois jeunes filles d'un malheureux renégat, auxquelles on voulait, d'après le Coran disait-on, faire imiter le parjure de leur père; il avait couvert de sa protection un catholique syrien qui dans le délire de la maladie avait, sans le

savoir, fait profession de l'islamisme, et qu'on voulait retenir sous la loi de Mahomet, bien qu'aussitôt après son retour à la santé et au bon sens, il protestât qu'il était chrétien. Telles sont les véritables causes du déchaînement dont nous avons été victimes. Le cadi et les Mollahs frémissaient de ces obstacles opposés à leur fanatisme, et attendaient le moment opportun de s'en venger. Ce moment se présenta à eux après la mort du dernier gouverneur, sous lequel ils n'auraient jamais pu exciter une émeute, et ils se sont prévalus de la faiblesse de celui-ci pour laisser échapper de leur cœur un ressentiment d'autant plus redoutable, qu'il avait été plus longtemps contenu.

« Ce qui nous a consolés dans une aussi grande tribulation, c'est l'affection que nous ont montrée tous les catholiques. A peine commença le tumulte, que des gémissements lamentables se firent entendre dans tout le quartier habité par les chrétiens ; les femmes et les enfants, prosternés sur les terrasses, se frappaient la poitrine, en implorant pour nous le secours d'en haut. Plusieurs même d'entre les Musulmans maudissaient et maudissent encore une aussi criminelle sédition, et c'est à eux, j'aime à le répéter, que M. Valerga doit son salut.

« Nous professons la plus vive reconnaissance pour M. le comte de Sartiges et pour M. Vidal, qui dans cette affaire nous ont puissamment aidés de leur courage et de leurs conseils. Eternelle et ineffaçable sera dans notre cœur la mémoire de M. Botta, consul français, pour son dévouement dans une circonstance si périlleuse ; il a exposé ses jours aux plus grands dangers, et il semblait s'oublier lui-même pour assurer notre vie ; il a noblement parlé, noblement agi, et jamais sa grandeur d'âme ne s'est mieux déployée que dans ce moment critique, où peut-être celle de beaucoup d'autres se serait démentie. Nous lui devions déjà beaucoup pour les services qu'il a rendus

à la Religion, et nous saisissons avec bonheur cette nouvelle occasion de lui témoigner notre reconnaissance.

« Je termine cette lettre, Messieurs, en vous priant, ainsi que les pieux Associés à la sainte Œuvre, de vouloir bien obtenir du ciel le calme et la tranquillité, si nécessaires au succès de notre Mission.

F. Antoine Merciaj, *Dominicain*,
Préfet apostolique de la Mésopotamie et du Curdistan.

Tous ces détails sont confirmés par une lettre de Mgr Trioche, évêque de Babylone, qui visitait alors cette partie de la Délégation. Le Prélat ajoute que des scènes semblables se sont reproduites dans d'autres villes du Levant; nous citons le passage de sa correspondance, qui résume la situation de nos Missionnaires dans ces contrées.

Diarbekir, 31 juillet 1844.

« Je reçois la nouvelle que la Mission des Capucins à Mardin, ainsi que l'Eglise syrienne de Mgr Sambiri, ont été et sont encore dans le plus grand danger. Le peuple, poussé par quelques fanatiques, s'est déjà soulevé plusieurs fois pour faire à Mardin ce qui a été fait à Mossul; et sans Mustapha Pacha, gouverneur de cette ville, qui me comble d'honneur chaque fois que je passe à Mardin, il

est certain que ni l'Eglise syrienne ni l'hospice des Capucins n'existeraient plus à cette heure.

« Cet homme, sans autres forces militaires que quelques kavas qui tremblaient devant la multitude, a su par sa prudence et son courage résister à la populace, la dissiper, et maintenir les Agas dans le devoir. On l'a vu, au milieu de l'émeute, s'arracher le bonnet de dessus la tête, et s'écrier plusieurs fois : « Le consul général de France « à Bagdad, mon intime ami, m'a recommandé cet hospice « et cette église ; il faut me passer sur le corps avant que « d'en faire tomber une pierre. » Si à Mossul il y avait eu un pacha semblable, rien de ce qui est arrivé n'aurait eu lieu.

« Il y a une quinzaine de jours qu'ici, à Diarbekir, on a crié du haut d'un minaret, vers 4 heures après minuit : « Musulmans, vous dormez, éveillez-vous, prenez les « armes, et songez à vous défendre contre les impies « rois chrétiens ! etc. »

« C'est l'islamisme à son agonie qui combat pour conserver un reste de vie prêt à lui échapper. Nul doute que l'ambassade de France à Constantinople et la Porte Ottomane ne prendront des mesures énergiques, pour punir sévèrement les coupables de Mossul et de Mardin. »

NOUVELLES ET DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Des lettres récentes de l'Océanie nous apprennent que Mgr Douarre, parti de Toulon le 4 mai 1843, est heureusement arrivé dans la Nouvelle Calédonie, le 29 décembre dernier, après avoir visite les divers archipels évangélisés par les Pères Maristes, et sacré à Wallis, le 3 décembre, Mgr Bataillon, Evêque d'Enos et Vicaire apostolique de l'Océanie centrale.

— Le révérend Père Fidèle de Ferrare, Capucin, Vicaire apostolique de Tunis, vient d'être élevé à la dignité épiscopale.

Le 10 septembre, se sont embarqués sur le *Marius* pour la Mission de Madagascar, MM. Dalmont, Préfet apostolique; Philippe Weber de Cambrai, et Joseph Richard, de Bourges, tous deux du séminaire du Saint-Esprit, avec les Pères Jésuites Cotain, de Bordeaux; Denieau, de Bordeaux; Bobillier, du Doubs, et Neyraguet, de l'Aveyron. Ils sont accompagnés de quatre catéchistes, dont deux, les frères Jouffre et Remacle, appartiennent à la Société de Jésus; les deux autres sont M. Jean Brunet, de Paris, et un jeune Malgache. Six autres prêtres et autant de catéchistes partiront aussi pour Madagascar par le premier navire de l'Etat qui se rendra à Bourbon. En touchant à cette dernière île, M. Dalmont compte encore sur deux nouveaux apôtres, qui porteront à vingt-quatre le nombre de ses collaborateurs.

— Six frères de la Congrégation de Notre-Dame du Mans se sont embarqués le 25 du mois d'août, pour les possessions françaises du nord de l'Afrique : ce sont les

frères Hilarion et Victor, pour Oran, Louis de Gonzague et Liguori, pour Philippeville, Basile et Marcel, pour Bône.

— Le Père Barthélemy Sandrini, religieux franciscain des Etats de Lucques, est parti de Civitta-Vecchia, le 2 février, pour les Missions de la Chine.

— Mgr Borghi, Evêque de Bethsaïde, Vicaire apostolique du Thibet et Indostan, nous annonce qu'il emmène avec lui les Missionnaires et religieuses dont les noms suivent :

1° Le révérend Père Bonaventure, de Florence (Italie), Capucin ; le révérend Jules-César Calderari, noble milanais, prêtre séculier ; le révérend M. Bertrand, prêtre du diocèse de Gap ;

2° Six frères de la Congrégation de Saint-Viateur, dont le chef-lieu est à Vourles, diocèse de Lyon ; les deux premiers sont honorés du sacerdoce et destinés à diriger les quatre autres : M. l'abbé Morin et M. l'abbé Mermet, frère Verrière, frère Beaume, frère Chavanne, frère Guibert. Ces religieux seront chargés de l'éducation des jeunes gens de toutes classes, mais principalement de l'instruction chrétienne des jeunes indiens ;

3° Seize religieuses de la Congrégation de *Jésus-Marie*, dont la maison-mère est située à Fourvière (Lyon). On sait que ces religieuses ont pour but de diriger des pensionnats de jeunes personnes, et de recueillir dans les providences les jeunes orphelines, pour leur apprendre un état et les former à la vertu. Ces seize religieuses doivent fonder deux établissements de cette nature : l'un à Landour et l'autre à Mireth : ce sont Mmes Marie Saint-Bruno, Marie Sainte-Thaïs, Marie Saint-Borromée, Marie Sainte-Cécile, Marie Saint-Basile, Marie Saint-Antoine, Marie Saint-Hilaire, Marie Sainte-Anastasie, Marie Sainte-Hélène, Marie Saint-Louis de Gonzague, Marie Saint Irénée,

Marie Saint-Fabien, Marie Saint-Joseph, Marie Saint-Léon, Marie Saint-Athanase, Marie Sainte-Perpétue. On se rappelle qu'il est parti au 1er février 1841, pour Agra, six religieuses de cette Congrégation, sous la conduite de M. Caffarel, prêtre du diocèse de Gap. Depuis leur arrivée dans l'ancienne capitale du Mogol, elles ont travaillé dans le but de leur institut et avec des succès prodigieux; les religieuses parties à cette époque sont: Mmes Marie Sainte-Thérèse, Marie Saint-Ambroise, Marie Saint-Paul, Marie Saint-Joachim, Marie Saint-Augustin, Marie Saint-Vincent de Paul. Cette dernière est décédée au mois de mars de cette année, mais elle est remplacée par une Irlandaise qui a reçu, à sa vêture, le nom de Marie Saint-Ignace;

4° Six Capucins partiront de Rome dans le courant de novembre pour la même destination, et seront suivis l'année prochaine par quatre ecclésiastiques irlandais, qui prendront la voie du Cap.

— Au commencement d'octobre, quatre membres de la Société de Marie se sont embarqués à Brest, sur la corvette de l'Etat l'*Héroïne*, pour la mission de l'Océanie centrale, savoir: le Père Junillon (Ferdinand-François), prêtre du diocèse de Valence; le Père Violette (Louis-Théodore), prêtre du diocèse d'Amiens; le frère Auber (Charles-Edouard), du diocèse de Poitiers; le frère Peloux (Jacques), du diocèse de Lyon.

— Quatre prêtres de la Congrégation des Missions étrangères se sont embarqués à Bordeaux le 24 septembre; ce sont MM. Gouyon, du diocèse de Tulles; Le Gallic de Kirisouët, du diocèse de Quimper; Fages, du diocèse de Rodez, et Ducotey, du diocèse de Besançon. Les trois premiers sont destinés à la Mission de Pondichéry; le quatrième se rend dans la Malaisie.

FIN DU TOME SEIZIÈME.

TABLE DU TOME SEIZIÈME.

MISSIONS D'ASIE.

CHINE.

Diocèse de Nankin.

Vicariat apostolique du Su-Tchuen.

Vicariat apostolique du Hou-Kouang.

Vicariat apostolique du Leao-Tong.

Vicariat apostolique du Xan-Tong.

MISSIONS DE LA MANTCHOURIE ET DE LA CORÉE.

COCHINCHINE ET TONG-KING.

SIAM.

INDE.

Vicariat apostolique de Pondichéry.

Maduré.

Vicariat apostolique d'Agra.

Missions des Iles Nicobar.

MISSIONS DU LEVANT.

Délégation apostolique de Babylone.

LYON, IMP. DE J. B. PÉLAGAUD.

